

IRÉNA

OU

LA VIERGE LYONNAISE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Andéras, ou le prêtre soldat. Quatrième édition.
Apostats et martyrs.
Astre du soir (l'), Nouvelle édition.
Bohémienne (la).
Cercle de fer (le). Nouvelle édition.
Charrue (la) **et le comptoir.** Nouvelle édition.
Château de Maiche (le).
Cloche de Trouville (la). Nouvelle édition.
Croisés (les). Nouvelle édition (2 *volumes*).
Croix du sud (la). Nouvelle édition.
Échos de ma lyre (les), poésies. Un beau vol. illustré.
Enfant de la Providence (l'). Nouvelle édition.
Étoile du matin (l'). Nouvelle édition.
Exilée (l').
Fiancée de Besançon (la). Nouvelle édition (2 *volumes*).
Iréna, ou la vierge lyonnaise (2 *volumes*).
Lucie de Poleymieux.
Mémoires d'un ancien serviteur. Nouvelle édition.
Mémoires d'un curé de campagne. Troisième édition.
Mémoires d'un vieux paysan, suivis des *Lettres d'un vieux paysan*. Nouvelle édition.
Mémoires d'une mère de famille. Nouvelle édition.
Œil d'une mère (l').
Parjure (le).
Paysan soldat (le).
Prisonnière de la tour (la). Nouvelle édition.
Prisonniers de la Terreur (les). Nouvelle édition.
Proscrit (le). Nouvelle édition.
Rendez-vous de famille (le).
Siège de Paris (le). Nouvelle édition.
Solitaire de l'île Barbe (le). Nouvelle édition.
Terroriste (le)
Tour de France (le). Nouvelle édition.
Un intérieur. Nouvelle édition (2 *volumes*).
Un rêve.
Vengeance, ou une Scène au désert. Nouvelle édition (2 *volumes*).
Victimes (les) (2 *volumes*).

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 1.

IRÉNA

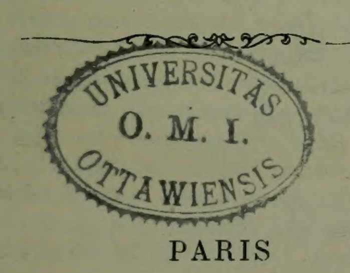
OU

LA VIERGE LYONNAISE

PAR

A. DEVOILLE

TOME PREMIER

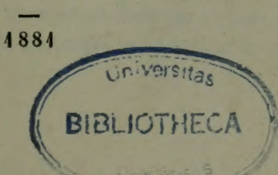


PARIS

LIBRAIRIE BLÉRIOT FRÈRES, ÉDITEURS,

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

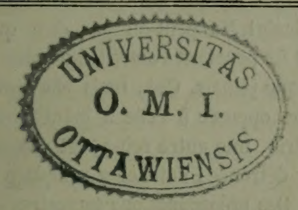
1881



IRÉNA

OU

LA VIERGE LYONNAISE.



LYON D'AUTREFOIS ET LYON D'AUJOURD'HUI.

Combien la physionomie de l'Europe est changée, si l'on compare le siècle présent aux siècles passés! Quelle révolution profonde s'est opérée dans sa constitution sociale, politique, domestique, et aussi dans ses formes extérieures! Qu'il serait grand l'étonnement d'un homme du treizième siècle, par exemple, qui, tout à coup rappelé à la vie, se retrouverait transporté au milieu d'une ville qu'il aurait habitée, au sein de sa cité natale! Alors tout venait de la religion et tout y retournait; on ne vivait, on ne respirait, pour ainsi dire, que par elle; les lois lui demandaient leur force, les mœurs leur règle, les arts leurs inspirations, les sacrifices leur mobile, les tribunaux leurs arrêts, les monuments leur splendeur. Elle planait au-dessus de tout, elle trônait en vraie souveraine qu'elle était; tout se rattachait à elle, tout se mouvait dans son ressort. Ses pontifes possédaient de grands domaines sur lesquels ils exer-

çaient toute espèce de droits : ses couvents s'epanouissaient au beau milieu des villes, et chacun se retirait pour leur laisser l'espace libre; ses prêtres jouissaient d'une autorité incontestée; ses temples dominaient toute habitation humaine; son cachet se retrouvait, sous une forme ou sous une autre, au portail des bâtiments publics, au fronton des maisons particulières, au faîte des toits, à l'entrée des ponts, au milieu des places, au confluent des rues; elle enveloppait enfin l'homme tout entier, et parlait autant à ses sens qu'à son âme, autant à son imagination qu'à sa raison.

Encore une fois, que cet état de choses est changé! quelle métamorphose radicale! Ne peut-on pas dire que l'axe du monde est déplacé? Et pourtant l'activité humaine est grande, plus grande même que jamais. Oui, mais elle a pris un autre cours, une direction opposée à celle à laquelle elle obéit si longtemps. L'industrie, une autre reine, est venue prendre la place de la religion détrônée; l'atelier a remplacé le couvent; la Bourse, l'Eglise. Des préoccupations terrestres ont succédé aux aspirations célestes; on priait autrefois, on fabrique aujourd'hui. Les yeux, qui se portaient jadis en haut, inclinent maintenant en bas. Si la religion n'est point formellement proscrite, elle est du moins gênée; chaque jour on lui fait l'espace plus étroit; on lui mesure le terrain d'une main avare. Ses ordres religieux, au lieu d'entrer triomphants, appelés et accueillis par les vœux de tous, se glissent furtivement, timidement, à la façon des proscrits; au lieu de leurs grands cloîtres, de leurs vastes bâtiments entre cour et jardin, ils sont réduits à d'étroits et incommodes logements, quand ils ne sont pas forcés d'être locataires, ou même de rester à la porte : car la plupart d'entre eux, n'étant que tolérés, n'ont pas encore le droit légal de cité; objets d'indifférence pour la foule, ils sont de plus en butte à la défiance des autorités de tout rang; ce sont des suspects contre qui il faut se mettre en garde; on ne craint rien tant que leurs empiétements et la propagande de leur zèle. A la place de messire un tel, gouverneur, intendan

ou senéchal, fondant ou enrichissant des Augustins, des Cordeliers ou des Carmes, on a un préfet ombrageux, un maire ou un conseil hargneux, marchandant l'existence à quelques pauvres débris des institutions antiques. Au lieu de ce zèle des rois, des seigneurs, des notables à élever des églises ou des chapelles, à bâtir ou orner les autels, on a le goût des dépenses frivoles; les villes s'épuisent en embellissements matériels, les particuliers en frais de table et de toilette, pendant que les autels sont dans la nudité et que les temples tombent en ruine. Quand des milliers de paroisses n'ont pas même une goutte d'huile à faire brûler devant leur Dieu (1), la délicatesse et le *confort* sont poussés au dernier degré dans l'habitation du bourgeois.

Nous ne jugeons pas; nous constatons.

De là vient ce changement de physionomie que nous remarquons dans nos villes. La religion n'y étant plus l'objet de la générosité publique ou particulière, n'est plus en mesure d'y attirer les regards; elle s'y efface, au contraire, elle s'y resserre de plus en plus : c'est une mendiante qui cache ses haillons. Un grand nombre de ses créations ont déjà disparu; d'autres ne tarderont pas à suivre. En revanche, tout le côté profane de la vie se développe et prend de l'éclat. Les constructions se multiplient, mais au profit de l'industrie et du commerce. Jamais en effet on n'a tant remué de pierres, jamais tant équarri de bois, ni fondu ou poli de métaux; c'est une activité incessante; mais tout cela au profit des bazars et des boutiques, des salons ou des boudoirs, des théâtres ou des casernes, voire même des prisons. Aussi ce qui frappe d'abord les regards du curieux qui visite nos grandes cités, c'est surtout, ou plutôt exclusivement, ce genre d'architecture profane, dont l'architecture chrétienne fut précisément l'opposé. On va donc admirer les

(1) Chacun connaît l'*Œuvre des Lampes*, établie pour fournir aux paroisses pauvres le moyen d'entretenir une lampe devant le Saint-Sacrement.

hôtels-de ville et les préfectures, les quais et les ponts, les cafés et les théâtres ; on ne demande pas, on ne sait plus s'il y a encore des Dominicains ou des Clarisses, des reliques de saints à honorer ou des chapelles à visiter.

Encore une fois nous ne jugeons pas ; nous disons ce qui est.

Bien différent était l'état des choses, il y a un ou deux siècles seulement. Prenons pour exemple la ville de Lyon. Lecteur, veuillez monter avec nous sur les hauteurs de Fourvières et jeter un coup-d'œil sur la populeuse cité qui s'étale sous vos yeux. Voici ce qu'un simple regard vous y découvrira.

En fait d'églises : la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste ; cinq collégiales : Saint-Just, Saint-Paul, Fourvières, Saint-Nizier et Ainay. Quatre abbayes, Ainay encore, Saint-Pierre, la Déserte et Chazaux. Quatre prieurés : la Platière, Saint-Irenée, Blie et Saint-Benoît. Puis les paroisses dont les noms suivent : Sainte-Croix, Saint-Just, Saint-Laurent, Fourvières, Saint-Nizier, Saint-Pierre et Saint-Saturnin, Saint-Romain et Saint-Pierre le vieux, Saint-Michel et Saint-Martin d'Ainay, Saint-Vincent, Notre-Dame de la Platière, Saint-Irénée, Saint-Pierre-de-Vaise et Notre-Dame-de-la-Guillotière.

En fait de monastères : les Chartreux, deux couvents de Capucins, deux couvents de Cordeliers, les Augustins, les Dominicains, les Célestins, les Grands-Carmes, les Carmes-Déchaussés, les Ermites de Saint-Augustin, les Récollets, le Tiers-Ordre de Saint-François, les Feuillants, les Minimes, les Trinitaires ou Mathurins, les Pères de Saint-Antoine, ceux de Saint-Lazare, les chanoines réguliers de Saint-Ruf, ceux de l'ordre de Saint-Augustin de la congrégation de Sainte-Geneviève, deux colléges et une maison professe de Jésuites.

Puis cinq monastères de religieuses de Saint-Benoît, trois de Sainte-Ursule, trois de la Visitation, trois de Sainte-Elisabeth ou du Tiers-Ordre de Saint-François, deux de Célestes ou Annonciades, un de Carmélites, un de Bernardines, un de Sainte-Claire, un du Verbe-Incarné ; des communautés de Filles de la Propagation, du Bon-Pasteur et de Filles pénitentes.

Puis les Pères de l'Oratoire, ceux du séminaire de Saint-Irénée, du monastère de Saint-Charles et les missionnaires de Saint-Joseph.

Puis des sociétés de laïcs, formant les compagnies des Pénitents, du Gonfalon, du Crucifix, de Lorette, de la Passion et de Saint-Charles.

Puis deux hôpitaux : le Grand-Hôtel-Dieu de Notre-Dame-de-Pitié et l'Hôpital de la Charité; puis celui de l'Antiquaille.

Maintenant parlerons-nous des petites chapelles de Sainte-Catherine, de la Chana, de Notre-Dame du Bon-Rencontre, du Saint-Esprit, de Saint-Romain, de Saint-Roch, de Saint-Laurent de la Quarantaine?

Et en remontant plus haut, mentionnerons-nous les oratoires et chapelles destinées à des personnes pieuses de l'un et de l'autre sexes, qu'on nommait Reclus et Recluses, parce qu'elles vivaient séparées du monde et enfermées dans ces sortes d'oratoires? Nous trouverons alors Saint-Clair, Saint-Epipoy, Saint-Eloi, Saint-Cosme, Saint-Marcel, Saint-Alban, Saint-Barthélemy et Notre-Dame de la Saonerie, pour hommes; et Sainte-Madeleine, Sainte-Marguerite, Thunes, Sainte-Hélène de Bellecour pour femmes (1).

Nous demandons pardon au lecteur de ce détail au début d'un livre. Mais nous tenions à justifier par un exemple l'assertion émise dans nos premières lignes. Maintenant quand on se sera figuré cette multitude de temples, de chapelles et d'oratoires, cette forêt de tours et de clochers s'élançant vers le ciel, cette quantité de cloches remplissant les airs de leurs carillons; quand on se sera imaginé le nombre des dignitaires attachés à ces églises paroissiales, abbatiales, collégiales; des moines et religieuses sillonnant ces rues et ces places, ou priant au fond de leurs retraites : puis quand, redescendant le cours du temps, on arrivera à analyser cette même cité de Lyon telle

(1) *Eloge historique de la ville de Lyon*, par Brossette, p. 76 et suiv.

que le protestantisme, le voltairianisme, l'industrialisme et les révolutions nous l'ont faite; quand, à la place du clocher on y entendra le bruit des métiers, au lieu de l'église de Saint-Just on y verra le palais du commerce; au lieu des religieuses et des moines, on y rencontrera des sergents de ville et des soldats : alors on pourra comprendre ce que nous disions du changement qui s'est opéré dans la physionomie, aussi bien que dans l'esprit de la France. Car ce qui est vrai de Lyon, l'est de Paris ou de toute autre ville; et ce qui est vrai des villes, l'est aussi, toute proportion gardée, des campagnes. Partout la religion a fait place à un esprit nouveau; les pensées sérieuses qu'elle inspirait ont peu à peu cédé le terrain à d'autres idées, à d'autres besoins; au progrès de l'âme dans les voies spirituelles s'est substitué le progrès dans les voies matérielles; au recueillement où elle savait maintenir individus et sociétés, a succédé une dissipation étonnante qui enlève l'homme à lui-même et remue souvent l'édifice social sur sa base; enfin la générosité des dons et des sacrifices a été remplacée par un froid égoïsme qui attire tout à soi, se fait le centre du monde entier et croit toutes les voies bonnes pour se satisfaire.

Du reste, à Dieu ne plaise, illustre cité de Lyon, que nous vous jetions ici le blâme! Ah! que notre plume se brise cent fois plutôt que de ne pas rendre hommage à vos vertus, à votre esprit religieux et aux grandes œuvres dont vous ètes encore le centre et la mère! Aucune cité en France, en Europe peut-être, n'a mieux su se retenir sur la pente fatale où tout semble être entraîné; aucune ne pourrait présenter d'aussi beaux restes des florissantes institutions que le souffle de Dieu fit un jour éclore. Nulle n'a moins dégénéré que vous; nulle ne saurait montrer encore autant de souvenirs vivants des beaux jours de la foi. Mais, pourtant, vous n'ètes plus ce que vous avez été; riche encore peut-être, vous êtes néanmoins découronnée, vous avez perdu l'éclat de votre jeunesse, la splendeur de vos attraits; en vous voyant aujourd'hui, on devine ce que vous fûtes autrefois; mais l'œil cherche en vain la trace du

plus grand nombre de vos sanctuaires, l'emplacement de vos monastères, l'esprit de vos institutions. Et quiconque a lu votre histoire, s'attriste. L'industrialisme vous a envahie; il s'est plu à vous changer, à vous embellir matériellement; il a aligné vos vieilles rues, élargi vos places, orné vos rivières, planté vos promenades, relevé vos antiques maisons. Mais ce luxe extérieur n'est qu'un décor; il cache mal les plaies dont vous souffrez. Le vernis d'une statue n'empêche pas les vers de la ronger au dedans. Regardez-vous aujourd'hui, et.... souvenez-vous. La Religion vous fit de longs siècles de prospriété et de douce aisance; l'industrialisme ne vous donne que le malaise intérieur, le trouble, le hideux paupérisme et l'immoralité qui en est la suite. Comparez vous-même et jugez.

Nous savons que bien des gens applaudissent à ce changement. Pour eux la perfection est toute matérielle; le bien-être d'une ville se mesure par la consommation; c'est à l'octroi, et non à l'église, qu'on juge une population. Pour eux encore la religion est ennemie du progrès; elle étouffe, disent-ils, tout perfectionnement dans les arts, elle coupe les ailes à l'industrie; elle fait de l'existence un suaire, d'une ville un cercueil. Nous répudions cette théorie; l'histoire elle-même la démontre calomnieuse. La foi règle l'industrie, elle ne la proscrit point; elle contient le commerce dans de justes limites, elle ne le tue point; elle mesure sagement le mouvement extérieur, elle ne le comprime point; elle entretient enfin une sage émulation, une concurrence honnête, mais condamne hautement l'ambition déloyale et l'avidité sans frein.

Par exemple, pour ne point sortir de notre sujet, l'esprit éminemment religieux de la ville de Lyon l'a-t-il empêchée d'être, même au moyen âge, un centre commercial important, ou, comme parlent les anciens historiens, le plus célèbre marché de toute l'Europe (1)? Son heureuse position entre deux grandes

1) *Celeberrimum totius Europæ emporium.* (Voy. Barbier, *Privil. des foires de Lyon*, Dédicace).

rivières y avait sans doute contribué; il n'est pas commun d'avoir à son service deux puissantes artères comme le Rhône et la Saône (1). Mais au moins l'esprit religieux qui distinguait la Rome des Gaules ne s'opposait point à ce qu'elle profitât des ressources que la nature lui créait. Et le lecteur serait certainement étonné si on lui mettait sous les yeux le tableau du mouvement industriel de Lyon, et notamment de l'attrait qu'éprouvaient les nations étrangères pour cette noble ville, au treizième siècle, par exemple. Ecoutons là-dessus un de ses judicieux historiens :

« Les premiers qui s'establirent en France furent les Lombards... Ces banquiers étrangers firent de si grands progrez en peu de temps, que les Florentins, les Lucquois, les Génois et les Piedmontois firent en cette ville des establissements si considérables, qu'ils y composèrent des corps entiers de leurs nations. Jean Villani, historien de Florence, dit que la sortie de Florence de ceux qui tenoient le parti des Guelfes, fut si avantageuse pour eux qu'elle fut l'occasion des richesses qu'ils acquirent. Les Pazzi, les Salviati, les Poggi, les Jacomini, les Gadagnes, les Galilei, les Manelli, les Gondi, les Spina, les Alamanni, les Delbene, les Strozzi, les Baglioni, les Diaceti, les Orlandini, les Medicis, les Buonacorsi, les Bonzzi, les Albizzi, les Honorati, les Capponi, les Carnesecchi, les Bandini, les Bartoli etc., estoient Florentins, dont il reste plusieurs illustres monuments dans l'eglise des Frères Prescheurs de cette ville que ces Florentins avaient choisie pour le lieu de leurs assemblées chrestiennes, et qui estoit leur paroisse. Les Lucquois choisirent successivement celle des Cordeliers de l'observance et celle des Grands-Augustins, où se voyent des monuments des Micheli, des Sestri, des Spada, des Saminiati, des Bouvisi, des Cassinels etc... Depuis les Balbini, les Arnolfini, les Cenami, les Bernardi, les Burlamachi, les Turretini,

(1) Hambourg est la seule ville d'Europe qui jouisse du même avantage, étant assise sur l'Elbe, l'Alster et le Bilt.

les Guinigi, les Franciotti et plusieurs autres familles de cette république firent des establissements à Lyon.

» Les Génois choisirent l'eglise des Carmes des Terreaux, où se voyent encore les tombeaux des Ferraris, des Benedetti, des Catanei, des Lescari, des Baschi, des Corneri, des Vignole, des Motogli, des Marinetti, des Fromontorii, des Spinola etc... outre les Franzoni, les Madaleni, les Torre, les Santi, les Moneglia, les Fieschi, les Saviniani, les Priati etc... Les Costes ont depuis fait bastir les eglises des Pères Capucins; les Groliers venoient aussi de Gènes, comme les Pianelli sont venus de la rivière de Gènes.

» Du Piedmont vinrent les Scarrons, les Sabiani, les Pierres-vives, les Portes, les Pozzi, les Roviglias, les Robio, les Sèves, les Gros Saint Joire, et quantité d'autres à qui nos rois permirent de trafiquer en gros sans déroger à la noblesse, en faveur de ceux qui jouissoient de ce privilége en leurs pays.

Il faut dire icy à la gloire de ces nations que, tandis qu'elles y ont fait des corps considérables, non-seulement elles y ont fait fleurir le commerce; mais elles y ont donné commencement à tous les ouvrages les plus magnifiques, par les palais qu'elles y firent bastir et par de belles maisons de campagne.

» Les Grisons ne s'y rendirent pas moins considérables et l'on y a vu de nos jours parmi nos magistrats municipaux les Mascranny et les Lumagues, outre les Pestalozzi, les Mizzi, les Vertemas, les Pelizzari, les Scandaleres, les Monti, les Misaglia etc... Il y eut aussi quelques Portugais : les Diès, les Castro, les Mendez, les Rodriguez etc....

» Les Allemands furent les Im Hof, qui ont leur chapelle aux Cordeliers, les Welser, les Fischer, les Hassler, les Wolf, les Ansemar, les Cowler, les Neyter, les Obrecht, les Spon, les Ersein, les Zolikoffer etc... (1). »

On le voit donc : l'esprit religieux ne nuisait point au com

1) Menestrier, *Hist. consul. de Lyon*, p. 393, 394.

merce de Lyon, et n'écartait point d'elle les étrangers ambitieux de faire fortune. N'est-ce pas chose remarquable de voir ces émigrés, forcés ou volontaires, se fixer, non pas autour de telle ou telle place, mais près de telle ou telle chapelle? C'est sous les ailes de la religion qu'ils viennent abriter leur industrie ou leur négoce; ils semblent trop heureux de retrouver au sein de leur patrie adoptive, non-seulement le symbole général du catholique, mais encore l'ordre monastique qu'ils affectionnaient dans leur cité natale. Par là surtout ils peuvent oublier qu'ils sont en exil; ils auront leurs moines favoris, leur patron privilégié, leurs reliques vénérées, voire même une sépulture réservée à l'ombre des autels où ils auront prié pendant leur vie. On l'avouera : ce n'est plus ainsi que se comportent les étrangers qui viennent encore se fixer dans l'enceinte de nos villes manufacturières, et ce n'est non plus de cette manière qu'on les y accueille. La soif de l'or est le grand, pour ne pas dire le seul mobile de l'activité du commerce; et si l'Italien, l'Allemand ou le Portugais qui viennent parmi nous planter leur tente ont quelque souci, ce n'est pas celui de savoir s'il y a encore des Augustins pour leur chanter l'office ou des Cordeliers pour les enterrer.

Pourtant, cité de Lyon, valiez-vous moins alors qu'aujourd'hui?

II.

ÉTAT DES CHOSES.

Jamais peut-être cette noble ville n'avait éprouvé une plus vive émotion que celle qu'elle éprouvait dans l'automne de l'année 1273. Elle qui avait vu des proconsuls et des Césars, des princes et des rois entrer dans ses murs, y séjourner

même ; elle qui avait connu tout ce que la présence des grands de la terre peut donner de satisfaction et d'orgueil, ressentait pourtant un tressaillement particulier, un je ne sais quoi qui agitait ses entrailles. C'est qu'elle était alors l'objet de l'attention universelle, le point de mire du monde entier. Du levant au couchant, du nord au midi, le nom de Lyon volait dans les bouches. Non-seulement tous les rois et tous les peuples de l'Europe (ils n'avaient alors, temps heureux! qu'un seul Dieu et une seule foi) fixaient leurs regards sur la cité des Pothin et des Irénée ; mais l'Asie elle-même, mais l'Orient tout entier avaient entendu résonner son nom et étaient invités à se rendre dans son sein. Les rois donc se disposaient ou à venir ou à envoyer leurs représentants ; les monastères dépêchaient leurs abbés, les grandes villes leurs plus nobles citoyens : Lyon allait devenir un moment le centre de l'Eglise universelle ; car un concile général devait se tenir dans ses murs.

Le Pape Grégoire venait de monter sur le trône de saint Pierre, après une vacance de deux ans et neuf mois. Les troubles politiques étaient trop souvent la cause de l'interruption du pouvoir pontifical : les rois s'opposant à l'élection de ceux qu'ils ne croyaient pas favorables à leurs intérêts. La mort de Clément IV avait ainsi laissé le champ ouvert aux luttes ambitieuses, et pendant près de trois ans l'Eglise avait été privée de son premier pasteur. Enfin le roi de France, Philippe le Hardi, et Charles d'Anjou, roi de Sicile et de Naples, son oncle, s'étant trouvés à Viterbe, au retour de la croisade, firent élire Grégoire X.

Il se nommait Thébalde ou Thibault, et avait été chanoine de Lyon ; et ce n'est pas une des moindres gloires de cette Eglise d'avoir donné au monde cet illustre Pontife. Après s'être d'abord appliqué à pacifier certains différends entre les Vénitiens et les Génois, il forma le dessein d'assembler un concile général, afin de réaliser un projet bien digne de sa grande âme et de sa haute dignité : la réunion de l'Eglise grecque à

l'Eglise latine. De plus l'état des Lieux Saints excitait aussi sa sollicitude ; on savait que les infidèles y faisaient de grands progrès. Il connaissait, du reste, parfaitement la question, ayant été légat du Saint-Siége en Orient. Il l'était même encore au moment où on l'élisait Pape. Michel Paléologue, alors empereur des Grecs, était fort pressé par les Musulmans. Le souverain Pontife, en l'invitant à venir au concile, lui faisait espérer le secours des princes chrétiens. Des démarches avaient été faites dans le but d'éteindre la fatale division qui séparait l'Orient de l'Occident. Thébalde lui-même, pendant son séjour au milieu des schismatiques, avait travaillé à renverser le mur de séparation. Les voies semblaient donc ouvertes au retour, et l'événement prouva que l'espoir du Pontife était fondé.

Or, ce dessein une fois arrêté, il s'agissait de choisir le lieu du concile; et l'ancien chanoine de Lyon ne pouvait oublier sa chère cité, la fidèle et religieuse église si distinguée par sa foi et son attachement au Saint-Siége. Déjà trente ans auparavant, en 1244, elle avait vu un concile, le treizième œcuménique, assemblé dans ses murs par Innocent IV. Le souvenir de cette grande solennité était encore présent dans les cœurs et ne faisait qu'enflammer davantage le desir de la revoir. Beaucoup d'habitants se rappelaient le lugubre effet que produisit la sentence d'excommunication lancée contre l'empereur Frédéric, alors que tous les Pères du concile dirent anathème au prince, et éteignirent leurs cierges, la flamme en bas; pendant que Thadée de Suesse, ambassadeur de l'empereur, se frappait la poitrine et versait des larmes en abondance. Bien qu'aucun incident de ce genre ne dût signaler la nouvelle assemblée, cependant la gravité du but de sa réunion, et la multitude des cardinaux et des prélats convoqués ne laissaient pas que d'exciter la pieuse curiosité et la vive impatience des Lyonnais

Outre les raisons tirées du principe religieux, il y en avait aussi prises dans l'intérêt. Les Lyonnais étaient brouillés alors avec l'autorité ecclésiastique, à l'occasion des droits temporels exercés par l'archevêque et par les chapitres de Saint-Jean t:

de Saint-Just. Il serait long et superflu d'entrer dans le détail de ces débats. Hélas ! dans tous les siècles, l'attache aux choses de la terre a produit des querelles au sein de cette pauvre humanité. Disons seulement que ces divisions avaient pris naissance sous l'archevêque Rainaud II, des comtes de Forez, haut et puissant seigneur qui n'oubliait peut-être point assez sa naissance et oubliait trop sa nouvelle dignité. Il gouverna pourtant l'église de Lyon avec prudence et sagesse et l'enrichit de beaucoup de biens. Mais ses officiers n'eurent point sa modération, et déployaient, si l'on en croit la plupart des historiens, une rigueur excessive dans la levée des deniers dus à l'église. Le peuple commença à murmurer; les officiers insistèrent, la multitude s'irrita; et le débat, s'échauffant peu à peu, dégénéra en émeute et en rixe sanglante. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, aucun parti ne voulut d'abord céder; mais à la fin on fut obligé d'en venir à un accommodement, c'est-à-dire de finir par où l'on aurait dû commencer. Toutefois la matière était trop remuée pour que la paix rentrât sitôt dans les esprits. Le peuple se plaignit que malgré le paiement des prix convenus, les officiers continuaient à lever les charges; et la guerre se ralluma. Saint Louis, partant pour la croisade, et passant par Lyon, fut choisi pour arbitre. Les sages avis de ce prince ainsi que ceux du légat du Pape, Rodolphe, qui l'accompagnait en Terre-Sainte, procurèrent un moment de paix. Le compromis qui fut rédigé est connu sous le nom d'*Apaisement*. Mais le prince étant parti pour la croisade, après avoir confié au chapitre de Saint-Just l'exercice de la justice séculière, les passions populaires furent de nouveau excitées.

Pour donner quelque idée du point où elles étaient montées, ou plutôt pour montrer que dans tous les temps les masses irritées et aveugles ont procédé de la même manière, nous demandons permission de mettre sous les yeux du lecteur la sentence d'interdit lancée contre les habitants de Lyon par Gérard, évêque d'Autun, qui était de droit chargé de l'admi-

nistration pendant la vacance du siége. Sans aucun doute, si pareil démêlé était soumis à l'appréciation moderne, les torts seraient jetés sur le compte des chanoines. La plupart des historiens, se plaçant au point de vue bourgeois, n'ont pas craint de prendre parti pour le peuple. Voyons donc comme des juges impartiaux, c'est-à-dire l'archevêque de Vienne, et les évêques du Puy, d'Autun, de Chalons et de Mâcon assemblés en concile (1) jugent la question : la sentence de ce concile porte en substance :

« Qui ne gémirait en apprenant l'état lamentable où est tombée la ville de Lyon, qui autrefois, à cause de la religion de ses habitants, pouvait être appelée la cité glorieuse, et ne peut plus être regardée, à cause de sa désobéissance et de ses vices, que comme une misérable fille de Babylone ? C'est pourquoi nous avons été contraints de les séparer du corps de notre mère la sainte Eglise, comme des arbres infructueux, en gémissant et en pleurant avec le Psalmiste, lorsqu'il disait : *Super flumina Babylonis*; car Satan, cet ancien esprit de discorde, s'est si bien emparé d'eux, qu'ils ont osé se saisir des clefs de la ville, qui nous appartiennent à raison de notre administration, et au chapitre de l'église de Lyon, sans qu'ils aient voulu les rendre, quelque demande qu'on leur en ait faite ; qu'ils ont osé fortifier la partie de la ville située au delà de la Saône qui regarde Saint-Nizier; qu'ils y ont fait de nouvelles portes et de nouvelles clefs, dont ils se sont arrogé la garde; qu'ils se sont fait un conseil séditieux de douze d'entre eux pour régir leurs affaires; lesquels, au son d'une cloche, assemblent, par une dérision abominable, dans l'église de Saint-Nizier, la bourgeoisie qui s'y rend avec affluence, comme si c'était pour entendre la parole de Dieu; lesdits douze font des collectes pour les besoins de la ville, au mépris des monitions et des menaces d'excommunication que nous avons faites à ceux qui y contribueraient; ensuite, en imitant les scribes

(1) Il fut tenu à Belleville, en 1269.

et les pharisiens, ils ont osé tenir conseil contre l'église de Lyon, ont levé une armée qu'ils ont soudoyée des deniers ainsi levés, ont tendu des chaînes dans les rues et dressé des échafauds, afin de pouvoir assaillir, avec des pierres et des piques, ceux qui prétendraient passer contre leur volonté; de sorte que nos officiers et ceux de l'Eglise sont hors d'état d'exercer leurs charges et de punir les homicides, les sacriléges, les adultères et les autres coupables d'autres vilains crimes; ensuite, étendant une main sacrilége sur le cloître de l'église de Lyon, ils se sont jetés sur les maisons des chanoines à la manière des voleurs, ont pillé le bled, le vin et les ustensiles, ont enlevé les portes et les fenêtres, et ont détruit ce qu'ils n'ont pu emporter. Non contents de cette exécution, ils sont montés au cloître Saint-Just, ou le doyen et les chanoines s'étaient retirés, et les y ont assiégés : tuant, blessant et emprisonnant ceux de leurs défenseurs qui tombaient entre leurs mains. Ils ont fait célébrer l'office divin par des personnes diffamées, malgré l'interdit; ils ont fait de la Recluserie de Sainte-Marie-Magdeleine une caverne de voleurs, en y construisant une tour qu'ils ont garnie de soldats qui se jettent sur les passants pour les dépouiller; ils ont enfin porté leur malice à un tel excès, qu'étant sortis de la ville, enseignes déployées, avec une grande multitude de soldats, ils se sont jetés sur le village d'Ecully, dont ils ont dépouillé les habitants et incendié les moissons, ainsi que sur celui de Genay; ils ont construit des espèces de galères sur la Saône, qu'ils appellent coursiers, qu'ils remplissent de soldats, avec lesquels ils vont détruire et piller les maisons de ceux de l'Eglise qui sont situées sur la rivière. En considération de tous ces excès, après avoir longtemps temporisé, nous avons interdit l'office divin dans la ville de Lyon, et lié tous les citoyens du lien de l'excommunication (1). »

Quel lecteur n'a reconnu à ces traits de famille toutes les

(1) Poullin de Lumina, *Hist. de l'Eglise de Lyon*, liv IV, p. 266, 267. —Menestrier, *Hist. consul. de Lyon*, p. 375, 376.

émeutes passées, présentes et à venir ? On voit jusqu'où cette religieuse cité de Lyon put se laisser emporter en un jour de colère, sous le stimulant de l'intérêt et le souffle de quelques séditieux. Le nouveau Pape n'ignorait point cet état de choses ; et certainement parmi tous les motifs qui le déterminèrent à fixer Lyon pour le lieu du concile, il faut compter l'intention de pacifier enfin ces esprits agités. Dès que le projet de convocation fut arrêté, il écrivit, de Viterbe même, à sa chère ville de Lyon la lettre paternelle et ferme que nous allons donner :

« Grégoire, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos chers et bien aimés fils, les citoyens et peuple de Lyon :

» Il est du devoir des pères d'entretenir la paix entre leurs enfants, et d'empêcher leurs querelles ou par de salutaires avertissements ou par des corrections. Vous connaissez l'état de l'église de Lyon et les droits qu'elle a sur la ville de Lyon, comme nous sommes bien instruits de l'autorité qu'elle y doit avoir sur les citoyens de cette ville sur lesquels elle a une entière juridiction. Et pour peu que vous daigniez réfléchir sur la conduite que vous avez tenue à son égard, vous vous apercevrez bien des excès que vous avez commis contre elle. Car nous ne croyons pas et nous ne saurions nous persuader que vous ayez si peu de jugement que vous ne condamniez vous-mêmes un procédé si violent, quand vous voudrez bien examiner jusqu'à quelles extrémités vous ont fait aller vos emportements, qui sont si énormes et si publics.

» Nous ne pouvons aussi dissimuler combien nous les avons ressentis, nous qui avons été membre et chanoine de cette église en notre jeunesse. Puisque cela nous oblige d'une part à nous intéresser à tout ce qui la touche ; comme la manière dont nous avons autrefois vécu parmi vous avec beaucoup d'amitié nous afflige sensiblement et nous donne en même temps pour vous de grands sentiments de compassion, quand nous voyons à quels dangers vous exposez vos âmes et votre vie par de si énormes excès. Jusques-là que plusieurs s'étonnent avec raison que nous les ayons tolérés si longtemps sans les corri-

ger, et même sans vous contraindre à les réparer par les voies les plus rigoureuses de la justice.

» Cependant comme il s'agit des intérêts différents de diverses personnes, qui nous sont également chères, et que nous jugeons qu'il est également expédient, et à vous et à cette église, que vous viviez en bonne paix, nous vous exhortons à vous soumettre avec humilité à vos supérieurs, pour rentrer dans la bienveillance et l'amitié de notre cher fils l'archevêque élu, du doyen et du chapitre, qui vous en aimeront plus tendrement et plus solidement.

» Ainsi sans nous rebuter nous persévérons à vous avertir et toute votre communauté, et nous vous prions instamment avec toute l'ardeur qui nous est possible, et vous commandons par l'autorité apostolique, qui est entre nos mains, de faire réflexion aux torts, injures, dommages et préjudices que vous avez faits à cette église ; afin que vous songiez efficacement à les réparer dans les formes de la justice, et à retenir avec plus de discrétion et de sagesse, les mouvements impétueux qui vous ont portés à ces excès. Donné à Viterbe, le quatrième des Ides d'avril, la deuxième année de notre pontificat. »

Cette lettre, où la fermeté se joint à la douceur, produisit un heureux effet sur l'esprit des Lyonnais. On était las d'un état de trouble qui faisait languir les affaires et éloignait de la ville les étrangers. Chacun espérait que le souverain Pontife achèverait par sa présence la réconciliation commencée, et la suite fit voir que cette espérance n'était pas vaine. La joie fut donc vive à l'annonce du concile. Beaucoup de coupables sentaient le besoin de réparer leurs torts ; et il n'en était aucun qui ne fût heureux de penser qu'il aurait affaire à l'arbitre le plus haut, le plus indépendant qui existât sur la terre : car l'amour-propre cède d'autant plus volontiers que l'autorité qui juge le différend est plus élevée au-dessus des intérêts en litige. Ajoutons qu'au fond les citoyens de Lyon comptaient que Grégoire X se montrerait aussi favorable pour eux qu'Innocent IV. Ce dernier Pape pendant son séjour à Lyon (qui fut de six

ans) avait en effet favorisé la ville plutôt que le chapitre. Mais alors la querelle était à son début, et l'esprit de révolte n'avait pas encore commis ses excès.

La Bulle de convocation ayant été expédiée en date du 31 mars, vers toutes les parties du monde, l'ébranlement fut, pour ainsi dire, universel. Ce concile fut, en effet, le plus nombreux que la chrétienté vit jamais : quinze cardinaux, cinq cents évêques, soixante-dix abbés, mille autres prélats et les ambassadeurs de tous les princes chrétiens. L'époque fixée était le 1er mai 1274. Mais dès le mois de novembre précédent, Grégoire s'achemina vers la ville de Lyon, tant pour avoir le temps de préparer les graves questions qui devaient se traiter au concile, que pour s'occuper des intérêts de sa chère cité.

III.

ATTENTE DU CONCILE.

— Quand l'univers entier y serait, ma fille.

— Je ne puis le croire, mon père.

— Il faudra bien que vous le croyiez, quand vous le verrez.

— Je ne le verrai pas : car vous finirez par céder. La religion vous en fait un devoir. Il n'est point permis de haïr. Vous savez que Jésus-Christ ne reconnaîtra point ceux qui auront nourri la haine dans leur cœur. Voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes maintenant ?

— Quand il plaira à saint Irénée, le protecteur de cette ville. Lorsque je vous donnai son nom au jour de votre baptême, je me mis, moi, ma famille et votre personne sous sa sauvegarde. Grâces à lui ! tout a assez bien réussi. Mon commerce s'est étendu, ma fortune s'est augmentée, et j'ai pu sans trop

me nuire, donner une porte neuve et une cloche à la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste, et un autel à l'église Saint-Etienne (1).

— Oui, mon père, et je crois que le ciel a agréé ces offrandes de votre part : car je sais qu'elles partaient d'un zèle pur. Mais...

— Certainement très-pur. C'était d'ailleurs l'accomplissement d'un vœu. Votre mère et moi avions promis ces offrandes à nos saints patrons, si elle obtenait une heureuse délivrance. J'y ajoutai la promesse d'une lampe d'argent à saint Irénée. Vous vîntes au monde, vive, fraîche et bien portante ; on vous porta baptiser à l'autel du saint martyr, on vous donna le nom d'Irena, et dès lors nous nous empressâmes d'exécuter nos obligations. Ah ! pourquoi faut-il que votre mère ait si peu survécu, et qu'elle ait à peine eu le temps d'embrasser sa fille ?

— Ma bonne mère a encore porté un an sa fille dans ses bras. Croiriez-vous, mon père, que je me figure parfois la voir ? Serait-il possible qu'à un âge aussi tendre j'eusse réellement distingué son visage des objets qui m'entouraient ? On me dit que c'est difficile, impossible.

— Ma fille, quand vous voudrez voir votre mère, il suffira de vous regarder au miroir. Hier encore, Guy de la Mure (2) me l'affirmait, et on peut l'en croire : car c'est un homme grave et qui ne dit rien hors de propos. Iréna, si quelqu'un vous aime et vous respecte, c'est Guy de la Mure. Je vous dirai plus tard ce que... ce qu'il... Mais c'est inutile de parler de cela trop tôt. Vous rougissez, je crois ?

— Mon père, je voudrais encore revenir à ce que je vous disais tout à l'heure. Voici des circonstances bien solennelles

(1) La plus ancienne église de Lyon qui existât dans le siècle dernier (*Nouv. éloge*, etc., p. 84).

(2) Echevin de Lyon (Voy. *Nouv. éloge de la ville de Lyon*, 3e partie, p. 21).

pour la ville de Lyon. Vous savez que Sa Sainteté arrive ici le 13 novembre ?

— Je le sais parfaitement, ma fille ; et d'autant mieux que nous nous sommes déjà réunis, et nous réunissons demain, à la chapelle Saint-Jacques, pour aviser à lui faire une réception convenable.

— O mon père ! faites-la digne et grande, s'il vous plaît. Jamais la ville de Lyon n'aura été aussi honorée qu'elle va l'être ; il faut qu'elle se surpasse aussi dans son amour et dans son respect pour le vicaire de Jésus-Christ.

— La ville de Lyon n'en est point à son coup d'essai. Elle a logé six ans le Pape Innocent dans ses murs. Et plût au ciel qu'elle fût restée en possession des sages règlements de ce saint Pontife ! Mais vous savez qu'il n'en est rien ; la ruse et la fraude...

— Toujours les mêmes plaintes ! toujours les mêmes souvenirs ! dit la jeune fille, en interrompant son père. Quel que soit le sujet dont on vous entretienne, vous ne pouvez vous retenir de tourner de ce côté-là vos pensées et vos réflexions.

— C'est vrai, Iréna ; en réalité, je porte continuellement ce poids sur mon cœur ; mon âme en est pleine ; et tu sais que de quelque façon qu'on remue un vase trop plein, soit du dessus, soit du dessous, soit de côté, il verse toujours et ne peut verser que ce qu'il contient. Changeons pourtant de sujet. Je te dirai donc que le Pape Innocent n'eut qu'à se louer des habitants de cette ville. Quinze ou vingt de ses épîtres en font foi ; il n'est sorte d'éloges qu'il ne prodigue à sa chère cité de Lyon ; il ne sait plus quel nom lui donner, quel bien en dire ; jusque là qu'il ordonne à tous ses fidèles sujets d'Italie de traiter comme un des leurs, comme un frère, tout Lyonnais qui voyagera parmi eux. Et, au fait, mon père et mon beau-père, parcourant les terres de l'Eglise romaine, n'eurent besoin que de se nommer pour être accueillis à bras ouverts par tous les rangs de la société. Bien certainement cette protection leur fut utile pour leur commerce ; et si aujourd'hui je siége dans le corps de la ville;

si toi-même, ma chérie, ma fille unique, peux espérer à devenir...

— Et l'avez-vous vu, mon père? dit encore Iréna, dans l'intention bien visible de détourner de la conversation toute allusion à sa personne. Avez-vous eu l'honneur de voir l'illustre Pontife Innocent IV?

— Si tu te souviens d'avoir vu ta mère à un an, reprit Pierre de Ville, en souriant légèrement, il sera moins étonnant que je me rappelle la noble figure de ce grand homme, dont le nom doit être gravé pour nous sur le marbre et l'airain. J'avais quatre ans quand le concile se célébra; et le souvenir le plus frappant qui s'y rattache pour moi, c'est, le croiras-tu? le son de nos cinq cents cloches se mariant dans les airs en une harmonie, qui ne doit avoir sa supérieure que dans le ciel. Au moment où, le concile terminé, et après la lecture des décrets, les acclamations se firent dans la cathédrale, tout à coup, à un signal donné, tout s'agita, tout s'ébranla, et je doute qu'aucune ville, pas même la ville éternelle, ait jamais entendu un cantique plus joyeux et plus solennel.

— C'est ce qui va se renouveler, mon père; et vous pourrez jouir encore une fois de cette magnifique harmonie. Je ne pense pas que la ville de Lyon ait perdu une voix depuis ce temps là. Au contraire, elle en a gagné plus d'une, certainement plus d'une.

— Je le sais. Mais la musique a besoin d'échos pour être belle et douce. Malgré la joie causée par les grandes choses qui s'étaient dites et faites au concile, je ne doute pas que les heureux arrangements conclus par le Pape n'entrassent pour la plus grande part dans l'allégresse publique. Il ne faut pas oublier qu'on acclamait le Saint-Père autant comme le sauveur de la ville que comme le défenseur des droits de l'Eglise.

— Il faut espérer qu'il en sera de même encore. Le souverain Pontife parait empressé de pacifier nos différends. Il ne saurait oublier que Lyon fut comme sa patrie, quand d'ailleurs ses entrailles de père universel ne seraient pas émues en faveur

d'une ville qui a tant de droits à son affection comme chef de l'Eglise. Oui, mon père, je suis sûre que vous ferez votre possible pour bien accueillir un si glorieux compatriote.

— C'est notre intention. Demain nous nous réunissons encore pour traiter ce sujet. Mais je ne puis te le dissimuler : nos finances sont au plus bas. Messieurs les officiers du chapitre nous tondent et nous plument si bien que....

— Mon père, ce serait peu généreux de votre part de recourir ici à la caisse publique. Lyon compte assez de riches particuliers, pour n'avoir pas besoin d'emprunter ni de lever des impôts sur le pauvre. J'espère que vous allez tous vous cotiser, et d'une manière convenable.

— Tu ne saurais croire, Iréna, comme la guerre civile épuise vite un peuple. Ces dernières années nous ont mis à sec. Un argent fou a été dépensé, sans qu'on puisse voir à qui il a profité, si ce n'est à tous ces malotrus de soudarts qui se rassemblent toujours là où l'on se bat, comme les corbeaux où est la chair morte. De longtemps Lyon ne se relèvera de cet épuisement. C'est un malade atteint de langueur, et dont la convalescence sera longue et difficile.

— Mais s'il n'y a plus d'argent, mon père, il y a encore des bijoux, des vases précieux, de riches étoffes. Savez-vous à quoi nous avons songé, nous autres femmes? Il faut bien que je vous le dise, puisque rien ici ne doit se faire sans vous. Eh bien! nous avons eu, nous aussi, notre réunion, et nous sommes convenues de contribuer pour notre part aux frais de réception du souverain Pontife et des Pères des concile.

— Hum! l'idée est bonne. Mais que donnerez-vous?

— Tous nos bijoux, s'il faut, et même ceux de nos mères.

— Ce sera beau.... et généreux. Il est assez rare qu'une femme porte jusque-là le sacrifice. Mais je suppose, et non sans raison, qu'une telle idée n'a pu venir que d'une certaine petite tête de seize ans. Me suis-je trompé?

— Mon père, nous nous sommes souvenues que l'arche d'alliance avec tous ses accessoires fut faite de l'or, de l'argent

et des étoffes précieuses que fournirent les femmes israélites. L'écrivain sacré ajoute qu'elles y mirent un tel empressement, une telle générosité, que Moïse fut obligé, de la part de Dieu, de modérer leur zèle. J'espère que ce bel exemple ne sera pas perdu pour nous. Car c'est aussi pour Dieu que nous faisons ceci. Assurément si Jésus-Christ a dit : Je regarde comme fait à moi-même ce que vous faites au plus petit d'entre eux, assurément pouvons-nous croire qu'il prendra à plus forte raison pour lui tout ce que nous aurons fait pour son vicaire.

— Très-bien. Les bijoux de votre mère sont à vous. Je ne trouve point à redire que vous en disposiez à votre gré. Déjà vous en avez vendu une partie pour les pauvres; l'intention était bonne. Cependant j'aurais aimé à vous voir respecter cette belle chaîne d'or que la chère femme portait au jour de son mariage. Ne sentez-vous pas que la piété filiale vous faisait un devoir de la garder, comme souvenir de votre mère? Il est vrai que vous avez son portrait vivant dans votre mémoire.

— Mon père, l'année était si malheureuse et il y avait tant de pauvres!

— Oui, sans doute. Toujours à cause de messieurs les chanoines qui nous plument, nous tondent à plaisir. Et cette belle pierre précieuse enchâssée dans un écusson d'or... O ma fille! quel crève-cœur pour moi de la voir au cou de Mechtilde de Varey! J'y tenais parce qu'elle me venait de ma digne mère, qui l'avait reçue du riche Alamanni de Florence, dans un voyage qu'elle fit dans cette ville, en compagnie de mon père. Et qu'il m'en coûte surtout de la voir au cou de...

— Que voulez-vous, bon père? Le Lombard qui me l'acheta l'a payée cinq écus d'or, et l'a revendue dix. Mais vous pensez bien qu'on ne prévoit pas où l'objet qu'on vend à un Lombard prendra sa route.

— Et pourtant je dis que je consentirais volontiers à ce que vous l'eussiez perdue, plutôt que de la voir suspendue au cou de Mechtilde de Varey.

— Toujours vos rancunes! toujours vos aigreurs! Songez

donc, cher père, que nous voici dans un temps de paix et de réconciliation universelle. Certainement si Jésus-Christ, le Roi de douceur, l'Agneau de paix, venait parmi nous, il n'est personne qui crût pouvoir garder en son cœur le moindre levain d'amertume. Or, voici son représentant le plus immédiat, son vicaire sur terre, qui approche et vient de sa part, nous prêcher la concorde et le pardon des injures. Voyons! serait-il raisonnable de paraître devant lui avec la rancune dans l'âme?

— Vous êtes fine et rusée comme une chatte, Iréna. Vous avez mis dans votre petite tête de seize ans que vous feriez la guerre à votre père, et vous y déployez un talent et une persévérance dignes d'un meilleur succès. Comme un général habile profite de tous les accidents du terrain, vous savez tirer parti des plus minces circonstances. De quel côté que je me tourne, je suis sûr de vous rencontrer avec vos remontrances, vos reproches, vos petits airs et vos charmantes bouderies. Je ne m'en fâche pas, vous le voyez; car vos intentions sont bonnes, et je sais toujours rendre justice à la droiture et à la sincérité. Mais... je vous engage à quitter ce terrain. Jusqu'ici vos stratagèmes n'ont pas réussi; tenez pour sûr qu'ils ne réussiront pas. Passons à autre chose. Je vous ai permis d'engager vos bijoux; mais je n'ai pas besoin de faire mes réserves pour l'un d'eux. Vous me comprenez? Oui, car vous voilà rouge comme l'écarlate. Mais puisque ce sujet est délicat, je n'insisterai pas. Seulement puisque vous tenez à ce qu'on fasse une digne réception au Pontife qui va venir, je dois vous apprendre que nous avons déjà décidé quelque chose.

— Et quoi donc, mon père?

— Il y aura un mystère (1). Le frère Hilarius, des Augustins, est chargé de composer la pièce. C'est, vous le savez, un

(1) On appelait ainsi certaines représentations pieuses, qui avaient pour sujet un des mystères de la religion, et qui étaient fort goûtées en ces jours de foi simple et naïve.

homme érudit, fort capable d'un ouvrage de ce genre. Une très-chaude discussion s'est établie pour le choix du sujet. Finalement, on a fini par se ranger à mon avis. Et je serais curieux de savoir, ma fille, si vous devineriez ma pensée. Voyons : supposez que l'on vous remet le choix du sujet : lequel choisiriez-vous ?

— Vous sentez parfaitement que je ne suis pas en état de répondre à une pareille question. Ce n'est pas à une jeune fille de mon âge à s'occuper de choses semblables.

— A la bonne heure ! Mais pourtant je serais bien aise d'avoir ton idée. Qui sait ? C'est de la bouche des enfants que sort souvent la vérité. Rolat de Cassard (1) voulait l'Epiphanie : s'appuyant sur ce point que l'apparition du Pape dans nos murs sera la manifestation de la vérité en ce qui touche à nos différends. Giraud Amaury (2) opinait pour la Nativité du Sauveur, où il voyait un emblème de la nouvelle naissance que va prendre notre partie. En partant de la même pensée, Bernard de Fuers (3) penchait pour la Résurrection : disant que l'ordre et la paix allaient ressusciter avec la présence du Saint-Père. Raymond-Fillatre (4) avait une idée bien plus singulière, et, selon moi, plus juste : il proposait la Flagellation, comme allégorie des bons coups de fouet qui vont tomber, espère-t-il, sur le dos des chanoines de Saint-Jean, de Saint-Just, et des officiers de l'archevêché.

— Fi donc ! dit la jeune fille, avec un geste d'aversion. Voilà une pensée qui ne peut avoir eu que le démon pour père.

— C'est ta manière de voir ; ce n'est pas la nôtre. Il est certain que les citoyens que nous aurions chargés de l'office auraient frappé fort ; Fillatre s'offrait à être le centurion. Le pauvre malheureux qui aurait accepté le rôle de flagellé n'aurait guère moins souffert que Jésus-Christ lui-même. Mais on se

(1) Echevin et conseiller de Lyon (Brossette, *Nouv. éloge*, etc., 3e partie, p. 21). — (2) Idem. — (3) Idem. — (4) Idem.

proposait de prendre un prisonnier. Enfin on y a renoncé, et moi-même j'ai combattu ce projet, bien qu'il me sourît d'abord : par la raison très-simple que, puisque le Pape vient prêcher la paix, il serait inopportun de représenter la guerre.

— Il est évident que le souverain Pontife aurait vu de bien mauvais œil cette représentation, dont il n'aurait pas manqué de saisir la portée.

— Je l'ai pensé aussi. Mais, enfin, quel sujet aurais-tu choisi ?

— Puisque vous y tenez, mon père, il me semble qu'il y en a un tout indiqué par la circonstance.

— Et lequel ?

— L'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem.

— Dieu soit loué ! nous voilà donc une fois d'accord. Eh bien ! c'est justement celui que j'ai proposé, et qui a fini par être accepté. Tu ne saurais croire le plaisir que j'éprouve à voir que ton idée est la mienne. Ainsi la fille n'aurait pas autrement opiné que le père ?

— Je suis moi-même fort aise que vous ayez écarté tout sujet irritant, toute allusion blessante. Quand les choses paraissent tourner à la paix, à la réconciliation, ce serait une imprudence, une cruauté (passez-moi le terme) de rouvrir les plaies et d'y verser du vinaigre.

— Ce n'est pas tout : le sujet une fois accepté, il fallait trouver un compositeur et des acteurs. Le compositeur, je te l'ai dit, c'est le frère Hilarius. Personne ne doute qu'il ne s'en tire très-habilement, comme il le fit il y a trois ans, au passage du roi Louis, après le traité d'*apaisement*. Mais les acteurs ? mais les personnages ?

— Vous ne manquerez pas d'en trouver dans Lyon. Cent et cent personnes seront trop heureuses d'y jouer un rôle.

— Je n'en doute pas ; mais encore, il y a du choix à faire. Les ambitions sont déjà fort en mouvement ; et comme il n'est pas possible de les toutes satisfaire, il y aura nécessairement

des mécontents et des jaloux. En attendant, j'ai réservé un personnage pour toi.

— Pour moi, mon père?

— Pour toi-même. On te le fera connaître prochainement. J'ai envoyé dire à frère Hilarius de venir me lire la pièce, quand elle sera arrangée, et tu choisiras toi-même ton rôle... ou plutôt on te le choisira.

— O mon père! s'il vous plaît, dispensez-moi de cela. Vous savez combien j'aime peu à paraître en public; quelle gène j'éprouve, dès que je sens quelques paires d'yeux fixés sur moi. Mon Dieu! qu'est-ce que je deviendrai? Je vous prie, mon bon père, de ne pas me soumettre à une telle épreuve.

— Certainement je serais fâché de te déplaire, et je n'entends point aller contre ta volonté. Mais je devais à mon nom, à mon rang et à mon titre de municipal de me faire ma part dans une circonstance aussi solennelle. Et j'y tiens tellement que, si tu n'acceptes point, je prendrai moi-même un personnage, soit celui d'un apôtre, soit celui d'un des échevins de Jérusalem. Nous verrons. A propos : sais-tu que Monsieur le roi de France vient aussi à Lyon?

— J'ai ouï parler du roi d'Aragon; mais je ne savais que Monsieur le roi Philippe dût venir.

— Il viendra. La nouvelle nous est arrivée par une voie certaine. Tu sens combien ce nouvel hôte va encore ajouter à l'éclat de la fête. Puisse-t-il être digne de son père, et prendre aussi notre malheureuse cité sous sa protection! Nous ne négligerons certainement rien pour cela.

— Pensez-vous qu'il ne naîtra pas quelque discorde à cette occasion? Il pourra fort bien réclamer la garde de la ville et le ressort de la justice; ce qui contrariera l'autorité ecclésiastique, à qui elle appartient de droit.

— De droit? Vous êtes bien jeune, ma fille, pour trancher des questions pareilles. Il y a deux espèces de droit : le droit légitime et le droit usurpé. Duquel des deux voulez-vous parler ici? Vous savez ce qu'en a pensé Innocent IV, ce qu'en a dit

le bon roi Louis : estimez-vous que le fils se départira de la ligne tracée par son père? C'est peu probable, peu probable; le contraire est même assuré. Voyez-vous : ces chanoines ont si bien embrouillé les fils qu'il ne sera pas facile de les démêler. Néanmoins il reste toujours un moyen pour cela : le tranchant d'une bonne épée. Si par hasard on usait de quelque rigueur à l'égard du chapitre et des officiers ecclésiastiques, ce ne serait que justice. Car...

— Ne vous fâchez donc pas, mon père. Je n'entends point juger une pareille question; mais je répète ce que j'entendais dire l'autre jour à votre ami, Gaudemar Flamench (1), à votre table même. A propos de table, je pense que nous ne serons pas ménagés dansl a distribution des logements. Tant de monde! tant de dignitaires! et presque tant de rois!

— Oui, ma fille, reprit de Ville triomphant, j'aime à redire qu'aucune cité de l'univers n'aura jamais vu, qu'aucune ne verra peut-être jamais une réunion aussi nombreuse et aussi imposante. J'en bénis le ciel. Non, certainement, je ne serai pas chiche de logement ni de vivres. Iréna, ma maison est et restera ouverte : ou plutôt mes trois maisons sont disponibles; je vous prie de veiller à ce que tout soit prêt à recevoir des hôtes. Plus il y en aura, mieux cela vaudra. Prenez toute latitude et usez-en. Vous ai-je tout dit? Mon Dieu! non; dans cette multitude de choses, il est difficile de n'en pas oublier une, et même deux. Eh bien! je dois vous annoncer qu'outre les rois de France et d'Aragon, on attend encore l'empereur des Grecs, Michel Paléologue, ou tout au moins ses ambassadeurs. Il y aura en tout cas plusieurs évêques du rit oriental. Vous savez combien le Pape tient à la réunion des deux églises.

— O mon père! que je serais heureuse que ce grand événement eût lieu! Le père Adrien, de Saint-Dominique, a prê-

(1) Echevin et conseiller de Lyon (Brossette, *Nouv. éloge*, etc., 3e partie, p. 13).

ché l'autre jour là-dessus ; il a fort ému son auditoire, et les larmes me sont venues aux yeux. Depuis ce temps, je ne cesse de diriger mes prières à cette intention. Ah ! si je pouvais contribuer quelque peu à ce magnifique triomphe !

— Faites toujours : c'est une goutte d'eau dans l'océan ; cela vaudra ce que cela pourra.

— Mais vous, mon père, ne souhaitez-vous pas aussi que cette réunion ait lieu ? Ce serait le plus grand événement, a dit le père Adrien, que l'histoire ait eu à enregistrer depuis la descente du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte.

— Sans doute. Mais avant de porter mes yeux au dehors, je commence par regarder au dedans. La bonne justice, la vraie justice règle d'abord son entourage, puis porte son zèle au loin. Quand le Saint Père aura fustigé les exacteurs qui sucent, tondent et plument notre ville de Lyon, alors je le suivrai volontiers dans ses excursions en Orient. Jusque-là....

— Je suis convaincue que cet illustre Pontife prendra en main le flambeau de l'équité, pour rendre à chacun selon son dû. Cependant permettez-moi de vous dire qu'il serait peu digne d'un chrétien (et vous êtes chrétien, mon père) de donner la préférence à des intérêts privés sur ceux de l'Eglise universelle. La gloire de Dieu doit passer avant tout. Maintenant, il est un point sur lequel je vous prierai de prendre des renseignements, parce que je m'y intéresse particulièrement : c'est de savoir s'il est vrai que frère Thomas d'Aquin et frère Bonaventure doivent venir au concile ?

— Je l'ai ouï dire au prieur de Saint-Paul, qui le tient pour certain. Quel intérêt mettez-vous donc à voir ces deux personnages ? Il y en aura tant d'autres aussi importants, et aussi élevés en dignité !

— Et pourtant, mon père, je les vois briller au fond de l'horizon comme deux splendides étoiles, dont rien n'égale l'éclat. La sainteté ! est-il rien de plus beau, rien d'aussi beau sur la terre ? C'est comme un rayon du ciel qui vient illuminer ce monde de ténèbres. Je vous l'atteste, mon père, aucun de

ces nombreux prélats, de ces puissants abbés, de ces ambassadeurs, de ces rois mêmes, n'excitent mon intérêt et ma vive curiosité, comme ces deux humbles moines, si avancés dans les voies de Dieu. La grandeur passe, l'éclat s'obscurcit, la fortune s'évanouit, la valeur s'éteint, la science même doit disparaître : mais la piété, mais la sainteté, mais la vertu poussée à ce degré sublime : voilà ce qui l'emporte en solidité sur tout le reste, voilà ce qui doit durer toute l'éternité.

— Vous parlez comme un prédicateur, ma fille. Je ne sais si frère Thomas lui-même serait plus éloquent que vous.

— Ne me raillez pas, mon père, et laissez-moi encore vous exposer une requête. Puisque vous êtes disposé à ouvrir votre logement à tout venant, pour ainsi dire, me permettez-vous de faire mon choix ?

— Très-volontiers, Iréna. Et je vois que vos vues se porteraient volontiers sur ces deux frères.

— Oui, oui, certainement. Il me vient en pensée que leur séjour à Lyon sera une des splendeurs de notre histoire, et qu'un jour on montrera avec orgueil, non pas le palais où aura logé le roi de France ou le roi d'Aragon ; mais l'heureuse maison où frère Thomas et frère Bonaventure auront séjourné. O mon père ! c'est une grande chose qu'un saint. Ils sont bienheureux ceux qui peuvent les voir, les entendre, toucher le bord de leurs vêtements. Je me regarderais comme privilégiée du ciel, si l'un de ces illustres solitaires daignait accepter notre hospitalité.

— Vous ferez comme vous l'entendrez. On dit que frère Thomas est un grand théologien. Je l'ai vu à Paris, dans le voyage que j'y fis avec mon père. La curiosité nous avait poussés à entrer dans la salle du collége où Albert-le-Grand donnait ses leçons. Justement il interrogeait alors son disciple chéri, Thomas d'Aquin. Je ne compris pas pleinement l'objet de la question, ni la valeur de la réponse ; mais je sais que le maître fut fort content et que toute la salle applaudit.

— Et quelle mine avait l'élève ?

— Une mine d'ange. Je ne crois pas avoir rencontré de ma vie une figure plus belle, plus intéressante que la sienne. Il y avait dans toute sa personne une gravité, une décence, une modestie, je ne sais quoi de céleste qui enchantait et fascinait les yeux. On ne comprenait pas comment ses condisciples avaient pu le surnommer le *Bœuf* (1).

— C'est que la vertu est une chose trop inconnue au monde, mon père. Mais le frère Romain, de Saint-Dominique, nous a rapporté ce que le grand Albert dit lorsqu'il entendit cet étrange surnom : *Oui, Thomas est un bœuf, mais un bœuf dont les doctes mugissements retentiront un jour dans l'Eglise* (2). Et nous voyons que cette prophétie s'accomplit. Au dire de l'abbé de l'Ile-Barbe, l'Eglise ne possède pas maintenant de théologien plus profond que frère Thomas, ni d'écrivain plus onctueux que frère Bonaventure.

— Aussi serai-je bien aise de les voir pour les consulter. Je serais fort surpris qu'ils ne jugeassent pas la question au point de vue théologique, comme nous la jugeons nous-mêmes au point de vue du bon sens. Oui, Iréna, tâchez d'avoir ces deux religieux, ou au moins l'un d'eux. Je veux leur proposer l'affaire telle qu'elle est, dans toute sa simplicité ; je prierai même Pierre Boyer, Jean Ogier et Jean de Dorches (3) d'assister à la consultation.

Telle est l'influence des passions qu'elles dominent l'homme tout entier, et le ramènent toujours à leur objet. Pierre de Ville, bon citoyen, honnête négociant, chrétien sincère, administrateur probe et loyal, avait pris une part ardente au démêlé qui agitait depuis si longtemps la population lyonnaise. Porté au conseil municipal par le suffrage de ses concitoyens, il s'était cru obligé d'épouser plus vivement le parti populaire, et de renforcer, en quelque sorte, son opinion sur le fond même

(1) Voyez la *Vie de saint Thomas d'Aquin.*
(2) Historique, *ibid.*
(3) Conseillers de la ville de Lyon (Voy. Brossette, ibid.).

de la question. Pour son propre compte, il eût volontiers fait le sacrifice de la part que les impots prélevaient sur lui : sa générosité naturelle et sa grande fortune l'y disposaient. Mais il s'agissait de soutenir les intérêts du peuple ; dès lors la cause commune devint tellement la sienne qu'il se rangea parmi les adversaires les plus obstinés de l'autorité ecclésiastique, jusque-là qu'il refusa plusieurs fois de payer un seul denier aux collecteurs de l'impôt. Bien plus, la querelle s'étant échauffée au point de devenir une guerre civile, il en fut un des chefs, prit les armes et se mêla aux troupes qui assaillirent les cloîtres Saint-Jean et Saint-Just. Le roi Louis ayant ensuite pacifié les esprits, Pierre de Ville rentra dans ses habitudes de négociant, aida à la paix, prêcha l'ordre ; mais il n'en demeura que plus convaincu de la justice de la cause populaire, et surtout ne perdit rien de son fond d'aigreur et d'animosité contre le parti ecclésiastique. Le peuple le regardait comme son plus dévoué et plus intrépide défenseur.

Jusque-là, la colère de Pierre de Ville pouvait s'expliquer, et en un certain sens se justifier ; car elle n'avait point l'intérêt personnel pour mobile. Il eût volontiers payé dix fois plus d'impôts, si les officiers du chapitre n'eussent été chargés de les percevoir. Mais malheureusement, il avait perdu son fils dans la mêlée, son fils unique, un beau jeune homme de dix-huit ans qui fut tué d'un coup de lance par un des amis du chapitre, Bernardin de Varey (1), dit *le Grand.* Cette perte lui causa une douleur profonde, une de ces plaies qui ne se ferment pas. Sa haine, de générale devint particulière ; elle se fixa sur le meurtrier de son Irénée, prit corps, pour ainsi dire, et absorba, dans cet élément principal, tous les griefs que la cause publique pouvait fournir. Pierre de Ville ne put se décider à pardonner. Toujours la vue de son ennemi troublait son âme, d'ailleurs si bonne et si honnête ; et la blessure s'aigrissant de jour en jour ne paraissait devoir plus se fermer qu'à la mort.

(1) Aussi conseiller (ibid.).

Iréna, sa fille, était une aimable et intéressante enfant, sur laquelle il avait reporté toute l'affection que sa femme et son fils partagèrent un jour. Il idolâtrait, en quelque sorte, cette douce vierge, et il faut reconnaître qu'elle en était digne. Vertueuse autant que belle, intelligente autant que modeste, elle devait à l'esprit religieux de l'époque une foi naïve et profonde et une merveilleuse candeur de caractère. Malgré tous les avantages que la position et la fortune de son père lui promettaient, elle restait humble et simple, paraissait fort peu se soucier de la place qu'elle pouvait tenir dans le monde ; elle ignorait jusqu'à sa beauté, jusqu'aux attraits dont la nature l'avaitdotée, et cette heureuse ignorance en relevait encore l'éclat. Elle avait eu le bonheur de trouver dès le bas âge la direction vigoureuse et éclairée d'un père dominicain, qui avait pris sur sa conscience un empire presque absolu. Grâces à cette main habile et ferme, elle avait su se préserver des périls auxquels on est toujours exposé dans de telles conditions. Le monde surnaturel était son élément ; en toute chose, elle savait saisir le côté sérieux et l'apprécier ; on s'étonnait souvent de voir tant de raison dans une enfant si jeune, tant de maturité à un âge que caractérise ordinairement la légèreté.

De tout ceci on peut conclure avec quelle douleur elle voyait son père nourrir en son cœur une passion condamnée par l'Evangile, c'est-à-dire vivre dans l'inimitié de Dieu. Depuis qu'elle était en âge de réfléchir, elle l'entendait exprimer son animosité contre Bernardin de Varey, en des termes et d'un ton qui révélaient la profondeur du mal. Sa naïve piété s'en alarmait, et à bon droit. Bien des fois elle avait essayé de le fléchir sur ce point : lui représentant avec la liberté de l'enfance que le Bon Dieu ne l'aimerait pas, s'il ne pardonnait du fond du cœur. Pierre l'écoutait, ne se fâchait point, souriait même, mais ne cédait pas. Si parfois il se contenait pour ne pas contrarier sa fille, le trait n'en restait pas moins enfoncé dans son âme ulcérée ; et sitôt que l'occasion s'en présentait, il se dégonflait avec l'impétuosité de l'homme qui répare le temps

perdu. On a vu dans la conversation que nous venons de rapporter, comment la moindre circonstance suffisait à le ramener vers le thème favori de ses pensées.

Et pourtant la jeune fille avait formé le projet d'arracher cette épine du cœur de son père. Instruite dès le berceau de la puissance de la prière et de la valeur du sacrifice, elle priait, elle s'immolait autant que possible, dans ce but unique. Toutes les fois qu'elle croyait la conjoncture favorable, elle posait le doigt sur la plaie, mais avec tant de précaution et de douceur que le malade ne s'en irritait que rarement. Ses avis et ses instances tombaient à vide, au moins en apparence ; mais elle ne se décourageait pas. Elle savait que le cœur humain a ses côtés accessibles, comme la grâce a ses heures ; le Père lui avait recommandé de ne rien brusquer, de s'arrêter dès qu'elle verrait que ses observations seraient prises en mauvaise part; mais de revenir toujours à l'assaut, pareille à ces généraux habiles qui tournent sans cesse autour de la place, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de surprendre l'ennemi.

Or la candide jeune fille s'était persuadée que la tenue du concile allait être cette conjoncture heureuse si impatiemment attendue. Ayant ouï dire que frère Thomas d'Aquin et frère Bonaventure, ces gloires de deux ordres nouvellement nés, devaient y apporter le poids de leur vertu et l'autorité de leur science, elle avait immédiatement basé son espoir sur la présence de ces saints. Dans sa simplicité, elle se figurait que l'un d'eux ne refuserait pas d'accepter l'hospitalité chez elle : vu l'encombrement qu'allait produire dans tous les hôtels, dans tous les palais, dans tous les monastères, l'arrivée de plus de deux mille personnages d'un rang élevé. Un saint! deux saints! Oh! sa jeune âme palpitait à cette seule pensée. Elle aurait désiré de voir, de loger, de servir à genoux, ces deux illustres amis de Dieu; ces deux astres brillants, comme elle les appelait, en comparaison desquels tout le reste pâlissait à ses yeux. Et pour son père, quelle bonne, quelle heureuse fortune! Comme son orgueil va se trouver abattu devant cette humilité!

Comme sa haine va disparaître devant cette douceur angélique ! Comme tous ses arguments vont tomber sous les traits de cette pénétrante éloquence, qui se puise dans la vertu beaucoup plus que dans le raisonnement ! Non, il n'est pas possible que cette colère concentrée ne crève du premier coup. Si frère Thomas, si frère Bonaventure arrivent, parlent, son père est sauvé.

Telles sont les riantes espérances dans lesquelles cette âme naïve se berce. Et voilà justement la pensée qui l'occupe, au moment où son père prononçait la dernière phrase rapportée plus haut.

— Oui, vraiment, mon père, reprend-elle avec gaîté, je veux aussi m'en rapporter à ce frère Thomas. Je sais que nos Pères de Saint-Dominique ont la plus grande estime de ses ouvrages, qu'ils lisent et étudient continuellement. Mon confesseur m'a affirmé que les souverains Pontifes mêmes y puisent leurs décisions, et que c'est comme lumière de l'Eglise que le Saint-Père l'amène avec lui. Oui, oui, serai je enchantée qu'il converse avec vous, et vous tire du cœur ce venin funeste qui empoisonne votre vie.

— Quand l'univers entier serait là, ma fille, je vous l'ai dit, je ne pardonnerai point à Bernardin de Varey le crime horrible qu'il a commis à mon égard. Pour ce qui regarde le chapitre, je pourrai en prendre mon parti : la haine en gros, la haine qui s'attaque à une corporation entière, peut se calmer d'autant plus aisément que ses objets sont plus nombreux. Un arrangement définitif sur la question de droit, un oubli complet du passé sont choses possibles ; je m'y prêterai... peut-être. Mais ce cruel, mais ce traître, mais ce monstre qui m'a tué mon fils ! comment ne serait-il pas l'objet éternel de mon aversion ?

— Il n'y a pas d'aversion qui tienne devant l'exemple de Jésus-Christ.

— Un homme, reprend Pierre de Ville, qui fut l'ami de ma famille, l'intime de mon père, percer d'un coup mortel mon

enfant chéri! Et cela, non par mégarde, non au hasard, non en secret; mais en public, mais en parfaite connaissance, mais sous les yeux de son père!... O ma fille! s'il est une horreur qui ne se pardonne pas, c'est celle-là. Crois-moi; ne cherche pas à voiler ce que ce forfait a d'odieux; tu n'y réussirais pas. Le fait est gravé dans ma mémoire, avec tous ses accessoires; rien n'en détruira le souvenir; je suis forcé de le traîner avec moi pendant la vie, et la main du fossoyeur le scellera dans ma tombe.

La jeune fille secoua la tête, et s'éloigna sans rien dire.

IV.

LE PREMIER ASPIRANT.

Pour compléter ce que nous avons dit d'Iréna, nous ajouterons qu'elle était courtisée par un jeune chevalier de haute lignée : Godefroi de la Mure. Si Pierre de Ville, issu d'une famille enrichie par le commerce, et commerçant lui-même, n'égalait point le rang du prétendant à la main de sa fille, on pouvait assurer que cette inégalité était autant que possible compensée par sa fortune, et surtout par les qualités et l'admirable beauté de la jeune vierge. Godefroi de la Mure était un chevalier distingué par sa tournure, sa taille, sa bonne mine, comme par les qualités solides qui convenaient à sa naissance. Lors du passage à Lyon du roi Louis, il avait été si épris de la vertu et de l'attrayante bonté de ce grand prince, qu'il voulut l'accompagner en croisade. Le roi à son tour le prit en affection, et l'attacha en qualité d'écuyer au service de son fils aîné Philippe. Après le malheureux succès de la croisade, Godefroi accompagna le jeune prince, devenu roi, à son

retour en France ; repassa par Lyon, vit la douce enfant de Pierre de Ville, en devint épris, la demanda à son père, en obtint une réponse favorable et retourna à Paris attendre qu'Iréna eût atteint sa seizième année. Or le roi Philippe allait venir à Lyon conférer avec le Saint-Père : Godefroi devait l'accompagner, et c'était précisément cette attente qui faisait l'objet de la conversation entre les deux pères.

— La nouvelle de l'arrivée du roi est authentique, Pierre, disait Guy de la Mure. Un courrier l'a apportée hier et m'a remis le sceau de mon fils.

— Je m'en réjouis, Messire. Il est doux à un père de revoir un fils, surtout quand ce fils est si digne de l'affection paternelle.

— Godefroi est vraiment un bon garçon, sur lequel j'aime à reposer mes yeux et l'espoir de ma famille. Mais il me deviendra doublement cher, quand l'événement que nous attendons tous les deux se sera accompli. Pierre, le temps fixé par votre fille ne doit pas être éloigné ?

— Elle avait demandé un an pour réfléchir.

— Et cet an doit toucher à son terme. Je ne pense pas que Godefroi s'en retourne à Paris, avant d'avoir uni son sort à celui d'Iréna.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, Messire. Toutefois votre condescendance ne me dissimule point la distance qui nous sépare. Votre noble fils aurait pu, et peut-être dû, chercher plus haut une compagne. Un de la Mure pouvait trouver à la cour même une épouse mieux assortie à son rang.

— La première noblesse est celle de la vertu. Le lis dressant fièrement sa tête au milieu des épines a pour lui la taille, l'éclat des couleurs et la réputation ; mais quand on l'approche, son odeur flatte peu, déplaît même. La violette se cache à ses pieds, disparait souvent sous la mousse, au risque d'être inconnue et foulée aux pieds. Mais que son odeur est douce ! quel parfum elle exhale ! De Ville, la violette est l'image de

votre fille. Laissez-nous préférer la douce modestie à l'orgueil de la naissance.

— Je vous remercie, illustre Sire, de ce que vous dites de flatteur pour Iréna. Je suis fort empressé de savoir si votre fils sera encore de votre avis.

— N'en doutez pas. Il a été à trop bonne école pour ne pas penser toujours sainement. Le roi Louis exerçait sur toute la jeunesse de la cour une influence vraiment céleste. Pourquoi ce grand prince est-il mort si tôt? Et Dieu, dans sa miséricorde, lui aura-t-il ménagé un digne successeur dans la personne de son fils?

— On l'espère. Si les jeunes chevaliers, qui ont joui en passant de la compagnie du saint roi, en ont gardé si bonne empreinte, que ne sera-ce pas de celui qui a reçu depuis le berceau l'impulsion de cette main bénie? Il serait étrange que le fils aîné d'un saint ne fût pas un roi modèle. Convenez-vous de cela, Messire de la Mure?

— Il n'est pas rare, Pierre, que les frelons occupent le nid des diligentes abeilles. Nous verrons... J'apprends toutefois avec plaisir que Philippe vient ici, moins pour visiter le Saint-Père, que pour réserver les droits de notre cité. Il maintiendra les règlements de son père. Et Dieu veuille, de Ville, que le tout se passe sans débat orageux!

— Nous soutiendrons notre cause. Pour moi j'aimerais cent fois mieux dépendre du bon plaisir d'un prince, que de l'arbitraire des officiers du chapitre. L'expérience nous a appris que le recours au roi est plus facile, en cas d'abus. Le roi! le roi! et point de chanoines! Je ne sais si vous êtes de mon avis, Messire. Comme nous sommes tous les deux représentants de la cité (circonstance à laquelle je dois l'honneur de siéger à côté d'un de la Mure), nos opinions tomberont-elles d'accord?

— Sur le fond, sans doute; sur les détails, nous pourrons discuter. Mais, cher de Ville, dans des circonstances pareilles, l'avis des conseillers municipaux est la chose la moins impor-

tante. Entre ces deux grandes autorités qui vont se rapprocher, nous serons écrasés comme une mouche entre deux cylindres.

— Pas tout à fait. Maître Chargey, notaire apostolique (1), doit rédiger un mémoire pour constater nos droits. Il part des règlements du pape Innocent et de l'acte d'*apaisement*, c'est-à-dire de l'autorité d'un Pape et de l'autorité d'un roi; un pape et un roi y seront-ils insensibles?

— Vous savez, Pierre, comme le chapitre a su éluder les règlements du Pape, et comment il prétend que nous avons abusé de ceux du roi. Vous voyez donc que la querelle subsiste tout entière... tout entière...

— Oui, sans doute, jusqu'à décision nouvelle. Et voilà pourquoi maître Chargey expose si amplement nos griefs. Il est venu compulser ici mes papiers de famille; et par un bonheur singulier, il y a retrouvé l'original même de l'accord fait par le Pape, au bas duquel se trouve la signature de mon beau-père et le sceau de votre père. Voilà qui sera d'un grand poids, d'une autorité écrasante.

— Soit. Mais qui en profitera? Sera-ce la ville, ou le roi Philippe? Je ne vous cache pas, de Ville, que je me défie autant des officiers royaux que des collecteurs du chapitre. Le nouveau roi n'a pas les habitudes d'économie de son père. Il est jeune, il aime le faste et la splendeur. Or, vous savez aux dépens de qui s'entretient le luxe des cours. Croyez-vous que nous gagnerions au change?

— Oui, Messire. Nous aurions alors la grande ressource, es émeutes.

— Eh! ne l'avions-nous pas déjà, sous les chanoines?

— Avec cette différence que les citoyens se partageaient; les uns prenant le parti du peuple, les autres le parti des gens d'église. Tandis que, si les officiers royaux essayaient de nous

(1) Humbert de Chargey avait rédigé l'acte de conciliation en 1272. (*Hist. consul. de Lyon,* p. 383).

plumer de trop près, nous crierions tous ensemble, et les chanoines feraient chorus avec nous.

— Votre idée est juste ; il peut y avoir là dedans une bonne base d'opération. Alors vous pencheriez volontiers du côté du roi ?

— Je vous ai dit pourquoi, Messire. J'ai suggéré cette pensée à maître Chargey, et je puis assurer qu'elle lui a plu. En cas de débat entre le roi et l'Eglise, il opine pour le roi. Son mémoire sera rédigé en ce sens. Il y tirera tout le parti possible de l'acte d'apaisement. Comme je vous l'ai dit : le nouveau roi est disposé à maintenir les réserves de son père, à les maintenir, dis-je, à tout prix. Je tiens cela de mon fils. Aussi attends-je son arrivée avec impatience, afin d'avoir de plus grands détails. Et vous pensez bien que si quelque appui nous est nécessaire, Godefroi... Mais je me flatte peut-être, en lui attribuant un crédit qu'il n'a point.

— Cette présomption vous est bien permise. Philippe tient certainement à honneur de conserver sa confiance à ceux qui méritèrent celle de son père. Plus je considère les choses, plus je suis fier du choix qu'un si noble chevalier a daigné faire de ma fille.

— Sans compliments, cher de Ville, je ne sais s'il n'est pas lui-même plus honoré du choix de votre fille. Mais ai-je employé le mot propre ? Votre fille a-t-elle réellement fait son choix ?

— Ce serait lui supposer peu de bon sens que d'en douter. Iréna est jeune encore ; sous sa gravité apparente, elle conserve la naïveté de l'enfance. Voilà deux ans qu'elle n'a vu celui que vous voulez bien appeler son fiancé : je ne pourrais trop dire ce qu'elle en pense. J'use sur ce point de la plus grande circonspection, de peur d'effaroucher une piété candide et inexpérimentée. Noble sire, Iréna est une enfant, je tiens à vous le répéter ; elle a les innocentes gaucheries, les ignorances du premier âge ; c'est littéralement un petit papillon qui essaie ses ailes, sans trop savoir de quel côté diriger son vol.

— C'est justement ce qui me plaît en elle. Sa mère ! sa mère toute faite ! J'ai peu vu de femmes réunir plus de qualités et de vertus que votre pauvre défunte, à qui Dieu fasse paix ! Comme aussi je n'ai jamais vu une fille ressembler à sa mère, autant que cette petite à la sienne. C'est pour cela que je l'aime, Pierre ; c'est ainsi que je serai heureux de la présenter à mon fils. J'aime à croire que le charmant papillon saura alors se fixer.

— Ne pressons rien, honorable sire. Une femme, croyez-moi, a toujours ses caprices ; et cette petite tête n'est sûrement pas sans avoir les siens. A l'heure qu'il est, toutes ses idées sont tournées vers le concile. Surtout, surtout... vous ne rirez pas, sire de la Mure... vers les deux saints qu'on nous annonce : frère Thomas le dominicain, et frère Bonaventure le franciscain. Oh ! elle n'a de pensée, de désir que pour eux ; ce sont, dit-elle, deux astres qui se lèvent pour elle à l'horizon. Elle n'en parle plus sans pleurer.

— Eh bien ! j'aime cette piété naïve qui ne voit rien ici-bas au-dessus de la sainteté.

— Et savez-vous de quoi elle se flatte ? c'est de les avoir tous deux, ou l'un d'eux, au moins, pour hôtes. Elle espère que, vu l'innombrable quantité de dignitaires qui vont inonder la ville ; vu, surtout, la modestie des deux frères qui ne seront certainement pas les plus pressés de se loger, ils se trouveront, comme jadis Joseph et Marie à Bethléem, plantés à la belle étoile. Cette espérance la ravit de joie. Aussi a-t-elle déjà préparé deux appartements, non pas, je vous prie, à la façon du monde ; mais comme on le ferait pour des Hilarion et des Antoine. Vous y verriez pour meubles une tête de mort, des haires, des cilices, des chaînes de fer, une Bible, un siége de bois, une discipline : et tout cela arrangé avec un soin, une coquetterie, devrais-je dire, qui donne presque envie de s'en servir.

— J'admire cela, de Ville. Il y a là dedans une preuve de bon sens que ces deux moines apprécieront. Je n'hésite pas à

dire que voilà la vraie manière de les inviter à venir chez vous. En tout cas, vous aurez peu de concurrents. Quand douze ou quinze cents dignitaires, et quels dignitaires ! auront pris leurs quartiers, il restera peu de places vides. Innocent IV et toute sa cour logea au cloître Saint-Just, il est vrai ; mais cette cour était bien modeste : car c'était celle d'un exilé. Et puis les maisons des chanoines de Saint-Jean ont été bien ruinées par nos gens : Humbert de la Tour ne les a pas ménagées, il faut en convenir. Donc autant de logements de moins. J'en dis autant du cloître Saint-Just. Somme toute, il est fort possible que vous ayez l'honneur de recevoir frère Thomas et frère Bonaventure. Et alors... alors...

— Eh bien ! une pensée vous vient, je crois ?

— Oui, et je la dis naïvement. Je voudrais que cela fût, et qu'une de ces mains bénies se levât sur nos deux fiancés. Qu'en dites-vous ?

— Le tour serait bon. Je n'y avais pas pensé ; mais l'idée est excellente. Alors Iréna ne résisterait plus. Que frère Thomas ou frère Bonaventure dise un mot, et le petit papillon cédera. O Dieu ! un saint ! La voix de frère Bonaventure sera certainement la voix de Dieu.

— Frère Bonaventure ! Je vous admire dans cette expression, de Ville. Ne savez-vous donc pas que ce frère Bonaventure est tout simplement évêque d'Albano et cardinal ?

— Je le sais parfaitement, et elle aussi. Et pourtant elle s'obstine à dire frère Bonaventure. C'est qu'elle a ouï parler de l'admirable modestie de ce grand homme, qui préfère son humble habit de bure à la pourpre romaine. Elle a raison. Puissent nos chanoines être animés d'un même esprit !

— Oui. Mais espérons que tout se pacifiera. Cependant j'ai trouvé la lettre du Pape bien dure.

— Très-dure. On voit que Sa Sainteté a été prévenue contre nous. Mais un exposé lucide des choses lui ouvrira infailliblement les yeux. Maître Chargey soignera la pièce, j'en suis sûr.

— On est allé bien loin. Cette affaire d'Ecully, c'est un peu fort, il faut en convenir.

— On m'a tué mon fils !....

— Et cette affaire de Couzon !... Et celle de Genay !...

— On m'a tué mon fils !...

— Et ces dégâts au cloître Saint-Jean ! au cloître Saint-Jean ! ce sont pourtant de terribles ravages. Je comprends que le Saint-Père, ancien chanoine de Lyon, sente vivement ces outrages et prenne fait et cause pour les ecclésiastiques.

— Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son. Il blâme de loin ces excès populaires, parce qu'il les juge sur la sentence de l'évêque d'Autun. Mais de près et mieux instruit, il se rendra raison de la colère du peuple. J'en appelle du pape trompé au pape éclairé. Je ne puis rien voir de trop pour venger le sang de mon fils.

— Allons ! ce sujet vous fait peine ; laissons-le. Occupons-nous d'objets plus doux. Vous savez que nous nous réunissons prochainement pour régler l'entrée du Pontife. Le bailli de Mâcon se trouvera à notre réunion, et nous aidera à fixer le cérémonial. L'obéancier de Saint-Just doit s'y rencontrer aussi.

— Que tout soit pour le mieux, j'y consens. Mais je veux que les droits du peuple soient défendus, exposés et fixés. Trouvez-vous à redire à mon idée, Messire de la Mure ?

— Quelle idée, Pierre ?

— Je voudrais qu'après chaque acclamation au Pape, on en fît entendre une autre, qui serait : *Nos droits ! nos droits ! les droits du peuple !* Cela ferait, j'imagine, un assez bon effet sur l'esprit du Saint-Père, surtout si l'on y mettait un peu d'ensemble. J'en ferai la motion au corps de la ville. Vous qui y avez tant d'autorité, Messire, ne m'appuierez-vous pas ?

— Pardonnez-moi. Mais peut-être cela donnerait-il un air d'émeute à une entrée triomphale. Je préférerais qu'on attendît quelque autre occasion (et il n'en manquera pas) où le souverain Pontife se montrera dans la ville ; alors on pourrait

ainsi lui manifester l'espoir que l'on a dans sa justice. N'estimez-vous pas, par exemple, qu'il serait bon d'attendre l'arrivée du roi?

— Je m'en rapporte à votre sagesse, Messire. Mais j'étais bien aise de vous soumettre ma pensée, et je suis heureux de voir que vous l'approuvez. Vous savez aussi que frère Hilarius prépare un mystère?

— Oui, et je n'en suis pas trop d'avis. Je n'assistais pas à l'assemblée où cette question fut décidée; autrement je m'y serais opposé.

— Pourquoi donc, Messire?

— A cause des rivalités que cela va faire naître. Depuis que cette nouvelle s'est répandue, toutes les têtes sont en l'air. Il n'est pas une jeune fille, pas un chevalier qui n'aspirent à l'honneur d'y figurer. Toutes les bannières des corps de métiers sont en discussion. Pour avoir la paix, il faudra user d'autorité, et tirer au sort.

— Et pourquoi ne les y admettrait-on pas toutes? L'église Saint-Jean est assez vaste pour les recevoir.

— Nous ne comptons pas sur l'église Saint-Jean, qui doit être réservée au concile; mais sur le cloître Saint-Just.

— Alors je n'irai pas.

— Pourquoi donc?

— C'est là qu'ils ont tué mon fils. Je ne puis plus supporter cette partie de la ville. Je n'y ai pas encore remis les pieds, et ne les y remettrai jamais.

— Vous vous ferez violence, ce jour-là. Il est des circonstances où tout doit s'oublier. La présence du Pape sera le gage d'une paix universelle.

— J'y consens, Messire. Volontiers passerai-je l'éponge sur tout ce qui s'est fait. Mais vous comprenez que mon cœur de père ne saurait prendre son parti sur l'événement qui a empoisonné ma vie. Toute cette montagne me semble couverte d'un voile de deuil, d'un voile sanglant. Il n'y a pas plus de cinq nuits, je rêvais qu'un torrent de sang découlait le long du

Gourguillon (1) et que sur ce torrent nageait un cadavre : c'était celui de mon fils.

— Jeux de l'imagination, sur lesquels la raison doit prendre l'empire. Sans doute, le coup a été cruel ; mais le temps en effacera le souvenir.

— Il ne fait que le rendre plus vif, Messire de la Mure. C'est une plaie qui va s'élargissant, et surtout s'aigrissant. Elle me suivra certainement jusqu'au tombeau.

— Cela se conçoit. Perdre un fils à la fleur de l'âge, un fils unique, et de cette manière !

— De la main d'un ami, Messire !

— Oui, c'est cruel, c'est atroce. Mais pourtant il y a un terme à tout. Vous avez assez de raison, Pierre, pour dompter ces révoltes de la nature, et soumettre aux suggestions de la foi les murmures du cœur blessé. D'ailleurs, vous aurez un bon motif pour monter là-haut ; c'est que votre chère Iréna y jouera un rôle considérable.

— Le croyez-vous, Messire ? J'en serais heureux et fier. Mais les rivalités, dont vous parliez tout à l'heure, me font craindre qu'il n'en soit pas ainsi.

— Il en sera ainsi, à moins que je n'aie perdu toute autorité sur le conseil. J'ai déjà vu plusieurs de nos collègues, je leur ai exprimé ma pensée là-dessus, et tous m'en ont témoigné leur satisfaction. Iréna jouera le rôle principal. Je ne craindrais pour elle qu'une concurrence : celle de la fille de Bernardin de Varey, Mechtilde, qui nous est revenue depuis peu.

— L'assassin de mon fils ! dit Pierre en tressaillant.

— Il aura quelques voix dans le conseil ; mais j'espère que nous le débouterons.

— Le meurtrier de mon Irénée ! répéta de Ville, pâle de colère. Le sang de cet innocent doit rejaillir sur sa race... Cette jouvencelle doit en être toute rouge...

(1) Nom d'une rue de Lyon, sur la pente de la montagne Saint-Just.

— On en dit du bien; elle a, à ce qu'il paraît, des qualités et des vertus, et même des charmes personnels.

— Son père fut l'ami de ma famille, et il a tué mon fils ! Je l'ai vu porter le coup ; j'ai vu la fureur peinte sur son visage ; j'ai vu sa lance atteindre mon Irénée à la gorge ; j'ai vu ce pauvre innocent s'affaisser sur lui-même, et tomber dans mes bras !... Messire, les larmes forcent mes paupières ; pardonnez-moi ; ces affreuses images me troublent toujours le sens.

— Détournez-en votre pensée, cher de Ville. Si un accident fatal vous a privé d'un fils chéri, il vous reste une autre enfant sur qui reporter votre affection. Quand on possède un trésor comme Iréna, on peut se consoler de bien des choses.

— Je vous remercie, Messire, de l'intérêt que vous me portez, ainsi qu'à ma petite fille. Il est certain que cette enfant a de bonnes qualités, et je rends grâces à Dieu de me l'avoir laissée pour appui. Pour revenir à la question qui nous occupait, je doute fort qu'elle ait le courage d'accepter le rôle que vous voulez bien lui confier. Elle est si timide !

— Nous le savons. Et c'est précisément cette modestie qui nous charme en sa personne. Moins elle a l'ambition de paraître, plus nous tenons à ce qu'elle paraisse. Je suis sûr qu'elle sera couverte d'applaudissements, du moment qu'elle se montrera. Soyez assuré, de Ville, que je ne négligerai rien pour qu'elle soit préférée à toute autre. D'abord, ma propre estime m'en fait un devoir ; ensuite une tendresse particulière, que vous comprenez assez : car je la regarde déjà comme ma fille. Enfin mon Godefroi y assistera, je l'espère du moins ; il peut même arriver qu'il revoie là, pour la première fois, celle qu'il doit avoir pour épouse. Vous devinez quel effet cela va lui faire. Sous un costume oriental, sous le damas et le velours, sous les perles et les rubis, oh ! oui, elle sera charmante, elle sera belle à ravir ; jamais la reine de Saba, jamais Bethsabée, jamais Esther elle-même, n'auront brillé d'un plus vif éclat... Allons, allons, de Ville, vous serez trop heureux, ce jour là.

Je mesure à la joie que j'éprouve le bonheur dont votre âme paternelle sera inondée. Je vous quitte, et vais de ce pas préparer ce triomphe qui nous est commun. Au revoir!

Ces paroles avaient certainement produit une impression bien douce sur le cœur de Pierre de Ville. Il voyait s'affermir l'espérance (encore incertaine jusque-là) du mariage de sa fille avec un des plus grands seigneurs du Lyonnais. Ensuite les honneurs qui allaient pleuvoir sur cette chère enfant flattaient singulièrement son amour-propre. Mais, à ces gracieuses images, s'en mêlaient de plus sombres. Le souvenir de son fils s'était réveillé poignant, douloureux, aigu : tellement que, le sire de la Mure étant sorti, il laissa abondamment couler ses larmes. Ces larmes avaient peut-être commencé pour la joie; elles finissaient certainement pour la douleur. Levant alors les yeux dans la direction de la montée de Saint-Just :

— Si le mystère se donne ailleurs, dit-il mélancoliquement, je serai trop heureux d'y assister; mais si c'est là, sur ce mont de Gelboë.... jamais!

V.

LE DEUXIÈME ASPIRANT.

L'animation de la ville grandissait d'instant en instant. Un courrier venait d'arriver, annonçant que le souverain Pontife ferait, le 13 novembre, son entrée dans la ville. Sur quoi chacun se mit à redoubler d'empressement pour achever la partie des apprêts qui pouvait le concerner. Dans toutes les rues, dans tous les quartiers de Lyon, ce n'étaient que gens affairés; ici, on enlevait tout ce qui pouvait encombrer ou

déparer les voies publiques; là, on nivelait le sol; ailleurs, on construisait des arcs-de-triomphe, ou l'on ornait les frontispices des maisons. Les ateliers des fourbisseurs retentissaient du cliquetis des armes que les jeunes chevaliers faisaient remettre en bon état. A l'étal des armuriers, on pouvait voir des casques de cuivre poli, des piques à hampes luisantes, des cuirasses à lames d'acier, des brassarts même et des cuissarts, au service de ceux que le travestissement en chevalier pouvait tenter; des banderolles aux armes du Pape flottaient en divers lieux. Malgré la saison avancée, de grands amas de buis et d'autres espèces de verdure avaient été faits aux coins des places; on pouvait à bon compte se procurer de quoi former une guirlande, une couronne, une bordure, un écusson. Sur le Rhône et la Saône des barques nombreuses s'agitaient : les unes amenant des étrangers avides de prendre part à la fête, les autres les divers objets qui pouvaient contribuer à l'ornement de la cité. On entendait même dans les airs des sons de cloches : Saint-Jean, Saint-Just, Saint-Paul, Saint-Martin d'Ainay, Saint-Nizier, et bien d'autres répétaient leurs carillons particuliers ou jouaient des morceaux d'ensemble. Et le mouvement de cette ruche ouvrière était dirigé ici par un dignitaire du chapitre, là par le cérémoniaire de la cathédrale, plus loin par un moine, et ailleurs, c'est-à-dire partout, par les échevins et les conseillers de la ville.

L'un de ceux-ci pourtant, Bernardin de Varey, le meurtrier même du fils de de Ville, ne prenait qu'une part apparente à l'activité empressée de ses collègues. Ayant aperçu près de Saint-Pierre de Vaise un religieux dominicain, il s'avança vers lui et le tira à l'écart.

— Si chacun y met le même zèle que vous, révérend Père, Lyon se surpassera certainement en cette circonstance.

— Jamais occasion plus belle, Messire. Une cité, qui reçoit un tel honneur, doit s'en montrer digne. Il me semble qu'elle n'en saurait trop faire, pour rendre hommage au vicaire de Jésus-Christ.

— Même quand ce vicaire de Jésus-Christ a été un simple chanoine-comte (1) de Lyon et archidiacre de Liége?

— Pourquoi non? La haute dignité qu'il a revêtue depuis n'éclipse-t-elle pas toutes les dignités du monde? Nous devons faire pour lui ce que nous aurions fait pour le Sauveur lui-même. N'est-ce pas aussi votre opinion, Messire de Varey?

— Si, par saint Cosme! certainement si! J'ai moi-même donné des ordres pour que le devant de ma maison soit ornée de tentures de velours et de damas. Je veux qu'à chacune de mes fenêtres pende un des attributs du souverain Pontificat, comme les deux clés, par exemple, la double crosse et la tiare: le tout en or. J'y ajouterai les armes du chapitre, symbole de son autorité sur la ville. A propos, on dit que le roi Philippe vient soutenir les intérêts des citoyens.

— C'est-à-dire les discuter. On ne saurait trancher d'avance une question qui va se débattre entre si grands personnages. Vous avez épousé la cause des chanoines avec une grande ardeur, Messire; je sais cela.

— Je me suis rangé du côté du droit.

— C'est-à-dire de ce qui vous a paru le droit. Car, en ces affaires litigieuses, il n'est pas toujours facile de voir clair, surtout quand elles sont embrouillées par les passions. Espérons qu'enfin tout s'arrangera une bonne fois, et que les grandes autorités qui vont se réunir établiront la paix sur des bases solides.

— Je l'espère, mais n'y compte pas. Au fond, personne ne désire plus ardemment que moi une pacification complète, l'entier oubli du passé. Je suis prêt à déposer toutes mes plaintes, tous mes griefs, sur l'autel de la concorde; à oublier même que mon malheureux frère, le chanoine procureur de Saint-Jean (2) a été cruellement insulté, pillé et blessé par une

(1) Les chanoines de Saint-Jean avaient le titre de comtes.

(2) Guillaume de Varey était procureur du chapitre en 1272. (Menestrier, *Hist. consulaire*, etc., p. 383.)

populace furieuse sous les murs du monastère Saint-Just. Oui, j'oublierai tout, tout... même la mort de ce pauvre frère; mais à condition que chacun en fera autant.

— Que le ciel vous exauce! C'est l'intérêt de chacun. Assez de deuil, assez de sang versé, assez de haines et d'inimitiés. Ah! puisse le messager du Roi de douceur, le vicaire de l'Ange de paix nous apporter enfin le rameau d'olivier! Tous nos vœux, toutes nos prières tendent à ce but.

— On me dit que cette pensée sera vivement exprimée par le frère Hilarius dans son mystère. J'ai fortement appuyé l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.* J'ai même prié le frère d'insérer dans la pièce un intermède où tous les corps de métiers, qui seront là présents avec leurs bannières, puissent pousser en chœur, un *Hosanna! Benedictus qui venit in nomine Domini*, tel que les murs de Saint-Just en soient ébranlés. J'ai ajouté qu'il me semblait bon que l'exclamation se produisît dans toutes les langues que l'on pourra trouver à Lyon : Allemand, Italien, Espagnol, Portugais, etc.... pour mieux figurer les divers dialectes de l'Idumée, de la Galilée, de la Trachonite, de la Samarie, etc..... qui ont dû se mêler, en ce temps de Pâques, au langage de la Judée proprement dite. Je dois dire que le Père Hilarius a gouté ma pensée.

— Elle est juste. Mais qu'importe que les bouches poussent des exclamations, si ces exclamations ne partent pas du cœur? Ce n'est pas au dehors que Dieu regarde, dit l'Ecriture, mais au dedans.

— Eh! oui, cher Père : voilà ce que je ne cesse de répéter. Que chacun fasse le sacrifice de ses ressentiments et de ses haines. Nous avons tous péché, nous avons tous plus ou moins excédé les bornes : car, dans ces grandes agitations, qui peut se flatter de s'être toujours tenu dans les limites de la justice et de la charité? Le torrent emporte les meilleurs, et ce n'est que quand il s'arrête, qu'on mesure bien l'espace qu'il a fait parcourir. Revenons donc une bonne fois à des pensées plus

calmes. Oublions, pardonnons, embrassons-nous, et que tout soit fini.

— Paroles dorées que celles-là, Messire! Que ne sont-elles gravées sur toutes les portes!

— Ce sont précisement celles que je vais faire figurer au-dessus de la mienne, à l'entrée de ma maison : *Dona nobis pacem.*

— Que ne sont-elles surtout gravées dans tous les cœurs! Mais l'intérêt, le fatal intérêt divise tout. Il est si difficile d'obtenir de lui un sacrifice!

— C'est vrai, Père. Mais qu'au moins ceux qui doivent donner l'exemple, le donnent. Que les chefs de la ville, par exemple, présentent le spectacle de l'accord et de l'union; et bientôt le peuple les imitera. Dans le temps des troubles, les citoyens s'étaient choisi cinquante conseillers, dans l'espoir d'avoir un plus grand nombre de défenseurs : la discorde seule y a gagné; on a eu cinquante soufflets, ou à peu près, pour allumer et entretenir le feu; on sait quel incendie en est résulté. Il était impossible de s'entendre. J'ai dû donner ma démission et garder ma liberté. Après l'acte d'apaisement, voyant la difficulté d'avoir l'unité dans un si grand nombre de chefs, la ville a réduit à douze le nombre de ses conseillers (1). Le parti de l'Eglise m'a poussé là, et j'y suis. Mais, cher Père, pour vous ouvrir mon cœur, la position n'est pas tenable. C'est une guerre continue, du moins pour moi. J'y suis perpétuellement l'objet des contradictions, et, je pourrais dire, des injures de mes collègues. Voilà, par exemple, Pierre de Ville, le gros commerçant à l'enseigne du *Doge de Gênes* : eh bien! il ne manque jamais l'occasion de combattre mes opinions ou de me décocher un trait de malice.

— Il en a quelque raison, Messire; laissez-moi vous le dire. C'est vous qui avez tué son fils.

(1) En 1271, le nombre des conseillers fut réduit de cinquante à douze. (Poullin de Lumina, p. 98.)

— A la guerre comme à la guerre, bon moine. Tout soldat sait fort bien où est le manche de sa lance; il ne sait pas toujours ou en est la pointe. J'ai tué son fils : c'est vrai, je ne le nie pas; mais on avait blessé mon frère, un chanoine! un prêtre! Et par saint Nizier! vous comprenez, Père, qu'après un malheur pareil on ne mesure plus ses coups. Emporté par la fureur, je frappais à gauche et à droite, sans trop savoir sur qui. Un étourdi, le feu dans les yeux et la menace à la bouche, était déjà sur le mur du cloître Saint-Just : toute une bande le suivait; que son audace fût restée impunie, c'en était fait du monastère, et du doyen, et des chanoines de Saint-Jean qui s'y étaient réfugiés. Je lançais un coup de pique alors : qu'auriez-vous fait à ma place? Il se trouva que le furieux n'était autre que le fils de Lutou.

— Le père soutient que vous l'aviez parfaitement reconnu, et que vous l'avez tué à bon escient.

— L'ai-je reconnu? ne l'ai-je pas reconnu? Dieu seul pourrait le dire aujourd'hui. La montée du Gourguillon était pleine de ces misérables : ils venaient de forcer et de saccager le cloître Saint-Jean, de renverser les maisons des chanoines, de piller, de repousser ceux qui se défendaient; j'avais vu mon frère entrer sanglant à Saint-Just; des cris de mort retentissaient de tous côtés; la torche brillait déjà dans la main de plusieurs d'entre eux : tout, enfin, annonçait une destruction complète du plus grand, du plus respectable de nos monastères. Je vous avoue que j'étais hors de moi-même, et décidé à tout plutôt que de ne pas résister jusqu'à la mort. Les moines m'avaient confié le soin de leur défense : pouvais-je ne pas tout faire pour justifier leur confiance? Maintenant appelez cela zèle ou emportement, fureur ou légitime résistance; je ne discuterai pas. Je commandais, je hurlais, je frémissais, je frappais, c'est la vérité; le fils de de Ville s'est trouvé sous ma lance; il est tombé mort, c'est encore la vérité. Après?

— Cet enfant était le fils d'un de vos amis.

— Le chanoine de Varey était mon frère.

— Ce n'était pas ce jeune homme qui lui avait ôté la vie.

— Je veux le croire. Mais, cher moine, dans une pareille bagarre tout le monde est solidaire. Un homme qui commande (et cet étourdi, malgré sa jeunesse, était bien réellement un des chefs de l'émeute : son père s'en est vanté); un commandant, dis-je, est responsable de tout ce que fait la troupe sous ses ordres. Votre grand théologien, frère Thomas, le dit lui-même quelque part.

— Ne vous est-il pas arrivé de prononcer une parole qui prouvait que vous aviez la conscience de votre action? Le père, qui n'était pas loin, atteste l'avoir entendue. Et cette parole aurait été une injure sanglante à la famille de Ville.

— Je sais qu'il m'accuse de l'avoir traité de roturier. A-t-il entendu ce mot, ne l'a-t-il pas entendu? C'est encore ce que sait seul Celui qui sait tout. Si j'ai lâché cette parole, j'ai eu tout à la fois raison et tort : raison, puisque le nom de *de Ville* n'est qu'un surnom populaire, dont le père de Pierre Lutou a fait son nom; tort, puisqu'on ne doit pas faire reproche à un homme de la bassesse de sa naissance. Au reste, il y a un moyen de tout arranger. Père moine, vous avez quelque ascendant sur cette famille : au fond, j'ai regret de lui avoir fait de la peine et ne demande pas mieux que de réparer le mal; voulez-vous m'aider à dissiper ce nuage entre lui et moi?

— Messire, j'écoute : prêt à faire tout ce que ma position me permet.

— Vous connaissez la fille de Pierre?

— Oui.

— Qu'en dites-vous?

— Ce que tout le monde en dit : c'est un modèle de gracieuses qualités et de douces vertus.

— Depuis ces tristes événements (et il y a quatre ans passés) je n'ai pas vu Pierre en particulier ni aucun des siens. La petite était enfant, alors. Si l'on voyait déjà poindre en elle un brillant avenir, ce n'était encore qu'une espérance. Mais le

bouton est devenu fleur, à ce qu'il paraît. De tout côté, du moins, j'entends dire ce que vous venez d'exprimer : la petite Lutou est douce comme un agneau et belle comme un ange.

— Sa principale beauté est tout intérieure, comme dit le Psalmiste : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus* (1).

— C'est le principal, la vertu. Pourtant, père moine, certains attraits ne sont point inutiles à une jeune fille pour faire son chemin.

— C'est-à-dire, Messire, pour manquer son chemin. Si je redoute quelque chose pour cette pauvre enfant, c'est précisément sa beauté qu'on vante trop. Jusqu'ici, grâces à sa simplicité, elle n'a encore rien compris des compliments qu'on lui adresse, et c'est certainement fort heureux. Mais combien de temps cela durera-t-il ? Son père, il faut l'avouer, y met une grande précaution ; il la laisse peu sortir, reçoit peu de monde chez lui, et sans violenter en rien son enfant, a su lui créer des goûts simples et modestes. Voilà la sauve-garde de sa vertu.

— On remarque, en effet, qu'elle est mise fort simplement : ce qui étonne beaucoup de monde, car on connaît la grande fortune du père. On la dit aussi fort généreuse.

— Très-généreuse. Elle n'a pas hésité à vendre ses bijoux pour subvenir aux pauvres.

— Et les bijoux de sa mère, qui plus est. C'est une bassesse de la part de Lutou d'avoir permis cela.

— Pourquoi ? D'abord, comme il aime à le dire, il avait donné à sa fille plein pouvoir sur tous ces objets. Ensuite il n'était point fâché de la voir faire à la fois deux sacrifices : un d'argent, et l'autre de vanité.

— C'est bien beau. Mais malgré l'absence de ces parures, elle est encore la plus jolie enfant de la ville.

— Ha ! ha ! c'est que Dieu sait bien payer et remplacer tout ce qu'on lui donne. Comme il est dit de Judith : *Cui etiam*

(1) *Ps.* XLIV.

Dominus contulit splendorem... ideo Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret (1).

— Lutou n'a pas de naissance, malgré ses prétentions; il a de la fortune, mais acquise par le commerce; et cependant plus d'un chevalier pourra bien courtiser sa fille.

— J'ignore quelles peuvent être les prétentions de Pierre de Ville. Ce que je sais c'est qu'il ne paraît nullement pressé de sortir de sa condition. Il pourrait certainement se retirer et vivre à l'aise; et vous le voyez encore aussi appliqué aux affaires que s'il n'avait rien. Ne trouvez-vous pas que c'est là une vraie preuve de modestie ?

— Pourtant on dit qu'il aspire à un nom pour sa fille.

— C'est possible, et je ne crois pas que cela soit défendu.

— Assurément. Rien de plus légitime que l'orgueil paternel, surtout quand il est aussi bien placé. Or, Père moine, ce que Pierre de Ville désire, ambitionne pour sa fille, je puis, moi, le lui donner. Me comprenez-vous ?

— Pas tout à fait, Messire; veuillez vous en expliquer davantage.

— En deux mots, mon fils aime sa fille, et en est, je crois, aimé. Comment cela s'est fait, je ne saurais vous le dire. D'abord ils ont été amis d'enfance, et vous savez combien ces affections sont quelquefois durables. Ensuite il paraît que depuis ils se sont vus et... se sont plu...

— Voilà qui m'étonne, Messire de Varey. Je croyais être sûr que cette enfant n'a encore songé à rien, ni à personne.

— Et peut-être avez-vous raison. Mais vous savez comme une jeune imagination est facile à tromper. Enfin, à tort ou à raison, mon fils qui aime beaucoup cette jeune fille, est persuadé qu'elle le paie de retour. Dans tous les cas, s'ils pou-

(1) *Le Seigneur lui donna de l'éclat... Pour cela, le Seigneur augmenta tellement sa beauté, qu'elle semblait incomparable aux yeux de tous.* (Judith, x, 4.)

vaient se voir librement, je suis convaincu qu'ils se conviendraient bientôt. Vous avez l'air d'en douter, Père ?

— Oui, et beaucoup. Vous oubliez, Messire, qu'il y a là un obstacle insurmontable, comme un mur d'airain entre vous et Pierre de Ville. Comment donnerait-il sa fille à celui dont le père fut le meurtrier de son fils ?

— Eh ! pourquoi non ? Si Lutou veut oublier sa sensibilité pour n'écouter que sa raison, il ne tardera pas à reconnaître que cette union serait pour lui la chose du monde la plus désirable.

— C'est ce dont on ne le convaincra certainement jamais. Tout son être se révolterait à cette seule proposition.

— Et pourtant ne faut-il pas qu'il oublie tôt ou tard le coup qu'il a reçu ? Un jour ne viendra-t-il pas où il devra tout pardonner ? Et quel regret alors, si, pour une fausse susceptibilité, il avait manqué le bonheur de sa fille !

— Oh ! ce regret, je suis bien sûr qu'il ne l'éprouvera jamais. Il suffit de l'entendre parler une seule fois de la perte de son cher Irénée pour mesurer la profondeur de sa blessure, et rester bien convaincu qu'il aimerait mieux tout souffrir, même la mort, plutôt que de se rapprocher du meurtrier de son fils. C'est un grand malheur, hélas ! mais c'est comme cela.

— Voilà ses dispositions du moment ; je le crois sans peine. C'est un malade qui se retourne sous la douleur de sa plaie. Oui, mais il y a des médecins, il y a des remèdes ; le temps, d'abord ; et puis vous, cher Père, si vous vouliez vous en mêler.

— Moi ? Vous savez assez combien mon état m'impose de circonspection et de réserve en pareille matière. Ce n'est point à un religieux à se mêler d'intrigues.

— A moins que la charité ne l'y invite. Mettons de côté un moment toute autre considération : n'est-il pas vrai qu'il serait extrêmement désirable qu'une paix sincère et durable s'établît entre tous les citoyens, et particulièrement entre Lutou et

moi ? Ne trouvez-vous pas déplorable qu'il me garde une rancune aussi profonde ? Appelés tous les deux par le suffrage public au rang de conseillers, nous voilà divisés par position, suspects l'un à l'autre, et donnant l'exemple de la discorde, quand il est si urgent de donner celui de l'union. Ajoutez à tout ceci le côté spirituel, le point de vue du salut éternel. Ne vous semble-t-il pas bien triste que ce pauvre homme (je le plains, Père moine, soyez-en sûr, et de tout mon cœur), que ce pauvre homme, dis-je, s'en aille vers l'éternité avec une haine mortelle dans le cœur ? Oui, vous sentez cela, vous le lui avez dit vous-même.

— Plus de cent fois certainement.

— Je n'en pouvais douter. Eh bien ! voici le moment et le moyen de sortir de cette situation aussi pénible que coupable. Le mariage de mon fils et de sa fille serait comme le ciment, comme le nœud qui rapprocherait les deux familles ; autour de ce jeune couple, heureux de son mutuel amour, les pères oublieraient leurs vieilles dissensions, se tendraient la main, et en reviendraient bientôt à ne faire qu'un cœur et qu'une âme, comme dans les jours d'autrefois. Que vous en semble ?

— C'est bien beau, mais cela me semble impossible.

— Pourquoi impossible ?

— Parce que, encore une fois, la plaie est si profonde, si ulcérée, qu'il n'est pas permis d'y porter la main.

— Que risqueriez-vous d'essayer encore ? Qu'en résulterait-il de fâcheux ?

— Une démarche inutile, une explosion de colère, un fond d'aigreur entre lui et nous. Pensez-vous que nous ayons été jusqu'ici, les uns et les autres, sans chercher à le ramener tout doucement à la raison, c'est-à-dire à la charité ? Une main bien plus douce que la nôtre s'y était employée, et l'essaie peut-être encore ; il est douteux qu'elle y réussisse. Je veux parler de sa fille.

— J'ai appris, en effet, qu'elle lui en parle souvent, qu'elle désire vivement voir la réconciliation s'opérer, surtout en ce

moment où tout tourne à la paix. Je lui sais gré, la chère enfant, des efforts qu'elle fait dans ce but. C'est bien sûrement par esprit de charité qu'elle me fait si belle mine, qu'elle répond si agréablement à mes saluts, chaque fois que je la rencontre. J'ajouterai que c'est probablement cet air de candeur, ce sourire bienveillant qui a séduit mon fils et lui a fait croire que cette petite lui voulait du bien. Vous me pardonnerez, bon moine, si j'entre dans ces détails. Mais Robert est tellement épris d'elle que la tête lui en tourne. S'il ne l'obtient pas, je ne sais comment il s'en consolera; nous pourrons nous attendre à quelque malheur. S'il vous plaît donc...

— Messire, il est, je crois, inutile d'insister davantage sur ce point. Vous ne pouvez douter de l'intérêt que nous mettrions à faire cette conquête; gagner une âme à Jésus-Christ, et surtout une âme aussi droite, aussi loyale que celle-là, c'est une œuvre pour laquelle chacun de nous donnerait sa vie. Mais le zèle doit avoir sa mesure, sous peine de manquer son but. Appliquer un remède à contre-temps, c'est quelquefois augmenter le mal, au lieu de le guérir. Laissons donc le temps et la grâce de Dieu agir peu à peu. Il n'est point douteux pour moi que la conversion ne s'opère; mais, après l'inutilité de tant d'efforts, je croirais contrevenir aux desseins de Dieu même, si je portais de nouveau la main sur cette blessure.

— Alors... que va faire mon fils? Fougueux, entêté comme il l'est, il se portera peut-être à quelque extrémité. Père, je ne réponds plus de rien. Malgré moi, de sinistres pressentiments assiégent mon esprit. Il reste pourtant un moyen. N'attendez-vous pas votre illustre confrère, Thomas d'Aquin?

— Il doit venir, ainsi que frère Bonaventure : le souverain Pontife n'ayant pas voulu (c'est sa propre parole) priver le concile de ses deux lumières.

— Or, je sais que cette petite fille attend ces deux saints avec impatience. On m'a raconté qu'elle en parlait l'autre jour à une de ses amies, Thaïs Fabri, avec une sorte d'enthousiasme. Aucun des personnages que Lyon va recevoir dans ses

nurs, ne lui tient au cœur, dit-elle, comme ces merveilleux nodèles de sainteté monastique. Père, croyez-vous que ce ne erait pas le cas de profiter de cette foi naïve pour venir à oout de notre entreprise ?

— Il est certain que si frère Thomas voulait entrer lans vos vues, et consentir à influencer cette enfant, elle céderait sans difficulté à son autorité. Mais le voudra-t-il ?

— Comment ne le voudrait-il pas ? Ne brûle-t-il pas du feu le la charité ? Négligera-t-il le salut d'une âme ?

— Les saints, comme frère Thomas, ont des vues bien élevées au-dessus des nôtres. Ils agissent souvent d'après les illuminations dont Dieu les honore. Comment un pauvre mortel comme moi pourrait-il présumer la conduite de cet illustre religieux ? Messire, vous posez là des questions auxquelles personne ne peut répondre. D'ailleurs, la fille une fois gagnée, resterait toujours le père.

— Je le sens, et c'est là le difficile. Mais je ne crois pas trop hasarder en disant que l'âme aigrie de Lutou ne résistera point à l'éloquence persuasive de frère Thomas. Du reste, en tout ceci, je ne vous demande qu'une chose : c'est de vouloir bien m'appuyer près de votre saint confrère. Encore une fois, mettez de côté ma personne et celle de mon fils ; n'envisagez que le côté spirituel, le salut d'une âme ; c'est là en effet tout ce qui vous touche. Eh bien ! promettez-moi de vous intéresser à cette affaire. C'est de la réunion de deux familles divisées, c'est d'un exemple de réconciliation, d'un gage de concorde qu'il s'agit ; j'aime à croire que vous voudrez bien vous y prêter.

— Dans ces conditions, j'y consens. Si notre illustre frère loge dans notre maison (ce que nous espérons, sans trop y compter : le Pape désirant peut-être le garder près de sa personne) je vous promets de ne rien négliger dans votre intérêt.

— Père, je vous remercie. Je puis alors espérer le succès.

VI.

RÉTRÉCI.

Entre les nombreux hospices que possédait alors la ville de Lyon, il y en avait un qui portait le nom des *Contracts* ou *Rétrécis* (1). On appelait ainsi les personnes estropiées par la contraction des muscles et des nerfs : sorte de maladie fort commune en ces temps parmi le peuple (2). C'était un spectacle piteux que celui de ces malheureux, chez qui la taille et la forme humaine subissaient les plus étranges déviations. L'hôpital portait le nom de Saint-André, et était desservi par les frères hospitaliers de Saint-Antoine, à qui il fut réuni plus tard (3). C'était là que quelques personnes, mues par la charité, venaient exercer leur amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Car, en ces siècles de foi, la piété des particuliers aimait à se mettre en contact avec les misères qui affligent la nature humaine; les rangs même les plus élevés ne connaissaient point cette délicatesse sensuelle, propre à nos âges de relâchement, et qui nous rend si odieux l'aspect de la maladie et de l'indigence. Il n'était pas rare de voir de grandes dames condescendre, non-seulement à visiter les hôpitaux, mais à servir les malades, à panser les plaies les plus dégoûtantes de leurs mains délicates : témoins les deux princesses du nom d'Elisabeth, la reine Marguerite d'Ecosse et bien d'au-

(1) *Nouvel éloge de la ville de Lyon*, p. 101.

(2) *Multi nervorum contractione distorti tormentantur.* (Sigeb. *Chronic.* ad ann. 1089 ibid.).

(3) Sous l'archevêque Aymar de Roussillon, en 1279.

tres. Loin de fuir l'aspect de la souffrance, on le recherchait alors; et ces actes de charité relevaient singulièrement la vertu. Chacun alors semblait affectionner un genre particulier de douleur ou d'infirmité : les uns bravant plus volontiers la peste, les autres la lèpre ou toute autre maladie contagieuse. Une âme pieuse ne croyait pas avoir accompli sa tâche, si elle n'avait consacré une partie de son temps à cette œuvre sublime.

Or c'était vers les *Rétrécis* que la fille de Pierre de Ville se sentait attirée. Et la raison en était simple : c'est qu'elle éprouvait une horreur particulière pour ce genre de souffrance. Etant toute petite, elle avait vu un jour un de ces malheureux tomber sur la porte d'une église et s'y tordre d'une manière horrible. Ses bras et ses jambes se recourbaient en sens divers, avec les mouvements lents d'une branche d'arbre soumise à l'action du feu. Ses lèvres se contournaient aussi de manière à former une grimace effrayante; pendant que ses yeux allaient incessamment de gauche à droite, et de droite à gauche, mais en sens contraire. Ce qui la frappa surtout, c'est que sa tète se mit à battre le pavé avec bruit, absolument comme un marteau qui retombe sur l'enclume. En même temps il poussait des cris à fendre le cœur. La pauvre enfant fut si touchée de ce spectacle qu'elle en tomba malade. Elle croyait toujours voir cette image hideuse se dresser devant elle, et pendant plusieurs années elle eut peine à effacer cette impression. Qui aurait pu deviner alors que ce genre de maladie serait un jour l'objet de son affection? Mais la religion était venue à bonne heure saisir cette jeune âme et l'affermir contre les vaines terreurs de la nature. Vers l'époque de sa première communion, elle fut un jour inspirée de la pensée de braver sa propre faiblesse, et d'aller visiter l'hospice des *Contracts*. Cette inspiration était le fruit d'une instruction touchante que venait de lui adresser son confesseur, un père dominicain (1), le jour même du Ven-

(1) Lyon posséda un couvent de Dominicains du vivant même

dredi-Saint. Plus l'acte lui coûtait, plus le désir de le faire était vif. Elle se transporta donc à l'hospice des *Contracts*, et se trouva tellement saisie, qu'elle tomba sans connaissance. Mais rendue à elle-même, elle ne recula pas pour autant : les âmes fortes grandissent devant les obstacles. Cette faiblesse de la nature n'avait été qu'une épreuve ; depuis lors, non-seulement sa répugnance cessa, mais elle ressentait une véritable satisfaction à se trouver au milieu de ses chers malades.

Pierre de Ville ne s'opposait en aucune façon au goût de sa fille. Il avait lui-même une trop haute idée de la vertu de charité, il était d'ailleurs trop dominé par l'esprit de son siècle, pour ne pas comprendre et respecter le dévouement qui faisait agir Iréna. La bonne renommée qui s'attachait à elle le flattait encore ; il jouissait des éloges que les pauvres lui adressaient, et voyait sans peine les aumônes que ses mains généreuses distribuaient aux malheureux. Il était peu de jours où la pieuse enfant ne visitât l'hospice des *Rétrécis*.

Elle s'y rendait, ce soir là, quand elle aperçut à l'angle d'une rue voisine un homme étendu à terre. Il était tourné contre le pavé et paraissait sans mouvement. Deux ou trois personnes le regardaient, sans autre motif apparent que la curiosité. Le cœur de la jeune vierge s'émut, et elle demanda pourquoi on ne le portait pas à l'hospice. Un vieillard qui était là, appuyé sur son bâton, se contenta pour toute réponse de pousser ce malade du pied, et de dire :

— Je te croyais mort, brigand maudit !

Puis faisant un geste de mépris, ou peut-être de colère, il s'éloigna. Un certain murmure passa alors dans la foule qui se rassemblait, et qui avait entendu les paroles du vieillard. Un nom propre courait de bouche en bouche, les voisins parlaient bas aux voisins, on se regardait, on chuchotait, quelques

de saint Dominique. Ils portaient le nom de Jacobins ou Frères Prêcheurs.

figures se froncèrent ; il paraissait évident que la présence de cet homme était désagréable au quartier.

— On me rendrait service de porter ce malheureux à l'hospice, dit alors Iréna.

Personne ne répondit, ni ne bougea.

— Voilà une pièce d'argent pour qui voudra bien le prendre sur ses épaules et me suivre, ajouta-t-elle.

On ne fit pas le moindre mouvement. Le malade se mit alors à battre le sol d'une manière convulsive, comme le fléau fait dans l'aire.

— Deux pièces d'argent à qui emportera cet infortuné jusqu'aux *Rétrécis !* cria alors Iréna, en se retournant de tous les côtés, et cherchant si elle trouverait quelque part un signe d'assentiment.

Même silence. La répugnance de la foule semblait au contraire se manifester plus vivement.

— Trois pièces d'argent ! cria la jeune fille. Personne ne se laissera-t-il tenter ?

— Quand vous donneriez toute la fortune de votre père, on ne ferait pas ce que vous dites, répondit un artisan en habit de travail.

— Quand Monsieur Philippe de France verserait devant moi ses trésors, je ne le toucherais pas du doigt, murmura un autre.

— La malédiction de Dieu ne pouvait tomber plus juste, reprit un troisième.

Et chacun de faire une réponse équivalente, ou d'appuyer ce qui venait de se dire : en sorte que ce fut bientôt un tumulte général dont le caractère visible était l'improbation et le mécontentement. Par là-dessus planaient encore certains cris :

— Nous ne voulons point de souliers fendus !

— Nous détestons les traîtres !

— Que les assassins du peuple se fassent soigner par les chanoines !

Une âme moins novice que celle d'Iréna dans les affaires de la cité aurait vite compris le sens de ces exclamations. Mais vraiment elle s'était si bien bornée jusque-là à servir Dieu et son prochain qu'elle n'avait rien appris autre chose. Eût-elle su d'ailleurs la portée de ces reproches, sa charité ne s'en serait pas ralentie ; au contraire, peut-être eût-elle puisé dans cette réprobation populaire un motif de plus pour exercer sa compassion envers ce malheureux. Se voyant donc seule avec lui, elle fit effort pour le soulever, lui parla avec bonté, et, le voyant se retourner, put enfin s'assurer qu'il n'était pas mort.

Mais l'aspect de cette figure était effrayant. Elle reproduisait si bien celle dont l'image avait frappé Iréna enfant, que sa première pensée fut qu'elle revoyait réellement le vieux pauvre de la porte de l'église. Seulement son visage était balafré de plusieurs blessures ; et les raies et les cavités et les différences de couleurs qui en résultaient se confondaient avec les contorsions, produits du mal, de manière à former un désordre indescriptible. Ceci semblait justifier l'aversion des gens du quartier ; car la scélératesse était vraiment le seul type que portât cette face déformée. De plus, en heurtant la terre, il s'était ouvert une veine au front ; et le sang qui en avait découlé s'était figé en caillots noirs dans ses rides et dans ses cicatrices, comme pour rendre plus hideuse l'expression de sa physionomie. Ajoutons que la largeur de son buste et le volume de ses membres semblaient dénoter une force athlétique, en rapport marqué avec la dure férocité de ses traits.

Oui, l'antipathie populaire s'expliquait ; c'était moins un homme qu'un monstre. Une âme vulgaire eût reculé d'épouvante, tout au moins eût hésité à se mettre en rapport avec ce *Rétréci*. Mais le spectacle des misères humaines, et surtout de ce genre de souffrance, avait mis la jeune fille au-dessus de toutes les répugnances de la nature : bien que, si elle eût voulu s'en rendre compte, elle aurait avoué qu'une aversion involontaire la portait à s'éloigner de ce malheureux, non à raison de ses douleurs, mais à cause de cet air de scé-

lérat et de cette odeur de crime qu'il semblait porter avec lui. Aux premières paroles qu'elle lui adressa, il essaya de fixer ses yeux errants; mais il lutta longtemps en vain contre cette force étrange qui les faisait tourner comme des billes dans tous les sens, et paraissait leur avoir ôté la faculté de voir. Pareillement quand il voulait essayer de répondre, ses lèvres se tordaient en grimaces bizarres, ridicules ou atroces; ses dents claquaient, ses mâchoires se contournaient comme celles des animaux ruminants, et les efforts qu'il faisait pour produire des paroles n'aboutissaient qu'à des sons rauques et inarticulés, assez semblables aux mugissements du taureau.

Mais plus l'affreuse maladie s'accusait, plus la pitié de la jeune vierge croissait. Attristée de n'avoir pas la force de porter cet infortuné, elle mendiait des regards le secours des passants; tous les passants s'éloignaient avec horreur. A la fin, un homme couvert d'un manteau qui lui enveloppait la figure, comme c'était l'usage chez les membres des confréries laïques, s'arrêta, prit le *Rétréci* sur ses épaules avec autant de facilité que si c'eût été un enfant de dix ans, et s'achemina vers l'hospice. Iréna suivait par derrière. Quand ils furent arrivés, le charitable personnage dit un mot tout bas à la jeune fille, lui fit un gracieux salut et s'éloigna. Mais dans le mouvement qu'il fit pour se débarrasser de son fardeau, la partie du vêtement qui couvrait sa figure se détourna, et laissa voir une belle et intéressante figure, où l'éclat de la jeunesse se mariait à la noblesse et à la dignité des traits. Toutefois cette apparition fut très-courte, et échappa même à Iréna; car il rajusta immédiatement son manteau, comme s'il eût été fâché d'être découvert.

Le lecteur doit savoir qu'il existait au moyen âge des associations laïques formées dans un but charitable, par exemple pour le soulagement des indigents, pour le service des malades, l'assistance des mourants, l'ensevelissement des morts, etc... Pieuses institutions, inspirées par la foi vive de ces siècles, et plus utiles peut-être à leurs propres membres qu'aux objets

mêmes de leurs soins charitables. Les confrères étaient assujétis à un règlement, portaient, dans l'exercice de leur charge, un vêtement particulier, qui les voilait ordinairement tout entiers : sans doute, afin de les dérober aux piéges de la vaine gloire et leur faire pratiquer ce précepte de l'Evangile : *Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite.* Les plus grands personnages se faisaient un honneur d'appartenir à l'une, et quelquefois à plusieurs de ces confréries. Dans les processions, chacune d'elles se rangeait en son costume propre sous sa bannière. Souvent, et surtout dans les calamités publiques, on eût vu les rues de Lyon sillonnées par ces disciples de la charité, allant chacun à leur office, et promenant silencieusement leurs longues robes brunes, blanches ou noires. Le peuple avait pour eux le plus grand respect, parce qu'il savait quel motif guidait leurs pas (1).

Iréna, heureuse de l'acte de charité qui venait de se faire, demanda à un des frères de Saint-Antoine s'il en connaissait l'auteur?

— Non, répondit-il. L'hospice des *Rétrécis* voit de temps en temps des confrères du Crucifix, des Pénitents et de la Passion. Mais le mystère dont ils s'enveloppent les dérobe à nos regards. Que le ciel leur rende tout le bien qu'ils font!

— J'ai vu, il y a peu de jours, un jeune chevalier du Temple (2) descendre de cheval, y mettre un vieillard tombé dans la rue, prendre sa monture par la bride et conduire ce malheureux à l'hôpital. Ne serait-ce point le même que nous venons de voir?

— Ordinairement le Templier ne quitte pas ses vêtements. Du reste, qui peut savoir ce qui se cache sous ces longues robes

(1) L'Italie et quelques villes du Midi ont encore des restes de ces confréries.

(2) Les Templiers qui donnèrent leur nom au *Port du Temple*, occupaient le terrain où furent plus tard les Célestins. (*Nouv. éloge*, etc., p. 102.)

de pénitence ? Et il est bien convenable qu'il en soit ainsi. La vraie charité est humble, autant qu'elle est patiente ; elle ne cherche point sa gloire, mais celle de Celui qui l'a envoyée. Le bon Maître que nous servons saura bien tout retrouver au jour des comptes : le bien qui se fait sous le voile de la modestie, comme le mal qui se commet dans les ténèbres.

Cependant le *Rétréci* venait de fixer son regard errant, et le premier objet qu'il découvrit fut la douce figure d'Iréna. Il tressaillit de surprise. Peu à peu le tremblement de ses membres cessa et il tomba dans un état soporeux, résultat naturel du relâchement de l'accès. Le frère hospitalier le considéra alors plus attentivement et fit un mouvement de sourcils, qui indiquait aussi l'étonnement. Ce geste n'échappa point à Iréna. Ayant pris le religieux à part, elle lui demanda s'il avait quelque répugnance à recevoir ce malade à l'hospice ?

— Et pourquoi cette question ? répondit le frère. Voilà longtemps que vous visitez l'hospice des *Contracts*, et vous n'avez jamais vu qu'on en ait refusé un seul. La charité ne fait acception de personne ; comme le divin Maître, elle ouvre à tous son cœur et ses bras. D'ailleurs, si celui-ci...

— Eh bien ! voilà que vous hésitez ? Vous avez beau faire : je m'aperçois que vous voyez ce malade de mauvais œil.

— Moi ? Oh ! à Dieu ne plaise ! répliqua le frère, en promenant son regard inquiet sur toute la salle. Mais...

— Mais quoi ? J'ai pris sur moi de le faire apporter ici, présumant de votre charité. Si vous avez quelque raison de le refuser, veuillez me le dire : je tâcherai de le placer ailleurs.

— Vous avez droit de le placer ici même, charitable vierge : car vous y avez fondé trois lits, et il y en a un de vide. C'est une question qui ne se discute pas.

— A la bonne heure ! Mais je ne prétends cependant point vous faire violence. Si je prends la liberté d'introduire ici un malade, c'est sous la réserve des règlements de l'hospice. Je serais affligée d'y contrevenir le moins du monde. Eh bien ! pourquoi ce mouvement inusité dans toute la salle ?

— Que Dieu les garde! répondit l'hospitalier. Mes frères, mes frères, ne vous en allez pas... Attendez que le Père supérieur s'explique... Pas tant de bruit, pas tant d'efforts, inutiles pour la plupart. Où irez-vous? Mes frères! mes frères!

Toute la salle était en mouvement. On ne voyait que membres tordus s'agitant, que corps contournés s'ébranlant, qui d'un côté, qui de l'autre, et généralement dans un sens opposé à celui où chacun tendait. Ceux qui avaient un bras libre s'en servaient pour faire des signes de croix. Plusieurs abandonnés du support de leurs jambes étaient tombés à terre, et rampaient avec effort dans la direction de la porte. Et pendant ce temps là des sons rauques ou criards se croisaient dans l'air: ceux qui pouvaient parler, parlaient; ceux qui ne pouvaient articuler se contentaient d'imiter un grognement quelconque; enfin ceux qui ne pouvaient ni l'un ni l'autre y suppléaient par des contorsions. Mais parmi les exclamations intelligibles, on remarquait les suivantes :

— Pas avec lui! — Plutôt mourir! — *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam.* — Le démon! le démon! — Qu'il attende le Pape! — O grand saint Nizier! — Miséricorde, Seigneur! — *Kyrie eleison! Christe eleison!* — Oh! les souliers fendus!...

La surprise d'Iréna ne faisait que croître. Elle tend la main à un malheureux, qui faisait d'inutiles efforts pour se retirer; elle en aide un autre à s'asseoir; elle court ici et là prêter appui à ces déshérités de la nature, qui veulent tous ce qu'ils ne peuvent pas. De son côté, l'hospitalier en fait autant. Un, deux, trois autres frères arrivent au bruit, et entreprennent la même opération; mais ce n'était vraiment pas chose facile que de mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle. A l'aide de je ne sais quelle énergie inconnue, on en voyait faire des efforts qu'ils n'avaient jamais pu faire; chez d'autres, au contraire, la force de la volonté n'aboutissait qu'à rendre les tremblements plus forts et les contractions plus violentes. Mais pas un

qui n'exprimât d'une façon ou de l'autre cette pensée : Je veux sortir.

La jeune fille comprit enfin que la présence de son client était la cause de tout ce tumulte. Se rapprochant du frère, elle lui dit :

— Ne serait-ce point ce nouveau venu qui serait l'occasion de ce singulier désordre ? Il me semble que jamais je n'ai vu chez vous agitation semblable, et que tous les yeux disponibles se tournent de ce côté-ci.

— A coup sûr, c'est ce que vous dites. Un loup ne ferait pas un autre effet en tombant subitement au milieu d'un troupeau de brebis.

— Et pourquoi donc cela ? Il est bien difforme, il est vrai ; mais j'aurais cru qu'on ne doit pas être difficile ici sous le rapport de la beauté.

— La charité est patiente, dit le grand Apôtre, elle supporte tout. Laissons le voile sous lequel ce malheureux cherche à se cacher. Mais... peut-être sa place n'est-elle pas chez nous.

— Je l'ai trouvé au milieu de la rue, abandonné, couché à terre, privé de sentiment ; personne même n'a voulu me prêter aide pour l'apporter ici...

— Et pour cause..... Oui, ils s'obstinent tous, ils partiront tous... La terreur augmente, plutôt que de diminuer. Pourvu qu'elle ne gagne pas les autres salles ! Tout l'hospice déguerpirait... Frères ! frères ! ne craignez donc rien... Vous savez bien que Monseigneur d'Autun a levé l'anathème pour quiconque entre dans cet asile... Mes frères !... C'est inutile. Jeune fille, nous allons emporter ce malheureux ; mais dans un autre coin de l'hospice.

Cela dit, le religieux saisit le *rétréci*, le jette sur ses épaules et s'enfuit. Iréna le suit, étonnée et inquiète tout à la fois de ces étranges incidents. Ils arrivent dans une pièce basse, sombre et humide, placée sous une des ailes du bâtiment.

— Que le ciel lui soit propice ! dit le frère, en déchargeant son fardeau. J'ai déjà eu l'honneur de porter plus d'un de ces

pauvres *contracts;* mais je n'en ai jamais senti du poids de celui-ci. On devine qu'il y a un surpoids, et ce ne peut guère être que...

— Eh bien ! vous vous arrêtez encore ? Est-ce une folle idée, ou si je vous ai compris? Ce malheureux... Eh! le voilà qui revient à lui.

Le *contract* ouvrait effectivement les yeux, qu'il tenait hermétiquement fermés tout à l'heure. Le sens lui revint en même temps, aussi bien que la parole.

— Le Pape est-il arrivé? murmura-t-il d'une voix sourde. Faites-le venir.

Ce début parut si singulier à Iréna, qu'elle le prit pour un trait de folie. Comme le frère ne répondait rien, elle se hasarda à dire :

— Mon frère, le Pape est un bien grand personnage pour que vous puissiez espérer le voir venir jusqu'à vous

— Il a donc bien dégénéré, reprit le malade ; car Pierre ne dédaignait pas de guérir le boiteux à la porte du Temple. Il est vrai qu'il n'avait ni or ni argent. Que les fils d'Israël se gardent de ressembler à ceux de Babylone !

— Où avez-vous mal? où souffrez-vous? demanda la candide Iréna, en qui la charité dominait tout autre sentiment.

Le *rétréci* fit un geste d'insouciance; puis ses yeux se mirent à tourner lentement dans tout l'espace que la nature leur accorde, en sorte que leurs prunelles disparaissaient sous les paupières en haut ou en bas, puis reparaissaient glacées et éteintes. Ce mouvement inusité avait quelque chose d'effrayant.

—Voilà bien des *Rétrécis* que je visite, bon frère, dit Iréna, et je n'en ai jamais vu tourner les yeux de cette façon. Je vous assure qu'il m'épouvante. Il faut qu'il y ait là-dessous quelque cause inconnue.

— Excommunié, murmura le *contract.* C'est ma main qui lance la foudre, et non la leur... Leur tonnerre est impuis-

sant, et le mien brûle... C'est bien... Je suis excommunié dénoncé...

Ici un mouvement de lèvres, qui parut d'abord vouloir être un sourire railleur, mais qui devint bientôt une grimace satanique, fut le prélude d'un nouvel accès. La tête recommença à battre le sol, et les pieds à se lever et à retomber l'un après l'autre, comme en cadence. Et toujours ce mot d'excommunié résonnait sourdement dans cette gorge étreinte; on eût dit une note infernale avec accompagnement.

— Excommunié! excommunié! reprit Iréna tremblante. Faut-il l'en croire sur parole?

— Je ne vous l'aurais pas dit, répondit l'hospitalier. Mais puisqu'il se trahit lui-même, il faut bien y ajouter foi. Il est excommunié dénoncé; il ne peut être absous que par le Saint-Père.

— Oh! fuyons! fuyons! repartit la vierge, comme hors d'elle-même. Mon Dieu! me voilà souillée par le souffle de ce malheureux. Mon Dieu! mon Dieu! voyez ma bonne foi; ne m'imputez pas mon ignorance. J'agissais par charité, et non en mépris de vos lois. Ayez pitié de moi dans votre grande miséricorde!

Et des larmes abondantes mouillaient ses joues, pendant qu'elle cherchait, tremblante, la porte de ce sombre souterrain. Quand ils furent dehors, le religieux la rassura:

—Ne vous affligez pas, charitable amie des pauvres. D'abord, l'ignorance vous excusait. Ensuite il faut que vous sachiez la faveur dont nous jouissons dans cet asile: il nous a été expressément accordé de ne point participer aux anathèmes qui peuvent peser sur la ville de Lyon. Et cela était vraiment bien nécessaire, dans ces jours de guerre civile et d'entreprises sacriléges. Qui prendrait soin des malades? Qui ouvrirait sa porte aux coupables atteints par la douleur, aux blessés, aux mourants? En vertu d'un indult spécial, les frères des hospices, et les personnes charitables qui visitent les malades dans une intention pieuse, n'encourent point l'excommunication;

elles font, au contraire, une bonne action et gagnent l'indulgence. Ainsi le porte le rescrit de Monseigneur Gérard, évêque d'Autun (1). Vous pouvez donc déposer toute inquiétude. Et s'il vous plaît de revenir encore apporter ici des consolations et des secours, ne nous en privez pas. Votre présence fait du bien. Vous savez vous-même avec quel plaisir beaucoup de ces malheureux vous voient et vous écoutent; la charité est la reine des vertus.

— Je vous remercie, bon frère, du soin que vous mettez à me rassurer. Ce mot d'excommunié dénoncé m'avait toute troublée. Mais du moment que vous m'assurez qu'on n'encourt pas l'anathème dans cet asile, j'y reviendrai avec sécurité. Soignez ce malade; tâchez de faire accepter sa présence par les autres : car il serait trop mal dans ce caveau obscur. Voilà une pièce d'or pour ses besoins. Mais ne le laissez pas trop longtemps exposé à cet air humide; vous n'ignorez pas combien cela nuit à ces sortes de maladies.

— Ah! dit le frère en secouant la tête, il nous sera difficile de le loger ailleurs. Pas un de nos malades ne voudra rester dans la même salle que lui. Nous serons même obligés de cacher sa présence. Autrement nous aurions des *accès* jour et nuit.

— Mais en leur faisant bien comprendre qu'ils sont à l'abri de l'excommunication? En leur lisant le rescrit de Monseigneur d'Autun?

— Rien n'y ferait. Ils savent que c'est un *soulier fendu*, un assassin et un incendiaire.

— Un soulier fendu? Un pauvre de Lyon (2)? Je croyais cette secte éteinte.

(1) Nous rappelons que l'évêque d'Autun était de droit administrateur du diocèse de Lyon, pendant la vacance du siége.

(2) Les vaudois, ou pauvres de Lyon, affectaient de porter leurs souliers fendus sur le devant. (De Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, tom. II, p. 246).

— Etouffée, oui, éteinte, non. Elle se cache, elle se traîne dans l'ombre, mais elle vit toujours. C'est à elle malheureusement que les émeutes de ces dernières années ont dû leur caractère sanglant. Cet homme est, à ce qu'il paraît, un de ses chefs les plus redoutés. Que le ciel le prenne en pitié !

— Et vous ajoutez qu'il a été assassin et incendiaire ? Ne croyez pas, mon frère, que je vous fasse ces questions par vaine curiosité. Mais les grandes misères me touchent plus particulièrement ; je me sens plus de courage pour les aborder, plus d'attrait à les consoler.

— Il menait la bande terrible qui commit les attentats d'Ecully et de Couzon. Il fut, sinon l'auteur, au moins l'instigateur, de ces forfaits sacriléges. On l'avait déjà vu à l'attaque de Saint-Jean et de Saint-Just.

Iréna tressaillit, en entendant cette révélation. Elle se souvint de l'impression qu'avait faite sur elle le récit de ces horreurs, et elle s'effrayait de penser qu'elle venait de voir le monstre à qui il fallait les imputer. Mais à ce premier mouvement d'effroi succéda une idée plus gaie ; car on la vit sourire, en levant les yeux vers le ciel.

— Je vous ai donné une pièce d'or, pour le malade, dit-elle; en voici une autre pour l'assassin et pour l'incendiaire. Soignez-le bien, cher frère; que les remèdes et la nourriture ne lui manquent pas; qu'il ait du feu dans son humide réduit. Je reviendrai le voir..,. J'y reviendrai certainement.... Que le Seigneur bénisse vos soins et prenne pitié de lui ! J'espère beaucoup pour le salut de son âme. Je reviendrai; comptez-y.....

Cela dit, la douce enfant s'éloigna. Mais relevant de temps en temps ses beaux yeux vers le ciel, elle disait tout bas :

— Si je vous gagnais ce pauvre pécheur, mon Dieu! me rendriez-vous l'âme de mon père? Le gagner! ah! je sens que c'est bien au-dessus de mes forces. Que peut une misérable petite créature comme moi, un chétif ver de terre? Mais vous

êtes assez bon pour accepter même les plus humbles efforts. Agréez donc ma volonté, mes désirs; et arrachez l'épine qui perce et déchire le cœur de mon pauvre père.

VII.

UNE ENTRÉE DE CE TEMPS-LA.

Le jour de l'entrée du souverain Pontife était fixé au treize novembre. A mesure que ce moment approchait, l'activité redoublait dans toutes les maisons, dans tous les quartiers de la ville. Déjà depuis un mois, les évêques et les abbés arrivaient. Il n'était pas de jour, pas d'heure, pour ainsi dire, où n'entrât par l'une des six portes de Lyon quelque personnage auquel le public aurait fait attention dans toute autre circonstance, mais qui s'effaçait nécessairement dans l'attente du chef de l'Eglise universelle, à peu près comme les étoiles sont éclipsées par l'éclat de la pleine lune. A peine quelques costumes singuliers fixaient-ils une curiosité d'un instant sur des abbés ou des moines, appartenant à des ordres inconnus à Lyon. Les uns venaient à cheval, quelques-uns sur des mules; la plupart, surtout parmi les réguliers, marchaient à pied, le bâton ou la crosse à la main : car la crosse de ces abbés mitrés n'était pas autre chose souvent qu'un bâton recourbé par le bout. Plusieurs arrivèrent les pieds nus. Il en était sur qui la fatigue d'un long voyage avait imprimé je ne sais quel touchant aspect de pauvreté volontaire, qui édifiait singulièrement les âmes pieuses : l'opinion fut surtout émue en voyant entrer par la porte Saint-Sébastien une litière portée par deux religieux, sur laquelle était étendu un vieillard à tête rase et à figure décharnée, en qui la mort paraissait bien près d'avoir achevé sa tâche. C'était l'abbé de nous ne savons quel couvent d'Allemagne. A la réception de la lettre de convocation, il

avait tressailli sur son lit de douleur et manifesté combien il serait heureux d'assister à la grande assemblée qui se préparait, et de mourir ensuite dans la cité des Pothin, des Irénée et des Nizier. Les religieux lui ayant fait observer que la vieillesse et la maladie s'opposaient également à ce long voyage, il en conçut un amer chagrin. Ce que voyant, quatre frères de bonne volonté s'offrirent à l'apporter sur un brancard. Ils se remplaçaient pour ménager leurs forces; et ce fut ainsi que se fit ce long voyage, malgré les intempéries de la saison. Mais à peine eut-on dit au vieillard qu'il entrait dans la noble cité, qu'un mouvement de joie fit tressaillir ses membres glacés. Toute la ville put le voir entrer, les bras étendus au ciel et chantant les louanges de Dieu.

Toutefois cette simplicité anachorétique ne faisait que mieux ressortir la pompe et l'éclat qui brillait parmi les prélats séculiers. Des chevaux richement harnachés, des mules splendidement caparaçonnées, des vêtements somptueux, de nombreux suivants, des escortes armées même, et parfois des courriers en avant : tels étaient les signes auxquels on reconnaissait tel et tel archevêque ou évêque, en qui la dignité spirituelle n'excluait point l'appareil propre aux princes terrestres. Il en était qui se faisaient précéder de trompettes ou de crieurs, annonçant leurs noms et leurs titres; d'autres avaient des écuyers porteurs d'étendards ou de banderolles, sur lesquels étaient gravées les armoiries de leur maison. L'un même (mais ce fut le seul) parut en guerrier armé de toutes pièces, rondache au bras, casque en tête, lance à la main, et monté sur un magnifique palefroi, son compagnon de guerre; car le prélat avait commandé bien des batailles et remporté plus d'une victoire. Mais à part ce caractère belliqueux (qui, du reste, n'était point étranger aux mœurs de cette époque), ce pontife avait la réputation d'un homme austère, chaste, pieux et adonné aux devoirs de sa charge. On ajoutait qu'il n'avait revêtu son costume militaire que contraint par la nécessité, pour se frayer un chemin à travers un pays ennemi.

Ces spectacles si variés plaisaient aux habitants de la bonne ville de Lyon. Iréna surtout y prenait un plaisir singulier. Volontiers lâchait-elle la bride à son innocente curiosité. Son cœur s'épanouissait de joie à considérer que c'étaient comme autant de messagers que le ciel envoyait pour sonder et guérir les plaies de l'Eglise, et aussi, pensait-elle, celles de sa chère patrie. Volontiers s'arrêtait-elle dans les rues et sur les quais pour assister au passage des uns et des autres. Mais si le spectacle de la pompe des séculiers piquait plus vivement sa curiosité, l'aspect de ces humbles abbés, de ces modestes religieux, parlait mieux à sa piété. Parfois elle était émue à les voir marcher nu-pieds dans la boue. Un jour, surtout, elle fut vivement impressionnée. Comme elle se rendait à un hospice, suivant son usage quotidien, elle vit un de ces austères anachorètes s'agenouiller en étendant les bras vers Notre-Dame de Fourvières, puis tout à coup chanceler et tomber en défaillance. Si l'émotion entrait pour quelque chose dans cet accident, la faim y était aussi pour beaucoup : le saint homme avait fait vœu de ne rien manger avant d'avoir aperçu et prié Notre-Dame de Fourvières, et il y avait cinq jours qu'il tenait son vœu. Une autre fois, elle en vit un qui marchait le dos en avant, en conséquence d'une promesse faite à Dieu, en vue d'obtenir les lumières du Saint-Esprit. Mais une sorte de mortification lui survint, à l'occasion d'un de ces solitaires. Le voyant couvert d'un froc en lambeaux, et mendiant son pain à une porte, elle crut bien faire de lui offrir une pièce d'argent. L'austère religieux la prit et la lança dans la rivière, en murmurant : *Neque argentum, neque pecuniam* (1).

Mais tous ces personnages, répétons-le, n'étaient que secondaires en comparaison de celui qu'on attendait, le souverain Pontife. La plus grande partie des Lyonnais se souvenaient encore du pieux chanoine Thébalde, un des ornements du chapitre de Saint-Jean, et la gloire de l'Eglise; mais tous

(1) (Matth. x, 9.)

étaient enchantés, et presque fiers, de revoir sous les habits pontificaux celui qu'ils avaient vu prier si modestement au chœur de la cathédrale. Les jeunes gens, à leur tour, attendaient avec impatience celui devant qui toute majesté s'inclinait, celui que leur foi candide considérait presque comme un être surhumain.

Enfin le treize novembre, un courrier vint annoncer que le Pontife n'était plus qu'à une demi-journée de la ville : il avait traversé toute l'Italie en très-peu de temps, disent les historiens : étant parti de Florence, le trois octobre, voyageant tantôt à cheval, tantôt dans un chariot couvert, suivant l'usage de ce temps, où l'on ne connaissait pas encore de véhicule plus commode (1). On voit que l'illustre Pontife tenait à présenter le modèle de la simplicité évangélique : car la modestie de son train contrastait avec la pompe dont certains prélats avaient cru devoir s'environner.

Aussitôt donc le clergé et les notables se mirent en marche. L'archevêque nommé, Pierre de Tarentaise (2), et sa maison ; le chapitre noble de Saint-Jean, avec ses soixante-douze chanoines, ses trente-deux officiers, et ses soixante habitués ; le chapitre de Saint-Just, avec son personnel à peine moins nombreux ; les abbés de Saint-Paul, d'Ainay, etc....., avec leurs religieux ; les chanoines de Saint-Nizier ; ceux de Saint-Thomas de Fourvières ; le clergé attaché aux églises paroissiales ; les nombreux moines des divers ordres ascétiques, militaires et contemplatifs : tel était l'imposant contingent ecclésiastique que la ville de Lyon fournissait au cortége. Entre tous on remarquait les chevaliers du Temple, en grand costume, c'est-à-dire en manteau blanc avec la croix rouge, montés sur de superbes coursiers, tenant la lance au poing, et au bras un écu où, aux armes de l'ordre, s'entremêlaient les armoiries propres à chacun d'eux. Puis venaient les sept che-

(1) Poullin de Lumina. (*Abr. chronol.*, p. 100.)
(2) Plus tard élu pape, sous le nom d'Innocent V.

valiers gradés, attachés au chapitre de la cathédrale (1). Puis les conseillers et échevins : conseil formé par le peuple, mais qui n'avait point encore d'existence légale, ni d'autres droits que ceux qu'il voulait bien s'arroger : espèce d'aréopage fort mal vu et contesté par l'autorité ecclésiastique, mais appuyé du peuple qui avait prétendu se créer en lui un avocat et un champion de sa cause. Puis tous les principaux citoyens : ceux que leur noblesse ou leur fortune élevaient au-dessus des autres, comme ceux que le commerce avait enrichis : tous confondus dans ce pêle-mêle fraternel, qui caractérisa la bourgeoisie naissante de toutes les grandes villes. Là un de Fuers se coudoyait avec un simple négociant, et un Chaponay avec un maître batelier; là le vieux commerçant de Léona (2) marchait côte à côte avec un Alamani de Florence ou un Spada de Lucques. Union qui reposait moins sur le vrai sentiment de l'égalité que sur la communauté d'intérêt et le besoin de se soutenir contre l'autorité ecclésiastique.

Les corps de métiers venaient ensuite. Cette précieuse institution, déjà ancienne dans les villes manufacturières, avait reçu naguères de saint Louis un règlement qui lui donnait une consistance tout à la fois civile et religieuse. Chacun d'eux choisissait deux maîtres en son sein, par voie de suffrage, et avait sa bannière et son patron. Heureuse inspiration de la religion de rattacher ainsi la terre au ciel, et d'offrir au plus humble artisan un patron, en même temps qu'un modèle, dans son état! On vit donc paraître les drapiers, les merciers, les toiliers, les veloutiers, les teinturiers de drap, les teinturiers de fil, les teinturiers de soie, les mouliniers de soie, les plieurs de soie, les ferratiers, les corroyeurs maroquiniers, les taverniers, les pâtissiers, les confiseurs-ciergiers,

(1) Ils avaient place au conseil du chapitre, mais sans voix délibérative. (*Nouv. éloge*, 1re partie, p. 83.)

(2) Nom que portait la ville alors, ce qui fit donner le nom de *Léonistes* aux pauvres de Lyon. (*Hist. littér.*)

les guimpiers, les fripiers, les boutonniers, etc... et beaucoup d'autres (1), qu'il serait trop long d'énumérer. Sur quoi on peut remarquer que déjà le travail était très-divisé, et que de sages barrières empêchaient les empiétements d'un métier sur un autre : en sorte qu'on ne voyait pas alors, ce qui est trop commun aujourd'hui, le même homme exercer trois ou quatre professions à la fois, et une concurrence sans frein écraser le faible au profit du fort.

Au milieu de cette multitude parée, réjouie, et pleine d'une vive allégresse, Pierre de Ville et sa fille avaient leur place marquée. Le premier figurait parmi les douze conseillers de la ville, revêtu de son beau pourpoint de soie violette, brodé d'or et d'argent. Le *corps de la cité* avait décidé d'adopter un habit uniforme, comme marque distinctive de l'office qu'il s'arrogeait. Et pour mieux flatter les yeux du peuple, on était convenu qu'il n'y entrerait que des étoffes précieuses. Aussi rien ne surpassait la richesse de ces manteaux, de ces rabats, de ces toques, de ces manchettes, où l'or, l'argent, la dentelle brillaient dans tout leur éclat. On eût dit que ce pouvoir municipal naissant voulait, dès le début, rivaliser avec les pompeux ornements des corps ecclésiastiques qu'il tendait à humilier, ou plutôt à remplacer. Nous n'hésitons pas à dire que nulle part les yeux du peuple ne se reposaient avec plus de complaisance que sur ses représentants. On remarqua que Pierre de Ville était un des deux chargés de porter les clés de la ville; et comme personne ne pouvait lui contester le titre du plus chaud défenseur de la cause populaire, cette distinction fit plaisir. On observa également que s'étant trouvé rapproché par le hasard de Bernardin de Varey, il se hâta de s'en éloigner.

Les abbés étrangers s'étaient mis à la suite des abbés de la ville; mais les simples moines, députés de leurs couvents,

(1) Le nombre de ces corps de métiers était de 60, à Lyon, dans le siècle dernier. (Voy. *Nouv. éloge*, 3e partie, p. 19, 20.)

formaient une bande à part; soit que les lois de la préséance l'exigeassent ainsi, soit que leur humilité se fût jugée indigne de prendre rang parmi d'honorables dignitaires. On observa parmi eux deux évêques, l'un de France, l'autre de Belgique, lesquels tirés tous deux de l'ordre monastique, n'avaient rien relâché de la rigueur cénobitique, et paraissaient mettre leur titre de moine au-dessus de celui d'évêque. Un groupe d'hommes placés derrière ceux-ci mérite aussi une attention particulière : ils portaient les cheveux longs comme les laïques, une cape comme les religieux, et avaient leur chaussure fendue sur le devant. Les rares regards que les autres particularités du convoi n'absorbaient pas remarquèrent cette petite troupe, et y reconnurent facilement des *pauvres de Lyon*. Un vieillard à longue barbe les précédait. Ce que ces hérétiques avaient à faire là, personne n'aurait pu le dire; mais comme il faut qu'on se fasse une opinion sur tout, les uns pensèrent que c'étaient des disciples de Valdo repentants, qui désiraient déposer leurs erreurs aux pieds du souverain Pontife; les autres opinèrent que c'étaient des sectaires entêtés, qui venaient pour disputer avec les théologiens du concile, ou braver l'autorité même du chef de l'Eglise.

Nous ne devons point oublier les confréries. Toutes étaient là avec leurs costumes et leurs bannières. Et ce n'était pas mince sujet pour la curiosité, des femmes surtout, de reconnaître, sous ces longs manteaux qui masquaient la personne entière, les divers membres de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie. Chacun s'en montrait un du doigt, Amaury de Fuers, jeune homme de vingt ans, facile à reconnaître entre tous, parce qu'il boitait. Une blessure reçue pendant qu'il combattait à côté d'Humbert de la Tour, lui avait valu cette infirmité et le rendait cher au bourgeois et au peuple. L'étendard qu'on lui avait confié portait ces mots : *Ie veulx* : expression assez vive de l'énergie populaire. Un autre étendard consistait en un crucifix orné d'une banderolle sur laquelle on lisait : *Dona nobis pacem.*

Nous avons dit qu'Iréna de Ville avait aussi sa place dans le cortége. En effet, au milieu de ce vaste ébranlement, les femmes n'avaient pu rester indifférentes. Elles aussi voulaient donner au Pontife une marque de leur vénération. On s'assembla bien des fois, on délibéra beaucoup, on jasa encore plus, et enfin on convint à peu près de la couleur du costume et de l'ordre de la marche. Et cet ordre, le voici. Au premier rang figuraient un chœur de jeunes vierges, choisies parmi les grandes familles et les notables. C'était là que brillait Iréna. Sa beauté, sa grâce, sa piété bien connue, sa grande charité pour les pauvres, et aussi l'affection que le peuple portait à son père : tout contribuait à la rehausser dans l'opinion publique. Au point que la résolution ayant été prise de faire un compliment au souverain Pontife, elle fut désignée, à l'unanimité moins une voix pour le prononcer. Combien sa modestie souffrait de cet honneur, c'est ce que nous ne saurions dire.

Puis venait une troupe de dames de distinction, c'est-à-dire celles que leur noblesse incontestée plaçait au premier rang : Gillette de Fuers, Odette de Varey, Sybille de Dorche, Manille de Roux, Iline de Vaux, Guicharde de la Platière, Madeleine de Chaponay, Ondine de Cassard, et cent autres dont les familles sont depuis longtemps effacées de la terre des vivants. Ce qu'il y avait, là, de pierreries, d'or, d'argent, de richesses de toutes sortes, c'est chose plus aisée à imaginer qu'à dire. Seulement nous devons faire observer que les distinctions reparaissaient ici en toute liberté : la femme n'ayant point comme l'homme la facilité d'oublier son nom et sa fortune. Aussi les regards curieux distinguaient-ils parfaitement l'épouse du riche seigneur, en ce moment au sein de l'opulence, de la femme d'un chevalier, non moins noble peut-être, mais ruiné par ses prodigalités ou par la guerre.

A la suite de ces hauts personnages venaient les matrones de la ville. Assurément il en était plus d'une dont la fortune dépassait celle des puissantes dames dont nous venons de

parler; mais il n'était venu en pensée à aucune de leur disputer le pas, ou seulement de rivaliser avec elles pour la forme ou la qualité des vêtements. En ces temps-là, la hiérarchie des rangs était respectée : personne ne songeait à sortir de sa condition; l'opinion publique elle-même eût puni par le ridicule toute femme de marchand ou de bourgeois qui eût affiché des prétentions au-dessus de sa naissance ou de son état. Il n'a fallu rien moins qu'une révolution pour détruire ces sages barrières, et ouvrir au luxe une carrière indéfinie, où tous les rangs se confondent, où la femme de la condition la plus médiocre peut, si ses écus le lui permettent, égaler la toilette d'une princesse.

Les ordres religieux de femmes payaient aussi leur tribut à la circonstance. L'archevêque, Pierre de Tarentaise, avait fait savoir dans les monastères que la clôture serait levée pour qui voudrait, à partir du moment où sonnerait le bourdon de la cathédrale jusqu'à ce que le souverain Pontife serait entré au palais archiépiscopal. Si toutes les saintes âmes qui vivaient au fond des cloîtres n'avaient point voulu profiter de cette permission, tous les ordres, du moins, avaient envoyé là des représentants. Aussi n'était-ce pas une médiocre curiosité pour la foule de voir ces costumes à peu près inconnus : car il était telle et telle de ces communautés religieuses dont on ne savait guères que le nom : tant était sévère la loi qui les dérobait au monde. Plusieurs allaient nu-pieds; quelques-unes étaient si mal et si pauvrement vêtues qu'on eût dit des sacs en marche; toutes étaient strictement voilées. On en vit une que deux sœurs soutenaient; c'était une recluse, celle de Sainte-Marguerite. Enfermée depuis quarante ans dans sa cellule, elle avait perdu l'usage des jambes. Et, pourtant, à la nouvelle que le Saint-Père arrivait (nouvelle qu'elle avait apprise d'un ange, disaient les uns, de son confesseur, disaient les autres), elle voulut, elle aussi, rendre hommage au chef de l'Eglise, et couronner sa vie de pénitence par un acte de foi.

Tels étaient les principaux éléments de l'immense cortége

qui se déroulait sur la route par où le Pontife devait arriver. Quant à la foule qui l'accompagnait, nous ne saurions évaluer à quel nombre elle se montait. Jamais, non-seulement Lyon, mais peut-être aucune ville, n'avait vu ses portes vomir une telle quantité de monde. Il est vrai que la population de Lyon était doublée et triplée par la masse des habitants des campagnes et des villes voisines. Nous doutons que jamais souverain Pontife ait vu un peuple plus nombreux et plus empressé accourir à sa rencontre.

Ce fut donc un frémissement de joie, quand on annonça que le bon Pape était en vue. Ceux qui étaient à cheval se dressèrent sur leurs étriers pour le découvrir, et poussèrent une acclamation qui fut aussitôt répétée par la foule. Tous les échos d'alentour en furent ébranlés. Aussitôt les chevaliers du Temple se mirent en avant : l'obéancier de Saint-Just et les municipaux suivirent : ceux-ci malgré les réclamations des maître de cérémonies et les œillades irritées des chanoines. Mais déjà l'audace de la bourgeoisie osait se permettre ces licences. Le Pape était sur une mule, suivi de quelques officiers domestiques et de plusieurs cardinaux et prélats italiens qui l'avaient accompagné pendant la route. Du plus loin qu'il découvrit la cité lyonnaise, il éleva les mains pour la bénir. Son cœur s'était ému à revoir les lieux où il avait pass une partie de sa vie et dont il gardait un si doux souvenir. La pensée des troubles qui les avaient désolés affligeait aussi son âme paternelle ; mais il nourrissait l'espoir d'y mettre un terme. A mesure qu'il approchait, les cris de la foule augmentaient. Une grande partie des spectateurs s'étaient élancés à sa rencontre et arrivèrent aussitôt que les Templiers. Le temps était pur et doux : une de ces belles soirées d'automne qui s'harmonisent si bien avec des fêtes de ce genre. Déjà tous s'étaient jetés à genoux; les chevaliers du Temple eux-mêmes, descendant de cheval, se prosternèrent devant le Père commun des fidèles, qui multipliait ses bénédictions. Puis chacun se pressant autour de lui, ce fut à qui baiserait ses pieds, le bord

de ses vêtements, à qui toucherait sa monture. En un instant, il se trouva entouré et comme assiégé d'une multitude avide de contempler ses traits et d'entendre sa voix. — Le Saint-Père ! le Saint-Père ! Vive le Saint-Père ! criaient les uns. — Le saint chanoine Thébalde ! criaient les autres. —Le saint de la cathédrale ! — L'ami des pauvres ! — Le bienfaiteur de tous. — Le Père universel ! — Le messager de douceur et de paix !

Et lui souriait à ces naïves démonstrations de l'affection populaire. On voyait que la joie débordait, pour ainsi dire, de son cœur paternel. Bientôt la tête du convoi arriva. Inutilement le maître des cérémonies avait-il cherché à mettre un peu d'ordre dans la réception : en vain avait-on publié trois jours de suite à son de trompe tout le règlement à observer : l'enthousiasme de la foule mettait tout à néant. Au lieu de paraître avec gravité entouré de son nombreux clergé, Pierre de Tarentaise se trouva au milieu d'un groupe d'artisans. Tous ses chanoines dispersés à travers la multitude ne pouvaient ni avancer ni se réunir. L'obéancier de Saint-Just faisait des efforts inouïs pour arriver jusqu'au Pape. C'était son droit, nous l'avons dit, de porter la parole à l'entrée des grands personnages, Pontifes ou rois. Son compliment en latin écrit sur parchemin et enluminé de lettres d'or flottait au-dessus des têtes; le pauvre homme criait à tue-tête : — Place ! place à l'Obéancier de Saint-Just ! — la houle poussait, bourrait, étouffait l'obéancier de Saint-Just, qui reculait au lieu d'avancer. Et vraiment quel compliment en prose ou en vers eût valu ce naïf abandon d'un peuple ivre de joie?

Nous en pouvons dire autant du corps municipal. Inutilement chercha-t-il à percer cet épais obstacle; en vain Pierre de Ville, en particulier, agitait-il ses clés en l'air : le torrent emportait tout comme bûches de paille. Il est vrai que ces belles clés neuves n'étaient point les légitimes clés de la ville, ayant été fabriquées pour la circonstance; les véritables devaient être seulement présentées à la porte par un des officiers du

chapitre, qui persistait à dénier à tout autre que lui l'administration temporelle de la cité. Mais ni les neuves ni les vieilles n'eurent l'honneur d'être présentées : car le pêle-mêle devint général. Tout roulait, pour ainsi dire, comme les vagues d'une mer agitée en tous sens. Prélats, chanoines, abbés, artisans, bourgeois, sœurs, mendiants, femmes de rang ou du peuple : tout se confondait, tout se heurtait dans un inexprimable désordre. Le Pontife lui-même, enserré dans la foule, ne pouvait avancer. En vain quelques hallebardiers de sa suite essayèrent-ils de lui faire place ; il leur fit signe de ne faire violence à personne, voulant que sa bonne cité de Lyon usât de toute liberté avec lui. Une douzaine de jeunes gens des premières familles attendaient à la porte avec une litière sur laquelle ils prétendaient bien placer le Saint-Père et l'emporter dans la ville. C'était un honneur fort envié et qui avait dû être disputé au sort. Mais les pauvres jeunes gens et leur litière furent entraînés par l'irrésistible torrent.

La nuit tombait quand Grégoire X arriva. Aussitôt des lumières parurent à toutes les fenêtres, et il put jouir du spectacle des rues pavoisées et des arcs-de-triomphe dressés de distance en distance dans les rues qu'il devait traverser. Mais une foule encore plus considérable l'attendait en ville. Ceux du dedans se mêlant à ceux du dehors, la cohue devint inextricable. L'étroitesse des rues augmentait l'embarras. Mille et mille cris recommencèrent, formant un concert à fendre la voûte du ciel. Car au mouvement de la ville se mêla celui de la rivière ; des barques sans nombre saluèrent l'arrivée du Pontife, dès qu'il parut sur les bords de la Saône. Les lampes qu'elles avaient allumées les faisait ressembler à des feux follets errants sur les eaux. Enfin quand on fut à l'entrée du pont, le *Præcentor* ou grand-chantre de la cathédrale, trouva le moyen de mettre un peu d'ordre dans ce désordre. Il entonna le *Veni Creator* de sa voix de tonnerre ; huit ou dix chantres, qu'il avait pu recueillir autour de lui, l'appuyèrent. Peu à peu le silence se fit ; puis les voix se multipliant dominèrent bientôt les

cris de la foule. Insensiblement l'hymne sacrée absorba tout le bruit : la pensée religieuse saisissant à la fois tous les cœurs, chacun s'arrêta. Or, la difficulté était levée : il suffisait de s'arrêter pour détruire cet engorgement des rues et des places. Bientôt on vit l'ordre renaître ; peu à peu les évêques, les moines se retrouvèrent ; la foule fit place aux gens d'église ; une procession se forma ; et le Pontife étant descendu de sa mule, suivit à pied et entra dans la cathédrale, pour y chanter un *Te Deum* d'actions de grâces.

VIII.

UN MOT INCOMPRIS.

Mais qu'étaient devenus nos personnages au milieu de ce tumulte ? D'abord le compliment et les clés avaient été de reste. Et ce n'était vraiment pas la peine d'ambitionner si fort des honneurs que le moindre accident pouvait réduire à rien. Disons cependant qu'Iréna fut plus soulagée que contrariée de cette circonstance. Car son cœur battait bien fort, toutes les fois qu'elle se figurait qu'elle allait parler au Pontife de l'Eglise universelle. Sa timidité ne l'empêcherait-elle pas, ne la troublerait-elle pas, jusqu'à lui ôter la parole ? Mais bientôt elle fut tirée d'inquiétude ; elle comprit que tous les règlements établis d'avance étaient perdus dans la confusion générale. Tout ce qu'elle eut à faire ce fut de se défendre contre le torrent, c'est-à-dire de défendre sa vie : car en vérité, elle pouvait être foulée aux pieds, étouffée dans la bagarre.

Etant parvenue un instant à se retirer du milieu de la foule, elle se trouva rapprochée d'un personnage enveloppé d'un sac de pénitence, et priant à l'écart. On l'eût facilement pris pour

une statue. Ses bras, mélancoliquement élevés vers le ciel, avaient la roideur et la fixité du marbre; et pourtant l'extrémité des doigts tremblait. C'étaient des soupirs, et non des paroles, qui s'échappaient de dessous ce vêtement de deuil. Iréna, toujours émue de ce qui intéressait sa piété, admirait ce calme au milieu du bruit, ces paisibles aspirations vers le ciel, dans un moment où la multitude était en proie à une si grande agitation. Une vive curiosité l'attirant, elle s'approcha en silence et vit... Comment vit-elle? Car il y avait quarante ans que cette figure ne s'était montrée à aucun regard humain. Nul dans toute la ville de Lyon n'aurait su reconnaître ces traits totalement effacés de la terre, et seulement connus des anges de la prière et de la solitude. Mais le sac de deuil s'était ouvert, et la vierge put apercevoir cette face qui ne ressemblait à aucune autre qu'elle eût jamais vue, et à la description de laquelle toute plume doit renoncer. L'impression que fit cet aspect sur notre héroïne est aussi chose qui ne se peut dire. Ces yeux cloués, pour ainsi dire, sur la voûte céleste, voyaient-ils encore? Etaient-ils éteints pour les objets terrestres, et ouverts seulement pour les splendeurs de l'éternité? Et que murmuraient ces lèvres faiblement agitées? Connaissaient-elles encore la parole humaine? Le public disait que non. Quarante ans de solitude absolue, c'est plus qu'il n'en faut pour désapprendre le langage des hommes. Et que montraient, qu'appelaient ces doigts tremblants au bout de ces bras immobiles? Il semblait à Iréna qu'ils touchaient je ne sais quel clavier invisible, produisant des harmonies inconnues à la terre. Volontiers aurait-elle cru que cette âme avait quitté son habitation terrestre, et que ces lèvres, ces doigts n'avaient gardé un reste de mouvement que par habitude.

Elle s'approcha encore davantage, prêta l'oreille, autant que le permettaient les clameurs de la foule, et n'entendit rien qu'un bruit sec et inarticulé. Mais les soupirs d'un sein oppressé, mais les sanglots arrêtés au passage, elle les entendait, elle les devinait, du moins. Evidemment une piété ar-

dente, séraphique, animait cette pauvre âme captive; et ces derniers restes de vie ne signifiaient autre chose que l'effort du prisonnier qui tâche de briser ses fers. La jeune fille crut qu'en adressant la parole à la Recluse, elle pourrait en tirer un mot, une pensée, dont le souvenir l'aiderait à ranimer sa foi dans les heures de sécheresse.

— Ma sœur, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, seriez-vous assez bonne pour me recommander à la miséricorde divine ?

Au mot de Jésus-Christ, mais à ce mot seulement, la Recluse tressaillit, puis retomba dans son immobilité. C'était comme le rapide coup de vent, qui passe sur l'eau ou sur les moissons, et s'efface aussitôt; ou comme l'impulsion du doigt qui fait jaillir une note du clavier, puis le laisse en silence. On n'aurait pu dire si cette secousse passagère était un effet purement physique, ou une impression morale.

— Que si vous me croyez indigne de la bonté divine, reprit Iréna (et je sais trop bien qu'il en est ainsi), du moins permettez-moi de vous recommander une âme qui m'est chère. Demandez au doux Sauveur qu'il daigne avoir pitié d'un pécheur, digne, à tous égards, de son indulgente charité.

Le nom de Sauveur opéra le même effet que celui de Jésus-Christ : comme si l'adorable Verbe incarné eût été seul en possession de cette âme étrangère à la terre.

— Vous m'entendez, bonne Recluse ? Oui, oui, vous m'entendez : car si vous êtes morte aux vains désirs d'ici-bas, vous ne l'êtes certainement pas au sentiment de la pitié : je veux dire de la pitié spirituelle, de la compassion pour les pauvres âmes que le Rédempteur est venu chercher de si loin.

Au mot de Rédempteur, la vierge remarqua qu'un sourire passait sur ces lèvres glacées. Elle aurait bien aimé à croire que ce signe se rattachait à l'objet de sa demande; mais rien ne le lui prouvait. Et pourtant cet air de sainteté, cette extase céleste, cette insensibilité aux choses de la terre la charmaient, la touchaient de plus en plus. Oh ! qu'elle eût été heureuse

d'avoir une marque d'attention, une parole de l'illustre pénitente ! Mais une sorte de respect enchaînait sa langue ; elle n'osait plus troubler les douces communications établies, là, entre le ciel et la terre. Néanmoins elle se persuadait que la Recluse l'avait entendue et comprise. — L'Esprit de Dieu, songeait-elle, ne laisse pas ses privilégiés dans l'ignorance de ce qui touche aux besoins des âmes. Autrement, à quoi servirait l'intercession des saints ? En quoi leur présence nous serait-elle utile ? Oui, la sainte Recluse priera pour mon père. Je suis sûre qu'elle lit maintenant dans mon cœur. Je suis sûre qu'elle prend part à l'événement de ce jour. Je suis sûre qu'elle fait devant Dieu l'acte de foi et de dévouement au Saint-Siége qu'elle se proposait de faire en sortant de sa cellule. Nul doute pour moi que les acclamations dès Lyonnais n'aient un écho dans son sein, et qu'elle ne prie ardemment pour le succès de la démarche du Père des fidèles. Comment alors ne saurait-elle pas le souci qui me ronge ? Pourquoi les anges, qui la mettent en communication avec le monde mortel, ne lui diraient-ils pas que je suis la pauvre orpheline qui me suis fait recommander à elle plusieurs fois, et qui compte le faire encore par l'entremise de frère Thomas et de frère Bonaventure ?

Pendant qu'elle s'entretenait ainsi avec ses pensées, un bruit lui fit détourner la tète. Elle aperçut alors, à trois pas derrière elle, un être plus étrange encore assurément que celui qui absorbait tout à l'heure son attention. C'était un homme âgé, à barbe blanche, aux longs cheveux flottants, à figure décharnée et austère, et enveloppé d'un long drap blanc. Il se tenait debout, tête découverte, du côté du soleil couchant. L'astre du jour, qui touchait en ce moment à l'horizon, illuminait d'une singulière façon ses traits empreints de sévérité, de dureté même. Cet inconnu n'appartenait à aucun des ordres, à aucune des confréries que connût la jeune fille, à en juger, du moins, d'après son costume et sa chevelure. De plus, il affectait de tourner le dos à la foule du peuple, comme

si ce spectacle lui eût été indifférent ou pénible; il semblait même qu'une sorte de sourire ironique courût sur ses lèvres. Mais tant de sentiments divers ou opposés peuvent se cacher sous le même signe qu'il serait téméraire d'interpréter trop vite ces légers indices de l'âme. Après avoir longtemps laissé ses yeux errer sur le point de l'horizon où le soleil descendait, et avoir même affronté résolument l'éclat de l'astre, il les abaissa enfin sur la jeune fille.

— Que ces pensées ne te tourmentent point trop, vierge bénie, dit-il, comme faisant allusion aux soucis qui préoccupaient tout à l'heure Iréna, et comme s'il eût réellement lu dans son cœur. Laisse, laisse les fleurs mortelles se flétrir; elles ne sont point dignes de toi. Le Maître que tu sers a jeté sur toi un regard de miséricorde; ta prière est montée jusqu'à son trône; espère.

— Que le Seigneur vous exauce! répondit la naïve enfant. Quoique bien jeune encore, j'ai déjà de grands chagrins. Mais si la Bonté divine daignait jeter sur moi un regard de pitié, ces nuages seraient vite dissipés, et je vouerais au ciel une éternelle reconnaissance.

— La vie de l'homme est une ombre qui passe devant le soleil, reprit l'austère vieillard. Ce que nous avons vu hier, nous ne le voyons plus aujourd'hui. Regarde ce suaire (il montrait le linceul dont il était enveloppé) : je l'ai pris dans un tombeau; et bien que celui qu'il couvrait eût été grand et honoré sur la terre, pourtant ce vêtement funèbre ne contenait plus que de la pourriture et des vers. Ainsi périssent les espérances des hommes, ainsi meurent les richesses et les honneurs. Est-ce là ce que tu cherches? Est-ce là ce que tu veux?

— Non. Le Seigneur m'est témoin que je n'ambitionne qu'une faveur, une seule. Mais tant qu'elle ne me sera pas accordée, je ne me croirai point satisfaite.

— Eh! quelle âme n'a une ambition au cœur, une idée fixe dans la tête? Demande à cette créature pourquoi elle tend

ainsi les bras vers le ciel. La crois-tu heureuse? La crois-tu satisfaite? Tu te tromperais, alors. Elle a pourtant pris le vrai chemin, celui du détachement. Bien peu le connaissent, bien peu le suivent; et si ceux qui ne s'en écartent pas ont encore l'âme inquiète, que sera-ce de ceux qui lui tournent le dos? Jeune fille, ne te laisse pas prendre aux amorces des faux biens, à l'attrait des vains plaisirs; car tout cela n'engendre que l'amertume et la damnation éternelle. Aime, aime le Dieu des pauvres, et sois-lui toujours fidèle...

— Je vous remercie de ce sage avis. Je tâche et tâcherai de plus en plus d'en faire la règle de ma conduite. Si cette sainte femme avait jugé à propos de me donner quelque bonne maxime spirituelle, j'aurais cherché à en profiter. Pourquoi faut-il que ceux qui possèdent les trésors de la vie éternelle en soient si avares? Pourquoi ceux qui connaissent les secrets de Dieu les cachent-ils à la terre?

— Il n'y a qu'un secret, il n'y a qu'un trésor, s'écria l'homme au suaire : c'est de renoncer à tous ses biens, c'est d'être pauvre. Le Seigneur n'est pas dans le bruit, c'est-à-dire dans le cliquetis de l'or et de l'argent. C'est le diable qui se loge dans le coffre-fort du riche, et dans le comptoir du marchand; c'est lui qui a inventé ces funestes hochets, à l'aide desquels les hommes se trompent mutuellement.

Cette voix éclatante parut arracher la Recluse à son état extatique. Ses bras, qu'elle avait constamment tenus élevés vers le ciel, retombèrent tout à coup, et elle poussa comme un cri douloureux.

— Elève ta voix, fille de Sion, reprit le vieillard, pousse des lamentations et des gémissements; car la terre d'Israël est désolée. Les hommes épris de folie courent après les vanités et s'attachent à des ombres. Ils ambitionnent l'or et l'argent de l'Egypte, ne se souvenant plus que la corruption doit s'en emparer. Que pense le Seigneur de tout ce bruit qui frappe nos oreilles? Comment juge-t-il ce luxe et cette pompe? De quel œil voit-il la soie et la pourpre, l'hermine et la pierre

précieuse briller sur le dos de ses ministres? Que la lumière se fasse des hauteurs de Sion! Seigneur, tonne, frappe et éclaire les yeux; car les ténèbres sont grandes.

Agitant alors son suaire, il découvrit deux bras décharnés qu'il éleva vers le ciel. Les éclats de sa voix avaient attiré quelques personnes autour de lui; la singularité du spectacle les détournait du sujet qui occupait la multitude.

— Je le croyais mort, dit une voix.

— Il l'a été : voilà son suaire.

— C'était lui qui nous prêchait avant l'attaque du cloître Saint-Just.

— Je puis assurer que je l'ai vu rouler sous la muraille, baigné dans son sang.

Pendant que les spectateurs débitaient ainsi leurs suppositions, la Recluse poussait toujours ses soupirs douloureux et ses exclamations vers le ciel. Elle paraissait en proie à un malaise intérieur, qui n'avait point d'autres signes pour s'exprimer. Une sueur d'agonie mouillait sa figure plus pâle que le marbre. Ainsi quelquefois le timide oiseau bat des ailes, tremble, s'épouvante, bien qu'il ne voie pas le vautour qui le menace. La pieuse solitaire souffrait-elle de la présence de ce prédicateur? ou n'était-ce qu'une des phases de son état? Mais, d'agenouillée qu'elle était, on la vit tomber le front contre terre, en poussant un cri d'angoisse. Cet incident émut vivement Iréna, qui s'empressa de courir à elle et de la relever. Nous avons déjà dit que la Recluse de Sainte-Marguerite, enfermée depuis quarante ans, avait perdu l'usage de ses jambes. Et pendant que la jeune fille fait ses efforts pour la remettre à genoux, l'homme au linceul crie d'une voix de tonnerre :

— Haine aux pompes du siècle, vain habit de l'orgueil humain! Que le souffle de Dieu emporte ces pailles légères et ces ordures! Pourquoi demandez-vous la paix, enfants des hommes, et comment l'espérez-vous? La paix n'habite point dans le luxe. Dépouillez des pompes inutiles, si vous voulez

que la concorde règne parmi vous. Là où est l'Esprit de Dieu, là règne la pauvreté ; et là où est la pauvreté, la lumière d'en haut descend, et avec elle l'union, la longanimité, la patience, la fraternité. Est-il un homme qui ne soit sorti de terre et ne retourne à la terre ? *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris*. L'ambition naît de l'orgueil, et tous les maux naissent de l'ambition. *Radix, radix omnium malorum cupiditas*. Mais ils sont aveugles ! mais ils sont sourds ! *Usquequò gravi corde ?...*

Ces déclamations, appuyées d'une voix sonore, attiraient la foule ; les uns étant mus par la curiosité, qui aime fort la variété dans les spectacles, les autres cherchant simplement à s'arracher à la presse. Mais on ne manqua pas d'observer que le prédicateur avait haussé la voix au moment où le Pape passait entouré des quelques prélats, chanoines et chevaliers du Temple qui avaient pu se réunir autour de lui. En attendant, Iréna attentive à la Recluse, tout à la fois heureuse et effrayée de toucher ce corps vénéré, vit enfin ce regard inspiré s'abaisser sur elle. Non, rien ne pourrait dire ce qu'il y avait de tendre, de pénétrant dans ce simple coup d'œil ; une flamme divine semblait y avoir passé, et s'introduire comme un dard dans le cœur de la jeune fille. Et de peur qu'elle ne s'y méprît, un sourire l'accompagna, et même un petit mouvement de tête, signe d'intelligence et d'amitié.

— O ma sœur ! répéta Iréna transportée, n'est-il pas vrai que vous prierez pour moi ? Vous m'avez entendue, et vous vous en souviendrez.

Nouveau coup d'œil plus tendre, s'il était possible, que le premier ; nouveau sourire, nouveau signe de tête ; les lèvres même se remuèrent, et un mot parut s'en échapper ; mais la vierge ne le comprit pas. Désireuse de le posséder, elle insista sur sa demande.

— Vous prierez pour moi, bonne Recluse, n'est-il pas vrai ? Je vous ai déjà fait recommander plus d'une fois une âme qui m'est bien chère. J'aime à espérer que l'on vous a fait

ma commission, et que vous en avez parlé au bon Dieu.

Une troisième fois, la sainte répéta les signes que nous avons dits; puis elle parla, mais si bas qu'Iréna dût approcher son oreille pour entendre.

— *Personne*, disait cette voix céleste, *n'a une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime.*

Sentence dorée, sortie de la bouche du Sauveur, et devenue le point de départ de tous les grands sacrifices. Mais que signifiait-elle en ce cas-ci? L'âme pieuse d'Iréna ne doutait point que la Recluse n'y attachât un sens particulier. Quel était ce sens? L'austère religieuse avait-elle bien entendu, bien compris ce qu'on lui demandait? La pauvre enfant était à se questionner là-dessus, quand survinrent les deux sœurs qui avaient amené la Recluse. Pour avoir voulu satisfaire leur pieuse curiosité et voir le Pape, elles avaient été entraînées au loin par la foule, en sorte qu'elles s'en revenaient tout affligées et presque honteuses d'avoir si longtemps laissé là leur compagne. La reprenant donc sous les bras, elles se mirent en marche; pendant que la Recluse, fixant encore une fois le même regard plein de douceur sur la figure de la vierge, y faisait naître une vive rougeur et les larmes.

— Elle est heureuse, songeait la jeune fille, d'être toujours en communication avec le ciel. Le difficile n'est pas d'accomplir la volonté du Seigneur, mais de la connaître. Oui, le joug du bon Dieu est doux; oui, il y a un grand bonheur à courir dans la voie de ses commandements; mais encore faut-il qu'elle soit ouverte. Les âmes privilégiées n'ont jamais le moindre doute; une lumière nette, précise, leur fait voir ce que Dieu veut: oh! comment ne s'empresseraient-elles pas de l'accomplir? Ce ne sont pas les douceurs de l'extase que je leur envie, mais les clartés dont le ciel les illumine. Que je sache comment ramener au sentiment de la charité l'âme de mon bon père, et je n'en négligerai certainement pas les moyens. Mais il me reste encore plus d'une ressource à employer; le Pape, le frère Thomas, le frère Bonaventure, et puis aussi les prières

de cette pieuse Recluse, qui ne me feront certainement pas défaut, et auxquelles Dieu résistera difficilement.

IX.

UN MOT COMPRIS.

Une fois rentrée dans la foule, Iréna en suivit forcément les ondulations. A mesure que l'espace se resserrait, aux abords de la porte surtout, la gêne augmentait, et de nouveau elle dut chercher un abri contre le danger. Cachée derrière un mur, elle attendit que le torrent fût écoulé.

— Je l'ai toujours maudite, je la maudirai toujours, murmura une voix creuse derrière elle. Toi qui lèves les couvercles des sépulcres, toi qui fouilles toutes les poussières et toutes les ordures, tu remueras aussi un jour celle-là. Tes jugements ne sont point ceux des hommes ; tu redresses leurs fausses opinions ; ce qu'ils estiment de l'or n'est souvent qu'un plomb vil à tes yeux. Mais aussi le ver de terre qu'ils foulent aux pieds peut avoir quelque valeur devant toi. Je bénis ton nom, j'adore tes jugements et célèbre tes grandeurs.

Ces phrases partaient de la même bouche que les déclamations de tout à l'heure ; mais le prédicateur avait roulé son linceul et le tenait sous son bras. Sa fougue paraissait calmée ; il baissait la tête et les yeux, comme un homme recueilli dans quelque grave pensée.

— Je vous cherchais, jeune fille, dit-il à Iréna, qui semblait tout étonnée de le retrouver près d'elle. Le remède que vous cherchez, je l'ai. Veuillez recevoir cet objet, qui pourra devenir le gage de la faveur que vous sollicitez. Je sais quels sont les desseins du Maître sur vous.

En disant cela, il lui présentait un anneau. L'étonnement de la jeune fille était au comble; elle finissait par croire que ce vieillard avait le cerveau troublé.

— N'hésitez point, continua-t-il; car c'est une main amie qui vous fait ce présent. Symbole d'union, il sera comme l'ombre de Pierre qui guérissait les malades. Celui dont vous pleurez la perte spirituelle n'est point mort; il n'est qu'endormi. Ce signe le réveillera. Pourquoi semblez-vous craindre? Seriez-vous comme le pécheur qui redoute le remède de ses maux?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit Iréna. J'ignore de quoi vous parlez, et quelle signification vous attachez à ce présent. Permettez-moi de le refuser.

Le vieillard baissa la tête, et parut un instant réfléchir.

— Je me trompais, reprit-il ensuite; il est des maladies qui ne peuvent, qui ne doivent point se guérir. Que Pierre de Ville emporte son ulcère au tribunal suprême! Il n'accusera, du moins, personne que lui. Et ce sera son tourment, son ver éternel, de se dire pendant les siècles des siècles: Je pouvais me guérir, et je n'ai pas voulu.

Les joues d'Iréna se teignirent de plus d'une nuance, quand elle entendit ainsi nommer son père. Par quel hasard cet inconnu se mêlait-il d'une question qui le regardait si peu?

— Laissons, laissons, ajouta-t-il, d'un ton bas et comme se parlant à lui-même, laissons donc les endurcis s'endormir dans leur stupide insouciance. L'enfer sera assez dur pour en faire justice. Mais vous, jeune fleur, que le souffle de ce monde n'a pas encore flétrie, vous que la soif de l'or n'a pas encore desséchée, ne fermez pas votre âme à la voix du ciel. Même quand vos doigts ne sauraient la guérir, vous devez panser cette plaie. Appliquez-lui les remèdes, dussent-ils rester sans effet. Je crois que vous m'avez compris.

— Je m'étonne certainement de ce que vous dites. Où m'avez-vous connue? D'où connaissez-vous mon père?

— Grâces te soient rendues, Etre des êtres, Dieu des pe-

tits, murmura le vieillard, avec un accent creux et guttural et en levant les yeux au ciel. Depuis que les écailles sont tombées de mes yeux, ta lumière est venue me frapper. Sois béni, toi qui ne laisses pas ton pauvre serviteur dans les ténèbres !... Vierge, oui, c'est vous qui exerciez récemment un acte de charité à l'égard d'un proscrit, d'un pécheur, d'un vil fils de Satan.

— Voilà des termes que je n'approuve pas, répondit l'ingénue enfant. Quelque coupable qu'un homme puisse être (et Dieu seul sait jusqu'à quel point il l'est), on ne doit point l'appeler fils de Satan. Vous qui parlez de miséricorde, ne savez-vous pas que celle de Dieu n'a point de limites ?

— Point d'autres que celles que lui pose la malice humaine. Gardez-vous pourtant de croire que je condamne la piété qui vous anima en cette occasion. Quand même Ninive ne se fût point convertie, Jonas eût encore été un prophète. Vous avez fait une œuvre méritoire : que le ciel vous en tienne compte! Mais cet homme est maudit : chacun lui jette la pierre.

— Je me suis aperçue de la répugnance qu'il inspirait à tout le monde. Mais il ne m'en a paru que plus digne de pitié. Heureusement qu'un confrère de la Passion a bien voulu me prêter son aide ; sans cela l'infortuné serait mort sur le pavé.

— O amour des pauvres ! ô perle précieuse perdue dans le fumier de ce monde ! Mais... que celui qui a des oreilles entende. Oh ! quand la miséricorde et la vérité se rencontreront-elles encore ! Quand donc la justice et la paix s'embrasseront-elles de nouveau ! Cela pouvait se faire, cela devait se faire. . Elle ne l'a pas voulu.

— Est-ce de moi que vous parlez ? Je ne comprends pas bien votre langage.

— Eh bien ! pour parler clair : vous pouvez exercer à l'égard de votre malade spirituel la même charité qu'à l'égard de ce malade corporel : vous pouvez guérir sa blessure.

— Connaissez-vous donc mon père ? Et qui êtes-vous pour en parler ainsi ?

— Mon nom n'est pas nécessaire dans la question qui nous

occupe. Qu'importe le pauvre que le monde foule aux pieds? Il peut, il est vrai, avoir quelque prix devant Dieu par le courage avec lequel il supporte les mépris ; mais, encore une fois, son rôle est nul ici-bas : car il n'est que le vermisseau abandonné aux pieds du passant. Jeune fille, votre père est malade et vous savez pourquoi. Eh bien ! pour la troisième fois, je vous le dis : vous pouvez le guérir.

— Comment cela? J'y emploie tous les moyens possibles. Je prie et fais prier pour lui. Il est peu de jours où je ne fasse offrir le Saint Sacrifice de la messe. Je le presse moi-même d'oublier sa blessure, et de pardonner au nom de Notre-Seigneur qui a prié pour ses bourreaux. Et jusqu'ici je n'ai pas obtenu l'objet de ma demande. Mais je compte sur un moyen auquel il ne résistera pas. Deux saints vont venir ici : frère Thomas d'Aquin, et frère Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano. Je crois que je pourrai arriver jusqu'à eux, et les intéresser à la cause de mon père. Pensez-vous qu'il puisse tenir contre leurs instances, s'ils veulent bien condescendre à ma prière?

— Le Dieu des pauvres le sait. Mais la rosée du ciel a beau tomber sur la terre, si celle-ci lui ferme obstinément son sein. Jeune fille, il y avait un moyen plus efficace d'arriver au cœur paternel : c'était de vous interposer vous-même entre lui et l'objet de sa haine.

— Comment cela?

— En épousant le fils du meurtrier de votre frère.

— Oh ! ciel !

— Ne frémissez pas, ne vous indignez pas; mais réfléchissez. Vous vous convaincrez bientôt que c'est là le vrai nœud de la question. Par là les deux extrêmes se trouveront rapprochés, et la réconciliation pourra se faire. Vous ne répondez pas? Vous ne comprenez pas? Robert de Varey n'a rien que d'aimable dans sa personne. Ses qualités sont connues de tous : c'est un chevalier accompli. Vous vous éloignez?

— La nuit tombe, répondit Iréna troublée. La foule est

presque toute entrée dans la ville, et je suis sure que mon père sera en peine de moi.

— Acceptez alors cet anneau qu'il vous présente par mes mains, et... Quoi donc ? fuyez-vous ?

Iréna fuyait, en effet, avec toute la rapidité dont elle était capable. Je ne sais quel bouleversement s'était fait en elle ; elle ne pouvait ni accuellir ni rejeter l'étrange idée qu'on venait de lui indiquer. Il lui semblait vraiment au premier coup d'œil qu'un tel événement pourrait bien être un gage de réconciliation ; d'autre part, elle pensait que son père n'en voudrait jamais entendre parler. Enfin elle se demandait quel pouvait être ce personnage qui connaissait si bien leurs secrets de famille. La tête occupée de tout cela, elle rentra dans la foule, plus attentive aux paroles du vieillard qu'à ce qui se passait autour d'elle. Ce qui fit qu'elle s'engagea dans une rue étroite où un flot considérable du torrent s'écoulait. Dans cette rue se trouvaient plusieurs cavaliers. La monture de l'un d'eux incommodée du bruit, ou atteinte par un des passants, se met à ruer d'une manière inquiétante pour tous ceux qui l'entouraient. Le peuple se presse pour éviter le péril ; les autres chevaux furent pris du même accès de vivacité et s'emportèrent. Le tumulte augmenta nécessairement ; et plus on faisait d'efforts pour échapper au danger, plus la presse augmentait. Or, Iréna se trouvait au plus épais de cette bagarre. Un de ces chevaux, en reculant vivement, la fit reculer elle-même contre une maison. Là, acculée, serrée entre la muraille et la croupe du cheval, elle courait un extrême péril : car si l'animal eût fait un demi-pas de plus elle, était écrasée comme une mouche. La frayeur la saisit ; un voile jaune s'étend sur ses yeux, son sang afflue dans son cœur, puis son cœur cesse de battre, et elle glisse le long du mur jusqu'à terre. Un hasard malheureux amène encore là deux ou trois autres chevaux, indociles à la main de leurs cavaliers. Ceux des spectateurs que leur propre danger n'occupe pas, poussent un cri de terreur.

— Iréna de Ville ! crie-t-on de tous côtés ; un des bons anges

de Lyon ! La fille d'un de nos meilleurs appuis ! — L'effroi est vraiment universel ; et cette circonstance faisait voir combien cette douce vierge était chérie de tout le monde.

En ce moment on voit glisser entre les chevaux et la muraille un confrère de la Passion. Le danger qu'il court, chacun le devine. Le moindre mouvement d'un de ces animaux irrités peut lui coûter la vie. Mais, sans songer à lui-même, il ne se préoccupe que du sort de la pauvre enfant étendue sur le pavé et prête à être écrasée. Agissant alors avec autant d'adresse que de vigueur, il éloigne doucement le cheval qui la menaçait le plus, et retire Iréna avec tant de bonheur qu'un cri de joie s'élève aussitôt parmi les spectateurs. La jeune fille est sans connaissance ; elle ne sent point le service qui lui est rendu, mais tous le sentent pour elle : car chacun se mit à respirer, comme si sa position périlleuse eût suspendu toutes les haleines. Le frère de la Passion emporte en hâte son précieux fardeau. Mais peu à peu le mouvement a ramené Iréna au sentiment de la vie ; quand elle se trouve sur le seuil de sa porte, elle se rend enfin compte de ce qui vient de lui arriver.

— N'entrez-vous pas? dit-elle à son sauveur, qui faisait mine de s'éloigner.

— Ce seuil m'est interdit, répond une voix étouffée par la partie du vêtement qui couvrait la figure.

— Aucun seuil n'a jamais été interdit à un bienfaiteur. Vos règlements, je le sais, ne vous défendent pas d'entrer dans les maisons. Vingt fois des frères de la Passion, du Crucifix, sont venus nous demander l'aumône pour les pauvres, ou un linceul pour les morts.

— Ne se découvraient-ils point alors ?

— Oui, mon père l'exigeait, et l'exige toujours, pour éviter d'être trompé, comme il l'a été plus d'une fois par des voleurs déguisés sous les insignes de la charité. Mais ce n'est point le cas ici. Il ne pourra voir qu'avec reconnaissance le sauveur de sa fille.

— Vous vous trompez, Iréna ; il le verrait avec dégoût.

— Etes-vous donc un malfaiteur?

— Non.

— Un pauvre de Lyon?

— Non.

— Quelque mendiant qui ait honte de sa pauvreté? Je vous offrirais alors volontiers une récompense.

Le frère parut un instant réfléchir. Puis il reprit :

— Une récompense! je l'accepterais volontiers, si elle devait me conserver votre souvenir. De l'argent! de l'or! je n'en ai pas besoin. Grâce au ciel! je puis vivre; je puis même soulager les pauvres.

— Quel motif alors avez-vous de me dissimuler votre nom? Que j'aie au moins la facilité de vous nommer devant Dieu dans mes prières.

— Me le promettez-vous? J'ai grand besoin de prières, et il me serait extrêmement agréable de savoir que vous voulez bien vous souvenir de moi dans les vôtres.

— C'est pour moi un devoir de reconnaissance. On pouvait rapporter à mon père sa fille morte; vous la lui rapportez vivante; c'est là, je pense, un bienfait qui doit vivement le toucher. Quant à moi, je vous prie de croire que je ne vous oublierai pas.

— Puis-je le croire? puis-je le croire? répéta le libérateur inconnu.

Se penchant ensuite sur la jeune fille, il lui dit tout bas :

— Je suis Robert de Varey : que le ciel vous bénisse, Iréna!

Et il s'éloigna. Etonnée, Iréna réfléchit longtemps à l'étrange hasard qui rapprochait les paroles du vieillard de l'incident qui venait de se passer. N'y avait-il pas là un trait de Providence? Ne semblait-il pas vraiment que Dieu voulût ménager la réconciliation de son père avec l'objet de sa haine? Et n'était-ce pas pour elle, comme on le lui insinuait tout à l'heure, une obligation de conscience de se prêter à ce moyen de terminer une inimitié qui fait le tourment de sa vie?

Cependant Iréna s'empressa de raconter à son père le danger

qu'elle avait couru et la manière miraculeuse dont elle y avait échappé ; mais elle parla d'un frère de la Passion, et ne nomma point Robert de Varey.

X.

LE REGARD D'UN SAINT.

Le lendemain on aurait pu voir Iréna, assistant à la messe à l'église des Cordeliers, tout émue et les joues baignées de larmes. Elle avait vu, elle voyait un saint! Le cardinal, évêque d'Albano, l'illustre Bonaventure était à l'autel. Dépouillant les insignes de sa dignité, jusqu'au jour où il faudrait paraître au concile, il avait revêtu l'humble habit de Franciscain : trop heureux d'oublier, dans la paisible obscurité du cloître, les grandeurs et les titres qu'il avait été forcé d'accepter. C'était lui surtout que le regard de la pieuse vierge cherchait dans la foule immense de la veille. Mais il lui avait été impossible de rien distinguer dans le tumulte. D'ailleurs celui qu'elle désirait n'était point au sein de la pompe, n'était pas au milieu du bruit. Du plus loin qu'il avait aperçu le convoi, il était descendu de sa mule, et s'était soustrait à tous les regards; il n'entra même, dit-on, que fort tard dans la ville, à la façon du plus vulgaire pèlerin. A l'aspect de ce modeste religieux, marchant pensif et recueilli, qui eût pu s'imaginer voir l'âme du futur concile, la gloire de l'épiscopat, l'honneur du Sacré Collége et l'une des lumières de l'Eglise universelle?

Il était là, célébrant le Saint Sacrifice avec un air de dévotion qui eût touché le cœur le plus insensible. Son âme ravie en Dieu laissait percer sur son angélique figure la ferveur dont elle était inondée. On voyait, pour ainsi dire, rayonner son

front; son œil doux et ardent semblait pénétrer le grand mystère qui s'opérait par ses mains. Sa figure maigre portait l'empreinte de l'austérité; car, sous la pourpre romaine, il n'avait rien perdu de l'esprit de pénitence puisé dans le cloître. Quelle modestie! quel recueillement! quelle gravité! Avec quelle respectueuse tendresse il traite l'auguste victime! Des larmes de bonheur, de tristesse peut-être, découlent de ses yeux : il y a toujours tant de sujets de douleur et de joie pour l'âme d'un saint! Et puis la satisfaction de goûter les délices du ciel fait trouver tant d'amertume dans les choses de la terre! Et ce monde est si bien pour tous une vallée de larmes!

Combien Iréna était attendrie en contemplant cet illustre fils de saint François! Oui, le comble de ses vœux eût été de pouvoir lui offrir l'hospitalité. Mais, en vérité, elle n'y songeait pas, quand elle s'imaginait que cela fût possible. Toutefois, elle obtiendra de le voir, de s'entretenir avec lui, et d'éclaircir enfin les doutes qui commencent à s'élever dans son esprit. En attendant, elle est émue de tendresse à contempler cet ange au saint autel; elle sent descendre en son cœur un peu de la piété qui l'anime. Voilà bien l'humble cénobite qui lavait la vaisselle du couvent, au moment où on lui apportait le chapeau de cardinal (1). Voilà bien le docteur séraphique, qui interrogé par son glorieux rival, Thomas d'Aquin, où il avait puisé sa science, montrait silencieusement son crucifix (2). La sainteté a des caractères qui frappent immédiatement l'œil le moins clairvoyant. Mais que c'est une grande chose que la sainteté! Il n'y a vraiment qu'elle d'estimable au monde. C'est en lisant son empreinte sacrée sur le front d'un homme qu'on se sent pénétré d'admiration pour elle. Combien Iréna donnerait pour posséder cette perle bénie! Comme elle l'achèterait volontiers, au prix de tout ce qu'elle peut posséder et espérer ici-bas! Mais s'il n'est pas donné à tout le monde de

(1) On connaît ce trait de l'histoire de saint Bonaventure. — (2) Idem.

parvenir à une pureté aussi éminente que celle qui brille ici, du moins doit-on y tendre autant que possible, se mortifier, s'immoler, se dégager des attraits du monde et suivre de loin les traces de ces privilégiés de Dieu.

Quand la messe fut finie, Bonaventure resta longtemps agenouillé au pied de l'autel, pour faire son action de grâces. Sa figure devint toute radieuse alors; un sourire céleste reposait sur ses lèvres. Les yeux levés au ciel, la tête un peu penchée, les mains croisées sur sa poitrine, il offrait le type le plus saisissant de l'homme transformé, spiritualisé, en quelque sorte, par la présence de Dieu. Longtemps Iréna considéra ce doux spectacle; sans qu'elle sût pourquoi, son regard se baignait de larmes; elle jouissait et elle souffrait; elle était heureuse de voir cette vivante image de Jésus-Christ; elle s'attristait d'être si loin d'un si beau modèle. Ce fut alors qu'elle vit ces beaux yeux, jusque là perdus dans le ravissement, descendre et s'abaisser sur elle. Sur elle, pauvre-petite créature, abîmée dans son néant! Le saint l'avait regardée; le saint l'avait vue! Je ne sais quel tressaillement intérieur lui dit que c'est à elle que ce moment d'attention a été donné; elle a senti un élan d'amour surnaturel saisir toutes les puissances de son âme; elle pense que le Seigneur a bien voulu désigner sa bassesse à ce grand cœur, si élevé dans les voies de la perfection. Bientôt ce regard remonta vers le ciel, pour n'en plus redescendre pendant plus de six heures. Pendant six heures, frère Bonaventure pria pour l'Eglise, pour la ville, pour les divers objets du Concile; ou plutôt pendant six heures il demeura absorbé dans les grandeurs divines, tour à tour souriant ou pleurant, tour à tour ravi des beautés qu'il découvre dans le ciel ou attristé des misères qu'il devine sur la terre.

Mais la jeune fille sortit de l'église pleine d'un secret espoir.

— Oui, se disait-elle, le nœud de ma destinée se dénouera par ce moyen. C'est de la bouche de frère Bonaventure que j'apprendrai ce que le ciel veut de moi.

XI.

PREMIER MOYEN.

— Tu dois être excédée, chère petite, lui dit son père le soir. J'espère que la journée d'hier a été assez fatigante. Dieu! quelle cohue! quel effroyable désordre!

— N'appelez pas cela un désordre, mon père : c'était de la joie et de l'empressement, c'était le désir impatient de voir le Saint-Père. Je suis bien sûre que Sa Sainteté en a été ravie. Toutes les personnes qui ont pu la voir attestent que sa figure rayonnait de bonheur.

— Je ne dis pas le contraire. Je l'ai entrevu, en effet, et je puis assurer qu'il n'avait pas l'air mécontent. Mais, au bout du compte, un peu plus d'ordre n'aurait pas nui.

— Ce sont surtout les habitants de la campagne qui ont produit cette confusion. Ils ne connaissaient point les règlements du maître des cérémonies, et se sont précipités en masse au-devant du souverain Pontife.

— A la bonne heure! répondit Pierre de Ville en secouant la tête; mais il y a encore une autre raison que tu ne devines pas : la volonté, les menées des chanoines.

— Quel intérêt les chanoines ont-ils pu avoir à semer le trouble dans le convoi?

— Tu ne comprends donc pas que nous étions là, nous, les élus du peuple; nous, les conseillers de la ville; nous, les imperturbables adversaires de leurs prétentions. Tu oublies que j'avais en main les clés de Lyon, des clés neuves en signe de notre nouvelle autorité, et que je devais les présenter au Pontife avec un compliment qui cachait, sous des termes

honnêtes, des réclamations et des plaintes. Et bien! c'est ce qu'il fallait à tout prix empêcher. Il importait au chapitre qu'une voix libre n'arrivât pas, dès le seuil, aux oreilles du Saint-Père. Comprends-tu maintenant ?

—Je comprends, mon père, que les véritables clés de la ville étaient en d'autres mains que les vôtres; que vos belles clés, par conséquent, ne pouvaient ni ne devaient être présentées au Pape. Les droits du chapitre sont certains; ceux du corps de la ville sont bien douteux. Du reste, les clés des chanoines n'ont pas plus été offertes au Pape que les vôtres; nous n'avons offert que nos cœurs. Ici, par exemple, nous avons été tous d'accord; je l'espère, du moins. Toutes les dissensions ont dû être oubliées, et le seront à jamais, s'il plaît à Dieu. Le saint Pontife, qui nous trouve encore aigris, encore indisposés les uns contre les autres, nous laissera tous unis et parfaitement réconciliés.

Pierre de Ville secoua longtemps la tête, d'un air dubitatif, et chercha à détourner la conversation.

— Et-tu bien remise de ton accident? Mon sang bout dans mes veines, quand je songe au danger que tu as couru. Comment! on aurait pu me rapporter mon Iréna morte? Cela me fait trembler rien que d'y penser.

— Eh! oui, cher père, et c'est pure miséricorde de la part de Dieu, s'il n'en a pas été ainsi. Un instant de plus, un demi-pas de plus de la part d'un cheval : et j'étais broyée. Oh! j'ai bien remercié le bon Dieu ce matin de n'avoir pas permis que je fusse jetée ainsi sans préparation dans l'éternité.

— Je n'aurais pas été inquiet sur ton sort éternel, chère enfant Mais quel coup pour moi! quelle existence! quel affreux délaissement! Je te remercie, bonne petite, de ce que tu as bien voulu vivre.

— Eh! mon père, c'est Dieu qu'il faut remercier; c'est à lui que nous devons rendre nos actions de grâces. Si vous voulez bien me le permettre, je donnerai un ornement neuf à l'église des Franciscains.

— Je te le permets de grand cœur, et je veux moi-même offrir aussi mon petit don à celle des Augustins. Guy de la Mure leur a bâti un autel; je leur construirai l'autre vis-à-vis. A propos de la Mure (et c'est justement ce que je voulais te dire), il attend son fils aux premiers jours; car le roi Philippe a fait annoncer son arrivée. Quand ton vœu expire-t-il? A la Saint-Jean, je crois. Le cher homme compte les semaines, et son fils aussi. Ah! çà, pourquoi ne mets-tu pas ce joli collier qu'il t'a donné? Sais-tu d'où il vient?

—Vous ne me l'avez pas laissé ignorer, mon père : c'est un don de messire Godefroi.

— Très-bien! c'est-à-dire qu'il a passé par ses mains pour venir à toi. Mais ce que tu dois savoir, c'est qu'il vient de la reine mère, de dame Marguerite de Provence, l'épouse du saint roi Louis. J'espère que tu ne le vendras pas comme les autres pour soulager tes pauvres.

— Ce serait encore le plus bel usage qu'on en pût faire. Je suis même bien sûre que la reine n'en serait pas fâchée. On ne saurait trop faire pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

— Soit, mais attends au moins un peu avant de le vendre. Guy de la Mure est tout joyeux. Il a la parole de l'archevêque de Reims pour bénir votre union, si... Tu comprends! Ce serait un grand honneur pour toi : oh! tu vas être bien fière, ce jour-là, et moi aussi. Sais-tu que ce brave archevêque a été sur le point de venir loger chez nous?

—Je suis désolée de voir que notre maison reste vide. Il me semblait que, dans cette multitude de prélats et d'abbés, il nous en reviendrait au moins quelques-uns.

— Je sais que tu y comptais. Mais ces couvents ont ouvert leurs flancs, et tout a été absorbé. Je crois qu'ils en avaleraient bien encore autant. N'oublie pas que quand le pape Innocent habita Lyon, il logea au monastère de Saint-Just, lui et toute sa cour, et que pas un des chanoines ne fut obligé de se déranger : tant il y a d'appartements dans ces vastes édifices!

Et puis... puis... Ah! ma chère fille, comme tu es simple dans ton inexpérience! Comment as-tu pu croire qu'il te viendrait quelqu'un?

— A cause du grand nombre d'étrangers. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous arrivés, tant s'en faut. C'est seulement au printemps que le Concile doit s'ouvrir. Ceux qui sont déjà venus ont des intérêts à régler avec le souverain Pontife, et ont voulu profiter des loisirs qu'il aura d'ici au mois de mai.

— Soit. Eh bien! retiens ce que je te dis: il ne t'en viendra pas un, pas un. La main des chanoines est là.

— Toujours vos aigreurs, mon père! Vous finirez bientôt par vous persuader que les chapitres de Saint-Jean et de Saint-Just n'ont qu'une chose à faire, une seule: vous contrarier.

— Non pas moi, chère amie; ma chétive personne n'en vaut pas la peine. Mais encore une fois, ce qu'ils voient en moi, c'est leur antagoniste, c'est le représentant d'un peuple qui tend à secouer le joug. Nous envoyer un archevêque, ou un évêque, ou un prélat, ou un abbé, ou même un simple moine, eût été un honneur; et c'est justement ce qu'on veut éviter. Il ne faut pas que le conseiller de la cité rebelle (c'est ainsi qu'ils appellent Lyon) obtienne la moindre marque de considération de la part de ceux qui se croient nos souverains. Mais nous espérons que le roi Philippe mettra ordre à tout cela.

— Aussi bien, mon père, quelle nécessité pour vous d'être conseiller? C'est un bien pauvre honneur (si tant est que c'en soit un), et c'est un bien grand souci. Ne pourriez-vous pas prier la ville de choisir un autre...

— O ma fille, ne touche pas cette corde: tu sais combien elle est sensible. Quoi! refuser l'honneur de représenter sa patrie! Ne pas accepter les suffrages de ses concitoyens! Ne pas prendre en mains les droits que l'on me confie! Quoi! déserter la cause du peuple aux jours du danger! reculer devant l'accomplissement des devoirs civiques! Ce serait une lâcheté dont ton père n'est pas capable. Je ne suis pas ambitieux, Iréna, tu

le sais : je ne cours point après les distinctions ; la fortune amassée par mon industrie et celle de mes pères me suffit. Mais quant à me soustraire au périlleux honneur de représenter et de défendre notre glorieuse cité de Lyon, jamais ! jamais ! Je consacrerai tous mes efforts, tous mes soins, à la grande œuvre de notre affranchissement ; la ville aura jusqu'à mon dernier soupir.

— Je prie Dieu, mon père, qu'il bénisse vos intentions ; car elles peuvent être droites à ses yeux. Mais je ne saurais vous dissimuler...

— En veux-tu la preuve, répliqua vivement Pierre, que c'est le conseiller que l'on poursuit en moi, ou plutôt en nous tous ? Eh bien ! c'est que, des douze qui formons le conseil de la ville, un seul a reçu avis qu'il aurait quelqu'un à loger, et celui-là... tu sais qui c'est.

— Le sire de Varey.

— Le partisan enragé du chapitre ; l'âme damnée de l'obéancier de Saint-Just, et du prévôt de Saint-Jean ; l'homme ennemi des intérêts de la ville, et que les intrigues des chanoines ont su faire élire...

— Comme conciliateur, mon père, comme moyen de transaction. Vous savez bien que c'est dans une pensée de paix qu'un grand nombre de citoyens l'ont élu, pour prouver à Messieurs du chapitre qu'on a envie de s'entendre avec eux.

— C'est bien. N'en parlons plus, et revenons à notre sujet. Iréna, le sire de la Mure est bienheureux de songer que son fils arrive. Il m'a lu la dernière lettre de Godefroi, et je puis dire qu'il n'y est question que de toi. Tu sais que je n'ai point voulu te contrarier dans ton vœu. Tu m'as demandé un an pour réfléchir ; cet an sera bien long à s'écouler ; mais tes réflexions doivent être faites. Aussi bien que Guy, je vois ce moment approcher avec bonheur. Salviati de Lucques me demande la remise de mon commerce, je le renvoie à l'époque de ton mariage ; alors je te ferai une dot riche et belle, chère

petite, riche et belle, digne de mon amour pour toi, et je me consacrerai tout entier aux intérêts de la patrie. Sais-tu que tu vas porter là un nom bien honoré? Les de la Mure! Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de familles plus illustres que celle-là dans tout notre Lyonnais. Tu rougis... On dirait que tu es toute confuse de cet honneur.

— En vérité, mon père, le sire de la Mure aurait pu jeter les yeux sur quelqu'un de plus digne que moi. Du reste, je vous prie de ne pas traiter ce sujet-là. Vous savez que j'ai réservé ma décision, et que j'ai promis de ne point parler de mariage avant la fin du concile.

— Si tu parles de naissance, reprit de Ville, malgré l'observation de sa fille, c'est vrai : nous ne saurions lutter avec la famille qui ambitionne ta main. Mais, ma fille, sous d'autres rapports, sous celui de la fortune, par exemple, ou de l'honnêteté, ou de la religion, ou de la loyauté, j'entends que nous ne le cédons à personne. Les écus que tu apporteras dans cette maison ne nuiront point à sa splendeur. Peut-être devrais-je dire qu'ils la relèveront : car Guy de la Mure, et surtout son père, ont bel et bien ébréché leurs domaines. Tu vois d'ailleurs que le peuple, en nous honorant en même temps du titre de conseiller, a bien montré qu'il nous égale dans son estime. Du reste, ma fille, je n'entends diminuer en rien l'honneur qui t'est fait. Oui, il est glorieux pour toi de devenir l'épouse de Godefroi de la Mure, l'écuyer du Monsieur Philippe, le roi de France. Ce sera certainement un grand sujet d'étonnement pour tous les badauds de la cité. Eh bien! que les badauds s'ébahissent, que les jaloux critiquent, que les ennemis murmurent : peu nous importe, Iréna : tu n'en seras pas moins l'heureuse femme d'un illustre et beau chevalier, et moi le père le plus heureux et le plus fier, quand je te conduirai à l'autel. Dis-moi : ne seras-tu pas bien contente d'être mariée par l'archevêque de Reims?

— Assurément... si je dois être mariée, il me sera doux d'être bénie par Monseigneur de Reims.

— *Si!* Voilà un drôle de si! Est-ce que tu hésiterais, par hasard?

— Vous savez, mon père, que j'ai demandé un an pour réfléchir. D'ici là, permettez-moi de ne pas répondre d'une manière précise. Je ne suis engagée à rien; je reste libre.

— Oui, ma fille, entre nous, tant que tu voudras. Ton père est loyal en tout et partout, au dedans comme au dehors. Je ne te retrancherai pas une heure du temps que tu m'as demandé. Mais songe que Godefroi de la Mure va venir, qu'il voudra te voir, qu'il te courtisera, et que tu seras bien obligée de lui donner une réponse.

— J'estime assez messire Godefroi de la Mure pour croire qu'il respectera la résolution que j'ai prise de ne point engager ma parole avant le terme que je me suis fixé par un vœu.

— Un jeune chevalier, un officier de la cour de France aura certainement de la peine à entendre de cette oreille. Mais enfin je suis bien aise de savoir que telle est ta résolution : car je prendrai mes précautions avec lui.

— J'ajoute même, mon père, que je vous prie de ne point l'admettre ici pendant son séjour à Lyon. C'est une condition essentielle. Je veux être pour lui comme si je n'étais pas.

— Décidément, Iréna, tu deviens sauvage. Tu n'y songes pas, ma fille, quand tu poses une condition semblable. Comment! le jeune de la Mure ne viendra point chez moi! Le seuil de ma porte lui sera interdit! Il n'aura pas la facilité de te voir, de te connaître, de t'étudier, avant de te prendre pour femme! Voilà vraiment un cas bien singulier. Mais j'espère que tu en reviendras. Oui, d'ici à ce que le roi arrive, tu réfléchiras encore. Crois-moi, Iréna, l'alliance qui t'est offerte est trop honorable, trop glorieuse, pour que tu ne t'empresses pas de l'accepter.

— Je vous répète, mon cher père, que je considère la chose comme vous. Je m'étonne de plus en plus que le sire de la Mure ait porté les yeux sur une pauvre petite créature comme votre fille. Mais pourtant cette petite fille a sa volonté; elle entend

rester libre. Dans une question aussi grave que celle du mariage, on ne saurait apporter trop de réflexion, trop de maturité.

— Réflexion! maturité! maturité! réflexion! reprit Pierre de Ville, en balançant simultanément sa tête et l'une de ses jambes. Il me semble, à moi, que plus on réfléchit en pareille matière, plus on s'embrouille. Prends pour exemple ton père et ton oncle. Je connaissais de vieille date la famille de ta mère; mais j'avais à peine vu celle-ci, puisqu'elle a passé sa jeunesse à Pise, chez son aïeul. Eh bien! à son retour d'Italie, mon père m'engagea à la prendre pour femme. Nous nous vîmes cinq ou six fois, dix fois peut-être, et tout fut conclu. Ah! la pauvre créature! pourquoi a-t-elle si peu vécu? Pourquoi m'a-t-elle laissé si tôt? Pourquoi...

Le cœur du brave homme se serra si fort qu'il dut s'arrêter et verser une larme.

— Et mon oncle, mon père? Il ne fit donc pas comme vous?

— Non, fillette, non : tant s'en faut. Il courtisa dix ans une cousine de ta mère, des Pizzoli de Florence. Dix ans de suite, ils se demandèrent en mariage, et se dirent oui. Mais l'affaire se remettait toujours, tantôt sur la proposition de l'un, tantôt sur celle de l'autre, tantôt même sur l'avis des parents. Puis, de remise en remise, tout alla si bien que rien ne se fit : Rosa Pizzoli repartit pour Florence, et s'y maria, et tu as vu ton oncle traîner ici une vie triste, ennuyée, et mourir célibataire. Or, j'ai toujours été convaincu que, s'il s'était marié, il aurait vécu heureux et tranquille. Encore une fois, ne va pas te jeter ainsi dans les délais. Te voilà à seize ans; depuis trois ou quatre mois, la question est posée devant toi; tu as eu tout le temps de la tourner et de la retourner sous toutes ses faces, et cela avec d'autant plus de liberté que, ton futur étant absent, ce n'était pour toi qu'une affaire de spéculation. A quoi serviraient de nouveaux délais, de nouvelles tergiversations? J'admets que la cérémonie n'ait lieu qu'après l'année

écoulée; mais au moins qu'on puisse compter sur toi, et que Godefroi sache nettement, et de ta bouche, que tu seras sa femme.

— Mon père, s'il vous plaît, qu'il n'en soit pas ainsi. Priez messire de la Mure de me laisser ma liberté, une liberté complète. De deux choses l'une : ou il désire sincèrement m'épouser, ou non. Dans le premier cas, quelques mois de délai ne sauraient détruire son affection; dans le second cas, ni vous ni moi ne devons tenir à cette alliance.

— Ah! petite chatte, je comprends ta ruse. Tu te caches pour mieux te montrer; tu te refuses pour mieux te faire désirer. C'est bon à savoir. Ceux qui n'ont pas connu ta mère n'ont qu'à venir : ils la retrouveront encore ici. Je te remercie pourtant de m'avoir donné le nœud de ta conduite. Car enfin je serai bien obligé de rendre un peu raison de tout ceci, au moins au père, qui trouvera certainement ta manière d'agir fort singulière. Enfin, comme tu voudras. Au moins, tu ne pourras jamais m'accuser; et si un jour tu n'es pas heureuse, ce n'est pas à ton père que tu t'en prendras. Ton sort, quel qu'il soit, sera ton propre ouvrage.

— Mon père, répondit Iréna, heureuse de la latitude qu'on lui accordait, je ne pourrai jamais vous accuser que de m'avoir trop aimée. Je suis honteuse des attentions que vous avez pour moi. Croyez bien que j'en suis aussi reconnaissante que possible. Je vous remercie, en particulier, de la liberté que vous voulez bien me laisser dans cette affaire. Je vous promets de m'en occuper sérieusement, et quand mon temps sera écoulé, de vous donner une décision que je ne rétracterai plus.

— A la bonne heure. J'ai oublié de te dire qu'il court un bruit en ville : c'est qu'on attend une députation de l'empereur grec.

— Je l'ai ouï dire aussi, mon père. Un des principaux buts du souverain Pontife est de travailler à la réunion de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque. Oh ! si ce grand dessein pouvait réussir ! Les bons pères dominicains nous ont requises d'avoir

à prier dans ce sens, et je vous assure que j'y apporte le plus grand cœur. J'ai mis à contribution tous nos pauvres malades, tous ceux qui peuvent prier; et ceux qui ne peuvent pas prier offrent au moins leurs souffrances.

— Même tes *rétrécis* ?

— Oui, mon père, et je compte beaucoup sur l'effet de leurs prières. Il y a quelques jours, me trouvant au milieu d'eux, je les exhortai à se joindre à moi. Ils étaient vingt-deux dans la salle. A peine avais-je récité la moitié du *Pater* que tous étaient en convulsion, chacun à sa façon. C'était vraiment un spectacle bien digne de pitié : ces bouches grimaçantes, ces têtes de travers, ces bras disloqués, ces jambes tordues, ces gorges étreintes. Mais je suis bien convaincue que c'était aussi une prière bien agréable au bon Dieu. Et puis ce que j'ai remarqué de particulier, c'est que tous sont au moins arrivés jusqu'à *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.* L'accès ne les a pris que là : comme si le mal leur eût accordé la permission de se résigner à la volonté de Dieu. N'est-ce pas quelque chose de bien touchant ? Oui, oui, de telles souffrances supportées avec tant de patience, sont la plus belle des prières, et je ne doute pas que le Seigneur ne l'exauce

— Et ton excommunié, en feras-tu façon ?

— Dieu seul le sait, mon père. Le cœur humain renferme de grands abîmes, et nous serions bien téméraires de prétendre les connaître. Cet homme est certainement le plus étrange que j'aie jamais vu. Son état de souffrance et d'abandon m'avait d'abord touchée; mais aujourd'hui je ne sais plus quelle est la nature du sentiment que j'éprouve pour lui. Je crois que j'en ai peur. On l'a relégué dans une espèce de souterrain, où il est bien mal; mais personne ne voudrait souffrir sa présence, et si seulement on savait qu'il est là, l'hospice serait vite déserté. Eh bien ! l'autre jour je l'ai surpris; il était dans l'état ordinaire, c'est-à-dire comme nous sommes tous, bien solide sur ses jambes, avec des yeux fixes, dans une situation tranquille, et paraissant tout à fait dégagé du mal

dont je l'avais vu souffrir. Les frères m'ont dit l'avoir aussi observé de près, et n'avoir remarqué en lui aucun symptôme de contraction. Du reste, il mange peu, est fort sombre, ne répond point aux questions qu'on lui adresse, ou n'y répond qu'en faisant quelques contorsions plus factices que réelles. Ne trouvez-vous pas cela fort extraordinaire ?

— C'est tout simplement un imposteur. Un vrai *Rétréci* ne se débarrasse pas aussi aisément de son mal. Je t'engage fort à n'y plus retourner.

— Pardon, mon père, j'y retournerai : car s'il n'est pas bien malade de corps, il l'est au moins de cœur. C'est un *pauvre de Lyon*.

— Ils nous ont soutenus vigoureusement dans l'affaire de Saint-Just. Avec quelques centaines d'hommes aussi décidés, nous aurions certainement emporté la place. Je ne les hais plus autant que je les haïssais.

— Leurs personnes, mon père, n'ont jamais été haïssables : mais leurs erreurs ! Vous savez bien ce que l'Eglise en pense.

— Ce sont de vrais patriotes. Je n'ai pas vu un de nos hommes montrer une ardeur plus sage et plus mesurée, surtout mieux soutenue, que ces fils de Valdo. Oui, tu as raison : ils ont des idées fausses, mais leur patriotisme vaut bien la peine qu'on les excuse.

— Quel patriotisme, mon père ? Si vous pensez qu'ils agissaient par intérêt pour la ville, vous vous trompez. Les témoins assurent qu'ils n'étaient mus que par la haine du clergé et de ses richesses. Vous avez entendu là-dessus messire de Fuers : autour de lui ils murmuraient avec une joie féroce, se promettant de promener partout le fer et le feu. Leur vengeance même ne devait pas se borner à la destruction des moines : ils pensaient à la reporter sur les riches. On dit qu'ils avaient déjà dressé une liste des maisons où ils se proposaient d'exercer leur fureur. Et si je répète cela, ce n'est pas tant pour jeter le blâme sur eux que pour prouver combien ils sont dignes de pitié. La plupart ne sont que des ignorants, comme

dit le frère Hilarius ; ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, et moins encore quelles seraient les conséquences de leurs doctrines. C'est ce qui les rend plus dignes de compassion. Il me semble que ce serait pour moi un grand bonheur d'en ramener un, un seul, si le bon Dieu m'en jugeait digne.

— Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à ton frère Hilarius. Sais-tu qu'il veut en introduire un dans son mystère ? Oui, il y aura un vaudois caché sous la figure de Judas. L'idée est originale. Judas demandera pardon pour avoir voulu s'approprier l'argent d'autrui. Et les échevins de Jérusalem prieront le Sauveur de lui pardonner, à raison de son zèle pour le bien public. Que dis-tu de cela ?

— Je pense que le frère Hilarius arrangera tout pour le mieux. Ce n'est certainement pas lui qui ira faire l'apologie de l'hérésie. S'il introduit un vaudois dans sa pièce, il aura en vue de prendre ces malheureux par la douceur, en leur faisant voir que leur doctrine est contraire à la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'en abjurant paisiblement leurs erreurs, ils rentreront dans le sein de l'Eglise notre mère.

— Je n'y trouve pas à redire. A propos, sais-tu déjà ton rôle par cœur ?

— Oui, mon père, à peu près.

— Je le crois : ta mémoire est si heureuse ! Aussi conviens que je n'ai rien négligé pour la cultiver. Tu es savante, Iréna, comme peu de jeunes filles le sont dans cette ville. C'est encore là un trait de ressemblance avec ta mère. Je suppose que tu as obtenu ce que j'ai demandé pour toi : l'honneur de faire le compliment à la personne de Jésus-Christ.

— C'est moi qui représente la reine de Saba, et qui fais le compliment à Notre-Seigneur, à son entrée dans la ville.

— Très-bien. C'est le plus beau rôle, et j'en suis fier. Mais ce n'est pas sans peine que tu l'as emporté sur...

— Sur Mechtilde de Varey. Je regrette, mon père, qu'il en

soit ainsi. Je céderais bien volontiers ma place à Mechtilde.

— Sans doute! afin qu'elle aille étaler sur la scène les bijoux de ta mère.

— Elle en est libre; ces bijoux sont à elle. Du reste elle les a achetés du joailler lombard, sans savoir d'où ils venaient.

— Très-bien. Et les porte-t-elle sans savoir d'où ils viennent? Comment se fait-il, alors, qu'elle affecte toujours de les étaler, quand elle sait que toi ou moi devons la voir, à l'église, par exemple?

— Il me semble que voici trois semaines qu'elle ne les porte plus.

— Ha! C'est généreux de sa part. Je l'en remercie; car ce m'était un crève-cœur terrible.

— Et vous, mon père, ne paraîtrez-vous point dans cette circonstance?

— Non, Iréna, à aucun prix. Et tu sais bien pourquoi. Varey y sera, et je ne veux point le voir à mes côtés : point! amais! La main des chanoines est encore là-dessous. Mais... jamais!

— Il est certain que l'intention du frère Hilarius était de favoriser un rapprochement entre les deux partis. Pour cela il a imaginé deux factions ennemies se réconciliant à Jérusajem, à l'occasion de l'entrée de Jésus-Christ. Les chefs de ces deux factions doivent s'embrasser sur le théâtre, avant d'aller au-devant du Sauveur; non-seulement les chefs, mais plusieurs membres jusque-là ennemis. Cette scène produira sans doute le plus bel effet. On dit que le Pape l'approuve fort; car le frère a pris conseil de Sa Sainteté. Et c'était vous et le sire de Varey qui deviez figurer les deux chefs et vous embrasser.

— Point! Jamais!

— Et moi embrasser Mechtilde.

— Fais ce que tu voudras. C'est la main, c'est le souffle du chapitre. Point! Jamais!

— Cela est vrai, oui, l'obéancier de Saint-Just en a donné

la première idée au frère. Il est même décidé que vous devez prononcer le discours qu'il a préparé pour la réception du Pape, et qui n'a pu être débité, à cause de la circonstance. Il est certain encore que cette partie de la pièce a été lue au chapitre de Saint-Jean et qu'elle a été généralement approuvée. L'archevêque, monseigneur Pierre de Tarentaise, assistait à cette lecture et en a été si content qu'il a battu des mains. Mon père, ce serait si beau !

— Point ! Jamais !

— Comme toute la ville sait que vous n'aimez pas messire de Varey...

— Comment ? je ne l'aime pas ! Je le hais à mort : à mort, te dis-je !

— Oui, cette réconciliation eût fait un effet prodigieux ; toute l'assemblée eût battu des mains avec transport ; je veux dire toute la partie lyonnaise de l'assemblée ; car personne n'ignore que vous en voulez à messire de Varey.

— C'est le meurtrier de mon fils ! Il m'a tué mon cher Irénée !

— Hélas ! mon père, votre haine ne fait pas revivre cet enfant bien-aimé. Ce qui est fait est fait : qu'y pouvez-vous ? qu'y pouvons-nous ? Mais votre âme ! votre pauvre âme ! La livrerez-vous au démon de la haine ?

— Il a tué mon fils ! il a tué mon chéri ! il a tué l'héritier de mon nom !

erre de Ville, ordinairement si calme, prononçait ces mots avec un tel ton, avec un tel regard, avec une telle expression de physionomie, que sa pauvre enfant en fut effrayée. On voyait que le sens de ce malheureux père était comme renversé par cette amère pensée : *Il a tué mon fils !* Ce malaise n'avait jamais paru à Iréna aussi caractérisé que ce soir ; les yeux de son père lançaient la flamme, et le tremblement de ses lèvres et de ses doigts attestait que son corps ne souffrait pas moins que son âme de cette haine dévorante. Et la chère petite voyait que le dard s'enfonçait de plus en plus dans ce

cœur malade; que tous ses efforts pour le réconcilier avec son ennemi n'aboutissaient qu'à le lui rendre plus odieux; et que, sans un coup particulier de la Providence, ce poids de colère suivrait son père au tombeau. Oh ! combien cette pensée lui était lourde et douloureuse ! Cet homme si loyal, si généreux, si fidèle à tous ses autres devoirs perdait le fruit de ses aumônes et de ses vertus par le fait d'une misérable rancune ! Et il pouvait être frappé de mort dans cet état ! Et il pouvait tomber dans les flammes éternelles ! Oh ! encore une fois, l'âme aimante d'Iréna était accablée de cette crainte poignante.

Bien des essais lui restaient encore à faire pour arracher cette pointe funeste de l'âme paternelle. Elle voulait lui ménager un entretien avec le Saint Père; elle voulait lui amener frère Bonaventure, ou frère Thomas, tous les deux peut-être; elle voulait... que ne voulait-elle pas ? que ne rêvait-elle pas ? La charité est ingénieuse et active; elle a ses vives ardeurs, son ambition; elle peut tout tenter, même l'impossible. Nous ne pourrions donc dire tous les moyens que la jeune fille se proposait de mettre en œuvre, pour atteindre le but si désiré. Mais parmi ces moyens il en était un, nous l'avouons, sur lequel elle comptait, sinon pour éteindre, du moins pour amortir ce feu terrible de la haine; c'était de dire par qui elle avait été sauvée. Comme elle croyait connaître son père, il lui semblait qu'il ne pourrait se défendre d'un mouvement de reconnaissance pour le jeune de Varey, et que ce serait là un commencement de rapprochement. Mais elle avait besoin pour cela d'un peu de calme, et la circonstance le lui fournit aussitôt. En effet, un moment de silence avait apaisé le trouble de Pierre de Ville. Comme il ne craignait rien tant que de lui faire de la peine, il suffisait qu'elle se tût un instant pour alarmer sa tendresse.

— Laissons ces tristes souvenirs, reprit-il en se secouant lui-même; et passons à autre chose. Je suis enchanté que ton accident n'ait pas eu de suite. J'ai regret que ce confrère

de la Passion ne se soit pas nommé; j'aurais un grand plaisir à lui témoigner ma reconnaissance.

Iréna rougit, hésita, éleva sa pensée au ciel, et demanda un trait de lumière. N'était-ce pas le cas de révéler son secret? Elle n'y risquait rien, après tout; cela ne pouvait aboutir qu'à affaiblir au moins l'antipathie que le nom de Varey excitait chez son père.

— Eh! que donneriez-vous, dit-elle en essayant de sourire, que donneriez-vous au sauveur de votre fille?

— Ma chère enfant, tout ce qui pourrait lui convenir selon le rang qu'il occupe dans la société. A un pauvre j'offrirais de l'argent; à un riche, mon amitié et ma vive reconnaissance. Malheureusement les frères ne peuvent pas se faire connaître; le règlement le leur défend. Et c'est convenable; il faut que la main gauche ignore ce que fait la main droite. Tu m'as un air tout mystérieux : est-ce que tu connaîtrais celui-ci, par hasard?

— Oui, mon père.

— C'est étonnant! Et tu ne me le disais pas? Ce sera à coup sûr quelque homme du peuple : car cette confrérie se recrute là principalement; elle ne compte qu'un petit nombre d'enfants de famille. Nomme-le moi alors. T'a-t-il défendu de prononcer son nom? Et d'abord comment a-t-il fait pour se découvrir? Cela est rigoureusement défendu par le règlement de la confrérie. J'en sais quelque chose, moi, qui en ai été membre jusqu'à mon mariage. J'ai peine à croire que tu ne te sois pas trompée.

— Non, mon père, je ne me suis pas trompée, et ce frère n'a point transgressé le règlement de la confrérie. Comme j'étais sans connaissance, il a eu la bonté de me rapporter sur ses épaules; et dans le mouvement qu'il dut faire pour cela, son capuchon s'entr'ouvrit, et je pus voir qui il était.

— Eh bien?

— Eh bien! c'était... Robert de Varey.

— Robert de Varey? Tu as dû te tromper..... Tu ne voyais

pas encore clair..... Robert de Varey n'est pas de cette confrérie... Non, il n'en est pas; il n'en doit pas être...

— Je ne sais pas s'il en est, ou s'il n'en est pas. Mais ce que je puis vous assurer c'est que c'est bien lui, qui m'a rendu ce service. J'ai vu ses traits, j'ai entendu sa voix. Ainsi, si le père vous a enlevé votre fils, le fils vous a rendu votre fille.

— Tu t'es trompée, répéta Pierre de Ville, visiblement impatienté. Je sais que Robert de Varey n'est point de la confrérie de la Passion; j'en ai tenu les registres, et il n'y est point. Encore étourdie de ton accident, tu auras pris une imagination pour une réalité. Tu t'es trompée, tu t'es trompée.

Pierre de Ville prenait le parti que lui conseillait son cœur blessé; il niait un bienfait qu'il ne voulait point reconnaître. Se levant subitement il quitta sa fille avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

— Il le nie, se dit Iréna, mais il le croit. Un bienfait reçu d'un ennemi est lourd à porter. Peut-être, en y réfléchissant, reviendra-t-il à de meilleurs sentiments. C'est là mon unique désir. Mon Dieu! faites que cette révélation lui inspire des pensées plus charitables; faites que la reconnaissance, comme une douce rosée, éteigne ce feu brûlant de la haine. Mon Dieu! sauvez l'âme de mon père, et faites de moi ce que vous voudrez.

XII.

LE FAUX CONTRACT.

Il était peu de citoyens de Lyon qui n'appartînt à quelqu'une des confréries de charité. Du reste, ce que nous disons de cette ville était vrai de toutes les autres. La charité étant la

fille de la foi, devait nécessairement se manifester par les actes en ces siècles de foi; et il n'y avait rang ni condition qui ne prît part à cette expansion du feu sacré apporté par Jésus-Christ sur la terre. De nos jours on admire, et avec raison, la société de Saint-Vincent de Paul; elle n'est qu'une reproduction du moyen âge, avec la différence qu'elle ne recueille que l'élite de la société chrétienne, tandis qu'autrefois chacun se croyait obligé de s'enrôler sous l'un des étendards deployés par la reine des vertus. Loin de nous cependant la pensée de dire que tout fût parfait alors, que tout membre revêtu de la livrée d'une société pieuse fût nécessairement animé du plus pur motif, et qu'enfin les passions humaines ne s'abritassen jamais sous ces insignes respectés.

Nous rentrons dans l'hospice des *Rétrécis*, en cette obscure pièce où est renfermé le protégé de notre jeune héroïne. Il n'a plus tout à fait le même aspect que l'autre jour; il n'a guère gardé de ses contractions qu'une figure atroce, qu'un regard où brille un feu sombre, et je ne sais quoi de sauvage dans les formes. Près de lui se trouve un confrère de la Passion, dans lequel un regard exercé pourrait reconnaître le personnage même qui apporta l'autre jour ce lourd fardeau sur ses épaules.

— Comment te trouves-tu? dit ce dernier au *Rétréci*. As-tu à manger et à boire?

— La chère est maigre. Ce n'est point à l'hôpital qu'on vient pour s'engraisser.

— Voici des vivres, reprit le visiteur, en tirant un paquet de dessous son vêtement; et je continuerai à t'en fournir tant que tu seras ici.

— Vous ferez bien : car le régime est dur. Vous ne sauriez croire ce qu'on souffre à se tordre ainsi volontairement les membres. Je ne crois pas que les vrais *contracts* souffrent autant que les faux.

— Voyons! Imites-tu bien tout? Essaie devant moi.

— Oh! c'est trop pénible. Je trouve que c'est bien assez de

faire cela deux fois le jour, quand les hospitaliers entrent.

— Tiens! reprend l'inconnu, en lui glissant un doublon. Hâte-toi.

Le misérable saisit avidement la pièce, puis commence son opération. Des bâillements d'abord, puis des grimaces, puis des tremblements aux extrémités, puis un regard errant, puis des gémissements sourds, puis enfin toutes les contorsions et convulsions particulières à cette sorte de maladie. Le visiteur en observa toutes les phases avec un intérêt et une satisfaction particulière.

— C'est bien. En voilà assez. J'ai vu des Rétrécis véritables; je doute qu'aucun d'eux ait mieux figuré le mal dans toute son étendue.

— Ouais! ouais! dit le faux malade, en reprenant avec quelque effort son attitude ordinaire. Et dire qu'on ne peut pas atteindre à la vérité !

— Tu y atteins parfaitement. Personne ne peut dire le contraire.

— On voit bien que vous ne pratiquez pas le métier. Si vous aviez l'habitude de ces hospitaliers, vous ne vous y laisseriez pas prendre.

— Crois-tu? Se doutent-ils de quelque chose, par hasard?

Le contract secoua la tête d'un air dubitatif.

— Les efforts qu'il faut faire me troublent un peu l'ouïe, en sorte que je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu. Mais il me semble que frère André émettait quelque doute l'autre jour. Je n'écume pas, je n'ai pas de facilité à écumer. On ne saurait tout faire. Hé! hé! entendez-vous? Me trompé-je?

Aussitôt il s'étend à terre, dresse l'oreille, puis reprend un à un tous les symptômes que nous décrivions tout à l'heure. Le visiteur étonné ne s'expliquait pas ce nouvel essai, surtout après ce qu'on venait de lui en dire, quand l'arrivée d'un religieux lui en donna la raison. Son oreille enveloppée dans son capuchon ne lui avait pas permis d'entendre ce que l'oreille plus libre du Rétréci avait entendu. Frère André venait rendre

sa visite avant l'heure, peut-être dans l'intention de surprendre le malade; mais cette fois il fut surpris, ou plutôt attrappé lui-même : car déjà la contraction était complète quand il arriva.

— Je vous demande pardon, dit-il au frère de la Passion; je ne savais pas qu'il y eût ici quelqu'un.

— C'est à moi à vous demander pardon, mon frère. Je suis entré sans parler à personne, parce que cette partie de l'hospice est isolée et que ce malheureux a besoin de consolation particulière. Il paraît fort à plaindre.

— Fort à plaindre, en effet... si ce qu'on raconte de lui est vrai. Que le ciel jette sur lui un regard de miséricorde ! Il nous en coûte de le laisser là, en un lieu si humide et si sombre. Mais nous ne pouvons le loger ailleurs, vu la répugnance qu'il inspire à tous nos malades. Il n'a pas même voulu déposer ses souliers fendus.

— Manie de sectaire. Il n'en est cependant pas moins digne de pitié.

— Il n'en est que plus digne au contraire; car il y a là une conquête à tenter. Mais que ces conquêtes sont difficiles ! Quel incroyable entêtement montrent ces malheureux hérétiques! Peut-être la circonstance solennelle où se trouve la ville de Lyon produira-t-elle un bon effet sur quelques-uns d'entre eux. C'est fort à désirer, mais peu à espérer. N'est-ce point vous, mon frère, qui nous l'avez apporté l'autre jour?

— Les règlements de notre confrérie ne nous permettent point de nous attribuer aucune œuvre de charité. Tout ce que je puis dire c'est que cet homme excite ma compassion. Je sais quel rôle il a joué dans les troubles, il y a quatre ans.

— Epoque affreuse, dont je prie Dieu d'effacer jusqu'au souvenir. Mais (ici le frère tira le visiteur à part) nous devons vous dire que, si le titre de pauvre de Lyon, d'assassin et d'incendiaire peut sûrement être attribué à ce malheureux, celui de contract ne lui convient peut-être pas également.

— Qu'entendez-vous par là, mon frère?

— J'entends que son mal pourrait bien n'être que factice. Ce ne serait pas la première fois que nous aurions été trompés par de prétendus Rétrécis qui ne l'étaient pas plus que vous et moi : ce qui nous rend un peu plus soupçonneux dans la réception des malades.

— Et quelles preuves avez-vous que celui-ci ne soit qu'un contract artificiel?

— Différents signes qui échapperaient à tout autre observateur moins exercé que nous. Il n'écume pas; il procède avec un ordre trop régulier, comme si le mal était à sa disposition; ses contorsions paraissent plus étudiées que naturelles; les effets en sont trop légers et trop peu durables; enfin sa pose (regardez-la, je vous prie) n'est pas celle que cette affreuse maladie imprime à ses victimes. Cela vous paraît minutieux, peut-être...

— Oui, trop minutieux. Il était si bien étendu sur le pavé, l'autre jour! Cette jeune fille était si émue à le voir tordre bras et jambes! Et...

— Nous vous avouerons que c'est à cause d'elle que nous le conservons. C'est un ange de piété et de charité que cette vierge. On ne saurait dire quel bien elle fait dans notre établissement; sa présence y cause une joie extraordinaire; et comme, hélas! toute émotion vive peut déterminer un accès, il n'est pas rare que cette satisfaction dégénère en souffrance. Mais quelles abondantes aumônes elle nous laisse! Il y a fort peu de jours encore que, n'ayant pas d'argent à nous donner, elle nous laissait un bijou pour le vendre et en appliquer le prix à nos pauvres.

— Et ce bijou, l'avez-vous vendu?

— Eh! rien ne séjourne longtemps ici. Le joaillier de la rue Tupin nous l'a acheté, moins assurément qu'il ne valait. Mais nos besoins sont si grands! Je vous le répète : c'est sur les vives instances de cette pieuse vierge que nous conservons ce malheureux.

— Eh! bien! conservez-le un peu aussi par égard pour

moi. Voilà trois pièces d'argent que je vous prie d'accepter pour lui. Plus tard, je vous reverrai. Faites, s'il vous plaît, mon frère, que rien ne lui manque.

— Je vous remercie en son nom. Il nous sera d'autant plus facile de le garder, que la jeune fille veut essayer de le convertir. Car elle sait qu'il est *Léoniste* (1). Elle a vu ses souliers fendus: nous n'avons encore pu le décider à lui en épargner la vue.

— L'entêtement est le propre de toutes les hérésies, mais de celle-là en particulier. On ne gagnerait rien par la violence; il faut employer la douceur.

— Oh! certes! si la douceur peut ici obtenir le triomphe, il est difficile de mieux choisir. Cette jeune fille a déjà converti plusieurs de nos malades. Elle est si insinuante et si pieuse!

— Je suis enchanté que celui-ci tombe en si bonnes mains. Je serai doublement satisfait de le voir soigné de corps et d'âme. Mais voyez donc quelle agitation, quelles convulsions! Cela fait vraiment horreur à voir.

Le frère secoua la tête, remercia encore une fois le bienfaiteur et se retira.

— Tu avais raison, reprit le visiteur: ces religieux sont fins comme des démons. Et, pourtant, tu joues ton rôle avec une rare perfection. C'est bien. En voilà assez; il est parti.

Néanmoins le faux contract continuait à battre le pavé des pieds et des mains. Il craignait sans doute que le frère ne rentrât subitement, ou n'écoutât à la porte.

— Pas si vite, Messire, répondit-il après une suite de longs soupirs. Il se peut très-bien que nous ne soyons pas encore hors de la portée de ce rusé. Ouais! quelle torture! Il a l'air de n'y pas croire; eh bien! il y croira. Je le forcerai à admettre pour moi un nouveau genre de maladie, et il faudra bien qu'il y passe. Il est moins incrédule qu'il n'en a l'air.

(1) Nom que portaient les pauvres de Lyon.

— C'est ce que je m'imagine. Je suis content de toi. Tu parais souffrir.

— Vous ne sauriez croire ce qu'il en coûte de forcer ainsi la nature, surtout pendant un certain temps. On en sort brisé, roué, moulu.

— Prends courage : cela finira. Et tu sais la récompense; elle sera digne de tes peines. En attendant, reçois encore cette pièce d'or, et joue bien ton rôle... On te gardera. Si les frères ne te croient pas contract, ils te croient au moins hérétique.

— Ici, il n'y a point de doute pour eux. Figurez-vous qu'ils ont essayé l'autre jour de m'ôter mes souliers. J'étais en accès... vous comprenez (il se mit à rire d'un rire caverneux); tout à coup mon pied partit par une convulsion extraordinaire, et culbuta le novice qui tentait l'opération. Il ne recommença pas.

Il rit de nouveau, en lançant un regard ironique sur le visiteur qui venait de se découvrir, et qui prit aussi une certaine part à sa joie.

— Et elle, quel assaut t'a-t-elle déjà porté?

— Plus d'un, assurément, et comme j'imagine que les anges les porteraient, s'ils prenaient la peine de descendre sur la terre. Mais, par la sainte pauvreté! je suis assez solide pour résister.

— Et qu'as-tu répondu? Comment as-tu paré ses coups

— Je n'ai rien dit encore, je n'ai pas répliqué un seul mot : j'écoute. Savez-vous qu'elle a une grâce étrange dans son langage, un je ne sais quoi qui pénètre le cœur? Vous avez fait là un bel et bon choix. Mais...

— Mais?

— Mais le difficile est de l'avoir.

— Je le sens. Un obstacle presque invincible se dresse entre elle et moi. Tu sais cela; car tu y étais. Essayons cependant les moyens de douceur, avant d'en venir aux moyens violents. Lui as-tu déjà parlé de moi?

— C'est elle-même qui m'y a provoqué, en me demandant si j'avais revu le frère de la Passion qui a bien voulu m'apporter ici. Et voici ma réponse : « Il est revenu me voir et me consoler. Je le considère comme un ange envoyé du ciel à mon secours; son cœur est aussi généreux que sa main est bienfaisante. Plus ma misère est grande, plus il semble s'y intéresser. » Etes-vous content?

— Oui. Et que t'a-t-elle dit?

— Elle m'a demandé si je vous connaissais, si je savais votre nom? J'ai répondu que je vous l'avais demandé, et que vous m'aviez dit : Les noms des confrères de la Passion ne doivent être sus que dans le ciel. Est-ce cela?

— A merveille! Ah! l'ami, je crains bien que cette chère petite ne m'échappe! Pourtant, c'est bien. Continue. L'essentiel est que tu entretiennes ses espérances et provoques ses visites. Tu n'écumes pas : pleures-tu?

— J'ai trouvé un moyen d'écumer, reprit le vaudois en souriant, et en tirant de sa poche une espèce de racine. Mais ils ne m'en ont pas encore laissé le temps. C'est elle qui en aura les prémices. Je l'attends ce soir... ou demain.

se mit à rire à la muette, en dardant sur son interlocuteur un regard plein d'une joie sombre.

— Ecumer! elle n'y doit pas tenir : je suis sûr qu'elle n'y regarde pas de si près.

— A la bonne heure! mais il faut qu'elle convainque le frère André, en lui disant qu'elle a vu l'écume blanchir mes lèvres. Pour cette fois, il n'en doutera plus; tout au moins, son incrédulité sera fort ébranlée.

— Voilà qui est bon; j'admire ta sagesse. Mais pour elle, il serait bon de pleurer, de te montrer sensible à ses avis spirituels, de paraître touché enfin.

— J'y tâche. A dire vrai, jusqu'ici je ne pleure encore que de l'œil gauche, et pas toujours. C'est déjà un commencement. Mais j'espère avec ceci, venir à bout d'humecter les deux prunelles.

Il montra une poudre grisâtre, qu'il tenait soigneusement cachée dans un coin de ses vêtements.

— Parfait. Seulement tâche de garder le milieu entre l'endurcissement stupide et une condescendance trop marquée. Assez pour l'encourager à revenir, pas trop pour l'éloigner de toi complètement. Il faut que je l'entretienne ainsi un certain temps...

— Combien, à peu près?

— Je ne saurais te le dire au juste. Cela dépendra beaucoup des circonstances. Voilà le Pape arrivé; le roi vient un de ces jours; le concile doit s'ouvrir prochainement; tout cela occupe fort cette jeune tête. Je ne sais encore qu'une partie de ses plans et de ses espérances; le reste se découvrira plus tard. Elle sait déjà qui l'a sauvée.

— Vous vous êtes nommé? C'est un tort peut-être.

— Peut-être! Tu as raison. Mais le mot est lâché. Mon capuchon s'est abaissé un peu trop vite. Et puis je n'ai pu résister au plaisir de planter, pour ainsi dire, un jalon sur ma voie, de porter un coup à la haine que nous garde son père.

— Eh! qu'en saura son père? Ne vous imaginez pas qu'elle ira prononcer votre nom devant lui; elle sait trop ce qu'il souffre à l'entendre.

— Elle le lui dira; car je sais qu'elle désire notre réconciliation. Il en bondira de colère, peut-être, il s'en irritera; mais le coup sera porté. La réflexion amortira la plaie, et la reconnaissance fera le reste. Je connais le cœur de Pierre de Ville; il est bon, il est généreux; au fond, il est aimant même; et sa haine pour nous ne part que de ce fonds de sensibilité portée à l'excès. Nous avons longtemps vécu ensemble. J'ai joué bien des fois avec cette petite Iréna, encore enfant; elle était charmante; elle montrait déjà en germe toutes les vertus, toutes les qualités que l'on admire maintenant en elle. Je l'ai vue... et déjà l'avenir s'ouvrait devant moi sous la plus riante perspective; déjà, malgré la distance qui séparait ma naissance de la sienne, déjà j'espérais, je comptais m'approprier

un jour ce trésor précieux quand le fatal événement vint creuser entre nous un infranchissable abîme. N'importe! elle n'a point dû oublier Robert de Varey, son petit chevalier. Et ce dernier événement aura, je l'espère, réveillé en elle son ancienne affection. Le crois-tu aussi?

— On peut le présumer. Mais sait-elle que vous aspirez à sa main?

— Un des vôtres a dû le lui dire. C'est une aide que j'ai achetée cher, ainsi que la tienne. Prétendus amis de la pauvreté, vous ne la vantez guères que dans vos paroles; en pratique, vous courez après l'or et l'argent, aussi bien que ceux que vous appelez incirconcis.

Le vaudois se mit à rire, de son rire sourd et muet.

— Est-ce donc là la doctrine de votre maître, Pierre Valdo? A entendre nos pères, il était sincère dans sa haine des richesses...

— Et des moines, ajouta le faux contract. Il est doux de poursuivre la richesse dans les monastères, mais plus doux encore de se l'approprier.

— Quoi! Pierre Valdo fut-il aussi, selon toi, un vil imposteur?

— Il fut sincère. C'était, on le dit parmi nous, un esprit convaincu. Et, s'il ne l'eût pas été, comment se serait-il défait de tous ses biens? Car il en avait, lui, le plus riche marchand de Léona.

— Alors sa famille a donc bien dégénéré?

— De sa haine pour les richesses, oui; de sa haine pour les moines, non. Quelle doctrine ne s'affaiblit, en s'éloignant de sa source? Quelques-uns disent que notre père Valdo répétait à ses premiers disciples : J'ai semé mon argent comme le laboureur sème sa graine; vos enfants récolteront

— Et vous récoltez. Et tu récoltais, toi et les tiens, dans les pillages de Saint-Jean, d'Ecully et de Couzon. Et tu comptes récolter encore, quand on retournera à l'attaque de Saint-Just. Mais ton ambition sera trompée. La paix va se faire.

Ce n'est pas de sitôt que la puissance des moines tombera sous le marteau populaire.

— Cette heure viendra, murmura le chef d'émeute; un jour, un jour une race se lèvera; héritière de nos doctrines, pénétrée de nos haines, et plus forte ou plus heureuse que nous, elle abattra la puissance monacale. En attendant, nous recueillons çà et là de rares épis nés des semailles de notre père.

— Eh bien! sois persuadé que, si tu réussis ici, ta récolte ne sera pas mince. Je reviens donc à ce que nous disions: l'*Amer,* comme on l'appelle, a fait savoir à cette jeune fille que son chevalier d'autrefois est son soupirant d'aujourd'hui... Et l'*Amer* avait son linceul.

— Pourvu qu'il n'ait point pris son ton acerbe et sa face de Satan!

— Il a dû lui lancer cette idée (la seule que l'âme de la vierge puisse accueillir): à savoir que son mariage avec le fils du sire de Varey ramènerait le cœur de son père au sentiment de la charité.

— La pensée est bonne; elle peut, elle doit germer à son heure.

— Quant à toi, tu sais ce que tu as à dire. Ne recule pas, ne faiblis pas, ne te contredis pas; il faut qu'elle croie que c'est toi qui as tué son frère.

— Je le dirai; mais elle ne le croira pas; et, quand elle le croirait, son père refusera certainement d'y croire.

— Voici ce que tu montreras : elle devra le reconnaître, lui aussi...

Il jeta un hausse-col, sur lequel quelques signes héraldiques étaient gravés. Le vaudois l'examina attentivement, le retourna en tout sens et dit :

— Cela est inutile... Et l'heure? et le jour? J'y étais et ne m'en souviens plus.

— La nuit tombait. Le 20 juillet 1269. Pas de lune. La tour Saint-Irénée. Retiendras-tu?

Le contract fit un signe et ajouta :

— Les assistants ?

— Mon père commandait la défense; la compagnie dite du Forey se battait sur ce point. Georges Mévis, Ruides Gaulève se distinguèrent parmi nous. Les gens du port se battaient autour de Bernardin de Varey; mais la nuit a dû empêcher de les distinguer : si ce n'est trois d'entre eux qui portaient des torches : Jean dit le Fort, Barthélemy dit le Borgne, et Descornes du Raz. T'en souviendras-tu ?

Nouveau signe affirmatif, de la part du bandit.

— Et puis ce que tu ne sauras pas, ce que je ne sais pas moi-même, ce que personne ne sait, tu le diras, tu suppléeras à tout, tu rempliras les lacunes : je connais ton savoir-faire et j'y compte. Il faudra qu'elle croie, il faudra que son père croie. Il faisait nuit; la fureur aveuglait les esprits et les yeux : le désordre a dû égarer bien des piques, bien des épées, bien des coups. Lutou prétend avoir vu tomber la lance de mon père sur la gorge de son fils; tu lui prouveras qu'il n'a rien vu, ou qu'il a vu trouble. Est-ce convenu ?

Le vaudois remua plusieurs fois la tête, pour prouver qu'il comprenait et acceptait.

— N'oublie donc rien de tout ce qui peut procurer le succès. Car mon âme est bien malade, mon cœur languit d'amour. Cette vierge chérie est devenue l'objet unique de mes vœux et comme le pivot de mon existence. Si nous réussissons, encore une fois, compte sur la récompense que je t'ai promise.

Après ces avis et ces ordres, Robert de Varey alla visiter les autres parties de l'hospice, distribuer des consolations et des aumônes, et quand il sortit, les frères hospitaliers se disaient entre eux :

— Voilà deux aides puissants que le ciel nous envoie. Il est rare de voir des âmes ainsi brûlées du feu de la charité. Que le Seigneur daigne en susciter beaucoup de semblables, et son règne s'accroîtra certainement sur la terre.

XIII

EXPLICATION QUI FINIT MAL.

Le roi Philippe-le-Hardi arriva à Lyon. Cet événement, qui eût pu faire une certaine impression dans d'autres circonstances, ne produisit qu'un effet médiocre dans celles-ci, au moins sur le peuple. La présence du souverain Pontife absorbait toutes les attentions; car en ces temps-là la dignité du vicaire de Jésus-Christ éclipsait toutes les autorités de la terre. Il n'en fut pas de même des notables, et notamment des municipaux, qui en éprouvèrent, au contraire, une grande satisfaction; ils purent faire hommage au roi des clés *neuves* de leur cité, et reçurent l'assurance qu'il prendrait en main leurs intérêts : point important dans l'état des choses, après les longues querelles qui avaient existé et existaient encore entre les chapitres et la ville; ce qui arriva en effet; car nous lisons ce qui suit dans les historiens de la ville : « Le roi de France Philippe III se rend aussi à Lyon quelque temps après l'arrivée du Pontife; ils confèrent ensemble sur les moyens de terminer les différends entre l'Eglise et le peuple. Il est probable que le roi consentit que le Pape y travaillât de la manière qu'il jugerait plus convenable; mais il ne voulut point qu'il fît mention du ressort de la justice, qu'il déclara expressément être dans la résolution de tenir sous sa garde et protection. Pendant le séjour de Grégoire X en cette ville, il s'occupa sérieusement des moyens de terminer cette affaire (1). »

(1) Poullin de Lumina, *Abrégé chron. de l'hist. de Lyon*, ch. VI.

On le voit : les municipalités tendaient de plus en plus à s'émanciper de l'autorité ecclésiastique. Formées sous la tutelle, ou plutôt par les mains de l'Eglise, ces corporations ambitionnaient une vie propre, une situation indépendante; quelque peu ingrates, elles s'apprêtaient à battre leur mère. Ainsi des poussins éclos sous l'aile maternelle, ne restent attachés à celle qui leur donna le jour qu'autant qu'ils ont besoin de son secours; aussitôt qu'ils peuvent s'en passer, ils la dédaignent et la méconnaissent. De son côté, l'autorité royale favorisait ces affranchissements pour remplacer elle-même l'autorité ecclésiastique. Ce fut là le travail constant des souverains : de prendre peu à peu la haute protection des intérêts civils, jusqu'à ce qu'enfin, de protecteur devenu accapareur, usurpateur, il finit par absorber tous les droits publics, et par transformer en un despotisme centralisateur la belle et populaire constitution que le catholicisme avait donnée à la société.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire dans tous ses détails l'entrée de Philippe à Lyon, bien que ce tableau ne manquât pas de traits curieux. Les municipaux, dans le but de capter la bienveillance du prince, y avaient déployé toute la pompe possible. Comme la foule était infiniment moindre et la liberté des mouvements plus grande, les corps ecclésiastiques et séculiers purent y paraître avec avantage; surtout les corporations de métiers purent arborer en liberté leurs bannières neuves : fières de faire voir au fils l'œuvre de son illustre père; car c'était de saint Louis qu'elles tenaient leurs règlements et leur forme définitive. Et pourtant c'était belle chose que cette harangue du premier magistrat à la porte de la ville; ces rues pavoisées et tapissées avec magnificence; puis ces acclamations partant de tous les côtés; puis ces représentations arrangées sur les places : ici le combat de saint Michel contre le prince des démons; là le *pourtraict vray et véritable du jugement dernier*; ailleurs Adam et Eve mangeant du fruit défendu sous un bel arbre vert, autour duquel était enroulé le

serpent infernal ; ailleurs encore saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert, ou la Samaritaine sur le bord de son puits, ou Lazare et le mauvais riche, etc., etc. Représentations innocentes, auxquelles le roi devait donner un coup d'œil et un sourire en passant. Oui, c'était un spectacle remarquable de voir le prince s'avancer à cheval, sous un dais porté par quatre des premiers magistrats de la cité, précédé du corps municipal, des corporations pompeusement parées de soie et de velours, des notables bourgeois rivalisant de luxe et d'élégance, des échevins en robes violettes, puis suivi de la foule du peuple, que ne contenaient alors ni sergents de ville ni haies de soldats. Il y avait dans ces démonstrations populaires un caractère de naïveté et de franchise que ne remplacent pas le luxe officiel et la froide pompe de nos jours.

Philippe fut ainsi conduit jusqu'à la porte du cloître Saint-Jean. Là l'obéancier de Saint-Just, suivant son droit, lui adressa une harangue dont la pensée était bien différente de celle des municipaux. On entra ensuite dans la cathédrale, où le roi fit une courte prière ; puis il se retira dans le monastère de Saint-Just, au quartier qu'on lui avait préparé. Pour que rien ne manquât à la fête, les échevins avaient fait placer aux angles des rues des fontaines de vin, où le menu peuple s'abreuvait à l'aise ; et des marchands, placés de distance en distance distribuaient *gratis* des petits pains et des gâteaux.

Répétons-le : ces *entrées* portaient un cachet de simplicité naïve qui n'est plus dans nos mœurs. Mais alors on croyait à la source divine de l'autorité dans les pontifes et dans les rois ; on n'était pas encore convaincu que la souveraineté réside dans le peuple ; que, par conséquent, un roi n'est plus qu'un commis à gages, qu'on peut casser et remplacer à son gré.

Pierre de Ville avait donc pu faire sa harangue à la porte de la cité, et il la fit d'une voix haute et claire, avec la dignité et l'assurance qu'inspirent une bonne cause et une confiance méritée. Le sens en était que la ville était heureuse et fière de

recevoir en la personne du roi un pacificateur et un défenseur de ses droits. L'orateur rappelait qu'elle avait eu le bonheur de posséder dans ses murs l'illustre Louis et de le voir prendre un vif intérêt à ses affaires; il résuma les mesures que ce prince avait adoptées pour apaiser les différends, exprima le regret qu'elles n'eussent point obtenu plein effet, et en même temps l'espoir que le fils couronnerait l'œuvre du père. Tout cela fut dit avec une précision et une franchise qui sont encore bien plus loin de nos mœurs : toutes les harangues adressées aux souverains n'étant plus guères qu'une série de phrases banales et de compliments usés. Philippe répondit qu'il venait dans l'intention d'arranger les querelles qui avaient trop longtemps déchiré le sein de la cité, et qu'il espérait bien n'en pas sortir avant d'avoir établi la paix sur des fondements solides et assurés.

— Ainsi soit-il! chère enfant, disait Pierre de Ville, après cette laborieuse, mais glorieuse journée. Que ce bon prince tienne sa parole, et me voilà satisfait; nous serons enfin débarrassés une bonne fois du joug du chapitre. Ouf! quelle fatigue, pourtant! Mais on est bien payé de ses peines, quand on a pu rendre un service à sa patrie. Et celui-ci n'est pas mince. J'aurais voulu que tu fusses là, Iréna, pour voir comme tout s'est bien passé.

— Mon père, j'ai assisté au défilé, de la maison de ma nourrice, et je puis dire que c'était bien beau et fort imposant. Seulement j'avais regret que votre manteau violet allât si mal.

— Il est certain que le tailleur l'a un peu manqué. Mais n'importe, ma fille, c'est toujours un fait acquis : les conseillers de la ville ont paru avec les insignes de leur charge, avec des marques distinctives, avec un habit particulier : désormais ils ne s'en dépouilleront plus. Ils se sont montrés avec les clés de la ville, avec des clés neuves, et devant le Pape et devant le Roi : et si le Pape ne les a pas vues, le Roi les a remarquées. Qu'importe, après cela, que l'habit de ton père aille

plus ou moins bien ? C'est un incident sur lequel on peut passer. L'essentiel est que le conseil de la ville existe. Attends un peu et tu verras.

— Et le roi vous a répondu ?

— Le plus gracieusement du monde. Il me semblait entendre son père. On ne peut pas être plus aimable qu'il l'a été. Tout va bien, ma fille, tout va bien. Et puis... et puis... tu ne dis rien, toi, et pourtant tu l'as vu. As-tu remarqué avec quelle grâce il se redressait à côté du roi ? Il me semble qu'il serait difficile de voir un chevalier plus accompli. Guy de la Mure en est dans l'enchantement. Et toi ? l'as-tu trouvé de ton goût ?

— Je ne sais, mon père, si j'ai rien vu. Dans ces cohues, on ne distingue rien, on ne démèle rien.

— Comment ! cohue ? Est-il possible de voir une *entrée* mieux réglée, mieux organisée que celle-là ? Ce n'était plus comme pour le Pape, où la confusion était au comble. Aussi pas un accident, pas une personne tuée, point de membre cassé. Enfin... tu l'as vu ?

— Puisque vous voulez que je vous dise la vérité, mon père, je n'ai vu que son cheval.

— Allons ! je respecte tes scrupules ; mais quand tu aurais jeté un coup d'œil un peu plus haut, je pense que ton vœu n'en aurait point été violé. Quant à lui, il t'a vue, il t'a reconnue, et même saluée, et le roi aussi. Je tiens cela de son père ; car, pour lui, je n'ai encore pu lui parler ; l'établissement du roi à Saint-Just absorbe tout son temps. Oui, ma fille, tu auras là un bel et noble époux. J'aime à croire que sa courtoisie, ses qualités de cœur et d'esprit répondent toujours à de si nobles dehors ; il est difficile qu'une âme méchante habite dans un corps si bien fait. Voyons ! ne reviendras-tu pas sur ta décision ? Si c'est un vœu qui t'oblige, il y a ici assez de prélats et d'autorités de toutes sortes pour t'en dispenser.

— Mon père, ne rétractez pas, s'il vous plaît, la permission que vous m'avez accordée.

— Très-bien, chère petite. Mais je ne prévoyais pas alors ce qui est arrivé depuis. Tu demandais qu'on ne te parlât pas de mariage, avant la fin du concile. Mais alors je n'y songeais pas moi-même la Mure n'avait rien dit de précis; on ne savait pas si le roi viendrait; ce n'était rien enfin qu'une vague question, dont on pouvait sans danger différer la solution, et même l'examen. Mais aujourd'hui... tu comprends : la différence est énorme. Voilà Godefroi arrivé : un noble courtisan, un vaillant chevalier, un élégant paladin. Il vient pour voir sa fiancée...

— Ne dites pas fiancée, mon père; je ne suis jusqu'ici fiancée à personne.

— Eh bien ! sa future, et il ne peut la voir; il vient pour lui parler, et ne peut lui parler; il vient pour la connaître et l'étudier enfin, et tout lui est refusé. Tu sens combien cela va lui paraître singulier, extraordinaire.

— J'en conviens volontiers, mon père. Mais le mariage est une affaire si grave que je me crois obligée d'y réfléchir longtemps d'avance. J'ai donc promis à Jésus-Christ, le premier, le véritable époux de mon âme, d'en délibérer avec lui, et me suis engagée par vœu, et pour un an, à ne voir aucun prétendant, à ne parler à aucun, à éviter même d'en entendre parler, autant qu'il me sera possible. Si donc vous voulez me faire un plaisir (et je sais que pour cela rien ne vous coûte), vous exposerez tout simplement le fait à messire de la Mure, afin qu'il ne s'en offense point. Mais prenez bien garde, mon père, de vous trop avancer. Expliquez nettement que la question est entièrement réservée; qu'elle est entre les mains d'un juge, aux décisions duquel tout respect est dû. Je ne refuse rien, je ne promets rien; je réfléchis, je consulte et j'écoute. Mais aussi, une fois la décision donnée, je n'en reviendrai pas.

C'était là, il faut l'avouer, une situation assez étrange. Qu'on ne la juge pas néanmoins d'après les mœurs d'aujourd'hui; l'esprit de ces âges de foi s'accommodait volontiers de ces résolutions singulières, puisées dans l'inspiration de la conscience. Cependant Pierre de Ville ne s'en arrangeait guères;

il voyait tout à coup une alliance magnifique, qui devait si fort l'élever dans l'opinion, qui apportait à sa nouvelle dignité un si grand lustre; une alliance qui plaçait sa fille chérie au rang le plus élevé de la société; une alliance qui le mettrait à même d'être de plus en plus utile à ses concitoyens : il la voyait, dis-je, compromise par le scrupule d'une âme timide, par une délicatesse portée à l'excès, pensait-il. C'était là un gros crève-cœur pour lui. Mais il aimait tellement sa fille, il avait même un si grand respect pour elle, qu'il n'osait point la contrarier sur ce fait. Sachant qu'elle était résolue à consulter frère Bonaventure, et frère Thomas, quand celui-ci serait arrivé, et à s'en rapporter à leur décision, il forma aussi le projet de voir ces deux illustres religieux et de les influencer dans le sens de ses désirs. Il espérait même faire agir le roi auprès d'eux : car il savait combien Godefroi de la Mure était cher au prince, qui ne manquerait certainement pas d'aider au mariage de son écuyer, avant de partir de Lyon.

Il était bien vrai que l'heureux amant avait vu la charmante figure de celle qu'il se plaisait à appeler sa fiancée. Car, comme le cortége royal passait le long du quai Saint-Vincent, son regard, errant à l'aventure, avait aperçu Iréna de Ville à une fenêtre. Il n'eut pas de peine à la reconnaître : sa beauté n'avait fait qu'augmenter pendant son absence. Il prit la liberté de la désigner au roi, qui jeta les yeux de ce côté-là, et fit même, au dire de plusieurs témoins, un gracieux salut, que beaucoup de spectateurs ne manquèrent pas de prendre pour eux. Le prince fit compliment à la Mure de son heureux choix, l'engagea à lui présenter sa fiancée, en lui laissant entendre qu'une si jolie figure ne serait point déplacée à la cour. On comprend combien Godefroi fut flatté de cette attention du roi, et avec quelle impatience il attendait un moment de liberté pour se rendre chez Iréna.

Dès le soir même de son arrivée, au milieu des embarras de l'emménagement royal, il reçut un avis de Pierre de Ville ainsi conçu :

« Messire, si un fatal hasard n'avait pas voulu que Monsieur le roi, Philippe de France, fût logé au cloître Saint-Just, je me serais empressé d'aller vous présenter mes hommages. Mais ce lieu, souillé du sang de mon fils, ne me permet pas de tourner mes pas de ce côté-là... Ayant appris de Messire votre père que vous daignez toujours conserver à ma fille une place dans vos affections, et à moi un petit coin dans votre souvenir, je me fais un devoir de vous prier d'agréer mes sincères compliments de bienvenue, et de vouloir bien me fixer le moment où je pourrai vous voir chez Messire votre père. Si votre présence à Lyon me comble de joie, celle du roi nous est aussi fort agréable : car nous espérons qu'il daignera prendre en mains les intérêts de notre ville. Votre noble père et moi (et en cela nous ne sommes que les organes de l'immense majorité des citoyens), serions très-heureux de provoquer la bienveillance royale sur ce chapitre. Mais ceci est une affaire à part, que vous nous permettrez de traiter avec vous. En attendant, etc. »

Godefroi fut quelque peu étonné à la lecture de cette lettre. Justement, à cet instant même, il avait trouvé une heure de loisir et se disposait à se rendre chez sa fiancée. Son imagination se mit aussitôt en campagne. Il ne comprenait pas pourquoi on écartait ainsi indirectement sa visite, comme si on eût redouté sa présence. Mais le messager attendait la réponse. Godefroi fit donc dire à Pierre de Ville qu'il se proposait de se rendre chez son père, après la messe du chapitre de Saint-Jean, que le Pape devait célébrer, et à laquelle il devait assister avec le roi.

Le lendemain, en effet, il arriva à l'heure dite. Pierre de Ville l'attendait déjà. Là, l'explication eut lieu. Ce fut pour le jeune chevalier le sujet d'un grand et douloureux étonnement. Si, d'une part, il se voyait obligé de respecter l'étrange résolution de cette jeune fille, de l'autre il lui en coûtait singulièrement de voir l'accomplissement de ses vœux indéfiniment reculé.

— Par saints et saintes! Pierre, ce que vous me dites-là est extraordinaire. Si je ne vous connaissais pas comme je vous connais, je soupçonnerais volontiers quelque fraude là-dessous.

— Eh bien! Messire, n'en soupçonnez point. Cette âme de vierge est limpide comme l'eau de roche. Elle est incapable d'une arrière-pensée, à plus forte raison d'une tromperie. Je ne lui ai de ma vie surpris un mensonge.

— Et je ne puis aller chez vous?

— Elle vous en prie.

— Et je ne puis ni lui parler, ni la voir?

— Elle en a pris l'engagement, et vous supplie de le respecter. J'ai combattu sa résolution par tous les moyens possibles; elle est restée inébranlable. C'est à Jésus-Christ personnellement qu'elle a fait ce vœu; et vous comprenez qu'il ne nous est pas permis de l'attaquer.

— Alors, cher de Ville, j'en dois conclure qu'elle ne m'aime plus. Qu'est-ce donc qui lui a déplu en moi? Elle a, à ce qu'il paraît, bien oublié son petit chevalier d'autrefois. J'avais dix ans, elle en avait cinq; et déjà elle se mettait sous ma protection. Ne se souvient-elle plus comment je la défendis un jour contre Robert de Varey, qui voulait l'enlever? Ce méchant rival, quoique plus vieux que moi de deux ans, fut pourtant battu, désarçonné, dompté.

— Elle s'en souvient parfaitement, et me l'a rappelé cent fois. Elle ajoute qu'elle fut obligée de demander grâce pour le vaincu; car vous étiez dans une terrible colère.

— C'est vrai. Vous voyez donc que je tenais déjà à posséder ses affections. Et aujourd'hui!...

— Je crois, Messire, que vous tirez de fausses conclusions. Jamais Iréna n'a exprimé aucune antipathie pour votre personne; au contraire, elle n'en a jamais dit et jamais pensé que du bien. C'était volontiers qu'elle s'entretenait de vous et du brillant avenir que son union avec vous pouvait lui procurer. Mais cette perspective était bien incertaine alors. Vous n'aviez point encore exprimé vos vœux; une alliance aussi dispropor-

tionnée était plutôt, pour elle et pour moi, l'objet d'un souhait que d'une espérance.

— Et pourtant, Pierre, jamais je n'eus d'autre pensée que celle-là. Mon père pourra vous dire qu'il y a longtemps que mon attention est fixée sur votre fille, et que mon bonheur repose sur sa tête.

— Il m'en a plus d'une fois glissé un mot, et à elle aussi. Mais il y a de cela un certain temps déjà, et, depuis, on n'en parlait plus. Vous étiez à la cour, vous jouissiez de la faveur du roi; des jeunes personnes plus élevées que ma fille par la naissance et par le rang devaient nécessairement captiver vos regards. Qui savait? L'amour est si inquiet, si craintif! Une affection d'enfance est si tôt oubliée! De nouveaux nœuds sont formés si vite!

— Eh bien! oui, Pierre, puisque votre franchise provoque la mienne; oui, il en est, il en a été comme vous le dites. Oui, j'ai vu à la cour des femmes belles, gracieuses, spirituelles, riches, séduisantes au possible. Vous dire que je n'aie pas été frappé de leurs charmes, ce serait vous cacher la vérité. Je ne veux pas même vous dissimuler que la reine mère a cherché à fixer mon choix sur plus d'une d'entre elles. L'occasion était tentante, le pas glissant; j'ai délibéré plus d'une fois si je n'accéderais pas aux désirs de ma souveraine. Enfin, puisqu'il faut tout avouer, j'ai été un moment décidé à profiter d'une offre qui pouvait, qui devait répondre à tous les vœux que forme un chevalier. Et, pourtant, je ne l'ai pas fait; j'ai résisté aux séductions de la beauté et de la fortune. Pourquoi? parce que toujours, quand je descendais jusqu'au fond de mon cœur, j'y trouvais un lien formé, un souvenir vivant, une voix forte et tendre qui meretenait sur la pente. Il me semblait que mon cœur n'était plus à moi; que je n'en pouvais disposer en maître. L'image de votre Iréna venait se placer là comme un obstacle, comme une protestation vivante contre ces nouvelles affections. Jamais il ne m'a été possible d'oublier une petite amie d'enfance; celle que j'avais vue à cinq ou six ans, si pleine de confiance en

moi; celle que j'avais laissée si belle et si pieuse, quand je partais pour la croisade; celle que j'avais retrouvée au retour plus belle et plus pieuse encore; celle enfin que le ciel semblait s'obstiner à me réserver pour femme. Chaque fois qu'un nouveau lien cherchait à se former en moi, mon âme souffrait, mon cœur était malade; et chaque fois que je parvenais à le briser, je me sentais soulagé. Toujours ma pensée s'en allait vers Lyon chercher ces traits bénis, si bien gravés dans ma mémoire, que j'ai tressailli, hier, sur mon cheval, quand je les ai entrevus là où certes! je ne devais guère m'attendre à les découvrir. Jamais je ne me serais pardonné d'avoir été infidèle à cette première amitié. Voyons! n'était-ce donc qu'une illusion? Ne caressais-je qu'un rêve?

— Hé! qui vous le dit, noble chevalier? Vraiment! je suis tout fier de ce que vous exprimez là avec tant de franchise et de loyauté. Je ne saurais vous remercier assez de l'intérêt que vous portez à cette chère petite : je puis même affirmer qu'elle n'en serait pas moins flattée que moi, s'il lui était donné de l'entendre. Mais...

— Mais il ne tient qu'à elle. Laissez-moi l'aborder, lu parler, et je lui ouvrirai mon cœur en toute simplicité, et elle recueillera de ma bouche tout ce que je viens de vous dire.

— Voilà ce que je désirerais et de grand cœur, illustre écuyer. Pourtant je ne puis faire violence à la volonté d'une femme, surtout quand un vœu la lie.

— Etrange vœu que celui-là!

— Etrange, très-étrange. Je l'ai dit comme vous et avant vous. Inutilement lui ai-je offert de lui en procurer la dispense (nous avons, certes, assez de pontifes pour cela); elle ne veut rien entendre sur ce chapitre.

— C'est-à-dire qu'elle n'a aucune envie de me voir; à plus forte raison de m'accepter pour époux. Soyez franc, Pierre de Ville : que penseriez-vous de tout cela à ma place?

— J'avoue, répondit de Ville en se grattant l'oreille, que je

serais fort embarrassé. Si, moi père, je trouve déjà cette conduite singulière, que serait-ce si j'étais amant?

— Vous jureriez, bien sûr, que vous n'êtes pas aimé? Le jureriez-vous?

— Je ne jurerais rien, parce que je n'aurais la preuve de rien. Car enfin, comment savez-vous que vous êtes indifférent à ma fille?

— Mais ce vœu!

— Ce vœu a été fait, je vous le répète, avant que les choses en fussent au point où elles en sont. Ah! si après avoir reçu des aveux aussi clairs que ceux que vous venez d'exprimer, Iréna s'était avisée de remettre à un an, je ne dis pas son mariage (elle n'a que seize ans, cela ne surprendrait pas), mais la permission à son amant de la voir et de lui parler: oui, cela donnerait à réfléchir; on pourrait sans témérité supposer que le cœur de la jeune fille est bien froid, sinon entièrement glacé.

— N'oubliez pas, Pierre, reprit Godefroi attristé, que je suis venu en grande partie à cause d'elle. Je ne devais d'abord point faire partie du cortége du roi; certainement même on n'aurait eu aucun égard à ma prière, si mon père n'eût joint ses sollicitations aux miennes. Mais j'ai tant de fois parlé de ma jolie fiancée! On est si pressé de la voir!... Car notez bien que, dans la pensée du roi, je dois me marier pendant son séjour ici, et conduire ma femme à Paris. Et, au lieu de cela, je m'en retournerai non-seulement sans femme, mais sans avoir vu celle qui doit l'être, celle sur qui j'ai compté, celle que j'ai prônée, celle que j'ai annoncée! Et, pressé de questions par les dames de la cour, je ne pourrai dire autre chose, sinon que je l'ai vue en passant... à une fenêtre? Que le roi et moi l'avons saluée, et qu'elle ne nous a pas répondu? Franchement, cher de Ville, ce serait jouer là un rôle par trop ridicule. N'êtes-vous pas de cet avis?

— A peu près.

— Alors dites-moi donc simplement que votre fille ne m'aime plus, et que... ce soit fini.

— Je m'en garderai bien, Godefroi; car je mentirais indignement.

— Alors dites-moi donc qu'elle m'aime, qu'elle m'est fidèle, qu'elle m'accepte pour époux.

— Voilà une bizarrerie qui vous paraîtra encore plus extraordinaire : c'est que je ne suis point autorisé de sa part à vous dire cela.

— Expliquez-vous donc enfin, et ne me tenez pas dans une incertitude qui devient une véritable torture.

— Je souffre comme vous de l'embarras où Iréna nous place. Je ne puis vous dire qu'elle ne vous aime pas : car, en mon âme et conscience, je crois qu'elle vous aime. Je ne puis vous dire qu'elle vous aime, qu'elle compte sur vous, qu'elle est votre fiancée : car elle m'a interdit de le dire. Tout ce que je puis doncattester, c'est qu'elle a souvent parlé de vous jusqu'à il y a six mois environ : se plaisant à rappeler les anecdotes de son enfance, à dire combien elle vous admirait et vous aimait quand vous la défendiez contre les félons qui voulaient l'enlever, et souriant fort gaîment chaque fois qu'on lui parlait de vous comme de son futur époux. Puis tout à coup ce langage a cessé, sa bouche est restée close sur ce chapitre; bien que les nouvelles que votre père nous apportait l'intéressassent encore (car elle rougissait en les entendant), cependant elle ne m'en parlait pas comme autrefois, elle ne les commentait plus; elle affectait, au contraire, de détourner la conversation, quand je m'avisais d'en rappeler le souvenir. Pourquoi ce changement? Vous le devinez : cette conscience timide, délicate, encore enfantine dans sa simplicité, avait cru faire une chose agréable à Dieu que de lui sacrifier momentanément une affection humaine, des espérances mondaines, afin de pouvoir plus librement vaquer à son service. C'est un peu le genre, vous le savez, de nos vierges lyonnaises, et nos moines les poussent assez volontiers dans cette voie.—C'est le moyen, disent-ils, de se recueillir avant l'action la plus importante de la vie; c'est comme une halte entre l'état de virginité et l'état

conjugal ; c'est un temps de repos où l'âme, se tournant vers le ciel, sollicite les grâces dont elle aura besoin plus tard. — Aussi en voit-on qui vont s'enfermer dans des couvents, pour mieux se soustraire à toutes les distractions du siècle. Et je suis bien convaincu qu'Iréna en aurait fait autant, si elle n'avait été retenue par son affection pour les pauvres. Mais elle aura sans doute réfléchi qu'il vaut mieux encore servir les membres souffrants de Jésus-Christ que de se condamner à une retraite absolue. Voilà, sire de la Mure, l'explication d'une conduite qui semble, en apparence, bizarre, et qui n'est que le résultat d'une inspiration chrétienne. Et cela est tellement vrai, que le temps que ma fille ne donne pas aux pauvres et à la visite des hôpitaux, elle le consacre à la prière et à la visite des églises.

— Il y a temps pour tout, répliqua Godefroi, peu satisfait de cet exposé. Elle pouvait appartenir à Dieu et aux pauvres, sans se refuser à son fiancé. Il me semble qu'elle n'en eût été ni moins pieuse ni moins charitable, quand elle m'aurait accordé..... l'honneur de lui présenter mes hommages. Non, non, Pierre, tout ne s'explique pas par ce que vous venez de me dire. Vous aurez beau tourner et retourner l'histoire de ce vœu ; vous ne rendrez pas raison du refus absolu de me voir. Si elle était au couvent, je le comprendrais ; là, le seuil est interdit aux hommes. Mais quand elle se réserve de courir les rues ; de paraître dans un mystère ; d'assister à l'entrée d'un Pape, à l'entrée d'un roi ; quand elle se donne la peine de jeter un coup d'œil sur une foule immense qui doit lui être indifférente, et qu'elle refuse un regard à celui qui vient lui offrir son cœur et sa main : non, il n'est pas possible de se payer d'une explication comme celle que vous voulez me donner. Il y a nécessairement par là-dessous un mystère que l'on tient à me cacher. Déjà à Paris certains pressentiments m'étaient venus, qui semblaient m'annoncer tout ceci. — Ne vous y fiez pas, Godefroi, me disait le roi ; un cœur de femme est chose mobile. Croyez-moi : acceptez ce qui vous est donné, et laissez

ce qui vous est promis. L'un est sûr; l'autre ne l'est pas.

— Le roi avait raison. Mais je ne croyais pas qu'il fût permis à un homme d'honneur, à un chevalier loyal, de briser ainsi un lien légitimement formé, et de tromper une jeune fille qui doit compter sur lui. Aujourd'hui je reconnais, quoique un peu tard, que ce que je ne voulais pas faire, on se le permettait à mon égard. Eh bien! soit! si Iréna en aime un autre...

— Quand je vous atteste que non, repartit vivement Pierre de Ville, blessé de cette supposition qu'il croit outrageante pour sa fille. Permis à vous, Godefroi, de donner libre cours à votre imagination. Permis à vous de traiter Iréna de bizarre en sa dévotion.....

— Il y a dévotion et dévotion, répliqua de la Mure, avec un ton aigre et fier. J'admets très-volontiers la dévotion envers Jésus-Christ; c'est là un rival dont aucun mortel n'a droit d'être jaloux; mais la dévotion à tel ou tel chevalier, quand on a engagé sa foi à un autre, implicitement du moins : c'est une dévotion un peu plus que bizarre : elle est coupable, elle est déloyale, elle est indigne.

— Voilà des expressions amères, chevalier de la Mure, repartit de Ville véritablement irrité. Laissez-moi vous dire que ma fille ne les a nullement méritées. Qu'elle ait agi avec un peu d'irréflexion, par un motif de piété mal entendu, je pourrais l'accorder peut-être; mais je ne souffrirai jamais que l'on jette sur son nom un soupçon de déloyauté, une accusation d'inconstance.

— Un mot, un seul, dit Godefroi en l'interrompant : porte-t-elle le collier et l'anneau que je lui ai envoyés?

— Non.

— Les a-t-elle jamais portés?

— Non. Elle les a acceptés de la main de votre père avec joie; elle les a considérés avec attention; elle a souri... mais c'est tout. La vérité m'oblige à dire que, malgré mon désir souvent exprimé, elle ne les a pas portés une seule fois.

— Or en quoi cela eût-il contrarié son vœu?

— Je n'en sais rien. Je n'entends point pénétrer les secrets de son cœur. La piété, chez une jeune fille surtout, peut avoir des idées et des façons que je ne me charge pas d'expliquer. Tout ce que je repousse, c'est l'accusation injuste que vous faites peser sur Iréna.

— Injuste? s'écria le chevalier de la Mure. Je voudrais vous voir à ma place, de Ville; et vous demander ce que vous en penseriez, la main sur la conscience.

— Je vous l'ai déjà assez dit, Godefroi; vous savez que je n'approuve point ma fille, que je trouve sa dévotion singulière, mal entendue, peut-être; mais elle ne m'a point consulté; et, dès qu'elle se croit liée en conscience, je dois respecter sa décision. Du reste, pas tant de discussion ni de débats. La question peut se trancher d'un mot : ma fille ne vous convient point? Laissez-la.

L'amour-propre du bourgeois se trouvait blessé. Quelque honorable que pût être pour lui l'alliance de sa fille avec un de la Mure, il n'y tenait cependant pas tellement qu'il voulût l'acheter au prix de l'humiliation. Riche comme il l'était, honoré par ses concitoyens, père d'une enfant admirée pour sa vertu et pour sa beauté, il sentait qu'à défaut d'un la Mure, il trouverait facilement un mariage assorti pour cette fille chérie. Et puis le petit orgueil du parvenu grandissait déjà, et semblait bien aise de se mesurer avec la fierté aristocratique. — Mes écus, songeait de Ville, conviennent au moins aussi bien aux de la Mure que leur nom ira à ma fille. Eh bien! s'ils ne veulent point de mes écus, moi je les remercie de leur nom et de leur titre. C'est une affaire rompue : nous sommes quittes. — Voilà à quoi songeait notre municipal pendant que le chevalier, stupéfait de ce ton ferme et décidé, se débattait entre son amour attristé et son orgueil froissé. Pas un mot ne lui vint à la bouche; car il ne savait si c'eût été une plainte, une reproche, une réplique, un défi; c'était pour lui un de ces moments de trouble où tous les sentiments et toutes

les passions parlent à la fois. Pierre de Ville se voyait donc le maître du terrain.

— Laissez-la, reprit-il d'un ton de plus en plus fier. Par la grâce de Dieu! je ne suis point embarrassé de ma fille, pas plus que vous de retrouver une femme. Si Compiègne et Paris vous en fournissent à foison et à choix, la ville de Lyon et la province peuvent aussi nous donner des époux qui ne le céderont guères aux de la Mure en *richesse* et en dignité (il avait appuyé sur le mot richesse, non sans une certaine malice d'intention). Ainsi tout en restera là. On vous rend votre parole, illustre Godefroi; et moi je reprends la mienne, si jamais elle a été donnée. Dès l'instant que vous pouvez suspecter la loyauté de cette enfant, elle n'est plus digne de vous; un de la Mure se déshonorerait en épousant une femme qu'il a pu croire infidèle. Chevalier, nous n'en resterons pas moins bons amis. J'ai assez d'une haine à porter : je n'en veux pas deux. Point de brouillerie donc!... Adieu!

— Mais Pierre..... mais de Ville..... mais..... un moment donc !.....

De Ville n'entendait plus. Après un léger salut, il s'était éloigné, en tirant violemment la porte derrière lui, et laissant Godefroi dans une stupéfaction que nous ne saurions décrire.

Une heure après, on rapportait au jeune paladin le collier et l'anneau qu'il avait envoyés à celle qu'il aimait à nommer sa fiancée.

XIV.

THÉOLOGIE D'UNE JEUNE FILLE.

Depuis qu'elle a vu à l'autel l'illustre évêque d'Albano, depuis qu'elle a contemplé sur cette face transfigurée les effets si visibles de l'extase, Iréna ne peut plus modérer son désir d'avoir un entretien avec lui.

— Obtenez-moi cette faveur, mon bon Père, disait-elle à un frère Cordelier. J'ai faim et soif d'apprendre la volonté de Dieu de cette bouche inspirée.

— C'est bien difficile, enfant, c'est bien difficile. Le cardinal Bonaventure est accablé d'ouvrage. C'est à peine s'il a le temps de satisfaire à ses devoirs de prêtre.

Ah! reprit la jeune fille, je l'ai vu donner six heures à son action de grâces après la messe. Ne pourrait-il en sacrifier un quart d'heure pour une pauvre enfant comme moi? Que fait-il donc pendant si longtemps?

— Ce qu'il fait? répondit le moine. Il prépare le concile, il arrange les affaires de l'Eglise, il va chercher à leur source les lumières dont il doit tout à l'heure nous inonder. Ce qu'il fait? il monte comme Moïse sur la montagne, pour voir Dieu face à face, entendre sa voix, et rapporter ensuite quelque décret que l'Eglise écrira dans ses fastes. Ce qu'il fait? il va montrer au Dieu des armées le flot du mahométisme toujours grondant, et menaçant d'inonder l'Europe; il va surtout demander la réconciliation de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, c'est-à-dire détruire l'œuvre infernale de Photius et recoudre la tunique du Sauveur déchirée. Et vous trouvez que ce n'est rien?

— Pardon, mon Père; je dis que ce sont de grandes et belles choses, dont je souhaite l'accomplissement de tout mon cœur. Non, non : je ne crois pas qu'un saint perde son temps à visiter les profondeurs des cieux. Je crois, au contraire, que comme des messagers de paix, ces privilégiés vont présenter au ciel l'exposé de nos misères et nous en rapportent les remèdes. Mes les intérêts de l'Eglise leur font-ils oublier les petits et les pauvres?

— Non. Et nous admirons, nous qui en sommes témoins, la générosité avec laquelle ce grand cœur se prodigue. Nous nous demandons entre nous si le temps se prolonge pour lui, afin de lui donner l'espace nécessaire pour satisfaire sa charité.

— Oh! que cette charité daigne donc s'abaisser jusqu'à moi. Priez-le, mon Père, de me faire l'aumône d'une heure de sa vie. Le ciel l'en récompensera, et je prierai pour lui..... toujours..... toujours.

— Avez-vous donc quelque chose de si pressant à lui dire? Ne pourriez-vous attendre quelque temps encore?

— Un instinct secret me fait soupirer après une entrevue avec cet ami de Dieu. Oui, mon Père, j'ai de graves intérêts à lui exposer. Une âme, une pauvre âme qui m'est bien chère languit dans l'état du péché; une haine profonde, amère, l'a envahie et la dévore; j'ai déjà employé pour la guérir tous les moyens à ma disposition : les avis, les représentations faites avec douceur, les communions, les neuvaines, les oraisons, le Saint Sacrifice; et ma faiblesse a échoué. Je sens que cette œuvre est au-dessus de mes forces; il me faudrait le secours d'un saint.

— Voilà un motif bien pur; il est à espérer que Dieu le bénira.

— Outre cela, j'ai d'autres choses à lui demander encore. Mais ceci est un secret entre Dieu et moi. Dans mon heureuse enfance, je marchais avec droiture et simplicité; tout me semblait lumière, bonheur et joie. Aujourd'hui il fait sombre en

moi; j'ai des doutes, des soucis, des inquiétudes; je ne vois plus bien où poser mes pas. N'est-il pas quelquefois dans les desseins de Dieu de nous tenir ainsi dans l'ombre? Vous savez cela, mon Père, vous qui avez l'expérience de la conduite des âmes.

— Hé oui! pauvrette, c'est comme vous le dites. Toute la conduite de la Providence se résume en ces mots : *Lumière et obscurité, attrait et répulsion*, par lesquels tout s'explique, sans lesquels rien ne s'explique. Il faut de la *lumière* à notre intelligence, autrement elle ne saurait se guider; il lui faut de l'*obscurité,* autrement elle *verrait* et ne *croirait* plus; puisque la foi suppose le mystère. Il faut à notre volonté de l'*attrait*, sinon elle serait sans courage et sans force, et ne pourrait se décider à agir; mais il lui faut aussi de la *répulsion*, autrement elle agirait sans répugnance, par une force irrésistible et par conséquent sans mérite. Et c'est dans l'accord de ces choses, en apparence opposées, dans le ménagement de ces deux principes contradictoires, que consiste cet ordre de la Providence, à la fois si mystérieux et si clair, si visible et si caché. Vous avez joui, dites-vous, de la lumière et de l'attrait dans les jours de votre enfance; aujourd'hui ne vous étonnez pas de rencontrer la répulsion et l'ombre. Il faut du lait aux enfants, dit saint Paul; mais à ceux qui ont grandi le pain dur est meilleur. Comprenez-vous cela?

— Oui, mon Père, et je ne trouve point à redire à cette conduite de la Providence envers moi. Mais je sais aussi qu'il y a deux espèces d'obscurité : l'une que Dieu lui-même ménage à l'âme, et l'autre que l'âme se procure par ses infidélités. N'est-il pas vrai que nous pouvons nous attirer des ténèbres? que la résistance à la grâce entraîne des obscurités? N'est-il pas vrai que nous sommes obligés de demander des lumières pour nos voies, et de nous en rendre dignes par notre correspondance aux inspirations du ciel?

— Il en est comme vous le dites. Oui, l'esprit de Dieu est jaloux et délicat, et il mesure avec une sainte parcimonie ses

faveurs sur notre fidélité. Si l'âme cède à ce doux souffle d'en haut, à cet intime et secret murmure qui se fait entendre au dedans, elle obtiendra de mieux voir les desseins du ciel sur elle et de mieux les remplir. Si au contraire elle étouffe cette voix intérieure de l'Epoux, si elle feint de ne pas l'entendre, ou si elle recule devant le sacrifice qui lui est demandé : la lumière qui frappait ses yeux s'éteint ou diminue, l'attrait qui sollicitait sa volonté se retire ou s'affaiblit. Et si l'infidélité se renouvelle, le double foyer de la foi et de l'amour subit une nouvelle diminution ; jusqu'à ce que enfin, par l'effet de ces résistances multipliées, l'esprit tombe dans les ténèbres et le cœur dans la sécheresse. Le contraire a lieu quand l'intelligence et la volonté se mettent d'accord pour suivre l'attrait de la grâce. Alors, comme dit le Roi-prophète, on s'élève de vertu en vertu jusqu'à voir le Dieu des dieux dans Sion (1). Ainsi la vie spirituelle est comme une chaîne formée d'anneaux reliés les uns aux autres : une chute ou une correspondance entraîne une nouvelle correspondance ou une nouvelle chute. Hélas ! tel damné gémit au fond des enfers qui n'a dû sa réprobation qu'à une première infidélité sur un point même qui peut-être n'était pas prescrit ; et tel saint jouit dans le ciel d'une gloire dont la simple correspondance à une inspiration de ce genre est devenue le principe. Profond et terrible secret de la conciliation de la grâce divine et de la liberté humaine !

Iréna écoutait, rêveuse, ces explications du moine ; et le trouble de son âme en augmentait. Elle était dans un de ces instants critiques où une lutte intérieure s'établit entre la nature et la grâce, où le mot de sacrifice retentit et soulève les répugnances, où un secret instinct dit que le sort éternel se décide. Cette situation lui était d'autant plus pénible qu'elle succédait tout à coup à l'heureuse simplicité de l'enfance, à cet abandon naïf et paisible qui ne voit pas de difficultés et jouit de la lumière de la grâce, comme le petit oiseau du soleil.

(1) *Ps.* LXXXIII.

Jusque-là l'esprit de Dieu l'avait, en quelque sorte, portée sur ses ailes; elle priait, elle chantait, elle jouissait, elle aimait; Dieu était tout pour elle, tout son espoir, tout son bonheur, tout son trésor; mais un trésor qu'on a trouvé, et non amassé; elle ne connaissait point encore les aspérités du chemin; la croix ne s'était montrée à elle que de loin; elle ignorait de combien d'épines le front des élus doit être ceint, avant de revêtir la couronne d'immortalité. L'heure de l'épreuve était enfin venue; des sollicitudes tourmentaient son âme; la voie s'obscurcissait devant ses pieds; et, en même temps, ce que le moine appelait si justement l'attrait se faisait moins sentir. Elle aurait voulu sauver son père; la pensée du triste état où il s'endormait inquiétait ce cœur aimant; le jour et la nuit, elle était poursuivie de l'idée de la réprobation qui frapperait cet être chéri, si la mort venait à le surprendre, comme aussi de la conviction que c'était à elle que le salut de cette pauvre âme était attaché. Le mot de la Recluse, l'aspect du frère Bonaventure ont confirmé en elle ces préoccupations. Elle doit sauver son père; le ciel lui en demandera compte, voilà qui est pour elle hors de doute. Mais comment le sauvera-t-elle? Quel genre de sacrifice doit-elle embrasser pour mériter un si grand bienfait? A quel prix achètera-t-elle une grâce si précieuse? Voilà ce qu'elle voudrait savoir, voilà ce qu'elle espère apprendre de la bouche du saint.

Quant à la question de son mariage, on peut dire qu'elle n'est résolue ni dans un sens ni dans l'autre, mais simplement suspendue. Elle a aimé dans son enfance Godefroi de la Mure; elle l'a aimé dans son adolescence; elle l'a fort encouragé (elle avait onze ans alors) à suivre le roi Louis en croisade; elle l'a nommé en souriant son preux chevalier, son paladin; au retour, elle l'a trouvé plus beau que jamais quand il était ainsi bruni par le soleil d'Afrique; elle a éprouvé une sorte de fierté à l'entendre raconter les événements de l'expédition; elle a été plus flattée encore quand le gracieux écuyer du nouveau roi lui renouvelait l'expression de sa foi et de son

dévouement; elle a joui enfin de la perspective d'une alliance avec ce glorieux chevalier, avec cette illustre famille de la Mure. Les rêves qu'elle a construits sur cette base, sont faciles à imaginer. Mais ils étaient naïfs et purs; ils ne troublaient point la candeur de son âme; ils s'accommodaient parfaitement avec sa piété; et peut-être au fond ne lui étaient-ils si chers que parce qu'ils faisaient aussi la joie de son père : c'était pour elle une douce satisfaction de voir combien il serait flatté que sa fille entrât dans une si puissante maison. Cependant aucune parole n'a été définitivement engagée de part ni d'autre; Godefroi, en écrivant à son père, parlait sans cesse de sa *fiancée;* Iréna l'apprenait et souriait. A mesure que le temps s'écoulait, les avances du chevalier devenaient plus visibles; les deux pères s'en entretenaient souvent ensemble; et quand il leur arrivait d'en parler à la jeune fille, elle souriait toujours naïvement, comme un enfant, mais sans rien dire, sans exprimer d'autre assentiment que celui qu'on croyait lire sur sa candide figure.

Quand le paladin, de plus en plus charmé de ce qu'on lui disait de sa chère Iréna, lui envoya un joli collier et un bel anneau, qu'il avait reçus de la reine mère, elle les accepta avec la simplicité qui la caractérisait. Elle n'y vit qu'un gracieux souvenir de celui qu'elle avait admiré et aimé, et n'y attacha nullement la valeur d'un engagement quelconque. Pour elle le mariage était encore une chose lointaine, un astre qui brillait au fond de l'horizon. Mais la situation de son père, en revanche, lui pesait davantage; plus sérieuse et plus réfléchie, elle en mesurait mieux le danger. La voix du dedans devenait pressante, le mot de sacrifice retentissait plus fort; je ne sais quel voile mystérieux descendait de temps en temps sur ses yeux et les rendait troubles. Par suite de la délicatesse croissante de sa conscience, il lui sembla que ces rêves de mariage déplaisaient à son céleste Epoux, au moins comme des inutilités; chaque fois qu'elle avait laissé son imagination errer de ce côté-là, elle en revenait triste; *on* la grondait du

temps perdu, de la frivolité, du goût du monde, des vanités terrestres; et comme ces reproches intimes agitaient son âme, elle désira ne plus les mériter. — La prière! la prière! le sacrifice! le sacrifice! répétait l'Amant jaloux. A quoi sert de gagner un beau paladin, et même le monde entier, si on vient à laisser perdre une âme... une âme que l'on peut, que l'on doit sauver? — Et ce langage pénétrait la jeune fille d'une sainte tristesse. Voilà pourquoi elle redoublait ses soins assidus, ses tendres recommandations près de son père, inutilement, hélas! Voilà pourquoi elle écartait de son propre esprit les riantes images qu'elle aimait à caresser autrefois. Voilà pourquoi, à mesure que le langage de Godefroi devenait plus pressant, le sien semblait plus réservé et plus timide. Voilà enfin pourquoi, par un généreux sacrifice, elle s'était engagée par vœu à suspendre pendant un an son consentement au mariage, à n'en point parler elle-même, à n'en point laisser parler devant elle, et à n'y plus songer.

Il est bien vrai que, quand elle prenait cette résolution énergique, elle ne prévoyait point que son amant dût venir. On connaissait déjà l'arrivée du Pape, mais non celle du roi. Quel trouble intérieur elle éprouva quand elle apprit que Godefroi de la Mure accompagnait Philippe, c'est encore ce qu'on peut aisément conjecturer. Mais elle ne se repentit point, elle ne se désista point de son vœu. Bien plus, elle voulut mettre sa propre volonté à l'épreuve, et se proposa d'assister à l'entrée du roi, mais en se promettant de ne point voir celui qui la qualifiait déjà de fiancée. Elle tint parole : elle vit le prince, elle vit sa suite, elle vit tout, excepté son futur époux. Le lecteur sait même qu'elle avait obtenu qu'il ne franchirait point le seuil de la maison de son père. Sacrifice d'espérance, d'affection, de curiosité, de tous les sentiments les plus intimes de l'âme; elle avait cru que rien n'était de trop pour prouver à Jésus-Christ qu'elle lui restait fidèle avant tout, et quel prix elle attachait au salut de son père. Toutefois, pour ne point la troubler, celui-ci lui avait caché la rupture dont nous avons parlé. En

homme habile, Pierre de Ville avait probablement voulu donner au chevalier de la Mure une preuve de son indépendance, lui faire sentir qu'il n'achèterait point un gendre au prix d'une humiliation; au fond, il ne doutait guères que le jeune homme ne revînt à la charge; il le savait trop profondément attaché à sa fille pour croire qu'il renonçât si vite à sa main; il devinait d'ailleurs que la crainte des plaisanteries du roi et de la cour suffirait seule à le déterminer à de nouvelles démarches. Seulement de la Mure aurait appris à écarter de son langage et de son esprit d'indignes soupçons.

Iréna ignorait donc cet incident. — A quoi bon, s'était dit le père, lui troubler la tête sans profit? Ou elle aime Godefroi ou elle ne l'aime pas; si elle l'aime, ceci serait pour elle un sujet de profond chagrin; si elle ne l'aime pas, il est indifférent qu'elle sache ou ne sache pas où elle en est avec lui. Il me sera d'autant plus facile de ne plus lui parler de cette question, qu'elle désire entièrement l'écarter jusqu'à l'expiration de son vœu.

Mais si la jeune fille dormait en paix de ce côté-là, le trouble lui venait d'un autre côté. Les étranges paroles du vieux prédicateur *au linceul*, ainsi qu'elle l'appelait, avait tourné ses pensées ailleurs, et comme créé en elle un nouveau point de mire. Non qu'elle éprouvât aucune inclination pour Robert de Varey; elle l'avait connu aussi dans son enfance, elle avait joué avec lui, comme jouent des enfants; depuis elle avait cessé de le voir, et enfin la fatale division de leurs parents avait jeté entre elle et lui un infranchissable abîme. Or, c'était précisément cette division qu'il s'agissait de faire cesser; et le remède proposé par ce vieillard inconnu ne semblait pas trop mal en rapport avec la plaie à guérir. Et puis ce cervice capital reçu de Robert! cette coïncidence singulière de deux accidents si étroitement liés! Et puis le vague soupçon que ce frère de la Passion, qui transportait son Rétréci à l'hospice, était le même que celui qui la sauvait des pieds des chevaux et la rapportait évanouie! quoi! ne serait-ce pas là comme autant d'indices

de la volonté de Dieu? Cette alliance ne deviendrait-elle pas vraiment le gage d'une réconciliation si desirée?

Voilà ce qu'Iréna de Ville se demande; telles sont les pensées qui obsèdent son imagination; tels sont les doutes dans lesquels elle s'agite et sur lesquels elle voudrait un trait de lumière. Un irrésistible instinct lui dit qu'un saint peut seul dénouer la difficulté et lui intimer l'ordre du ciel. C'est ainsi qu'elle sollicite si vivement l'honneur de voir l'évèque d'Albano.

— Oui, mon Père, reprit-elle, je comprends la doctrine que vous exprimez avec tant de force, et mon esprit l'a goûtée. J'adore, en particulier, la sainte obscurité dont le Seigneur aime à s'envelopper dans ses desseins sur nous; quand même des difficultés insolubles à ma faible raison s'élèveraient devant moi, je croirais encore, je me tairais encore, j'adorerais toujours : persuadée que la suprême Sagesse ne peut vouloir que le vrai, que la suprême Bonté ne peut vouloir que le bien. Eh! que suis-je donc, pauvre petite créature, pour oser argumenter avec Dieu, pour prendre mon Créateur à partie? Ah! que ma langue se dessèche dans ma bouche plutôt que de formuler un mot de doute ou de plainte à l'encontre de la volonté souveraine! Mais, mon Père, ce n'est pas tout d'adorer cette volonté sainte : il faut la connaître, il faut qu'elle nous soit manifestée du ciel : autrement notre esprit reste dans les ténèbres et notre cœur, quoique droit dans l'intention, est sujet à s'égarer. Rien de plus facile, rien de plus doux, ce me semble, que de suivre les desseins de Dieu : c'est en cela surtout que son joug est léger. Je ne sais si je me fais illusion : mais il me semble que la paix, que le bonheur est là, et ne peut être ailleurs. Qu'on me donne, comme à ce saint solitaire d'autrefois, une règle écrite au ciel : et je m'empresserai de m'y conformer, assurée d'avance qu'elle pourra être difficile, mais non impossible : puisque Dieu ne demande rien à sa créature qu'elle ne puisse faire et qu'il ne l'aide à accomplir. Mais, encore une fois, comment la connaîtrai-je, cette vo-

lonté? Qui me dira : Voilà la route que Dieu vous trace, voilà le sacrifice qu'il vous impose?

— Sans doute, ô vierge fidèle! la lumière d'en haut doit éclairer nos voies : sans quoi elles ne seraient que ténèbres. Mais Dieu laisse-t-il ses élus dans la nuit? Si l'Egypte est dans l'obscurité, la colonne de feu ne guide-t-elle pas Israël? Vous demandez une règle écrite au ciel! Eh! je vous prie, où donc le Décalogue a-t-il été écrit? Où l'Evangile a-t-il été puisé?

— Je le sais, mon Père, ces deux Testaments nous sont descendus du ciel. Mais, laissez-moi vous le dire : en dehors des voies communes à tous les chrétiens, il existe des voies particulières, des obligations spéciales, qui peuvent être pour chacun de nous d'une souveraine importance, et même déterminer notre salut ou notre perte. Dieu, vous nous l'enseignez, n'a pas sur tous les mêmes desseins; il ne demande pas de tous les mêmes choses; et, au jour de son jugement, nous ne serons pas seulement examinés sur le fonds même de la loi, mais aussi sur les devoirs spéciaux qui nous étaient imposés.

— Rien de plus juste. C'est ce qui fait dire à saint Paul : *L'un d'une façon, et l'autre d'une autre* (1). D'où il suit que nous devons étudier de bien près les intentions de la Providence et nous y conformer dans les plus minces détails. En cela il ne faut point regarder au sacrifice.

—Le sacrifice! Mon Père, y a-t-il vraiment, là, un sacrifice? En coûte-t-il donc de servir le Seigneur, quand on connaît sa volonté? Nous avons tant de joie à contenter ceux que nous aimons! Il me semble que l'âme doit entrer avec bonheur dans le chemin que le Seigneur lui trace. Il doit être si doux de plaire à un si bon Maître! Il est si glorieux de lui appartenir! Non, ce n'est pas là un sacrifice. Il faut réserver ce nom pour les partisans du monde, pour ces pauvres esclaves des passions, dont la voie est si pleine d'obstacles, qui doivent tant lutter et tant souffrir, et cela sans compensation et sans

(1) Unus quidem sic, alius verò sic.

espérance. Voilà les vrais malheureux, et non les serviteurs de Dieu, quelles que soient d'ailleurs les difficultés qu'ils rencontrent. Mais, mon Père, où est-elle, encore une fois, cette divine volonté, cette vocation spéciale que je dois suivre? Qu'on me la montre, et mon trésor est trouvé, et mes vœux sont satisfaits.

Le religieux était touché de cette candide piété; il devinait que quelque inquiétude tourmentait cette âme de vierge.

— Il est impossible, reprit-il, que le Seigneur vous refuse les lumières que vous sollicitez avec tant d'ardeur. Mais prenez garde de tomber dans la perplexité. Le démon tend souvent ce piége aux âmes inexpérimentées; il les embarrasse dans leurs bons désirs, il les préoccupe d'une perfection imaginaire; il les remplit de je ne sais quelle impatience qui ne saurait se satisfaire, et tente surtout de les décourager en leur montrant un idéal qu'elles ne peuvent atteindre. Se consumant en efforts stériles, elles épuisent leurs forces, à peu près comme la meule qui s'use en tournant à vide sur elle-même. Séduction dangereuse, contre laquelle on ne saurait assez se prémunir. Ne serait-ce pas là votre cas? Ne seriez-vous pas tourmentée de cette vivacité maladive, qui se fatigue par une ardeur intempestive? Oh! que la simplicité est bien préférable, cette naïve rondeur qui va bonnement son chemin, contente du pain quotidien, attentive à la grâce du moment, ne se souvenant plus de la veille, ne s'inquiétant point du lendemain, prenant les événements comme ils viennent, l'homme pour ce qu'il est, le monde pour ce qu'il vaut! Pensez-vous, jeune fille, que la perfection n'est pas là?

— Ce fut ainsi que s'écoula mon enfance, répondit Iréna. Voilà comme j'allais dans ces paisibles années, déjà si loin de moi. Aucun souci ne préoccupait ma tête, aucun chagrin ne pesait sur mon cœur. Tous mes jours étaient filés d'or et de soie. Je n'avais ni veille ni lendemain; ou plutôt de doux souvenirs composaient ma veille, de gracieuses espérances formaient mon lendemain. Les exercices de piété fai-

saient mes délices; quand j'étais à l'église, au milieu des chants et des cérémonies saintes, j'éprouvais un bien-être, une satisfaction intime qui me rendait les heures délicieuses; je nageais, pour ainsi dire, dans le contentement, comme l'oisillon dans l'air pur, sous un soleil de printemps. L'avenir m'apparaissait alors sous les plus doux aspects; aucun nuage n'obscurcissait mon ciel; je ne voyais rien que le bonheur d'aimer Dieu et la gloire de le servir. Mon Père, pourquoi tout cela a-t-il changé?

— Pourquoi le soleil se couvre-t-il de nuages? Pourquoi l'azur du ciel disparaît-il si souvent à nos yeux? Que de fois la journée, après s'être annoncée sereine et pure, s'assombrit même avant que la matinée se soit écoulée! Mais cette obscurité, ces nuages ne sont point sans utilité; l'une protége la terre contre de nuisibles ardeurs; les autres recèlent la pluie bienfaisante qui doit la rafraîchir. La sérénité spirituelle a de grands charmes; elle a aussi ses dangers. L'âme, en s'y habituant, contracterait la mollesse; elle ne goûterait que les douceurs du service divin, et n'en connaîtrait plus les peines. Son existence serait à peu près sans mérite. La croix, ce précieux trésor, lui serait étrangère; toujours sur le Thabor, elle ne suivrait point son Maître au Calvaire : dès lors, comment lui deviendrait-elle semblable? Est-ce à ceux qui jouissent, ou à ceux qui souffrent, que la récompense est promise? Jésus nous appelle-t-il à aller voir ses vêtements blancs comme la neige, éblouissants comme la gloire; ou à revêtir sa robe déchirée et teinte de sang? Oh! ne regrettez donc pas ces jours filés d'or et de soie, dont vous parliez tout à l'heure; ne regrettez pas ces amollissantes délices, dont le Seigneur comble quelquefois ses élus, mais qu'il leur retire toujours, pour les nourrir d'un aliment plus sain. Ambitionnez le pain des forts, désirez la croix, embrassez-la, étreignez-la, ne la quittez plus. Et si la douleur, le chagrin, les peines de la vie vous font défaut, suppléez-y par les mortifications volontaires. Ici Dieu vous laisse une large place; il y a bien des côtés à blesser,

à macérer, à crucifier dans cette chair coupable, dans cette volonté rebelle. Il faut bien des coups de ciseau, bien des coups de maillet, avant que la statue ne soit parfaite, c'est-à-dire ne rende trait pour trait Jésus-Christ. Cette œuvre est capable de tenter un cœur généreux : ne vous en laisserez-vous pas séduire ?

Iréna tenait ses yeux fixés vers le ciel, en écoutant cette sage doctrine. Un feu céleste enflammait sa figure. La croix, sans doute, lui apparaissait revêtue de ce doux et austère éclat dont le moine venait de lui parler. Un trait de lumière brillait peut-être à ses yeux; peut-être Dieu se servait-il de la parole de cet humble religieux pour dissiper ses doutes.

– Il l'aime, lui, reprit-elle bientôt après; il l'a embrassée de toutes ses forces, et il ne s'en séparera plus. N'est-il pas vrai, mon Père, que ce saint évêque est épris de la croix ?

— Epris, le mot est faible : c'est ivre, c'est fou qu'il faut dire. Oui, il est plein de la folie de la croix; il en vit, il s'en nourrit, il s'en rassasie; avide d'humiliations, d'épreuves et de souffrances, il languit, il meurt quand il en est privé. Oh ! qu'il fait bon le voir, l'entendre, le suivre dans le détail de sa vie ! Que c'est grand, la vie d'un saint ! Quel beau livre ouvert sous nos yeux ! Nous nous sentons renaître en sa présence. On dirait qu'un esprit nouveau s'est répandu dans le monastère, qu'un feu céleste y circule. Chacun sent qu'il devient meilleur. Oui, ces élus du Seigneur sont comme un arome qui purifie l'air; ils chassent l'odeur du monde et resserrent l'empire du démon. Que le Seigneur daigne les multiplier, et tous les maux de l'Eglise seront bientôt guéris.

– Je le crois, mon Père. Mais pourquoi êtes-vous si avares de votre trésor ? Pourquoi renfermez-vous ce parfum dans l'enceinte de votre monastère ? N'y a-t-il rien à purifier au dehors ?

— Laissez, laissez faire ! Bientôt le concile va s'assembler, et ce vase de bonne odeur se brisera : l'Eglise entière en sera embaumée.

— Et, en attendant, refuserez-vous à une pauvre enfant le bonheur de respirer ces parfums ? Oui, le grand évêque brillera sur le chandelier et éclairera le monde. Mais, mon Père, toutes ces savantes discussions théologiques passent bien haut sur nos têtes, à nous autres femmes. Fauvettes que nous sommes, nous ne pouvons suivre les aigles. La théologie qu'il nous faut, c'est de connaître l'humble sentier où Dieu nous veut. Pour moi, je n'en désire pas d'autre. S'il vous plaît donc, mon Père, au nom de tout ce que vous aimez, au nom de cette croix même que vous vantez si fort, obtenez-moi une entrevue avec ce grand ami de Dieu. J'ai besoin de le voir.

La prière était instante; le moine en fut touché.

— Je vous le promets, dit-il. Vous pourrez converser avec *notre saint*. Quand ? je l'ignore; mais cette faveur vous sera accordée; comptez-y.

La jeune vierge s'en alla joyeuse, en se disant tout bas

— Merci, Seigneur ! Vous me donnerez là le trait de lumière que je cherche.

XV.

CONFIDENCE.

Nous nous transportons dans la maison qu'occupe la famille de Varey. Deux jeunes gens, un homme et une femme, y sont en secrète conférence.

— Ne combats pas ce que tu appelles, toi, ma passion, et ce que j'appelle, moi, mon amour légitime, mon espoir, mon bonheur.

— Je la combattrai tant que je vivrai. Tu ne peux, tu ne dois pas t'abaisser à une pareille alliance.

— Comment entends-tu que je m'abaisserais ?

— Il n'y a point de naissance, là. Pierre de Ville n'est qu'un parvenu, ou plutôt un fils de parvenu. Si son père a montré quelque intérêt pour la ville et en a pris son nom de de Ville, que son fils continue à porter et dont il paraît fier, il n'en est pas moins certain que ce sont des gens du peuple, enrichis par le commerce, et qu'une immense distance séparera toujours de nous.

— Eh ! qu'importe, Mechtilde ? Si cette jeune fille n'a point de nom, je lui en donnerai un.

— Et tu souffrirais d'être allié à la famille des Lutou ? à une race de marchands ? à des parvenus ?

— Si je trouve une femme qui me convienne, je n'examine point d'où elle sort. C'est une femme, et non une famille que j'épouse.

— J'attendais mieux de ta fierté naturelle. Jamais il ne fût venu dans la pensée que la fille de Pierre Lutou pût être ta femme.

— Examine pourtant, et tu reviendras de tes préventions. Je conçois parfaitement que ton premier mouvement soit la répulsion. Moi-même, je te l'avoue, je me serais fâché si l'on m'eût proposé une femme sans naissance, il y a quelques années seulement. Aujourd'hui mes idées sont un peu changées. Quand j'ai vu tant de qualités et tant de vertus unies à tant de beauté, il m'a semblé que tout cela remplaçait bien un nom, et constituait bien une certaine noblesse.

— L'amour te séduit, on le voit. Aurais-tu raisonné de la sorte autrefois ? Non : tu aurais certainement rougi de te mésallier : toi qui as refusé Janille de Fuers, sous prétexte que sa famille n'était point au niveau de la tienne.

— C'est vrai. Mais c'était moins une raison qu'un prétexte que je cherchais. Janille ne me plaisait point, bien qu'elle charmât mon père. Elle n'avait pas le dixième des qualités et des vertus d'Iréna.

— Oh ! comme l'amour aveugle ! On a bien raison de le

peindre avec un bandeau sur les yeux. Et qu'est-ce qu'a donc de si extraordinaire la fille Lutou ?

— Mechtilde !

— La fille de Pierre de Ville, si tu aimes mieux ? Je lui reconnaîtrai volontiers quelques attraits ; mais encore a-t-elle des rivales, sinon des supérieures ; et, sans lui faire tort, je crois que Janille lutterait au moins avec elle.

— Ce point, tu le sais, n'est pas pour moi le principal. Quelque sensible que je puisse être à la beauté du corps, celle de l'âme est pourtant bien supérieure à mes yeux. Ou plutôt je ne sais si je les distingue ici : il me semble que cette simplicité, cette candeur, cette piété douce et ingénue ne font qu'un avec cette beauté sans apprêts, qui n'en est que le reflet. Non, je ne sépare rien là dedans : je crois que cette âme est faite pour ce corps et ce corps pour cette âme ; qu'ils ne doivent, ni ne peuvent être séparés, et que quand Dieu veut faire une beauté complète, il la compose de tels éléments. Est-ce parce qu'elle est si belle qu'elle me semble si vertueuse ? Est-ce parce qu'elle est si vertueuse qu'elle me semble si belle ? c'est ce que je n'essaierai jamais de décider.

— En vérité, mon pauvre frère, dit Mechtilde avec un geste de dédain, tu deviens fou, passé fou. Qui t'a donc ainsi empli le cœur et la tête de la fille Lutou ? Pardonne-moi : c'est toujours ce nom-là qui me revient sur les lèvres.

— Il y a longtemps que j'aime Iréna. Tu sais comment nous fûmes rapprochés dans notre première enfance. Dans ce temps-là, les misérables querelles civiles n'avaient point encore divisé nos familles. Mon père aimait Pierre de Ville à cause de sa droiture et, aussi, à cause de sa générosité. Tu sais que jamais il n'a refusé à notre famille un secours d'argent ; et les Fuers, et les la Mure, et les Domench, et les de Dorchia, et bien d'autres en pourraient dire autant. Voilà comment cette petite fille et son frère se trouvaient nos égaux. Toi qui cessas alors d'habiter Lyon, tu ne fus plus mêlée à nos jeux. Iréna et Irénée (deux fleurs de beauté, deux roses

sur la même branche) étaient nos meilleurs compagnons. Nos plus belles heures étaient celles où ils venaient partager nos amusements. Eh bien ! mon attachement pour cette jeune fille date de là. Je n'étais cependant point son préféré. La Mure avait le pas sur moi dans ses affections. Quand nous jouions à la guerre et qu'elle était la pucelle enfermée dans la tour, c'était moi qui étais le félon, et Godefroi le défenseur. Nous nous battions à mort. Elle pourrait encore te raconter avec quelle fureur je livrais l'assaut. N'eus-je pas le malheur une fois de la blesser de la pointe de ma petite épée ? Je la vois encore regardant son sang couler par l'égratignure, sans pleurer, sans se plaindre, me consolant au contraire, moi qui pleurais à chaudes larmes, et me disant : — Beau sire chevalier, ne pleurez pas : la pucelle guérira. — Et elle avait cinq ou six ans alors ! et elle souriait de son sourire d'ange !

— C'est bien ! Assez ! Quoi ! une petite fille qui souriait ? Y a-t-il là quelque chose de si rare ? Une petite fille qui ne pleure pas d'une égratignure, est-ce donc quelque chose de si merveilleux ? Véritablement, cher garçon, ta tête est tournée.

— Et cette simplicité, cette égalité d'âme, elle ne les perdit point plus tard. Sa vertu, sa piété humble et douce ne faisait que s'accroître avec sa beauté. Je l'entends encore (elle avait neuf ans alors) nous parler de Dieu, nous rappeler qu'il était au milieu de nous, et nous gronder des vilaines paroles qui s'échappaient parfois de notre bouche. Surtout je n'oublierai jamais la leçon qu'elle m'adressa un jour que, dans un mouvement de colère, j'avais laissé échapper une espèce de jurement. Elle pleura cette fois, mais de vraies larmes, des larmes de tristesse, des larmes de regret de ce que Dieu était offensé. Trouverais-tu beaucoup d'enfants pour sentir ainsi à cet âge ? Je pense qu'un ange n'en ferait pas plus s'il descendait sur la terre.

— Elle avait sans doute quelque mal de dents qui l'aidait à pleurer. Tu ne sais pas jusqu'où une petite fille un peu fine peut porter la malice. Tu admires sa simplicité, et moi je m'é-

—

tonne de la tienne. En vérité, je ne te croyais pas si bon ni si crédule. Apprends donc qu'il n'y a d'anges que dans le ciel.

— Depuis, nous nous sommes perdus de vue. Jusque-là, son père et le nôtre avaient marché à l'unisson. Mais mon oncle le chanoine nous ayant entraînés du côté du chapitre, et de Ville...

— Lutou !

— Etant resté dans le camp opposé, la division s'établit, et tu sais à quoi elle a abouti.

— A la mort de notre oncle, indignement blessé au cloître Saint-Jean. Et c'est aux complices de ce meurtre que tu t'attaches ? C'est à un chef d'émeute que tu demandes sa fille pour épouse ? à l'assassin de ton oncle ?

— Hélas ! il a lui-même perdu son fils ! S'il eut des torts, ils sont bien expiés. Seulement, c'est de la main de mon père que cet enfant a péri, tandis que notre oncle fut blessé dans une mêlée où la confusion était au comble.

— Qu'importe ? Toutes les conséquences d'une émeute ne retombent-elles pas sur ceux qui l'excitent ? Or, qui a levé l'étendard de la révolte ? Qui a soufflé le feu de la sédition ? Qui menait les rebelles à l'attaque du cloître ? Qui a montré, enfin, le plus de fureur dans ces affreuses insurrections ? Je n'y étais pas ; mais toutes les voix accusent Lutou ; toutes le nomment unanimement.

— C'est vrai. Mais n'avait-il pas quelques raisons pour lui ? N'y a-t-il pas un fond de justice dans les réclamations de la ville ? Le chapitre, ou au moins ses officiers, se sont-ils toujours tenus dans de justes bornes ? N'a-t-on jamais trop exigé en matière d'impôts, ou a-t-on toujours mis les formes voulues à les exiger ?

— C'est cela. Prends aussi le parti des rebelles ! Jette-toi dans les rangs des factieux ! Renie ton père et toute ta famille ! Désavoue ce que les défenseurs de la justice et du droit ont fait !.

— Mechtilde ! Mechtilde ! que tu es amère aujourd'hui ! Je

cherchais en toi une confidente, et je n'y trouve qu'un impitoyable adversaire. Est-ce ainsi que tu traites un frère, qui a tant de confiance en ton amitié?

— Je ne te refuserai jamais un bon conseil, ni une consolation, si j'en suis capable, cher Robert. Mais j'avoue que je ne puis ici ni t'approuver, si tu réussis, ni te plaindre, si tu ne réussis pas. Chercher à dissiper tes illusions, serait peine perdue; l'amour est un clou planté jusqu'au fond de l'âme et qu'on ne réussit qu'à enfoncer davantage, en voulant l'arracher. Admettons donc que la fille Lutou est parfaite, que c'est une ange sous forme de femme : il n'en est pas moins vrai que cette alliance ne convient ni à ta naissance, ni à ta famille, ni à ton nom; qu'elle est au-dessous de toi; que d'ailleurs la haine qui nous sépare te l'interdit. A quoi bon t'en occuper, alors? A quoi sert de rêver l'impossible?

— Pourquoi, impossible? Je t'ai déjà dit que, pour ce qu est de l'inégalité de la condition, je passe sans difficulté là-dessus. Ce n'est pas là un obstacle pour moi.

— C'en est un pour ta famille.

— Ce n'est point ma famille qui se marie, mais moi. Je t citerais cent exemples de mariages plus disproportionnés qu celui-ci, et auxquels le déshonneur n'est point attaché pour au tant. Peut-être même ont-ils été plus heureux que... Passon là-dessus. Je fais à nos parents l'honneur de croire qu'ils n s'y opposeront point pour cette seule raison. Quant à la hain qui règne entre les deux familles, ne sois pas surprise si je t dis qu'elle est un des motifs qui me font désirer cette union.

— Encore mieux! repartit Mechtilde avec aigreur. Il est bie fâcheux que notre oncle le chanoine ne sorte pas du tombea pour la bénir. Quelle joie pour lui, de voir son neveu donn sa main à la fille de son meurtrier!

— Oui, Mechtilde, oui, quelle joie pour lui! quelle grande joi Eclairé enfin sur toutes les misères terrestres, voyant a clartés de l'éternité tout ce qu'il y a de coupable dans nos qu relles humaines : nul doute qu'il ne fût bienheureux de v

disparaître la fatale discorde qui sépare deux familles faites pour s'aimer. Oui, il y prêterait la main, et avec bonheur. Faut-il te le dire? Eh bien! cette pensée-là ne m'a pas été étrangère; j'ai aussi songé à notre bon oncle, et me suis dit que, si en combattant il se montra plus chevalier que prêtre, en nous mariant il aurait la gloire de se montrer plus prêtre que chevalier. En y réfléchissant, tu sentiras la justesse de cette réflexion. Ah! chère sœur, je me persuade que les passions humaines se dissipent vite au tribunal de la suprême Justice. N'est-ce pas aussi ton sentiment?

— Notre oncle et notre père ont soutenu la cause de la justice. Or, la justice est quelque chose d'immuable. Dieu ne dément point dans le ciel ce qu'il prescrit sur la terre.

— Sans doute; mais il condamne les passions qui accompagnent trop souvent l'exercice même du droit. Du reste, où était le droit, le droit strict? Où était l'injustice, dans ces tristes démêlés, où l'œil d'un ange aurait à peine démêlé le juste de l'injuste? Ne te fâche donc pas. Tu t'en vas, je crois?

— Oui, reprit fièrement Mechtilde. Mon cœur souffre de voir un fils désavouer son père, quand ce père est le mien.

— Mais, encore une fois, je ne désavoue rien; je ne songe pas le moins du monde à infliger un tel outrage à notre père. J'admettrai, si tu le veux, que notre cause était celle du droit; j'ajouterai que jamais les bornes n'ont été excédées dans l'exercice de ce droit; que de Ville fût un factieux, un chef d'émeute : mais sa fille est-elle responsable de la conduite de son père? Doit-elle porter le poids du mal qu'elle n'a pas fait? En est-il moins désirable que la paix se rétablisse? que la discorde cesse? Tu sais que le Saint-Père va s'occuper de cette question, et que le roi lui-même est venu pour la traiter.

— Et puis? On sait d'avance pour qui Monsieur de France opinera. Il décidera pour la ville, ou plutôt pour lui. Mon père redoute fort qu'un jour on ne se repente d'avoir pris un tel avocat, et je trouve qu'il a raison. Il y a des avocats qui coûtent plus que les procès

— C'est possible. Il n'en est pas moins vrai que tout dans ce moment tend à la paix. Eh bien! travaillons-y donc, à cette paix. Mettons, chacun à notre façon, la main à l'œuvre. Tu sais le rôle que de Ville joue dans la cité, comment l'élection populaire l'a rapproché de mon père : ne serait-ce pas une chose heureuse qu'ils fussent sincèrement réconciliés? Bien d'autres suivraient à coup sûr leur exemple, et ce pourrait être le commencement de l'accord général.

— Attends que le branle soit donné, et après on verra. En tout cas, laisse le Pape agir et le concile passer; peut-être cette flamme subite s'éteindra-t-elle en toi.

— Subite! je viens de t'expliquer qu'elle date de loin. Mechtilde, j'ai besoin de toi pour venir à bout de mes fins; ne refuse pas ton aide à un frère.

Robert avait pris un ton suppliant : car il aimait réellement la jeune de Ville, et son secret ne pouvait plus se contenir. On a vu comment cette affection s'était formée en lui; non pas subitement, mais lentement, au contraire; une simple amitié d'enfance était devenue un amour sage, fort, légitime et impérieux. La difficulté même du succès n'avait fait qu'augmenter le désir; plus cette aimable vierge était loin de lui, plus il tenait à combler l'espace qui le séparait d'elle. L'éminent service qu'il lui avait rendu en l'arrachant à la mort, était venu encore augmenter son affection et redoubler son espoir. Et puis les graves événements du jour, les pensées de paix qui formaient, pour ainsi dire, comme l'atmosphère actuelle de la ville, devenaient un encouragement de plus. Robert ne songeait à rien moins qu'à intéresser le Pape même à sa cause, si cela était possible. D'autres idées plus extravagantes encore (l'avenir nous les dira) étaient venues se mêler à celle-là.

Mais il avait besoin d'un confident; il ne pouvait porter seul le poids de cette entreprise, chère autant que difficile. Sa sœur, jeune personne douée d'une grande finesse et d'une grande fermeté, s'offrait naturellement à lui. Elle n'était rentrée que depuis peu à Lyon, après avoir passé son enfance et sa pre-

mière jeunesse dans un château de la famille de sa mère. Mais malheureusement elle avait chaudement épousé le parti de son père, supporté avec une vive impatience le meurtre de son oncle, dont elle était l'enfant gâtée; pour elle, les bourgeois étaient un tas d'intrigants avides, de parvenus orgueilleux, tendant à s'élever aux dépens de l'Eglise et des nobles. La fille Lutou, comme elle affectait de l'appeler, lui semblait jetée à une distance infinie d'elle. Que son frère et elle s'en fussent servis comme d'un instrument dans leurs jeux d'enfants, cela n'avait rien d'étonnant. Mais que la fille d'un enrichi du commerce marchât de pair avec elle : voilà ce que son âme altière ne pouvait supporter.

Et puis la jalousie, l'amère jalousie, était venue ajouter ses morsures aux plaies de l'orgueil. En rentrant dans Lyon, Mechtilde n'entendit parler que de la beauté d'Iréna de Ville. Toutes ses amies, toutes ses connaissances se plaisaient à prononcer le nom de cette jeune fille, que sa modestie ne dérobait point à l'attention publique. Or, Mechtilde elle-même se croyait belle, et l'était en effet, moins pourtant qu'elle ne le croyait. Revenant après une longue absence, appartenant à une famille des plus distinguées, elle espérait briller et prendre, en quelque sorte, le haut bout de l'opinion. Au lieu de cela, elle trouvait la place prise : prise par une rivale d'autant plus redoutable qu'elle n'y visait point, que la modestie relevait en elle la beauté, et que la faveur dont son père jouissait dans le public rejaillissait encore sur sa tête. On devine combien l'âme hautaine de la fille des de Varey dut se trouver mortifiée d'un fait aussi inattendu. Et la mortification s'augmenta encore de l'aveu tacite que Mechtilde dut se faire à elle-même de la supériorité d'Iréna. Enfin pour ajouter le comble à ces motifs de jalousie, comme on délibérait dans un conseil de matrones sur les rôles à assigner dans le *mystère* qui devait se jouer devant le Pape, le principal fut unanimement dévolu à la jeune de Ville, au détriment de Mechtilde de Varey, qui y aspirait et y comptait.

De ceci il est facile de conclure quelle émotion dut exciter dans ce cœur aigri la confidence fraternelle. Iréna Lutou, la fille d'un marchand, s'asseoir au foyer des de Varey! Elle, prendre possession des châteaux et des titres de la famille! Elle, être appelée à perpétuer le nom! Elle, être non plus seulement l'égale, mais la supérieure de la fille de la maison! Et elle, Mechtilde, obligée de céder le pas à cette petite plébéienne! se voir éclipsée par une roturière! Non, vraiment, elle ne saurait s'y résoudre. Elle combattra donc de toutes ses forces l'étrange idée de Robert; elle n'épargnera rien pour le détourner d'y donner suite. Et, s'il persévère, si son amour s'obstine, comme il n'est que trop probable, à faire cette *pitoyable* conquête : eh bien! elle saura agir en dehors de lui, semer les obstacles sous ses pas, monter la tête de son père en particulier, rendre enfin l'exécution impossible. C'est le parti que lui conseillent la jalousie et l'orgueil blessé; c'est celui qu'elle jure de suivre jusqu'au bout.

Cependant un secret instinct l'avertit qu'elle manque d'adresse, en manifestant trop vite et trop haut son opposition. Si elle veut annihiler le projet de son frère, elle doit le connaître; si elle veut le connaître, il faut qu'elle le suive de près; si elle veut le suivre, elle a besoin des confidences de Robert. Or, en le recevant avec tant de hauteur, elle lui ferme le cœur, et l'éloigne. Ces rapides réflexions la ramènent aussitôt à un langage plus doux.

— Cher Robert, reprend-elle, pardonne-moi si je te manifeste avec autant de franchise ma manière de voir. Au fait, tu as raison : c'est de toi, et non de ta famille, qu'il est principalement question ici. Tu aimes cette jeune fille, tu désires l'avoir : eh bien! soit! après tout, tu es le meilleur juge de ce qui te convient. Mais avant d'entreprendre des démarches sérieuses... En as-tu déjà commencé?

— Je l'ai sauvée de la mort. Voilà la première, voilà la seule démarche que j'aie faite jusqu'ici.

— Et sait-elle à qui elle est redevable de ce bienfait?

— Je me suis nommé, au moment où je la déposais sur sa porte.

— Tu as eu tort, peut-être. Il valait mieux lui faire savoir par une voie détournée quel était son sauveur. En lui jetant tout à coup un nom qu'elle est habituée à maudire, tu as étouffé en elle jusqu'au germe de la reconnaissance.

— Je ne le crois pas. Elle ne maudit rien ; elle condamne les haines de son père, au lieu de les partager. Je sais depuis longtemps qu'elle le presse de pardonner, de lui rendre ses amis d'enfance.

— Ses amis! reprend Mechtilde, comme si ce mot l'eût blessée.

Puis se modérant aussitôt :

— Tu vois qu'elle n'y réussit guères. L'aversion de son père pour le nôtre ne fait que croître de jour en jour. Tu sais comme il l'a traité la dernière fois qu'ils se sont rencontrés au conseil de la ville ? Lutou a montré là ce qu'on peut attendre d'un homme sans naissance et sans éducation.

— On me l'a dit et je le déplore, et sa fille le déplorerait sans doute, si elle en était instruite. Je sais de science certaine qu'elle travaille de toutes ses forces à éteindre la colère paternelle, et qu'elle est prête à tous les sacrifices, pour obtenir ce résultat. Voilà ce qui m'inspire de la confiance. En m'acceptant pour époux, elle espérerait aplanir les obstacles, ou plutôt combler l'abîme que la haine a creusé entre...

— Soit ! répond Mechtilde en se pinçant les lèvres. Maintenant où espères-tu la voir ? lui parler ?

— C'était là la difficulté : je la crois levée. L'autre jour, en se rendant à l'hospice des Rétrécis, elle rencontra un malheureux gisant sur le pavé, et que tout le monde fuyait. C'était un soudart, nommé Pavollas : un pauvre de Lyon, un scélérat plutôt, le triste héros d'Ecully et de Couzon. Personne ne voulait le ramasser. Je le chargeai sur mes épaules et le portai à l'hospice, à la grande satisfaction de cette pauvre enfant que la pitié touchait jusqu'aux larmes. Et sa charité s'est éprise de

cet homme; elle a entrepris de le convertir. Assez souvent elle retourne près de lui. Et moi, revêtant le costume d'un frère de la Passion, j'ai aussi accès à l'hospice; je pourrai y voir Iréna, lui parler, et, quand viendra le moment convenable, lui proposer comme œuvre de charité (tu m'entends Mechtilde ?) de me donner sa main.

— Très-bien imaginé. Ton esprit est fécond en ressources. Puisse celle-là te réussir, puisque tu désires si vivement cette union !

— Et il faudrait voir, reprit Robert, comment cette pieuse enfant est accueillie au milieu de ces infortunés. Je ne sais si la présence d'un ange y apporterait plus de consolation. Tous tressaillent de joie en la voyant, à tel point que les frères redouteraient sa visite, s'ils ne savaient qu'après les accidents produits par son aspect, sa douce parole engendre le contentement, la patience et la résignation. Je ne parle pas de ses aumônes, toujours abondantes, et toujours si utiles au milieu de ces vastes infortunes.

— Elle fait bien. La fortune de son père lui permet ces largesses. Seulement je m'étonne que Lutou laisse sa fille en user si librement avec les hôpitaux. Ne craint-il pas que les maladies contagieuses ne l'atteignent?

— Il n'y a ici, chère amie, qu'une contagion à craindre: c'est celle de la charité. La sérénité et le pieux contentement qui remplissent cette belle âme, gagnent de proche en proche les pauvres victimes de la souffrance. Les choses vont au point qu'un des religieux me racontait avoir ouï dire à l'un d'eux: — Je serais presque fâché d'être guéri, puisque cela me priverait du plaisir de la voir. — C'est une bonne cuirasse que la charité; elle rend invulnérable aux traits de la contagion.

– Allons ! Espérons que cet *ange* t'échoira enfin. Maintenant que je suis assurée de tes intentions (et pardonne-moi si j'ai eu l'air de les combattre) je me tiens à ta disposition. En quoi et comment puis-je t'aider?

— J'ai, tu le vois toi-même, un grand obstacle à vaincre:

la haine qui sépare son père du mien. Mon moyen près d'elle, ne l'oublie point, c'est de lui faire envisager notre mariage comme le gage assuré de la réconciliation. Mille preuves me démontrent qu'elle ne résistera point à cet attrait : il n'est rien, m'assure-t-on, qu'elle ne soit prête à faire, à donner, à sacrifier pour arracher le trait qui fait saigner l'âme de son père. Quelques-uns disent qu'elle a fait vœu de tout accepter, la mort même, afin d'atteindre ce but si désiré. Je tiens donc pour assuré qu'elle embrassera mes propositions avec ardeur, avec reconnaissance, si elle y voit le moyen de renouer les rapports qui nous unissaient autrefois. Voilà mon point de départ. Maintenant, chère Mechtilde, ce que j'ai à demander de toi, c'est que tu fasses de ton côté tout ton possible pour que mon père s'adoucisse à l'égard de Pierre de Ville. Rentre ici, bonne amie, comme un ange de paix. Joins tes efforts à ceux de cette jeune fille pour faire disparaître cette funeste haine qui met obstacle à mon bonheur. Cette tâche est digne de toi. Cesse de voir dans Iréna une enfant que sa naissance jette loin de toi ; ne te souviens plus que de ses vertus, de ses qualités, de ton ancienne amitié pour elle, et surtout de la vive et légitime affection que lui porte ton frère. Depuis plus d'un an je désire ton retour pour te confier mon secret, et implorer ton aide. Ne la refuse pas à un frère. Et puisque la répétition de vos rôles vous fournit l'occasion d'un rapprochement, ne la néglige point ; fais quelques avances à cette aimable jeune fille ; elle sera heureuse et fière, j'en suis sûr, de redevenir l'amie de Mechtilde de Varey. Tu pourras sans peine gagner sa confiance : elle est si candide, si douce et si aimante ! Et c'est par toi que je pourrai moi-même conquérir ses affections, et atteindre enfin le succès qui fera mon bonheur, la paix de nos familles, et pourra beaucoup contribuer au rétablissement de la paix générale. Voilà ta tâche : elle n'est ni difficile ni désagréable, et peut-être ne sera-t-elle pas sans gloire

Mechtilde répondit par un signe d'assentiment aux paroles de son frère. Cédait-elle à quelque sympathie secrète pour lui,

ou obéissait-elle à un autre désir plus en rapport avec son naturel superbe et hautain, c'est ce que nous ne saurions dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quand elle rentra dans son cabinet, certain air de majesté régnait dans ses traits et sur toute sa personne, et que se regardant dans la plaque d'acier poli qui lui servait de miroir (chères lectrices, on n'avait pas d'autre miroir en ce temps-là) : elle dit, en se redressant fièrement : — Quoi qu'on en dise, voilà qui vaut bien la fille de Lutou.

XVI.

FAVEUR ROYALE.

Répétons-le : la stupéfaction de Godefroi de la Mure fut profonde, quand il eut vu Pierre de Ville s'en aller fier et irrité.

— On me l'avait rapporté, se dit-il à lui-même, dès qu'il fut un peu revenu de sa surprise, on me l'avait assuré, et je n'y voulais pas croire, et c'est pourtant vrai : cette classe plébéienne prend des airs d'insolence et un esprit d'audace de plus en plus visibles. Un Lutou traiter ainsi un de la Mure ! Pierre Lutou, le marchand, en user ainsi envers l'héritier de la première famille du Lyonnais ! envers un écuyer du roi ! C'est à n'y pas croire ! C'est à tomber de sa hauteur ! Et cependant c'est cela. Je ne m'étonne plus alors de l'ardeur que met l'autorité ecclésiastique à comprimer cet orgueil naissant. Je m'étonne encore moins de la fureur que ces roturiers ameutés ont déployée à l'égard des vassaux du chapitre. Tout est possible à des gens de la trempe de Lutou. Dieu ! quel changement depuis quatre ou cinq ans ! Comment reconnaître dans cet insolent personnage le petit marchand du quai qui ne parlait jamais

à mon père que tête découverte, même quand il lui prêtait une somme d'argent ; qui le remerciait de ce qu'il voulait bien le préférer pour créancier aux lombards de la rue Grenette ; qui se confondait en compliments, quand on permettait à ses enfants de venir nous tenir compagnie au jeu ; qui semblait se croire indigne de lier les cordons de nos souliers ; qui... Et ce même homme le prend sur un tel pied avec moi !... Il me refuse sa fille !... Il me berne en face !... Par saint Nizier ! je regrette que pareille scène ne soit pas arrivée à Paris : j'aurais fait pendre ce manant au gibet de Montfaucon. Il aurait appris par là qu'une certaine distance sépare la noblesse du petit marchand de soieries, et qu'un de la Mure n'est pas né pour recevoir des sottises, comme il paraît né lui-même pour en dire.

C'était en ces termes, et en d'autres semblables, que le jeune paladin exhalait sa colère. L'orgueil blessé ne pouvait faire moins que de se dégonfler. Mais, après ce premier soulagement accordé à une passion violente, une autre passion non moins violente et non moins profonde réclama ses droits. La douce image d'Iréna reparut au-dessus des flots irrités, et d'autres pensées remplacèrent les tumultueuses suggestions de l'amour-propre irrité.

— Dois-je pour cela, reprit-il, oublier sa fille ? Les torts du père retomberont-ils sur cette tête innocente ? Rendrai-je cette vierge si pieuse, si timide, si humble, responsable de la grossièreté d'un parvenu ? Cela ne paraît pas juste, ou tout au moins demande réflexion. Aussi bien, j'ai peut-être eu tort d'exprimer trop vite ma pensée. Assurément la conduite d'Iréna est étrange ; mais encore peut-elle s'expliquer, sinon se justifier. C'est une idée d'enfant que celle de ce vœu ; un scrupule de conscience, une délicatesse exagérée, une piété mal entendue : tout cela est possible, mais est-ce un crime ? est-ce vraiment une infidélité ? est-ce de l'indifférence, seulement ? Je n'oserais l'affirmer. Comme il le dit fort bien : sa fille ne prévoyait point mon arrivée ; elle agissait dans toute l'innocence de sa vertu ; elle

ne voyait dans ce vœu qu'un sacrifice agréable à Dieu, et ne s'inquiétait point du reste. Un sacrifice ! Si son vœu en fut un, elle avait donc quelque chose à sacrifier, à immoler : et qu'était-ce, sinon l'affection qu'elle me portait ? sinon le rêve d'avenir qui se rattachait à notre union ? sinon cette perspective de bonheur, dont le nom de de la Mure devenait pour elle le symbole ?

» Alors j'ai été un étourdi, un franc étourdi, de lancer ainsi une accusation d'infidélité, à l'endroit de cette chère petite. A tout bien prendre, son père devait s'en trouver offusqué. Si cette pauvre enfant m'avait entendu parler ainsi, elle eût souri et versé deux larmes, et toutes mes préventions se seraient dissipées. Son père, grossier et mal élevé, se fâche et me lance une bordée d'injures : c'est vraiment tout ce que je méritais.

» Maintenant, que va-t-il arriver ? Le père se taira-t-il, ou racontera-t-il tout à sa fille ? Et s'il le raconte, qu'en pensera-t-elle ? Sacrifiera-t-elle à la vanité paternelle blessée l'espoir d'un mariage qui doit la flatter ? Voilà le doute, voilà l'incertitude qui va peser sur moi, jusqu'à ce que je puisse connaître la vérité. Mais quand et comment la connaîtrai-je ? Qui fera maintenant la première démarche ? Irai-je m'abaisser aux pieds de ce malotru, lui tendre la main, lui demander pardon ? Ce serait passablement humiliant pour un de la Mure. Reviendra-t-il me présenter des excuses pour son insolente incartade ? C'est peu probable : l'orgueil du parvenu ne se prête pas à de semblables réparations. Si du moins je pouvais la voir ! s'il m'était donné de lui parler ! de lui dire ce qui s'est passé entre son père et moi, et de lui demander ce qu'elle en pense ! Mais non : la voilà murée, emprisonnée... et pour moi seul ! Les pauvres la verront, les malades l'entendront ; moi seul je n'aurai pas ce bonheur ! Elle n'a point fait vœu de ne pas parler à un rétréci ou à un lépreux, à une religieuse ou à un moine, à un voisin ou à une voisine ; mais seulement à celui qui vient lui offrir sa main et lui demander son cœur ! En vérité, c'est plus étrange qu'on ne peut dire.

» Et pourtant elle m'aime ! Elle écoutait, me dit-on, mes nouvelles avec intérêt. Elle souriait aux tendres vœux qu'on lui exprimait de ma part. Personne du reste, son père le jure (et si son père est orgueilleux, il est du moins loyal), personne n'a eu accès près d'elle ; je n'ai point de rival dans ses affections. C'est déjà un point rassurant. Et ce vœu même qui me contrarie m'est un gage que pas un autre attachement ne naîtra dans son cœur, au moins d'ici à ce que l'engagement soit expiré. Elle est donc pour moi comme dans une tour sévèrement gardée. Sa piété m'est une garantie que son regard ne se fixera sur rien qui puisse me faire ombrage.

» Mais que dira le roi ? que dira la cour ? Je vais devenir le jouet universel, la risée de tout le monde. Ce sera en vérité un fait curieux que celui-là, et j'avoue que j'en rirais bien, si quelque autre en était victime. On me montrera au doigt ; j'en aurai des surnoms et des sobriquets qui me feront pâlir de colère. Je ne sais si je pourrai y tenir. Mieux vaudra peut-être quitter la cour. C'est étrange : on peut braver la mort sur un champ de bataille, et on ne résiste pas à une plaisanterie. Que Dieu me vienne en aide ! Quand je quittais Paris si joyeux, je ne m'attendais guères à ces déboires. Il n'y a donc à compter sur rien.

» Mais non, non, il n'en sera pas ainsi. Foi de chevalier, je pénétrerai ce mystère ; je saurai le fin mot de cette réserve ; je percerai cet obstacle, qui se dresse devant moi. C'est ma ferme espérance que la colère du père ne sera qu'un orage passager : au fond, il est trop flatté de cette alliance pour la sacrifier si aisément. Il ne la perdra pas pour une boutade. Quand je lui tendrai la main, il la reprendra bien vite : honteux et marri d'avoir risqué de la perdre pour toujours. Quant à la fille, je la verrai. Je trouverai moyen de franchir la barrière. Par une voie ou par une autre, je parviendrai jusqu'à elle, et saurai de sa bouche si je lui plais ou non. Etre un chevalier refusé, dédaigné, j'y consens : bien d'autres l'ont été avant moi, et le seront après. Etre un chevalier

berné, livré à la dérision, je ne le souffrirai pas; dussé-je remuer ciel et terre, personne ici ne se jouera de moi, et mon honneur sortira intact.

Quand Godefroi rentra près du roi, ces pensées remplissaient encore sa tête. Il avait fait prier le prince de l'excuser de quitter un instant son service, pour un objet qui ne se pouvait différer. Philippe sourit, et s'empressa, au retour de son écuyer, de s'informer du succès de sa démarche. La Mure rougit, comme si le roi eût tout deviné, ou plutôt à cause de l'embarras où il était d'exposer honorablement sa situation. Mais il crut plus simple de tout dire, que d'attendre à ce que la rumeur publique ou la malice des courtisans informât son maître de ce qui s'était passé.

— Je dois vous avouer, Sire, que le résultat dont Votre Majesté veut bien s'informer, est la chose du monde la plus drôle qui se puisse imaginer. Je suis convaincu que...

— Voyons ! si je devine : vous vous mariez demain?

— Oh! non, sire. Votre Majesté est à l'opposite de la vérité.

— Votre future est mariée?

— Pas davantage.

— Elle est promise à un autre?

— Pas que je sache.

— Elle est donc malade? morte? défigurée? folle? absente?

— Rien, rien de tout cela. Elle est ici à Lyon, belle, forte, raisonnable, sage, comme jamais, plus que jamais. Sa beauté fait bruit dans la ville.

— Vous l'avez vue, enfin?

— Non, sire. Je ne l'ai pas vue, et ne puis la voir... que de loin.

— Elle est religieuse alors? ou elle vous a renoncé?

— Elle est chez son père, et non au couvent. Quant à dire qu'elle m'ait abandonné, je ne le puis, pas plus que je ne puis assurer qu'elle me soit restée fidèle. Votre Majesté persiste-t-elle maintenant à pénétrer l'énigme?

- En vérité, je ne sais plus quelle supposition faire, à moins que son père ne vous la refuse.

— Cette conjecture, Sire, est celle qui rapproche le plus de la vérité.

Godefroi raconta alors au roi tout ce qui venait de lui arriver. Philippe rit beaucoup de la singulière situation où se trouvait son écuyer. Il se permit d'en plaisanter agréablement; mais sans dépasser les bornes et sans blesser la susceptibilité d'une affection aussi drôlement désappointée.

— Allons, la Mure, dit-il, la cour va joliment s'amuser quand elle saura tout ceci.

— Sire, est-il bien nécessaire que la cour le sache?

— Hé! hé! espérez-vous que la rumeur se taise pour vous seul, ou que la malice des hommes n'épargne que vous? Les belles que vous avez dédaignées seront bien heureuses de rire un peu à vos dépens; c'est une consolation que vous ne pouvez leur refuser.

— Peut-être n'auront-elles pas le temps d'apprendre ma mésaventure.

— Comptez-vous donc que nous passerons l'année ici? D'après ce que vous venez de nous dire, votre... je ne sais plus de quel nom me servir, est liée par son vœu pour un an. Vous voilà donc comme saint Pierre aux liens.... pendant un an. Et la cour s'attend à vous voir revenir marié.

— Ah! Sire, que votre Majesté ne me soit pas trop cruelle!

— Non, vraiment. Vous pouvez être assuré que ce n'est point par moi que tout ceci se saura, bien que j'aurais aussi quelque droit d'un peu me venger de vous. Car j'ai désiré vous voir épouser l'une ou l'autre des belles personnes que l'on vous proposait.

— Cela est vrai, Sire; votre Majesté a bien voulu s'intéresser à moi dans ces circonstances.

— Et peut-être, Godefroi, auriez-vous été sage de vous conformer à nos désirs. Les partis que l'on vous offrait étaient certainement honorables et avantageux.

— Je le reconnais volontiers. Mais, Sire, la force des premières affections est si grande ! L'image de cette jeune fille avait tant d'empire sur moi ! Votre Majesté n'ignore pas quelles racines profondes une amitié d'enfance peut jeter dans le cœur. Je me croyais d'ailleurs lié par ma parole ; il me semblait que reporter ailleurs mes vœux, c'eût été forfaire à l'honneur, qui m'est plus cher que la vie.

— Voilà des sentiments honorables et dignes d'un vrai chevalier. Et vous voyez que vous portiez la délicatesse jusqu'au scrupule ; aujourd'hui, un simple bourgeois vous dédaigne et vous refuse.

— Je l'avoue, ce coup m'étonne et me frappe singulièrement. Si quelqu'un put jamais être fier d'un mariage pour sa fille, ce devait être de Ville, ou plutôt Lutou. Lui simple marchand, lui roturier, se voir allié à une ancienne et puissante famille, n'y avait-il pas de quoi le remplir d'un légitime orgueil ? Et, pourtant, il a osé me traiter avec une hauteur qu'on se permettrait à peine avec un égal. Heureusement le père n'est point la fille. J'aime à me persuader qu'Iréna désapprouverait la conduite de son père en cette circonstance; je vais même jusqu'à croire que de Ville se repent déjà de son insolence.

— Vous espérez !... vous aimez à croire !... c'est très-bien: les illusions ont été de tout temps permises aux amants. A Dieu ne plaise que je cherche à vous détromper : ce serait une cruauté. Mais, Godefroi, hâtez-vous d'éclaircir ces obscurités avant que le bruit en vienne à Paris et à Compiègne, car vous savez comme la renommée vole vite.

Le roi continuait à sourire malicieusement, comme s'il eût réellement goûté quelque satisfaction à voir son favori dans une si désagréable situation. Peut-être n'était-il pas fâché de tirer quelque petite vengeance du peu d'empressement que la Mure avait mis à obtempérer naguère à ses vues. Car Philippe n'avait pas dédaigné de manifester à son écuyer qu'il le verrait avec plaisir épouser une jeune dame d'honneur de

sa première femme, digne à tous égards de son choix. Or, en pareil cas, la volonté d'un roi n'est pas loin de ressembler à un ordre. Et nous ne pouvons douter que Godefroi n'eût été heureux d'y accéder, sans ce lien profond qui l'attachait à son amie d'enfance, et si d'ailleurs il n'eût cru son honneur engagé.

— Oui, Sire, la renommée a des ailes; je sens qu'elle ne restera pas au nid à cause de moi. Bien probablement toute la ville saura demain mon aventure : car comment de Ville, ou plutôt Lutou (je ne sais pourquoi on lui laisse prendre ce nom de de Ville) ne serait-il pas fier que l'on sache la manière dont il a traité un aristocrate, si élevé au-dessus de lui? Et tous ses concitoyens applaudiront, je n'en doute pas; ces petits marchands, ces petits bourgeois sont trop heureux quand ils peuvent rabaisser notre classe; ils croient grandir de tout ce qu'ils nous ôtent. C'est un esprit diabolique, Sire, que celui qui se glisse parmi ces menues gens; votre Majesté se figure à peine quelle guerre acharnée ils nous ont déclarée. Savez-vous qu'ils se sont formé, ici à Lyon, un conseil, naguères de cinquante, aujourd'hui de douze conseillers, qui...

— Voilà qui n'a plus de rapport à la question, la Murc, dit le roi avec un fin sourire.

Car la royauté, ainsi que nous l'avons dit, voyait avec plaisir, et favorisait même, la tendance des villes à s'émanciper de l'autorité de l'Eglise, pour se former en corporations indépendantes. Philippe avait vu particulièrement son père prendre les intérêts de Lyon en mains et ses habitants sous sa protection; lui-même ne venait que pour affermir, ou étendre, s'il était possible, l'œuvre commencée; c'est-à-dire pour rattacher à son autorité et appuyer sur sa garantie les réclamations que les Lyonnais se proposaient de faire valoir auprès du Saint-Père. Aussi riait-il de bon cœur à entendre l'incartade que son jeune écuyer lançait contre ces orgueilleux plébéiens, déjà si incommodes à l'aristocratie.

— Ne s'agissait-il pas de votre fiancée, et non du corps de la ville? reprit-il aussitôt.

— Oui, Sire, et je demande pardon à votre Majesté de ce mouvement de mauvaise humeur à l'égard de ces roturiers, qui s'essaient à devenir nos rivaux, en attendant qu'ils deviennent nos ennemis. Qu'elle veuille bien encore me permettre une observation.

— Parlez, Godefroi, répondit Philippe, qui continuait à être en gaîté.

Volontiers appellerions-nous machiavélique ce sourire à peine perceptible, si dans ce temps-là Machiavel eût déjà été inventé.

— Eh bien! Sire, le bruit court que le conseil (c'est ainsi qu'il se nomme) enhardi parce qu'il a osé se montrer, à l'entrée de votre Majesté, en corps et sous l'habit qu'il a adopté, pense à couronner cette initiative, en se présentant à votre audience.

— Qu'ils viennent..... tous. Mon désir est de connaître la vérité. Ne m'avez-vous pas dit que votre père y figure?

— Oui, sire, et j'en rougis. Je n'ai point dissimulé à mon père que j'étais peu satisfait de le voir là. Bien certainement ses vues sont pures, et il ne partage point les misérables préjugés populaires contre le chapitre. S'il s'est laissé élire, c'est afin de modérer les passions, de ménager un accord; c'est surtout pour ne pas laisser occuper la place par quelque boute-feu aux projets incendiaires.

— Le motif est bon.

— Et néanmoins je souffre de le voir prêter l'autorité de son nom à ce prétendu organe du peuple, parce que je prévois les orages qui doivent s'ensuivre.

— On y mettra ordre. Mais ceci nous éloigne bien de votre but.

— Je voulais donc, Sire, vous apprendre que ce dit corps de la ville prépare un long exposé de ses griefs pour le mettre sous les yeux de votre Majesté. Si je juge du contenu d'après

le nom du notaire chargé de le rédiger, je puis assurer d'avance que ce sera un tissu habile de mensonges et de vérités, c'est-à-dire de beaucoup de mensonges et de peu de vérités. Que votre Majesté se tienne donc en garde contre...

— Mais, la Mure, tout ceci est étranger à votre mariage.

Cette nouvelle interruption, et surtout le ton railleur dont elle était faite, firent enfin comprendre au jeune écuyer qu'il faisait fausse route, en laissant ainsi percer la mauvaise humeur que son récent échec excitait en lui.

— Pour la troisième fois, Sire, reprit-il, je demande pardon à votre Majesté de la liberté que je prends avec elle. Mais l'amour sincère du bien public dont elle est animée, l'intérêt qu'elle porte en particulier à cette noble cité de Lyon, m'ont semblé des motifs suffisants pour éveiller en passant son attention sur ce point important et délicat.

— Je vous en remercie. Et votre belle? En faites-vous le sacrifice? Ou persévérez-vous à lui faire la cour?

— Je conviens, Sire, que si je n'écoutais que la voix de l'orgueil blessé, je me retirerais. Mais je sens un nœud plus fort, une voix plus impérieuse qui me presse de ne pas encore lâcher prise. J'ai besoin de voir la jeune fille, et de savoir d'elle-même si elle approuve ou blâme son père; en d'autres termes, si je puis, ou ne puis pas compter sur elle.

— Voyez-la donc.

— Mais, Sire, la difficulté est là. Outre la répugnance que j'aurais à faire violence à son vœu, je sens parfaitement que ce serait un moyen sûr de lui déplaire. Au lieu d'avancer mon affaire, je la reculerais.

— C'est bien possible. Alors à quoi avisez-vous?

— Une pensée m'est donc venue, et je demande pardon à votre Majesté si j'ose la lui exprimer.

— Parlez. On permêt tout aux amants malheureux.

— Sire, cet amant malheureux deviendrait bien heureux, si votre Majesté voulait bien se mêler de lui.

— Voici qui est neuf. Que voulez-vous dire?

— Je suis honteux de rabaisser ainsi l'attention de votre Majesté jusqu'à son modeste serviteur. Mais s'il vous plaisait, Sire, faire intervenir votre nom, je crois que... mon bonheur serait assuré.

— Je ne comprends pas très-bien ce que vous voulez dire, Godefroi. Entendez-vous que j'ordonne à une jeune fille de vous épouser? ou à un bourgeois de vous donner sa fille?

— Ordonner, ce serait trop; conseiller, serait assez : car vos conseils deviendraient sans doute des ordres. Peut-être même le mot de conseil est-il encore trop fort. Je crois que si votre Majesté daignait seulement faire entendre à Pierre de Ville qu'elle s'intéresse à mon mariage...

— Volontiers. Procurez-moi l'occasion de voir ce bourgeois, et je pourrai lui faire savoir qu'une place est réservée à sa fille à la cour.

— Et elle-même, Sire, cette jeune fille... Si elle savait que votre Majesté..... Si elle entendait de votre propre bouche..... Si.....

— Je vous comprends. Vous aimeriez à me faire voir votre fiancée? Hé bien! soit; je ne serais pas fâché de faire connaissance avec elle, et de m'assurer par moi-même que votre choix est vraiment digne, et que vous aviez quelque raison de dédaigner nos offres.

— Que votre Majesté me permette de lui dire que j'ai été toujours fort sensible à ses attentions, et que je serais au désespoir d'avoir jamais paru dédaigner quoi que ce soit de sa main. Mais une affection antérieure m'enchaînait, pour ainsi dire, en sorte que...

— Tout cela a déjà été dit : comme les amants inquiets, vous aimez à répéter les mêmes choses. Vous voudriez donc me montrer votre amie?

— Sire, si votre Majesté me permettait de lui faire savoir qu'elle peut se présenter en votre présence, avec son père...

— Volontiers. Attendez cependant à quelque temps. Nous sommes bien occupés pour le moment. Je dois voir le Saint-

Père à peu près tous les jours, recevoir les diverses députations du clergé et de la ville, expédier quelques affaires assez pressantes, sans rien négliger du gouvernement du royaume. Seulement rappelez-moi ma promesse, et je vous fixerai un jour et une heure convenables.

— Votre Majesté m'accable de bontés. Ce sera pour moi un grand honneur de lui devoir l'accomplissement du plus cher de mes vœux, à moi qui lui dois déjà tant.

Le jeune chevalier se retira, ravi de joie et se disant : — Nous verrons bien si l'orgueil du bourgeois résistera à ce nouveau moyen d'action..... Nous verrons si le vœu tiendra devant un ordre, devant une invitation du roi..... Il faut dire que je joue de malheur, si cette faveur souveraine n'emporte pas la pièce..... En attendant, je jouis de songer à l'effet que va produire dans l'esprit du roi l'aspect de cette belle enfant, et sur la cour le portrait qu'il ne manquera pas de lui en faire. Peut-être croira-t-on à ce témoignage, puisqu'on fait difficulté de croire au mien.

XVII.

LE CORPS DE LA VILLE.

Si l'entrée du souverain Pontife avait eu un caractère que n'eut pas celle du roi, cette différence était surtout l'effet de l'énorme affluence des habitants des campagnes, qui ayant, pour ainsi dire, inondé la ville, avait rendu tout ordre, toute pompe impossible. Mais en réalité l'arrivée du prince avait été plus agréable aux citoyens que celle du Pape. C'est qu'en effet celui-là était, plus que celui-ci, un motif d'espéranc pour leurs intérêts. On connaissait les dispositions de Philippe

en faveur de la cité; car il les avait déjà manifestées par des actes; tandis qu'on craignait que le Saint-Père, tant à cause du devoir de sa charge que par attachement pour le chapitre dont il avait fait partie, n'inclinât du côté des chanoines. Aussi avait-on décidé de s'appuyer résolument sur le roi, de le flatter le plus possible, en lui témoignant une confiance illimitée et en se réclamant exclusivement de sa protection. Dès que la nouvelle de son arrivée eut été notifiée, les notables s'assemblèrent pour convenir de la conduite à tenir. Maintenant que le prince est dans leurs murs, leur activité redouble. C'est un mouvement perpétuel parmi les principaux citoyens, bourgeois, marchands, chefs des corps de métiers. Et ici le lecteur voudra bien remarquer que le nom de bourgeois n'avait point alors le sens restreint qu'on lui a donné depuis, c'est-à-dire ne signifiait point cette classe intermédiaire placée entre l'aristocratie et les classes ouvrières; mais il renfermait tout ce qui avait droit de cité, la masse d'habitants établis, indépendants, ayant domicile et état fixes, et participant aux charges et aux avantages de la communauté. La limite d'en bas serait assez facile à poser; mais en haut, il n'y en avait guères. Nous voyons en effet que les plus anciennes et les plus hautes familles, ce qui veut dire l'aristocratie pure, acceptaient et ambitionnaient même le titre de bourgeois. C'est ainsi qu'on lit en tête des conseillers municipaux de Lyon les noms des de la Mure, des de Varey, des de Forey, des de Vaux, des Saint-Michel, des de Fuers, des de Marzeu, des de Dorches, des de Chaponay, des de Villeneuve, des de Faysins et d'une foule d'autres.

La raison de cela, nous l'avons dit, était qu'un lien commun, celui de l'intérêt, les rapprochait. L'Eglise dominant alors la société exerçait une véritable souveraineté, non-seulement spirituelle, mais temporelle. Or le bourgeois des cités tendait de plus en plus à s'affranchir de son joug. Et comme cette disposition n'existait pas moins chez les nobles que chez les roturiers, il s'ensuivait que tous, aristocrates et plébéiens,

s'entendaient facilement pour combattre le maître commun. Aussi pendant que la France, que le monde entier tenait ses yeux fixés sur le concile qui allait s'ouvrir dans l'antique cité des Gaules, les notables Lyonnais oubliaient ce côté de la question pour aviser aux moyens de rejeter, ou au moins d'alléger, le joug que leur imposait le chapitre.

Nous sommes donc dans la chapelle Saint-Jacques bâtie pour servir de lieu de délibérations, et que son caractère sacré n'empêche point de nommer *Maison de ville* ou *Hôtel de ville*. Dénomination encore timide, mais qui ne fera désormais que s'affermir; édifice encore obscur, bien modeste surtout en face de ces terribles cloîtres de Saint-Jean, de Saint-Just, enfermés de leurs hautes murailles, protégés de leurs tours, clos de leurs portes ferrées; mais édifice rival, ennemi en germe, géant au berceau, qui grandira peu à peu et étreindra un jour le colosse ecclésiastique, si longtemps maître de la cité. Là se trouvent réunis les douze citoyens que l'élection a faits conseillers de la ville : grave sénat qui succède au groupe turbulent des cinquante chefs que la fougue populaire s'était donnés pour servir de guides, ou plutôt d'instruments, à ses passions. Nous y comptons en premier lieu Guy de la Mure, le propriétaire le plus riche de la province et le citoyen le plus considéré de la cité; Pierre Lutoù, dit de Ville, le plus obscur de tous par sa naissance, mais le plus chéri du peuple qui reconnaît en lui son plus ardent et son plus habile défenseur; Bernardin de Varey, ami du chapitre, partisan du droit ecclésiastique, et arrivé là par l'influence des chanoines et des moines; puis Jean de Dorches, Pierre de Chaponay, Zacharie de Forey, Bernard de Fuers, Humbert de Vaux, Jean Fabri, Jean Alby ou le Blanc, Gaudemar Flamench, et Raymond Fillatre (1). A ces conseillers en titre se sont adjoints d'autres citoyens recommandables

(1) Voyez ces noms : *Nouv. éloge hist. de Lyon*, 3e partie, p. 21.

par leur rang, ou leur fortune, ou par la confiance dont la ville les honore.

Si nous faisions de l'histoire proprement dite, nous pourrions rappeler que le germe de l'institution municipale remontait au commencement de ce siècle. Voici en effet ce que nous lisons dans un des historiens de la ville :

« Sous le règne de Philippe-Auguste, Renaud de Forez tenait le siége archiépiscopal de Lyon. Ce fut en ce temps-là que commencèrent les divisions, les troubles, les guerres civiles qui durèrent longtemps entre les habitants de Lyon, et les officiers préposez pour rendre la justice au nom de l'archevêque et du chapitre, lesquels étoient seigneurs haut-justiciers de la ville et de la province. Ces officiers, abusant de la justice même et de l'autorité qu'elle leur donnoit, exerçoient toutes sortes de vexations contre les citoïens, qui les souffrirent longtemps; mais enfin leur patience vaincue par tant d'oppressions, se changea en fureur; ils se virent obligez d'opposer la force à l'injustice, et de chercher leur sûreté dans la défense. Pour cela ils formèrent une espèce de ligue, dont ils crurent trouver un exemple tout récent dans la ville de Paris. Philippe-Auguste étant obligé de sortir de la capitale de ses Etats pour aller porter la guerre sur les frontières du royaume, fit clorre et fortifier Paris du côté de l'Université, pour le garantir des insultes des Anglais qui étoient maîtres de la Normandie, et confia la garde de cette ville à ses habitants même. Il nomma sept des principaux bourgeois, pour être les chefs de la communauté, et pour avoir l'administration de la ville... Les Lyonnais ayant appris cet établissement de communauté fait à Paris à l'avantage des marchands et des autres personnes du Tiers-Etat, résolurent de faire à Lyon un établissement semblable pour se gouverner eux-mêmes, et pour se mettre à couvert des injustices qui leur étoient faites par les officiers de l'archevêque et du chapitre.

» Ils choisirent cinquante des principaux citoïens, pour composer le corps du conseil, et s'étant saisis d'une tour du

Pont-de-Saône du côté de Saint-Nizier, ils y mirent une cloche pour convoquer leurs assemblées et firent bâtir la chapelle de Saint-Jacques proche Saint-Nizier, pour les tenir (1). Dans la suite, cette chapelle ne parut pas un lieu convenable à ces sortes de convocations : le tumulte prophane qui accompagne ordinairement les assemblées populaires ne convenait point à la sainteté du lieu où elles se tenaient (2).

» On divisa la ville en quartiers, à chacun desquels ou assigna des officiers, qui furent distinguez par leurs étendarts, et ces officiers prêtèrent serment de fidélité entre les mains de cinquante conseillers de la ville.

» Pour autoriser les actes publics qu'on feroit dans ces assemblées, on fit un scel et contre-scel, au nom de la communauté. Le scel représentoit la figure du Pont-de-Saône flanqué de deux tours, comme il étoit alors. Au milieu du pont s'élevoit une croix, au-dessus de laquelle étoient les images du soleil et de la lune; et au pié de la même croix, une fleur-de-lis et un lion rampant. Le lion étoit le simbole de la ville, et la fleur-de-lis désignoit la protection du roi de France. Par le soleil et la lune ils vouloient marquer leur liberté qu'ils disoient être aussi ancienne que la fondation de la ville. Ces mots écrits en lettres gothiques servoient de légende : *Sigillum commune universitatis et communitatis Lugdunensis*.

» Les premières guerres entre les habitants de Lyon et les chanoines subsistèrent jusqu'au temps du règne de saint Louis, qui ayant été choisi pour arbitre avec le cardinal Rodolphe, légat du Saint-Siége, suspendit ces troubles par une trève de quelques années. Mais ces deux puissants arbitres étant allez en Afrique pour la guerre des croisades, leur absence et leur mort qui arriva ensuite, replongèrent la ville de Lyon dans des malheurs beaucoup plus grands que les premiers.

» Le siége de l'archevèque vint à vaquer par la démission

(1) Ibid. p. 1, 2.— (2) Ibid., 2e partie, p. 199.

de Philippe de Savoye. Les habitants de Lyon profitèrent de cette vacance qui dura environ quatre années, et nommèrent douze conseillers pour avoir l'administration de la ville. Gérard de la Roche, évêque d'Autun, à qui appartenoient tous les droits de l'archevêque pendant la vacance, se plaignit de cette nomination faite au préjudice de ses droits. La contestation ayant été remise au jugement de Philippe III surnommé le Hardi, il envoya deux commissaires pour examiner les plaintes de l'évêque administrateur et des habitants de la ville. Ces commissaires leur permirent d'élire douze bourgeois pour prendre soin des affaires communes, *sans aucune juridiction;* et commirent la garde des clefs des quatre principales portes de la ville à deux de ces conseillers (1). »

C'est donc dans la chapelle Saint-Jacques que nous sommes. Un notaire, faisant les fonctions de secrétaire, est à son bureau. Des feuilles et des rouleaux de parchemin sont autour de lui; l'un d'eux porte des sceaux au timbre royal. De la Mure est président. Après quelques mots pour indiquer l'objet de la réunion, il donne la parole au secrétaire qui lit d'abord le compromis fait par saint Louis et le cardinal Rodolphe. L'assemblée écoute avec la plus grande attention. En voici la teneur :

« Loüis par la grace de Dieu roy des François, et Rodolphe par la miséricorde du mesme Dieu, evêque d'Albane, légat du Saint Siége apostolique à tous ceux qui ces lettres verront, salut.

» Nous faisons savoir que ayant eu de grandes dissensions, discordes et guerres entre le doyen et chapitre de la grande eglise, l'obeancier et chapitre de l'église de Saint-Just de Lyon d'une part; les citoïens et le peuple de la ville de Lyon d'autre part; et que ces dissensions avoient donné lieu à plusieurs querelles et plaintes de part et d'autre; enfin par le moyen de

(1) Voyez ces noms : *Nouv. éloge hist. de Lyon*, 3e partie, p. 3, 4, 5.

l'abbé de Cluny, de Jean de Traves chevalier, et de Henry de Gandoüiller, bailly de Berry, que nous avions envoyez à Lyon pour mettre la paix et la concorde entre les parties, et pour empescher ou suspendre les violences qui se faisoient mutuellement; elles nous ont donné leurs compromis, pour pouvoir comme nous voudrions résoudre, décider et terminer toutes ces querelles avec pleine puissance et authorité. Lesdites parties s'estant obligées par serment et sous l'obligation de tous leurs biens par actes passés entre les mains dudit abbé et des deux autres députez et scellez des sceaux desdits députez, d'observer et garder exactement tout ce que nous ordonnerons, comme il est plus amplement contenu dans lesdits actes qui nous ont esté envoyez.

» C'est pourquoi ayant comparu devant nous le doyen Milon de Vaux, le sacristain Pierre Mareschal, et G. doyen de Beaujeu, chanoines de Lyon avec procuration de leur chapitre; Benoit, obeancier, et Girard de Leigo chanoine de Saint-Just, munis de pareille procuration de la part de leur chapitre; et de la part du peuple et des citoïens de Lyon, Jean de Durchi, Jean Liotard, Guillaume Albi et Pierre Flamant, citoïens de Lyon, avec leurs procurations pour procéder à Paris devant nous et pour terminer cette affaire. Les parties ont commencé par reconnoître les compromis qu'elles nous avoient donnez, et pour plus de sureté les ont renouvellez pleinement et absoluement entre nos mains.

» C'est pourquoi nous qui voulons avec l'aide de Dieu procurer le bien des uns et des autres, après une meure déliberation, voulons, ordonnons et commandons qu'il y ait dès à present une paix ferme et stable entre ces parties, et défendons à leurs procureurs en tant que procureurs, et, par eux, aux uns et autres de se faire d'oresnavant aucune guerre à l'occasion de leurs demandes et griefs, prétensions, discordes ou dissensions. Et de plus ordonnons et commandons que ceux qui ont esté pris et arrestez de part et d'autre durant ces divisions soient incessamment relachez et mis en liberté. Nous

voulons en outre, et ordonnons que les citoïens rendent et remettent à l'Eglise le cloistre de Saint-Jean, et les maisons qu'ils detiennent et qu'ils les remettent aux chanoines en l'estat auquel elles sont à présent : que les ponts, fossez, barres, murs, chaisnes, portes, echaffaux et autres semblables nouveautez introduites par les citoïens pour se fortifier, soient ostées à leurs frais et despens, et remises au mesme estat auquel elles estoient du temps que noble homme Philippe, à présent comte de Savoye, se démit de l'archevesché de Lyon : sans que pour cela nous prétendions, par la destruction de ces nouveautez, faire aucun prejudice aux droits, prétensions ou possessions de l'une et de l'autre des parties, que nous ne voulons ni augmenter, ni diminuer par la présente ordonnance; attendant de députer des personnes capables pour examiner ces prétensions, pour les régler et pour faire exécuter ce que nous en ordonnerons. Et parce que l'on dit que le vénérable père en Jésus-Christ l'evesque d'Autun, qui exerce la jurisdiction dans la ville et le diocèse de Lyon durant la vacance du siége, a fulminé en faveur des chapitres des sentences d'interdit et d'excommunication contre ladite ville et ses habitants à l'occasion des nouveautez introduites et des personnes arrestées : nous voulons et ordonnons du consentement dudit evesque ici présent qu'il révoque sans difficulté lesdites sentences, dès que les nouveautez auront esté ostées, et les personnes arrestées mises en liberté : en telle sorte que l'on ne puisse plus tenir ni déclarer pour ces différends les citoïens excommuniez ni la ville interdite. Nous voulons donc, ordonnons et commandons que les chapitres sans aucun délay ni opposition procurent que dès à présent les sentences d'excommunication et d'interdit qui auront esté prononcées par le concile provincial à l'occasion de ces troubles soient entièrement levées, nous reservant un plein pouvoir de connoître, examiner et décider sur tous les autres points qui demandent une discussion plus ample et plus expresse pour en prononcer selon qu'il nous semblera plus juste et plus raisonnable. A quoi

les parties ont consenti de part et d'autre, par leurs procureurs icy présents. Fait à Paris au mois de Février, l'an 1269 (1). »

Tous les membres présents écoutèrent cette lecture, tête découverte : c'était l'usage quand un contrat portait une signature respectée. Ensuite le président reconnut et baisa, au nom de toute l'assemblée, les sceaux du roi et du cardinal apposés au bas, en signe de déférence et de soumission aux ordres contenus dans la pièce. Puis la discussion s'ouvrit et prit bientôt un caractère de vivacité, et même d'aigreur : non pas précisément chez les conseillers, tous hommes graves et sérieux, mais dans la foule qui s'était adjointe à eux, et qui, se croyant moins astreinte aux règles de la décence, donnait plus librement cours aux passions populaires.

— Ces conventions n'ont point été tenues, dit Pierre de Ville, qui représentait plus que tout autre le parti des citoyens. Non-seulement le compromis qu'on vient de lire a été méconnu ; mais l'acte même fait par les deux commissaires Jean le Coq, chanoine de Nevers, et Guillaume de Burron (2), n'a point été respecté.

— Nicolas Amadoris a été arrêté violemment, de nuit et près de sa maison, dit une voix, et il a été injustement détenu par les officiers du chapitre (3).

— On a également arrêté six autres bourgeois, cria Jean Fabri, au moment où ils revenaient de la foire (4). Pierre de Ville en était.

— Cela est vrai, Fabri, répondit Pierre. Mais je demande qu'on oublie ce qui me regarde pour ne songer qu'aux intérêts de la ville. L'injure qu'on m'a faite ne me blesse qu'autant qu'elle s'adresse à mes concitoyens. Un vrai bourgeois doit être prêt à s'immoler pour sa patrie.

Des applaudissements se firent entendre dans la foule.

— Et puis, dit un autre conseiller, pendant qu'on nous

(1) Le P. Menestrier, *Histoire consul. de la ville de Lyon*, 3e partie, p. 377, 378. — (2) Ibid. — (3) Ibid. — (4) Ibid.

oblige à détruire nos moyens de défense, les chapitres augmentent les leurs. Voyez la montagne Saint-Just avec ses fossés, ses tranchées, ses barrières et quartiers de pierre, derrière lesquels on cache des soldats armés (1).

— Et ces soldats ne sont-ils pas venus jusqu'à nos chaînes, sans lesquelles nous eussions couru grand risque de nos vies (2) ? dit Raymond Fillâtre.

— Et le sire de Varey était parmi eux, cria un homme du peuple. Que fait-il ici ?

— Silence ! s'écria le président. Que personne ne trouble la délibération par des attaques personnelles.

— Pendant la trève jurée, n'a-t-on pas coupé nos arbres ? arraché nos vignes ? enlevé nos bestiaux ? brûlé nos maisons, jusques sur les terres du roi (3) ?

Tous ces cris et bien d'autres partaient de différents côtés, et donnaient à la séance un air de tumulte. Chacun lançait son accusation bien ou mal fondée ; car, comme il arrive toujours en pareils cas, l'assemblée était surtout composée des plus échauffés partisans des querelles publiques. On mentionna ainsi par exclamations et les extorsions prétendues faites par les officiers du chapitre, et les impôts extraordinaires, et les blés ou autres denrées enlevés à ceux qui ne pouvaient payer ; on cita les noms de quelques-uns des misérables soldats qui avaient exercé des déprédations, en particulier ceux de Loboschaz, de Pavollas, de le Borgne et de Meschin (4) ; on cita la maison de Guillaume et Thomas de Varey saccagée...

— Qu'en pense Bernardin de Varey ? cria une voix. Il n'est guères de l'avis de ses cousins.

— Silence ! dit de nouveau le président. Qui se permet de produire des noms propres dans une question d'intérêt public ? Il est impossible de délibérer, si l'on ne garde pas plus de mesure.

(1) Le P. Menestrier, *Histoire consul. de la ville de Lyon*, 3e partie, p. 379. — (2) Ibid., p. 379. — (3) Ibid. — (4) Ibid.

Deux fois interpellé par la voix publique, Bernardin de Varey sentit enfin le besoin de prendre la parole.

— C'est là, dit-il d'une voix grave et calme, le plus triste effet des discordes civiles : de semer la division dans les familles, de séparer même les frères. Oui, j'en conviens, je ne partage pas la manière de voir de tous ceux qui portent le même nom que moi. Je respecte leurs motifs; qu'ils respectent les miens. Les voix qui m'ont porté au conseil démontrent que la cause à laquelle j'appartiens n'est pas sans partisans.

— Intrigue des chanoines ! cria une voix du peuple.

— J'entends l'accusation, et je la dédaigne. Il n'est personne ici à qui elle ne puisse être renvoyée avec autant de raison. Si je savais que l'intrigue a contribué à me placer ici, je me croirais indigne de siéger au nom de mes concitoyens. J'ai épousé ce que je crois le parti de la justice...

Un tonnerre d'exclamations l'interrompit ici.

— Il approuve les ravages de nos champs...

— L'incendie de nos maisons...

— Les dégâts des terres de la femme Pierre Arnaud (1)...

— Des vignes de la veuve Ponce Blanchard (2)...

— Les cens, impôts, services, corvées, redevances des citoyens...

Ce fut pendant un quart d'heure une suite d'apostrophes de ce genre, pendant lesquelles Bernardin de Varey se tint immobile et calme, comme un rocher battu par les flots. L'orage s'étant enfin apaisé, il reprit :

— Non, je n'approuve rien de tout cela. L'injustice me déplaît, quel qu'en soit l'auteur. Mais, depuis longtemps, la plupart de ces accusations ont été démenties par les membres du chapitre (3); il est démontré, pour qui n'est pas aveugle volontaire, qu'elles sont de pures calomnies. Quant aux actes de violences qui ont été commis dans la campagne, ils sont le

(1) Le P. Menestrier, *Histoire consul. de la ville de Lyon*, 3ᵉ partie, p. 379. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

fait des soldats, et non, comme on voudrait le faire croire, le résultat des ordres secrets des chapitres. Qui ne sait que le soldat, sous quelque drapeau qu'il serve, est destructeur et pillard par nature? Et si l'archevêché, si les chapitres de Saint-Jean et de Saint-Just ont besoin de défenseur, à qui la faute?

Ici les murmures recommencèrent; des exclamations négatives se croisèrent dans les airs.

— Qui a usé de violence le premier? criait-on.

— Est-ce le peuple ou le chapitre?

— Qui a exigé les impôts avec dureté?

— Qui a créé des surtaxes, des corvées, des charges de toutes sortes?

— Est-ce la brebis ou le boucher qu'il faut accuser?

Varey, sans s'émouvoir, attendit encore que le silence se rétablît. Et bien qu'il fût à peu près seul de son parti, ou peut-être parce qu'il était seul, il se fit un devoir de ne pas avoir le dessous.

— Je concède encore, reprit-il d'une voix tonnante, que des exagérations aient eu lieu dans la levée des impôts. J'admettrai même que les formes n'aient pas toujours été gardées, comme la justice et la religion le prescrivent. Mais c'est aux officiers qu'il faut s'en prendre, et non au chapitre. Quand on m'aura prouvé que des ordres ont jamais été donnés d'exercer des rigueurs contre ceux qui acquittent régulièrement leurs charges : oh! alors, je rendrai les armes et me plaindrai moi-même de ces vexations imméritées. Mais, citoyens de Lyon, n'oubliez pas que l'archevêque et le chapitre ont la juridiction haute, moyenne et basse, ainsi que le reconnaissent le roi Louis et le cardinal Rodolphe. Et si le roi Philippe en suspend de nouveau l'exercice, comme on dit qu'il en a l'intention, je déclare solennellement qu'il fait un abus de pouvoir et usurpe un droit qu'il n'a pas. Lyon n'est pas du royaume de France (1)...

(1) *Ibid.*

— Nous le savons ! nous le savons ! s'écria l'assemblée tout d'une voix.

— Or, quelle autorité souveraine peut empêcher tous les abus dans l'exercice du pouvoir ? Le roi Louis lui-même, le modèle des princes, a-t-il toujours obvié à toutes les vexations ? N'a-t-il jamais reçu de plaintes, de réclamations, d'appels, de demandes de réforme ? Et si cette main si sage et si ferme s'est plus d'une fois trompée dans le choix de ses instruments, comment exigerez-vous que nos autorités réussissent toujours à vous donner des officiers selon votre cœur ? Et si elles ne le peuvent pas, pourquoi les rendrez-vous responsables des inconvénients de détail ? D'ailleurs quand les peuples ont-ils jamais aimé les impôts ? Quels impôts subsisteraient, si l'on consultait leurs goûts ?

— Nous ne trouvons point à redire de payer, s'écrièrent les assistants. Mais nous voulons la justice. Point de corvées extraordinaires ! Point de levées exagérées !

— Je le veux bien, reprit le courageux défenseur du chapitre. Mais à supposer que vos réclamations soient fondées, ne pouvez-vous les faire valoir raisonnablement, convenablement, par voie de pétition ? Est-il nécessaire de prendre la torche et la hache ? De brûler des églises et des prêtres, de.....

Le zèle de Varey l'emportait trop loin. Une nouvelle tempête éclata plus violente que la première. De tous côtés s'élevaient des reproches par représailles : le chapitre de Saint-Jean avait fait ceci, le chapitre de Saint-Just avait fait cela. Entre tous, se distinguait Pierre de Ville. Longtemps il avait tenu son cœur à deux mains, en écoutant l'apologie de l'autorité ecclésiastique ; car son intention avait été de n'apporter que des paroles pacifiques, et de travailler sérieusement à l'œuvre de la réconciliation. Mais les souvenirs que de Varey venait de réveiller rallumèrent subitement la haine qui vivait au fond de son cœur. L'émotion populaire le gagna ; il crut revoir la sanglante image de son fils se dresser devant lui ; les efforts qu'il avait faits pour oublier qu'il entendait son meurtrier

cessèrent tout à coup, et le torrent fut d'autant plus impétueux qu'il avait été plus difficilement et plus longtemps contenu.

— Silence à l'assassin! criait-il de toute la force de ses poumons. Le sang de mon fils te monte à la gorge..... il t'étouffe!..... Que les pavés qui en furent rougis écrasent ta tête maudite!..... Ennemi du peuple, disparais du milieu des peuple!...

Ces imprécations, et bien d'autres, se confondaient dans le tumulte général, mais pas tellement que de Varey ne les distinguât. Il garda son calme cependant : pardonnant toujours, autant qu'il était en lui, la haine aveugle que lui portait son collègue. Mais en vain essaya-t-il de reprendre la parole : les clameurs des assistants couvrirent sa voix. Le bruit ne cessa que quand de la Mure eut fait signe qu'il voulait parler.

— Chers concitoyens, il est impossible de délibérer au milieu d'une pareille confusion. Puisque vous avez tant fait que de nommer des représentants de vos intérêts, laissez-les au moins les débattre avec gravité et en paix. Chaque fois que je vous ai adressé la parole, ç'a été pour vous inviter à oublier le passé. A quoi servent les récriminations? Vous vous plaignez de l'autorité ecclésiastique; l'autorité ecclésiastique se plaint de vous : qui a raison? qui a tort? Comment la vérité se fera-t-elle jour? Ce ne sera certainement pas par des discussions passionnées et d'inutiles fureurs; mais bien par des débats honnêtes et paisibles. Or si cela a été nécessaire de tout temps, à plus forte raison maintenant qu'une ère nouvelle semble s'ouvrir pour notre belle cité. Deux grands pacificateurs nous sont arrivés, envoyés par la providence, afin de guérir nos plaies et de fixer une bonne fois la limite des droits respectifs.

— Vive le roi! vive le fils du roi Louis! cria de Ville de toute sa force.

— Vive le roi! vive le roi! répéta toute l'assemblée; mani-

festant ainsi que la présence de Philippe formait sa principale espérance.

De Varey seul n'avait point crié. Mais quand l'explosion fut passée, il se leva avec gravité, se découvrit et cria :

— Vive le saint Père! Vive l'illustre Pape Grégoire! Vive le pacificateur par excellence, le chef bien-aimé de l'Eglise universelle ! Vivent la justice et le droit!

L'assemblée se tut. De Varey se rassit, satisfait d'avoir rempli ce qu'il croyait un devoir, c'est-à-dire d'avoir protesté en faveur d'une autorité qu'on affectait de tenir dans l'ombre. Mais sa voix resta sans écho : tant la passion de l'intérêt tenait les assistants sous son empire !

— Oui, reprit de la Mure, vivent tout à la fois le Pontife et le roi qui nous honorent simultanément de leur présence. Tous les deux ont droit à nos respectueux hommages; car tous les deux viennent avec des intentions pleines de bienveillance pour nous. Mais au moins ne rendons pas leur tâche difficile ou impossible. La ville a des griefs, soit! Que ces griefs soient nettement posés, débattus, formulés, puis écrits et remis aux deux autorités, et qu'ensuite ces deux autorités décident. Du moment que vous nous avez commis le soin de vos intérêts, nous avons dû nous occuper de cette question. Depuis longtemps le notaire ici présent s'occupe à rédiger nos cahiers de plaintes, sous notre propre dictee; chacun des conseillers a pu taire ses observations; ce que l'un oubliait, l'autre s'en souvenait; rien n'a été omis, d'essentiel, au moins ;chaque grief, chaque phrase, chaque mot, pour ainsi dire, a été pesé, discuté, au besoin modifié ou changé. Or, ce résultat est consigné, le rapport rédigé; et c'est précisément pour en entendre la lecture que vous êtes ici convoqués. Notaire, lisez à haute et intelligible voix. Que le plus profond silence règne jusqu'au bout. Nous déclarons notre ferme résolution d'exclure de l'assemblée, par la force, s'il est nécessaire, quiconque s'avisera d'interrompre la lecture par un signe d'approbation ou d'improbation, à plus forte raison par

des exclamations violentes. Si quelqu'un a des observations à faire, qu'il demande honnêtement la parole : elle lui sera accordée, et l'on tiendra ou ne tiendra pas compte de ses remarques, selon qu'elles paraîtront fondées ou non. Notaire, commencez.

Le cahier était gros. Outre les griefs que nous avons mentionnés plus haut et qui étaient pour la plupart antérieurs à l'acte d'*apaisement* et détaillés avec soin dans le rapport, on y en avait inséré d'autres postérieurs à ce même acte et qu'un historien analyse ainsi :

« Le premier chef de contravention que proposoient les citoïens estoient que le doyen, les chanoines et les autres ecclésiastiques de l'église de Saint-Jean; l'obeancier, les chanoines et les clercs de Saint-Just, et ceux qui tenoient pour eux...

— De Varey ! cria une voix.

Celui qui avait poussé ce cri fut expulsé. Le greffier continua :

— Retiroient dans leurs maisons, protégeoient et prestoient main forte à une troupe de scélérats qui commettoient toutes sortes d'excez contre ceux de la ville; qui les dépouilloient, enlevoient leurs biens et les saccageoient; qu'ils authorisoient ou dissimuloient leurs violences;

» 2° Que c'estoit sur les terres de l'Eglise que ces voleurs se retiroient, et qu'ils y déposoient leurs prises;

3° Qu'ils faisoient des extorsions énormes sur les citoïens, saisissant leurs deniers sur leurs débiteurs, et les empeschant de les payer; qu'ils avoient enlevé les bleds et les fruits qu'ils avoient sur les terres dépendantes de l'Eglise, et qu'ils y ruinent et y détruisent leurs possessions;

4° Qu'ils empeschoient que la sentence du légat qui ordonnoit que les excommunications et l'interdit fussent levez ne fust exécutée selon le mandement dudit seigneur légat, et qu'au contraire ils faisoient publier partout que les citoïens estoient excommuniez, et la ville en interdit; et procuroient

d'obtenir de nouvelles excommunications sur les chefs pour lesquels ils avoient donné leurs compromis et qui en sont des dépendances;

5° Qu'ils excitoient tous les jours le peuple à la sédition.....

— De Varey ! cria encore un homme du peuple, un vieillard à cheveux blancs. De Varey ! j'ai dit de Varey !

Il s'avança pour se faire mieux voir, et donner en quelque sorte plus d'importance à sa parole. Tous les yeux se portèrent sur lui, et reconnurent un des citoyens les plus considérés de la ville.

— Hugon, dit le président, n'avez-vous pas entendu ce que je viens de dire tout à l'heure même? Je m'étonne de voir un homme de votre âge et de votre réputation donner ainsi l'exemple du désordre.

— Je l'ai nommé, répondit le vieillard, en levant sa canne qu'il dirigea sur Bernardin de Varey. Le voilà, c'est de Varey !... C'est lui qui excite le peuple en-dessous; c'est lui qui menait une bande de ces forcenés dont parle le rapport. Le voilà ! je le nomme et je sors.

En effet, il se dirigea vers la porte et disparut. De Varey subit encore cette injure, sans rien perdre de son calme et de sa dignité.

— Greffier, reprenez, dit de la Mure, au milieu de la stupéfaction générale.

5° Qu'ils excitoient tous les jours le peuple à la sédition, et ne cherchoient qu'à les diviser entre eux.

6° Qu'après la paix enjointe aux deux parties par les seigneurs arbitres, ils avoient fait détruire, et faisoient détruire actuellement les anciens murs de la ville;

7° Qu'ils empeschoient les citoïens de cultiver leurs terres;

8° Que contre Dieu, contre justice et raison, ils exigeoient des cens et services des habitants pour leurs terres, dont eux ou leurs adhérents avoient recueilli les fruits l'année précédente.

9° Qu'ils imposent des tailles sur les habitants pour se fortifier contre eux ;

10° Que le comte de Forez, qui estoit un de leurs principaux appuis, avoit fait enlever soixante-sept sestiers de seigle, mesure de Forez, à Estienne Flament, qui les avoit acheté six livres viennoises à Saint-Romain-du-Puy (1).

— Et cet homme cruel loge chez le sire de Varey, cria un troisième personnage du fond de l'assemblée. Qui se ressemble s'assemble. Je dis cela pour avoir vu de mes yeux le comte de Forez entrer pendant la nuit chez Messire Bernardin de Varey. Je le maintiens et je sors.....

Ce nouvel incident produisit une sourde rumeur qui empêcha le greffier de continuer; tout au moins, il dut bientôt s'arrêter, car les chuchotements de plus en plus bruyants couvraient sa voix. Tous les regards fixés sur de Varey semblaient le provoquer à donner des explications sur le fait dont on venait de l'accuser. Il comprit la pensée du public, réfléchit un instant, puis se leva. Son discours fut long. Il insista de nouveau sur ce point qu'il avait embrassé le parti de l'autorité ecclésiastique parce qu'il le croyait juste. Il démontra que la ville et le diocèse de Lyon n'avaient point d'autre souverain que l'archevêque et les chanoines-comtes, à qui une partie de l'autorité était dévolue; que la justice et la cour séculière n'avaient été mises aux mains du roi Louis que par compromis et pour un temps, et que ce prince s'en était désisté, au moins implicitement, avant son départ pour la croisade. En conséquence il déclara que, pour son compte, il n'était point disposé à reconnaître au roi Philippe aucune juridiction sur la ville. Arbitre, tant que l'on voudra, ajoutait-il, mais non juge, mais non souverain, ni justicier en aucune sorte. Selon lui, Lyon n'avait qu'un souverain, Monseigneur Pierre de Tarentaise, légitime archevêque, et les chapitres dans la part

(1) Le P. Menestrier, *Histoire consul. de la ville de Lyon*, 3e partie, p. 380, 381.

d'attributions qui leur était dévolue. Tout ce que le corps de la ville avait tenté de s'arroger au détriment de ces autorités, comme le droit d'avoir les clés de quatre portes par exemple (ici ses yeux se portèrent sur de Ville) était empiètement et usurpation. Pour ce qui regardait les griefs tant de fois répétés, il les reprit un à un dans l'ordre du rapport, et démontra de nouveau qu'ils étaient ou calomnieux, ou faux de tout point, ou au moins très-exagérés. Il prouva que si l'on mentionnait avec grand soin les reproches adressés aux chapitres, on ne tenait aucun compte des torts imputés au peuple : des ravages du cloître Saint-Jean, du saccage des maisons des chanoines, de l'attaque réitérée de Saint-Just, des blessures de plusieurs prêtres et clercs, des horribles scènes d'Ecully et de Couzon. Cependant la justice demanderait qu'on y songeât et qu'on examinât si les excès reprochés aux soldats de l'archevêché et du chapitre n'avaient pas été provoqués par d'autres plus grands et surtout plus sanglants. Il conclut en disant qu'il ne rougissait point d'avoir reçu chez lui le comte de Forez, en qui il voyait un défenseur du droit, et non, comme on venait de le dire, un chef de brigands; et qu' en son âme et conscience il ne croyait point pouvoir apposer sa signature au bas du rapport qu'on venait de lire.

Malgré l'état d'agitation où était la foule, ce discours fut écouté; et il faut bien qu'il eût frappé les esprits par quelques côtés, car on attendit longtemps que quelqu'un se levât pour le réfuter. Ce fut Pierre de Ville qui se chargea de la besogne : tant parce que tous les regards semblaient le désigner que parce qu'il souffrait intérieurement de ce que venait de dire son mortel ennemi. Son discours fut d'abord assez modéré; il appuya avec force sur les faits énoncés dans le rapport, y en ajouta d'autres moins connus; puis se laissant peu à peu gagner par la passion, il prit un langage plus âcre et plus mordant, expliqua à sa façon les attaques dont les cloîtres avaient été l'objet; s'efforçant de démontrer

qu'elles n'étaient que le résultat des incessantes provocations des chanoines et de leurs gens.

— Quant aux droits que nous nous arrogeons, ajouta-t-il, je m'étonne que le sire de Varey ait l'audace de les contester. Qu'il me permette de rappeler les faits dans leur simplicité. La ville et les chapitres avaient mis aux mains du roi Louis de France la justice de Lyon et de la province. Personne, je pense, pas plus de Varey qu'un autre, ne contesta la valeur de ce compromis. Le roi Philippe conserva l'exercice du droit conféré à son père; à son retour d'Afrique, il députa l'évêque de Clermont et le trésorier de l'église d'Evreux pour traiter avec l'évêque d'Autun des moyens de faire cesser nos querelles.

— L'évêque Gérard n'osait plus entrer ici, s'écria Bernardin de Varey; il n'avait pas la faculté d'y exercer le moindre de ses droits. On lui eût certainement fait subir de mauvais traitements, s'il avait eu le courage de se montrer dans nos murs. Tant le parti du peuple était ami de la justice!

On vit Pierre de Ville tressaillir à cette apostrophe. Il se contint pourtant et continua.

— Ces députés, plus heureux que Jean le Coq et son compagnon, arrêtèrent, avec l'évêque Gérard, que, pour le bien de la paix, les clés des portes du Pont-du-Rhône, de Saint-Marcel, de Saint-Georges et de Bourgneuf, de la ville de Lyon seraient mises entre les mains de deux bourgeois. Ces bourgeois furent Jean de Losanne et Bernard Malon (1), lesquels étant morts, le corps de la ville désigna son président, le sire de la Mure et moi, pour les remplacer. Qu'on me permette de dire que ce choix m'honore, que j'en suis fier, et que l'on m'arrachera le cœur de la poitrine plutôt que les clés des mains. J'ajoute que le roi Philippe, passant ici à son retour de Rome, où il était allé visiter les tombeaux des saints Apôtres, maintint la justice en sa possession, et établit un juge, un

(1) Le P. Menestrier, *Histoire consul. de la ville de Lyon*, 3e partie, p. 382.

viguier pour l'exercer en son nom (1). Je demande à mon adversaire s'il conteste la vérité de ces faits?

— Non, répondit de Varey; mais je ferai remarquer que tout cela se fit sans préjudice des droits de possession et de propriété du siége archiépiscopal; que le prince ne prit ces dispositions que pour le temps où durerait la vacance dudit siége, et qu'il fut convenu que les douze conseillers n'auraient aucune juridiction dans la ville, ni aucun droit de contraindre leurs concitoyens à leur obéir. Les citoyens reconnurent d'ailleurs qu'en faisant le choix de ces douze pour veiller au bien de la communauté, ils n'avaient jamais prétendu leur donner aucune autorité, mais les avaient choisis comme procureurs pour traiter des affaires qui regardaient le bien commun, parce qu'il était plus facile de traiter avec un petit nombre de personnes sages et discrètes qu'avec une populace et une multitude de gens qui n'entendent rien aux affaires. Il a été convenu d'autre part qu'à l'égard des levées qui se faisaient pour les intérêts communs, les douze syndics ou conseillers ne pourraient y contraindre personne de leur autorité, ni obliger les ecclésiastiques à contribuer de leur part à ces cotisations, et que pour les nouveautés entreprises des chaînes, fossés, ponts, barrières, retranchements et de la redoute faite à la chapelle de la Madeleine, on s'en tiendrait aux ordonnances faites par le roi Louis et le légat Rodolphe (2). Or, s'en est-on tenu là ? A-t-on respecté les limites posées par l'acte d'apaisement?

— Non, répondit de Ville d'une voix élevée, non, on ne les a point respectées; les gens et les soldats du chapitre les ont cent fois dépassées.

— Et les citoyens? répliqua de Varey. A-t-on enlevé les chaînes et les barrières? A-t-on comblé les fossés? renversé la redoute?

(1) Le P. Menestrier, *Histoire consul. de la ville de Lyon*, 3e partie, p. 382. — (2) Ibid.

— On ne le pouvait, puisque le chapitre ne renvoyait pas ses soldats.

— Le chapitre ne pouvait renvoyer ses soldats, puisque le peuple le menaçait sans cesse et n'exécutait pas le traité.

— C'était le chapitre qui excitait le peuple.

— C'était le peuple qui provoquait le chapitre.

— C'est le chapitre qui a fait couler le sang des citoyens.

— Ce sont les citoyens qui ont attaqué le cloître, saccagé la maison des chanoines, blessé les clercs. Avez-vous oublié les horreurs d'Ecully et de Couzon, et l'assaut de Saint-Just.

A ce nom de Saint-Just, le sang de Pierre de Ville bouillonne dans ses veines, et sa colère ne se contient plus.

— Non, je ne l'ai pas oublié, ce jour néfaste, répondit-il; et *toi* tu ne l'oublieras non plus jamais; il est gravé en lettres de sang dans ta mémoire : *tu* ne l'effaceras pas. Je pense que souvent pendant *tes* rêves, *tu* dois voir une image se dresser devant *tes* yeux, et *te* menacer au nom de la justice divine.

Tous les assistants se regardaient, surpris de voir Pierre de Ville traiter avec tant de familiarité un si puissant seigneur, jusqu'à le tutoyer comme un égal. Mais la douleur égarait ce malheureux et semblait lui ôter le sens.

— Et toujours, répéta-t-il d'une voix grossissante, toujours (ainsi le veut la justice de Dieu) cette image obsédera ta pensée, troublera ton repos, agitera ton esprit. Tu le verras dans son suaire sanglant lever son bras décharné et te maudire; tu verras ses yeux expirants se fixer sur toi, et te lancer l'anathème; tu entendras cette voix, autrefois si douce, prendre l'éclat du tonnerre, et formuler sur toi les vengeances célestes...

— Pierre, Pierre, répondit de Varey! qui voyait le feu de la colère brûler les joues de de Ville et les larmes baigner sa figure; écoutez-moi, laissez-moi...

— Et quand le dernier jour viendra, ô meurtrier! s'écria le malheureux père hors de lui, ce jeune homme, cet infortuné, mon Irénée, mon fils chéri, oubliant la douceur de son carac-

tère, se lèvera comme un témoin contre toi, et déposera que ta main criminelle frappa à mort le fils unique de ton ami, le...

— Pierre, Pierre de Ville, écoutez donc un instant.

— Et si tu veux essayer de te justifier, tu sentiras la parole expirer dans ta gorge; car le sang de mon fils, de mon fils chéri...

Il ne put achever; la douleur, la colère, la haine produisaient précisément en lui l'effet qu'il venait de décrire : elles lui clouaient la parole dans la gorge. Ses sanglots se firent jour alors : un torrent de larmes baigna ses joues : je ne sais quelle émotion extraordinaire le faisait trembler de tous ses membres. Mais sentant qu'il ne pouvait porter plus longtemps la présence de celui dont l'aspect réveillait en lui de tels sentiments, il se leva chancelant et sortit de l'assemblée.

La plus grande partie des assistants le suivirent. Sa douleur était devenue la douleur commune : on aimait son dévouement aux intérêts de la ville; son zèle ardent était l'organe le plus vrai des passions populaires. Aussi chacun fut-il ému de cet incident. Les conseillers eux-mêmes restèrent sous le poids d'une impression pénible; la délibération fut remise à un autre jour.

Pierre de Ville était entré là avec des pensées pacifiques et un cœur paisible, il le pensait du moins; et il en sortait avec une colère plus ardente et une haine plus profonde que jamais.

XVIII.

RÉVÉLATION.

Il se garda bien de raconter à sa fille ce qui venait de lui arriver. — C'est assez, se disait-il souvent, d'avoir perdu un de mes enfants; ne troublons pas l'existence de l'autre. Laissons ce petit ruisseau couler pur et limpide à travers les fleurs. — Il prit donc soin de rasséréner son visage avant de rentrer chez lui; en sorte que l'œil candide d'Iréna ne s'aperçut pas même qu'un nuage eût passé sur le front paternel.

Par la même raison, Pierre n'avait pas parlé de son aventure avec Godefroi de la Mure.—Respectons son vœu, s'était-il dit; puisque sa naïve piété ne demande que la liberté de servir Dieu à sa façon, laissons-la-lui. Ce haut seigneur s'imagine-t-il que je suis embarrassé de ma fille? Il se trompe beaucoup alors. Certainement j'eusse été content de l'avoir pour gendre; mais s'il le prend sur ce ton, qu'il aille se promener. Est-ce à lui à jeter des soupçons sur mon Iréna? Qu'il rie de sa simplicité, si cela lui plaît; mais qu'il en rie tout seul, et qu'il n'aille pas plus loin. Je ne souffrirai jamais qu'on cherche de la duplicité là où la candeur brille de tout son éclat. J'ai blessé, je le sens, l'amour-propre de ce beau courtisan; peut-être ai-je eu tort de le prendre sur un si haut ton. Mais en vérité la patience d'un ange n'y tiendrait pas. J'aurais été tout disposé à prier Iréna de se laisser dispenser de son vœu, en partie du moins, si je l'avais vu disposé à prendre les choses sous le bon côté; mais dès l'instant qu'il a le triste courage de douter de la fidélité de cette chère enfant, je serai le premier à la prier de respecter le terme qu'elle s'est posé elle-même. Et

quant à ce qui en peut résulter pour l'avenir, je ne m'en soucie pas plus que de l'eau qui coule sous le Pont-de-Saône.

Iréna ne savait donc rien de ce qui s'était passé de ce côté-là. Jouissant de la paix de son âme, de l'amour de son Dieu, de ce goût de piété réservé aux cœurs simples, elle n'avait pas de peine à écarter les nuages qui venaient parfois voltiger autour de sa tête. Nous entendons ici parler du projet de son mariage; chose qui l'occupait peu, et l'inquiétait encore moins. Mais son gros chagrin, sa vraie, son unique douleur, c'était la haine de son père; c'était cette malheureuse obstination à ne point pardonner à un ennemi. Chaque jour son désir de triompher de cet obstacle grandissait; toutes ses pensées, tous ses vœux, tous ses efforts tendaient là : toucher la divine Miséricorde à l'endroit d'un père égaré, et obtenir un miracle de la grâce. Aussi redoublait-elle d'assiduité et de ferveur à la prière; mais comptant peu sur ses propres mérites, elle attendait avec impatience le trait de lumière qui devait lui venir par l'entremise du grand saint; et, d'autre part, elle s'efforçait de multiplier ses œuvres de charité, afin d'intéresser le ciel à son projet.

Le rétréci lui offrait une double misère à guérir : un corps à soigner, une âme à sauver; aussi se gardait-elle de le négliger. Lui, de son côté, se gardait encore plus de rebuter le zèle de la jeune fille. Il savait, au contraire, l'attirer, tantôt par son silence obstiné, qu'il prévoyait être un stimulant à sa charité; tantôt par des demi-aveux; tantôt par des réticences; tantôt par de simples soupirs, qui semblaient comme des soupapes, par où s'exhalaient de profonds et amers chagrins. Ainsi à l'indigence, à la maladie, à des maux évidents, s'ajoutaient pour Iréna de sinistres mystères, des plaies inconnues, cette sorte d'attrait qui s'attache à des douleurs qui se cachent et qu'on voudrait forcer à se découvrir. Elle rendait ses visites le plus fréquentes possible, et trouvait le malade quelquefois en crise, plus souvent au sortir de l'accès, mais toujours morose, renfrogné, comme un homme à qui la vie est à charge.

— Vous souffrez beaucoup de corps, mon frère, lui dit-elle ce soir-là, mais vous souffrez encore plus de l'âme : car je vois bien que quelque secret vous pèse.

— Il me le dit aussi, répondit le contract, avec un sourire triste.

— Parlez-vous du frère André? L'habitude de voir des malades donne un coup d'œil sûr. Je ne doute point que le bon frère ne suppose comme moi, que vous n'avez pas l'esprit tranquille. Et d'abord pourquoi vous obstinez-vous à porter ces souliers fendus? C'est un signe que vous appartenez à la secte des Léonistes.

— Il ne me reconnaîtrait pas sans cela.

— Qui? De qui parlez-vous?

— De notre père, de celui qui nous a enseigné le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté. Que son nom soit béni de génération en génération!

— Pauvre aveugle que vous êtes! Et vous ne savez pas que l'Eglise a rejeté la doctrine de Pierre Valdo? qu'on ne peut la soutenir sans être hérétique?

Le vaudois se mit à sourire d'un air de dédain, ou plutôt de pitié. Il semblait exprimer ainsi sa compassion pour une jeune fille ignorante et candide, à qui la vraie doctrine était inconnue.

— Vous riez? C'est cependant la vérité que je vous dis. La secte à laquelle vous appartenez est retranchée de la communion des saints.

— Cela devait être, repartit le rétréci, avec le même sourire. Et vous devez en être bien contente, vous en particulier, à qui une grande fortune doit échoir un jour.

— Oh! qu'allez-vous dire là? répliqua vivement Iréna. Me croyez-vous assez insensée pour tenir aux richesses, si je savais qu'elles dussent perdre mon âme? Non, non, jamais. A cet instant je renoncerais à tous les biens, si je prévoyais qu'ils dussent être un obstacle à mon salut.

— Il est écrit (le maître le répétait souvent et bien haut :

les rues et les places de cette ville ont entendu sa voix), il est écrit : *Malheur à vous, riches! Malheur à vous, qui êtes rassasiés ! Malheur à...*

— On sait cela, on sait cela, dit Iréna en l'interrompant : ce n'est pas Pierre Valdo qui a révélé ces vérités au monde. Il y a douze cents ans que Jésus-Christ, notre Rédempteur, les prononçait, et il y a douze cents ans que l'Eglise catholique les répète. Mais il ne faut point les entendre dans ce sens rigoureux qu'un riche soit nécessairement perdu.

— Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un câble d'entrer dans le trou d'une aiguille, murmura le sectaire d'une voix creuse.

— Difficile, oui, il est difficile à un riche d'entrer dans la voie étroite qui mène au ciel, mais impossible, non. Non, mon frère, il n'est pas impossible à celui qui possède les biens de la terre d'acquérir ceux du ciel. Car la richesse vient de Dieu comme la pauvreté. On peut donc bien user de l'une comme de l'autre, et on peut aussi en abuser. Il y a de mauvais riches, comme il y a de mauvais pauvres : l'homme étant libre a la faculté de détourner les dons de Dieu de leur fin première. Mais cela ne prouve rien contre ces dons. L'essentiel est d'en faire un bon usage, c'est-à-dire de nous résigner dans la pauvreté et de faire un saint emploi de nos richesses. Non, mon frère, Dieu n'a maudit que les mauvais riches, que ceux qui s'attachent à la fortune, et la font servir à leurs plaisirs ou à leur orgueil, au lieu de la répandre dans le sein des pauvres. Mais ceux qui l'emploient à soulager leurs frères souffrants, à procurer aux malades les remèdes nécessaires, des vêtements à l'orphelin, du pain à la veuve : croyez-vous que les anathèmes de Jésus-Christ tombent sur eux? Ce serait un blasphème de le dire.

— Mais où sont-ils, ceux-là ? Qui nous débarrassera de ces chanoines opulents, de ces dignitaires gorgés de nos biens, de ces sangsues engraissées de nos sueurs ?

— Silence, donc ! Ne répétez pas ces sottes accusations

qui n'ont que trop crédit dans le peuple. Ces dignitaires que vous nommez font de leurs richesses le plus honorable emploi. C'est à eux que nous devons tout ce qui se fait dans l'intérêt public. Si vous connaissiez leur intérieur, vous verriez que tel et tel de ces riches chanoines ou abbés vit avec toute l'austérité d'un ermite. Pourquoi vous laissez-vous séduire par des déclamations injustes et méchantes ? Aujourd'hui, moins que jamais, vous ne devez ajouter foi à ces calomnies : car l'asile même où vous voici a été fondé par la munificence d'un chanoine de Saint-Jean, et il est entretenu aux frais du chapitre. Vous ne trouveriez pas un hospice, pas une maison de secours de qui l'on n'en puisse dire autant. Vous voyez donc que, si les prêtres possèdent des richesses, ils en font un bon usage. Qui donc nourrirait les pauvres sans eux ? qui subviendrait aux nombreuses nécessités des indigents et des malades ? Et même qui pourvoirait à l'embellissement de la ville, à la construction et à l'entretien des temples, aux frais du culte, à l'érection et à la construction des monuments publics, si Monseigneur l'archevêque et messires les chanoines n'y employaient leurs revenus ? Croyez-moi : ce n'est pas sans raison que la Providence a remis les biens aux mains les plus désintéressées et les plus capables d'en faire un bon usage.

— Mais moi je les aimerais mieux en des mains comme les vôtres.

— C'est un mauvais compliment que vous me faites là, et je ne l'accepte point. Si jamais le bon Dieu permet que je possède quelque fortune, je prendrai modèle pour son emploi sur ceux mêmes que vous calomniez sans le savoir. Je vous pardonne vos préjugés à cause de votre ignorance. Mais je vous en prie : dépouillez-les, devenez plus raisonnable, respectez l'ordre de la Providence, et soyez persuadé que si Dieu permet que ses ministres aient les dons de la fortune, que si l'Eglise les y autorise, c'est pour de bonnes raisons et pour l'avantage de la société. N'est-il pas vrai que c'est là le vrai motif qui vous retient dans la secte ? que vous seriez un sincère catholique, si vous

étiez une fois convaincu que tous les prêtres ne doivent pas être des mendiants ?

— Leur Maître n'eut rien, dit le contract à voix basse.

— Je le sais, et ils le savent aussi : Jésus-Christ n'eut pas même de quoi reposer sa tête. Cependant faites attention que Jésus-Christ n'est pas seulement le modèle des prêtres, mais aussi de tout homme appelé à la connaissance de son Evangile. D'où il suivrait que ce ne serait pas seulement le prêtre, mais aussi tout chrétien, qui devrait renoncer à la possession de la terre, et n'avoir pas même un abri pour se reposer. Ainsi, à prendre votre doctrine à la rigueur, nous devrions tous suivre pas à pas les exemples de notre divin Maître ; il ne nous serait permis, sous aucun prétexte, de nous écarter des détails les plus minutieux de sa conduite ici-bas. Donc personne ne posséderait, car Jésus-Christ ne posséda rien. Donc aussi personne ne labourerait, car il ne laboura pas ; personne ne bâtirait, car il ne bâtit pas ; personne ne vendrait, car il ne vendit pas ; personne ne tisserait, car il ne tissa pas ; et ainsi du reste. Et pourtant comme il daigna exercer un métier, que ses divines mains voulurent bien manier le rabot et la scie ; il s'ensuivrait (toujours en vertu de votre principe d'une imitation absolue) que le monde ne serait plein que de menuisiers. De telles conséquences ne se réfutent-elles pas par elles-mêmes ? Vous voyez donc que si notre doux Rédempteur a voulu être notre modèle, cela doit s'entendre dans un sens plus général, et non dans la rigueur pharisaïque ; c'est-à-dire qu'il exige de nous que nous soyons humbles, doux, chastes, tempérants, charitables, comme il le fut lui-même ; mais non que nous reproduisions, dans les plus petits détails, toutes les circonstances de sa vie. La société même serait impossible, s'il en était ainsi.

» Et telle fut l'erreur de celui que vous appelez votre maître. Pierre Valdo partit d'un principe qui était bon : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi.* Seulement il prit un conseil pour un précepte ; il appliqua à

tout le monde ce qui ne s'adresse qu'à un petit nombre. Charitable et ami de la pauvreté, il vendit ce qu'il avait et en donna le prix aux indigents, c'était bien : mais il fallait s'en tenir là, et ne pas vouloir imposer aux autres l'obligation d'en faire autant. Quoiqu'il soit bon de se dépouiller de tout, cela n'est cependant point nécessaire ; cela n'est même excellent que parce que cela n'est pas prescrit : car un don fait gratuitement est par là même plus généreux. Pourquoi exiger de tous ce qui n'est possible et demandé qu'à quelques-uns ? Pourquoi imposer aux prêtres mêmes une perfection que le Sauveur ne leur impose point? Le conseil de renoncement absolu n'a-t-il pas son application dans le clergé comme ailleurs ? Vous voyez, je pense, assez de religieux suivre les traces dn grand saint François : voulez-vous que tous en fassent autant ? Non, cela n'est pas, cela ne doit pas être, parce que cela n'est point dans l'économie providentielle. Ainsi les déclamations violentes, insensées, de votre maître retombaient en réalité sur la sainte Eglise catholique, et par suite sur son divin Fondateur. C'était se déclarer plus sage que nos chefs spirituels, que le Souverain Pontife et les évêques, que tous les saints Pères et les grands docteurs, lesquels unanimement reconnaissent que, si le renoncement absolu est une voie plus parfaite, la possession n'est cependant pas condamnée.

» Ah ! mon frère, laissez-moi vous le dire : Pierre Valdo fut charitable, mais il ne fut pas humble ; il manqua de cette vertu si rare, si nécessaire, qui est le fondement de la perfection chrétienne, l'humilité. S'il avait véritablement prêté l'oreille à la voix de Jésus-Christ comme il s'en vantait, avant de l'entendre dire : *Allez, vendez, donnez aux pauvres*, il l'aurait écouté disant à ses apôtres : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*; et encore : *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à vos yeux comme un païen et un publicain.* Et, en entendant cela, il se serait anéanti dans sa propre misère ; se frappant la poitrine comme le publicain, il aurait prié

Dieu d'être propice à un pauvre pécheur; puis il aurait incliné la tète sous le joug de l'autorité, en répétant avec le peuple d'Israël : *Dieu a bien fait toutes choses*, gardons-nous de critiquer, et surtout de combattre, l'ordre qu'il a établi.

Ces arguments étaient sages, et le ton de douceur qui les accompagnait semblait encore en augmenter la valeur. Le Vaudois écoutait, sérieux et pensif; quand tout à coup il commença à donner les signes avant-coureurs d'un accès. Sa bouche parut se tordre, ses membres se replièrent, ses yeux remontèrent sous ses paupières. Mais, contre l'usage ordinaire, il conservait l'usage de la parole : car il prononça distinctement ces mots :

— Retire-toi ! retire-toi !

En même temps, sa main, ses deux mains, quoique crispées et tremblantes, s'agitaient à l'effet d'écarter un objet désagréable.

— Retire-toi ! Fuis ! répéta-t-il. Je combattais pour... le besoin. Ne me maudis pas... Ote-toi de là...

Etonnée, la jeune fille ne savait si c'était à elle que s'adressaient ces gestes répulsifs, ou si les accès de l'affreuse maladie avaient la vertu d'évoquer des fantômes pénibles à voir.

— Est-ce que ma présence vous est à charge? dit-elle. Est-ce moi qui vous incommode ? Vous savez bien que je n'apporte ici que des intentions de charité.

— Pose la main... sur ta blessure, murmura le sectaire, en syllabes mal articulées. Ton père t'appelle..... Gourguillon..... Pierre le vieux... Ecully... Les remparts et le fossé...

Ces expressions tirèrent Iréna de son doute. Il devenait évident pour elle que ce malheureux était en proie à une hallucination, causée par les souvenirs qui se rattachaient aux sanglantes émeutes des années précédentes. Elle se disposait à s'en aller, quand elle vit les symptômes du mal s'affaiblir, puis cesser peu à peu.

— Où est-il? Est-il là? Y est-il?

Tels furent les premiers mots que le contract prononça, en

promenant autour de lui ses yeux égarés. Puis il fixa son regard encore éperdu, encore tremblant, sur la gorge de la jeune fille, et dit :

— Là ! Un sang rose en découlait.... C'étaient les mêmes traits. L'*Amer* a raison de le dire : deux boutons de rose sur la même branche...

Quelque singulières que fussent ces paroles, un de ces instincts secrets, qu'on ne peut ni expliquer ni vaincre, semblait en révéler le sens à Iréna. Ce regard fixe et plein d'un feu sauvage lui faisait peur.

— Vous m'avez tout l'air d'avoir des remords, reprit-elle en surmontant sa terreur. Une conscience tranquille ne donnerait pas naissance à ces images sanglantes. N'est-il pas vrai que vous avez l'âme troublée ?

— Les voilà ! reprenez-les ! murmura le vaudois.

Il présentait à Iréna les pièces d'argent qu'il avait reçues d'elle quelques jours auparavant.

— Cette fois vous perdez la tête, mon pauvre homme, répondit la jeune fille. Où avez-vous rêvé que je ne vous aie pas donné ces pièces, et pourquoi me les rendez-vous ? Non, certes ! je n'en veux point. Au contraire, si vous avez encore besoin d'argent, je suis prête à vous en fournir davantage.

— Point de guerre ! point de discussion ! cria le Rétréci d'une voix de tonnerre, pendant que son regard errait dans le vide. La paix ! la paix ! Que le don retourne à sa source ! Retire-toi ! Cache ta blessure... Je combattais... pour vivre... O charitable enfant ! reprenez votre argent : il le réclame, il se plaint, il m'accuse... Mais la nécessité est cruelle, et la guerre est aveugle.

— Expliquez-moi ces paroles : car elles sont obscures pour mon esprit. Je ne sais si vous rêvez, ou si vous êtes dans votre sens droit. Dites-moi : est-ce que la maladie vous trouble quelquefois l'intelligence ?

— Plût au ciel que ce fût un rêve, une illusion de l'imagination égarée ! Je voudrais ne pas le voir. Et lui tient à me

visiter. Il vient chaque soir, chaque nuit, à l'heure où nous nous rencontrâmes une première... et dernière fois. Pourquoi vient-il? que demande-t-il? Il ne le dit pas, et moi je ne le sais pas. Il a gardé tous ses traits, tous! Mais il n'a plus le feu du combat, ce vif incarnat qui colorait ses joues; il est pâle, au contraire, terne, livide, comme ceux que la mort tient déjà dans son domaine. Il vous ressemble... Votre gorge est la sienne... Qu'il s'en aille! Je n'aime pas à le voir.

— Voilà où mènent les fureurs de la guerre, dit la compatissante enfant. Du sang, des meurtres, des ruines, et, à la suite de tout cela, des remords! Et quelle est donc cette ombre qui se dresse ainsi devant vous, et est peut-être la cause de votre mal?

— Il vous ressemblait, jeune fille, et la première fois que je vous vis, l'accès me prit avec une force étrange: je crus que c'était lui, tel qu'au moment où il tombait sous les murs de Saint-Just.

— Parlez-vous de mon frère? Etiez-vous là quand il fut percé d'un coup de pique à la gorge?

— Ils sont deux, répondit le vaudois d'un air égaré: le vieux et le jeune! Le feu et la pique! L'incendie et la nuit! Ils ne me laissent pas vivre: qu'ils me fassent donc mourir!

— Ils sont tombés bien plus de deux dans cette journée terrible. Et moi aussi je vois souvent mon pauvre frère Irénée, si doux, si gentil, si bon pour moi, et chose terrible! je ne le vois plus tel qu'il était quand nous nous amusions ensemble; mais pâle, souillé de poussière, la gorge trouée d'une plaie béante, couvert de son sang.. O mon Dieu! ce triste souvenir me trouble comme le premier jour. Mais, je le proteste: je pardonne à ceux qui l'ont fait mourir, et je vous prie de répandre sur eux vos bénédictions.

Ici le malade leva les yeux au ciel et dit:

— Cette prière est comme la rosée qui tombe sur une terre desséchée. Merci, jeune fille! Que le Dieu des pauvres vous le

rende ! Mais votre père pardonne-t-il comme vous ? Ne m'écraserait-il pas dans sa fureur, s'il savait... s'il savait...

— S'il savait quoi ? Serait-ce vous, par hasard, qui auriez tué son fils ? Dites-moi la vérité.

— C'est moi. Mais vous m'avez pardonné, et il ne démentira pas sa fille. Merci ! merci ! Que le Dieu des miséricordes bénisse les miséricordieux !

Là-dessus le contract se leva, s'agita, força ses membres encore à demi-tordus à se prêter aux transports de sa joie. Et sa voix de tonnerre criait toujours : — Merci ! merci ! — On eût dit qu'il était déchargé d'un grand poids. Iréna étonnée se demandait : — Si c'est lui, ce n'est donc pas messire de Varey ? Voilà un mystère à éclaircir, et je l'éclaircirai. Quel bonheur pour moi s'il était démontré à mon père que le meurtrier de son fils n'est point celui qu'il croit ! Alors il ne ferait plus difficulté de pardonner. — Quand donc le vaudois eut suffisamment manifesté sa joie, il vint se rejeter sur son grabat, et Iréna lui dit :

— Si vous êtes bien content, moi je ne le suis pas moins. Mais j'ai peur que vous ne vous mépreniez. Etes-vous bien sûr que c'est vous qui avez porté le coup mortel ? Mon père a toujours cru que c'était messire Bernardin de Varey.

— Votre père se trompe. Il faisait nuit, et la confusion est facile en pareil cas. La mêlée était chaude : car les citoyens étaient furieux, et nous l'étions aussi. Je conviendrai volontiers que le sire de Varey fit vaillamment son devoir en cette occasion (nous croyions faire notre devoir : car nous défendions le droit) ; la blessure de son frère le chanoine l'avait irrité au plus haut degré. Il frappait réellement avec une grande viguèur, et on peut croire que plusieurs des assaillants tombèrent sous ses coups. Mais cet adolescent ! mais cette figure si douce naturellement, et si animée, alors, du feu des batailles ! oui, un sort funeste dirigea vers elle la pointe de ma pique. Et pourquoi donc viendrait-il ainsi troubler mon repos ? Pourquoi ces yeux mourants resteraient-ils

constamment cloués sur moi ? Ah ! les morts ne se trompent pas ainsi ! C'est bien moi qui l'ai tué : vrai comme je m'appelle Pavollas.

A ce mot de Pavollas, la jeune fille recula d'horreur. Ce nom était devenu tristement célèbre dans les discordes qui avaient déchiré la ville de Lyon pendant les années précédentes. On citait des traits horribles de ce soudart, venu on ne savait d'où, et qui paraissait animé d'un goût particulier du sang et du carnage. Le bruit courait même que, comme tous les gens de son métier, il ne se battait guères que pour se battre, c'est-à-dire qu'il ne tenait pas plus à une cause qu'à une autre, passant sans difficulté au plus offrant et dernier enchérisseur. Aussi prétendait-on l'avoir vu, sous un déguisement ou sous un autre, batailler dans les rangs du peuple : sauf pourtant en ces affreuses journées du 13 juillet 1269 et du 29 novembre de la même année, où il combattait pour le chapitre de Saint-Jean et repoussait l'assaut populaire au cloître Saint-Just. C'était un fait notoire qu'il avait déployé en ces circonstances une sauvage énergie, qui n'avait pas peu contribué à refouler l'émeute.

— Pavollas ! reprit la fille de Pierre de Ville, tout émue de se trouver en face d'un tel bandit, et cependant heureuse d'avoir à établir avec lui une lutte de charité.

— Ne vous effrayez pas, jeune fille. Oui, Pavollas : c'est Pavollas qui vous parle... et vous remercie de l'avoir déchargé d'une partie de son fardeau.

— On me disait que votre nom était Duport, un portefaix du pont du Rhône.

— Il est quelquefois utile de changer d'habit, reprit l'énergique bandit. Si l'on pouvait aussi changer de nature, d'habitudes, de caractère et, surtout, dépouiller ses souvenirs !

— N'étiez-vous pas aux massacres d'Ecully et de Couzon ?

— Je m'appelais Duport, alors. Et que cette autre ombre fasse comme vous : qu'elle me pardonne ! Je la vois... mais elle est rouge... elle fume... elle brûle... elle me maudit...

— Ah ! ce fut, dit-on, une chose bien cruelle que celle-là. Se peut-il que vous ayez trempé dans cette affreuse boucherie? Quel démon vous poussait à ces horreurs ?

— La faim est un argument terrible, et la soif un plus terrible encore. Heureux pourtant ceux qui ont faim et soif, mais de la justice, et non du sang et de la vengeance ! La vengeance est comme le dard de l'abeille qui, une fois enfoncé dans la chair de l'ennemi, ne peut plus se retirer sans causer la mort. Cette main a lancé la torche; mais la torche est retombée sur mon sein, et elle y brûle d'un feu secret, dévorant, inextinguible. C'est justice. Mais je suis vengé.

— Vengé de qui ? de quoi ? Aviez-vous quelque raison d'en vouloir à ce malheureux prêtre, à ces infortunés villageois ?

— Demandez cela à l'*Amer*, répondit le sauvage. C'est lui qui sait tout. Il vous dira comment la doctrine de vérité fut repoussée de ces stupides, comment les leçons du Dieu des pauvres ne trouvèrent, là, que des oreilles sourdes et des cœurs endurcis. Il vous dira comment les prédicateurs de la morale évangélique furent chassés à coup de pierres, et durent secouer la poudre de leurs pieds. La punition de Sodome devait tomber sur ces têtes rebelles.

—Comment ! parce que ces honnêtes gens d'Ecully avaient refusé d'admettre vos erreurs, vous leur avez fait subir un si horrible supplice ?

— Eh ! qu'est-ce que cette flamme mortelle, en comparaison de celle qui les dévore et les dévorera dans l'éternité? L'Esprit s'est servi de ma main pour exercer sa justice : pourquoi le feu est-il retombé sur moi, et brûle-t-il mon cœur et mes reins ? C'est que ma main n'était pas pure; c'est que mon cœur était souillé peut-être; c'est que j'avais outragé le Dieu des pauvres, en favorisant une cause maudite. On ne peut à la fois servir deux maîtres : le mammon de l'iniquité et le Dieu des pauvres. J'avais combattu sous les ordres des prêtres prévaricateurs; je n'étais plus digne de servir Celui qui a maudit les riches. Oh ! pourtant, j'eus une heure de pure jouissance :

quand toute cette population effrayée entendit nos cris; quand elle s'enfuit, à la voix de son prêtre, dans le temple ; quand ce même prêtre monta à l'autel pour écarter, songeait-il, la tempête qui approchait; quand ma main hardie lança le brandon sur le toit, quand je vis le feu prendre, la flamme s'élever, le toit s'affaisser et écraser ces infidèles dans sa chute (1); quand j'entendis l'*Amer* s'écrier, en secouant son linceul : — Ainsi périssent ceux qui endurcissent leur cœur à la doctrine de vérité ! — Oui, j'eus une heure de jouissance inexprimable : des infidèles étaient punis; le temple qui n'avait point reçu la parole divine tombait en ruines : Pierre Valdo était vengé. Mais que cette joie fut courte !... Ils sont deux... L'un a la gorge rouge de sang, les yeux fixes, la face décolorée... l'autre a les yeux rouges, les joues rouges, les mains et les pieds rouges... Il fume, il pétille, il étincèle... C'est un tison enflammé... Ils viennent me voir tous les deux; ils me parlent; mais leur langage n'est pas le même... Oui, le jeune vous ressemble; je vous aurais reconnue à ses traits. Mais il sera plus doux pour moi, je pense, puisque vous m'avez pardonné en son nom. Et, cependant, éloignez-vous, jeune fille : car je suis un homme odieux pour vous. La haine de votre père ne me suivra-t-elle pas ?

Pendant que Pavollas parlait ainsi, Iréna s'entretenait avec ses propres pensées. — Rien d'étonnant, se disait-elle, si la foule s'écartait de ce malheureux, si personne ne voulait le toucher du doigt. Meurtrier, incendiaire, assassin d'un prêtre, sacrilége !... Enfermer toute une population dans un cercle de feu ! Brûler le pasteur et le troupeau, au moment même où le saint Sacrifice allait commencer ! Ce sont donc cinq ou six anathèmes qui pèsent sur cette tête coupable. C'est cette main qui a lancé la torche ! c'est cette main qui a tué mon frère !... Oui, vraiment, je frissonne à la voir. Qui pourrait douter que ce ne soit là la cause de son mal ? Le ciel l'a puni de ses

(1) Voyez les historiens de Lyon sur ce fait atroce.

attentats ; il porte même en ce monde la peine de ses crimes. Mon Dieu ! s'il était possible de le sauver ! Faites qu'au moins mon père se détrompe. Il est difficile de ne pas croire à un coupable confessant sa faute. Mon Dieu ! mon Dieu ! faites tomber le voile qui aveugle mon malheureux père !...

— Pavollas, reprit-elle à haute voix, ne m'avez-vous point trompée ? Est-ce réellement vous qui avez tué mon frère ? Il périt bien du monde, à cet assaut de Saint-Just : n'auriez-vous pas confondu ? Le sire Bernardin de Varey n'était-il pas là ?

— Que le Dieu des pauvres démêle ce qui se passa dans cette nuit funeste ! Il est plus aisé de lancer un coup que de le mesurer. Je jure par le souvenir de mon maître Pierre Val...

— Oh ! non, non ! ne jurez pas par le nom de cet homme. Je ne puis souffrir que vous le prononciez devant moi. Il a déchiré le sein de l'Eglise ma mère, il a contristé le front de mon doux Sauveur ; il est mort en dehors de la communion des saints. Encore une fois, maudissez ce nom, plutôt que de l'invoquer. A quoi sert, d'ailleurs, de jurer ? Répondez simplement à ma question : pouvez-vous affirmer que c'est à vous, et non à messire Bernardin de Varey, que mon frère a dû le coup qui a terminé sa vie? Répondez-moi oui ou non.

— Qui put rien distinguer dans les ténèbres qui commençaient à se répandre ? Mais depuis plus de quatre ans que le fait s'est passé, le regard de ce jeune homme ne m'a pas quitté un instant. A peine une étoile se montre-t-elle dans le ciel, que je vois son œil apparaître, d'abord terne et obscur ; il me regarde, ou plutôt il me cherche, faible et vacillant ; puis peu à peu, il devient fixe, vif, pétillant, enflammé, à mesure que la nuit s'épaissit. Et la lueur qu'il projette est si grande que je pourrais me guider dans les ténèbres. Ils sont deux. L'autre est rouge tout entier, comme un tison qui brûle par les deux bouts. Je pense que le mot de pardon que vous avez prononcé éteindra une de ces chandelles. Que le Dieu des pauvres le permette !

— Voilà qui n'est pas parfaitement clair. Vous ne me dites pas expressément : c'est moi qui ai tué Irénée de Ville.

— Ah ! si ce n'est pas moi, pourquoi donc cette colère chez lui ? Que vient faire cet œil brûlant, ce charbon allumé, qui m'entre dans la chair et me perce comme un clou rougi au feu ? Dites-moi donc, assurez-moi donc que ce n'est pas ma main, mais celle du sire de Varey, qui troua cette gorge si semblable à la vôtre ; et moi je le prierai de fixer sur le sire de Varey cet œil ardent qui me fait si mal.

— Je voudrais assurément bien pouvoir vous rendre ce service, mais non au détriment d'un autre. Je m'étonnerais fort que mon frère, qui fut si doux pendant sa vie, fût devenu méchant après sa mort.

— Oui, c'est vrai, il vaut mieux que ce regard me brûle que cet honnête sire de Varey, et surtout son fils. Vierge bénie, si vous voyez quelquefois ce jeune homme, Robert de Varey, remerciez-le de m'avoir sauvé.

— Sauvé ! Et où vous a-t-il sauvé ? dit Iréna surprise.

— Eh ! amie des pauvres, fille du Dieu des pauvres, croyez-vous que votre parole eût eu le don de me ressusciter, si Robert de Varey (que Pierre, mon maître... mais vous ne voulez pas que j'en parle), si Robert de Varey ne m'avait chargé sur ses épaules.

— Est-ce lui qui vous a apporté ? repartit Iréna changeant de couleur. Je ne savais pas qu'il appartînt à la confrérie de la Passion.

— Je ne sais à quelle confrérie il appartient. Mais que le ciel le bénisse ! que la rosée de la terre et la graisse des champs lui appartiennent ! car c'est un brave et généreux mortel. Si le Dieu des pauvres exauce mes vœux, il trouvera une compagne digne de lui, je veux dire une femme selon son cœur, capable de seconder sa charité et de s'associer à ses bonnes œuvres. Car c'est là une des plus grandes bénédictions que...

— Ici encore, comme tout à l'heure, je vous demanderai :

En êtes-vous bien sûr ? Pouvez-vous assurer que c'est Robert de Varey qui vous a apporté ici ?

— Je rêvais donc alors, quand il revint le lendemain, et me remit un sou d'or, en me demandant des nouvelles de mon état ? Non, je ne rêvais pas : car il daigna me montrer sa figure, m'adresser des paroles de consolation et m'exhorter à prendre courage. Pour rien au monde je ne voudrais que le clou de feu allât se fixer sur lui. Priez votre frère de rester à mes côtés. J'aime mieux souffrir que de faire souffrir celui qui m'a fait du bien. Ah ! ces lâches du Gourguillon, ils m'eussent laissé mourir sur le sol !... Grâces à vous, grâces à lui, je n'ai pas péri comme un chien sur le pavé de leur ville.

Après avoir ainsi parlé, le Rétréci se mit à bâiller, à s'étendre comme un homme que le besoin de sommeil accable. Puis ses paupières s'abaissèrent, et il tomba dans un assoupissement progressif. Iréna savait que cet état de torpeur accompagnait ordinairement les crises violentes, et durait souvent dix ou douze heures. Elle se retira donc toute pensive, ne sachant si elle devait ajouter foi pleine et entière à la parole de ce brigand, mais heureuse cependant au fond de pouvoir quelque peu atténuer la haine de son père, et peut-être préparer une réconciliation complète.

XIX.

RIVALITÉ.

Cependant le *mystère* se préparait. On s'était d'abord proposé de le jouer devant Sa Sainteté, à qui il était spécialement destiné. Puis sur la nouvelle que le roi Philippe devait venir, on crut bon de différer la représentation jusqu'à son arrivée,

dans l'espoir de faire, comme l'on dit, d'une pierre deux coups. Le corps de la ville était bien aise de rendre aussi hommage au prince dont il désirait se ménager l'appui. L'obéancier de Saint-Just, qui était en tète de l'affaire, avait mis opposition à ce retard : l'avis de son chapitre et de celui de Saint-Jean était que le Pape eût seul les honneurs de la pièce, puisque c'était pour lui qu'elle était composée. L'intention des honorables chanoines et dignitaires ecclésiastiques était précisément d'esquiver toute marque de déférence, tout signe d'honneur extraordinaire envers une autorité qu'ils n'admettaient point, mais qu'ils redoutaient fort, parce qu'ils la voyaient grandir. Ils avaient vu de très-mauvais œil la justice remise aux mains du roi Louis. La souveraineté appartenant exclusivement à l'archevêque (1), ils trouvaient étrange qu'on la lui enlevât, même dans un cas de litige. La seule raison qui les fit consentir à cette suspension momentanée était la vacance du siége. Mais maintenant qu'il était rempli, ils s'inquiétaient de voir le roi Philippe rentrer dans Lyon avec les mêmes prétentions. Voilà pourquoi ils eussent désiré concentrer tous les égards, toutes les marques de respect sur la personne du souverain Pontife, en qui ils espéraient un défenseur de leurs droits.

Cette opposition en provoqua une de la part du corps de la ville. Longtemps on agita, d'abord obscurément puis publiquement, la question de savoir si la représentation du mystère aurait lieu avant ou après l'arrivée du roi. Les chapitres décidaient que non ; le corps de la ville affirmait que si. Naturellement le peuple, au moins dans sa majeure partie, prenait le parti de ses conseillers. Les amis du chapitre, et notamment les soldats engagés à son service, appuyaient l'opinion adverse : de sorte que la querelle s'échauffant et gagnant de proche

(1) Hormis Paradin et de Rubys, tous les historiens de Lyon conviennent qu'à cette époque Lyon n'appartenait point encore au royaume de France, mais dépendait uniquement de l'archevêque et du chapitre. (Voy. Menestrier, p. 379.)

en proche menaçait de remettre la ville à feu et à sang. Fort heureusement on eut la bonne idée de consulter le Pape, qui décida qu'on ferait bien d'attendre la présence du roi, à qui une part de cet honneur était dû.

La scission qui s'était manifestée à cette occasion dans la ville, se reproduisit naturellement parmi les acteurs et les actrices du *mystère*. Or, les deux fractions (nous allions dire les deux factions) se trouvèrent avoir deux *représentantes* nées, pour ainsi dire, dans les personnes d'Iréna de Ville et de Mechtilde de Varey. Leurs pères étaient en effet les plus énergiques soutiens, l'un de la ville, l'autre du chapitre. Le lecteur doit assez connaître notre jeune héroïne pour supposer qu'elle avait été poussée là par les circonstances, plutôt que par sa propre volonté. Colombe timide, elle eût bien préféré sa paisible retraite à l'éclat dont on prétendait l'environner. Longtemps elle s'était défendue de l'honneur de jouer un rôle ; la seule pensée qu'il faudrait paraître en public, en présence de si hauts personnages, alarmait sa modestie. Mais son père y tenait autant qu'elle y tenait peu. L'ardeur qu'il avait toujours montrée pour les intérêts de la ville assignait de droit la première place à sa fille en cette circonstance, et il n'avait garde de s'y refuser. Déjà la voix publique et celle du conseil avaient désigné cette belle enfant pour complimenter le Pape : choix qui n'eut pas de suite, on sait pourquoi. Pierre n'en désirait que plus vivement dédommager son Iréna, ou plutôt se dédommager lui-même, du désappointement qu'il avait éprouvé.

D'autre part, Bernardin de Varey, chef du parti ecclésiastique, n'était point homme à rien relâcher de ce qu'il appelait les droits du chapitre. Le nombre des laïcs attachés à la cause des chanoines était peu nombreux, mais considérable par le rang et la fortune de ceux qui le composaient. En général c'étaient des parents ou des amis des membres des divers chapitres, des abbés et hauts dignitaires de la ville et de la province, ou des religieux des différentes communautés. On sait que, pour être chanoine-comte de Saint-Jean, il fallait plusieurs

quartiers de noblesse. Aussi toutes les grandes familles de l'époque comptaient-elles quelqu'un des leurs dans ces charges honorables. De Varey, en particulier, avait eu un frère chanoine à Saint-Jean; et il avait vu ce frère pillé et saccagé par le peuple, et forcé de fuir à Saint-Just, où il reçut une blessure à la suite de laquelle il mourut. Telle était du moins l'opinion de Bernardin, bien que le public affectât de n'en rien croire. Il est facile de comprendre que de tels événements étaient peu propres à rattacher ce puissant seigneur à la cause du peuple. Aussi s'était-il franchement mis à la tête de l'opposition, et tenait-il, pour cela même, à ce que son nom fût représenté dans le *mystère*.

Sa fille répondait, on ne peut mieux, aux dispositions de son père. Elle avait épousé de toute l'ardeur de son âme la cause qu'il défendait. De plus, un sentiment de profonde jalousie s'était éveillé en elle envers la fille de Pierre de Ville. Plus cette vierge timide cherchait à s'effacer, plus la faveur générale s'attachait à elle; et plus aussi sa beauté et ses vertus en étaient relevées aux yeux de tous. Or c'était cela même qui offusquait les yeux de Mechtilde de Varey. L'idée qu'elle avait de ses propres attraits la portait à envier quiconque l'emportait, ou passait pour l'emporter sur elle. Ce nouveau stimulant se joignant donc à l'esprit de parti qu'elle respirait au sein de sa famille, ce fut une sorte d'aversion qu'elle conçut pour son innocente rivale.

Un incident fort mince en lui-même devait donner à cette antipathie une activité nouvelle. Il se présenta à l'occasion du *mystère*. Comme quelques jeunes personnes devaient y figurer, on débattit, dans le sein du conseil municipal, les noms de celles à qui cet honneur serait déféré. La grande majorité fut d'avis que la fille de Pierre de Ville y jouerait le rôle principal, et ferait le compliment à notre Seigneur.

— Qu'elle le fasse à notre Seigneur Jésus-Christ, s'écria la dame Fillâtre, puisqu'elle n'a pu le faire à son Vicaire. — La même question s'agita dans un conseil de matrones, à qui re-

venait la commission de déterminer le costume historique à adopter pour le cas voulu. Or le principal personnage devait être une reine de Saba. Par un singulier jeu d'esprit, accommodé aux mœurs de ce temps-là, on avait avisé de faire figurer toutes les femmes célèbres mentionnées dans l'Ecriture : Marie, sœur de Moïse, Débora, Esther, Judith, etc... et la reine de Saba. Et par une délicatesse naïve, il avait été résolu que la reine de Saba, en qualité d'étrangère et de reine, complimenterait à la porte de Jérusalem le descendant de ce roi magnifique et puissant qu'elle avait admiré, mille ans auparavant, dans l'éclat de sa gloire.

Et c'était justement ce rôle que Mechtilde de Varey eût ambitionné. On sent que la reine de Saba devait briller par l'éclat de ses vêtements et le nombre de ses pierreries. Une reine d'Orient ! quel luxe ! quel faste éblouissant ! Aussi toutes les plus grandes dames de la ville avaient-elles promis leurs plus beaux bijoux pour cette circonstance. Une couronne de diamants ; des bracelets, une ceinture, un collier, des anneaux, des pendants d'oreilles, où seraient enchâssées des pierres précieuses de toutes couleurs et du plus haut prix ; les plus riches étoffes de soie, de velours, de damas, devaient composer les atours de la reine de Saba : n'était-ce pas de quoi exciter le désir de tout ce que Lyon comptait alors de jeunes filles de distinction ? Mais nous l'avons dit : le choix était tombé sur Iréna de Ville, tant parce qu'on savait qu'elle ne l'ambitionnait pas que parce que sa beauté et son amabilité l'élevaient réellement au-dessus des autres. Et c'était là pour Mechtilde un crève-cœur qu'elle ne pouvait pardonner.

Aussi ne manquait-elle aucune occasion de se venger de son heureuse rivale. Lors des répétitions des rôles, elle se plaisait à faire des observations malignes, à relever tout ce qui pouvait prêter prise à la critique dans le ton ou dans les manières d'Iréna. Quelques autres jeunes personnes souffraient aussi de la préférence accordée à la fille d'un marchand, au-dessus de laquelle elles se croyaient par leur naissance ou leur rang.

Mechtilde et elles s'entendaient parfaitement pour lancer des mots piquants ou des remarques malicieuses. Iréna s'en apercevait très-bien ; mais ou elle n'y répondait point, ou elle le faisait avec une douceur et une simplicité qui auraient dû désarmer la jalousie, si la jalousie pouvait se désarmer. Le point sur lequel Mechtilde de Varey insistait surtout, c'était le défaut de naissance ; elle ne négligeait jamais l'occasion de rappeler à sa rivale qu'elle ne pouvait guères représenter les bonnes façons d'une reine, elle qui sortait de la roture.

— Ne la grondez pas, frère Hilarius, disait-elle au religieux chargé de faire répéter les rôles ; ayez quelque égard pour cette pauvre petite Lutou. Il faut bien vous figurer qu'elle n'est pas née sur le trône, bien qu'elle soit née sur le velours.

Allusion à l'état de marchand de soieries qu'exerçaient le père et le grand-père d'Iréna. Celle-ci rougit : la vertu n'exclut pas toujours toute susceptibilité naturelle.

— Pourquoi, reprenait-elle une autre fois, m'a-t-on assigné le rôle de Judith ? La fille de Lutou aurait mieux convenu pour ce rôle guerrier. Son père lui a fait voir de tels exemples de courage militaire qu'elle a dû en prendre quelques leçons. Elle aurait coupé une tête, comme Lutou donnait un coup de pique au cloître Saint-Jean. En vérité, bon frère Hilarius, nos dames se sont trompées.

— Mon Dieu ! oui, répondait-elle à un spectateur qui approuvait la manière et la tenue de la jeune Iréna ; il faut convenir qu'il y a de l'*étoffe* chez elle : c'est de famille.

Nous ne finirions pas si nous voulions entrer dans les détails de cette guerre discourtoise, de ces attaques à coup d'épingle dont la pauvre Iréna était victime. Il ne lui était pas toujours donné de les supporter avec le même courage. La mesure se comble à la fin ; et telle âme qui a résisté longtemps à de rudes assauts, succombe quelquefois à la plus légère escarmouche. Si Iréna avait le bon esprit de rire le plus souvent des malices lancées à son adresse, tout au moins de n'en point manifester sa peine, le trait faisait cependant des blessures

assez profondes pour faire quelquefois couler ses pleurs. Mais c'était chez elle, à la dérobée, qu'elle les versait. Elle ne confiait pas même à son père ces petits chagrins : elle s'en gardait bien, au contraire, connaissant l'effet que produirait sur lui une semblable nouvelle. Cependant un jour il la surprit dans son cabinet, les joues encore baignées de larmes qu'elle n'avait pas eu le temps de faire disparaître.

— Je vois que tu pleures, lui dit-il, et je ne t'en demande pas la cause : car je la connais.

— Vous la connaissez, mon père? En êtes-vous bien sûr? Nous autres petites filles, nous pleurons à si bon compte, et quelquefois sans savoir pourquoi. Vous savez ce que dit le père Damien, des Augustins : les jeunes filles ont à la base de l'œil un petit sac de larmes, qui se vide et se remplit sans cesse.

— C'est très-bien. Mais je sais ce qui a ouvert ton petit sac cette fois ci..... et bien d'autres. Crois-tu que la voix publique ne soit pas plus indiscrète que toi? Hélas! chère enfant, tu as beau me cacher tes peines, je veux dire les injures que l'on te fait : j'en ai pourtant appris quelque chose. Peut-être à la fin comprendras-tu que la charité a des bornes, et que c'est quelque chose de bien haïssable que ces Varey.

— Haïssable, mon père! oh! jamais! Jamais nous ne pouvons haïr personne.

— Et ces larmes que tu verses me disent pourtant le contraire. Ne cherche pas à m'en dissimuler l'origine : c'est la haine, ou si ce mot te paraît trop dur, c'est l'aversion, c'est l'antipathie, qui les fait couler. Eh bien! qu'importent les mots, s'ils signifient la même chose? Oui, le sentiment qui t'arrache ces pleurs, à toi si charitable et si douce, est le même que celui qui m'inspire. Il s'appelle chez toi sensibilité; chez moi il s'appelle la haine. Mais un jour viendra où..... (je ne sais si je dois le désirer ou le craindre) où ta tristesse de jeune fille prendra une autre forme, un autre corps, un autre nom.

— Jamais, jamais, mon père! répondit Iréna, mais cette fois en laissant librement couler ses larmes. Oh! que le ciel me préserve d'un semblable malheur! Je demande pardon au bon Dieu et à vous de la faiblesse que j'ai montrée tout à l'heure. Oui, je conviens que j'ai pleuré de chagrin; mon âme n'est pas aussi forte qu'elle devrait l'être; c'est une petitesse indigne d'une chrétienne. Mais la Bonté divine voudra bien avoir pitié de moi, et surtout ne pas permettre que je conserve la moindre aigreur pour les petits chagrins que l'on pourra me causer. De la haine! ô mon père, mon bon père! que l'on ne puisse jamais prononcer de moi ce mot affreux. Je veux aimer mon prochain, comme Jésus-Christ nous a aimés. Et vous aussi, mon père, vous aimerez, vous pardonnerez.....

— L'âme du père est passée chez la fille, murmura de Ville, sans plus écouter ce que lui disait Iréna. Ces gens-là ne pardonnent pas le mal qu'ils m'ont fait. C'est trop peu d'avoir versé le sang de mon fils : il faut encore qu'ils empoisonnent l'existence de ma fille. On ne peut tuer celle-ci d'un coup de pique; mais on ne négligera rien de ce qui pourra la blesser, lui arracher des larmes. Oui, Iréna, je sais tout ce que cette hautaine créature lance à ton adresse de brocards, d'allusions méchantes, de mots piquants ou qu'elle croit piquants, et qui ne sont souvent que grossiers et malhonnêtes. Eh bien! je dis que c'est le venin du père qui passe par la bouche de la fille; et j'ajoute que cela me rejette plus loin que jamais des pensées de pardon que tu voudrais me suggérer.

Pendant que son père exhalait ainsi sa mauvaise humeur, Iréna délibérait si elle voulait lui apprendre ce que le contract lui avait révélé. Mais, au fond, elle avait été plutôt ébranlée que convaincue par l'aveu de ce criminel. Et l'expérience lui avait appris que les efforts faits en tel cas pour adoucir cette âme ulcérée n'obtenaient qu'un effet contraire. Elle hésitait encore, quand le père reprit :

— Tant qu'ils voudront! tant qu'ils voudront! Guerre à mort, s'ils le veulent. Je ne lâcherai pas prise dans ce duel, puisqu'il leur plaît de l'engager. Je l'avoue pourtant : j'aurais au moins désiré que tout se terminât à une première génération. Mais il paraît que de Varey l'entend autrement : vieux serpent, il prend soin d'injecter son venin à ses enfants après lui.

— Je vous en supplie, mon père, ne tenez pas ce langage. Ah ! si vous saviez tout !

— Je ne le sais que trop. Je sais quelle méchanceté cette jeune vipère déploie contre toi. Aucun des traits décochés à ton adresse dont je n'aie été fidèlement instruit. Peut-être la bouche véridique qui me les a rapportés aurait-elle mieux fait de se taire ; j'avais déjà assez de fiel dans l'âme, sans qu'on vînt en augmenter la dose. Mais non : il est bon que je sache à quoi m'en tenir ; je ne dois rien ignorer des menées de ce misérable ennemi. S'il a pu tuer mon bien-aimé Irénée, pourquoi.....

— Ah ! mon père, si vous saviez tout ! repartit la jeune fille.

— Quoi donc ? quoi ? que veux-tu dire ? Ta charité a beau être grande ; elle ne saurait cependant nier les faits.

— Je ne sais si j'oserais les nier, mon père ; mais certainement je ne pourrais plus les affirmer.

— Parles-tu de la mort de ton frère ? Il vit encore, peut-être.....

— Il ne vit plus, hélas ! Et pourquoi faut-il que je n'aie pas été frappée à sa place ? Oh ! que je donnerais volontiers ma vie pour racheter la sienne ! Mais.....

— Mais quoi ? Que sais-tu donc de nouveau, d'extraordinaire, dont tu fasses un secret à ton père ?

Iréna était trop engagée pour reculer. Cependant le ton de colère dont on lui parlait l'intimidait fort. Les raisons de douter de la véracité de Pavollas lui semblaient plus fortes : à peu près comme les nuages grossissent à mesure que la vue se trouble.

— Voudriez-vous me rendre un service? reprit-elle, après un moment de silence.

— Tu sais combien ton père est disposé à te faire plaisir. Parle donc.

— Ce serait de m'accompagner à l'hospice des Contracts.

— Quoi y faire?

— Apprendre quelque chose qui vous étonnerait fort. Vous verriez là un homme qui pourrait bien soulager, tout au moins déplacer, le poids qui vous accable. Je vous en conjure, mon père, venez-y avec moi.

— Je ne te comprends pas. Espères-tu calmer ma douleur en me faisant voir d'autres douleurs? Explique-toi : car ta pensée est pour moi une énigme.

— Eh bien! mon père, je vous dirai ce que je sais. J'ai vu là, chez les Rétrécis, un homme qui ne vous est pas inconnu: car je vous ai plusieurs fois entendu prononcer son nom: c'est Pavollas.

— Que Dieu lui rende ce qu'il a mérité! C'est un criminel, un fourbe, un esprit bien dangereux. Je l'ai vu dans nos rangs combattre avec une énergie qui semblait de la conviction; je l'ai vu ensuite au service des chanoines combattre avec une ardeur qui était de la cruauté. On lui attribue les horreurs d'Ecully et de Couzon : qui l'avait prié de pousser la vengeance jusque-là? C'était pure barbarie.

— Et lui-même ne s'en défend point. Il s'en accuse, au contraire, et paraît en être marri.

— C'est un vaudois; il passe pour cela du moins. Je l'ai vu souvent avec ses souliers fendus prêcher au coin de nos rues, malgré les défenses de l'autorité ecclésiastique. Quel rapport peux-tu avoir avec ce soudart?

— Il est malheureux, très-malheureux et c'est assez. Il gisait étendu sur le pavé de la rue, et personne ne voulait le relever.

— Je le crois bien. Il est également odieux à tous les partis. Du reste, les anathèmes de l'Eglise pèsent sur lui : comment

as-tu osé toi-même communiquer avec ce scélérat? Il est hérétique, et il a brûlé un prêtre.

— Oui, mon père; mais il est si malheureux! Ses erreurs mêmes et ses crimes le rendent si dignes de compassion! Et savez-vous ce qui excite encore le plus ma pitié pour lui? J'hésite à vous le dire; je vous le dirai pourtant : c'est que c'est lui qui a tué mon frère.

— Ton frère? Oh! ne viens pas par de telles insinuations chercher à me donner le change. Si l'amour est aveugle, ma fille, la haine ne l'est pas; elle voit clair, trop clair peut-être. Je sais qui a porté le coup fatal; je connais le meurtrier de mon Irénée.

— Vous croyez le connaître. A entendre cet homme, vous vous seriez mépris; dans l'obscurité, vous auriez mal distingué, et attribué au sire de Varey ce qui serait le fait d'un autre. On ne se voyait plus, assure-t-il; une fureur aveugle s'était emparée de tout le monde.

— Chimère, mon enfant! Ma vue était claire, ma vue était nette. Je n'étais le jouet d'aucune illusion; j'ai vu ce que j'ai vu...

— Comment, alors, ce malheureux s'accuse-t-il d'un crime qu'il n'a point commis?

— Un de plus, un de moins, qu'importe à celui qui plie sous le faix? Tu ne sais pas, pauvre innocente, qu'il y a des êtres qui se vantent du vice, comme d'autres de la vertu. Le crime a ses fanfarons, comme la bravoure, la fortune, et toutes les qualités que l'homme peut posséder. Ignores-tu cela? Eh bien! je te l'apprends.

— Au bout du compte, mon père, que vous en coûterait-il de venir jusqu'à l'hospice? Vous verriez en passant la Recluse de Sainte-Marguerite, pour laquelle vous professez une si haute estime. Vous la consulteriez même; elle ne vous refuserait pas un bon avis.

— Je regarde la Recluse de Sainte-Marguerite comme une sainte. Que le ciel la comble de ses faveurs! Elle a pris le

nom de *Marguerite des Trépassés.* J'ai pu lui faire dire de prier pour ta mère et pour ton frère, et je compte fort sur son intercession.

— Puis vous auriez demandé à Pavollas ses explications, discuté avec lui les circonstances qu'il croit connaître mieux que vous.....

— Je l'aurais convaincu d'erreur, et par là j'aurais enfoncé un peu plus avant le clou qui me perce l'âme. Me niera-t-il ce que j'ai vu? Assez, ma fille, laissons là ce sujet qui m'est pénible. Tu sais avec quelle répugnance je l'aborde. Et pour revenir à celui qui nous occupait tout à l'heure : je serais content, bien content, que tu te montrasses moins timide vis-à-vis de cette hautaine jeune fille. Que t'en coûterait-il de lui rendre raillerie pour raillerie?

— Beaucoup, mon père : car cela blesserait la sainte vertu de charité, que j'ai promis de toujours respecter.

— L'esprit ne te manque pas ; sans te flatter, je t'en crois autant et plus qu'à elle. Dans ta première enfance, tu nous amusais souvent par tes petites malices. Nous avons plus d'une fois admiré avec quelle facilité tu répondais à une plaisanterie. Je suis bien sûr que, si tu voulais t'en donner la peine, les rieurs ne seraient pas pour Mechtilde de Varey.

— Peu m'importe que les rieurs soient de mon côté, si Jésus-Christ veut bien y être. A quoi me servirait de blesser cette jeune fille? J'en aurais du remords, et voilà tout.

— Et pourtant tu souffres! tu pleures! les pointes te blessent!

— C'est vrai, et j'en suis bien honteuse. Tant que je suis là, je fais contre mauvaise fortune bon cœur : je m'efforce d'être douce, et de sourire. Mais quand je rentre, mon cœur se dégonfle, et je pleure comme une sotte. Oh! c'est bien vilain, cela, c'est bien humiliant. Aussi en demandé-je pardon au bon Dieu en toute humilité.

— Voilà qui est bien. Mais qui t'empêche de riposter? Il serait juste de rabattre l'orgueil de cette fière créature. Le bon Dieu ne t'en voudrait pas pour cela.

— C'est au bon Dieu à corriger Mechtilde, et non à moi. Non, mon père, je ne répondrai pas. C'est une promesse que j'ai faite à mon doux Sauveur, et, avec sa grâce, je la tiendrai. Seulement, si vous vouliez bien m'en accorder la permission, je prendrais un parti.

— Quoi donc?

— Comme Mechtilde de Varey voudrait avoir le rôle que j'ai, je m'en démettrais en sa faveur.

— Garde-t'en bien, chérie, oh! garde-t'en bien! s'écria de Ville avec vivacité. Je ne le veux pas, je ne le souffrirai à aucun prix.

— Cependant elle est beaucoup plus capable que moi de le bien jouer; elle est plus belle...

— Laisse juger cette question par les autres, reprit le père, en souriant de la naïve modestie de son Iréna.

Il savait quelle différence le public faisait entre sa fille et celle de Bernardin de Varey.

— Elle est plus grande, plus imposante, plus digne. Elle a les façons si nobles! la taille si droite! le port si majestueux! Elle semble vraiment faite pour jouer le rôle d'une reine.

— Il est certain que si l'orgueil suffit pour cela, elle en est très-capable. Mais elle voudra bien attendre à une autre fois; car, pour cette fois-ci, son envie sera frustrée.

— Je vous en prie, mon père. Cela lui ferait tant de plaisir! Et moi je serais si heureuse de la voir satisfaite!

— Eh bien! moi j'en souffrirais, et je ne le veux pas. Plus elle ambitionne cette petite distinction, plus je tiens à ce qu'elle en soit privée. Certes! mon enfant, tu n'en seras pas plus grande, ni plus estimable pour avoir momentanément paru sur un théâtre, sous le costume et sous le nom de la reine de Saba. Mais puisque ce rôle t'a été déféré par égard pour ton père, tu le joueras, et nulle autre n'y devra aspirer. Je ne te dirai plus, puisque cela t'attriste, que je jouis de voir l'orgueil des Varey abaissé, et abaissé à tes pieds; je ne te répéterai pas que cette préférence que t'accorde la ville sur la

fille du meurtrier de ton frère, me console, me ravit, me soulage; mais je t'avouerai que, parce qu'elle est un hommage rendu par nos concitoyens au zèle que j'ai montré pour leur cause, je l'estime à un haut prix, j'y tiens et ne la céderais pas pour un empire. Tu la conserveras donc et ne t'en démettras pour qui que ce soit: dût ta jalouse rivale en crever de dépit.

— Et pourtant, mon père, il m'eût été doux de témoigner ma reconnaissance...

— Ta reconnaissance? s'écria de Ville avec une vivacité colérique. Quoi! pour ces prétendus égards que l'on te manifesta dans ton enfance? Quoi! parce que l'on te faisait l'honneur de t'employer comme un jouet, comme un passe-temps? Parce qu'on daignait (il insista ironiquement sur ce mot) t'admettre comme compagne de jeux, ou plutôt comme souffre-douleurs de demoiselle Mechtilde et de ses frères? Et tu dois de la reconnaissance pour cela? Non pas, non, cent fois non. Ce serait à eux à te remercier d'avoir bien voulu te prêter à leurs caprices, d'avoir aussi paisiblement enduré leurs colères, leurs malices, leurs exigences impérieuses. Plus d'une fois, je te le confesse, j'ai hésité si je te laisserais aller chez ces hautains personnages; mon amour-propre souffrait du rôle qu'on t'y faisait jouer. Encore une fois, c'est à eux de te remercier de ta complaisance.

— Vous ne m'avez pas laissé achever ma pensée, mon père. Je voulais vous parler du service que Robert m'a rendu. Il est évident que je lui dois la vie. Eh bien! ne serait-ce pas une chose raisonnable que je lui témoignasse ma reconnaissance, en accordant à sa sœur ce qu'elle désire si vivement?

— Tu ne le feras pas, répliqua de Ville, d'un ton impérieux. D'abord, malgré tes affirmations, je ne crois point que ce jeune homme t'ait sauvé la vie. Je me suis assuré qu'il n'appartient point à la confrérie de la Passion; c'est donc erreur de ta part, si tu vois en lui ton sauveur. En second lieu, quel mérite y a-t-il à écarter un cheval prêt à écraser

une jeune personne que l'on ne connaît peut-être même pas?

— Mais, mon père...

— Est-ce là une œuvre si méritoire? un si grand trait d'héroïsme?

— Mais, mon père, il...

— Faudra-t-il pour cela lui élever une statue? Faudra-t-il oublier le crime de son père? nous jeter à ses genoux? l'encenser? Non, ma fille : tu l'as remercié, et c'est assez. Je ne veux pas, je te défends formellement de renoncer au rôle que la faveur de la ville t'a déféré. Quant à eux, quant à ces mortels ennemis de mon cœur, que ma haine les poursuive à jamais! La Justice divine jugera un jour entre eux et moi. Mais d'ici là..... tu m'entends : point de pacte avec les meurtriers de mon fils.

Cela dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique, de Ville sortit, laissant sa fille attristée du mauvais succès de sa révélation. Il devenait de plus en plus visible pour elle que cette haine s'accroissait de tous les efforts que l'on faisait pour l'éteindre. Son cœur se serra en songeant au triste état où était ce malheureux père, au point de vue de la foi.

— Mon Dieu! dit-elle les mains jointes et les yeux mouillés de larmes, je suis sans doute bien indigne de la grâce que je sollicite. N'ayez donc point égard à mon extrême pauvreté, mais aux mérites de votre Fils et aux intérêts de votre propre gloire. Vous le voyez : la difficulté augmente tous les jours; ma pauvre petite sagesse n'y peut plus rien. Et pourtant j'espère; quelque chose me dit que la justice fera un jour place à la miséricorde. Plus d'un moyen me reste encore; je les tenterai tous, avec une humble résignation aux desseins de votre Providence. S'ils réussissent, je vous en bénirai toute ma vie; s'ils ne réussissent pas, je me prosternerai dans mon néant et vous dirai : — Maintenant, Seigneur, c'est votre affaire, et non plus la mienne. — Et je suis bien sûre que vous ne vous refuserez pas à agir.

Se pouvait-il qu'une intention aussi droite ne fût pas agréable au Seigneur? La suite nous dira ce qu'il en advint.

XX.

L'AMER.

Quoique repoussés par l'opinion publique, quoique condamnés par la voix de l'Eglise, les disciples de Valdo vivaient, ou plutôt végétaient encore, au sein de la cité lyonnaise, et en quelques endroits obscurs de la province et du Forez. Les rigueurs de la justice ecclésiastique et civile s'étant peu à peu relâchées envers eux, ils avaient reconquis une certaine liberté d'agir et même de faire des prosélytes, ou plutôt de chercher à en faire : car le peuple se montrait assez indifférent à leur doctrine, et si parfois on s'arrêtait à écouter quelques-uns de ces fanatiques prêchant au coin des rues, c'était plutôt par curiosité que par sympathie pour leurs personnes ou leur enseignement.

epcndant une circonstance avait contribué, sinon à les réhabiliter entièrement au point de vue dogmatique, du moins à rendre leur aspect moins repoussant : c'est qu'ils étaient dévoués à la cause populaire. Dès que le principe fondamental de l'hérésie de Valdo était la guerre aux richesses, naturellement ses disciples devaient épouser toute cause tendant à l'abaissement des riches. Le clergé surtout avait été l'objet des anathèmes et des déclamations du prétendu réformateur; à l'entendre, tout ministre de l'autel qui possédait était un infidèle, un prévaricateur; et ces sauvages doctrines jetées à la foule toujours avide tendaient à diviser la société en deux camps, et préparaient la formidable guerre de ceux qui

ne possèdent rien contre ceux qui possèdent. Aussi quand la bourgeoisie et le peuple lyonnais s'insurgèrent contre ce qu'on appelait le joug ecclésiastique, les vaudois furent-ils leurs plus ardents auxiliaires. Nous ne doutons même pas que le principe de Valdo ne fût au fond le mobile, sinon de la riche bourgeoisie, tout au moins du menu peuple. Qui ne croira volontiers que le prolétaire de ce temps-là, en montant à l'assaut de Saint-Just, songeait plutôt à piller pour son compte qu'à déplacer simplement le droit de lever des impôts ? Assurément l'homme qui n'a rien s'inquiète peu de savoir si c'est une robe noire ou un pourpoint violet qui représente l'autorité. Pour lui l'essentiel est de vivre, c'est-à-dire de suffire à ses besoins, et même à ses caprices : le reste lui importe peu.

Les vaudois ne formèrent point un corps séparé dans les émeutes qui ensanglantèrent Lyon ; ils se mêlèrent à la foule, en s'y effaçant le plus possible. Les plus hardis seuls osaient paraître avec la cape grise et les souliers fendus, insignes de la secte ; on pardonnait cette liberté, en considération du dévouement qu'ils montraient à la cause publique. Peu à peu on s'habitua à les voir reparaître, et même à les entendre prêcher. Certains bourgeois nouèrent, à l'occasion des troubles, quelques rapports avec leurs principaux chefs ; tout au moins ils ne dédaignèrent pas de leur parler et de leur témoigner de la bienveillance. Pierre de Ville, en particulier, mettait trop de cœur à triompher pour ne pas accueillir ceux qui voulaient bien lui prêter un secours quelconque. Il avait remarqué l'acharnement et le courage avec lequel certains vaudois s'étaient battus au cloître Saint-Jean et dans l'assaut de Saint-Just, et cela avait suffit pour le réconcilier avec la secte ; non pas en ce sens qu'il donnât le moins du monde dans leurs erreurs (il était trop riche pour goûter une doctrine de dépouillement absolu) mais en ce sens qu'il tolérait plus volontiers leurs personnes.

On avait surtout remarqué l'apparition plus fréquente des disciples de Valdo depuis que le Pape était dans la ville. Etait-

ce une sorte de défi jeté à l'autorité suprême qui les avait condamnés? Etait-ce besoin de faire voir que, quoique condamnés, ils vivaient encore? Etait-ce, au contraire, l'expression du regret d'avoir encouru l'anathème et du désir de le voir lever? On ne saurait le dire. Mais de longtemps on n'avait vu autant de souliers fendus parcourir les rues de la ville.

— Tu deviens rare parmi nous, disait Pierre de Ville, ce soir là, à l'un d'entre eux qui venait d'entrer chez lui.

— L'hiver enlève les feuilles aux arbres et fait rentrer les animaux dans leurs terriers. L'hiver est venu pour les fils de Valdo. Daigne la Providence leur ramener bientôt la bonne saison !

— Il ne tient qu'à vous de retrouver la paix que vous avez perdue : rentrez dans le sein de la vérité.

— Où est la vérité? Croyez-vous, riche de ce monde, que l'homme puisse s'éprendre pour le mensonge? Le mensonge est un fantôme auquel nul ne s'attache sérieusement. On peut le poursuivre un moment, lorsqu'il prend l'aspect de la vérité ; mais le Dieu du ciel ne permet pas que le faux conserve longtemps l'apparence du vrai. Tôt ou tard l'illusion tombe, et la justice reprend ses droits.

— Et pourtant, l'Amer, tu sais que l'homme peut vivre et mourir dans l'erreur. Tu sais de plus qu'il n'a aucun moyen de discerner le vrai du faux, n'étant par sa nature que ténèbres et mensonge. Il est donc nécessaire qu'il ait hors de lui un moyen de distinguer ce qu'il doit croire ou rejeter. Or ce moyen, c'est l'Eglise : le nies-tu ?

— Le troupeau est petit, reprit le vaudois, en esquivant la question. Le Fils de l'homme l'a dit : Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. La voie qui mène à la perdition est large; celle qui conduit à la vie est étroite. Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à...

— Toujours tes mêmes arguments? Toujours tes sottises tant de fois réfutées? Epargne-moi donc la peine de les entendre pour la centième fois.

— *Durus est hic sermo* (1), reprit le sectaire, avec un sourire triste. Il ne fait pas bon parler de la pauvreté devant les riches, ni de la sobriété devant les ivrognes. L'aspic fait la sourde oreille, pour ne pas entendre les sons de la lyre qui pourraient calmer sa fureur.

— C'est bon. Laisse-là, je t'en prie, tes longues citations, toujours faites à tort et à travers. Que viens-tu me demander? As-tu besoin d'argent?

— Heureux l'homme qui a été trouvé sans tache, répondit l'Amer, avec un ton qui justifiait son nom, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors! Où est-il? Nous réserverons pour lui nos éloges; car il a fait des merveilles pendant sa vie (2).

— Si tu ne veux point d'argent (et je sais que tu éprouves de la répugnance à en toucher), accepte du moins à manger. Tu ne viens pas ici sans éprouver quelque besoin. Je connais ton genre. Tu te ferais même un crime d'entrer dans ce que vous appelez des maisons d'infidèles, si quelque nécessité ne t'y forçait.

— Il est écrit : Quiconque aura touché leurs cadavres sera souillé, et restera immonde jusqu'au soir; et s'il est nécessaire qu'il y touche, il lavera ses vêtements et restera immonde jusqu'au coucher du soleil (3).

Malgré ces protestations de désintéressement, de Ville avait fait apporter des aliments : du pain, du vin, de la viande et des fruits.

— Il y a longtemps, peut-être, que tu n'as rien pris. Régale-toi à ton aise, et apprends que les richesses servent au moins à quelque chose de bon, à nourrir les pauvres.

— Je ne toucherai point à ces aliments avant de vous avoir ouvert mon cœur, répondit le vaudois.

— Non, mange d'abord, et nous verrons ensuite. Si par

(1) Cette parole est dure.
(2) Eccli. XXXI, 8. — (3) Levit. XI, 24, 25.

hasard la bonne pensée t'était venue de te réconcilier avec l'Eglise, l'occasion serait belle. Tu me trouveras prêt. Je dois voir Sa Sainteté avec le corps de la ville. Volontiers intercéderais-je auprès d'elle en votre faveur. Tu sais que l'autorité ecclésiastique ne frappe que par nécessité, avec peine : et qu'elle est trop heureuse quand elle voit revenir à elle ses enfants prodigues.

Le vieux sectaire (il était plus que septuagénaire) paraissait moins occupé de ce qu'on lui disait que des mets étalés sous ses yeux. Sa longue figure, qui ne manquait point de régularité et de noblesse, portait l'empreinte des privations auxquelles il était sujet. Otant son bonnet, il prononça silencieusement une prière, composée de divers textes de l'Ecriture : car c'était la manie de ces hérétiques, comme celle de tous ceux qui les avaient précédés et de tous ceux qui les ont suivis, de faire intervenir partout l'autorité des Saints Livres. Puis il saisit un morceau de pain, et le mangea avec l'avide voracité du loup, que la faim tourmente depuis longtemps. Pierre de Ville éprouvait une véritable pitié pour ce malheureux, qui, riche marchand autrefois, disait-on, s'était volontairement dépouillé de ses biens, pour suivre l'exemple de Pierre Valdo, et luttait continuellement avec les premiers besoins de la vie. Du reste, son existence était mystérieuse. On ne savait au juste d'où il était. Il menait une vie errante, prêchant çà et là quand l'occasion s'en présentait, et affectant de paraître un exemple vivant de la sévère doctrine qu'il enseignait. Singe de la pauvreté évangélique, il recherchait la compagnie des ermites, des anachorètes, de tous ceux des moines qui lui semblaient pratiquer le détachement absolu. On l'avait vu bien des fois se rapprocher de la cellule de quelques reclus, ou s'asseoir sur la porte d'un ermitage, ou s'agenouiller sur le seuil de quelque léproserie. On peut supposer qu'il avait en cela des vues de prosélytisme; car, à en croire le bruit public, il avait tenté bien des fois la simplicité des ermites ou des moines mendiants. Quelques-uns (un bien petit nombre)

avaient, disait-on, prêté l'oreille à ses perfides suggestions; les autres l'avaient éconduit comme un suppôt de Satan. On citait un ermite qui, ne pouvant se débarrasser de ses importunités, l'avait frappé de son bâton, jusqu'à le laisser sans sentiment. On citait aussi une maison de Franciscains où sa parole fallacieuse avait semé de grands germes de division. Mais les rares défections qu'il parvenait ainsi à provoquer flattaient singulièrement son orgueil; il avait fini par se persuader qu'il était apôtre, qu'à lui appartenait la mission de répandre le règne de Dieu sur la terre.

Pierre de Ville remarqua qu'il ne prenait que du pain.

— Est-ce par discrétion, est-ce par mortification que tu te contentes de cela? lui dit-il.

— On lit : *L'homme ne vit pas seulement de pain*, répondit l'Amer; mais cela doit s'entendre des riches de ce monde, à qui tant de superfluités sont nécessaires. Quant au juste, il se contente de pain et de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Malheur à celui qui demande quelque chose de plus! Eh! n'est-ce pas pour satisfaire les appétits de la gueule que l'homme charnel poursuit si avidement les richesses? Notre ennemie c'est cette chair maudite, qui nous ravale à la condition des animaux. Malheur à vous qui êtes rassasiés; car un jour vous serez tourmentés par la faim... Un jour vous serez brisés... comme un verre fragile.

En prononçant ces mots, il lança à terre la cruche de vin, qui se brisa en cent morceaux, et tout le contenu se répandit sur le sol.

— On ne t'a pas surnommé l'*Amer* mal à propos, dit Pierre de Ville, quelque peu blessé de cet acte de brutalité. Ceux qui ont surpris une parole de douceur dans ta bouche sont encore à venir.

— Et cependant je vous en apporte une, répliqua le vaudois. J'entre ici pour un message de paix. Puissé-je réussir! Mais auparavant je voudrais dire une parole de guerre. Pourtant que le Dieu des pauvres me broie les dents dans la bouche, si

mes intentions ne sont pas pures à ses yeux. Défenseur des droits de la cité, m'entendrez-vous?

— Parle; je t'écoute. Seulement épargne-moi cet emploi, ou plutôt cet abus, des textes de l'Ecriture, qui est la manie de votre secte. Explique-toi clairement, sans emphase, sans détour, et sans textes. Entends-tu?

Le sectaire fit un signe affirmatif.

— Eh bien! votre œuvre est compromise; le fruit de vos travaux va être perdu.

— Que veux-tu dire?

— Tout ce que vous avez obtenu par votre zèle persévérant peut périr en un instant, et cet instant paraît venu. Le serpent coupé a renoué ses tronçons. *Et erunt novissima ejus pejora prioribus...*

— Pas de textes, je te l'ai dit. Expose simplement ta pensée. Que signifient tes paroles? Qu'as-tu entendu dire?

— Que le coq de saint Pierre remettra le lion aux chaînes (1). Tout tressaille de joie à Saint-Jean et à Saint-Just. On n'a jamais vu le prévôt ni l'obéancier plus gais.

— J'y consens. Qu'est-ce que cela me fait? Leur joie ne trouble pas mon repos.

— Elle le troublera plus tard. Dès que ces gens-là rient, apprêtez-vous à pleurer.

— On verra. Et sur quoi fondes-tu tes conjectures?

— Le Pape est prêtre, murmura le vaudois; il a été chanoine de la cathédrale; il a autant d'amis qu'il y a de membres dans votre clergé régulier : comment ne se laisserait-il pas influencer par sa famille? C'est l'esprit qui revient avec sept autres esprits...

— Pas de textes, te dis-je. Tout ce que tu affirmes là n'est qu'une conjecture, et ta perspicacité n'était pas nécessaire pour découvrir ce point. Le Pape est prêtre, il a été chanoine; mais il est le père des fidèles, le chef de l'Eglise universelle.

(1) Les armes de la ville étaient un lion couché.

Ne sais-tu pas que, plus on est élevé, plus on voit loin et mieux l'on juge ? Le Pape est notre chef, à nous, comme celui de tous ces moines ; il aime l'équité ; il nous écoutera ; il saura nos griefs et nos plaintes, et jugera ensuite.

— Les habitudes de la papauté sont la prudence, reprit le vaudois, d'un air ironique. Elle aime le passé, supporte le présent et redoute l'avenir. Le pouvoir de l'archevêque sera sacré aux yeux de Grégoire, parce qu'il est établi, parce qu'il est de vieille date. Comme un de ses prédécesseurs, celui-ci vous dira : Qu'on ne change rien aux traditions : *Nihil innovetur quod traditum est.*

— Tu peux avoir raison. Je n'ai pas été jusqu'ici sans y songer. Le croirais-tu ? eh bien ! nous étions à l'entrée du souverain Pontife, et j'y portais mes deux clés de Saint-Marc et de Saint-George (Guy de la Mure tenait les deux autres). Tu sais que ce droit nous a été concédé. Le tumulte m'empêcha d'approcher d'assez près le Pape pour lui adresser un mot de compliment ; néanmoins il me vit, il vit mes clés ; il vit celles de la Mure, qui les élevait comme moi sur sa tête, et il me sembla qu'il détournait les yeux d'un air mécontent. J'aurais cru m'être trompé, si Guy n'avait fait la même observation. Cela nous a paru d'assez mauvaise augure. Cependant j'ai connu le Pape quand il n'était encore que le chanoine Thébald ; je puis même dire que mon père a été quelque peu son ami. Nous verrons s'il s'en souviendra. En tout cas, nous avons le roi. Tu as l'air de rire, je crois ?

— J'en serais fort tenté. Il est bien rare que les autorités ne s'entendent pas. D'ailleurs le roi lui-même est circonvenu. Un fort parti l'entoure. Je parle de citoyens, sans compter les chanoines et les moines.

— Je le sais : il y a un parti qui a épousé la cause de nos adversaires ; mais tu as tort de l'appeler fort : il est, au contraire, peu considérable.

— Peu considérable en nombre, très-considérable en qualité. Il compte dans ses rangs des hommes d'une grande fortune et

d'un grand crédit. Or, quand on verra des citoyens divisés entre eux, deux camps opposés, deux étendards également respectables, cela ne sera pas très-propre à rendre la décision favorable. L'ancien chanoine Thébald n'ignore pas ce que vaut un parti commandé par un de Varey.

Pierre de Ville tressaillit.

— Quel que puisse être le général, cela ne fait pas grand effet, quand le corps d'armée est peu nombreux.

— Et pourquoi serait-il peu nombreux ? Il le sera autant que les officiers des chanoines le voudront. Avec de l'argent, on trouve toujours des partisans. Tel se battait hier pour la ville, qui se battra demain pour le chapitre.

— C'est trop vrai : témoin ton Pavollas.

— Qu'il soit maudit ! Mais non, qu'il soit béni ! Il a tout donné aux pauvres ; il est pauvre lui-même ; il a faim, il a soif ; il est fidèle à la doctrine : son salut est assuré. L'homme n'a point sa vie à sa disposition. Il est écrit : *Vous avez posé une mesure à mes jours, et mon existence est comme le néant devant vous* (1). Et encore : *L'homme né de la femme, ne vit que peu de temps, et est rempli de beaucoup de misères* (2). Et ailleurs..

— Encore une fois : trève de tes textes. Sais-tu donc quelque chose de particulier sur les dispositions de nos adversaires ?

— De très-particulier. Ils travaillent les corps de métiers, les bateliers, les ouvriers, les gens du port, tout le menu peuple ; ils y sèment l'or avec abondance, et surtout les promesses. On est venu me tenter moi-même. — Prends ton linceul, m'a dit un des chefs, que je ne vous nomme pas, et va prêcher la paix au coin des rues. Engage le peuple à se soumettre, à respecter les droits établis, à fermer l'oreille aux suggestions des municipaux ; et, apres cela, demande ce que tu voudras. Ton langage fera d'autant plus d'effet qu'on ne l'attend guère de ta bouche.

(1) Ps. XXXVIII.
(2) Job, XIV, 1.

— Et qu'as-tu répondu à ces sollicitations?

— Ce qu'il convient de répondre, quand on est enfant de la vérité. J'ai dit que je n'avais rien à demander que le droit de vivre et de mourir pauvre; que celui qui n'a rien et ne veut rien ne saurait être tenté par l'appât des richesses : que la liberté de combattre l'erreur était le seul bien que j'ambitionnasse. J'ai ajouté qu'en prêchant pour le clergé je contredirais le fond même de ma doctrine, puisque à mes yeux le prêtre ne peut, sans prévariquer, posséder les biens de ce monde. Car nous lisons : *Si quelqu'un ne renonce pas à son père, à sa mère, à sa femme, à sa maison, à ses champs, il ne peut être mon disciple.* Et encore...

— J'approuve ta conduite sans accepter ton principe. Et tu crois que nos adversaires gagnent du terrain?

— Comment n'en gagneraient-ils pas sur ce fond mobile, inconstant, qu'on appelle le peuple? Qu'importe à celui qui n'a rien la main qui lève l'impôt? Le peuple, c'est une mer tranquille, tant qu'aucun souffle ne l'agite; mais tumultueuse et terrible, quand le vent y est déchaîné. Seulement elle bat la rive du nord ou la rive du midi, suivant la direction que lui imprime l'orage.

— A quoi avises-tu, alors? Car je t'ai entendu quelquefois ouvrir d'utiles avis. Ta prudence et ton habileté me sont connues.

— Il y aurait un moyen... Il y en aurait deux. Mais l'un ne vous plairait peut-être guères, et l'autre vous déplairait certainement.

— Dis toujours.

— Le premier serait une émeute, une bonne émeute, excitée à propos et conduite avec art. On ne sait pas assez quel levier c'est qu'une émeute. Le Pape et le roi ne doivent-ils pas conférer ensemble?

— Positivement. Et nous-mêmes, le corps de la ville, nous devons conférer avec l'un et l'autre, puis avec les deux réunis.

— A merveille. Eh bien! je dis qu'une émeute solide, ar-

rangée, calculée avec précaution, pourrait emporter la pièce. On la ferait nourrie et bruyante ; on prendrait les grosses voix et les voix glapissantes ; on choisirait les meneurs ; on fixerait les cris ; on désignerait les lieux et les heures, et je crois que l'affaire pourrait aller. Nécessairement cela représenterait l'opinion publique, le suffrage universel. Arrivant à l'improviste, cette agitation intimiderait les amis du chapitre. On pourrait même envelopper les maisons des principaux chefs, et par là les réduire au silence. En entendant ces cris tumultueux qu'aucun autre ne contredirait, le Pape, et surtout le roi, verraient là une expression du vœu populaire et croiraient n'y pouvoir résister. Car enfin le Pontife a beau être convaincu des droits ecclésiastiques : dès l'instant qu'il les verrait contestés, repoussés, maudits avec tant d'unanimité et d'énergie, il ne pourrait faire moins que d'engager l'archevêque à s'en relâcher. Et si le prélat faisait difficulté, il est fort probable qu'il userait de son autorité pour l'y forcer. Alors la concession, sanctionnée par les plus hautes autorités qui soient sur la terre (au moins pour vous), le Pape et le roi, serait quelque chose de solide et d'assuré.

— Ton idée est bonne, reprit Pierre de Ville, enchanté de l'espoir qu'on faisait luire à ses yeux. J'admire ici ton habileté, la justesse et la profondeur de tes vues.

— Et alors, reprit l'Amer dont l'œil flamboyait d'une sauvage énergie, et alors le colosse s'ébranlerait. Alors la hache serait au tronc du figuier stérile et maudit. Alors l'Eglise verrait tomber ses idoles d'or et d'argent. Alors le ministre du Dieu des pauvres, devenu pauvre lui-même, retrouverait la force pour parler et le courage pour agir. Alors le règne de Dieu redescendrait sur la terre ; car on reverrait les jours heureux où le fidèle ne possédait rien. Alors...

— Fais-nous grâce du reste. Mais ton idée est assez juste. Et pourrais-tu disposer d'un certain nombre d'hommes ?

— Mes frères sont rares et dispersés, répondit l'Amer avec tristesse. On les a refoulés, on les a maudits : comme des

branches pourries, on les a séparés du tronc. Un signe de mépris a été collé sur leur front ; d'eux comme de Caïn, on peut dire : *Vagus et profugus eris super terram* (1). Néanmoins toujours fidèles à la doctrine, ils écouteront la voix d'un de leurs maîtres ; et, le zèle du bien les enflammant, ils pourront crier haut et agiter les ondes du torrent populaire, ainsi qu'il est marqué au livre du Prophète : *Crie, ne t'arrête pas, élève ta voix comme une trompette, et dis à la fille de Sion...*

— Sur combien d'hommes pourrais-tu compter ?

— Autrefois (que mon noble maître en soit béni ! l'aide du bienheureux Pierre Valdo était visible alors) autrefois j'aurais mis dix mille hommes sur pied, en montrant mon suaire, seulement. Aujourd'hui la persécution a éclairci les rangs de mes fidèles. A peine, comme Gédéon, en trouverais-je trois cents qui fussent prêts à attaquer les Madianites.

— Trois cents ! il n'y a pas de quoi remuer une cité comme celle-ci, surtout quand la masse de ses habitants est continuellement grossie des habitants de la campagne, jaloux de voir un Pape et un roi.

Il est vrai, Messire ; mais les masses sont toujours représentées, ou censées représentées, par le petit nombre qui crie. Voyez dans la tempête : à quelques brasses de profondeur, l'eau est à peine ébranlée ; un peu plus bas encore, elle est calme comme un ivrogne dans son lit. Cela n'empêche pas de dire que l'ouragan la remue de fond en comble. Je n'aurai que trois cents hommes, mais il s'y joindra mille femmes ou enfants, et c'est dans la faiblesse qu'est la force, en pareil cas. Cent femmes pleurant, trois cents femmes échevelées, cela fait toujours un bel effet ; surtout quand sept ou huit cents enfants en haillons appuient de leurs cris les cris de leurs mères. Il est bien rare qu'une émeute ait un aussi beau contingent.

(1) Tu seras errant et vagabond sur la terre. (Gen., chap. IV, vers. 12.)

— Bien rare? Quand nous montions le Gourguillon, nous étions certainement des milliers.

— Je le sais. Mais les curieux? Ne comptez-vous pour rien ces désœuvrés, ces gens pressés de voir, cette multitude que tout spectacle attire, ce bas-fond toujours disponible dans une grande cité? Les uns crieront parce qu'ils seront foulés, les autres parce qu'ils entendront crier, quelques-uns parce qu'ils auront peur; mais tous crieront. Songez donc d'ici quelle masse de voix va s'élever de cette houle vivante, et quel effet cela devra produire sur les hauteurs de Saint-Just! Ensuite...

— Eh bien?

— Oui, reprit l'Amer, après un moment de réflexion, oui, ils le feront: Pavollas lui-même, le Borgne, le Raz, le Tondu, le Bègue et autres... Oui, ils s'y prèteront... Et je dis qu'alors l'effet serait complet.

— Explique-toi donc jusqu'au bout?

— Alors les bruits des airs se joindraient à ceux de la terre. Je parle des cloches. Qui nous empêchera de les mettre en branle.... toutes? toutes?

— Comment! es-tu maître aussi des clochers de la ville?

— Maître..... ce serait présomptueux de le dire. Mais peut-être y a-t-il assez d'enfants de la vérité attachés à leur service, pour espérer une heure ou deux heures de carillon.

— Vrai? Ce serait magnifique alors, si nos cinq cents cloches venaient à mêler leurs voix à celles de *l'émotion*, l'effet serait majestueux. As-tu donc des souliers fendus jusque sur nos clochers?

— Les temps sont durs, répondit le vieux sectaire, et plusieurs de mes frères n'oseraient avouer ce qu'ils sont. Il en est que la misère a réduits bien bas, et qui sont forcés de demander leur pain même aux fils d'Amalec. Que le ciel se souvienne qu'ils furent pauvres! *Ego autem mendicus sum, et pauper;*

Dominus sollicitus est mei (1). Oui, oui ; en les comptant bien, je trouverais assez de bras pour mettre cent cloches en branle : et qui sait ce que ferait le bruit de cent cloches par-dessus des milliers de voix humaines ? Le texte a raison quand il dit : *Millibus multiplex millia lætantium...* Si ce n'est qu'il devrait dire *gementium*. Car ce sont bien des gémissements qui s'élèveraient ainsi de la terre, surtout du sein des fidèles disciples du bienheureux Valdo.

Tandis que le sectaire débitait ces dernières phrases avec un accent mélancolique, Pierre de Ville se promenait de long en large, soucieux et pensif. Son ardeur pour ce qu'il appelait les libertés municipales ne connaissait vraiment point de bornes. Depuis que la présence du Pape et du roi a rendu imminente la solution des graves problèmes qui s'agitent, l'inquiétude est venue se mêler aux vivacités de son zèle. Que va-t-il arriver ? Le Pape ne rapporte-t-il point les préjugés de l'ancien chanoine ? Ne soutiendra-t-il pas l'autorité ecclésiastique, par esprit de corps ? Ou montrera-t-il le caractère bienveillant qui anima Innocent IV, pendant les six ans de son séjour à Lyon ? Le roi appuiera-t-il assez fort les réclamations du corps de la ville ? Ne songera-t-il pas plutôt à ses propres intérêts qu'à ceux des Lyonnais ? Ne sera-t-il pas obsédé, circonvenu, ainsi que le Saint-Père, par le parti opposé ? Ce vaudois a raison : il y a là des gens à la fois rusés et puissants. Comment les supplanter ? comment les prévenir ?

Telles étaient les questions que soulevaient dans la tête du municipal les raisonnements du vaudois. Mais l'idée que le vieil hérétique venait d'émettre était un trait de lumière, un point de vue nouveau dans la question. Oui, vraiment une bonne émeute pouvait beaucoup peser dans la balance. Ce serait un plan habile, savant, que de jeter sur le tapis quelques milliers de voix populaires, sous la forme toujours ter-

(1) Je suis pauvre et mendiant, mais le Seigneur a soin de moi. (Ps. 39.

rible d'une émeute. Oui, il y avait une ruse profonde à faire vibrer ainsi dans le Père des fidèles la corde de la pitié, peut-être celle de la peur, pour obtenir ce que la froide raison n'accorderait pas. Ce ressort magique, ce coup de théâtre souriait à l'imagination de Pierre de Ville ; et le vaudois avait depuis longtemps fini ses textes et ses tirades que notre ardent patriote réfléch.ssait encore.

— Et le secret serait gardé ? reprit-il enfin. Tu pourrais assez compter sur tes amis pour faire cela au jour, à l'heure, sans que le mystère en fût éventé ? Car tu dois sentir que, si le moindre bruit en transpirait, l'effet serait manqué. Non-seulement notre cause n'en serait point aidée ; mais elle en souffrirait, mais elle serait peut-être perdue.

— Les taupes qui travaillent sous terre divulgueraient leur secret, répondit le vieillard avec un sourire mélancolique, plutôt que les enfants de la vérité ne trahiraient le plan qui leur serait confié. L'isolement où le malheur les tient les rend forcément discrets. Et à qui confieraient-ils les pensées de leur cœur ? Ils vivent comme des proscrits au milieu des nations. *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus...* Mais cet état de dépression ne durera pas toujours. Un temps viendra où l'arbre de la doctrine, longtemps plié, redressera la tête. Le grain de blé doit être caché en terre, il doit être macéré, pourri, avant de donner le germe qui produira l'épi *Nisi granum frumenti cadens in terram...*

— Je te reverrai. Nous parlerons de cette affaire plus au long. Seulement garde le secret de ce que tu viens de dire. Crois bien surtout que, si je me décide à ce coup de vigueur, ce serap ar pur amour du bien public, par zèle pour les intérêts de la ville. J'ai dévoué mon existence à cette grande cause, et je la soutiendrai jusqu'au bout. Mais garde-toi d'imaginer que je trempe le moins du monde dans tes doctrines. Je suis de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, et j'en veux être jusqu'au bout. Si donc je me sers de toi et de ce que tu appelles tes frères, c'est en dehors de toute question reli-

gieuse ; je n'entends point pactiser avec l'hérésie. Au fond, je rends justice à ton habileté, tout en condamnant tes erreurs. Si tu voulais m'en croire même, tu profiterais de la présence du Pape pour te réconcilier avec l'Eglise, toi et tous ceux de tes frères qui obéissent encore à ta voix.

— Vous êtes trop riche, Messire, pour comprendre les saintes leçons de la pauvreté. Que le Maître de la vérité vous ouvre un jour les yeux ! Votre cœur loyal me semble digne de cette faveur. Je vous remercie de ce que vous dites de ma prudence ; mais ce que vous paraissez disposé à accepter comme une œuvre de sagesse humaine, ne me paraît à moi qu'un acte de zèle religieux. Je m'y prêterai comme à une protestation solennelle contre Mammon, contre ce tyran du siècle, assez rusé pour envahir jusqu'au sanctuaire. Ces cris qui partiraient de mille poitrines fidèles voudraient dire pour moi : Anathème aux ministres du Dieu des pauvres, qui ne rougissent point de se souiller au contact de l'or ! Malédiction aux serviteurs de Baal...

— Assez. Les limites sont déterminées ; une immensité nous sépare. Mais le même acte pourra nous rapprocher. Plus je réfléchis à ton plan, plus il me semble habile, et même... raisonnable. Car enfin le droit c'est la raison, et nous cherchons le droit. L'effet de ce coup de théâtre me semble immanquable.

— Immanquable ! répliqua le vaudois avec son sourire triste. La Sagesse divine seule est infaillible dans ses projets. Toute prudence humaine est bornée dans ses vues, incertaine dans ses moyens, peu assurée de son but. D'ailleurs... Mais cet autre point vous serait désagréable : il est meilleur de ne point le toucher.

— Il me semble que je suis assez disposé à t'entendre. Es-tu mécontent de mon attitude ? de mon langage ? Je ne crois pas avoir dit un mot capable de te blesser. Mes sentiments religieux te sont connus ; ainsi leur expression ne saurait te contrister ni te surprendre. Achève donc ta pensée. Je n'en prendrai que ce qui me plaira.

— Je vous dirai donc qu'un moyen plus sûr de venir à bout de vos fins, ce serait de gagner les chefs du parti opposé.

— Voilà qui est aisé à dire, mais difficile à exécuter. Les choses sont trop avancées, les esprits trop aigris pour qu'on puisse l'espérer. Tel pense peut-être comme nous au fond, qui ne nous combat pas avec moins de vigueur. Mais des raisons d'orgueil, de rivalité, de parenté, d'amitié engagent quelquefois dans une voie que la conscience réprouve; et une fois qu'on y a mis le pied, on ne veut plus reculer. Vois Bernardin de Varey : il combat sous un drapeau qui ne devrait point être le sien. Il est en contradiction avec les autres membres de sa famille. Mais un frère chanoine l'a entraîné dans le parti du chapitre, et le voilà à la tête de nos ennemis.

— Et il ne se repose pas. Je sais de science certaine qu'il travaille avec une grande activité au triomphe de ce qu'il appelle le droit. Feu son frère le chanoine était lié avec le chanoine Thébald, aujourd'hui pape. Je sais qu'il a déjà eu une audience du Saint-Père : le reste se devine. On dit qu'il a aussi vu le roi. Il est tout simple que la victoire appartienne au plus actif et au plus habile : c'est la loi de la nature.

— Oui. Mais quand notre émeute, notre terrible émeute grondera à sa porte, il changera peut-être d'attitude et de langage.

— Il y faut peu compter. C'est un de ces caractères que l'opposition fortifie. Plus on lui conteste, plus il s'attache à son but.

— Je ne te dis pas le contraire. J'en ai eu encore la preuve l'autre jour. Il est le seul de son parti dans le corps de la ville; et néanmoins il tient tête à tout et à tous. Quoi que l'on dise, ou que l'on propose, ou que l'on fasse, il est toujours là pour s'y opposer et raisonner à l'encontre. Et presque toujours son éloquence et son habileté suscitent des entraves ou ébranlent des convictions. Je crois que s'il y en avait deux de sa force, nous ne viendrions à bout de rien. Tu vois que je n'hésite pas à rendre justice même à un ennemi. Et tu sais

quelle haine profonde me sépare de lui; il a dressé lui-même entre nous un mur d'airain; il m'a tué mon fils... il m'a tué mon fils chéri !

— On le dit généralement; mais il en est qui le nient. Je ne sais ce qu'il en pense lui-même. Pavollas s'accuse d'avoir porté le coup. Le sire de Varey ne dit ni oui ni non. Mais, dans l'obscurité où tout cela s'est passé, qui pourrait assurer qu'il a fait ce qu'il a voulu, ou voulu ce qu'il a fait?

— C'est bien. Ce poids pèse sur mon cœur et y restera jusqu'au tombeau. Varey est non-seulement mon ennemi personnel, mais mon ennemi public. Je ne le rencontre pas seulement sur le terrain de l'homme privé; il est encore mon adversaire dans la question qui concerne la ville, et c'est ce qui augmente mon aversion pour lui.

— Cela se comprend, mais cela peut se guérir.

— Se guérir? N'insulte pas à mon malheur. Tu sais combien il m'est difficile, c'est-à-dire impossible, d'oublier le coup qui a désolé ma vie.

— Et, pourtant, je le répète : tout cela peut se réparer. Ne vous irritez pas, ne vous troublez pas : que l'intérêt public l'emporte chez vous sur l'intérêt privé, et tout s'arrangera.

— Que veux-tu dire?

— Puisse le Dieu des pauvres bénir mon audace! dit le vaudois, en élevant son regard vers le ciel. Mais dussé-je porter la peine de ma témérité, je dirai ce que j'ai sur le cœur. Messire de Ville, si vous aimez sincèrement la cause que vous avez épousée, montrez-le en ce jour; l'occasion est belle; il serait glorieux de la saisir. Immolez-vous sur l'autel de la patrie; sacrifiez vos antipathies au bien public; dites-vous à vous-même : Du moment que mes concitoyens voient en moi leur représentant, leur organe et comme l'incarnation de leur pensée, eh bien! je serai cela, et je le serai jusqu'au bout; j'oublierai que je suis homme privé pour n'être plus qu'homme public.

— Voilà de belles phrases. Mais m'as-tu vu faire autre

chose ? Ne me suis-je pas toujours dépensé, et ne me dépensé-je pas encore au service de ma patrie ? A qui appartiennent mes jours, mes nuits, mes travaux, mes soucis, mes démarches, ma fortune, mon existence tout entière, sinon à la cause que j'ai épousée, comme tu le dis si bien ? J'en demande pardon à ma pauvre femme : mais combien de fois elle m'a répété : — On vous a bien nommé en vous nommant de Ville : vous êtes l'homme de la cité plutôt que le mien. — Et ma fille, ma petite Iréna, que de fois elle m'a reproché de tout laisser, de tout négliger pour les intérêts publics ! Tu vois donc que je suis bien ce que tu désires.

— Il l'a nommée ! il vient de la nommer ! murmurait le vieil hérétique, les yeux cloués à terre. Mais les Abrahams sont rares... quoique le sacrifice ne serait pas le même, tant s'en faut... Ici, il ne s'agirait que d'un... bouc, d'un vil bouc, de cette rancune amère qui tourmente beaucoup plus celui qui en est possédé, que celui qui en est l'objet. Que le Dieu des pauvres opère ce prodige, et la paix rentrera dans cette cité !

— Bien que tu t'enveloppes sous des paroles obscures, reprit de Ville, je crois cependant deviner ta pensée : tu voudrais me voir pardonner à de Varey. Tu te figures que cette réconciliation ferait cesser son opposition. Eh bien ! tu te trompes : son caractère orgueilleux, intraitable, ne relâcherait rien de ses prétentions. Placés en face l'un de l'autre, nos esprits se heurteraient comme deux béliers furieux ; il ne me céderait rien, je ne lui céderais rien, et la cause publique n'en retirerait aucun profit.

— Un agneau sans tache ! reprenait le sectaire à demi-voix, comme s'il eût tout à la fois craint et désiré d'être entendu. Oui, la loi était formelle : *Agnum anniculatum, sine maculâ...* Et il l'a sous la main ! Il peut la donner sans l'immoler, la sacrifier sans la perdre ! L'occasion est belle. O Dieu des pauvres ! inspirez-lui cette pensée, et... que tout mal soit guéri.

Après avoir grommelé, plutôt que prononcé, ces phrases, l'Amer fit mine de s'en aller.

— Eh bien ! tu ne t'expliques pas ? tu n'oses achever ta pensée ?

— Je tiens à garder votre bienveillance, riche du monde, malgré la distance qui sépare un enfant de la vérité d'un esclave de l'erreur. Cependant puisque le texte porte qu'il ne faut point tenir la vérité captive, je vous dirai ouvertement ce que je sais : donnez votre fille, et la paix est faite.

— Ma fille ! A qui ?

— Au fils de celui que vous appelez votre ennemi, et qui ne demandera pas mieux que d'être appelé votre ami, à cette condition. Robert de Varey aime votre fille, a sauvé votre fille, a droit à votre fille. Donnez-la-lui, et le problème sera résolu.

Cette révélation inattendue fit une si singulière impression sur de Ville qu'il en resta muet de surprise. Il reprit cependant ses sens, et voyant le vaudois s'éloigner :

— Arrête, lui dit-il, et répète ce que tu viens de... je ne sais de quel terme me servir ; car je finis par croire que tu perds la tête.

— Je ne la perds point, répondit l'Amer. Celui qui connaît tout sait que j'ai dit la vérité. Je cherche la paix : le bien le plus précieux qui soit donné à l'homme. Tout le monde semble la désirer... excepté vous, pourtant ; puisque vous négligez un moyen assuré de la procurer.

— Ai-je bien entendu ? Les oreilles me cornent-elles ? De qui tiens-tu que Robert de Varey aime ma fille ?

— De sa bouche, Messire, de sa propre bouche. Il aime votre Iréna, et serait trop heureux de l'obtenir. Bien plus, il croit y avoir quelque droit, puisqu'il l'a sauvée d'une mort certaine.

— Je le sais : un hasard a voulu qu'il se trouvât là, quand un misérable accident menaçait la vie de ma fille.

— Un hasard ! reprit le vaudois en secouant la tête. Ce

hasard est de ceux que l'industrie humaine prépare. Etait-ce par hasard qu'il l'avait suivie depuis le moment où elle parut vêtue de blanc, à la tête de ses compagnes ? Etait-ce par hasard qu'il la suivit au retour, ne détachant pas ses yeux de ses traits angéliques (c'est son terme) ? Est-ce par hasard que, la voyant s'engager dans une rue étroite et obstruée, il se revêtit d'un habit de confrère de la Passion, pour veiller sur elle, et l'arracher au péril qu'il prévoyait ? Est-ce par hasard, enfin, qu'il se précipita dans un danger évident de mort pour l'empêcher de mourir ? Vous l'avouerez, Messire, voilà bien des hasards ; il est difficile de croire qu'ils méritent tous leur nom.

— Tu ne m'as jamais menti, vieillard ; je dois le reconnaître. Mais tu t'es bien souvent menti à toi-même. L'imagination chez toi prend souvent la place du jugement. Les folles erreurs dont tu te nourris en sont la preuve. Sans donc te donner un démenti (cette pensée est loin de mon esprit), je me contenterai de te dire : Tu es le jouet d'une illusion ; tu as cru entendre, et tu n'as pas entendu ; tu as cru voir, et tu n'as point vu. Souffre donc que je demande, en matière si grave, d'autres preuves que ta parole.

— Croirez-vous au moins à celle-ci ? répartit l'Amer, en présentant à de Ville un anneau d'or. Je l'ai offert à votre fille ; elle l'a refusé ; sa candide vertu s'en effaroucha même, comme je le remarquai à la subite rougeur qui colora ses joues. Eh bien ! voyez vous-même, lisez autour, et croyez.

De Ville saisit en effet le charmant bijou, admira la beauté du travail, la belle eau du diamant qui en occupait le chaton, reconnut les armes des Varey, et lut l'inscription : *Irene, id est Pax* (1).

— *Irene! Irene! Pax! Pax!* s'écria alors le vieil hérétique. C'est un mot descendu du ciel, mais qui semble vouloir y retourner : car la terre n'en veut plus. *Pacem meam do vobis,*

(1) *Iréna*, c'est-à-dire *paix*. En grec, *Irene* signifie *paix*.

je vous donne ma paix ; *Pacem meam relinquo vobis*, je vous laisse ma paix, disait à ses apôtres le Dieu des pauvres. Et les ingrats mortels lui disent : Votre paix, nous n'en voulons point ; remportez-la ; nous avons la nôtre, une paix terrestre et charnelle qui nous suffit. Je dis que le Dieu des pauvres traitera durement ces riches insensés, quand il viendra dans son triomphe juger les vivants et les morts. *Pax ! pax ! Ir...*

On n'entendit plus le reste ; car l'homme au linceul avait disparu, laissant Pierre de Ville plongé dans une espèce d'étonnement ou d'embarras qu'on ne saurait définir.

XXI.

MESSAGE.

— Ne t'inquiète point outre mesure, Godefroi, disait le sire de la Mure à son fils. Pierre de Ville a le cœur droit, mais la tête de travers, au moins à certaines heures et sur certains sujets. Doué d'un grand bon sens naturel, d'une énergie singulière, d'une persévérance à toute épreuve, il a ses passions, ses préjugés et ses caprices. Comme tous les parvenus, il a l'arrogance que les écus donnent. A défaut de naissance, il aime à faire valoir ses richesses : que veux-tu ? il faut bien passer quelque petit défaut à un homme. Quant à sa fille, c'est vraiment une charmante enfant. Je ne l'ai pas vue de près depuis six mois (elle affecte de fuir le commerce du monde) ; mais la dernière fois que je la rencontrai, je fus réellement frappé plus que jamais, non-seulement de son admirable beauté, mais encore et surtout de sa simplicité, de son esprit naturel, et de cette touchante modestie qui enveloppe toute sa personne. Je te le dis en toute sincérité : mal-

gré la distance qui nous sépare de Lutou, je comprends ton désir et j'y accède. Je crois que tu aurais pu beaucoup mieux choisir pour la naissance et le rang : cela est de toute évidence; mais sous le rapport de la vertu et de la beauté, difficilement aurais-tu trouvé autant, et certainement jamais plus, que tu ne rencontreras dans cette jeune personne.

— Je vous remercie de votre condescendance, mon père. Malheureusement je crains fort qu'elle ne me soit inutile. La colère dont Lutou s'est subitement enflammé était si vilaine, son ton si grossier, sa parole si hautaine, que j'en suis entièrement démonté.

— Cela se conçoit. J'ai vu ce brave homme à l'œuvre, et je sais comment il s'y prend. Pourtant ne te décourage pas. Si son orgueil s'est trouvé blessé (et tu as eu tort, Godefroi, de blesser son orgueil), c'est une plaie qui peut se guérir.

— J'ai peut-être eu tort, comme vous le dites. Mais cependant n'était-ce pas une étrange situation que la mienne ? N'étais-je pas, ne suis-je pas emprisonné dans un cercle ridicule? Aurai-je fait un long voyage, et en compagnie du roi, pour venir voir une fiancée invisible, et épouser une femme qui m'est promise et que je ne puis pas voir ? Mettez-vous à ma place, et dites si vous auriez pu tenir un langage bien différent du mien ?

—Mon cher garçon, tu me poses là une question à laquelle il me serait difficile de répondre. Je ne suis point en quête d'une femme; l'amour ne me brouille point la cervelle; je juge ton affaire avec sang-froid, et ne puis m'empêcher de dire que tu aurais bien fait de dissimuler ton dépit, ou plutôt ton étonnement : tout en convenant cependant qu'à ta place j'aurais peut-être fait pire. Mais laissons cela : ce qui est fait est fait. Je voulais simplement te dire que, si l'orgueil de Lutou s'est trouvé blessé, il va recevoir tout à l'heure un bel et bon emplâtre. A quand donc l'audience du roi ?

— Mon père, ce sera à la volonté même de Pierre. Le roi s'est montré d'une bonté charmante. Non qu'il ne m'ait bel

et bien raillé sur mon désappointement, et vraiment il y a matière. Mais, au fond, il prend part à ma peine et désire m'en tirer. A ce moment même, il a envoyé un de ses pages prévenir Lutou que sa Majesté désire le voir, en ajoutant qu'il sera reçu à quelque jour et à quelque heure qu'il se présente.

— Certes ! comme l'ami Pierre va se rengorger ! Une audience particulière ! quelle distinction ! quel honneur ! Le cher homme comptera ce jour pour un des plus beaux de sa vie. Ou je me trompe fort, ou la question sera emportée d'assaut. Pierre de Ville ou de la Ville (puisque c'est de là que lui vient ce surnom, dont on lui fera sans doute un titre de noblesse), Pierre de Ville se gardera bien de déplaire au roi, dont les bonnes grâces nous sont si nécessaires pour le succès de notre affaire. Et la petite, le roi demande-t-il aussi à la voir ?

— Sa Majesté en exprime, ou plutôt est censée en exprimer le désir. J'ai moi-même dicté au page les paroles dont il doit se servir, sur ce sujet délicat. Peut-être est-ce une imprudence d'avoir prononcé le nom d'Iréna, parce qu'alors le père soupçonnera facilement l'objet de la démarche, et pourra bien ne pas donner dans le piége. C'est si fier, un parvenu ! Et, comme je le connais, celui-ci sera si tenté de tenir tête même à un roi !

— Tu exagères son orgueil, Godefroi. Je ne crois pas de Ville de taille à porter si fièrement l'honneur qui lui est fait. En tout cas, il songera avant tout aux intérêts que nous défendons. Car il n'est pas possible de séparer ici l'homme privé de l'homme public. De Ville ne respire que pour sa patrie ; il ne vit que pour le triomphe de sa cause ; aucun sacrifice, pas même celui de sa fille, ne lui coûtera pour l'atteindre. Avec quel soin donc n'évitera-t-il pas de contrarier même le plus simple désir du roi, puisque c'est sur sa faveur que nous fondons nos espérances ?

— Vous me rassurez, mon père ; j'accepte avec grande joie les heureux pronostics que vous tirez. Et pourtant je ne serai

tranquille que quand j'aurai le *oui* définitif qui doit assurer mon bonheur.

Pendant ce temps-là, Pierre de Ville voyait réellement arriver chez lui un page aux livrées du roi, et qui n'avait point négligé un certain éclat dans sa personne et dans sa suite. Non content de se revêtir de son plus bel habit d'ordonnance, il s'était fait accompagner de quatre cavaliers aux armes étincelantes et aux chevaux richement caparaçonnés. La chronique raconte qu'il fit un assez long détour pour arriver à son but, et qu'un courrier muni d'une trompette le précédait, éveillant de temps en temps les échos des rues. Chacun se mettait aux fenêtres pour voir de quoi il s'agissait. On se demandait les uns aux autres à qui ce message de Monsieur Philippe de France pouvait bien s'adresser. Mais le héraut ne le laissait point ignorer : car il s'arrêtait à chaque poste du guet ou devant chaque maison un peu plus apparente que les autres, pour demander où logeait *honorable messire Pierre de Ville, bourgeois et membre du corps de la cité?* Chacun devine l'effet que cet événement produisait. — C'est son zèle pour nous qui lui vaut cela, disait l'un. — C'est la ville entière qu'on honore en sa personne, disait l'autre. — On dit que le roi lui réserve des honneurs, reprenait un troisième. — Je ne sais ce qu'on pensera de tout ceci à Saint-Jean et à Saint-Just, ajoutait un quatrième.

Quand ce beau messager arriva, Pierre de Ville assis près de sa fille lui lisait à haute voix le rapport fait au conseil, et qu'il avait demandé à étudier en particulier pour mieux s'en pénétrer et en faire valoir tous les motifs, soit auprès du Pape, soit auprès du roi. Sur chaque grief il insistait avec soin, expliquait à Iréna les choses dans le plus grand détail, s'efforçant de pénétrer cette jeune âme du zèle qui le dévorait à l'endroit de la cause publique. A côté des plaintes formulées au nom de la ville, il rappelait les objections de la partie adverse, les réponses faites par les officiers du chapitre et développées fort au long par Bernardin de Varey. Il va sans dire qu'il

s'attachait à montrer la solidité de celles-là et l'inanité de celles-ci. Avait-il intention de déposer dans ce cœur innocent un germe d'aversion à l'égard de son ennemi? ou voulait-il simplement chercher un suffrage à son opinion, un appui pour son zèle, parfois si traversé et exposé à de si rudes épreuves? C'est ce que nous ne saurions dire. Toutefois nous éprouverions de la difficulté à croire qu'il eût voulu de gaîté de cœur troubler la paix de sa chère Iréna, surtout sachant que la seule peine de cette enfant était de le voir nourrir une funeste inimitié. Seulement l'étrange révélation que lui avait faite le vaudois travaillait encore sa tête. Mille idées, mille sentiments contraires lui étaient survenus et s'agitaient encore en lui. De vives répulsions, des attraits secrets; le *oui*, le *non;* des souvenirs sanglants, des espérances dorées; un passé affreux, un avenir riant; la tendresse paternelle blessée, l'amour-propre flatté; les exigences de la haine, le besoin de la paix; la mémoire d'une mort cruelle, la perspective d'un beau nom pour sa fille... tout cela se remuait, se heurtait encore dans le sein de Pierre de Ville, sans qu'il eût bien démêlé le point précis où sa volonté s'arrêterait.

Et ce combat était d'autant plus vif que l'incident était venu juste au moment où il fallait renoncer à Godefroi de la Mure. — Saint Irenée! s'était-il dit, je suis servi à souhait. Quand un noble galant s'en va, un plus noble galant arrive. Je n'aurai vraiment que l'embarras du choix. J'ai donc bien fait de tenir le verbe haut avec ce jeune insolent. Et, vraiment, si les de la Mure valent beaucoup, les de Varey ne leur cèdent guères. Les preuves ont été faites pour le chanoine; et moi qui ai lu l'acte, j'en sais quelque chose. Sous le point de vue de la noblesse, il n'y aurait donc rien à dire; les deux familles ont de profondes racines dans le pays. Mais... mais... ce coup affreux! Mais cette gorge sanglante!... Mais cet enfant chéri, cette pauvre petite fleur fauchée dans son printemps! Oh! non! la chose n'est pas possible. Je sais bien que le fils n'est point responsable des sottises du père. J'aime ce jeune homme; il a

des qualités, de la tenue, de l'élégance, des façons chevaleresques; s'il se présentait seul, je n'hésiterais pas. Mais avec ce cortége de douloureux souvenirs! avec la personne et le nom de son père!..... Moi serrer la main qui a tué mon fils!..... Moi me rapprocher du meurtrier de mon Irénée!..... voir ma fille affublée du nom que je dois éternellement exécrer et maudire!... Impossible! La Saône montera à Notre-Dame-de-Fourvières, plutôt que cela se réalise!...

Sans doute, ce langage énergique se démentait quelquefois; l'esprit de Pierre passait naturellement à des considérations plus agréables. A certains moments même il semblait que l'autre côté de la balance l'emportât. Puis bientôt l'image sanglante se redressait; et la haine remontait sur ces réflexions et ces suppositions riantes, à peu près comme le goût d'un mets aigri reprend l'empire sur des aliments plus agréables et plus doux. Somme toute, de Ville paraissait ne devoir tenir aucun compte des vœux de Robert de Varey. Mais si ce combat ne durait plus, la fatigue de la lutte subsistait encore. Et c'était peut-être pour prévenir sa fille contre toute proposition à ce sujet, peut-être aussi pour retremper sa haine affaiblie, qu'il insistait tant sur le nom de Bernardin de Varey (nom qu'il s'interdisait de jamais prononcer, et que sa fille n'osait plus dire devant lui); qu'il développait si longuement les dires de ce collègue, et mettait tant d'importance à les réduire au néant. Iréna, passive, écoutait tout cela. Si parfois un petit mouvement de tête ou un léger sourire lui échappait, c'était par pure distraction; car, d'une part, elle entendait peu aux raisonnements de son père, et, de l'autre, elle souffrait de ses amères diatribes contre le sire de Varey. Mais l'impitoyable argumentateur ne laissait pas que d'y voir des signes d'approbation; et telles étaient sa tendresse et son estime pour sa fille que son suffrage lui était plus précieux que tout autre, fût-ce celui du roi, fût-ce celui du Pape.

Un coup de trompette interrompit donc la lecture du manuscrit. En même temps un domestique venait annoncer

qu'un page de Monsieur Philippe de France était là en grande livrée, demandant de la part du roi à parler à Messire Pierre de Ville, conseiller, gardien des clés et membre du corps de la cité de Lyon.

— De la part du roi? C'est un bien grand honneur que me fait sa Majesté, répondit de Ville. Toutes mes portes doivent s'ouvrir au nom de Monsieur Philippe de France. J'ose dire que ma personne même est à son service... en tout ce qui ne blessera point les droits de la ville. Jonas, va-t-en vite ouvrir le grand salon, étends le tapis de Perse, donne un coup d'époussetoir partout : et ne manque point de redresser ce beau vase d'albâtre, dont tu as si misérablement brisé un des pieds. Hâte-toi... et fais d'abord entrer. Quant à toi, ma fille.....

La parole fut suspendue sur ses lèvres : car déjà le page était entré. C'était un grand et beau jeune homme, d'une honorable famille de l'Ile de France, et non moins remarquable par la distinction de ses traits que par la richesse de ses vêtements. Un pourpoint de soie bleue, brodé, tailladé et serré par une ceinture à franges d'or; des bottines d'un cuir de maroc, luisantes comme la glace; une espèce de baudrier double à clous d'or se croisant sur sa poitrine, et soutenant à gauche une épée, et à droite une courte dague; des culottes de velours cramoisi, liserées d'argent; des manchettes d'une dentelle très-fine; un chapeau à trois plumes ondoyant des deux côtés et en avant : tel était (pour le peindre en gros) le costume du messager du roi de France. De Ville le reçut avec une courtoisie et une aisance parfaites; car ses relations avec les membres les plus distingués de l'aristocratie lyonnaise avaient imprimé à ses manières un cachet de noblesse, qu'on n'eût point dû attendre de sa classe. Iréna n'eut pas plutôt aperçu le beau page qu'elle s'esquiva par une porte dérobée, mais non sans avoir été vue, et sans avoir jeté elle-même un rapide coup d'œil sur le personnage qui entrait. Ce coup d'œil, elle le devait à la curiosité propre à son sexe; cette retraite

précipitée, elle le devait à sa modestie et à l'ennui que lui causait toujours l'attention dont elle était l'objet.

— A qui parlé-je? dit le premier le beau page, d'un ton qui sentait sa dignité, mais nullement l'insolence. Est-ce au très-digne et très-honorable Messire de Ville, citoyen de Lyon, gardien des clés et membre du corps de ladite cité?

— A lui-même, Messire, à lui-même... moins pourtant les titres trop flatteurs dont vous voulez bien le décorer. Il n'a rien et il n'est rien... qu'un humble serviteur de sa patrie, et du glorieux roi de France.

— Sa Majesté désire vous parler, et m'envoie vous le dire.

De Ville étonné, stupéfait, s'incline profondément en signe de respect.

— C'est à n'y pas croire, reprit-il. Je me persuade difficilement que sa Majesté ait exprimé un semblable désir..... à moins que je ne doive prendre ceci pour une invitation à l'audience que le corps de la ville espère de Monsieur Philippe de France. Nous avons eu l'honneur de voir ainsi plusieurs fois l'illustre roi Louis, lors de son passage il y a cinq ans. Il voulut bien nous accueillir avec une bonté charmante, et c'est à lui que nous devons la confirmation de nos libertés.

— Messire Pierre de Ville, j'ignore quelles sont les intentions du roi. Tout ce que je suis chargé de vous dire c'est que sa Majesté désire avoir un entretien avec vous.

— A l'occasion de nos affaires, sans doute? Elles en valent certainement la peine. La cité de Lyon a tenu de tout temps la primauté dans les Gaules. Je puis dire, sans crainte d'être démenti par aucun de ses habitants, que notre principale confiance est dans Monsieur le roi de France. Et l'honneur qu'il me fait est une preuve que cette confiance est bien placée. Et quel jour et à quelle heure sa Majesté me recevra-t-elle?

— Le jour et l'heure sont à votre choix. Le roi m'a expressément recommandé de vous le dire.

— Je suis confus de tant de bonté. Je sens, du reste, parfaitement que ce n'est point à mon humble personne que de

telles attentions s'adressent ; mais bien à la noble cité que j'ai l'avantage de représenter. Et elles ne m'en sont que plus chères : car, croyez-moi bien, illustre page, ce que l'on fait à ma bien-aimée patrie m'est plus agréable que ce que l'on me fait à moi-même.

— C'est le propre d'un bon citoyen. Pourtant, honorable bourgeois de Lyon, je crains qu'ici vous ne vous mépreniez. Oui, votre modestie vous trompe. C'est vous, c'est bien vous que sa Majesté désire entretenir. C'est à Messire Pierre de Ville, et non au conseiller municipal, que ce message s'adresse. Telles sont certainement les intentions du roi. Une audience a en effet été demandée pour le corps de la ville ; mais le jour en est encore reculé, du moins n'est pas encore connu : sa Majesté à tant à faire ! Mais pour vous il n'y a ni jour défendu, ni heure indue : il suffira de vous présenter et de vous nommer : vous serez reçu immédiatement. Vous voyez donc bien que c'est vous-même que le roi honore.

— J'en suis confus et reconnaissant au delà de tout ce qu'on peut dire. Oui, beau page, je me rendrai auprès du roi, et c'est à cœur ouvert que je lui parlerai des intérêts de ma glorieuse patrie. J'espère éclairer l'esprit de sa Majesté assez pour la mettre en état d'apprécier nos réclamations, et d'achever et de consolider l'œuvre d'apaisement si, bien commencée par son glorieux père.

— Messire de Ville, que votre zèle ne vous emporte pas. Il est d'usage que ceux que le roi appelle lui-même à l'honneur d'une audience, attendent les ouvertures qu'il lui plaît de leur faire. Il serait indiscret peut-être de provoquer le prince sur un sujet où il peut avoir des ménagements à garder.

— Indiscret ? des ménagements ? Non, non, noble officier, il n'y aura pas d'indiscrétion à occuper sa Majesté d'un sujet aussi grave que les libertés de la ville de Lyon. Son illustre père ne dédaigna point de m'entendre fort longtemps là-dessus, au point que les officiers du palais s'en impatientaient. Mais quelle âme ! Mais quel cœur ! Mais quel grand prince que

Monsieur Louis de France ! Quel incomparable monarque ! Je pense cependant que son fils tient à marcher sur ses traces. Nous savons de science certaine que sa Majesté nous veut du bien. Plusieurs...

— Et je crois d'autant mieux à cela, reprit le page sans laisser de Ville achever, que sa Majesté m'a fait une recommandation particulière. N'est-ce point votre fille que nous avons aperçue là tout à l'heure ?

— Elle-même, illustre page, ma fille unique, ma petite Iréna.

— Je vous en fais mon compliment, alors. Pour le peu qu'il m'a été donné de l'entrevoir, je trouve que sa réputation de beauté n'est point exagérée. Vous avez là un ange sous forme humaine.

— Vous êtes bien bon, noble officier, répondit de Ville en s'inclinant. Ma petite fille est vraiment douce et bonne. Elle fait toute la joie, toute la consolation de ma vie. Si elle s'est éloignée en vous voyant, c'est qu'elle est timide comme une biche ; la moindre chose l'effarouche.

— C'est un charme de plus sur sa personne. Il faudra cependant bien qu'elle se surmonte un peu : car le roi veut la voir.

— La voir ? la voir ? reprit le municipal, blanc de surprise. Comment ! se peut-il que le roi ait demandé à voir ma petite Iréna ?

— Oui, en compagnie de son père. Que cela ne vous effraie pas. Il n'est pas inouï que les personnages admis à la cour soient quelquefois accompagnés de leurs femmes ou de leurs filles. Le bon roi Louis a plus d'une fois complimenté des chevaliers sur la bonne mine de leurs épouses. Et ici même à Lyon...

— C'est vrai ! c'est vrai ! Je m'en souviens parfaitement. La plupart des dames des municipaux furent introduites avec leurs maris en présence du prince, et il eut pour chacune d'elles des mots agréables. Mais quel homme ! mais quel prince !

— Alors vous ne trouverez pas étrange que le fils conserve les manières du père. Je ne vous dirai cependant point que sa Majesté ait exprimé un ordre formel là-dessus. Non : sa délicatesse ne le lui permettrait pas. D'ailleurs le roi sait parfaitement qu'il n'a point d'ordre à donner dans cette ville qui n'est pas de son domaine.

— Voilà qui est parler d'or, reprit de Ville enchanté de l'hommage qu'on rendait à la liberté de sa patrie. Non, jusqu'ici sa Majesté n'a point encore d'ordres à nous donner ; mais assurez-la (et j'aurai moi-même l'honneur de le lui dire) que de toutes les autorités de ce monde, ce serait la sienne que, nous préférerions. Nous l'avons bien prouvé en prenant son noble père pour arbitre ; et nous le prouverons encore, en lui confiant expressément le soin de défendre nos intérêts. En attendant, Monsieur Philippe de France peut être convaincu que ses moindres désirs seront pour nous des ordres.

— Précisément c'est un désir, un simple désir, que sa Majesté a manifesté là-dessus. — Le bruit court, m'a-t-elle dit, que Messire de Ville a une fille charmante, aussi vertueuse que belle. S'il lui convient de l'amener avec lui, assure-le qu'il en est libre. — Le roi n'en a pas dit davantage. Je laisse à votre prudence le soin d'agir en conséquence. Je serais fâché d'ajouter ou de retrancher un mot au message royal. Nous autres, officiers de la cour, nous devons nous tenir dans les limites des commissions qui nous sont confiées.

— C'est trop de bonté de la part de sa Majesté. J'en suis doublement confus. Certainement je profiterai de la royale condescendance qui m'est témoignée. Mais pour ne point être indiscret, j'aimerais à savoir de votre propre bouche quel est le jour le plus convenable, l'heure la plus commode pour sa Majesté.

— Quand il vous plaira. Venez au couvent de Saint-Just, le jour et à l'heure que vous voudrez ; nommez-vous, et la sentinelle aura ordre de vous laisser passer.

A ce mot de Saint-Just, de Ville pâlit ; toutes ses douleurs

se réveillaient subitement. Chose étrange ! dans enivrement que lui causait la faveur royale, il avait oublié que le prince logeait à Saint-Just, dans ce lieu maudit qu'un voile de deuil couvre à jamais pour lui, où il a juré de ne plus remettre les pieds, et où il ne pourrait même les remettre quand il le voudrait. Voilà donc que toute sa joie est fauchée par la racine ; son imagination s'égare, son œil devient fixe, sa figure se décompose, au point que le page lui-même s'en aperçoit.

— Vous me paraissez soucieux, lui dit le jeune officier ; une teinte de tristesse me semble répandue sur vos traits. Qu'est-ce donc qui vous trouble ?

— Je suis triste, en effet, noble page, répond de Ville d'un ton abattu. Je ne songeais pas que... Non, je ne puis aller là... Ce seuil m'est interdit... Je mourrais subitement... On ne relèverait qu'un cadavre...

— Je ne vous comprends pas bien, Messire. La bonté du roi est si grande, son affabilité si engageante, qu'il n'y a pas à se gêner le moins du monde avec lui. Vous verrez comme il va vous mettre à l'aise. Vous ne vous souviendrez plus que vous êtes en présence d'un des plus puissants princes de la terre.

— Je n'en doute pas, illustre officier. Mais le lieu où sa Majesté habite est un lieu exécré pour moi. C'est là que j'ai perdu mon fils, mon fils unique, un enfant chéri ; c'est là que je l'ai vu tomber mortellement frappé de la main d'un ami, d'un homme qui se disait mon ami. Non... que sa Majesté veuille bien m'excuser... Non : je n'irai pas ; je ne franchirai pas le seuil de Saint-Just... c'est impossible...

Sa douleur était si vraie (car elle se trahit par une larme soudaine) que le page en fut touché.

— Il y a moyen de tout concilier, reprit-il. Vous pourrez voir le roi ailleurs. Sa Majesté descend assez souvent au cloître Saint-Jean, pour conférer avec sa Sainteté. Ne serait-il pas possible de vous prévenir un jour qu'elle s'y trouverait ? Cela ne vous accommoderait-il pas ?

— Parfaitement, noble jeune homme. Car bien que le cloître

Saint-Jean ne soit pas pour moi en odeur de sainteté (puisque c'est là le point de départ de toutes nos douleurs), cependant aucune raison particulière ne m'en éloigne. Si je ne l'aime point comme municipal, je le supporte comme homme privé. Je vous remercie donc de votre heureuse idée. Certainement j'en profiterai. Veuillez me faire savoir quand Monsieur le roi de France descendra au cloître, et moi et ma fille nous nous empresserons de nous y rendre. Quant à vous, généreux officier, n'aurai-je point le plaisir de vous voir entrer dans mon modeste salon ? N'accepterez-vous point quelque rafraîchissement ?

— Une autre fois, Messire, une autre fois. Aujourd'hui nous avons peu de loisir ; l'activité du roi ne nous laisse pas un quart d'heure de repos. Si vous nous le permettez, nous viendrons un jour, non plus en cérémonie, mais franchement et en ami causer un peu avec vous.

— Avec honneur et plaisir, illustre chevalier. C'est bien à moi, plutôt qu'au roi, de dire : quel jour et à quelle heure vous voudrez.

Le beau page s'inclina, fit sonner un coup de trompette, et partit avec le même cérémonial, au grand ébahissement de tout le quartier que la curiosité avait attiré. De Ville s'empressa de se rendre près de sa fille ; il a oublié sa douleur ; il ne pense plus qu'à sa joie.

— Allons ! allons ! tu as beau te cacher ; tu es fort menacée de devenir un personnage. Pourquoi n'as-tu pas attendu un instant, avant de t'esquiver? Tu saurais l'honneur qu'on veut te faire.

— Il me convenait peu de rester là, mon père : car ce n'était point à moi que s'adressait cet officier.

— A toi-même, chère petite, à toi-même. Ce beau page, cette livrée, cette trompette, ces cavaliers, tout ce cérémonial, tout cela était pour toi. Devines-tu ?

— Non, mon père. Et si je ne vous connaissais comme je vous connais, je croirais volontiers que vous voulez un peu vous moquer de votre fille.

— Eh bien ! non, je ne m'en moque pas. C'est bien toi et moi que le roi invite à aller le voir.

— Le roi ? Moi ? répond Iréna, en rougissant jusqu'au blanc de l'œil. O mon père !

— Oui, toi. Et nous irons, ma chérie, nous irons présenter nos hommages à ce bon prince, qui se montre vraiment le digne successeur de son père. Il paraît même... Mais il est peut-être inutile de te dire cela d'avance ; je sais combien tu aimes peu les honneurs.

— Y a-t-il un autre honneur que celui de servir le Sauveur Jésus-Christ ? Je ne le crois pas, mon père. Ah ! combien l'humilité de ce saint frère Bonaventure me touche plus que l'éclat des rois et des princes ! Je ne puis retenir mes larmes quand je vois la céleste piété qui respire sur cette face angélique ; j'éprouve à la contempler je ne sais quelle paix, quel contentement intérieur, qui me ranime dans le service de Dieu ; tandis que la pompe et le bruit du monde ont bien vite fatigué mes oreilles et mes yeux. Si le bon Dieu voulait bien mettre à ma disposition le choix entre les plus brillantes positions du siècle et celle de ce fervent solitaire, je vous assure que je n'hésiterais pas un seul instant.

— Voilà qui est bien. Pourtant ces idées, toutes raisonnables qu'elles sont, se trouvent un peu hors de saison aujourd'hui : le roi veut te voir, et qui plus est (je ne voulais pas te le dire, mais tu m'y forces), il laisse entendre qu'il serait content de t'attacher au service de la future reine, car il paraît décidé que le roi va se remarier (1). Ce n'est là, tu le penses bien, qu'une présomption, une intention à peine indiquée ; mais la seule pensée de cette bienveillance me ravit et me pénètre de reconnaissance. N'est-ce pas là aussi le sentiment qui t'anime ?

— Assurément la bonté du roi de France est bien faite pour-

(1) Il épousa, en effet, peu après, en secondes noces, Marie fille du duc de Brabant.

exciter ma gratitude. Je vous avouerai même que je suis bien étonnée que sa Majesté sache seulement que j'existe. A plus forte raison suis-je surprise d'être invitée à lui rendre visite. Moi ! aller chez le roi ! Encore une fois, mon père, cela n'est pas possible ; il me semble que c'est en rêve que je vous entends dire cela.

— Eh bien ! soit ! Prenons que c'est un rêve, et je suis moi-même bien près d'en penser autant que toi. Sans nul doute, le prince veut connaître la vérité sur les affaires de la ville ; on m'aura signalé devant lui comme un chaud défenseur de la cause publique, et il se sera avisé de la discuter avec moi. Rien de mieux. Très-certainement je profiterai de son offre bienveillante. Et toi aussi, ma fille, tu accompagneras ton père.

— Et dans quel but ? Que sais-je des affaires de la ville ? Sur quoi porterait mon témoignage, et de quel poids serait-il ?

— Tout au moins tu pourrais déposer des peines et des soucis que je me suis donnés, depuis que tu es en âge de raison : les pas que j'ai faits, les nuits que j'ai passées sans sommeil, mes inquiétudes, mes écrits, mes plaidoyers, mes réclamations, les maux que je me suis attirés, les sacrifices que j'ai supportés, et enfin... (il faut bien lâcher le mot, malgré le chagrin que cela te fait) les haines auxquelles je me suis condamné, pour poursuivre le but de tous mes vœux : la liberté de ma patrie. Rien de tout cela, je pense, ne t'est inconnu. Mais je suis bien sûr que ce n'est pas pour cela que le roi t'appelle. Comme cet envoyé me l'a insinué, ce serait pour t'attacher au service de la cour, tout au moins dans le but d'examiner, de te consulter... Enfin... on verra. Tiens-toi prête.

— Mon père, êtes-vous assuré que ce messager n'a pas dépassé ses ordres ? Je ne sais pourquoi : mais des doutes me surviennent malgré moi. C'est si étrange qu'une petite fille comme moi qui n'ai ni rang, ni naissance...

— Qu'appelles-tu rang ? naissance ? répliqua le père à demi courroucé. N'as-tu pas tout ce qu'il faut ? Es-tu donc de si

basse extraction ? Ne comptes-tu pas, à défaut de quartiers de noblesse, de bons et loyaux services chez tes parents ; une probité héréditaire ; un nom respecté et sans tache ; une considération universelle ; une estime publique, que bien des aristocrates n'ont pas ; une fortune, que beaucoup d'entre eux peuvent t'envier et t'envient réellement ? Je ne voudrais pas me fâcher ; mais, chère petite, il me semble qu'il y a là de quoi te consoler de tout ce qui te manque, de tout ce que Mechtilde de Varey te reproche de ne pas avoir. Parle : n'es-tu pas contente de ton sort ?

— Oh ! vraiment ! répondit la jeune fille, en se jetant au cou de son père et en l'embrassant avec tendresse, je serais l'enfant le plus ingrat qu'il y ait sous le ciel, si je ne bénissais chaque jour le sort qui m'est fait. Gardez-vous donc de croire qu'il soit dans ma pensée d'exprimer la moindre plainte. Non, mon père, non, cent fois non. Si je me plaignais de quelque chose, ce serait d'être gâtée par un père trop bon, qui ne sait rien refuser à sa fille et court même au-devant de ses désirs. Mais le monde, et surtout les princes, n'apprécient pas les choses comme nous. C'est l'éclat du rang, l'illustration de la naissance, l'antiquité de la race qu'ils recherchent de préférence dans ceux qui les approchent. Et c'est ce qui me rend un peu suspectes les paroles du messager royal.

— A tort, ma chérie. Tu ne fais pas assez attention à une chose : c'est que ces hérauts des princes sont obligés de rendre mot pour mot les ordres qu'ils vont porter. Plus ces ordres tombent de haut, plus ils doivent être respectés. Comprends-tu à quoi s'exposerait un page du roi, qui s'en irait débiter des sornettes ou des mensonges au nom de son souverain? A l'heure qu'il est, toute la ville sait déjà la faveur que sa Majesté veut bien nous accorder, ou plutôt l'invitation dont ce jeune officier était porteur. Quel ne serait pas l'étonnement et le courroux du roi, si le bruit public lui rapportait qu'un des serviteurs attachés à sa personne est allé en grande pompe prier un citoyen et sa fille de se présenter à son audience, quel

jour et à quelle heure il lui plairait, si cela n'était pas? Allons! laisse-moi te le dire : ton bon sens ordinaire te fait ici défaut. Oui, Iréna, le roi nous demande; moi, simple municipal, toi, ma fille; et je suis fier de penser que cette faveur n'est peut-être accordée qu'à nous. Que parles-tu de naissance et de rang? Mous verrons si les de Varey, les de Fuers, les de la Mure et tant d'autres, bien entichés de leurs quartiers de noblesse : nous verrons, dis-je, s'ils seront aussi honorés de cette marque d'attention. En tout cas, ils ne viendront qu'après nous; car, personne n'a ouï dire qu'aucun d'eux ait reçu le message que nous venons de recevoir, et Dieu sait s'ils l'auraient laissé ignorer, au cas où un tel bonheur leur serait arrivé. Oui, encore une fois, chère amie, nous irons présenter nos hommages à monsieur Philippe de France. Et tu pourras regarder du haut de l'épaule cette méchante créature, si hautaine, si fière d'elle-même, et qui cependant aura encore ici le dessous avec toi, comme dans l'affaire du mystère. Tu pourras lui envoyer ton mépris...

—Mon père! mon bon père! croyez donc que je n'ai le droit de mépriser personne.

— Et son père, l'orgueilleux Bernardin, si différent de ses parents Matthieu et Barthélemy, je me réjouis aussi de lui lancer un coup d'œil de dédain et un geste de mépris, quand j'aurai le malheur de le rencontrer. Je pressens d'avance la blessure que son amour-propre va ressentir, quand il saura qu'un homme, qu'il voit si loin au-dessous de lui, aura pourtant eu le pas sur lui. Et je ne sais vraiment si je jouis autant de l'honneur qui m'est fait que du dépit qu'il en concevra. Car...

— Ne parlez donc pas de la sorte, mon père. Ce langage sied mal à votre bouche.

— Car il est mon mortel, mon irréconciliable ennemi. Un mur d'airain, non, une mare de sang nous sépare; entre lui et moi la paix n'est plus possible... Car...

—O mon père! quel funeste esprit vous emporte? Pourquoi

vous laissez-vous toujours aller à cette aigreur, si contraire à la charité?

— Car, reprend de Ville, en grossissant sa voix, c'est lui qui a empoisonné ma coupe, anéanti mon nom, flétri mon existence... Lui, qui semblait être mon ami, me haïssait au fond; quand je portais, dans mes relations avec lui, tant de droiture et de loyauté, il nourrissait contre moi des sentiments de jalousie et d'aversion. Est-ce parce que mon père lui avait prêté de l'argent? Est-ce parce qu'il a eu lui-même vingt fois recours à ma bourse? Il y a des gens qui supportent difficilement le joug de la reconnaissance. Eh bien! s'il lui fallait absolument payer par un meurtre les services qu'il a reçus, c'était sur moi qu'il devait décharger sa colère, et non sur mon fils; il devait me tuer, et non faucher par la racine ma famille et mon nom. Oh! c'est là un crime qui ne doit se remettre ni en ce monde-ci, ni en l'autre. Que le ciel lui en fasse porter la peine!

A mesure que de Ville avançait dans ses imprécations, sa voix devenait plus retentissante. On voit qu'il était peu touché de ce que le vaudois lui avait dit. Cependant on n'en pourrait conclure qu'il n'eût point été impressionné de son entretien avec le sectaire; mais, ici, il cédait encore à l'habitude d'exprimer son ressentiment, ou plutôt sa douleur, de la perte qu'il avait faite : car cette malheureuse plaie, loin de se guérir, semblait s'élargir et s'aigrir chaque jour. Il s'en alla enfin tout étourdi, tout dominé par sa colère; oubliant ce qui le rendait tout à l'heure si joyeux, pour ne plus se souvenir que du coup affreux qui voilait d'un crêpe de deuil son existence entière.

— Bonté divine! s'écria Iréna, en se jetant à genoux après que son père eut disparu, laisserez-vous encore longtemps cette pauvre âme dans ce triste état de péché? Ne serez-vous jamais touchée de mes supplications et de mes larmes? Il vous est si facile de ménager quelque événement propre à lui dessiller les yeux! Faites cela, mon Dieu! par votre miséricorde infinie, qui ne regarde point à la durée de nos maux, ni à leur éten-

due, mais qui se plaît, au contraire, à guérir les grandes misères. Me voici devant vous, humble victime; il n'est rien, ce me semble, que je ne sois prête à faire, à entreprendre, à accepter pour obtenir cette conversion, objet de tous mes vœux. Vous, qui lisez au fond des cœurs, vous savez combien mon désir est sincère, à quel prix j'achèterais le salut de mon père. Je reconnais que je ne suis rien, que rien en moi ne peut mériter la grâce que je sollicite; mais je sais aussi que vous ne mesurez pas vos dons sur nos mérites... Et c'est pourquoi j'espère. Une voix secrète, plus puissante que mes inquiétudes, plus impérieuse que le chagrin, me commande la confiance. O mon Dieu! il est si doux de se jeter entre vos bras! Il est si doux de tout remettre entre vos mains!...

Après cette pieuse effusion, la jeune fille se releva, et s'occupa un moment de l'objet du message que venait de recevoir son père. Si d'abord cette faveur put la charmer, si elle arrêta sa pensée sur le brillant avenir que ce simple incident avait ouvert devant elle, il faut en accuser ce sentiment si profondément inné au cœur humain, par lequel nous nous attachons de prime-saut à tout ce qui flatte la nature. Mais bientôt la réflexion vint changer la direction de son esprit; elle songea que tout ici-bas est ombre et vanité; que rien n'est solide, que rien ne mérite de nous occuper, si ce n'est Dieu et son service.

— Y a-t-il un autre Roi que vous, ô mon doux Sauveur? dit-elle en joignant les mains et en fixant ses yeux sur un crucifix, le crucifix de sa mère. Je vous demande pardon d'avoir laissé ma pensée s'en aller vers de brillantes chimères, vers un autre avenir que celui que vous me réservez. Serait-il possible que j'estimasse un autre souverain que vous, une autre couronne que votre couronne d'épines, un autre trône que votre croix? Pourrais-je désirer d'entrer dans une autre cour que celle que forment autour de vous les imitateurs de vos souffrances? O mon Dieu! éloignez de moi cet esprit de vanité, qui fait tant de victimes! Je sens parfaitement que les grandeurs humaines sont sans prix à vos yeux; que les plus puissants

rois ne sont devant vous que cendre et poussière; que s'appuyer sur eux, c'est s'appuyer sur un roseau cassé. Encore une fois mon Dieu! sauvez-moi de l'esprit de vanité...

XXII.

PLAIDOYER INUTILE.

Iréna disait vrai quand elle affirmait qu'elle était prête à tout sacrifier pour obtenir la conversion de son père. La vivacité et la profondeur du sentiment religieux qui régnait alors, faisaient attacher une importance extrême à ce qui est en général aujourd'hui le dernier des soucis : le salut d'une âme. Et cette humble vierge, préoccupée de son but, semblait ne plus rien voir hors de là, n'apprécier les choses que de ce côté là, c'est-à-dire n'estimait que ce qui pouvait éteindre ou affaiblir dans le sein paternel le feu de la haine, ne redoutait et n'écartait que ce qui était capable de l'entretenir. Sans s'être jamais sondée sur l'article du mariage (question qu'elle avait remise à examiner plus tard), il lui semblait pourtant que ses goûts personnels seraient encore subordonnés à la grande affaire qui l'occupait : en d'autres termes, elle se sentait prête à acheter le salut de son père au prix de ses propres préférences. Ni la beauté, ni le rang, ni la naissance, ni la fortune ne lui auraient plu dans un époux comme la certitude d'obtenir que son pauvre père se dégageât enfin du rets de fer où il était enveloppé; et l'alliance qu'on lui proposait devait lui plaire ou lui déplaire, selon que cette condition lui paraîtrait plus ou moins près d'être remplie.

Mais remettant, nous l'avons dit, l'examen de ce point important à l'expiration de son vœu, elle avait embrassé en at-

tendant le genre de sacrifice qu'elle savait le plus propre à gagner le cœur de Dieu : la charité envers les pauvres. — Faisons-nous des intercesseurs et des amis, se répétait-elle souvent; la voix du pauvre soulagé, du malade guéri, du malheureux consolé est certainement la plus puissante devant le trône de la souveraine Majesté. Envoyons, envoyons des aumônes plaider notre cause; qu'une bonne partie de la fortune de notre père s'en aille demander grâce pour lui. En échange de la graisse de la terre, nous recevrons la rosée du ciel. Et puis le jour viendra où nous pourrons consulter le saint, les saints mêmes : car frère Thomas d'Aquin est attendu, et nous aurons une audience de frère Bonaventure. Ce serait bien malheureux si la lumière ne nous venait pas par l'un d'eux.

Et elle s'en allait joyeuse d'hospice en hospice, de douleur en douleur, porter les dons de la charité et des paroles de consolation. Rien ne la rebutait; il n'était ulcère si fétide, plaie si hideuse qui lui inspirât de la répugnance. Pleine de cet héroïque courage, dont nous admirons les modèles dans les saintes de cette époque, elle semblait puiser un motif de plus dans le dégoût même que l'aspect de certaines douleurs inspire. Le lecteur sait qu'elle affectionnait surtout l'hôpital des Rétrécis, précisément parce que ce genre de souffrances était de tous celui qui lui causait le plus d'aversion. L'impression qu'elle avait éprouvée en sa première visite, quand, à l'exemple d'un des plus tourmentés, toute la salle se trouva prise d'un accès, ne s'était jamais entièrement effacée. Il est des antipathies qui ne sauraient se guérir parfaitement. Mais ce début, loin de la repousser, l'encouragea. Longtemps elle n'avait pu se défendre d'un malaise, d'une répugnance instinctive à se rencontrer au milieu de ces infortunés; sa persévérance triompha de cet obstacle, sinon de manière à étouffer en elle toute répulsion, au moins assez pour n'être pas exposée à de graves inconvénients. Elle passait à travers toutes ces misères, comme l'oiseau à travers les vapeurs impures.

Voilà pourquoi aussi, entre tous les rétrécis, Pavollas avait sa préférence. Hélas! c'est qu'elle voyait (nous l'avons déjà dit) un autre mal à guérir que ces contractions de membres. Un zèle charitable lui faisait ambitionner de le ramener à la vérité. Si l'aumône corporelle a déjà tant de puissance sur le cœur de Dieu, que ne sera-ce pas de l'aumône spirituelle? Peut-on comparer le don de la grâce à celui de quelques pièces de monnaie? Et si un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ n'est pas sans récompense dans le ciel, que faut-il penser d'une âme rendue à sa fin surnaturelle?

Nous retrouvons Iréna dans l'obscur réduit où le contract est encore. La nuit descend, et ce n'est plus sans quelque terreur qu'elle entre dans ce sombre caveau. De longs soupirs, des bâillements bruyants l'avertissent qu'une crise vient d'avoir lieu. Si ce n'était ce courage que donne l'habitude et le zèle de la charité, elle n'oserait braver seule la compagnie de ce féroce bandit. Et, depuis qu'elle sait qu'il est ou peut bien être le meurtrier de son frère, une secrète antipathie s'est éveillée en elle; il lui semble qu'il a les mains tachées de sang; des doutes même naissent dans son esprit sur la réalité de son mal; les soupçons du frère André prennent consistance dans son esprit. Cependant elle surmonte ces diverses répugnances et s'approche du malheureux.

Il se roule en effet, il se tord, il bâille, il s'agite avec la langoureuse faiblesse qui caractérise la sortie des accès. Le faux jour qui s'abat sur sa hideuse figure en fait saillir toute la férocité. Ses traits s'allongent, se creusent, se décomposent, prennent des dimensions ou des expressions étranges. Sa barbe est noire, sa figure est jaune; et ce noir et ce jaune se confondent, se mêlent, s'absorbent tour à tour d'une façon effrayante. Et ces yeux en escarboucles, allumés par la fièvre, par la colère, par la haine concentrée, par le fanatisme, par nous ne savons quoi: quel feu sauvage ils jettent! Oui, la jeune vierge eut peur; mais elle ne recula pas; la charité exclut la crainte, nous dit l'Ecriture.

— J'ai bien tardé à venir ce soir, Pavollas; mais il y a tant de malades à voir, tant de pauvres à consoler! J'espère que vous voudrez bien me pardonner; je vous assure que ce n'est pas de ma faute.

— Ni de la mienne, murmura la voix rauque. Qu'il se relève! qu'il se redresse!

A ces mots, Iréna devine que l'effet de la crise n'est pas encore passé.

— Vous souffrez beaucoup? Vous sortez d'un accès, ce me semble?

— Et le Borgne aussi... Ici, le Raz! Ici, le Bègue! Ici, le Tors! Ici, tous!

On eût dit que le farouche émeutier passait encore en revue la bande de portefaix, déguisés en soudarts, qu'il avait l'habitude de commander dans les jours de combat: satellites dignes d'un tel chef, et que le peuple, effrayé de leur audace, avait baptisés d'après leurs infirmités, ignorant leurs véritables noms. Iréna, qui avait plus d'une fois entendu prononcer ces sobriquets redoutés, crut voir passer devant ses yeux les bandits qui les portaient; cette voix sépulcrale semblait les évoquer. Mais le malheureux qui suscitait ces terribles fantômes était en proie au délire: ce n'était pas le cas de l'abandonner.

— Prenez courage, Pavollas. Votre accès passera votre infirmité même se guérira, si j'en crois le frère Porphyrien, le plus versé de tout l'hospice dans la connaissance de cette maladie. Ne vous laissez donc pas abattre par le désespoir.

— Et lui, pourquoi désespère-t-il? Pourquoi ne se redresse-t-il pas? On tombe, mais on se relève... Le Bossu, ici! Ici, la Teigne! Ici, le Sourd!

— Ne vivez donc pas au milieu des fantômes. Secouez le poids qui accable, qui enivre votre cerveau. Dieu est bon; il a sur vous des pensées de miséricorde. Quand vous aurez confessé et abjuré vos erreurs, la paix renaîtra dans votre âme. Vous avez connu les avantages de la foi catholique, puisque vous êtes né dans le sein de la véritable Eglise. Vous avez même été

fervent, je le sais, puisque vous avez commencé la vie d'ermite. Et là, dans votre pauvre petite cellule, là où tout vous parlait de foi et d'humilité, vous vous êtes laissé séduire par un disciple de Valdo ; vous avez adopté ces idées extravagantes, tout à la fois contraires au bon sens et à l'enseignement de l'Eglise. Quittant alors votre humble ermitage, vous vous êtes mis à courir le monde pour prêcher la prétendue pauvreté évangélique, c'est-à-dire pour déclamer contre les biens ecclésiastiques, contre les prêtres, contre les évêques, contre les ordres religieux, contre les riches en général. Vous voyez donc que je sais bien votre histoire. Voilà du moins ce que j'ai entendu dire : est-ce la vérité ?

— L'amer peut quelquefois être doux, répondit le sectaire, avec un sourire douteux ; mais le doux peut aussi être amer.

- Vous reviendrez donc à la vérité, et pour y revenir, vous n'aurez qu'à reprendre le chemin que vous avez si malheureusement quitté. Je vous prends vous-même pour juge : ne goûtiez-vous pas cent fois plus de douceurs dans votre cellule d'ermite, que dans la vie désordonnée que vous avez menée depuis? Bientôt lassé de votre stérile rôle de prédicateur, vous vous êtes jeté dans le parti des armes, et n'avez pas craint de vous souiller de sang humain. Ai-je dit la vérité? Toute la ville vous a vu à l'œuvre. Et quelle œuvre! Une guerre fratricide!...

— Qu'il se redresse! qu'il se remette sur ses pieds! reprit énergiquement le sauvage. L'amer peut devenir doux, comme le doux peut devenir amer. Mais le Dieu des pauvres l'a fauché par la racine, parce que l'or et l'argent auraient corrompu sa jeunesse. Il vaut mieux que la plante tombe sous le soc de la charrue, quand elle est pleine de sève et de force, que de s'abattre flétrie, épuisée et minée par la pourriture.

- Profitez donc de votre propre avertissement, et revenez à Dieu avant que l'impuissance ne vous en ôte la faculté. Plus tôt on répare le mal que l'on a fait, mieux cela vaut.

— Il dit qu'il est tard. bien tard, trop tard, lui!

— Avec notre bon Dieu, il peut être tard, jamais trop tard Et pour revenir à lui, il n'est besoin ni de science, ni de raisonnement. C'est avec les âmes simples qu'il converse, c'est aux cœurs droits qu'il se révèle. Pour vous, je ne vous demande que de consulter votre propre expérience; comparez-vous vous-même à vous-même; rappelez-vous les joies pures de votre jeunesse, les délicieux moments que vous avez passés dans la contemplation des divines grandeurs (car vous avez été pieux, Pavollas, je le sais); souvenez-vous de ce contentement si profond et si pur que vous éprouviez dans votre cellule, quand vous étiez vrai pauvre de Jésus-Christ, c'est-à-dire doux et humble, charitable envers tous, enfant soumis de la Providence, disciple respectueux de l'Eglise. Puis repassez dans votre mémoire les jours orageux qui ont suivi, le zèle amer qui s'empara de vous, et vous fit quitter votre solitude pour courir les aventures, verser votre fiel sur vos frères, et enfin embrasser un parti si éloigné de votre vocation première. Dites-moi : lequel de ces deux états vous sourit davantage? Dans lequel avez-vous trouvé le plus de satisfaction? Dans lequel enfin voudriez-vous mourir? Je crois que le choix n'est pas douteux.

— Qu'il s'ôte de là! répondit le vaudois. Il embarrasse mon chemin; il obstrue ma voie; il est là comme une montagne, pour m'empêcher de passer. Qu'il applique un linge sur sa blessure, et le sang cessera de couler... Je ne le cherchais pas; il est venu à moi. Jeune fille, priez-le de s'en aller : il me gêne... Ses mains ressemblaient aux vôtres, sa gorge aussi... Retirez-vous : car quand il vous voit près de moi, il me lance des regards terribles; sa figure si douce devient une face de tigre : ses dents s'allongent, ainsi que ses doigts; oh! éloignez-vous! Autrement il me dévorera... il me rongera jusqu'aux os.....

— Si c'est de mon frère que vous parlez, je vous prie d'être tranquille. Le pauvre innocent mourut devant la cellule de la recluse de Sainte-Marguerite. La sainte en fut avertie, sans doute :

puisqu'elle passa sa main flétrie à travers la petite grille, pour lui donner sa bénédiction. Il put encore prononcer ces mots : *Je pardonne! je pardonne à mes meurtriers!* et expira avec le nom de Notre-Dame de Fourvières sur les lèvres. Je crois que l'auteur de sa mort, quel qu'il soit, n'a rien à craindre de ce côté-là. Mais la justice de Dieu a ses comptes à régler; c'est elle qu'il faut craindre, avec elle qu'il faut se mettre en ordre : car, vraiment, ses châtiments sont terribles. Et ils le seront d'autant plus avec vous, que vous avez connu les pures clartés de la vérité et les charmes de la vertu. Songez-y bien. Je vous laisse. Avez-vous besoin de quelque chose?

— Elles sont encore là, répondit le soudart, en montrant dans un coin les deux pièces de monnaie qu'il avait reçues de la vierge. Je n'ose y toucher, parce qu'il me regarde avec des yeux terribles, quand j'y porte la main. Mais non... non... ne vous en allez pas... Si vous vous en allez, il me dévorera comme un tigre qu'il est, lui qui fut pourtant un agneau.

— Je n'ai pas peur qu'il vous nuise; car je sais combien il était doux par nature. Jamais il ne m'a fait de mal, à moi qui étais sa sœur, et souvent bien méchante envers lui. Il me pardonnait, au contraire, il me protégeait et me rendait tous les services possibles. Jamais il n'a causé la moindre peine à ses petits camarades; jamais il n'a désobéi à ses parents, et c'est pourquoi il a été si regretté. Comment donc se montrerait-il cruel à votre égard? C'est une illusion de votre imagination, et je vous engage à vous en débarrasser. Réconciliez-vous avec Dieu, et tous ces fantômes disparaîtront.

— Il me semble que, quand vous me parlez, il s'adoucit. Dès que vous fixez les yeux sur moi, il baisse les siens... Ne vous en allez pas.

— Cependant je ne puis pas toujours rester ici. Voilà la nuit tombée; mon père seraiten peine de moi.

— Ah! la nuit... elle est bien noire chez moi; ces ombres qui vous environnent ne sont pas comparables aux ténèbres qui pèsent sur mon âme. La seule clarté qui y perce, c'est ce dard

enflammé qu'il fixe sur moi. J'y vois, comme à la lueur des yeux du tigre...

— Tu l'as mérité, vil criminel! dit soudain une voix par derrière.

Iréna se retourne, et est fort surprise de voir un frère de la Passion, qu'elle n'avait pas entendu entrer. Sa timidité naturelle s'en trouva mal à l'aise; elle ne s'éloigna point cependant immédiatement, mais se réservait de le faire le plus tôt possible.

— Ne te plains pas de ton sort, méchant soudart, reprit la voix encore plus rude; persuade-toi, au contraire, que tes souffrances sont bien au-dessous de tes crimes. Si le temps et les moyens te sont donnés pour faire pénitence, ne les néglige pas: car le jour du jugement approche pour toi.

— Il approche pour tous, répondit le sectaire; et personne ne sera justifié en présence de Celui qui lit dans les consciences.

— Nous le savons; mais pourtant tous ne paraîtront pas avec la même confiance devant le souverain tribunal. Et souffre qu'on te dise que ton compte sera des plus chargés. Tu ne te fais sans doute pas assez illusion pour penser le contraire.

— Quand je le croirais, il me détromperait bien, lui! Son œil brille comme celui d'un loup, et me fait voir clair. C'est étonnant, les clartés qui sortent de ce regard, de cette gorge... Tout semble rouge comme du feu.

— Et il te suivra, maudit; et il s'attachera à tes pas, comme l'ombre s'attache au corps humain. Tu sentiras toujours ce trait brûlant; il te traversera les chairs, il te percera l'âme, tant que tu n'auras pas réparé le mal que tu as fait. Tu me comprends?

— Oui, Messire, je comprends ce que vous voulez dire. Mais ne vous fâchez pas; n'ajoutez pas votre colère à la sienne. C'est déjà assez de porter le courroux d'un innocent.

— Ce n'est pas moi, crois-le bien; mais pour la justice,

mais pour la paix et l'honneur, mais pour la gloire de Dieu même, auquel nous devons tous le compte de notre vie. Garde tes taches, et ne les mets point sur le compte des autres. Porte, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes, le poids de tes iniquités. Ce n'est que justice. Et peut-être sera-ce pour toi le commencement de la miséricorde.

— Je l'ai fait, ce que vous dites là, Messire. Et si mon état me le permettait, je ferais mieux encore; car j'irais confesser mon... Oh! oh! comme son visage est terrible! comme son œil de tigre.....

A ce mot qu'il ne prononça qu'avec une bouche déjà tordue, le sectaire commença à sentir les symptômes d'un accès. Il s'enroula, pour ainsi dire, sur lui-même, battit le sol de la tête et des pieds, et subit peu à peu tous les accidents que nous avons décrits ailleurs.

— Oh! Messire, dit Iréna émue, voyez donc combien ce malheureux souffre! Que je voudrais pouvoir lui épargner ces affreuses tortures! J'éprouve pour lui une vive compassion...

— Et pour moi de l'aversion, sans doute? répondit le confrère de la Passion. Vous pensez que mes reproches ont déterminé cette crise, et peut-être ne vous trompez-vous pas. Mais ces rigueurs lui sont salutaires. Elles sont d'ailleurs méritées. S'il n'a pas forgé une calomnie, il l'a du moins propagée ou laissé subsister. Et mon honneur, l'honneur de ma famille en souffre. Estimez-vous, jeune fille, que l'honneur ne soit pas un bien précieux, un trésor que les avantages de la fortune ne compensent pas? Si vous le dites, je m'avouerai coupable, et demanderai pardon de ma faute.

Le masque de drap brun avait beau voiler le frère de la Passion : Iréna avait bien vite reconnu une voix qui lui fut longtemps familière; une voix avec qui la sienne avait échangé jadis mille propos joyeux, dans les jours de son heureuse enfance, quand la paix régnait dans sa famille, quand la haine, la sombre haine n'était point encore venue troubler son bonheur domestique, en ravageant l'âme de son père.

En deux mots, elle se voyait en présence de Robert de Varey : de celui à qui elle devait la vie, et qui avait lui-même apporté ici à sa prière le malheureux vaudois. On devine quel dut être son embarras. Si c'eût été tout autre membre d'une confrérie charitable, elle n'aurait pas hésité à s'en aller. Mais elle ne pouvait guères en agir ainsi avec un bienfaiteur, un sauveur. Toutefois le souvenir de ce qu'elle lui devait, et la situation respective où étaient leurs familles, augmentaient son trouble.

— Non, Messire, reprit-elle avec modestie, je ne me permettrai point de vous condamner. Si je ne me trompe, vous avez quelque droit à donner des avis à cet infortuné : car c'est votre charité qui l'a recueilli, quand tout le monde l'abandonnait.

— Ma charité guidée par la vôtre, Iréna. Et je ne sais si j'aurais eu le courage de toucher cet excommunié, si votre exemple ne m'y eût enhardi.

— C'était le pauvre lépreux exposé sur le chemin, et que le charitable samaritain ne pouvait laisser sans secours.

— Mais le vin, mais l'huile, qui les a versés dans ses plaies, sinon votre main, vierge modeste? Je vous le répète : le courage m'eût manqué, l'antipathie même m'eût éloigné de ce bandit : car il a commis un crime dont..... d'autres que lui portent la responsabilité. Et j'ai de la peine à arracher de sa bouche l'aveu de sa faute. Je ne vais pas plus loin. Que la divine Providence débrouille ces tristes mystères !

— Et quand vous n'iriez pas plus loin, Robert de Varey, ce que vous venez de dire suffirait. J'ai compris le mystère dont vous parlez. L'image sanglante, qui paraît se dresser devant cette imagination malade, me fut trop chère pour que tout ce qui la concerne ne m'intéresse pas. Si cet homme est réellement le meurtrier de mon frère (et il ne craint pas de s'en accuser), je...

— S'en accuse-t-il? L'avoue-t-il? L'a-t-il déclaré devant vous? s'écria Robert triomphant. Je lui pardonne tout, alors;

je suis réconcilié avec lui. Que ne l'ai-je su plus tôt ? Je lui aurais épargné cette crise. Ah ! il vous l'a dit ? c'est bien. Mon cœur est soulagé.... enfin.

— Ce n'est pas la première fois, Robert de Varey, que je l'entends s'accuser de ce meurtre. Ne lui reprochez pas d'avoir hésité à le faire ; car il a saisi la première occasion. Il y a plusieurs jours que...

— Et l'avez-vous cru ? Et votre père l'a-t-il cru ?

— Malgré le peu de confiance que m'inspire tout homme qui a abjuré la foi de l'Eglise, je ne demande pas mieux que d'ouvrir mon cœur à une pensée aussi propre à le calmer. Je voudrais croire, Robert de Varey, je serais heureuse de croire que votre noble père n'a pas trempé ses mains dans le sang du fils de son ami. Ah ! les discordes civiles sont assez fertiles en suites funestes, sans qu'on y en ajoute encore.

— Oui, Iréna, et c'est pourquoi nous devons tenir à ne rien exagérer, à ne rien fausser, à rendre à chacun ce qui lui est dû. Mon père s'était rangé du côté de ce qu'il croyait, et croit encore, le parti de la justice. Qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, c'est affaire d'opinion ; mais qu'au moins on ne le charge pas de ce qu'il n'a pas fait ; qu'on se contente de repousser son drapeau, sans lui imputer des crimes dont il n'a point à répondre. Oh ! que je serais heureux de savoir que vous le croyez innocent de la mort d'Irénée !

— Je puis vous assurer, Robert, que, quand messire de Varey serait coupable de la mort de mon frère, je ne nourrirais contre lui aucun sentiment, je ne dis pas de haine, mais de simple amertume.

— Je vous crois sans peine, Iréna. Mais cela ne me suffit pas. Si vous croyez mon père coupable, vous faites un acte de charité, d'héroïque charité, en lui pardonnant : ce qui peut suffire, sourire même à votre vertu ; mais c'est trop peu pour mon honneur et celui de ma famille. Je ne vous demande pas un acte de charité, mais de simple justice. Me l'accordez-vous ?

— La question que vous posez est difficile à résoudre. Il s'agit d'un fait dont je n'ai pas été témoin, ni vous non plus; que nous ne pouvons juger d'après nos yeux. Voilà quatre ans et plus qu'il s'est passé; jusqu'ici mon père, et tout le public avec lui, ont accusé messire de Varey d'en être l'auteur, et jamais, ce me semble, messire de Varey n'a cherché à s'en disculper. Quatre ans! après quatre ans! vous avouerez que c'est venir bien tard pour en repousser la responsabilité.

— J'en conviens : les apparences sont contre nous. Une accusation accréditée pendant quatre ans ne se détruit pas aisément. Mais d'abord laissez-moi vous dire que le tumulte et l'obscurité ne permettaient point de distinguer exactement ce qui se passait dans cette nuit néfaste. Au milieu d'un assaut, quand assiégeants et assiégés sont emportés par une véritable fureur; quand la mêlée confuse, épaisse, désordonnée, a tout brouillé, tout mis sens dessus dessous; quand les coups, d'autant plus terribles qu'ils sont moins mesurés, tombent au hasard; quand l'œil ne distingue plus même les amis des ennemis : comment voulez-vous qu'on puisse reconnaître qui frappe, qui est frappé, d'où viennent et sur qui se déchargent les lances, les épées, les piques, les pierres, tout ce dont la colère se fait des armes? A travers cette cohue, le hasard a voulu que votre frère et mon père se trouvassent non loin l'un de l'autre, en face peut-être : c'est possible, je l'admets. Mais s'ensuit-il nécessairement qu'ils se soient attaqués, qu'ils aient échangé leurs coups? S'ensuit-il surtout que l'un ait reçu la mort de l'autre? Assurément il n'y a rien d'impossible là dedans; mais tout ce qui n'est pas impossible est-il réel? Dites, Iréna?

— L'œil d'un père est bien clairvoyant, Robert : souffrez aussi que je vous le dise; et vous connaissez assez le mien pour comprendre avec quelle inquiète sollicitude il suivait son enfant chéri, emporté hélas! par une ardeur qui lui fut si fatale. Sans aucun doute, lui-même était des plus échauffés; le zèle avec lequel il a épousé sa cause m'en serait un garant,

quand tous les témoignages ne s'accorderaient pas à le dire. Mais la fureur du combat ne lui faisait point oublier qu'il avait là son fils, son fils unique, l'objet de sa tendresse, l'héritier de son nom, un trésor cent fois plus précieux pour lui que toute sa fortune. Et cet enfant qu'il avait vu, avec fierté sans doute, mais avec effroi, s'élancer au combat, il ne le perdait point de vue; il le suivait à travers toutes les phases de la lutte; il écartait de lui, autant que possible, le danger; il aurait voulu s'exposer à la mort pour lui éviter tous les coups qui pouvaient le menacer. Il en était donc, raconte-t-il lui-même, à quelques pas, quand il a vu la lance que votre père avait arrachée à un soldat (car son épée s'était brisée dans sa main) se dresser, tomber avec force, et à l'instant même son fils rouler au bas du rempart, baigné dans son sang. Il a vu cela; il n'a pas perdu la plus petite circonstance de cet événement fatal. Il s'est trouvé à temps pour recevoir son Irénée, le transporter lui-même, et le voir expirer dans ses bras... mais le pardon sur les lèvres. Oui, Robert, mon frère a formellement pardonné aux auteurs de sa mort. Et comment me serait-il permis de conserver une rancune qu'il n'a pas éprouvée lui-même ?

— Voilà le récit de votre père, Iréna. Je ne puis ni ne veux le démentir. Mais cette description, toute circonstanciée qu'elle est, n'emporte point encore ma conviction. Je persiste à dire que Pierre de Ville a cru voir, plutôt qu'il n'a vu. L'apparition de mon père dans les rangs des défenseurs du cloître l'avait choqué, irrité au plus haut degré. Dix témoins ont rapporté les paroles qui lui échappèrent alors, les injures auxquelles il ne rougit point de se laisser aller, à l'égard d'un homme qui n'avait d'autre tort que d'avoir embrassé une cause différente de la sienne. Mais le rang qu'occupe mon père, l'appui que son nom prêtait à la défense devenaient, pour l'âme irascible de Pierre de Ville, de nouveaux motifs d'irritation. Dès lors il ne vit plus que Bernardin de Varey; toute l'armée ennemie se réduisait pour lui à cette seule tête. — A lui ! pour lui ! sur

lui ! criait-il à tous ceux qui l'entouraient. Le voilà ! A bas l'ennemi de la ville ! Sus à l'adversaire de nos droits ! — On comprend dès lors que, ce point de mire une fois établi, toute l'action a dû, pour ainsi dire, converger de ce côté-là : votre père ne voyait plus que le mien, ne visait plus qu'au mien, ne suivait plus que le mien. Il lui semblait que, ce chef une fois abattu, la victoire serait remportée. Car tel est l'effet de la passion qu'elle grandit démesurément son objet et fait disparaître tout le reste. Quoi d'étonnant, alors, à ce que Pierre de Ville n'ait plus vu que la lance de Bernardin de Varey, et lui ait attribué tous les coups qui se sont portés sous ses yeux : surtout si l'on songe que le crépuscule baissait, que c'était ce moment indécis, le plus défavorable pour voir, où l'œil n'a plus l'aide de la lumière du jour et pas encore la défiance cauteleuse de la nuit ? surtout si l'on songe combien les distances sont faibles entre deux pointes, entre deux armes, là où les armes forment comme une forêt ? La main sur la conscience, Iréna, jureriez-vous que votre père a bien vu, même à dix pas, même à trois pas ?

— Je ne jurerais rien, Robert, parce que je n'étais pas là. Mais messire de Varey n'a jamais, que je sache, nié qu'il fût l'auteur de ce coup malheureux. Plus d'une fois, bien trop souvent hélas ! mon père le lui a reproché, et il est toujours resté muet sous ce reproche accablant. Ne faut-il pas alors qu'il ait conscience de l'avoir mérité ? Ou bien dédaigne-t-il de s'en disculper ? Cette dernière supposition paraît peu vraisemblable.

— En réalité, mon père serait embarrassé de rendre un compte détaillé de ce qui se passa dans ces tristes circonstances. Comme tous les autres, il était étourdi par le tumulte, entraîné par l'ardeur du combat ; il frappait en aveugle, au hasard ; son esprit n'était plus maître de son bras, ni son bras de sa lance, il serait incapable de dire sur qui sont ou ne sont pas tombés ses coups. On lui dit que la pointe d'une pique qu'il a arrachée à un voisin, que son bras n'est point habitué

à manier, a porté sur la gorge du fils de Pierre de Ville; il ne peut ni le nier, ni l'affirmer; car il n'en sait rien. Tout ce dont il est sûr c'est que sa lance est tombée sur un groupe épais, où elle a dû nécessairement causer des ravages. Mais quel est celui qu'elle a tué ou blessé, encore une fois, il l'ignore. Seulement quand un père alarmé, quand un homme qui fut jadis son meilleur ami, et qui se trouve maintenant son plus terrible adversaire, vient lui dire en face : — C'est toi qui as tué mon fils ! — ne pouvant ni reconnaître le fait ni le contester, il garde le silence, le silence de l'incertitude et de la douleur. Mais ce silence est naturellement interprété comme un aveu; chacun dit, et de Ville plus haut que les autres : — Si messire de Varey n'était pas coupable, il se défendrait bien.— Voilà la question dans toute sa simplicité, Iréna. Jugez-la vous-même, et accusez mon père, si cela vous est possible.

— Votre plaidoyer est habile, Robert, répondit la jeune fille, après un moment de silence. Les choses étant ainsi exposées, des juges seraient sans doute dans un grand embarras. Resterait, pour les fixer, l'audition des parties et des témoins. Des deux parties, l'une, votre père, dirait : — Je n'en sais rien; je n'ai pas vu; je ne nie ni n'affirme. — Et l'autre, mon père, affirmerait sous serment : — Je sais tout, j'ai tout vu, je ne doute pas, je jure. — Auquel des deux les juges s'en référeraient-ils ? L'un n'est qu'un témoignage négatif, comme l'on dit, et l'autre un témoignage positif. Il me semble qu'un tribunal n'hésiterait pas.

— Et les témoins, Iréna, et les témoins ? Vous ne donnez que la moitié de votre défense, et laissez l'autre. C'est adroit, mais ce n'est pas juste. Et si, à côté de ces deux parties, se levait un homme disant : — Ce coup ambigu, douteux, que l'un affirme et l'autre n'ose nier, c'est moi qui l'ai porté. Soldat peu convaincu, je me battais sans le zèle qui égare, sans la passion qui aveugle. La veille du côté de la ville, j'étais ce jour-là du côté des chanoines, parce qu'une paye plus considérable m'y avait attiré. Je suis donc impartial : car j'aurais

fort bien pu, quelques jours auparavant, tuer celui même près de qui je combattais. Or, je reconnais que c'est moi qui ai porté le coup litigieux; je suis l'auteur du meurtre en question. S'il y a quelque suite attachée à cet acte malheureux, je dois seul la supporter : car seul j'ai frappé Irénée de Ville à la gorge. — Que diraient alors les juges ? Iréna, que décideriez-vous vous-même ? Or cet homme, ce témoin, le voilà à côté de vous. Il n'est besoin ni d'interrogatoire, ni d'enquête, ni de procédure pour obtenir des éclaircissements : il les donne de lui-même, il s'accuse, il avoue... Pas un doute, pas une réticence : il le déclare nettement : — C'est moi qui ai tué le jeune de Ville. — Et cet aveu qu'il fait et renouvelle à qui veut l'entendre, il le reproduit encore sous la forme la plus expressive, celle du remords. Entendez-le quand son affreuse maladie lui a troublé le sens; voyez-le s'effrayer comme à l'aspect d'un spectre sanglant, prier, demander grâce, joindre les mains dans l'attitude d'un suppliant. Oh ! que cette façon d'avouer est plus significative ! Non que ce sauvage guerrier ait cru mal faire, en abattant ce qu'il peut croire un ennemi; mais enfin il y a des circonstances qui font quelquefois regretter, même à un soldat, les coups qu'il porte. La jeunesse, la beauté, on ne sait quoi; certains bienfaits reçus (votre père ne sait pas tout le bien qu'il a fait), les suites funestes d'une mort, cent autres raisons de ce genre, influencent quelquefois le cœur le plus dur. J'ai ouï raconter des choses singulières sur ce sujet; par exemple, qu'un bandit qui avait commis d'affreux dégâts, d'horribles massacres, oubliait tout le reste, pour ne plus voir que l'ombre d'un enfant qu'il avait fait orphelin. Cette ombre vengeresse s'attachait à ses pas; elle le tenait dans un état de terreur qui tenait du délire. Qui nous empêche de voir ici quelque chose de pareil ?

En ce moment, comme pour appuyer les paroles de Robert de Varey, le Rétréci rouvrant ses yeux abattus et égarés, fit de sa main encore tremblante un geste répulsif, en disant :

— Elle est là... Tourne sur elle tes yeux méchants, si tu

roses !... Elle dit que tu as pardonné ; que veux-tu ? que demandes-tu ? Eloigne-toi... Fuis d'ici !... Sa gorge est comme la tienne : si ce n'est qu'elle est blanche, et que la tienne est rouge... Va-t-en !...

Cela dit d'une voix entrecoupée et sépulcrale, le sectaire fit un long et bruyant bâillement, ronfla comme un taureau, puis parut s'endormir. Un sommeil soporeux succédait assez souvent aux accès de ce mal.

— L'avez-vous entendu ? reprit Robert de Varey. Le voyez-vous aux prises avec cette image vengeresse, qui n'est autre chose que la forme de ses remords ? Et pensez-vous que le fantôme s'acharnerait ainsi sur lui, s'il était innocent de ce sang répandu ? Et comment, dans les nombreuses victimes que ce bandit a immolées, celle-là seule reparaîtrait-elle devant ses yeux troublés, si quelque caractère odieux ne se rattachait pas à sa mort ? Convenez-en, Iréna : jamais preuve ne fut plus claire, plus convaincante que celle-là.

Iréna ne répondit point. Elle hésitait à contrister son sauveur, en manifestant que cette preuve si convaincante ne la convainquait pas entièrement. Elle ne savait pourquoi : mais les visions et les remords de ce cruel guerrier lui inspiraient peu de confiance. Malgré la pente naturelle de son cœur à accepter tout sur parole, ou plutôt à rejeter tout soupçon sur la sincérité de son prochain, elle se sentait cependant peu disposée à croire aux aveux de Pavollas. Sans doute, répétons-le, la méfiance du frère André avait agi sur son esprit. Mais voyant la chaleur que Robert mettait à la persuader, elle n'en éprouvait que plus de difficulté à lui dire : Ne perdez point votre temps et vos paroles à plaider cette cause : elle est perdue pour moi.

— Vous ne répondez pas, Iréna ? reprit Robert, attristé de ce silence. Il paraît que ces raisons ne font pas d'impression sur votre esprit. Eh bien ! laissez-moi vous dire que cette incrédulité de votre part m'est extrêmement pénible.

— Et pourquoi, Robert? Dans tous les cas, Messire votre père a été pardonné par l'infortunée victime.

— Pauvre consolation, Iréna, au moins pour moi. Sans voir la culpabilité de mon père sous le même point de vue que vous et votre père surtout (car enfin il était en guerre, et il usait du droit de la guerre), cependant je sens trop combien la haine est chose triste pour ne pas souhaiter de la voir s'éteindre. Nos parents sont brouillés, ou plutôt votre père porte au mien une inimitié terrible, irréconciliable, dont la ville entière est occupée et qui ne nuit pas peu à ses intérêts. Vous savez assez combien cette division de deux anciens amis est connue, quel scandale elle produit. Il y a peu de jours encore, dans le sein du conseil, en présence de tout le corps de la ville, votre père s'est laissé aller à une de ces incartades violentes, qui paraissent être devenues pour lui une habitude, j'allais dire un besoin, et qu'il ne ménage jamais quand il se trouve en face de celui qu'il appelle son ennemi. Dites-le moi : est-ce là une chose convenable? une situation tolérable?

— Non, Robert; et je ne saurais vous dire combien j'en suis affligée. Je gémis autant que vous de cet état de choses; il n'est rien que je ne fusse prète à faire pour y mettre un terme.

— Et pourtant vous rejetez une supposition qui semblerait un aplanissement, un premier pas vers la réconciliation. N'est-il pas évident que la haine de votre père serait bien près de s'éteindre, s'il était convaincu qu'il ne doit point imputer à mon père la mort de son fils? Sans doute, il ne l'aimerait point comme il l'a aimé autrefois, parce que la division des partis devient de jour en jour plus profonde; mais son aversion ne porterait point ce caractère hargneux, rancunier, qui se manifeste en toute occasion. Et certainement quand il ne resterait plus que la différence d'opinion, il serait possible de s'entendre. Tout au moins ne donnerait-on plus le scandale dont la ville est affligée. Et moi, Iréna, croyez-vous que je ne serais pas singulièrement soulagé de voir nos familles vivre

dans l'union ? Pensez-vous que je sois indifférent à l'affection de votre père ? à votre propre estime ?

— Robert, répondit la jeune fille, vous n'avez point perdu l'affection de mon père. D'abord, il ne vous a jamais enveloppé dans sa haine ; il n'est point assez déraisonnable pour vous rendre responsable d'un acte que vous n'avez point commis. Il sait d'ailleurs le service que vous m'avez rendu, et son cœur est trop loyal pour ne pas vous en garder une vive reconnaissance.

— Lui avez-vous dit cela ? J'aurais désiré que vous gardassiez le silence, pour ne point le troubler par une révélation qui doit si peu s'arranger avec ses dispositions à l'égard de mon père. Quand un vase est aigri, les plus douces liqueurs qu'on y puisse verser s'y gâtent bientôt.

— Vous avez raison. Et pourtant j'ai lieu de croire qu'il n'en sera pas ainsi en ce qui vous concerne. Mon père est aussi sensible au bien qu'au mal ; il sait aimer comme il sait malheureusement haïr. La situation où il se trouve à l'égard de votre père l'empêchera sans doute de vous manifester sa reconnaissance ; mais elle n'en sera pas moins réelle, pas moins profonde pour autant. Comme je le connais même, il souffrira de ne pouvoir vous le dire. Quant à moi, soyez assuré que je n'oublierai jamais le bienfait que j'ai reçu de vous.

— Je remercie Dieu, Iréna, de m'avoir procuré l'occasion de vous rendre service. Ce jour est un des plus heureux de ma vie... à moins que je ne me reporte au temps de notre enfance, quand nous jouions ensemble, quand la paix régnait encore dans la cité, ou au moins entre nos familles, et que nous sautions, et que nous dansions si joyeux. Qui aurait pu prévoir que tout cela se changerait sitôt ?

— Ah ! la discorde ! répondit Iréna ; quel monstre ! quelle peste dans les villes et les familles ! Qui pleurera jamais assez les maux qu'elle fait ?

— Et qui doit les pleurer plus que moi ? reprit Robert ému. Elle a fauché mon bonheur par la racine. Si...

Il s'arrêta, n'osant, malgré le vif désir qu'il en éprouvait,

s'ouvrir davantage sur l'objet qui lui tenait tant au cœur. Il craignait qu'un aveu trop brusque n'intimidât Iréna, dont il connaissait l'extrême délicatesse. Persuadé qu'il fallait la ramener sur le terrain de la charité et lui faire envisager la question de leur union comme l'unique moyen de rétablir la paix entre leurs familles, il reprit :

— Si, du moins, j'avais eu la satisfaction de voir la concorde renaître entre nous ! Il me semble toujours que l'affaire eût été bien avancée, si vous aviez voulu ajouter foi au témoignage de cet homme, et croire que mon père est innocent du crime dont le vôtre l'accuse. Iréna, encore une fois, pourquoi faites-vous difficulté de vous en rapporter à ce témoignage ?

— Je ne saurais vous le dire, Robert. Vous savez que la confiance ne se commande pas. Assurément je n'accuserai point Pavollas d'imposture ; il m'en coûterait même de suspecter sa bonne foi. Mais j'ai toujours vu mon père affirmer avec tant de précision ce fait douloureux que je ne puis me persuader qu'il se soit trompé dans une matière où il était si intéressé. Et puis, vous ne l'ignorez pas, les convictions se forment en nous sans que nous sachions pourquoi ni comment. Celle-ci est établie en moi depuis si longtemps ! Hélas ! quelque cruelle qu'elle soit, il faut que je la subisse. Encore une fois, je ne dirai point à ce malheureux : Vous me trompez, mais : vous vous trompez ; vous vous accusez d'un fait dont vous n'êtes point coupable. Néanmoins, Robert, rien de ceci ne diminuera ma charité pour Messire votre père, ni ma reconnaissance pour vous.

Merveilleuse simplicité de la colombe ! elle déjoue les calculs les plus habiles et évite les piéges les mieux dressés. Tout en approuvant le motif qui inspirait Robert de Varey, Iréna de Ville ne voulait voir qu'un acte de piété filiale dans les efforts qu'il faisait pour disculper son père. Hélas ! elle ne pouvait s'ôter de l'esprit que son père, à elle, avait vu et trop bien vu son cher Irénée tomber sous la lance du sire de Varey.

Mais son obstination affligeait Robert ; elle sentait combien c'était mal payer le service qu'il lui avait rendu en l'arrachant à une mort certaine. Et cependant elle tenait à prouver à son ami d'enfance que ni elle ni son père ne seraient ingrats.

— Et j'ajoute, reprit-elle, que je serais très-heureuse que mon père eût l'occasion de vous voir pour vous exprimer ses vrais sentiments. Malheureusement vous voyez vous-même combien cela est impossible. Ce mur d'airain dressé...

— Iréna, dit vivement Robert, vous pouvez le renverser, ce mur. Il ne tient qu'à vous de...

Le bruit d'une personne qui entrait l'empêcha d'achever. C'était le frère Porphyrien faisant, une lanterne à la main, sa tournée d'inspection.

XXIII.

L'AVIS DU FRÈRE PORPHYRIEN.

On estimait beaucoup frère Porphyrien. C'était un bon vieillard attaché au service de l'hospice des Contracts depuis sa fondation. La longue habitude qu'il avait de voir des malades, l'avait rendu fort habile à saisir les caractères du mal. Sans avoir jamais étudié la médecine, il était devenu médecin. Il démêlait avec une parfaite sagacité le principal de l'accessoire, la contraction naturelle de la contraction d'imitation, l'effet durable de l'effet passager. Cependant, par un hasard assez singulier, il n'avait point encore visité celui-ci, ayant été lui-même retenu quelque temps au lit par la souffrance. Il ne fut nullement surpris de rencontrer là une jeune fille et un confrère de la Passion. Celle-là lui était depuis longtemps connue à cause de ses fréquentes visites à l'hospice et de la généreuse charité qu'elle

déployait à l'égard des pauvres contracts. Celui-ci portait un habit fort respecté, parce qu'il était la livrée des amis des membres souffrants de Jésus-Christ. Peut-être même ce voile charitable ne cachait point aux yeux du vieillard le personnage qui en était revêtu : car dès qu'il l'aperçut, Porphyrien se mit à sourire ; Iréna et Robert s'inclinèrent devant le respectable religieux; toutefois la jeune fille ne se défendit pas d'un peu de rougeur : comme si elle eût été honteuse d'être surprise ainsi avec un homme.

— La paix soit avec vous ! dit le vieillard le premier. Qu'est-ce que ce nouveau-venu, qu'on nous met ainsi à l'écart? Il paraît qu'il dort... et après une crise.

— Le devinez-vous ainsi du premier coup, mon frère ? demanda la jeune fille.

Le bon religieux approcha sa lanterne de la figure du malade, en étudia attentivement les traits; puis la promena tout le long du corps, examina chaque membre ; et après cette inspection, il hocha la tête et garda le silence. Pendant ce temps-là, Pavollas ronflait lentement, pesamment, comme un homme profondément endormi.

— Il dort, dit Iréna, il jouit plutôt: car le sommeil est la vraie, est la seule jouissance de ces infortunés. Il suspend en eux au moins le sentiment de la douleur; il leur fait oublier combien leur sort est triste. Espérez-vous, mon frère, que celui-ci se guérira ?

— Il faudrait commencer par les pieds, répondit Porphyrien à demi-voix, en considérant les souliers fendus du sectaire. Je crois que le siége du mal est là.

— Je demande pardon à Dieu, reprit Iréna, si je tente quelque chose qui soit au-dessus de mes forces. Mais je l'ai déjà attaqué sur ce chapitre.

— Il ne serait pas le premier, jeune fille, qui se trouverait bien de vos soins. Essayez toujours : ce n'est pas aux raisonnements profonds, à la science étendue que le ciel accorde ordinairement ces sortes de victoires. Hélas ! ces malheureux ne

raisonnent que trop, ne s'embrouillent que trop dans les filets de leur propre science des Ecritures. Toujours des textes, toujours des sentences de la Bible, toujours des interprétations et des commentaires : véritables mouches qui s'entortillent à plaisir dans des toiles d'araignée. C'est perdre son temps que de raisonner avec eux. Le seul moyen d'en tirer parti, c'est de leur donner l'exemple de la vraie charité et de prier pour eux.

— Vous paraissez douter que celui-ci soit bien malade, mon frère ?

— Il est bien malade, répondit Porphyrien en souriant ; mais son mal n'est pas dans ses membres. Du reste, à Dieu ne plaise que je juge si vite un mal toujours mystérieux, toujours surprenant et varié par quelque côté. Depuis tant d'années que je l'observe, je puis dire que je commence à peine à le connaître. Cependant... ce n'est pas là le sommeil du Rétréci. Cette haleine est trop large, trop profonde ; ce jeu des poumons trop libre ; ce passage de la respiration trop aisé pour que... Mais laissons-là ces pronostics et ces conjectures. Jeune vierge chrétienne, tâchez de trouver le chemin de son cœur, et de le ramener dans le sentier de la vérité.

— Ramener est bien le mot, mon bon frère : car il l'a connue, la vérité qu'il dédaigne aujourd'hui. On assure qu'il a été ermite, ermite pieux, fervent, un vrai modèle d'humilité et de pauvreté chrétienne.

— Ainsi soit-il ! Travaillez donc à son salut. Si vous ne réussissez pas, ce sera encore un mérite et une gloire d'avoir essayé. C'est l'intention et l'effort que Dieu apprécie.

Pendant cette première partie du dialogue, de Varey avait gardé le silence. Une pensée, une seule pensée le préoccupait : saisir l'occasion depuis si longtemps préparée de parler à celle qu'il aime et de savoir de sa bouche s'il peut espérer, ou s'il doit renoncer à son rêve de bonheur. Tout à l'heure je ne sais quelle timidité l'a arrêté, au moment où le mot allait tomber de ses lèvres. Il a craint d'effaroucher cette craintive vertu, et

de poser peut-être lui-même un insurmontable obstacle à la réalisation de ses vœux. Mais l'arrivée de frère Porphyrien lui rend du courage. Il sait combien ce vieillard est sage et discret ; l'idée lui vient donc de se hasarder devant lui et de s'appuyer, s'il est possible, sur son autorité, pour faire envisager à Iréna un mariage entre eux comme l'unique moyen de terminer une division qui leur pèse tant à tous deux. Pendant un instant il balance le pour et le contre. Mais la nuit est épaisse ; Iréna a déjà fait mine de s'en aller ; dans un instant elle peut s'échapper ; et quand et où la reverra-t-il ?

— Frère Porphyrien, dit-il, oseriez-vous affirmer que cet homme n'est point atteint du mal des Rétrécis ?

- Non, répond le modeste religieux. Mais notre première pensée doit être la défiance. Quelque extraordinaire qu'il soit, ce mal peut s'imiter avec assez de perfection pour tromper un œil peu exercé. Bien des fois, de faux contracts sont venus se mêler dans les rangs des vrais ; et quoiqu'une place à l'hospice ne soit pas un poste bien digne d'envie, il y a cependant, à ce qu'il paraît, des gens qui ne portent pas plus loin leur ambition.

— Mon frère, avant de juger trop sévèrement ce malheureux, faites-moi le plaisir de l'examiner. C'est moi qui, sur la prière de cette jeune fille, l'ai apporté ici. Elle pourra vous dire comme moi de quelle répulsion il était l'objet.

— C'est un vaudois, repartit le religieux, un excommunié par conséquent. Rien d'étonnant à ce que l'opinion publique lui soit peu favorable.

— Et de plus, mon frère, c'est un soudart et un terrible bandit. On l'accuse, ou plutôt il s'accuse lui-même de l'incendie d'Ecully et des ravages de Couzon. C'est Pavollas.

— Un nom tristement fameux, répliqua le religieux, en joignant les mains. Ah ! quelle charité ce serait d'exciter là dedans un peu de repentir ! On a rarement vu des horreurs comme celles d'Ecully.

— A défaut de repentir, le remords y est déjà. Le remords n'est-il pas le commencement du repentir ?

— Le commencement, mais non la fin, peut-être pas même le milieu. Dieu seul sait la distance qu'il y a des remords, effet de la terreur, au repentir, effet de la confiance et de l'amour. Ne sondons pas les secrets de la Providence. Adorons et prions.

— Je tiens d'autant plus à ce que vous examiniez Pavollas que j'y ai un intérêt personnel. Il est pour moi un témoin précieux ; car, si ses remords sont sincères, si sa parole est vraie, il serait l'auteur du meurtre d'Irénée de Ville.

— Ah ! quel malheur ! dit frère Porphyrien, en soupirant. Quel coup fatal que celui qui a tranché la vie de ce bel adolescent ! Peut-on assez maudire les guerres civiles qui entraînent de telles suites ?

— Non, mon frère, non, on ne le pourra jamais. Et si j'attache un si grand prix à l'existence de ce soldat, c'est qu'il peut détruire un de ces effets, une de ces tristes conséquences que nous déplorons tous. Vous connaissez Messire Bernardin de Varey ?

— Que le ciel le comble de ses dons. C'est un de nos bienfaiteurs, et, à part cette pieuse jeune fille (que sa modestie ne s'alarme point de la vérité), je ne sais s'il est une main qui fasse couler ici plus d'aumônes que celle de Messire Bernardin de Varey. Et ce serait à tort qu'on l'accuserait d'avoir causé la mort de ce pauvre petit Irénée ?

— Vous entendrez cet homme, quand il sera sorti de son sommeil. C'est pourquoi je vous prie avec tant d'instance de lui donner des soins particuliers.

— Cher innocent ! reprit le religieux toujours occupé de l'image de l'adolescent si cruellement immolé. Il me semble encore le voir au moment où son père le descendait dans ses bras. On s'arrêta devant la cellule de la Recluse, qui passa à travers les barreaux sa main flétrie et bénit le pauvre mourant. Une foule épaisse se pressait autour de lui. J'étais accouru au bruit de ces gémissements, qui avaient soudain remplacé tout le tumulte de la bataille. Dieu ! quel regard il

jeta sur moi! Oui, je crois encore le voir pâle, décoloré, avec sa plaie béante et son sang répandu sur ses habits et sur les bras de son père. Je crois qu'il me reconnut : car il essaya de sourire. A moins que ce dernier sourire n'ait été pour Notre-Dame de Fourvières, vers laquelle ses yeux se reportèrent en ce moment suprême. On dit qu'ils se glacèrent dans cette direction : et c'était juste. Mais je n'oublierai jamais ce spectacle, non plus que les sanglots dont bien des personnes accompagnèrent ses derniers soupirs. Il était si aimé et si digne de l'être!

Tandis que le bon vieillard racontait tout cela d'une voix émue, le cœur d'Iréna s'était attendri à ces touchants souvenirs : des larmes coulèrent de ses yeux. Robert de Varey le remarqua, et se hâta d'en profiter.

— Ce sont là, oui, répétons-le, cher frère, ce sont là les tristes fruits de la discorde. N'est-ce donc pas un grand crime de diviser ainsi les citoyens, de les armer les uns contre les autres? Et n'est-ce pas un devoir de charité de faire disparaître toutes ces causes de dissension?

— Eh! qui en doute? répondit le frère. C'est là, assure-t-on, le but que se propose Sa Sainteté. Jour et nuit, pour ainsi dire, ce grand Pontife étudie les pièces du procès, et l'on peut compter qu'il portera dans tout ce labyrinthe la haute intelligence et l'esprit de conciliation que la ville de Lyon a déjà connus autrefois.

— Ce que vous dites là est vrai, mon frère; mais le Pape réussira-t-il à rapprocher les cœurs? Arranger les pièces d'un procès, étudier des points de droit, collationner des faits, rendre ensuite une décision arbitrale : c'est peu de chose, ce me semble, si l'on ne fait aussi disparaître le levain qui aigrit les âmes. Or vous n'ignorez pas combien les têtes sont échauffées. Si la guerre civile a cessé d'ensanglanter nos murs, si les bras ne sont plus armés les uns contre les autres, n'y a-t-il pas toujours au fond de notre malheureuse cité une fermentation sourde, qui n'attend que l'occasion pour

éclater? Sans doute, tant que le Pape et le roi seront ici, la tranquillité se maintiendra à la surface. Mais est-il probable que le parti condamné, ou qui se croira maltraité, acceptera sa défaite? Les intérêts froissés se tairont-ils? N'est-il pas à craindre, au contraire, qu'une fois le Pape hors d'ici, les réclamations ne se fassent entendre et les haines ne se réveillent?

— Très à craindre, trop à craindre, hélas! surtout si les chefs ne font pas le sacrifice de leur animosité. Il serait inutile de le dissimuler (et vous ne m'en voudrez pas, jeune fille, si je prononce ici un nom qui vous est cher) : mais tant que les deux porte-étendards des partis, Pierre de Ville et Bernardin de Varey ne se seront pas loyalement tendu la main, la discorde continuera à séparer les rangs. Je serais au désespoir, charitable enfant, de vous causer la moindre peine : mais ces faits sont trop publics pour qu'il y ait la moindre raison de les taire. Vous en savez là-dessus plus qu'il ne m'est permis d'en dire.

— Ah! mon bon frère, combien j'en ai déjà gémi et en gémirai encore ! C'est là, laissez-moi vous le dire, le deuil et le chagrin de ma vie. J'espère pourtant que ces circonstances si heureuses et si solennelles ne seront pas sans produire, ou au moins préparer, un si heureux résultat. J'ai plus d'un motif de confiance. Deux grands saints...

— Mon Dieu! dit avec vivacité le vieux serviteur des pauvres, sans songer qu'il interrompait la candide vierge, j'ai pensé bien des fois, mais bien des fois, bien des fois, que si ce bel enfant pouvait faire entendre sa voix de par delà le tombeau, ce serait pour dire : — Aimez-vous, réconciliez-vous, faites la paix, et que mon sang ait au moins ce fruit qu'il éteigne vos criminelles fureurs. — Oui, il crierait cela, je n'en doute pas. Et c'était peut-être ce qu'exprimait son regard mourant, ce regard si tendre qu'il portait vers Notre-Dame de Fourvières. Il m'est venu plus d'une fois dans l'esprit qu'il recommandait à notre divine Protectrice de rétablir la paix dans la cité qui lui est consacrée.

— Je le crois comme vous, mon frère; car Irénée avait un cœur excellent, et je ne sais comment il a pu se laisser entraîner à la guerre, lui si pacifique et si doux. Mais dans des circonstances comme celles-là, les agneaux mêmes deviennent des loups. L'exemple de son père avait enflammé son jeune courage, et il a cru bien faire de se jeter au milieu de la mêlée. Oh! oui, quand tout cela finira-t-il, et Notre-Dame de la Paix n'éteindra-t-elle pas de sa main puissante tous les ressentiments encore vivants dans les cœurs? Ah! la paix! la paix! comme le dit si bien frère Hilarius; le bon Dieu n'a laissé que ce bien-là à ses disciples.

L'occasion parut favorable au jeune de Varey, pour s'expliquer enfin.

— Et il ne tient qu'à vous, Iréna, d'y contribuer, à cette paix. Elle est en grande partie entre vos mains. N'encourriez-vous pas une véritable responsabilité devant Dieu si, pouvant hâter l'œuvre de la réconciliation, vous ne le vouliez pas?

— Je ne vous comprends pas, Robert. Je puis vous assurer que je n'ai jamais cessé de désirer la paix et d'y travailler selon mon faible pouvoir. Dieu m'est témoin que je prie tous les jours pour cet objet, et que j'ai toujours cherché à éteindre dans le cœur de mon père le ressentiment qu'il nourrit contre le vôtre. Et j'ajoute que si je connaissais un moyen...

Ici elle s'arrêta; un sentiment secret l'avertissait de ne pas aller trop loin. Robert le devina, et persuadé qu'il avait touché la corde, il résolut de la faire vibrer.

— Mon frère, dit-il en abaissant la partie de son costume qui couvrait sa figure, je suis Robert de Varey.

— Je m'en doutais, mon fils (passez ce terme à mon âge et à l'intérêt que je vous porte). Je sais que vous êtes venu plusieurs fois à l'hospice, sous ce vêtement qui n'est pas le vôtre, mais qui le deviendra, je l'espère. C'est sous l'habit de la charité qu'il sera doux de se présenter un jour au tribunal de Jésus-Christ.

— Mon frère, laissez-moi saisir l'occasion que je cherche depuis longtemps, et que Dieu me pardonne si j'ai usé de ce costume pour la trouver plus aisément. Je vous ouvrirai mon cœur en peu de mots. Cette jeune fille et moi nous avons été amis d'enfance. Je lui portais alors une vive affection, et peut-être me payait-elle de retour. Nos familles étaient unies en ces heureux temps, nos pères étaient amis. Depuis... vous savez ce qui s'est passé. Des intérêts divers, des opinions opposées ont jeté Pierre de Ville et mon père dans des camps ennemis. Le malheur a voulu qu'ils devinssent les deux porte-étendards de leurs partis; et l'un et l'autre tiennent encore à honneur de conserver ce poste. Mais même dans cette situation, ils auraient pu garder l'un envers l'autre quelque mesure, forcés qu'ils sont de s'estimer mutuellement : on a vu des ennemis se traiter avec respect. Un événement funeste que vous connaissez aussi bien que moi (vous en parliez tout à l'heure en termes touchants) est venu creuser un abîme entre ces deux anciens amis. De Ville a cru voir son fils tomber sous les coups de mon père; l'opinion publique s'est rangée à son avis; dès lors une haine terrible s'est allumée dans son cœur, et vous savez s'il néglige une seule occasion de la manifester. Pour lui mon père est un monstre, un homme indigne de la moindre considération, un ennemi du bien public : car chez de Ville le zèle du municipal se nourrit de toute l'ardeur de l'homme privé. Et l'affection qu'on lui porte, à cause de son dévouement au service de la ville, fait que sa querelle personnelle est devenue la querelle de tous; qu'on épouse chaudement son parti; qu'on hait ce qu'il hait, qu'on désire ce qu'il désire; qu'on est prêt à se ruer sur tout ce qu'il désignera du doigt; en deux mots, que le peuple ne respire et ne pense que par lui. De son côté, mon père moins ardent (je puis le dire sans être accusé de partialité), moins esclave de la haine, ne croit cependant point devoir abandonner son drapeau qu'il estime celui de la justice et du droit. Ce qui peut résulter d'une telle situation, vous le devinez vous-même, sans qu'il soit besoin de le dire.

« J'aimais Iréna, dis-je, et cette affection pure et douce ne faisait que grandir avec le temps. Depuis que je fus en âge de réfléchir, une voix secrète me disait : — C'est la femme que le bon Dieu te destine. — Malgré la distance qui séparait ma famille de la sienne (elle souffrira que je le dise, et ne s'en offensera point) je n'ai jamais eu d'autre pensée que d'unir mon sort au sien. Mon père, étais-je coupable en cela ?

— Pas que je sache, mon fils. Il y a des amours légitimes, comme il y a des amours illégitimes. Celui-ci prenant sa source dans une amitié d'enfance n'a rien qui puisse déplaire au bon Dieu. C'était la raison, et non la passion, qui l'inspirait, je le crois, du moins ; et j'ose ajouter, sans que la modestie de cette jeune fille doive en souffrir, que l'objet de votre affection était digne, cette union raisonnable et probablement selon les vues du Seigneur.

— Puis vinrent les fatales émeutes, reprit Robert à demi encouragé par l'approbation du vieux prêtre ; puis ce cruel accident qui rompit plus que jamais nos relations de famille. Je ne revis plus Iréna, mais ne l'en aimai pas moins. Au contraire, il me semblait que mon affection pour elle grandissait, à raison même de son éloignement. Je suivais autant que possible et avec le plus vif intérêt, tous les détails de sa vie ; tout ce qui la touchait, me touchait ; tout le bien qu'on disait d'elle m'était plus agréable que si on l'eût dit de moi-même ; je jouissais de son bonheur, je souffrais de ses peines. Inutile de vous dire que je fus profondément affligé de la mort de son frère, qui, lui aussi, fut mon ami d'enfance, et que nul, hormis son père et sa sœur, ne l'a plus regretté que moi. Mais l'obstacle était là : la haine, la cruelle haine, l'irréconciliable haine que Pierre de Ville a jurée à ma famille. Comment exprimer mes vœux ? Comment en espérer la réalisation ? Et pourtant je persévérais, j'attendais, j'espérais contre toute espérance. Trois ou quatre fois mon père, ma sœur m'ont pressé d'épouser des jeunes filles d'un rang égal au mien et douées de solides vertus et d'aimables qualités. Toujours je refusai, toujours

je dédaignai même d'honorables avances qui m'étaient faites dans ce sens : ce premier amour était là, plus vivace, et cependant plus calme, plus raisonnable que jamais. Toujours la voix me criait : — Cette jeune fille est la femme que le ciel te destine. — Que Notre-Dame de Fourvières me rende ici témoignage : combien de fois j'ai déposé mes vœux à ses pieds ! combien de fois je l'ai suppliée, ou d'éteindre en moi cette affection puissante, si elle n'était pas conforme à la volonté de Dieu ; ou d'écarter les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de mes vœux, si le ciel daignait les agréer ! Ce qu'il en arrivera, je l'ignore ; mais je tenais à ouvrir mon cœur devant Iréna elle-même. Dieu m'a fourni cette occasion, je l'en remercierai toute ma vie : car il faut enfin que je sache si je suis payé de retour, si je dois espérer ou désespérer d'atteindre mon but.

—Voilà qui serait bien désirable, dit ici le vieillard, qui voyait Iréna baisser les yeux sans rien répondre. Oui, ce serait un beau triomphe pour la charité, si une telle union pouvait se faire. Vous le dirai-je, mon fils ? Humble religieux, je n'ai point à me mêler des affaires de ce monde, surtout quand elles sont d'un genre aussi délicat que celle-ci : cependant j'ai plus d'une fois arrangé ce mariage dans ma vieille tête, me disant : — Ce serait pourtant bien, si ces deux agneaux réconciliaient les deux loups. — Mais il y a bien des obstacles sans doute.

— Oui, mon Père, il y en a. Je vous remercie néanmoins d'avoir envisagé cette question sous son vrai point de vue : qui est celui de la charité. Permettez-moi aussi de vous dire que, s'il y a des obstacles, ils ne sont pas invincibles. Le premier dépend de la volonté même d'Iréna. Je l'aime, je l'ai toujours aimée... M'aime-t-elle à son tour ? C'est là une question à laquelle seule elle peut répondre.

L'embarras d'Iréna croissait à mesure que le jeune de Varey avançait dans l'expression de ses pensées. Ce qu'elle éprouvait au fond, ce qu'elle désirait, peut-être son trouble ne lui permettait-il pas de s'en rendre parfaitement compte. La question

qu'on lui posait était d'ailleurs de celles qui ne peuvent se résoudre à l'instant même. Le lecteur sait toutes les raisons qu'Iréna avait d'hésiter, et combien il eût été imprudent pour elle de prendre une décision en présence des difficultés de plus d'un genre dont elle était entourée. Ne voulant donc, ne pouvant donc incliner ni d'un côté ni de l'autre, elle continuait à garder le silence.

— Vous ne repondez point, Iréna ? Peut-être suis-je bien indiscret de vous mettre si brusquement en demeure de prononcer. Je sens tout ce que cette manière a d'insolite, d'inconvenant même ; mais je n'ai pas eu la faculté d'user de précautions ; mais un mur d'airain nous sépare ; mais je ne retrouverai plus l'occasion qui s'offre aujourd'hui, unique, admirable, j'ose dire providentielle ; enfin vous me connaissez depuis l'enfance ; je ne suis pas pour vous un étranger ; vous savez bien que mon caractère ne se fût pas accommodé de cette brusquerie, si la nécessité ne m'y eût contraint. Vous me pardonnerez donc la forme. Maintenant quant au fond, vous pouvez d'un mot trancher la question : le voudrez-vous ? Iréna, je vous en prie...

— Allons ! allons ! chère petite, dit le vieux prêtre qui la voyait hésitante et rouge comme une cerise : il n'y a guères ici de témoin que Dieu ; car je vous assure que votre réponse, en ce qui me concerne, sera ensevelie dans un éternel secret, quelle qu'elle puisse être. Ne vous gênez donc point : dites oui, dites non, bonnement et simplement, comme pour la chose du monde la plus ordinaire. Ce jeune homme parle raison, et non passion ; il vous demande l'expression, et non le sacrifice de votre volonté. Si votre réponse est favorable, il s'en réjouira ; si elle est défavorable, il se retirera... Et puis voilà tout. Est-ce cela, Robert ?

— Oui, bon Père : vous avez rendu ma pensée tout entière.

— Alors plus de difficulté, chère enfant. Ouvrez-vous donc simplement. Craignez-vous de déplaire à votre père, en accep-

tant une alliance qui vous serait honorable et glorieuse ? Eh ! mais, c'est justement là le côté qui me charme et qui doit aussi vous frapper : vous deviendriez le trait d'union qui rapprocherait deux termes divisés. Quoi ! cette mort de votre frère ? Ce coup fatal ?

— S'il vous plaît, mon Père, dit Robert avec une certaine impatience ; ne faites plus entrer ceci en ligne de compte. Le malheureux, qu'un si lourd sommeil enchaîne ici à vos pieds, s'avoue lui-même l'auteur de la mort d'Irénée de Ville. Je ne sais ce qu'Iréna, qui vient de l'entendre, en pense ; mais c'est un grand poids qui m'est ôté de dessus le cœur.

— Laissons cela, laissons cela, repartit le religieux. Vous auriez bien de la peine à persuader à ce pauvre père qu'il n'a point vu son fils s'abattre sous la pique de Messire de Varey. Hélas ! il y a ici une certitude, un sentiment plutôt, qu'il serait inutile de chercher à ébranler. Quatre ans après l'événement vouloir en rectifier l'origine, ou au moins les circonstances, c'est chose assez difficile. Non, n'y pensez pas. Admettons, au contraire, que tout s'est passé comme le bruit public et la conviction de Messire de Ville le portent : eh bien ! ce sera le cas ou jamais de guérir la blessure causée à cette âme paternelle. Et voilà la grande œuvre à laquelle la charité semble convier cette pieuse enfant. Du reste, sa volonté est à elle. Rien au monde, surtout dans l'affaire si grave du mariage, ne doit attenter à sa liberté. Ne vous faites point illusion, Robert : vous pouvez fort bien ne point inspirer l'affection que vous ressentez vous-même. Je le comprends parfaitement : cette tache de sang ! cette idée : Epouser le fils du meurtrier de mon frère !... Prendre...

Iréna ne laissa point frère Porphyrien achever ; elle se sentait blessée par cette supposition si contraire à ses sentiments.

— Je vous en prie, bon Père, ne pressez pas sur cette corde. Robert lui-même sait combien mon cœur est étranger à toute pensée de haine ou de rancune contre son père, à plus forte

raison contre lui. Jamais la raison que vous donnez là n'entrera dans mes vues. D'ailleurs, si la moindre aversion me fût venue de ce côté, Robert l'aurait lui-même détruite par le service qu'il m'a rendu : je lui dois la vie, il m'a arrachée à une mort certaine, au risque de périr lui-même. A ce seul titre, il aurait droit à ce que je pardonnasse un fait dont il n'est nullement coupable, et qui est plutôt à mes yeux un malheur qu'un crime.

— Ne parlez pas de service, Iréna : car véritablement cela n'en vaut pas la peine. Ah ! si je n'ai pas d'autre titre que celui-là à vos affections, permettez-moi de le sacrifier, d'y renoncer entièrement. Je ne veux point vous avoir sauvée de la mort ; je ne réclame en aucune façon le paiement d'une action due au hasard, que le premier passant, le premier portefaix pouvait faire comme moi. Iréna, l'amour et l'estime que vous m'inspirez datent de loin ; je serais bien fâché que ces deux sentiments fussent en vous d'une origine si récente. Je n'entends point vous imposer un acte de reconnaissance, réclamer le paiement d'une dette : je vous demande simplement si mes vœux vous sont agréables, si vous consentez à devenir un peu plus tôt ou un peu plus tard... mon épouse. Car je sais que la barrière que m'oppose la haine de votre père ne peut s'écarter tout d'un coup. Répondez-moi donc devant ce bon religieux, ou plutôt devant Dieu ; pouvez-vous, voulez-vous m'accepter pour époux ?

Plus la question devenait pressante, plus la situation d'Iréna était embarrassée. Nous le répétons : elle n'avait ni le temps ni la volonté de sonder le fond de son cœur, pour se rendre compte de ses propres dispositions et donner une réponse claire, définitive. D'autre part, elle avait promis d'écarter de son esprit toute réflexion relative au mariage, jusqu'au temps qu'elle s'était fixé elle-même. Et ce fut à cette dernière circonstance qu'elle se rattacha pour sortir de son embarras.

— Je vous remercie, Robert, de l'attention que vous voulez bien me prêter ; je ne puis qu'y être fort sensible ; surtout à

cause de la préférence que vous m'avez donnée, dites-vous, sur des personnes à coup sûr plus dignes de votre choix. Vous êtes franc et sincère dans l'expression de vos sentiments ; et comme la franchise provoque la franchise, vous me pressez de vous donner une réponse nette. J'userai donc avec vous d'une parfaite simplicité, et vous dirai tout bonnement : Je ne puis pas vous répondre.

— Pourquoi donc, Iréna? Craignez-vous la colère de votre père ? Mais dans les circonstances où nous nous trouvons, au moment où les partis semblent sur le point de se rapprocher, il me semble que votre père finirait par céder aux sollicitations pressantes de ses amis, à l'influence de hauts personnages, et surtout à la manifestation libre et spontanée de vos vœux. Ne le croyez-vous pas ?

— Cela est bien possible, Robert ; je nourris dans mon cœur une vive espérance et un désir bien plus vif encore de voir mon père déposer enfin la haine qu'il nourrit contre le vôtre. Cela viendra, s'il plaît à Dieu. Ce n'est cependant là la réponse que je ferai à votre pressante question ; je vous dirai en toute simplicité que mon propre cœur est pour moi comme un livre fermé, où je ne puis ni ne dois lire...

— Voilà une étrange énigme, Iréna, reprend Robert étonné autant qu'attristé. C'est une singulière manière d'esquiver une réponse.

— Oui, oui, dit à son tour le vieillard, on ne comprend pas bien ce que cela veut dire. Notre cœur est un livre, un vrai livre (hélas ! les pages n'en sont pas toujours bonnes ni belles) où l'œil du prochain ne doit pénétrer que dans une juste mesure, mais où le nôtre doit toujours lire couramment à l'aide de la divine lumière. Est-ce à dire que vous éconduisez cet honnête jeune homme ? Eh bien ! soit ! vous en avez le droit; mais au moins dites-le lui clairement, et que ce soit fini.

— Je comprends, bon frère, réplique Iréna, que mon langage vous paraisse énigmatique. Je vais donc m'expliquer plus clairement : cela veut dire que je me suis engagée par vœu à

écarter de mon esprit toute pensée, de ma bouche toute parole qui ait trait au mariage, et cela pendant un an. Or, ce terme n'est point encore écoulé, tant s'en faut. Vous voyez donc que je ne saurais répondre en aucun sens à la question que me pose Robert de Varey.

— Ceci est différent, dit le vieux prêtre. Votre cœur est bien alors un livre scellé, au moins sur une page, et personne ne peut vous forcer à lever le sceau. Nous avons vu parfois de ces résolutions, inspirées par des motifs connus de Dieu seul. Je me garderai donc bien d'insister davantage. Pardonnez-moi mon indiscrétion ; je me mêle probablement de ce qui ne me regarde pas. Mais Dieu m'est témoin, et le grand saint Irénée aussi, que je n'avais en cela que des vues droites. Je serais si heureux, avant de mourir, de voir la paix solidement établie dans notre belle cité, et cette union m'eût semblé si propre à préparer un si grand événement.

— J'avais bien ouï parler de cette étrange résolution, Iréna, dit Robert que cette révélation avait comme atterré ; mais je vous avoue que je n'y pouvais croire. Il faut cependant bien qu'elle soit raisonnable, puisque vous l'avez prise, vous que nous avons toujours vue dès le bas âge prendre la raison pour guide. Cependant, ne pourriez-vous...

— Silence, mon fils ! N'allez pas plus loin. Respectez la noble, la courageuse décision de cette vierge. Ce qui n'était tout à l'heure qu'une simple question de délicatesse, est maintenant une affaire de conscience. Vous ne pourriez sans témérité, sans crime, forcer un sanctuaire, dont la porte vous est interdite.

— Je comprends cela, cher frère Porphyrien. A Dieu ne plaise que je prétende arracher à Iréna un secret qu'elle ne peut pas livrer. Mais cependant sans rien trancher, sans rien décider, ne saurait-elle trouver un moyen, un mot, pour me faire savoir si je dois espérer ou renoncer à mon désir le plus ardent ? N'est-il pas possible de concilier son vœu avec un...

— N'insistez pas, jeune homme, dit le frère en l'interrom-

pant avec une certaine vivacité. Vous devez sentir combien les limites sont sévères en pareille matière. Ne créez point de remords dans cette âme innocente ; vous ne vous pardonneriez pas à vous-même de l'avoir troublée. Si vous l'aimez, comme vous le dites...

— Oui, je l'aime, s'écria de Varey avec vivacité; oui, je l'ai aimée dès le berceau, pour ainsi dire ; et peut-être... et peut-être... l'aimerai-je toujours. Mais elle ne m'aime pas, mais elle ne m'a peut-être jamais aimé, même quand nous étions enfants. Sa réserve, sa froideur me le disent assez. L'amour n'est pas de ces sentiments qui se cachent à volonté ; c'est une flamme qui se trahit, d'une manière ou de l'autre. Allez, allez, jeune fille, vous avez beau dire : la haine de votre père est passée dans votre âme ; elle y a déposé son poison, sans que vous vous en doutiez peut-être, et c'est à son impulsion secrète que vous obéissez en ce moment.

— Ah ! Robert ! murmura la jeune fille.

En prononçant ces mots, elle avait relevé ses yeux vers le ciel, et, à la clarté de la lanterne du religieux, on put en voir découler deux larmes. Ces paroles prononcées avec émotion, ces larmes coulant en silence, désarmèrent, attendrirent le jeune de Varey. Nous ne savons quelle signification il attacha à ces signes de sensibilité, ni en quel sens il aurait repris la parole, s'il lui eût été donné de la reprendre. Mais la porte s'ouvrait, et une figure, reconnaissable même dans la pénombre, apparut aussitôt : c'était Pierre de Ville. Instinctivement Robert releva son masque, et s'éclipsa dans le coin le plus obscur du caveau.

— Allons ! allons ! chère enfant, tu oublies un peu ton père, à travers tes œuvres de charité. Ne sais-tu donc pas l'heure qu'il est ?... Bonsoir, frère Porphyrien. Comment ne chassez-vous pas cette petite folle, à des heures aussi indues ?... Bonne nuit, cher frère de la Passion. Continuez vos œuvres de charité. Il n'y a ni voile ni couverture qui cache aux yeux de Dieu le bien que vous faites. Je prie le ciel de vous en récom-

penser : il y a tant de misères dans ces jours de deuil !... Hé ! hé ! c'est toi, Pavollas ? Quel singulier hasard t'a amené ici ? Je te l'ai toujours prédit cela, misérable ; ta vie de soudart ne pouvait aboutir à autre chose... Et toi qui as changé de drapeau !... lâche !... traître !... Mais nous réglerons un jour notre compte...

Le contract venait de sortir de son léthargique sommeil, et roulait des yeux encore ternes et abattus. Pendant ce temps-là, de Varey s'était enfui, redoutant la terrible explosion qui ne manquerait pas d'avoir lieu, si de Ville venait à le reconnaître. Iréna elle-même tremblait qu'il n'en fût ainsi. Elle ne se rassura que quand elle vit Robert sorti.

— Oui, ma fille, reprit de Ville avec un regard à demi caressant et à demi fâché, oui, tu es malhonnête de laisser ainsi ton père des journées entières, quand tu sais que ton absence l'attriste toujours. Voyons ! combien y a-t-il d'heures que tu es hors du nid ?

— Des heures bien pleines, des heures bien riches pour le ciel, Messire, dit le frère Porphyrien. Voilà comme on sème sur la terre, quand on a envie d'avoir une belle moisson dans le ciel. Si vous saviez combien sa présence fait de bien à nos pauvres !

— C'est à merveille, bon frère. Mais il y a par là un autre pauvre qui a aussi bien besoin de sa présence. Quoi ! faut-il donc que je me fasse Rétréci pour le plaisir de voir ma fille, surtout quand j'ai besoin d'elle... surtout quand tout est sens dessus dessous à la maison ?.. Car enfin, chérie, toi qui te plaignais tant de n'avoir personne à loger ; toi qui pleurais presque de ce que le concile ne se déchargeait pas d'un hôte en ta faveur ; eh bien ! eh bien ! tu en auras à cœur joie, cette fois ; et il pourra bien arriver que tu te plaignes du trop.

— Des hôtes ? nous avons des hôtes, mon père ? Ah ! si c'était le saint frère Thomas d'Aquin, quel bonheur ! quelle joie ! Dites-moi vite cela, mon père.

— Ce n'est point le frère Thomas, fillette, répond de Ville

en clignant de l'œil. Où es-tu donc allée te fourrer en tête qu'un dominicain viendrait loger chez toi, quand les fils de saint Dominique ont ici un couvent? Non. Mais c'est autre chose... quelque chose de moins saint, peut-être, mais de plus rare qu'un dominicain... assurément. Demain tu sauras quel honneur la ville nous fait. Elle s'est enfin souvenue qu'il n'y a pas rien que des couvents à Lyon. Je me félicite d'avoir été choisi pour la représenter en pareil cas. Petite, il faudra te montrer à la hauteur de la circonstance. Vite! vite! allons-nous-en.

De Ville, toujours fier de son titre de citoyen, avait en effet reçu commission de loger des nouveaux-venus. Et cette visite inattendue, que la jeune fille cherchait en vain à deviner, devait encore jeter une complication de plus dans son innocente et paisible existence.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

IRÉNA

OU

LA VIERGE LYONNAISE

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 1.

IRÉNA

OU

LA VIERGE LYONNAISE

PAR

A. DEVOILLE

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE BLÉRIOT FRÈRES, ÉDITEURS,

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1884

IRÉNA

OU

LA VIERGE LYONNAISE.

XXIV.

SAPHIZ LE TARTARE.

Un bruit s'était répandu dans Lyon que l'Orient même s'ébranlait à la voix du Pontife de Rome, appelant tout le monde à la concorde. On savait à n'en pas douter que l'empereur grec, Michel Paléologue, devait envoyer des représentants au concile, pour traiter des affaires religieuses; mais ses députés n'étaient point encore arrivés. C'était une autre partie des contrées orientales qui se rendait à l'appel. Un prince infidèle, Abaga, grand khan des Tartares, adressait une ambassade au Pape, et voulait essayer de former une alliance avec la chrétienté. Hommage rendu à la puissance pontificale qui dominait alors le monde.

Ce fut donc un nouveau sujet de curiosité pour les habitants de Lyon, quand ils virent les *familles* des cardinaux et des prélats partir en grande pompe, par l'ordre de Grégoire lui-

même, pour aller au-devant de ces députés. La curiosité fut plus grande encore quand on vit arriver les Tartares, au nombre de seize, montés sur des chevaux magnifiques et vêtus avec la pompe, si connue, des peuples orientaux. Le lecteur suppose sans peine que le grand khan avait fait un choix parmi ses officiers, pour offrir à l'Occident une digne représentation de l'Orient. Le corps de la ville, étendant de plus en plus le cercle de ses attributions, voulut aussi figurer à la réception des Tartares, et délégua ses deux membres les plus populaires : Pierre de Ville et Guy de la Mure. L'*entrée* fut belle et honorable. Les milliers de spectateurs, dont les yeux suivaient avec curiosité ce spectacle singulier, gardèrent un ordre et une dignité assez rares dans de telles circonstances. Pierre de Ville, en pourpoint violet, ses deux clés à la main, avec tous les insignes de sa charge, fit un compliment au chef présumé de l'ambassade, qui, à sa grande surprise, lui répondit avec beaucoup d'à-propos et dans la même langue. Les témoins de cette scène battirent des mains en signe d'applaudissement : on eût dit que ce bel adolescent n'était point étranger à leur cité. On ne se lassait pas d'admirer les traits mâles et fins de ces inconnus, la taille et la vigueur de leurs coursiers, et surtout la richesse de leur costume et la quantité de pierreries qui brillaient sur leurs personnes. Tout le long des rues ce fut un mouvement de vive curiosité. Mille bruits circulèrent aussitôt sur l'objet réel de leur mission. Les uns disaient qu'ils venaient pour traiter de la conversion de leurs concitoyens ; les autres, pour rendre hommage à la chrétienté dans la personne de son chef ; quelques-uns même, se rabattant à des idées plus matérielles, prétendaient que leur but était de nouer des relations commerciales avec *le plus grand marché* de l'Europe.

De Ville avait en effet reçu commission de les loger. Sa fortune, sa générosité, surtout le bonheur qu'il éprouvait à être en tout et partout le digne représentant de sa patrie,

avaient naturellement fixé le choix sur lui. Sa vaste maison lui offrait d'ailleurs toutes sortes de commodités. Et comme il en possédait plusieurs sur divers points de la ville, il s'engagea à loger les seize envoyés, avec leur suite qui était assez nombreuse : prétextant qu'il était bon de ne point séparer ces étrangers les uns des autres. On n'eût certainement osé lui imposer une telle charge, alors que la ville de Lyon comptait tant de hauts seigneurs et de riches bourgeois, fort en état de suffire à une coûteuse hospitalité. Mais si Pierre de Ville avait des égaux, des supérieurs même en fortune, il n'en avait point en dévouement, en générosité, en amour pour sa chère cité ; c'était trop peu que son temps et sa personne lui appartinssent ; il entendait que tous ses biens fussent aussi à son service.

Ce fut donc une grande occupation pour Iréna que de tout disposer d'une manière digne de ces illustres hôtes. Nous aurions volontiers dit souci, si en réalité cette peste de l'âme n'eût été comme étrangère à cette âme ingénue. — Ma fille, disait souvent Pierre de Ville et avec raison, danse sur toutes les difficultés de la vie, comme un oiseau sur la boue. Il n'y a pas à craindre de la trop charger, parce qu'elle n'a qu'à secouer les ailes pour tout laisser tomber à terre. — Heureuses natures, qui passent en effet à travers les sollicitudes de la vie comme l'oiseau à travers les nuages. Mais la foi seule peut donner cette simplicité, et élever ainsi au-dessus du tourbillon des ennuis. Et, avec la foi, il faut encore la candeur, je ne sais quoi d'ingénu et de naïf qui saisisse les choses sous le vrai point de vue. Telle était notre héroïne. Au lieu donc de s'embarrasser dans les apprêts que demandait une pareille réception, elle donna ses ordres à ses domestiques avec tant de naturel et de netteté que tout se trouva accommodé à point.

Comme les riches bourgeois d'alors s'en faisaient gloire, Pierre de Ville possédait un magnifique mobilier. Nous étonne-

rions certainement le lecteur si nous nous avisions de détailler ce que ces *barbares* du moyen âge avaient chez eux d'argenterie, de meubles précieux, de soieries, de tentures, de tapis, de bijoux, etc..; de montrer jusqu'à quel point les richesses solides, les étoffes de luxe se donnaient rendez-vous dans ces maisons, que l'histoire moderne nous a habitués à considérer comme de misérables réduits, asiles de la pauvreté aussi bien que de l'ignorance. Sans doute on eût inutilement cherché là le fini, le délicat qu'on admire dans les œuvres d'art de nos jours; mais nous ne savons si cette argenterie massive, si ces meubles pesants, où la matière était prodiguée, ne portaient pas le cachet de l'élégance et du bon goût tout autant, plus même, que les jolis riens dont l'industrie moderne nous dote, nous allions dire nous afflige. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque la fantaisie du siècle a daigné se retourner vers ces jours d'ignorance, et s'enticher pour un instant des *meubles moyen âge*. Qu'est-ce que l'élégance, après tout, qu'est-ce que le bon goût? La chose du monde la plus frivole, la moins définie, puisqu'elle change à chaque instant, puisque le mobilier, à la mode hier, devient ridicule aujourd'hui. Alors du moins on s'attachait au fond plus encore qu'à la forme, à la solidité plus qu'à l'apparence; c'était bien de l'argent et de pur argent, ces lourdes aiguières, ces plats pesants, ces hanaps énormes, ces coupes immenses; tandis que notre délicate et élégante vaisselle n'est souvent qu'un métal faux, une apparence d'or ou d'argent.

Aussi les mobiliers constituaient-ils alors une véritable richesse et passaient-ils de génération en génération; ils semblaient faire partie intégrante des solides bâtiments qu'ils ornaient. Aujourd'hui, au contraire, ils sont à peine tolérés et souvent changés dans la même génération; un des premiers soins des héritiers est, en général, de vendre les meubles des défunts, comme si l'accessoire devait suivre le principal, c'est-à-dire les meubles suivre leurs propriétaires dans la tombe.

Le chef de l'ambassade était un jeune homme d'une beauté remarquable : ses yeux noirs avaient un éclat vif et doux; ses traits étaient réguliers et animés par une grande expression de bienveillance; son sourire surtout avait une grâce incomparable, et sa démarche, sa taille, toutes ses façons offraient un cachet de noblesse et de distinction. Les amples vêtements orientaux qu'il portait, avec une grâce particulière, relevaient encore la dignité de son port. Chacun avait exprimé, en le voyant, une surprise qui tenait de l'admiration. Il est vrai que la nouveauté est toujours un piquant attrait pour la curiosité publique. Or Lyon, la ville commerçante par excellence, le marché de l'Europe, n'avait point encore vu la magnificence orientale comme elle apparaissait dans le jeune ambassadeur d'Abaga et dans toute sa suite. Aussi devint-il l'objet de tous les regards, de toute l'attention; un instant on oublia les prélats, le roi, les cardinaux, le Pape même, pour ne parler que du jeune envoyé du khan. Pendant plusieurs jours, les alentours de la maison de Pierre de Ville furent garnis de curieux, attendant les moments où le bel oriental sortirait ou rentrerait.

— C'est vraiment un charmant enfant, disait de lui Pierre de Ville à sa fille. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de l'entendre parler notre langue. Je lui ai déjà demandé l'explication de ce mystère, et il s'est contenté de sourire, en me montrant deux rangées de dents blanches. Mais quelles dents, Iréna! Je ne crois pas que Luisi, l'habile tourneur génois, ait jamais manié un ivoire aussi pur, aussi poli que celui-là. Cependant, je ne sais pourquoi : il est triste, mélancolique. On dit que c'est le caractère de ces peuples.

— On le dit, en effet, mon père. Le clerc Evariste, qui a accompagné Sa Sainteté dans le Levant, raconte que les orientaux parlent fort peu, restent des journées entières sans dire autre chose que quelques monosyllabes, arrachés par la nécessité. Mais ils sont penseurs, aioutent-ils, méditatifs, rêveurs:

selon lui, la plupart des moines de l'Orient sont gens à passer des nuits entières en oraison.

—Comme saint Antoine autrefois. En tout cas, chère amie, je me tiens honoré de loger ce jeune prince. Son nom est Sur-Ber-Khana-Saphiz. Mais on l'appelle tout bonnement Saphiz. Il est parent de l'empereur des Tartares. J'aurais aimé à le voir manger avec nous. Il préfère faire ménage à part. A son gré. Il occupera tout le vieux quartier du quai avec ses quatre esclaves. J'ai chargé Jonas de lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire. Il a trouvé nos appartements splendides, et assure que le grand-khan n'en a pas de plus brillants. Dans le fait, tu as mis là un goût exquis. J'espère que les compliments du jeune prince te trouveront sensible.

— Bien peu, mon père. Vous savez combien tout ce luxe me paraît indigne de l'estime d'une âme chrétienne. Je présume que ces pauvres Tartares ne sont point de notre religion. Savez-vous à quel culte ils appartiennent?

— A celui de Mahomet, je pense. Je crois que toutes ces races tartares sont esclaves du Prophète de la Mecque.

— Quel malheur ! Et que viennent-ils faire ici ?

— En apparence rendre hommage au chef de la chrétienté; en réalité, demander son appui contre les Turcs, qui deviennent de plus en plus incommodes à leurs voisins. Voilà du moins ce que j'ai pu recueillir, non pas de sa bouche (car il est très-discret et doit l'être), mais de celle de l'un de ses serviteurs, vieillard qui sait aussi notre langue.

— Je suppose que c'est pour être plus libres de pratiquer leurs rites qu'ils auront voulu être seuls.

— Je le pense comme toi. Ils se réunissent chaque soir dans la grande salle sur le quai Saint-Vincent, probablement pour y lire quelque passage de leur livre sacré et s'y livrer aux pratiques prescrites par leur religion.

— Ah! si le bon Dieu pouvait les toucher! Si le souverain Pontife avait le talent de les convertir ! Il me semble que ce

serait une œuvre magnifique : parce que cet intéressant jeune homme deviendrait bien vite un apôtre dans son pays. Mon père, il me vient une idée...

— Voyons !

— Si nous pouvions un jour amener ici frère Thomas ou frère Bonaventure ?

— Après ?

— Et les placer en face de ces pauvres aveugles. Les saints ont un don spécial pour convertir les âmes. J'ai comme un pressentiment que la seule vue de ces hommes inspirés ferait déjà une grande impression sur ces malheureux disciples de Mahomet.

— Allons ! vas-tu encore t'acharner après ceux-ci ? Quel besoin de convertir te tourmente donc ?

— Ah ! mon père, c'est qu'il est si doux de donner une âme à Jésus-Christ ! C'est une si grande chose d'arracher une victime à l'enfer ! Je ne pense pas qu'il y ait sur la terre une joie plus douce, plus profonde que celle-là. Notre bon Sauveur n'est pas venu faire autre chose ici-bas : quel sort magnifique que de lui être associé dans l'œuvre même de la Rédemption !

— Soit. Mais laisse cela à ceux qui en ont la charge. Ta mission, à toi, est de sauver ton âme... tout simplement.

— Non, non, mon père, pas seulement cela ; mais aussi de travailler, autant que possible, au salut des autres. Ne sommes-nous pas tous plus ou moins chargés du soin de notre prochain ? Ne sommes-nous pas tous, comme dit saint Paul, les coopérateurs de Jésus-Christ ? Vous-même, j'en suis sûre, vous seriez bien heureux de contribuer à tirer de leur erreur ces pauvres égarés.

— Entendons-nous, chère enfant : si j'étais moine, si je m'appelais frère Thomas ou frère Bonaventure, nul doute que je ne remplisse mon devoir, comme je remplis aujourd'hui celui de conseiller de la ville. Mais dans la situation où je me trouve,

surtout vis-à-vis de ces étrangers, qui me sont confiés comme hôtes par le corps de la cité...

— Dites donc par la Providence, mon père. Oui, c'est la Providence qui nous les a envoyés, j'en suis convaincue, pour que nous fassions tous nos efforts à l'effet d'ouvrir leurs yeux à la lumière. Certainement ce n'est pas sans une raison spéciale que le khan de Tartarie aura choisi ces ambassadeurs plutôt que d'autres. Et il fallait qu'ils eussent eux-mêmes moins de répugnance à venir parmi des peuples chrétiens, pour accepter le titre d'envoyés.

— La politique, ma chère amie, fait passer sur bien des choses. Ils viennent (c'est mon opinion) demander du secours contre leurs ennemis, et non des lumières contre leurs erreurs, sois-en sûre. Laisse-les donc tranquillement débattre leurs affaires, et ne t'occupe d'eux que pour pourvoir à tout ce que l'hospitalité exige.

— Non, mon père, je ne puis me persuader qu'ils seront témoins indifférents des belles cérémonies qu'ils vont voir. C'est chose connue que l'aspect de nos pompes catholiques font une vive impression sur ceux qui n'en ont jamais joui. On m'a dit que ce jeune Saphiz, comme vous l'appelez, ayant entendu l'autre jour le son de nos cloches à l'occasion d'une fête, en fut si saisi qu'il s'arrêta tout court au milieu du Pont de Saône, et prêta l'oreille comme s'il eût entendu une musique céleste. On dit même que des larmes coulèrent de ses yeux.

— Cela ne doit point étonner. Ces Tartares sont des peuples à demi-barbares, pour qui tout est nouveau dans notre société chrétienne. Et ce son des cloches a certainement quelque chose de magique, de divin, si tu veux, qui pénètre l'âme. Quant à moi, je ne l'entends jamais sans plaisir, surtout quand Liborius, le sonneur, fait son carillon à Saint-Jean.

— Le bon Dieu peut se servir de toutes les voies pour arriver à ses fins. J'espère que ces pauvres gens ne se contente-

ront pas de voir, mais sauront admirer; que sachant admirer, ils voudront connaître; et que, connaissant, ils sauront goûter, aimer, embrasser la loi du Dieu qui est venu pour sauver tous les hommes. C'est pourquoi, mon père, si nous pouvions avoir un de ces deux saints, frère Thomas ou frère Bonaventure, la lumière se ferait bien vite dans ces âmes droites peut-être, au milieu de leur ignorance. Ne le croyez-vous pas comme moi ?

La charitable enfant n'avait pas seulement les Tartares en vue; son grand désir était de procurer à son père l'entrevue et l'influence de ces deux illustres solitaires, dans l'espoir qu'ils arracheraient de son cœur le trait cruel qui y était depuis si longtemps enfoncé. Mais de Ville semblait soupçonner cette ruse de la charité; car, malgré le respect qu'il portait en général à tout prêtre digne de sa vocation, il était cependant beaucoup moins empressé que sa fille de recevoir la visite des deux hommes les plus remarquables de leur époque.

— Oui, Iréna, je pense comme toi que la présence et la conversation de ces deux glorieux solitaires seraient utiles à ces demi-sauvages. Cependant j'ajoute qu'il faut te contenter de prier, et ne pas te jeter trop avant dans toutes ces affaires de conversion. Il peut y avoir des inconvénients.

— Et quels inconvénients, mon père ?

— On ne sait. Quelquefois ces barbares paraissent d'abord agréer vos démarches près d'eux, parce qu'ils n'y voient qu'une marque de courtoisie. Ils répondent à vos politesses par des politesses, à vos sourires par des sourires. Mais dès qu'une fois ils s'aperçoivent que vous portez le doigt sur l'endroit sensible, c'est-à-dire sur la question religieuse (car tu n'ignores pas que c'est sur ce point que l'homme est le plus irritable), oh! alors, c'est une autre histoire; la politesse se change en aigreur, et si peu qu'on insiste, cette aigreur devient une véritable fureur.

— Ho ! il me semble que vous exagérez un peu.

— Non, ma fille. Telle âme est bonne, douce, bienveillante par nature, tant qu'il ne s'agit que des rapports ordinaires de la vie, laquelle semble changer de caractère dès que l'on veut aborder le sanctuaire intime de sa conscience, toucher à ce point délicat de ses secrets rapports avec Dieu. J'ai ouï mon beau-père raconter qu'à Florence un marchand de ses amis avait à son service un noir des côtes d'Afrique, qu'il avait grande envie de convertir. Tu sais que ces peuples sont encore plongés dans une grossière idolâtrie. Malgré la répugnance que ce nègre manifestait, malgré certains rires sournois et certains froncements de sourcils, le brave homme insistait pour atteindre son but. Mais voilà qu'un beau jour on trouva le trop zélé marchand tué dans son lit. Le nègre fut soupçonné et arrêté : il convint de son crime, en disant qu'il avait toujours beaucoup aimé son maître jusqu'au moment où celui-ci avait dit du mal de ses petits dieux noirs; qu'alors sa conscience s'était révoltée; que bien des fois pendant la nuit, ces petits dieux lui étaient apparus pour se plaindre qu'il les laissât ainsi injurier; qu'enfin ils en étaient venus à le menacer de mort, s'il ne tuait lui-même celui qui les avait blasphémés : vengeance qui lui répugnait beaucoup, mais qu'il s'était décidé à exécuter, pour ne pas encourir la colère des divinités de son pays. Tu vois à quoi peut aboutir un zèle mal entendu.

— Voilà un exemple qui ne tire pas à conséquence. De ce qu'il y a eu un cerveau brûlé, un fou, il ne faut pas conclure qu'il en sera toujours de même. A votre propre avis, ce jeune prince est charmant, et son vieux serviteur...

— Charmant! charmant! oui, reprit de Ville assez vivement, tant qu'on s'en tiendra avec lui à des politesses. Assurément son sourire est gracieux, le plus beau que j'aie jamais vu (si ce n'est celui de ta mère); ses manières sont dignes et nobles; son langage bienveillant et courtois. Mais touche à la corde sensible; parle-lui de son prophète; médis de Mahomet et de son paradis; dis-lui que le Coran est un livre absurde

et bon à jeter au feu; et tu verras quel changement s'opérera dans ses traits. Que s'il dissimule et garde les mêmes dehors de politesse, ce ne sera que pour mieux concentrer son mécontentement, et peut-être préparer un acte de fureur. Je ne te croirais pas en sûreté, si tu t'avisais de tenter une pareille conversion.

— Votre tendresse pour moi vous aveugle, mon père. Je crois aussi que vous faites tort à ces pauvres gens. Il y a là un vieux serviteur qui est si grave, si modeste, si recueilli, que j'ai peine à croire qu'il ne soit pas chrétien. Tout le monde a remarqué quelle dignité calme respire dans toute sa personne.

— Oh ! pour la dignité, elle n'a jamais manqué aux orientaux ; ils en ont à revendre. C'est dans leurs mœurs. On pourrait certainement souhaiter que beaucoup de nos chrétiens apportassent dans le temple du vrai Dieu autant de gravité et de recueillement que ces malheureux en montrent devant leur faux prophète ou leurs idoles. Mais garde-toi de te laisser prendre à ces dehors. Ce calme apparent cache des passions très-vives. Un fanatisme ardent, une haine invétérée, une fureur extravagante, des projets sinistres, d'horribles désirs de vengeance peuvent couver sous ces façons polies, sous cette majesté noble et solennelle. Plus même les apparences sont séduisantes, plus il faut se défier : car ces apparences sont un calcul, une amorce; et malheur à qui s'y laisse prendre !

— Dans quelles mauvaises dispositions d'esprit vous êtes aujourd'hui ! Il me semblait que vous seriez heureux de voir frère Bonaventure et frère Thomas venir...

— Parles-tu de ce vieux domestique, Miriaz ? Je le crois honnête et dévoué à son maître; mais non aussi doux et aussi pacifique qu'il te le paraît. Car hier matin je l'ai vu défaire le cordon qui serre sa tunique et en frapper rudement un chien, Phylax, de Cornet le tisserand. Mais si tu avais vu le feu que ses yeux lançaient ! si tu avais pu remarquer avec quelle

vigueur il frappait ! Et pourtant rien ne semblait dérangé dans les traits de sa figure, ni dans la gravité de sa contenance ; on eût dit qu'il accomplissait le plus sacré de ses devoirs.

— Et il est bien possible qu'il le crût aussi. Quelles idées bizarres les infidèles ne se mettent-ils pas dans l'esprit ? Je vous avoue que bien loin de me détourner de travailler à les éclairer, de tels traits ne font que m'y exciter davantage. Il est si doux, encore une fois, de coopérer au salut d'une âme ! Mon père, combien je serais fière d'avoir fourni à ces Tartares le moyen de sortir de leurs erreurs !

— Prie, alors, et fais prier pour eux ; mets en réquisition tout ce que tu connais de personnes pieuses. Mais je ne veux pas que tu te mêles autrement de la conversion de ces païens. Tu ne les connais pas, et ta vie pourrait courir des risques

— Oh ! quel bonheur, si je pouvais mourir pour un pareil sujet, mourir martyre de la propagation de la foi ! Peut-être ma mort obtiendrait-elle ce que n'aurait pu obtenir ma vie.

— Tout beau, l'enfant ! Ce n'est pas ainsi que je l'entends, ni la Providence non plus, j'en suis sûr. Point d'entreprise folle, point de projets extravagants. Va ton petit chemin, et ne sois pas si présomptueuse. Si Dieu juge à propos de convertir ces mahométans, il saura bien en trouver les moyens.

— Et serait-ce là une raison pour nous dispenser de travailler au salut de ces pauvres étrangers ? M'accuseriez-vous de présomption, parce que je leur procurerais l'occasion de s'instruire et de s'édifier par le contact de saints religieux ? Il me semble que vous ne verriez pas sans joie l'un ou l'autre de ces deux grands solitaires, ou même tous les deux, entrer chez vous, s'asseoir à votre table et converser des choses de Dieu. Vous avez eu tant de plaisir à voir Thomas d'Aquin à la Sorbonne, à Paris !

— Tenez, ma fille, répondit de Ville impatienté, vous feriez bien de ne pas tant parler de ces deux hommes. Ce n'est pas

l'affaire d'une petite fille de seize ans de s'occuper de théologie et de théologiens. Veillez à ce que Saphiz et toute sa suite ne manquent de rien : voilà, je crois, ce que vous pouvez faire de mieux pour leur conversion.

Le ton aigre dont cela fut dit indiquait assez à Iréna que sa pensée était devinée et qu'il était temps de s'arrêter, si elle ne voulait pas pousser son père à quelque accès de mauvaise humeur.

— Mon Dieu ! dit-elle en se jetant à genoux sur son prie-Dieu quand elle fut seule, mon Dieu ! vous voyez combien mon impuissance est grande dans l'œuvre de miséricorde que vous m'avez imposée. Plus je cherche à guérir cette âme malade, plus ses plaies semblent s'aigrir. Et pourtant vous savez quelle est sur ce point l'ardeur de mes désirs ; il n'est rien, rien que je ne sois prête à donner pour acheter un si grand bienfait. Hélas ! quand je me livrerais moi-même tout entière, que serait-ce encore en comparaison de ce don ? Néanmoins, ne me le refusez pas. Je sais quelle est la valeur d'une prière faite en union avec les prières de Jésus-Christ, le prix d'un sacrifice offert en communion avec celui du Calvaire ; cette pensée me ranime. Je prierai, je m'offrirai, je me sacrifierai au jour, à l'heure, dans le lieu et de la façon que vous jugerez convenables ; je ne retrancherai rien de ce que vous exigerez, je ne changerai rien au mode que vous prescrirez : mais donnez-moi l'âme de mon père ; arrachez de son cœur cette haine amère qui gâte toutes ses qualités et rend stériles toutes ses vertus. Et comme je ne mérite pas de recevoir par moi-même vos lumières, daignez me les communiquer par l'entremise de votre illustre serviteur Bonaventure. C'est ma foi, c'est mon espoir que cette grande âme si intimement unie au doux Sauveur Jésus puisera dans ses plaies le trait de lumière dont j'ai besoin. Ainsi soit-il ! ainsi soit-il.

XXV.

LA COMMISSION D'UN PAGE.

Cependant Godefroi de la Mure attendait avec impatience la visite que Pierre de Ville et sa fille devaient faire au roi : tout son avenir, tout son bonheur en dépendait. Décrire les tourments auxquels il était en proie, les phases diverses d'espoir et de désespoir, de colère et de tendresse par lesquelles il passa, serait un détail inutile et auquel l'intelligence du lecteur suppléera facilement. Il lui tardait terriblement que le roi descendît chez le souverain Pontife ; ayant appris du page que Pierre de Ville avait juré de ne jamais remettre les pieds au cloître Saint-Just, tout souillé pour lui du sang de son fils. Et certes ! il fallait que cette répulsion fût bien vive pour triompher d'un autre sentiment si puissant : l'amour-propre flatté. Mais cette énergie de caractère était précisément ce qui faisait trembler Godefroi : il redoutait qu'elle ne reparût à cette occasion et n'établît un obstacle insurmontable entre lui et ce fier citoyen. Nous n'avons pas besoin de dire non plus avec quel intérêt il avait questionné le page et écouté ses réponses.

— En somme tu as été content de lui, Méry ?

— Et comment non ? Qui n'aimerait pas un homme si loyal, si franc, à physionomie si ouverte ?

— Et tu ne te doutais pas que tu avais affaire à l'homme le plus fin, le plus rusé peut-être de toute la ville de Lyon ?

— Voilà. Son regard vif et perçant n'indique certainement pas un esprit lourd ni une intelligence obtuse.

— Et au caractère le plus persévérant, le plus tenace, le plus énergique qu'il soit possible de trouver?

— Je sais bien que j'aimerais mieux être son ami que son ennemi. La franchise qui brille dans sa physionomie est loin d'exclure l'idée de la force. En tout cas, je n'ai qu'à me louer de ses manières obligeantes et polies; et puisqu'il a bien voulu m'inviter à aller le voir en particulier, je veux certainement me procurer ce plaisir.

— Et elle?

— Je n'ai pu que l'entrevoir. Mais j'en ai assez vu pour affirmer qu'elle n'a pas sa pareille. Je vous fais mon compliment, Messire. Je comprends maintenant que vous ayez fait le fier vis-à-vis des beautés que l'on vous proposait. Je suis sûr que la cour elle-même serait de mon avis; et vous pouvez compter que le roi en sera. Mais hâtez-vous de prendre ce bel oiseau : car sans doute il ne manquera pas d'amateurs. On dit même... Mais il faut vérifier de telles choses avant de les affirmer.

— Eh bien! que veux-tu dire? reprit de la Mure inquiet. Méry, ne me cache rien : je t'en prie, au nom de l'amitié.

— On dit qu'elle est courtisée... ou ne tardera pas à l'être, par de jolis et nobles chevaliers.

— On dit qu'elle est... on dit qu'elle sera... il y a une certaine différence entre ces deux termes. Voyons! lequel des deux est le vrai? Dis-moi tout : tu sais ce que je peux pour toi ou contre toi; ne me laisse rien ignorer de ce que tu as appris ou pourras apprendre : ton sort dépend de la fidélité, du zèle que tu mettras à me servir en cette occasion; par conséquent, en me servant, tu te sers toi-même. Si je réussis à faire ce mariage, tu peux compter sur une belle récompense et sur un avancement dans les bonnes grâces du roi. Parle donc ouvertement : t'a-t-on nommé quelqu'un qui ait des vues sur Iréna de Ville?

— A entendre certaines langues, tout le monde y aurait

des vues. C'est-à-dire que dès que son vœu sera expiré, une vingtaine de prétendants se disputeront la curée : les uns pour les beaux yeux de la jeune fille, les autres pour les beaux sous d'or du père, et quelques-uns pour les deux proies à la fois.

— Si c'est là tout ce que l'on dit, il n'y a pas à s'en préoccuper.

— Certainement; d'autant plus qu'on ignore que l'oisillon est déjà pris par la patte. Les langues seraient un peu moins libres, si l'on savait qu'elle vous est à peu près fiancée.

— Oui, à peu près!..... à peu près!..... C'est singulier, c'est étrange, la position où je me trouve! Etre à la porte de la femme que j'aime, sans pouvoir lui parler, sans avoir la permission de la voir ! Etre réduit à la guetter au passage, à lui lancer un regard de loin, c'est-à-dire à son chaperon, à son voile; car il ne m'est pas donné de voir ses traits ! Oui, c'est une aventure extraordinaire que celle-là, et j'excuse le roi des lardons qu'il me lance. Mais enfin, mets de côté toute réticence : t'a-t-on nommé quelqu'un ?

— Vous êtes bien pressant, Messire de la Mure. Peut-être vous repentirez-vous d'avoir mis tant d'insistance à apprendre ce qu'il vous serait meilleur d'ignorer.

— Parle toujours. J'ai besoin de tout savoir. Il faut que l'affaire s'éclaircisse, et que je sache avant peu, immédiatement, si je puis ou non compter sur la parole de Pierre de Ville.

— Qu'il vous a retirée... au moins à moitié. Ne regardez-vous pas comme une espèce de congé les duretés qu'il vous a dites ?

— Ce n'est pas à lui que j'ai affaire, Méry, mais à sa fille. C'est elle, et non lui, que je dois consulter. Oui, il m'a traité durement, tu as raison; mais j'avais été peu adroit, malhabile, vif peut-être; on conçoit qu'il m'ait rendu blessure pour blessure. Encore, je ne doute guères qu'il ne se soit mordu les lèvres d'avoir parlé si librement. La manière dont il a reçu

mon père l'autre jour me prouve qu'il se repent, plutôt qu'il ne se félicite, de s'être montré si vert à la réplique. Je sais ce que c'est que l'orgueil chez ces bourgeois naissants, combien ils tiennent à s'accrocher à un blason pour sortir de leur crotte natale. Non, Pierre Lutou ne risquera pas, pour une égratignure d'amour-propre, son alliance avec les de la Mure. Mais, comme tu le dis, il y a d'autres noms que le mien, capables de tenter l'appétit du cher de Ville. Et tu ne m'as pas encore dit quel est celui que la rumeur désigne.

— On parle de Robert de Varey, puisque vous voulez le savoir.

— Robert de Varey? reprit Godefroi, avec un éclat de rire où l'inquiétude se mêlait à l'ironie. Hum! Ce n'est pas celui que j'aurais deviné. Non, vraiment, je n'aurais pas songé à celui-là. Mais le public est si bizarre! Robert de Varey? c'est drôle, c'est singulier, au possible. Où est-on allé pêcher cette idée que de Ville donnerait sa fille à Robert de Varey? Tu sais toi-même de sa bouche où il en est avec Bernardin de Varey, son adversaire, son ennemi, le meurtrier de son fils.

— Je suis trop peu au courant de Lyon pour apprécier la valeur de ce bruit. Il ne laisse cependant pas que d'être accrédité, et il faut bien que le public voie quelque possibilité à ce mariage, puisqu'il en parle avec tant de complaisance. Entrez dans une boutique, causez avec un bourgeois ou un artisan; informez-vous, si peu que ce soit, de ce qui se passe en ville, et chacun vous parlera du prochain mariage de la plus belle enfant de Lyon avec un des plus jolis chevaliers du Lyonnais.

— Impossible! impossible! murmurait de la Mure avec impatience. D'abord elle ne l'aimait pas quand elle était petite, elle ne le souffrait pas; dans nos jeux, c'était toujours à moi qu'elle donnait la préférence; j'étais toujours son chevalier, son défenseur contre tout venant, toujours chargé de briser une lance contre le félon, ou d'assiéger la tour où elle était prisonnière. Et le félon, remarque-le bien, Méry, c'était toujours

Robert de Varey. Te dire combien de fois je l'ai battu, désarmé, obligé à merci, c'est ce que je ne pourrais plus. Te dire combien de fois il l'a fait pleurer par ses contrariétés, serait encore plus difficile. Non, non, jamais!.. Impossible ! impossible !

— Si pourtant vous n'avez pas d'autres raisons que celle-là, il n'y a pas de quoi vous rassurer. Car pour l'ordinaire les petites antipathies d'enfance deviennent des sympathies dans l'adolescence : surtout chez les jeunes filles, qui semblent tenir ainsi à dédommager leurs anciens chevaliers de leurs bouderies et de leurs larmes.

— Eh bien ! dit Godefroi, à demi courroucé, toi aussi tu te mets de la partie ? On dirait que tu as envie de me créer une inquiétude.

— A Dieu ne plaise ! J'en serais certainement bien fâché. C'est une observation qui me tombe de la bouche comme en passant ; ne la prenez que pour ce qu'elle vaut.

— Après tout, il reste toujours cette haine, cette inextinguible haine, que personne n'ignore et que personne n'a jamais pu calmer. Quand j'ai quitté Lyon, il y a deux ans, on ne parlait que de la fureur dont Lutou était rempli envers Bernardin. En rentrant je m'en suis informé, et j'ai appris que, loin d'être éteinte, elle n'a fait que grandir. Mon père me rapporte que, portés au corps de la ville par les deux partis opposés, ils y sont perpétuellement en guerre ; que rarement une séance se passe sans que de Ville, au moins, ne s'emporte en injures contre son ennemi. La semaine dernière encore, il y a eu une scène d'éclat... Non, non, cela n'est pas possible.

— On le dirait ; mais le public, comme vous le savez, n'est jamais embarrassé pour trouver une solution. Le croiriez-vous? c'est précisément cette haine qui a donné lieu au bruit du mariage, sans doute parce que les contraires appellent les contraires. Les choses les plus impossibles sont justement celles qui plaisent davantage.

— Autant vaudrait marier le feu et l'eau. Et encore je ne sais si l'eau et le feu ne feraient pas meilleur ménage que Pierre de Ville et Bernardin de Varey.

— Mais leurs enfants ne sont pas dans les mêmes sentiments, et c'est d'eux qu'il s'agit. On dit précisément qu'ils voudraient rapprocher les deux familles et servir de trait d'union. Le jeune homme paraît convaincu que sa femme opérerait ce prodige, auquel il se prêterait bien volontiers. A quoi aussi les bons citoyens applaudissent : affirmant que ce rapprochement contribuerait plus que quoi que ce soit au rétablissement de la paix.

page avait bien deviné que Godefroi ne tarderait pas à se repentir d'avoir provoqué ces explications. En effet le serpent de la jalousie s'insinuait à l'instant même dans son cœur et y commençait ses ravages. Ce qui lui avait paru d'abord impossible, lui semblait maintenant très-possible, et même probable; ce qu'il jugeait absurde tout à l'heure lui semble maintenant chose sensée, utile même. Connaissant la tendre et vive piété d'Iréna, il n'hésite plus à croire qu'elle envisagera son union avec Robert de Varey comme un moyen de conciliation entre leurs pères, et, par suite, entre les deux partis qui divisent la ville. Son âme généreuse aura vu là une œuvre magnifique de charité; et l'intérêt de la gloire de Dieu et le salut du prochain l'emportant chez elle sur toute autre considération, elle aura sacrifié libéralement ses goûts, ses sympathies, l'espèce d'engagement pris en son nom par son père. Et qui sait si ce n'est pas là l'explication de l'incartade de Pierre de Ville? N'a-t-il pas si facilement dédaigné un gendre, parce qu'il en prévoyait, parce qu'il en avait un autre? Et ce vœu, qui sait si ce n'est pas un prétexte pour l'écarter, lui de la Mure? une sorte de barrière placée pour éloigner les indiscrets? Il n'est pas de supposition qu'on ne puisse bâtir sur ces données ainsi rapprochées les unes des autres. Et déjà l'imagination du jeune homme a recueilli tous ces éléments, les a coordonnés, exagérés, colorés

des teintes les plus accusées, les plus vives; et la conclusion est : — Iréna de Ville n'est plus à moi; un rival heureux m'a supplanté.

Passons donc sur tous les sentiments qui se succèdent avec la rapidité de l'éclair dans ce cœur troublé; ne mentionnons point ces pas précipités, ces interjections à demi-voix, ces pauses subites, ces yeux égarés, ces gestes extravagants, tout ce *menu* d'un amant qui se croit délaissé. La pensée du lecteur, beaucoup plus habile que notre plume, se les figurera mieux que nous ne saurions les décrire. Le page amusé plutôt que chagrin de cette pantomime, la considérait avec curiosité, en se disant tout bas : — Tu l'as voulu, l'ami; expie maintenant ta folle curiosité. Du reste, il est bon qu'il sache cela, afin de se mettre en garde. Il est meilleur même qu'il l'apprenne d'un ami que de la rumeur publique. Comme on ne parle pas encore de ses avances à cette jeune fille, et que celle-ci restera murée d'ici à longtemps, notre écuyer aura le temps de battre en retraite, si cela lui convient, afin de ne pas devenir le jouet du public. C'est déjà bien assez de fournir la cour. Ah! c'est là qu'on va rire! Mais qu'il s'en tire comme il pourra... Pourtant, le pauvre garçon va porter une terrible blessure au cœur. Et c'est vraiment dommage : car c'est un aimable et loyal chevalier.

— Qu'il en soit ce qu'il voudra, reprit enfin Godefroi, quand il eut épuisé ses soliloques et ses gestes; il faut que je sonde ce mystère. Méry, je te consulte comme un ami sincère : que ferais-tu à ma place?

Ce que vous ferez probablement : j'éclaircirais l'affaire. C'est justement ce que je me disais à moi-même : la ville ne sait encore rien des avances faites par le sire de la Mure; le public paraît ignorer qu'il fait la cour à cette jeune fille, et celle-ci, d'autre part, va rester ensevelie dans sa clôture volontaire pendant plusieurs mois encore. A la place de messire Godefroy, je m'assurerais donc du fond qu'il y a à faire là-

dessus ; et si la belle m'avait fait volte-face, eh bien ! je me retirerais tout doucement, et disposerais ailleurs de mes affections, absolument comme si je n'avais jamais connu ladite Iréna de Ville.

— Tu en parles à ton aise, Méry. On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir rêvé le bonheur, et de le voir s'échapper au moment même où l'on croyait le saisir.

— Echapper ! échapper ! Et qui vous dit qu'il vous échappera ? Je réponds simplement à la question que vous me faites, Messire. Ou l'on tient à vous, ou l'on vous abandonne : voilà le problème à résoudre, c'est-à-dire la chose à savoir. Si vous découvrez que la promesse ou quasi-promesse qu'on vous a faite est respectée, le bonheur qui n'était qu'un rêve devient une réalité, et vous voilà satisfait. Si, au contraire, vous apprenez que l'on a jeté ses vues sur d'autres, qu'avez-vous à faire, sinon à tourner vos pensées ailleurs ? Vraiment, illustre chevalier, je ne sais pas d'autre solution. Seulement, il me semble que la diligence à s'éclairer est d'autant plus utile que l'affaire pourra s'étouffer sans bruit : la ville n'ayant encore aucune nouvelle positive de vos avances envers la jeune fille.

— Et à la cour, Méry, que dira-t-on, ou plutôt que ne dira-t-on pas ? Que de sarcasmes et d'allusions malignes vont pleuvoir sur moi ? Si le roi, qui est bon pourtant, se permet déjà de plaisanter sur ce qu'il appelle ma mésaventure ; s'il m'appelle un *amant au croc*, un *galant suspendu*, que sera-ce des courtisans et des dames ? Le séjour de Paris ne me sera plus supportable.

— Ceci est votre affaire, noble sire, et je n'ai rien à y voir. A votre place, je rirais plus fort que les rieurs, et les rieurs se tairaient. Tout le monde, il est vrai, n'a pas le même caractère. Ne m'est-il pas arrivé d'être aussi un galant désappointé ? Cette petite Olivette, qui a épousé le garde-chasse, eh bien ! je l'ai courtisée un an ou deux ; elle m'avait promis, je comptais sur elle, puis elle m'a fait la nique. Ainsi soit-il !

On en a ri, j'en ai ri, et tout a fini par là. Car tout finit en ce monde; et le plus court parti est de prendre, comme disait mon père, le temps comme il court, l'argent pour ce qu'il vaut et les gens pour ce qu'ils sont. Croyez-moi, illustre chevalier, vous ne gagnerez rien à vous jeter la tête contre les murs, sinon une bosse de plus. Et il y a encore par le monde assez de personnes qui vaudront autant, et peut-être plus, que la belle cloîtrée, qui fait mine de vous échapper.

— Un peu de réserve, je t'en prie. Ne plaisante pas sur ce sujet. Je t'ai prié de m'aider sérieusement; je te le demande encore. Un temps viendra peut-être où tu pourras rire aussi de mon désappointement; pour le moment, tâche de t'en dispenser. Avant tout je dois, comme tu le dis, avoir le cœur net de ceci, et c'est sur toi que je compte. Ton caractère jovial te fait bien venir partout; ta parole gaie et franche invite à la confiance; tu possèdes un talent particulier pour tirer les secrets. Et déjà, quoique arrivé depuis peu ici, tu y as une foule de connaissances. Il est difficile qu'il n'y en ait pas quelqu'une qui soit plus ou moins en rapport avec les Varey, ou qui au moins ne sache pas ce qui se passe chez eux. Eh bien! mets-toi d'abord sur la trace des relations que les enfants auraient pu renouer avec Iréna de Ville, si relations il y a. Robert a une sœur du nom de Mechtilde, que j'ai connue aussi dans son enfance, et qui a joué comme nous avec Iréna. C'était une fière créature, fort impérieuse et fort irritable. Elle a passé sa jeunesse hors de Lyon, et est revenue, dit-on, grande, belle et spirituelle au possible...

—Eh bien! voilà déjà de quoi vous consoler. Ici, au moins, il y aurait égalité de rang, de...

—Ne m'en parle pas. Je n'ai pas revu Mechtilde depuis huit ans; mon père est brouillé avec le sien, à l'occasion des affaires de la ville, ce qui fait que je ne les ai pas visités et ne les visiterai pas. Mais je l'ai aperçue l'autre jour; et véritablement la voix publique n'a rien exagéré : c'est une grande et

belle femme, au port de reine. Quant à son caractère, s'il est encore ce qu'il était il y a dix ans, on ne peut le comparer à celui d'Iréna : c'est à peu près l'opposé. Tâche donc de trouver un moyen d'avoir une conversation avec elle; puis vante-la, flatte-la avec cet art qui t'est propre; excite-la surtout en lui parlant des querelles du chapitre et de la ville (car elle a chaudement épousé le parti ecclésiastique; un de ses oncles même, Guillaume de Varey, est mort des suites d'une blessure reçue dans le combat); prononce ensuite le nom de Lutou, qui est le vrai nom de Pierre de Ville, et je m'étonnerai fort si elle ne te raconte pas tout ce qu'elle sait. Je suis convaincu que tu pourras tout apprendre d'elle.

— Voilà une donnée excellente. Quant à saisir l'occasion de voir cette damoiselle, le chanoine Sirin, le vieil ami de mon oncle le chartreux, me la procurera sans peine. Mais laissez-moi vous le dire avec franchise, cette découverte ne vous servirait pas à grand' chose. Car enfin, quand vous sauriez que votre belle est destinée à ce jeune de Varey, que feriez-vous? Pourriez-vous vous y opposer?

— Tu fais-là une sotte question, Méry, répondit Godefroi, dont les yeux étincelèrent subitement. Je te prie de ne pas pousser trop loin l'indiscrétion. Tu sais quelle sera la récompense de tes services : contente-toi de cela, et agis selon mes prescriptions. Ton avenir est entre mes mains, comme...

— Comme le vôtre entre les miennes, preux chevalier

— C'est possible. Sers-moi donc, et je te servirai. J'ai confiance en ton dévouement et en ton habileté. Maintenant... au plus pressé. Il faut que je sache si de Ville et sa fille viendront chez le roi. Demain sa Majesté descend au cloître Saint-Jean, pour conférer avec le Pape et le roi d'Aragon. Elle y donnera audience après les vêpres, dans la grande salle du chapitre. Bien que ce ne soit pas mon jour de service, je l'accompagnerai pourtant : Théodebert me cède son tour de rôle. Peut-être en cela serai-je indiscret : mais je saurai prendre mes précau-

tions pour ne pas gêner l'entrevue, et cependant savoir ce qui se sera dit : car le roi a l'intention de parler ouvertement à de Ville de mon mariage avec sa fille. Tu vas donc de ce pas te rendre chez Pierre, et lui dire que le roi lui fait savoir qu'il sera demain à la grande salle du chapitre de Saint-Jean, qu'il peut venir l'y trouver, s'il le juge à propos. Ce serait étrange, plus qu'étrange, que ce bourgeois glorieux ne fût pas flatté de cet honneur. Au fond tu sens bien que le roi n'a rien dit, que c'est de moi que vient le message. Mais enfin puisque sa Majesté a daigné promettre une audience à de Ville, je me charge de faire agréer le jour de demain.

— Allons! Ainsi soit-il! Je m'en vais donc revêtir l'habit d'ordonnance ?

— Non, Méry; je crois qu'il serait mieux de t'en aller sans costume officiel. Tu serais plus libre de causer, de boire même : car on ne manquera pas de t'y inviter. Peut-être même, dans l'abandon de la familiarité, pourra-t-on te dire bien des choses qu'on tairait devant un habit d'ordonnance.

— C'est juste. Et puis tout le quartier ne sera plus au guet ni aux écoutes. J'aurai l'air d'un ami, et non d'un messager royal. Ensuite j'effraierai moins l'oiseau, qui ne s'enfuira peut-être plus. Alors...

— Tu me donnes une idée. Oui, il se pourrait qu'Iréna restât là avec sa tapisserie, faisant semblant de travailler et, en réalité, écoutant. Car enfin, elle a beau être vertueuse et pieuse : elle est femme, et par consequent curieuse. De plus, il n'est pas possible que tout ceci ne l'occupe pas un peu; un vœu, quelque strict qu'il soit, n'empêche pas l'imagination de se promener, les idées de naître, les souvenirs de passer. A moins qu'Iréna ne soit définitivement un ange, elle doit encore s'intéresser à ce qui se passe sur la terre, et garder un petit bout d'oreille pour les bruits d'ici-bas, surtout quand ces bruits la regardent. Ecoute donc : tu prononceras mon nom devant elle, et...

Il tira ici un petit écrin en bois de cèdre, l'ouvrit et en fit sortir différents objets précieux, notamment un collier de perles et de magnifiques bracelets, travaillés dans le goût oriental avec un art infini. Il s'arrêta lui-même quelque temps à considérer ces bijoux, et vit avec plaisir Méry les admirer.

— Que t'en semble? lui dit-il. As-tu rien vu dans ta vie d'aussi joliment arrangé?

— Non, noble écuyer. La cour elle-même ne m'a jamais offert de pareils chefs-d'œuvre. Voilà qui est certainement digne d'orner le cou et les bras d'une reine. Comment n'avez-vous point songé à en faire hommage à Madame de France? Elle les eût reçus avec joie et portés avec orgueil.

—Tu peux toi-même répondre à ta question, Méry. J'aurais été heureux de présenter ce cadeau à notre future reine, et j'aime à croire qu'elle l'eût accepté sans répugnance. Mais j'avais une autre reine à servir. Tu me comprends. Dès l'heure où j'enlevai ce collier en dépouillant un Sarrasin, et où j'achetai ces bracelets et ces pierres précieuses d'un de nos soldats, je n'eus qu'une pensée : c'était de les voir briller sur la personne de ma fiancée, au jour de notre mariage. C'est là l'emploi qui leur est destiné, et pas d'autre. C'eût été pour moi une joie indicible de les lui offrir de ma main, et de lui dire : — Voilà ce que votre fidèle chevalier vous rapporte des contrées lointaines. —Mais dans la situation étrange où je suis placé, tu sens que ce serait indiscrétion, folie même, que de hasarder ces précieux bijoux avant de savoir à qui je les adresserais. Peut-être seraient-ils encore dédaignés et renvoyés à leur propriétaire; peut-être seraient-ils acceptés pour orner une femme qui ne serait point la mienne, ou vendus à quelques joailliers, pour en distribuer le prix aux pauvres, ou... Car ne crois point que ce soit une vaine supposition : j'ai pris la liberté d'envoyer à celle que je considérais comme ma fiancée plusieurs jolis objets, moins précieux que ceux-ci, mais venant d'une source plus digne, et j'ai appris de son père

que jamais Iréna ne s'en est parée; et comme le bruit a couru qu'elle a vendu de ses bijoux, voire même ceux de sa mère, pour en faire des aumônes, il est fort possible que les miens aient pris le même chemin. Or, encore une fois, je ne puis pas risquer... Mais que me conseilles-tu?

— Rarement une femme est insensible à l'aspect d'un objet de toilette. Comme vous le dites donc, à moins que celle-ci ne soit un ange (ma grand'mère disait que le diable a quelquefois pris la forme d'une femme, mais un ange jamais), il est fort probable qu'elle ne verrait pas ces charmants bijoux d'un œil indifférent. Il serait donc bon de les faire briller à ses yeux. Mais les lâcher, mais les donner au hasard avant d'avoir la certitude qu'ils n'orneront que les bras et le cou de votre femme : non, ce ne serait pas raisonnable.

— Bien ! tu entres dans mon sens. Mais maintenant comment faire pour résoudre le problème, c'est-à-dire pour montrer ces bijoux à Iréna, lui faire entendre qu'ils lui étaient destinés dans ma pensée, et qu'elle ne les aura que si elle demeure fidèle aux engagements pris par son père? Toi qui as l'esprit si fertile en ressources, ne pourrais-tu imaginer quelque procédé, quelque moyen de concilier ces difficultés? Elles sont grandes, je l'avoue.

— Et moi aussi je l'avoue, répondit le page en se grattant l'oreille. Je ne suis pas un Lombard ni un fils d'Israël, pour aller ainsi présenter une marchandise aux amateurs, leur conter une sornette ou deux, puis remballer mes effets. Et pourtant... et pourtant... il n'y a point de difficulté insoluble; quand on a un peu d'estoc ou de taille, on doit toujours pouvoir sortir d'un embarras. Voyons! vous allez me confier cet écrin, et...

— Volontiers. Et puis?

— Et puis? Je m'en irai chez ce Pierre de Ville.

— Et puis encore?

— Oh! là, par le glorieux saint Méry, mon patron! une

idée me viendra, ou plutôt elle sera venue en route. On ne fait pas un si long chemin sans réfléchir, et on ne réfléchit pas si long-temps sans trouver une idée. En tout cas, je vous rapporterai votre écrin... comptez-y.

— Alors va... et puisses-tu réussir ! Tu connais ce qui en résultera pour toi. Surtout ne me cache rien de ce qu'on t'aura dit. N'oublie pas un mot du père, pas un mot de la fille, si tant est qu'elle soit là, et parle, et rends-moi tout fidèlement. Entends-tu ?

Le page fit un signe affirmatif et s'éloigna. Moins d'une heure après, il entrait chez Pierre de Ville, et avait la bonne fortune de trouver le père et la fille causant ensemble, dans un de ces doux épanchements d'amitié que favorise l'heure du crépuscule.

XXVI.

L'AVIS D'UN VAUDOIS.

Le dernier mot, le seul mot que Robert de Varey eût obtenu d'Iréna, avait laissé dans son âme une étrange impression. La cause de cette impression était précisément la difficulté d'interpréter cette parole. En vain le jeune homme se reportait au moment précis où elle avait été prononcée; cherchait à se remettre en lieu et place; à reproduire dans sa mémoire tous les accessoires du tableau qui s'était produit alors; à se rappeler le ton de voix, la physionomie, le regard, le geste d'Iréna : rien ne pouvait lui donner le sens exact, positif, de cette simple exclamation : *Ah! Robert!* Etait-ce une manière de repousser le reproche qu'il adressait à la jeune fille? Etait-ce un témoignage d'affection involontairement échappé? Etait-ce comme le cri d'une âme étreinte entre une obligation religieuse et l'instinct de la nature? Etait-ce comme une plainte, un regret de ne pouvoir dire davantage? Ou enfin était-ce une manière de dire : Respectez un vœu que vous connaissez, et laissez-moi en paix? Tout autant de questions qui naissaient de ces deux mots, mais n'y trouvaient point leur solution. Robert se les était faites, les avait discutées, pesées, jugées, acceptées, écartées, puis reprises tour à tour; pas une qui n'eût triomphé un moment, puis qui ne fût tombée comme une bulle d'eau. Combien de fois le pauvre jeune homme avait recommencé son cercle! Combien de fois il était rentré dans les circuits de ce labyrinthe! Combien de fois il y

avait tout trouvé! Combien de fois il n'y avait rien trouvé! Pourquoi ce fatal hasard qui amène là le père? Pourquoi n'a-t-il pas eu quelques instants de plus, pour mieux acculer Iréna, et, appuyé du suffrage de frère Porphyrien, arracher d'elle enfin un mot positif, une réponse propre à fixer ses doutes? Pourquoi même n'a-t-il pas eu le courage de rester là, de de dire à de Ville en personne : Voyez qui je suis; donnez-moi votre fille, et faisons la paix?

Oui, c'eût peut-être été le meilleur parti à prendre. Qu'y risquait-il, après tout? De Ville n'est point une bête fauve, un tigre qu'il faille redouter. Il a un cœur humain, sensible même et loyal. D'ailleurs c'est sur le père, et non sur le fils, que porte sa haine. Peut-être une démarche de ce genre l'aurait-elle fléchi, touché. Peut-être n'attend-il qu'une marque d'attention pour laisser tomber cette colère qui le ronge et le tourmente. N'eût-il pas été flatté de la proposition d'une alliance aussi honorable? Lui qui est si jaloux de distinctions, n'aurait-il pas été fier de voir le blason des Varey couronner sa fortune? Voilà ce que le pauvre amant se dit et se persuade presque; il en est à regretter de n'avoir pas tenté cette ressource. Puis un instant après il se figure l'effet qu'aurait produit une révélation aussi subite sur l'âme exaspérée de ce bourgeois. Quoi! se trouver tout à coup et sans préparation en face du fils du meurtrier de son cher Irénée! Quoi! découvrir que sa fille est en conversation avec lui! qu'il ose lui offrir sa main! Quoi! une alliance entre sa maison et celle qu'il ne voit plus qu'à travers un nuage de sang! Quoi! s'apercevoir que l'on a usurpé un costume religieux pour gagner son Iréna! Non : ce caractère irascible n'aurait pu se contenir; et il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'il se portât aux dernières extrémités.

Voilà la mer d'incertitude où s'agite l'âme du malheureux Robert. Et ajoutons qu'il rencontre dans sa sœur une opposition de plus en plus tracassière et ardente. A mesure que

Mechtilde de Varey voit mieux ressortir la beauté et les vertus d'Iréna de Ville, à mesure qu'elle entend mieux la voix publique vanter cette charmante enfant, elle sent sa jalousie augmenter. Rapprochée d'elle pour les répétitions du mystère, elle continue à saisir toutes les occasions de la mortifier. Elle ne peut supporter la pensée que son frère songe à épouser sa rivale, et que son père accueille ce projet. C'est une guerre perpétuelle au sein de la famille à cette occasion; Mechtilde menace même de fuir la maison paternelle si le mariage a lieu; elle préfère l'exil, dit-elle, à la douleur de vivre rapprochée de la fille de Lutou. On comprend combien cette discorde domestique doit contribuer à rendre Robert malheureux; mais, comme il arrive d'ordinaire, plus sa passion est contrariée, plus elle s'accroît; il a juré d'avoir Iréna à tout prix; il ne reculera pour cela devant aucune extrémité.

Nous le retrouvons encore près du Rétréci :

— Dormais-tu vraiment, Pavollas, quand nous nous trouvâmes ici ensemble, elle, frère Porphyrien et moi?

— Vous êtes bien bon de l'avoir cru, jeune homme, si seulement vous l'avez cru.

— C'est que tu ronflais si bien, si naturellement! Je crois que Porphyrien lui-même y a été pris.

— J'en doute. Vous voyez qu'on ne peut guère tromper des yeux exercés, surtout ceux-là. Le frère Porphyrien est la terreur des contracts. Il en a déjà bien expulsé, non pas seulement des faux, mais des convalescents. C'est lui qui juge en dernier ressort quand un malade doit sortir. Et il y en a terriblement qui font tout ce qu'ils peuvent pour prolonger leur séjour ici; mais le redoutable frère prononce l'arrêt et il faut déloger.

— Il fait donc bien bon à l'hospice? Moi qui aurais cru qu'on devait être si heureux d'en sortir!

— Eh! que voulez-vous? Il y a tant de malheureux sans ressources, sans asile! Ici du moins ils ont un toit, du pain,

une couche, des soins charitables, et même çà et là quelque menue monnaie, surtout quand cet ange de douceur vient parmi eux. Il n'en faudrait pas beaucoup comme elle pour faire aimer la souffrance, tout au moins l'hôpital.

— Ah! ne rouvre pas mes plaies, je t'en prie. Tu ne dormais donc pas? Tu as donc tout entendu?

— Autant que le permettaient les efforts que je devais faire pour me tenir dans cet état pénible et véritablement douloureux. Je ne sais ce que souffrent les vrais contracts; mais les faux ne sont pas à leur aise. Quelle tension il faut dans tous les muscles, dans tous les nerfs, dans toutes les parties du corps! Les yeux, surtout; vous ne vous figurez pas ce qu'il en coûte pour les tenir ainsi dans une situation violente, en opposition l'un avec l'autre. Heureusement qu'on a la ressource de se reposer en les fermant; sans cela, le cerveau n'y tiendrait pas; on deviendrait fou.

— Un peu de patience; tu seras dédommagé. Tu as donc tout entendu? Que t'en semble?

— Messire, elle vous échappe.

— Le penses-tu? Je sais que tu es naturellement disposé à voir les choses en noir.

— Ou en rouge, répliqua le faux rétréci, avec un sourire ironique. Je crois que j'ai un peu trop foncé la couleur. Qui prouve trop ne prouve rien.

— Tu jouais cependant assez bien ton rôle; tu avais vraiment l'air d'un homicide poursuivi par sa victime; tu m'as presque fait peur.

— Elle a plus de caractère que vous, alors: car elle n'en a rien cru. Nous avons fait là une fable en pure perte.

— Son père lui a si bien monté la tête, qu'il n'est plus possible de lui donner le change. Chacun sait ce que c'est qu'une impression puisée au foyer, et de bonne heure. Mais il reste toujours l'idée de la réconciliation. J'ai pu au moins lui faire entendre que la réunion de nos familles, voire même des

deux partis qui divisent la ville, est entre ses mains. Comme je crois la connaître, c'est un germe qui portera ses fruits.

— Si la modestie ne l'étouffe. Il y a des âmes qui ne se croient pas capables du moindre bien, qui se jugent indignes même de servir d'instrument à la Providence. Et elle est de ce nombre.

— Tu me désespères.

— Après cela, le cœur humain est un tel abîme qu'il n'est pas permis d'en répondre. Un cœur de femme surtout est si mobile, si disposé à prendre les choses par les petits côtés, qu'il faut presque toujours s'attendre à des méprises. Elle a paru ne pas croire à mes remords, ni à rien de ce que vous avez dit pour lui persuader que c'est à moi, et non à votre père, qu'il faut s'en prendre de la mort de son frère : et je parierais qu'à cette heure c'est l'idée qui l'absorbe, et qu'elle en est à peu près convaincue. C'est si drôle, une tête de jeune fille!

— Etre étrange! et maintenant tu me rassures!

— Ne vous y trompez pas, Messire: je ne penche ni à droite ni à gauche; je ne dis ni *oui* ni *non*. Je me contente de vous faire remarquer que les calculs de l'homme sont souvent trompés, et que... ce petit oiseau est difficile à prendre.

— Et pourtant je le prendrai... je l'attraperai... je l'aurai, dit Robert avec feu. Je dresserai si bien mes piéges qu'elle ne m'échappera pas. J'ai encore d'autres ressources, d'autres cordes à remuer. Un Père dominicain a promis d'intéresser en ma faveur le frère Thomas, pour qui cette jeune fille a un respect, une confiance que rien n'égale. Ensuite je ferai parler le roi... Ensuite, je ferai parler le Pape... Ensuite... eh! cela te fait rire?

— Un peu. Je pense qu'il y en aura de plus pressés que vous... un du moins.

— Que dis-tu là? Sais-tu quelque chose, par hasard? Tu souris toujours... Voyons, misérable, te moques-tu de moi?

— Depuis que je suis contract, répondit le sectaire sournois,

j'ai des convulsions forcées. Vous appelez cela sourire : le mot est un peu doux. C'est simplement une contorsion de lèvres, un *rictus* , que l'on pourrait qualifier du nom de grimace. Comme vous voudrez, cependant.

— Mais enfin tu sais quelque chose. Ce n'est pas à moi que tu en imposeras : je connais trop ton habileté en tout genre. Ce sourire (car c'en est bien un) t'est échappé si naturellement, que je suis forcé d'y croire. Oui, tu as par là une pensée que tu veux me cacher. Sois donc franc, Pavollas; tu sais quelle récompense je t'ai promise, si je réussis. Poussons la pointe jusqu'au bout. As-tu entendu dire quelque chose?

— Il fait bon être sourd volontaire, répondit le sarcastique vaudois; on apprend des choses que n'apprennent pas les meilleures oreilles. Il n'y a rien de si fin que l'oreille d'un contract.

— Eh bien! qu'ont entendu les oreilles de Pavollas? Je t'en prie, ne me cache rien de ce que tu sais.

— Ce que c'est que ces jeunes amants ! reprit le Rétréci ; ils courent d'eux-mêmes au-devant de leurs maux ; ils ne négligent rien de ce qui peut nourrir et augmenter leurs peines. N'avez-vous donc pas assez de soucis sur cette affaire ?

— J'en ai trop et trop peu, repartit vivement Robert. J'ai besoin de tout savoir ; et la seule incertitude où ta réticence me jette me serait plus insupportable que tout ce que tu peux me dire. Explique-toi donc franchement : as-tu appris quelque chose de nouveau? Qu'est-ce ? et d'où le tiens-tu ?

— De nouveau, non. C'est déjà vieux... On le dit du moins. Je m'étonne même que vous n'en ayez pas entendu parler.

— Enfin ? Parle donc.

— Je vais vous le dire ; mais je me lave les mains de toutes les conséquences. Eh bien ! il y a par là certain preux chevalier, certain beau croisé, certain joli écuyer...

— De la Mure, veux-tu dire ?

En prononçant ce mot, Robert était devenu rouge pourpre.

L'instinct lui avait indiqué son rival ; il était tout yeux et tout oreilles.

— Comme vous le dites, répondit le bandit avec calme. Mais la chose date déjà de loin. C'est une histoire de trois ou quatre ans. Ce beau chevalier (on le dit charmant : je ne l'ai jamais vu) paraît avoir été l'ami d'enfance de la jeune...

— Et moi aussi ! s'écria de Varey. Et moi aussi, j'ai été l'ami d'Iréna de Ville. De quoi se vante-t-il ? Et moi aussi je l'ai été, autant et plus que lui... peut-être.

— Il paraît qu'ils se sont connus, qu'ils se sont aimés, qu'ils...

— Et moi ! et moi ! répétait Robert avec la vivacité d'un enfant que l'on contrarie ; et moi, n'en puis-je pas dire autant ? J'ai joué comme lui avec Iréna ; nous faisions les chevaliers, et elle la prisonnière. Je m'en souviens comme d'aujourd'hui. Elle ne paraissait pas moins m'aimer que lui.

— Or, reprend le bandit avec sa tranquillité railleuse, on raconte qu'en revenant de croisade ledit chevalier revit son ancienne compagne de jeux, non plus enfant, mais adolescente, et aussi riche en vertus qu'en beauté, qu'il en fut épris et la demanda à son père. Celui-ci, d'après la chronique, fut d'abord très-flatté de voir sa fille courtisée par un si beau chevalier, d'une haute lignée...

— La mienne est-elle inférieure à la sienne ? s'écria Robert. Les de Varey ne valent-ils pas les de la Mure ? Je prouverai quand on voudra qu'ils les dépassent. Continuè.

— D'une haute lignée, et honoré de la faveur royale. Mais comme sa fille était trop jeune encore pour la consulter, le père se contenta d'engager sa propre parole...

— Sa parole ? sa parole à lui ? cela n'oblige à rien, dit de Varey, dont l'agitation allait croissant.

— Je raconte, Messire. Et il paraît que, depuis ce temps-là, l'affaire est regardée comme conclue.

— Comme conclue ? conclue ? Ha ! ha ! c'est bien ainsi

que les affaires de ce genre se concluent. On marie une jeune fille sans sa permission ? Encore mieux ! Tout cela ne peut être qu'une fable. Achève pourtant : il est bon de tout savoir.

— Toujours d'après les mêmes sources : depuis que le jeune chevalier est retourné à Paris, il entretient une correspondance assez active avec le père et la fille : envoyant à l'un force compliments, que celui-ci avec gobe son orgueil bourgeois; à l'autre force cadeaux, force bijoux, qu'elle regarde, qu'elle essaie avec une joie enfantine, puis qu'elle laisse de côté ou vend pour les pauvres.

— Ma sœur en a acheté plus d'un; mais il est bien connu qu'ils viennent de la mère d'Iréna; vingt personnes, cent personnes l'attesteront. C'est donc encore une fausseté que le public adopte. Tout cela me prouve que ceci peut bien être une invention de badauds et d'oisifs, ou peut être de quelque mauvais plaisant qui aura voulu se jouer du sot amour-propre de ce gros bourgeois. Est-ce tout ?

— Tout.

— Et depuis que de la Mure est à Lyon, n'as-tu plus rien ouï dire ?

— Les gens que j'écoutais n'étaient pas prophètes. Ils se contentaient de raconter ce qu'ils savaient, et n'anticipaient point sur l'avenir.

— Et qui était-ce ? Et où étais-tu pour les entendre ?

— Qui c'était, je ne pourrais vous le dire. Il y avait des voix d'hommes, il y avait des voix de femmes. Mon oreille... de *contract* (il se mit à rire) démêlait fort bien les mots et en pouvait suivre le fil, malgré quelques interruptions causées par le bruit. Si l'on disait vrai ou faux, je l'ignore ; je vous ai raconté l'histoire : faites-en l'usage que vous voudrez.

— Où étais-tu enfin ?

— Vous pourriez le dire mieux que moi ; car c'est vous qui m'avez ramassé et apporté ici. La fenêtre par où cet entre-

tien m'arrivait, est presque à ras du sol. Vous la retrouverez quand vous voudrez.

Robert de Varey avait répété plusieurs fois tout haut et tout bas que c'étaient là des fables : mais le coup était porté, la blessure était faite. Ce qui lui semblait tout à l'heure impossible, est devenu successivement possible, probable, certain, indubitable. Il a un rival, et ce rival lui sera nécessairement préféré : car il est beau, riche, noble, vaillant, honoré des faveurs de la cour ; il a de plus le prestige qui s'attache à une expédition lointaine, le charme qui résulte de l'absence, et enfin (le point principal pour de Ville) un titre et la perspective d'un brillant avenir. Comment l'orgueil du bourgeois ne sourirait-il pas à la pensée de voir sa fille paraître et briller à la cour ? Car incontestablement, là comme ailleurs, Iréna n'aura point d'égale ; nécessairement elle fera sensation à Paris comme à Lyon par sa beauté, par ses grâces, et par cette admirable modestie qui est l'apanage de sa vertu. Ainsi le premier mot de ce cruel vaudois était donc vrai : — *Elle vous échappe !* — Iréna sera à un autre, est à un autre ; toute cette histoire est vraisemblable, elle est vraie : impossible d'élever là-dessus le moindre doute. Ce sentiment, cette conviction saisit l'âme de Robert comme un serpent, la mord, la déchire, l'enlace ; il sent tour à tour son cœur froid comme la glace, brûlant comme l'eau bouillante ; il rougit, il pâlit ; ses yeux se brouillent, ses dents claquent ; il éprouve un véritable transport, qui lui ôte un moment la conscience de lui-même.

Et, pendant ce temps-là, Godefroi de la Mure subissait un tourment du même genre et à la même occasion. Ainsi, sans s'être vus, ces deux jeunes gens étaient en proie à cette terrible passion de la jalousie ; et par une singularité vraiment étrange, ni l'un ni l'autre ne pouvaient espérer le mot capable de les guérir : puisque la jeune fille, objet de leur affection, s'était mise elle-même dans l'impossibilité de le prononcer.

Ils avaient ainsi devant eux six mois, huit mois peut-être, pour endurer leur supplice.

Robert revint enfin à lui.

— Tout ce que tu as entendu là peut être vrai. Il est inutile de se roidir contre les événements; les mots ne détruisent point les choses. Réflexion faite, les gens que tu as entendus étaient probablement bien informés. Alors... tu es quitte.

— Résolution précipitée, Messire. Pourquoi vous jeter ainsi d'un extrême à l'autre? Si cette rumeur a une apparence de vérité, elle peut cependant n'être que vraisemblable. Qui vous empêche de recourir à la source? Je vous ai indiqué la maison; informez-vous, faites-vous informer; cela ne coûte pas beaucoup.

— Que chercherais-je? Le clou qui doit me percer l'âme. C'est inutile. Oui, oui, de la Mure... cela paraît clair: un croisé, un preux, un courtisan, un... J'en mettrais deux doigts à couper. C'est étonnant que je n'y aie pas songé, plus étonnant encore que je n'en aie pas entendu parler. Quatre ans, dis-tu?... Si j'avais su cela il y a quatre ans, tout se serait passé autrement; j'aurais dressé un autre plan, pris d'autres précautions. C'est un parti pris: tu es quitte... Il est trop tard, trop tard.

— Il peut être quelquefois tard, comme dit cette jeune fille, mais jamais trop tard. Après les moyens, restent encore les moyens; après la douceur, la force. Un homme de caractère est rarement à bout de voies.

— Que veux-tu dire?

— Ce que vous disiez vous-même, il y a quelques jours, et ce à quoi vous paraissez ne plus songer aujourd'hui. On s'aperçoit que vous êtes jeune...

— Eh bien! voyons, explique ce que tu ferais à ma place. Je veux pour un instant m'en rapporter à ta sagesse.

— Pourquoi suis-je ici? répliqua le vaudois. A quel dessein joué-je le rôle si fatigant, si pénible, de contract? C'est à vous de le dire.

— C'est vrai : je ne puis oublier que je songeais à employer la douceur d'abord, la violence ensuite. L'*Amer* nous l'avait conseillé, et c'est toi qu'il désignait pour......

— Ce n'est pas la première fois qu'il a donné ce conseil, ni la première fois qu'on s'en est bien trouvé. Le jeune sire de Rocheplate pourrait vous dire à qui il doit le bonheur

— Le bonheur ! Crois-tu que je pourrais le trouver ainsi ? Non : cette jeune âme ne se plierait point à une pareille situation. Comme l'oiseau des bois, elle gémirait en silence dans sa cage, souffrirait sans se plaindre et mourrait de consomption et de tristesse. Ah ! Pavollas, tu ne la connais pas.

— Mieux que vous, repartit le sectaire, avec cet indicible sourire, si plein de sarcasme et de malice. C'est vous qui ne savez pas ce que c'est qu'un cœur de femme. Thècle de Roche-sur-Yon n'était pas moins pieuse, pas moins douce que votre Iréna ; on ne la vantait pas moins pour sa simplicité, son amour de la retraite, sa tendre dévotion, son attachement à ses parents et à son nid natal. Et pourtant...

— Tu m'as déjà raconté cela ; répète-le donc encore, je t'en prie.

— O Dieu des pauvres ! ce fut la chose du monde la plus simple. Othe de Rocheplate l'aimait, en était fou, savait qu'elle était courtisée, demandée, peut-être promise, et il voulait l'avoir, et il avait juré qu'elle n'appartiendrait point à un autre qu'à lui. Mais comment faire ? La jeune fille habitait un château fort, était soigneusement gardée, ne sortait jamais ou ne sortait qu'à cheval et accompagnée d'un écuyer. Vous voyez que c'était pièce difficile à saisir. Et cependant cela ne souffrit aucune difficulté ; les épaules que voici emportèrent le précieux fardeau.

— Comment fîtes-vous, enfin ? Comment pûtes-vous l'attirer à l'écart, et la séparer de son écuyer ?

— Elle en avait deux ce jour-là, elle en avait trois même. Mais voyez, jeune homme, il y a toujours un piége à tendre

à ces pauvres créatures, et elles y donnent toujours : la charité. Offrez-leur l'amorce d'une œuvre de miséricorde et elles y mordront, comme un innocent oiseau mord à l'appât. Thècle de Roche-sur-Yon, quoique fille d'un père très-dur, avait un cœur très-tendre, très-accessible à la pitié : c'était donc par là qu'il fallait la prendre. L'*Amer*, mon maître, avait eu quelques relations avec la maison de Rocheplate (avec qui, avec quoi n'en a-t-il pas eu?). Il savait, en particulier, que le jeune Othe languissait d'amour pour cette vierge; l'abordant un jour dans les champs, à une heure où le malheureux s'abandonnait à son chagrin, il lui dit : — Messire Othe, combien voulez-vous me donner et vous l'aurez? — De quoi parles-tu? Qui es-tu? — Un misérable, mais un homme qui peut vous rendre heureux. — Que veux-tu dire? De quoi te mêles-tu? Explique-toi. — L'explication fut courte, mais nette et précise. Le pauvre malade comprit qu'il avait affaire à un homme aussi énergique qu'habile et fécond en ressources. Et à quoi n'est pas disposé un amant malheureux? Devant quelle mesure recule-t-il? Le plan de l'*Amer* frappe Othe de Rocheplate par sa simplicité. Et cet étranger, cet audacieux, ce mendiant qu'il eût repoussé du pied dans tout autre cas, il l'accueillit comme un ami, comme un sauveur. La convention fut faite, et..... le tour exécuté.

— Comment cela?

— Un soir l'*Amer* se couche à la porte du château de Roche-sur-Yon. Il est vêtu de haillons et évanoui de faim. Un archer essaie de le rappeler à la vie, et n'y peut réussir. La pucelle entend du bruit, en demande la cause, et vient. Elle fait transporter le malheureux dans une chambre; peu à peu il revient à la vie; mais il est endolori, affaibli, épuisé. On le garde deux jours, après lesquels il se sent, ou croit se sentir assez fort pour reprendre son chemin. En vain l'exhorte-t-on à attendre un jour encore : sa femme, ses enfants l'attendent; il doit partir. Mais, le même soir, un bûcheron rapporte au

château qu'il a trouvé étendu sous un chêne le mendiant qu'on a accueilli la veille. La jeune fille s'émeut; c'est à l'entrée du bois, elle veut y aller sans en parler à ses parents, qui ne la laisseraient point partir à pareille heure. Trois écuyers ont ordre de la suivre. A l'endroit désigné, elle ne trouve plus le malade, mais... votre serviteur. — Où est ce malheureux? me demande-t-elle. — A vingt pas dans ce bois, noble pucelle; il meurt de faiblesse. Je lui ai fait un abri, pour qu'il y rende le dernier soupir. — Elle s'élance à bas de son cheval, donne la bride à un des écuyers, en les priant d'attendre. Je la conduisis dans ce fourré épais, à vingt pas, puis à trente pas, puis à cent pas. Le reste du chemin, elle le fit sur mes épaules. Mais un solide bâillon empêchait sa voix, sa faible voix d'éveiller les plus voisins échos. Un quart d'heure après, un cheval vigoureux l'emportait, et elle était au pouvoir de son amant.

— Et puis? et puis?

— Il faudrait maintenant demander aux échos du château de Rocheplate s'ils ont jamais entendu un rire plus franc, des chants plus joyeux que ceux de Thècle de Roche-sur-Yon. Jamais femme plus heureuse, jamais châtelaine plus honorée, plus enviée et plus digne de l'être. On la cite à vingt lieues à la ronde comme l'épouse et la mère la plus satisfaite, comme le modèle le plus accompli de la félicité domestique. Ce sera tout dire si j'ajoute que m'ayant rencontré un jour sur sa route, elle me reconnut et me donna un sou d'or, en me disant : — C'est à toi que je dois mon bonheur.

— Ah! reprit de Varey en soupirant, j'ai presque peine à le croire. Cependant j'ai ouï dire que la dame de Rocheplate est heureuse; oui, je l'ai entendu dire. On a parlé à Lyon de son enlèvement; mais on croyait qu'elle avait été conduite en pays étranger.

— Sans aucun doute; il fallait bien laisser à la colère du sire de Rocheplate le temps de se calmer. Et, en vérité, cela

n'a guères duré. Le premier feu fut violent ; mais ce qui est violent ne dure pas. Trois mois ne s'étaient pas passés que le jeune couple rentrait ; le sire était calme comme un agneau et heureux d'embrasser sa fille et son gendre. Il est vrai que Othe de Rocheplate était un beau et charmant jeune homme, plein de déférence et d'amabilité, et vraiment idolâtre de sa femme. Mais vous... vous manque-t-il quelque chose pour plaire ? Et croyez-vous que l'amour-propre de ce bourgeois ne sera pas bien vite flatté, bien vite réconcilié avec le procédé dont vous aurez usé envers sa fille ? Et elle, ne pensez-vous pas qu'elle aura bientôt retrouvé ses affections d'enfance, accepté son sort et fait de nécessité vertu ? Vous connaissez bien mal, alors, le cœur d'une femme ; Messire de Varey, vous êtes encore jeune et inexpérimenté dans la vie. Si vous...

— N'insiste pas, malheureux, n'insiste pas ! s'écria Robert, comme hors de lui-même. Ta voix ne trouve malheureusement que trop d'échos dans mon sein.

— Et pourquoi trop ? Peut-on prêter trop d'attention à la voix de l'expérience, qui fut toujours celle de la sagesse ?

— En voilà assez. Je voudrais prendre ce parti violent et n'ose. Tu ne vois pas que les circonstances ne sont pas les mêmes. Autant le trait d'audace a réussi à Othe de Rocheplate, autant il me réussirait mal... peut-être. Le père de Thècle céda après trois mois, dis-tu. Eh bien ! cet entêté de Lutou ne céderait pas au bout de trois ans, de dix ans, de cent ans, s'il pouvait les vivre. Prends pour exemple la haine qu'il a vouée à mon père : loin de s'affaiblir, elle ne fait que croître de jour en jour.

— Oui, mais l'acte de votre père a causé la mort de son fils, tandis que le vôtre ferait le bonheur de sa fille. Sentez-vous la différence ?

— Rendrais-je sa fille heureuse ? Oh ! s'il ne fallait pour cela que de l'affection, des soins, de la déférence, du respect, de la tendresse, oui, elle serait heureuse, plus que Thècle de

Roche-sur-Yon, plus que quelle femme que ce soit. Mais s'accommoderait-elle, encore une fois, de ce rapt audacieux ? Digérerait-elle jamais ce qu'elle regarderait comme un odieux attentat, comme une insulte à sa vertu ? Au lieu d'ouvrir son cœur à la joie, au bonheur, ne le fermerait-elle pas par une tristesse obstinée ? Ne se consumerait-elle pas dans le désespoir et les larmes ?

Le sectaire s'aperçut que plus il insisterait sur sa thèse, plus Robert mettrait d'ardeur à la contredire : en vertu de ce principe qui fait que l'homme passionné s'obstine dans son opinion, à proportion des efforts qu'on fait pour l'en détourner. Prenant donc une autre route et un autre langage :

— Vous avez raison, reprit-il, je ne pesais pas assez cette différence : l'orgueil aristocratique plie quelquefois, l'orgueil bourgeois jamais. Un seigneur finit par céder à la raison, un roturier ne croit jamais qu'à sa sagesse. Je reconnais qu'entre Walfred de Rocheplate et Pierre de Ville il y a l'épaisseur d'un monde. Je n'insiste donc pas ; je retire même le conseil que je vous avais donné. Maintenant...

— Eh bien ! où vas-tu ? Tu t'en vas ?

— Mon rôle est fini ; je n'ai plus rien à faire. Si elle a la simplicité de la colombe, elle a aussi la prudence du serpent. Quand je mentirais ici toute l'année, je ne la persuaderais pas, et encore moins son entêté de père, que c'est moi qui ai donné le coup mortel à l'enfant qu'ils pleurent. Je parierais volontiers qu'avant peu de temps elle sera aussi incrédule sur le compte de mes souffrances que ce vieux rusé de frère Porphyrien. Ainsi je crois inutile de jouer cette comédie plus longtemps, et je... m'en vais.

— Attends donc un peu ; ne sois pas si pressé. Que penses-tu que je doive faire ?

— Renoncer à cette folie.

— Appelles-tu cela une folie ?

— J'appelle folie un désir qu'on nourrit, qu'on entretient,

qu'on caresse, quand on ne peut ou ne veut pas l'accomplir. Le vieux troubadour, Amador, affaibli et cassé par l'âge n'avait plus qu'une passion : embrasser la lune. Bien des fois je l'ai vu assis en contemplation devant l'astre des nuits, et chantant à demi-voix des airs mélancoliques qu'il accompagnait de son luth. Je l'ai vu aussi, jetant au loin son instrument, élever les bras avec transport vers sa céleste amante, et la prier ardemment de descendre ; puis serrer ses mains sur sa poitrine et poser un baiser sur l'orbe pâle et silencieux ; puis, s'apercevant qu'il n'avait saisi qu'une ombre, recommencer ses plaintes langoureuses et ses soupirs. Il est mort dans un fossé, les yeux fixés sur la lune ; et quelques-uns croient que c'est un élan d'amour qui a brisé le dernier fil de sa vie. Appellerez-vous au moins cela une folie ?

— Tais-toi, cruel ; n'insulte pas à ma douleur par tes ignobles comparaisons.

— Je ne compare rien ; je raconte. Mais tant de sottises que vous puissiez me dire, vous n'en comprendrez pas moins qu'il y a un certain rapprochement entre ce vieux troubadour, épris de la lune qu'il ne peut décrocher de ses bras longs et maigres, parce qu'elle est clouée à la voûte du ciel ; et certain jeune gentil homme épris d'un autre astre, qu'il pourrait...

— Et tu l'enlèverais ? dit brusquement Robert, l'œil enflammé.

— Pourquoi non, puisque ce serait pour son bonheur et le vôtre ? Nous avons si bien réussi la première fois que nous n'hésiterions pas à en tenter une seconde.

— Et où la saisirais-tu ?

— O Dieu des pauvres ! eh ! mais ici, là, en quel endroit vous voudrez. Certes ! c'est un oiseau facile à prendre ; on ne voit qu'elle dans les hospices.

— Et où la conduire ?

— Il ne manque sûrement pas d'asile, de château, de maison, de chaumière, de couvent, où vous puissiez la déposer.

Et si la Suisse ou l'Italie vous attire, eh bien ! la Suisse et l'Italie. C'est l'affaire d'un bon cheval et de quelques jours de trot. Après cela, prenez que je n'ai rien dit : vous n'êtes certainement pas obligé de rendre cette jeune fille heureuse malgré elle, ni de faire sortir son père de la crotte. Et même si vous avez du plaisir, comme le vieil Amador, à contempler la lune de loin... de loin... de loin...

— Ne t'en va donc pas... Arrête!.. Misérable, tu me séduis. Et si je manque mon coup? si absolument elle ne veut pas m'accepter pour époux, qu'arrivera-t-il?

— Deux choses fort simples : vous la renverrez à Pierre Lutou, et vous vous en irez guerroyer quelque part, ou chercher une nouvelle lune plus aisée à décrocher que celle du troubadour. Voilà.

Robert de Varey, comme tous les hommes qu'une violente passion tourmente et qui veulent la satisfaire à tout prix, en était à consulter, à écouter l'homme le plus méprisable, et à balancer les moyens les plus honteux et les plus répugnants pour son honnêteté naturelle. Or, en pareille matière, délibérer c'est être bien près de la chute, si ce n'est pas être déjà tombé. Après un court moment d'hesitation :

— Eh bien ! oui, va-t-en, sors d'ici, où tu n'as en réalité plus rien à faire. Son vœu nous donne encore une certaine latitude pour dresser nos plans. D'abord il faut que tu cherches à savoir le vrai sur de la Mure. Prie l'*Amer* de s'en mêler. De mon côté je ne négligerai rien pour arriver à la découverte de la vérité. Après cela et en conséquence de cela, nous aviserons.

— Eh ! voyez donc, reprit le faux contract, si le jour où vous la retiriez de dessous les pieds des chevaux des Templiers, vous aviez eu quelque bonne idée comme celle-ci, c'était une affaire faite : vous la jetiez sur la croupe d'un cheval et vous vous enfuyiez au galop, sans que personne y fît attention. En une nuit, vous mettiez entre Lutou et vous une distance rai-

sonnable ; et avant que le pauvre diable n'eût eu le temps de respirer et de crier, le cœur de votre femme était gagné, et vous étiez heureux tous les deux et Pierre Lutou par dessus... quoiqu'il ne le mérite guère.

— Assez. Ne fouille pas méchamment dans les plaies que tu fais. C'est convenu. Vois l'*Amer*, confère avec lui ; mettez-vous aux écoutes, et tenez-moi au courant de vos démarches et de vos découvertes. Mais surtout le secret le plus rigoureux : le succès et votre récompense sont à ce prix.

XXVII

L'ÉCRIN.

Pierre de Ville, disions-nous, causait gaîment avec sa fille quand le page arriva. C'était son bonheur de jouir de la conversation de cette aimable enfant dans les rares moments qu'elle ne consacrait pas à ses exercices de piété, à la visite des hospices et aux soins du ménage. Comme un avare recueille les plus minimes pièces de monnaie pour en grossir son trésor, ainsi le brave père ramassait (c'étaient ses termes) les miettes de la table de son Iréna. Il ne se lassait ni de la voir ni de l'entendre ; le son de sa voix était pour lui comme une musique ; il admirait sa beauté, la grâce avec laquelle elle faisait tout ce qu'elle faisait ; et se rengorgeant d'un doux orgueil, il se disait : — Oui, il serait difficile de lui trouver une égale, impossible de lui trouver une supérieure. Je ne m'étonne pas que les de Varey et les de la Mure l'ambitionnent pour leur fille ; il en viendra sans doute bien d'autres ; nous ne serons embarrassés que du choix. Mais rien ne presse. Attendons, attendons. Je suis presque bien aise maintenant qu'elle se soit engagée par un vœu ; il me semble que ce vœu est comme un mur qui la cache à demi pour mieux piquer la curiosité, et du haut duquel elle peut à loisir examiner les passants, c'est-à-dire les prétendants. Si je ne la savais si pieuse, je croirais qu'elle a agi par finesse. Ah ! rusée, tu as plus d'esprit dans ton petit doigt qu'eux tous ensemble dans leur corps. Oui, oui, tu veux te réserver le choix ; tu veux prendre tes mesures, avant de jeter ton hameçon. Eh bien ! crois-moi : tu prendras

lequel tu voudras de ces gros poissons. Mais ne te presse pas : je suis de ton avis maintenant.

De Ville s'entretenait souvent avec lui-même dans ce sens-là. Mais il n'est pas indiscret de donner un petit bout de la conversation qu'il avait en ce moment avec Iréna.

— Oui, mon père, quelque souci, quelque préoccupation le travaille. Il a perdu, ce me semble, l'air franc et ouvert qu'il avait au commencement; son sourire est plutôt triste que gai, et un voile de deuil paraît s'être abaissé sur ses traits. Voilà, du moins, ce que je pense et comment je vois. Il est fort possible que je me trompe.

— La gravité, je te l'ai déjà dit, est dans la nature des orientaux. Il y a moins de distance de leur pays au nôtre que de notre caractère au leur. Après cela, il peut avoir l'esprit occupé de sa mission, des graves dangers que court son peuple, et du succès très-douteux qu'il peut espérer. Il a déjà eu une audience du Saint-Père et rien ne transpire du résultat. On conçoit que, dans une telle situation, à la veille peut-être d'être envahi par les Musulmans et privé de son trône (il aspire, tu le sais, au trône de son oncle), on conçoit, dis-je, que Saphiz paraisse préoccupé. En tout cas il est fort content de l'hospitalité que tu sais lui préparer ; et il ne me voit jamais sans me dire, dans son style emphatique : — Remerciez la vierge qui est belle comme la lune, brillante comme le soleil, et pure comme les étoiles. — C'est le genre de ces orientaux, qui ne savent jamais dire la moindre chose sans un fracas de mots plus pompeux les uns que les autres.

— Je le remercie de sa bienveillance et lui renvoie ses compliments. Mais je suppose que sa mélancolie a une autre cause que des soucis d'Etat. Mon père, il était à l'église de Saint-Jean, au grand office du dimanche dernier, où le Saint-Père officiait. Impossible de vous dire quel air d'étonnement se peignait sur sa figure. Ceux qui l'approchaient de plus près assurent qu'il a versé des larmes abondantes.

— Je le crois volontiers. Le spectacle des cérémonies catholiques, surtout quand elles se font avec une telle pompe, est bien propre à faire impression sur ces esprits à demi-barbares, pour qui tout y est nouveau et mystérieux.

— Et rentrant encore le soir dans l'église des Cordeliers, j'ai vu Saphiz, je pourrais dire en contemplation devant l'austère figure de frère Bonaventure qui y priait dans les douceurs de l'extase. En vérité, la physionomie de ce pauvre jeune homme semblait refléter celle du grand solitaire. Non, il n'est pas possible qu'il n'y ait pas là-dessous quelque travail de la grâce. Et qui sait si Dieu ne lui a pas ménagé son voyage à Lyon pour l'éclairer sur la vraie foi? O mon père! comme je serais heureuse d'apprendre qu'il en est ainsi, que tous ces pauvres idolâtres sont désireux de connaître notre religion! Un secret pressentiment me dit qu'ils ne s'en retourneront pas tous païens.

— Tu es vraiment dévorée d'un terrible zèle, Iréna, je crois que tu vas bientôt embrasser le monde entier dans l'ardeur de ta propagande. Ne pourrais-tu pas t'occuper un peu plus de tes propres affaires, et un peu moins de celles des autres? Tout n'en irait que mieux, ce me semble.

— Assurément, bon père, tout mon zèle est bien peu de chose; je me figure que je ne suis au milieu des grands évènements qui se passent et vont se passer à Lyon, que comme un petit insecte, bien obscur, bien caché dans son trou. Mais je sais que rien de ce qui a Dieu pour objet ne peut être petit. Oh! le salut des âmes! Le salut d'une âme, seulement! Quelle grande et belle chose! surtout si cette âme est d'une trempe plus haute, si elle peut exercer de l'influence autour d'elle! Il ne faudrait peut-être que la conversion de ce jeune prince Saphiz pour opérer celles de toute la Tartarie. Oui, certainement je prierai pour lui, et de tout mon cœur.

Ce dernier mot expirait sur ses lèvres quand le page Méry entra non plus en cérémonie, mais avec le sans-gêne naturel

d'un ami qui vient voir un ami. Il tenait un petit paquet sous son bras.

— Pardon, Messire, et vous surtout, noble demoiselle, si je viens ainsi à l'improviste. Vous avez là un honnête domestique qui, me prenant pour un ami de la maison, m'introduit sans m'annoncer. Que Dieu le lui rende! Cela me procure le plaisir de vous voir tous les deux, et c'est justement ce dont j'ai besoin.

— Comme que vous entriez et à quelque heure que vous veniez, vous serez le bien-venu, illustre page, répondit de Ville, en lui poussant un fauteuil de velours. Je m'estime fort honoré d'être traité d'ami par vous. Je vous prie de croire que ma maison vous est toujours ouverte.

— C'est une faveur qui a d'autant plus de prix qu'elle n'est pas accordée à tout le monde, répliqua Méry, en lançant un coup d'œil sur Iréna. Pourtant j'en userai peu : tout mon temps étant pris par le devoir, il ne m'en reste plus pour l'amitié.

— En effet, on dit que Monsieur le roi est extrêmement actif.

— On ne saurait s'en faire idée. Du reste il tient cela de son illustre père, qui n'avait pas un moment de repos, pour ainsi dire, et n'en laissait à personne.

— Allons! vous aviez au moins le temps où il disait ses prières, et ce n'était pas peu de chose, si l'on en croit la chronique.

— C'est vrai : le roi Louis priait de longues heures, la nuit surtout; mais ne vous figurez pas pour autant que les affaires chômassent. Non, certes! la besogne était taillée à chacun, et chacun devait l'avoir faite à l'heure dite.

— J'aime cela: l'exactitude et l'activité vont à tout le monde, mais surtout aux rois. Voyez un négociant : que fera-t-il s'il n'est actif et exact? Rien, absolument rien. J'en sais quelque chose, moi, qui n'ai un peu de fortune que parce que mon grand-père et mon père ont possédé ces deux qualités, et que je me suis fait un devoir de marcher sur leurs traces; tandis que j'ai vu tant de négociants dépérir, couler à fond,

pour en avoir manqué. Eh bien! je me figure que les rois sont comme de grands négociants qui ont d'immenses affaires sur les bras, et ne peuvent les expédier toutes sans un très-grand déploiement d'assiduité et de travail. Me trompé-je en cela?

— Non, non! Mais il n'y a pas rien que le roi qui travaille: tout ce qui l'entoure doit aussi participer à son activité. Une cour, Messire, c'est comme une grande machine dont les rouages sont en mouvement, et ne peuvent même aller l'un sans l'autre.

— Et moi qui me figurais que les cours étaient l'asile des fainéants! Tout petit enfant j'entendais mon grand-père dire souvent à l'un de ses employés dont la diligence ne le satisfaisait pas: — Grand paresseux, tu n'es bon que pour être à la cour.

— Il y a des cours où la fainéantise et la mollesse sont la règle et le travail l'exception. Mais je vous assure qu'il n'en était pas ainsi chez le roi Louis, et qu'il n'en est point ainsi chez son fils. Pour mon propre compte, je n'ai pas une heure de relâche de toute la journée, et souvent de toute la nuit.

— Je vous plains et vous félicite tout à la fois. Si c'est là comme une sorte de martyre perpétuel, tout au moins pouvez-vous chaque soir vous rendre ce témoignage que votre temps a été bien rempli. Vous n'encourez donc pas les anathèmes que le père Valérius, des Augustins, faisait retentir l'autre jour à l'occasion du texte: *Quid statis hic tota die otiosi* (1)?

— Non, je l'espère. Mais sans doute la divine Justice retrouvera bien son compte sur d'autres points. Malheureusement si notre vie est occupée elle est aussi fort dissipée. Tout le monde n'a pas le talent du roi Louis, de rester uni à Dieu au milieu des occupations les plus distrayantes.

— Allons! allons! noble écuyer; vous porterez, je crois, gaîment votre paquet au dernier jugement. A propos, au mi-

(1) Pourquoi vous tenez-vous là oisifs tout le jour. (*Matth.*, XX, 6.)

lieu de ses grandes affaires, le roi pense-t-il un peu à nous?

— Beaucoup. Il a presque constamment dans les mains le mémoire qui concerne les questions en litige. On a remarqué même qu'il n'a encore voulu recevoir les chanoines et leurs officiers qu'en corps : bien que plusieurs soient venus lui demander une audience particulière.

— Très-bien! Qu'il se tienne en garde contre ces langues mielleuses et habiles, notamment contre l'obeancier de Saint-Just et le prévôt de Saint-Jean. Je signale aussi le chanoine Gaudemar, parent des Varey.

— Je ne sais si je me trompe : mais je crois déjà avoir été chargé d'éconduire ces divers personnages, ou au moins ce Gaudemar...

— Tant mieux ! un vrai serpent, un être astucieux, s'il en fut. Je serais bien content que le roi ne le vît pas avant que le corps de la ville n'eût été admis par sa Majesté. Pensez-vous que l'audience tardera beaucoup?

— Je ne le crois pas. Le roi ne me communique guères ses intentions que le jour même, et quelquefois un moment avant l'exécution. Mais il met tant d'assiduité à lire votre gros manuscrit que...

— C'est qu'il y a de quoi occuper, même une forte tête. La rédaction est du notaire Chargey; mais le fond est de nous, je pourrais même dire sans orgueil, de moi : car j'ai fourni la majeure partie des arguments et des faits. Il est impossible que le prince n'en soit pas frappé.

— Cependant quelques explications lui sont encore nécessaires; et comme il sait que vous êtes le représentant le plus éclairé et le plus ardent des intérêts de la ville, il désire vous voir en particulier. Je viens même pour vous le dire.

— C'est bien de l'honneur que me fait sa Majesté. Mais je puis attester que j'userai avec elle d'une entière franchise.

— Vous lui ferez grand plaisir. Il faut que la vérité, et non la flatterie, parle à l'oreille des rois.

— Je suis maintenant fâché que tous ces chanoines ne soient pas venus les uns après les autres conter leurs sornettes au prince : j'aurais pu tout renverser d'une seule fois.

— Que leurs objections soient réfutées d'avance ou après coup, cela importe peu. Le roi n'est pas homme à oublier rien d'important de ce qu'on lui aura dit. Comme sa Majesté sait que vous avez de la répugnance à entrer au cloître Saint-Just, elle vous fait savoir que demain, après avoir assisté aux vêpres de la cathédrale, elle donnera audience dans la grande salle du chapitre de Saint-Jean. Veuillez donc vous y trouver.

— Très-certainement, honnête page, je m'y trouverai. En vérité, je suis confus de la bienveillance que ce grand prince me témoigne.

— Et pour comble de bonté, le roi désire que vous soyez accompagné de votre fille. Je demande pardon à cette noble vierge, si je blesse en ceci sa modestie ; mais sa Majesté désire qu'elle lui soit présentée.

Iréna changea de couleur ; son embarras était extrême.

— Tu entends, ma fille ? dit de Ville avec un air de triomphe. J'espère que voilà une distinction à laquelle tu seras sensible.

— D'autant plus, reprit le page, qu'elle est accordée à bien peu de personnes. Car voici la première commission de ce genre que j'aie eu à remplir ; et je suis bien heureux que ce soit à l'égard de la fille d'un citoyen aussi distingué.

— Je vous remercie, illustre officier, répond de Ville en s'inclinant. Je n'ai point la prétention de m'attribuer cet honneur, non plus qu'à ma fille. C'est évidemment à mon attachement aux intérêts de la cité que j'en suis redevable. Le roi veut récompenser en moi un zèle aussi solide qu'étendu. Sous ce rapport j'en suis fier, au nom de ma chère patrie, honorée dans un de ses citoyens.

— Vous viendrez donc, Messire, et cette jeune fille aussi ? Ayez la bonté de me le dire ; car il faut que je puisse rendre compte de mon message.

— Tu entends, petite ? Que dis-tu à cela ? Pour moi il n'y a pas de doute que je me rendrai à l'audience du prince. Mais toi?

La timide jeune fille se repentait fort d'être restée là ; mais elle ne prévoyait pas un tel embarras. Cependant la simplicité qui était dans son naturel, lui indiquait assez ordinairement le chemin à suivre pour résoudre une difficulté.

— Assurément, répondit-elle, je suis bien sensible à la bonté du roi. Je n'ose même croire qu'il ait daigné s'occuper de ma chétive personne ; ce que vous me dites-là, illustre page, m'étonne au delà de toute expression. Mais il conviendrait peu à une jeune fille de mon âge de paraître devant ce grand prince.

— Si cela ne convenait point, noble demoiselle, le roi ne l'eût pas demandé. Personne ne connaît et ne respecte les convenances comme le fils du saint roi Louis. Je puis vous assurer qu'il a été élevé à bonne école.

— Je n'en doute point. Mais Monsieur Philippe de France (si tant est qu'il ait daigné jeter un regard sur ma personne) ne se souvient pas assez que je ne suis qu'une fille du peuple.

— Et c'est ta gloire, chérie, répliqua ici son père, d'un ton satisfait. C'est vrai : tu n'es point issue d'une race illustre, qui compte de longs siècles de gloire aristocratique. Mais tu sors d'une famille honorable, depuis longtemps adonnée au commerce, enrichie par de lents et pénibles efforts, et irréprochable en fait de probité et de loyauté. Ne trouves-tu pas que ce sont là d'assez beaux quartiers de noblesse? En rougirais-tu, par hasard? Envierais-tu le sort de quelque fille d'un haut et puissant seigneur ?

— Non, mon père, jamais. Vous savez assez combien je suis contente du sort que le bon Dieu m'a fait. Je ne l'échangerais certainement pour aucun autre. Mes sentiments vous sont assez connus là-dessus pour que je n'aie pas besoin d'insister.

— C'est vrai. Accepte donc alors l'honneur qui t'est fait, ou plutôt qui s'adresse en ta personne à la classe respectable dont tu fais partie.

— Mon père, je ne veux ni l'accepter ni le refuser, avant d'y avoir réfléchi.

— Et que dirai-je alors, noble demoiselle, à celui qui m'a envoyé ? demanda Méry.

— Vous direz de ma part à sa Majesté que je suis aussi reconnaissante que confuse de l'honneur qu'elle me fait, et que je demande cette nuit pour délibérer.

Là-dessus elle se leva, fit une fort gracieuse révérence, et rentra dans son cabinet.

Elle est charmante, Messire, votre fille ; elle a la beauté et la grâce d'un ange. Je ne m'étonne plus que l'on parle tant d'elle dans la ville de Lyon ; elle est vraiment bien digne de sa réputation.

— Ne me flattez pas, Messire. Si vous aviez vu mon fils à côté d'elle, vous auriez été certainement embarrassé de choisir. Il avait comme adolescent toutes les grâces qu'elle peut avoir comme jeune fille. C'étaient, ainsi que chacun se plaisait à le dire, deux roses sur la même branche. Hélas ! et un coup funeste me l'a enlevé à dix-huit ans ! à dix-huit ans ! quand il commençait à s'ouvrir à la vie ! quand je plaçais sur lui mes espérances ! quand... Ah ! si vous saviez comme ces souvenirs serrent le cœur ! C'est une intarissable source de larmes.

En effet la paupière de Pierre de Ville parut s'humecter.

— Laissez, laissez ces amères réminiscences, ami, et consolez-vous en songeant que si l'une de ces roses s'est flétrie, l'autre s'épanouit merveilleusement douce et belle. Oubliez ce qui a été, et ne songez qu'à ce qui est.

— C'est plus aisé à dire qu'à pratiquer, officier de la maison du roi. L'un me rappelle sans cesse l'autre : je ne saurais faire un pas dans la ville sans que tous les objets ne me rejettent le nom de cet enfant bien-aimé ; je ne saurais même considérer

la figure de cette pauvre petite, sans me rappeler celle de son frère. Et vous le savez : l'homme est ainsi fait qu'il regrette souvent plus le bien qu'il a perdu qu'il ne goûte celui dont il jouit encore.

— Pensez-vous, enfin, que votre fille vous accompagnera chez le roi ?

— J'aime à le croire, sans cependant trop y compter. Elle balancera dans sa petite sagesse les raisons pour et contre, et se décidera en conséquence. Je vous avouerai, du reste, que je la contrarie rarement : sachant avec quelle maturité au-dessus de son âge elle pèse chaque chose. Je serais cependant content qu'elle vînt avec moi. Mais...

— Eh bien ?

— Eh bien ! je me doute qu'elle se décidera pour la negative.

— Parce que ?

— Ceci est une question délicate, sur laquelle il faut bien reconnaître qu'elle n'a à consulter qu'elle-même. Depuis plusieurs mois elle tient à se soustraire aux regards des hommes ; elle s'est même engagée par vœu à n'avoir d'autres relations que celles que la charité et la stricte nécessité exigent. On ne la voit donc plus que dans les églises et dans les hôpitaux. Ainsi, par exemple, elle se fait une violence extrême pour se rendre aux répétitions du mystère qui se prépare. Vingt fois elle m'a prié et supplié de la dispenser de cette onéreuse corvée ; tous les jours pour ainsi dire elle en pleure. Mais j'ai tenu bon, non pour la contrarier, la chère petite, j'en serais au désespoir ; non encore par un vain motif d'amour-propre ; mais parce que le rôle principal qu'elle y joue est un hommage rendu par la ville au dévouement et au zèle de son père, et que rien ne m'est plus doux au cœur. Des rivales nombreuses et de haute volée lui ont disputé cette palme ; le corps de la ville la lui a décernée presque à l'unanimité. Eh bien ! voyez, noble page, on ne pouvait me faire un plaisir

plus sensible ; c'est la récompense la plus agréable que j'eusse jamais ambitionnée ; les peines que mon grand-père et mon père ont prises et que j'ai prises après eux pour les intérets de la ville, sont plus que payées par cette simple préférence accordée à ma bien-aimée Iréna.

— Elle lui était due à tous les titres. D'abord pour la beauté ; d'après le bruit public, il n'y a personne à lui comparer. Ensuite son mérite la place au-dessus de toutes les...

— Encore une fois, illustre officier, ne me flattez pas. Hélas ! l'orgueil paternel n'est déjà que trop sujet à s'enfler et à se faire illusion. Non, je ne veux point voir là un hommage à la beauté ni à la vertu de ma fille : ce seraient précisément ces raisons qui l'eussent fait écarter par la jalousie et la brigue. Non, encore une fois : il n'y a là dedans que l'expression d'un sentiment de reconnaissance, et aussi une pensée de dédommagement pour la perte de mon fils bien-aimé. Mais pour revenir au sujet qui nous occupait : je dis que ma fille Iréna s'est engagée par vœu jusqu'après la célébration du concile, à vivre uniquement dans la retraite et dans les œuvres de charité.

— Deviné-je sa pensée ? reprit Méry. Mais il me semble que c'est afin d'écarter les nombreux prétendants à sa main, et pour se donner le temps de réfléchir et de choisir.

— C'est à peu près cela. Il est vrai que... Mais il est inutile de parler de ces choses. C'est son secret à elle, et nul n'a le droit d'y pénétrer.

— Evidemment. Mais le bruit courait à Paris que ce choix était fait.

— A Paris ! Parle-t-on aussi de mon Iréna à Paris ?

— A Paris, c'est-à-dire à la cour. C'était chose admise que l'écuyer favori du roi avait des prétentions fondées à l'obtenir pour femme.

— Vous parlez de Godefroi de la Mure? Eh bien ! oui, il a été question de cela, je ne le nie pas. Ce jeune homme a long-

temps nourri le désir d'avoir ma fille, qu'il a beaucoup connue dans son enfance. Il n'y a cependant jamais eu rien de bien formel là-dessus. Peut-être ai-je montré quelque disposition à favoriser cette alliance ; j'avoue que j'aurais volontiers accepté Godefroi pour gendre. Chaque fois qu'il écrivait à sa famille, il ne manquait point de nous adresser ses compliments, et parfois même d'assez jolis cadeaux à ma fille. Je me suis donc fort avancé avec lui ; il m'est impossible de le nier.

— Et votre fille ?

— Elle a toujours gardé sa réserve. C'est dans sa nature. On ne trouverait pas à vingt lieues à la ronde une retenue pareille à la sienne. Aux choses aimables que faisait dire Godefroi, elle se contentait de sourire ; aux compliments trop marqués, elle fronçait le sourcil. Pour ce qui regarde les cadeaux, bracelets, colliers ou anneaux, je dois le dire (je le dirai à de la Mure lui-même), elle les vendait pour les pauvres. Et quand je lui en faisais des reproches, elle me répondait gaîment : — Je crois entrer dans les intentions de messire de la Mure, en faisant un si bon emploi de ses dons. Je suis sûre que ce sont des aumônes qu'il entend faire par mes mains : il était si généreux pour les pauvres quand il était petit ! — Que voulez-vous objecter à de pareilles raisons ?

— C'est une manière fort spirituelle de se débarrasser des importunités d'un amant. Assurément si le sire de la Mure a su cela, il a dû en conclure qu'on ne tenait pas plus à sa main qu'à ses cadeaux. Mais il faut bien qu'il n'en ait rien appris : car en venant à Lyon, il comptait, dit-on, faire ses noces, et enrichir la cour d'une beauté de plus.

— Il est plus pressé qu'elle, alors. Je répète que pour mon compte j'aurais vu cette alliance avec joie. Je l'ai dit cent fois au père. Quant à Iréna, je dois convenir qu'elle ne s'est jamais clairement expliquée là-dessus. Vous comprenez que je ne ferai aucune violence à ses goûts. Elle est bien jeune encore : seize ans ! Rien ne la presse de prendre un parti. Peut-être ai-je

eu tort de m'avancer ainsi et de nourrir trop fortement les espérances de Godefroi de la Mure. Si j'ai manqué en cela, je lui en demande excuse. J'espère qu'il ne voudra bien voir là dedans que l'expression du désir sincère que j'avais de voir conclure cette alliance.

— Mais tout est-il désespéré pour lui ? doit-il absolument y renoncer ?

— Je me garderai bien de le dire ; ce serait tomber dans l'excès opposé, c'est-à-dire le décourager mal à propos comme peut-être je l'ai prématurément encouragé. Tout ce que je puis affirmer c'est que jusqu'au moment où elle fit son vœu, Iréna souffrait qu'on lui parlât d'avoir Godefroi pour époux, et qu'elle se plaisait à dire que, de tous ses amis d'enfance, c'était lui qu'elle avait toujours le mieux aimé.

— C'est quelque chose, sans doute : mais c'est peu. L'amour, convenez-en, Messire de Ville, se manifeste plus vivement que cela ; il ne s'accommode guère des calculs de la froide raison.

— Oui, quand il se livre à son propre essor, à sa nature particulière. C'est un feu qui ne demande qu'à se montrer ; et cent exemples nous apprennent tous les jours qu'il peut causer d'affreux incendies. Mais quand il est contenu par la piété et modéré par la foi, ses allures sont plus graves et plus pacifiques ; il ne va plus comme un extravagant, comme un torrent débordé ; il s'efforce de se conformer à la volonté de Dieu, laquelle n'est jamais turbulente ni précipitée. Or c'est le cas chez ma fille Iréna. Depuis que cette enfant a l'âge de raison, je l'ai toujours vue si pieuse, si attentive à ne point déplaire à Dieu, à le consulter, pour tout, que je m'étonnerais qu'elle se départît de cette règle dans l'affaire la plus importante de la vie, le mariage. Je sais parfaitement qu'une telle conduite doit paraître au moins bizarre aux yeux du monde ; et que tel et tel de ces vifs chevaliers, si impatients dans leurs désirs, si impétueux dans leurs volontés, ne doivent guère s'ac-

commoder de ces lenteurs ni de ces délais. Que voulez-vous ? C'est à eux à voir. S'ils veulent ma fille, qu'ils la prennent comme elle est. Ah ! je comprendrais qu'ils s'en détournassent avec mépris, si cette conduite était dictée par le caprice ou l'effet d'un jeu malhonnête. Mais quand elle se puise dans la conscience, dans la piété la plus pure, je veux qu'on la respecte. Comme je vous l'ai dit, noble page, c'est à prendre ou à laisser. Si ma fille veut se fixer un terme avant de répondre aux propositions de mariage qu'on peut lui faire, elle en est parfaitement libre. Je n'ai poiut dicté, point conseillé sa résolution ; elle m'a même contrarié, je l'avoue ; mais, encore une fois, je n'ai point à me mêler d'une affaire de conscience, et ma fille est assez grande pour savoir ce qu'elle a à faire.

— Rien de plus juste. Ce n'en est pas moins une chose fort drôle que ces amants suspendus au croc, et ne pouvant en aucune façon éclaircir leur sort. Je suis sûr qu'on rira fort à Paris de la déconvenue de l'écuyer de la Mure. Car comme le roi se dispose à partir prochainement, il n'y aura sans doute pas moyen pour ce noble officier de savoir le mot de l'énigme.

— Cela est bien à craindre. Mais peut-être aussi s'est-il trop pressé de donner comme conclue une chose qui était seulement en train de négociation. En pareille matière, vous le savez, il est toujours sage d'attendre et imprudent de trop s'avancer.

— Et lui qui a manqué, dit-on, de si jolis mariages !

— Tant pis ! j'en suis bien fâché. Mais à supposer que ma fille donne sa main à un autre, il trouvera facilement de quoi se consoler ailleurs.

— A supposer, dites-vous ? Ce n'est donc encore pour vous qu'une supposition ? Le mot décisif n'est donc pas encore prononcé ?

— Non certes ! et rien ne me fait supposer qu'il doive être négatif. Je voudrais voir Godefroi de la Mure pour lui dire : — J'ai eu tort d'avancer trop vite ma parole ; vous avez eu tort de

trop vite vous féliciter du succès. Pardonnons-nous ces traits d'étourderie et... attendons.

— Voilà le langage que l'on pourrait tenir à la raison, et non à l'amour. Sans doute Godefroi de la Mure se résignerait à attendre encore six mois ou un an la célébration de son mariage; mais au moins, faudrait-il qu'il en eût la certitude, que la personne intéressée eût bien voulu lui dire : — Vous avez mon cœur; attendez un peu. — N'êtes-vous pas de cet avis, Messire?

— Régulièrement voilà ce qui devrait être. Mais je ne me lasse pas de vous dire que tout ceci doit se juger en dehors des règles communes. Qualifiez comme il vous plaira la conduite de ma fille; trouvez sa piété singulière, bizarre, extraordinaire, j'y consens. Mais, encore une fois, c'est à prendre ou à laisser. Elle n'en voudra pas, je l'espère, au noble Godefroi de la Mure s'il juge à propos de porter ses vues ailleurs.

- Alors, reprit Méry, je suppose qu'elle ne se rendra pas avec vous à l'audience du roi?

— Bien probablement; son plus grand souci est d'éviter les regards des hommes.

— Donc, ajouta le page, je vais remporter mon écrin.

— De quel écrin parlez-vous?

— Par saint Gervais et saint Protais! Messire, répondit Méry en ouvrant sa petite boite et en extrayant les bijoux qu'elle contenait, je crois que bien des beaux yeux se laisseraient éblouir à cet aspect. Il est probable que le jeune écuyer de sa Majesté ne s'imaginait pas qu'il aurait affaire à une âme si détachée, quand il achetait ces objets à grand prix, sur la terre sarrasine, dans l'espoir d'en orner celle qu'il appelait sa fiancée.

— Voilà, en effet, de merveilleux ornements, dit Pierre de Ville, comme fasciné par la vue de ces riches pierres précieuses.

— Et pourtant, vous en faites fi! Bien probablement votre fille ne jetterait là-dessus qu'un regard de dédain! Il faut avouer qu'elle n'est pas bâtie comme les autres. Combien de jeunes

personnes seraient fières de porter ces pierreries, et plus encore le nom d'un écuyer du roi !

— C'est hors de doute, illustre page. Je vous avoue naïvement que je n'eusse point été faché que cet honneur fût échu à ma fille. Mais, encore une fois sa volonté est à elle, et je ne la contrarierai point. Avez-vous, du reste, commission de Godefroi de lui offrir ces présents ?

— Positivement. Et même s'ils n'étaient point montés dans le goût de votre Iréna, j'avais ordre de la prier de désigner les changements qu'elle y désirerait, et de les porter au plus habile joaillier de la ville.

— C'est trop de bonté de la part de Godefroi de la Mure. J'en suis reconnaissant et confus. Mais...

— Mais ?

— Je ne saurais dire ce qu'en penserait ma fille, ou plutôt je sais parfaitement qu'elle ne s'en expliquerait pas. Elle a mis un sceau sur ses lèvres et rien ne le lui fera rompre.

— Mais un regard, un sourire, un geste, un mot échappé par surprise, suffiraient à dénoter le fond de sa pensée. Une acceptation enfin, l'acceptation pure et simple, ne serait-elle pas un indice évident, irrécusable de son consentement ? Car après tout on ne reçoit pas un cadeau d'un homme qu'on ne veut pas pour époux, surtout les choses étant au point où elles en sont.

— Cela dépend. Iréna, constamment préoccupée de la pensée des pauvres, pourrait encore s'imaginer que son ami d'enfance lui fait ce présent pour en faire l'usage qu'elle a fait des autres. La charité est si ingénieuse !

— En ce cas, elle le serait trop, permettez-moi de le dire. Je vois donc qu'il n'y a rien à faire : l'âme de votre fille est parquée, murée, comme il ne se peut mieux. Le plus simple est de remporter l'écrin.

— Ecoutez : que vous en coûterait-t-il de le laisser ? Je le présenterai à Iréna, j'étudierai la manière dont elle le recevra,

et je vous rendrai compte de tout. Il peut se faire que cette âme si bien murée, comme vous le dites, s'échappe cependant. Il faut si peu de chose pour trahir un sentiment !

— Vous le laisser de cette façon, à ce titre, cela dépasse mes pouvoirs. Je ne sais trop ce que l'écuyer de sa Majesté en penserait.

— Notez bien que je ne l'offrirai point à Iréna comme un cadeau fait, mais comme un cadeau à faire. En d'autres termes, je lui dirai ou lui ferai entendre : — Voilà qui est destiné à l'épouse de Godefroi de la Mure : cela te convient-il ?

— Sous cette condition, j'y puis consentir. Si même vous la décidiez à s'en parer pour venir à l'audience du roi, oh ! alors tout doute serait levé, et le sire de la Mure en serait au comble de la joie.

— De ceci je ne réponds pas. Ma fille court peu après la parure. Elle tenait de sa mère d'assez jolis bijoux ; elle les a vendus en grande partie pour ses pauvres. Elle prétend que le plus bel ornement qu'on puisse se procurer, ce sont les bénédictions des membres souffrants de Jésus-Christ.

— Sentiments héroïques, mais bien rares, et bien peu appréciés d'un certain nombre de personnes. Vertu poussée jusqu'à l'excès, s'il pouvait y avoir de l'excès dans la vertu. Enfin tout cela ne la rend que plus digne de l'estime et de l'affection de ceux qui prétendent à sa main. Au revoir, Messire. Je serai fort satisfait pour l'écuyer, si votre chère et belle enfant donne dans le piége innocent qui lui est tendu.

Quand le page fut parti, Pierre de Ville souriant se dit à lui-même.

— Le voilà revenu pourtant, ce fier chevalier ! L'amour l'a emporté sur l'orgueil. Il ne tient pas compte du soufflet que j'ai donné sur sa belle joue aristocratique ; et c'est encore une fille qu'il préfère à toutes les beautés que la cour a pu lui offrir. Il ne craint même pas de faire la première avance ; il n'attend pas que le roturier qui l'a blessé aille lui demander grâce. Main-

tenant... c'est à voir. Voilà un trésor qu'il dépose aux pieds d'Iréna : gage brillant de l'affection qu'il lui porte. Quand on va jusqu'au point de faire un cadeau de ce prix (surtout chez les de la Mure, qui n'ont jamais péché par excès de générosité), il est évident que la passion est montée bien haut. La chère enfant en fera ce qu'elle voudra. Peut-être le simple anneau de Robert lui plairait-il davantage. Je n'en sais rien ; mais elle n'ignore pas combien ce nom m'est odieux, et quelle peine j'éprouverais à le lui voir porter. Si... Passons là-dessus... En attendant, voilà dejà deux chevaliers à ses pieds. Ella n'a pas l'air de s'en soucier; mais sans doute elle y pense un peu au fond. Laissons-la à ses réflexions.

Pendant que l'heureux parvenu se glorifiait ainsi du triomphe de sa fille, la pauvre enfant s'affligeait de plus en plus du triste état de l'âme de son père. Elle s'apercevait que la question du concile, par exemple, ne l'intéressait que par ses accessoires ; que la présence du Pape lui était plus à charge qu'agréable, parce qu'il voyait plutôt en lui l'adversaire des intérêts de la ville que le chef spirituel des fidèles, préparant la réconciliation d'un grand nombre d'enfants séparés de l'Eglise. Sous ce rapport donc ses espérances étaient bien près de s'éteindre. L'influence de ces grands événements sur son père paraissait devoir être nulle. Restait toujours l'entrevue avec ses deux saints chéris, qu'elle comptait lui ménager. Mais quand ? comment? et avec quels résultats? C'était ce qu'elle ne pouvait conjecturer.

XXVIII.

FIN DE NON-RECEVOIR.

Pierre de Ville n'eut rien de plus pressé que de montrer à sa fille les merveilleux bijoux que le page avait déposés; mais sans lui dire d'abord à qui ils étaient destinés. Iréna exprima naïvement sa surprise : car si elle tenait peu à la parure, elle n'en était pas moins capable d'apprécier la valeur de pareils objets. Elle avoua n'avoir jamais rien vu d'aussi riche ni d'aussi artistement arrangé.

— Je suis de ton avis, petite. Il m'est arrivé de voir dans ma vie d'assez jolies pierreries ; mais jamais de cette eau ni de cet éclat. Tu sais combien les riches dames de Florence, de Pise et de l'Italie sont folles de parure ; mais je ne crois pas qu'aucune d'elles possède, ou ait jamais possédé, quelque chose d'aussi riche.

— Je n'en reviens vraiment pas d'étonnement. Et cet arrangement des pierres ! Quel art bizarre et charmant ! Ce n'est pas à Lyon qu'on les monterait ainsi.

— Voyons, enfant, essaie-les. Je voudrais voir quel effet cela produit.

— Je le ferai pour vous faire plaisir, mon père; car vous savez que je n'admire jamais mieux ces objets que quand je ne les porte pas.

Elle les essaya pourtant, et le père ravi la contemplait : ne sachant plus si sa beauté relevait ces bijoux, ou si ces bijoux relevaient sa beauté. Il ne put cependant obtenir qu'elle jetât

un coup d'œil sur son miroir. Quand elle vit que la curiosité de son père était satisfaite, elle les déposa.

— Que penserais-tu de la femme à qui de telles richesses appartiendraient?

— Si elle était vaniteuse, mon père, je la plaindrais: si elle était généreuse, je la féliciterais.

— Comment cela?

— Une femme vaine, mettant ses complaisances dans des objets aussi frivoles, offenserait Dieu, qui mérite seul nos affections et nos hommages. Mais si elle était généreuse, quelle abondante moisson elle pourrait faire pour les pauvres!

— Voilà une singulière reponse que tu me fais là. Bien probablement un mari qui achèterait une telle parure à sa femme, ne la lui donnerait pas pour la vendre; il serait même, je pense, bien choqué qu'elle s'en défît, quand ce serait pour une œuvre de charité.

— En ce cas, cet époux ne serait pas digne de sa femme. Il ne comprendrait pas que les vertus (la charité surtout, qui est la reine des vertus) sont les plus beaux, sont les seuls ornements d'une femme chrétienne. Ce n'est pas avec des bijoux, mais avec des bonnes œuvres, qu'il sera doux de se présenter au tribunal de Dieu.

— Pour ton compte, accepterais-tu ce présent avec plaisir?

— Non, mon père; il est trop beau pour moi. Une parure aussi riche ne peut convenir qu'à de grandes dames. Il faut que chacun reste dans sa condition.

— J'aime en toi cette modestie. Oui, il est ridicule à la femme d'un rang commun d'en vouloir sortir par l'éclat de sa toilette. Une chose n'est belle qu'à condition d'être à sa place. Tout le monde, par exemple, trouve assez plaisant, pour ne pas dire déplace, que la femme de cet étranger allemand, Hochstolz, affecte la mise d'une princesse. Mais, ma fille, si tu n'as qu'une origine obscure, un mariage avantageux peut te relever; la femme, tu le sais, suit la condition de son mari.

— La Providence en disposera, mon père. Je ne courrai point au-devant de ses desseins, pas plus que je n'y contreviendrai. En tout cas si Dieu me destine un mari capable de me faire de pareils cadeaux, je serai beaucoup plus contente de les employer au service des pauvres qu'à mon propre usage.

— Iréna, ce soir nous allons chez le roi ?

— Vous, mon père; mais non moi, s'il vous plaît. J'ai réfléchi à l'invitation du page, et il m'est venu plusieurs pensées là-dessus.

— Voyons! tu n'as pas l'habitude de cacher quelque chose à ton père.

— D'abord, j'ai peine à croire que sa Majesté ait réellement exprimé le désir de me voir. Je suis très-portée à croire, ou plutôt je suis convaincue, qu'elle n'y a pas même songé. Vous savez, mon père, avec quelle facilité on interprète les volontés d'un souverain.

— Eh! quoi donc, ma fille? qu'y aurait-t-il d'étonnant en cela? Le roi Philippe s'est informé de l'état de nos affaires (c'est même là le but de son voyage); il a ouï parler du zèle que j'ai déployé à les soutenir; il a vu mon nom cité vingt fois dans le mémoire qui lui est soumis; il sait que j'ai perdu un fils, un enfant chéri, mort victime de son courage à défendre sa patrie : il est tout simple qu'il éprouve pour moi qnelque bienveillance, pour ne pas dire quelque pitié. Un de ses courtisans, de la Mure peut-être, lui a dit quel chagrin j'éprouve de ce malheur domestique; le roi aura senti le désir de me consoler; il n'ignore pas quelle force a une parole tombée d'une bouche royale. Après cela, faut-il te le rappeler? Godefroi est son écuyer, son favori, et Godefroi comptait sur toi. Tu n'ignores point qu'il a parlé de son mariage à la cour; qu'il a su intéresser le roi à sa future épouse; encore une fois, quoi d'étonnant à ce que Monsieur Philippe de France ait la curiosité, l'innocente curiosité de te voir? Cela ne te paraît-il pas vraisemblable?

Iréna baissa les yeux et ne répondit rien.

— Quant à moi, reprit le père, je ne vois rien là que de naturel. Pour mon compte j'en suis très-flatté, et je me rendrai certainement à l'invitation du roi. Et toi, pourquoi ne t'y rendrais-tu pas? Je serais bien aise que ces fières aristocrates qui te regardent du haut de leur grandeur, apprissent que le roi de France t'a donné le pas sur elles.

— O mon père, répondit Iréna, vous savez combien je tiens peu à ces distinctions, combien même elles me déplaisent. Cette raison serait plus propre à me détourner de cette démarche qu'à m'y engager.

— Eh bien! soit : mais d'autres motifs t'en font presque une loi. Voudrais-tu dédaigner ainsi la bonté royale ?

— A Dieu ne plaise! Mais je persiste à croire que sa Majesté n'eût pas songé à moi, si quelqu'un ne lui eût soufflé mon nom. Vous me comprenez assez, sans que j'en dise davantage.

— Oui, je te comprends, et je confesse que dans mon opinion tu devines juste. Je présume que Godefroi de la Mure est bien pour quelque chose dans l'invitation qui t'est adressée. Je le sais : il serait heureux de te faire voir au roi. Car il espère toujours que tu te décideras à lui donner ta main. Et ici je dois te dire une chose que j'avais résolu de te cacher,parce que je respecte moi-même la discrétion que tu t'es imposée sur ce chapitre.

Pierre de Ville raconta à sa fille ce que nous avons dit ailleurs de sa première entrevue avec le jeune de la Mure; il ne cacha rien de la manière brusque dont il avait pris congé de lui.

— C'était une épreuve, ajouta-t-il, et je conviens qu'elle était forte. Cependant son amour pour toi a triomphé. C'est lui qui t'envoie, par cet officier de la cour, cette magnifique parure, comme hommage, comme gage d'affection, comme...

— Mon père, dit Iréna avec une certaine vivacité, puisque vous voulez bien respecter la loi que je me suis faite de ne

point m'occuper de ces questions, je vous serais obligée de les écarter. Partout ailleurs vous me trouverez enfant docile; mais en matière de conscience, vous voudrez bien vous souvenir que je dois avant tout obéissance à Dieu.

— C'est convenu, chère petite. Ne te fâche pas contre moi. Seulement je me figurais que, dans tes heures de réflexion, tu balances devant Dieu les raisons pour et contre; et il me semblait qu'en te racontant cela je te fournissais comme une pièce du procès. J'aurai donc tout dit en ajoutant que Godefroi de la Mure serait heureux de te voir porter cette parure dans la visite au roi.

— Mon père, j'ai mûrement délibéré, et je vous demande la permission de ne point vous accompagner chez sa Majesté. Croyez que j'ai pour cela de bonnes raisons.

— Admis. Mais que répondrai-je au prince, s'il s'informe de toi?

— D'abord persuadez-vous qu'il n'y songera pas le moins du monde. Ensuite, s'il arrivait par hasard qu'il vous parlât de moi, dites-lui que je n'ai point osé me présenter devant sa Majeste, étant engagee par un vœu d'un an à ne visiter que les églises et les hôpitaux. Je suis bien convaincue que ce prince religieux goûtera cette raison.

— Et cette parure, qu'en faut-il faire?

— Mon père, je n'ai rien à en dire. Elle est pour moi comme si elle n'était pas. Dieu seul sait ce que l'avenir me reserve; je n'anticiperai point sur ses heures.

Il était inutile de pousser plus loin l'entretien; aussi de Ville s'arrêta. Le lendemain, l'officier Méry repassait avant l'heure de l'audience pour avoir des nouvelles de sa commission. Le dépôt lui fut remis avec ordre de dire à l'écuyer que l'âme d'Iréna était comme le livre de l'Apocalypse, fermée de sept sceaux; mais qu'il n'y avait rien à en conclure, quant au point qui intéressait Godefroi.

Le soir de Ville alla à l'audience du roi, parla assez longue-

ment des affaires de la ville, donna beaucoup d'explications sur certains points litigieux; mais le nom de sa fille ne fut pas prononcé.

Ainsi la simplicité de la colombe avait encore mis le chasseur en défaut.

Attendons quels seront sur elle les desseins de la Providence.

XXIX.

MIRIAZ.

Parmi les hommes de la suite de Saphiz, les gens de Lyon avaient surtout remarqué un vieillard à barbe blanche, aux traits fortement accentués, à la démarche solennelle, en qui toute la gravité orientale semblait s'être incarnée. Son pas, comme ses gestes, était lent et mesuré; sa parole rare et brève; son œil toujours baissé; rien ne semblait le distraire au milieu de la bruyante cité. Son assiduité auprès du prince était remarquable; un père ne veille pas plus attentivement sur un fils unique et idolâtré, que le vieux Tartare ne veillait sur son pupille. On savait qu'il avait soigné Saphiz dès sa naissance, qu'il lui avait servi de maître et lui avait même appris la langue des Francs. Comme ce qui est extraordinaire excite volontiers l'imagination populaire, bien des histoires se débitaient sur le compte de l'austère étranger. Nous ne nous arrêterons pas à les rapporter : ce serait chose inutile. Nous signalerons seulement ce point singulier : c'est que beaucoup de personnes prétendaient que ses traits ne leur étaient point tout à fait inconnus; et ceux qui affirmaient cela étaient des hommes dignes de foi, des vieillards de la ville ou de la province. Mais aucun ne pouvait dire précisément où ni quand il l'avait vu. Ainsi à travers les variétés du tableau qui se produisait à Lyon, le tartare Miriaz (c'était son nom) avait aussi le privilége d'attirer l'attention publique.

Nous devons encore noter une singularité que les Lyonnais

avaient eux-mêmes bien vite remarquée : c'est que Miriaz se guidait parfaitement à travers les rues étroites et tortueuses de la ville. Tandis que les autres personnages de l'ambassade avaient toujours l'air d'être égarés, lui allait droit au but, sans demander rien à personne, sans s'écarter d'un pas, sans même lever les yeux ; on eût dit que Lyon était pour lui comme un livre ouvert : ce que les uns attribuaient à quelque inspiration particulière, fruit de ses longues méditations ; ce qui confirmait les autres dans la pensée qu'ils ne voyaient pas pour la première fois les traits de ce vénérable vieillard.

Entrons dans une petite maison construite sur la hauteur appelée la Croix-Rousse, aujourd'hui cité populeuse, et alors à peine parsemée de quelques pauvres habitations. Celle-ci appartient à deux vieillards sans enfants, parvenus à la décrépitude et touchant en même temps au plus profond degré de la misère. Ces deux êtres sont tellement effacés, pour ainsi dire, du livre de vie, que presque personne ne connaît leur existence. Voilà quarante ans qu'ils vivent dans cette profonde obscurité, dans cette indigence non moins profonde ; et l'on ne saurait dire où ils prennent de quoi suffire à leur chétive nourriture. Ce sont des proscrits, des enfants de la race juive, qu'un sévère édit de l'archevêque Philippe de Savoie, premier du nom (1), a bannis de la ville et du diocèse de Lyon. Ceux-ci ont pu échapper à l'arrêt en se cachant, en s'anéantissant en quelque sorte. Retirés sur cette hauteur et dans cette masure abandonnée, ils s'y sont soustraits aux regards des officiers chargés d'exécuter l'arrêt. Ils ont préféré végéter plutôt que d'abandonner le coin de terre où ils étaient nés ; l'indigence leur a paru préférable aux tristesses de l'exil. Mais cette existence délaissée, cette amertume de cœur, cette extrême pauvreté ont peu à peu usé les ressorts de leur âme ; c'est à peine

(1) Elu en 1245. Voyez de la Mure, *Hist. ecclés. du dioc. de Lyon*, p. 176.

s'ils ont conservé quelque peu des facultés si énergiques qui caractérisent leur race.

C'est près d'eux que nous retrouvons le vieux tartare. Il a profité de l'obscurité de la nuit pour arriver dans cette chaumière isolée. Il a même dissimulé son vêtement oriental sous des haillons, et couvert sa figure d'un voile pour tromper les regards indiscrets. L'aspect de cette profonde indigence navre son cœur, qui paraît né sensible. Mais nous devons dire que sa présence avait ranimé le flambeau de la vie chez les fils d'Israël.

— C'est toi! tu vis encore! dit-il, en serrant avec émotion la main du vieillard. Je te croyais mort depuis longtemps, c'est-à-dire accablé, écrasé sous le poids des années et du chagrin. O Sidrach! ô mon frère! ton aspect me brise et me réjouit le cœur tout à la fois.

— Merci, Nadab, merci! répond le vieux proscrit. Ma joie aussi a été grande en apprenant que tu étais revenu dans ta cité natale, je veux dire dans la cité maudite, qui nous a proscrits de son sein.

— Oui, Nadab, je puis le jurer par le Dieu d'Abraham, dit à son tour la vieille femme; mon cœur et mes entrailles ont tressailli de bonheur, en apprenant que l'époux de ma sœur Dina vivait encore et que mes yeux auraient la joie de le revoir. Maintenant que Jéhovah m'ôte ce reste de vie, puisque j'ai senti ta main et entendu ta voix. Je puis mourir, et je prie le ciel de ne pas tarder à trancher le faible fil de ma vie.

— Et peu s'en est fallu que je ne séjournasse à Lyon sans savoir que vous existiez encore. O Dieu de l'Horeb! comme la race d'Abraham est effacée de cette terre Jébuséenne!

— Les incirconcis ont fait cela, mon frère. Déborah et moi nous sommes peut-être les derniers débris de ce peuple qui fut jadis florissant. Mais tu le sais : les prophètes avaient prédit cela de la part d'Adonaï. Ton père, le sage Misaël, nous l'avait rappelé cent fois : cent fois, mille fois, il nous avait relu

les pages du fils d'Amos, et celles du sage d'Anathoth. Hélas! les oreilles étaient sourdes et les cœurs endurcis, et voilà que la colère de Schadaï a éclaté sur nous.

— Que Dieu confonde l'arrêt cruel qui a exterminé notre race! Un jour viendra, je l'espère, où notre peuple relèvera son front humilié dans la poussière, et où les pierres produiront de nouveaux fils d'Abraham! En attendant dis-moi s'il reste encore quelques-uns de nos frères sur ce sol dévorant? Et d'abord comment vous avez échappé à l'orage, au fer exterminateur ou à l'exil?

— Par l'obscurité, par la misère, ô Nadab! Nous nous sommes dévoués à la mort pour ne pas mourir. Quand l'arrêt inhumain fut publié, les larmes coulèrent involontairement de nos yeux comme de deux fontaines intarissables. Peut-être Déborah aurait-elle eu le courage de suivre sa sœur, ta femme, sur la terre étrangère; mais moi je ne pus me décider à quitter le lieu où j'étais né. Une sensibilité prodigieuse s'éveilla dans mes entrailles; je croyais voir les os de mes pères se lever comme dans la vision d'Ezéchiel, et m'accuser de lâcheté, si je les abandonnais sur la terre de Moab. Non, je ne pus me décider à cet acte sacrilége; chaque fois que je levais le pied pour fuir, une force invincible le retenait, le clouait, pour ainsi dire, au sol. J'exhortai alors Déborah à laisser son époux user le reste de ses jours dans l'affliction, et à suivre ta destinée, et Nadab, celle de sa sœur; elle ne m'obéit point, mais préféra partager mon pain pétri de cendre et de larmes. Que le Dieu de Sion lui soit propice!

— Mais fûtes-vous les seuls qui restâtes parmi les descendants d'Amalec?

— Longtemps nous nous crûmes les seuls représentants des enfants de promission. Enfouis dans les ténèbres, vivant comme le hibou solitaire dont parle le prophète, nous n'abaissions pas même nos regards sur la cité maudite, et ne savions rien de ce qui s'y passait. Nous subsistions des vils aliments que nous

pouvions, çà et là, arracher aux coins de terre abandonnes, ou glaner dans les jardins et les champs des fils de Babylone. Jéhovah pourrait seul compter les larmes que nous avons versées, les amertumes que nous avons dévorées. Et ce qu'il y avait de plus pénible pour nous, c'était d'être seuls, de n'avoir pas une voix pour se mêler à nos plaintes, pas un cœur à qui communiquer nos peines. Enfin un jour un de nos frères vint nous trouver. Il avait fui devant la tempête; quinze ans il erra de contrée en contrée, et pressé par le désir de revoir le lieu de son berceau, il rentra dans la cité marâtre, mais sous un autre nom, sous un autre vêtement, et qui pis est, avec une foi étrangère. Que le Dieu de Jacob juge s'il a bien fait d'abjurer la religion de ses pères!

— Il ne l'a point abjurée, Sidrach, non plus que moi. C'est lui qui m'a appris que tu vivais encore; c'est à lui que nous devons de nous revoir avant de mourir. Je lui serai reconnaissant à jamais de m'avoir procuré la joie de t'embrasser, ainsi que la sœur de ma pauvre Dina. Puisse Adonaï lui être propice! Et mon bonheur est d'autant plus grand que je puis adoucir vos derniers instants, et vous offrir le moyen de venir achever vos jours sous un meilleur soleil.

— Oh! ne parle pas ainsi, Nadab; ne tiens point ce langage désagréable à nos cœurs. Ni ma vieille compagne ni moi ne consentirons jamais à déserter ainsi les sépulcres de nos aïeux. Souviens-toi que quand l'impie Nabuchodonosor détruisit le temple du Seigneur, qu'il enleva les vases d'or et d'argent dont l'avaient enrichi la piété de nos pères; quand il rasa la ville sainte et en emmena le roi et tous les habitants: souviens-toi, dis-je, qu'il resta pourtant quelques fidèles avec le grand prophète Jérémie, pour pleurer sur les ruines, et garder en quelque sorte les ossements des ancêtres. Eh bien! nous sommes, ma vieille et moi, ces débris oubliés par les persécuteurs, pour verser quelques larmes sur des souvenirs et des tombeaux. Parle, Déborah: voudrais-tu suivre ton frère sur

les fleuves de Babylone ? Transporterais-tu ta tente, ta pauvre existence sur les bords du Chobar ?

— Voici ma demeure à jamais, répondit la vieille femme, en citant le verset hébreu d'un psaume de David ; c'est ici que j'habiterai : car je l'ai choisie (1). Non, Nadab, ces troncs usés et flétris ne se transplanteront pas sur une terre lointaine. Laissé-les périr où ils sont nés, où ils ont vécu ; c'est la volonté de Jéhovah.

— Qu'il en soit ainsi, puisque cela vous paraît bon et juste. Votre piété m'édifie, bien qu'une autre destinée m'ait été donnée par le Saint de Jacob. A lui seul la gloire dans les siècles des siècles !

— *Amen! Amen!* répondirent les vieillards. Maintenant, mon frère, raconte-nous comment ta vie s'est passée ; quels événements étranges t'ont conduit au point de grandeur où te voilà placé ?

— Appelez-vous cela grandeur ? répondit Miriaz avec amertume. Ah ! quelle grandeur, quelle joie peut-il y avoir pour le fils d'Israël exilé et proscrit ? Quelle félicité un enfant d'Abraham goûtera-t-il jamais, tant qu'il sera séparé de ses frères ? Que ma droite se dessèche, si jamais je t'oublie, ô race sacrée des patriarches, ô peuple béni de Jéhovah ! Cependant mon sort porte une apparence de bénédiction que je dois vous expliquer : car la main du Seigneur s'est signalée sur moi.

« Quand le fatal arrêt qui nous bannissait eût été publié (nous l'avions mérité, Sidrach : un grand nombre des nôtres avaient prévariqué contre les lois du genre humain) (2), mon père délibéra aussi, tu t'en souviens, pour savoir s'il voulait fuir ou rester. Si comme toi, si comme vous, il eût été privé d'enfants, peut-être aurait-il suivi votre exemple, et nous

(1) *Ps.* 131.

(2) L'arrêt de l'archevêque Philippe de Savoie mentionne que les Juifs étaient convaincus de crimes horribles. (de la Mure, *ibid.*

tous avec lui. Mais cinq enfants dont plusieurs jeunes encore (j'étais alors le seul marié) semblaient lui imposer le devoir de se soustraire à la persécution. Il s'arracha donc à son pays, à ses foyers, à un commerce honorable et sûr, pour courir les chances de l'exil. Nous descendîmes le Rhône jusqu'à Marseille, dissimulant sous le nom et la fonction de matelots notre qualité d'enfants d'Israël. Je vis alors, et la larme m'en vient encore à l'œil, ce vénérable vieillard, sa femme, la mienne, ma pauvre Dina, mes jeunes frères, mes jeunes sœurs, manier la rame, lutter péniblement contre les flots pour gagner le pain qui devait soutenir leur existence. A Marseille, nous nous engageâmes au service d'un négociant qui trafiquait avec les côtes du Maroc. Pendant un an, nous exerçâmes notre rude métier sans autre salaire qu'une chétive nourriture et les haillons qui nous couvraient. Une nuit, dans une horrible tempête, je vis mon père défaillir soudain à la tâche; ses soixante-quinze ans n'avaient pu tenir contre vingt heures de travail sans relâche. Il mourut en prononçant ces mots : — Béni soit le nom de Jéhovah, et puisse-t-il se souvenir un jour de son peuple ! — On jeta son corps à la mer, et ce fut ainsi que disparurent à mes yeux les restes d'un père chéri, d'un véritable fils d'Israël.

» Sa noble femme le suivit de près : elle mourut consumée par le chagrin et le brûlant soleil d'Afrique. Mais du moins ses restes furent déposés dans une terre sacrée, à côté des Israélites du pays. Là aussi la plus jeune de mes sœurs, la belle Thersa, expira à la fleur de l'âge et prit place près de sa mère.

— O fleur d'Israël ! s'écria ici Sidrach; ô vierge, lis de Saron ! ô choisie entre les filles de Jacob, depuis les jours de Judith et d'Esther ! étais-tu donc destinée à mourir ainsi avant l'heure? On vantait à si juste titre tes charmes ! Tu semblais si bien faite pour rendre un époux heureux ! Comment es-tu tombée au milieu de ton printemps ?

— Un mal affreux, un mal que nos pères n'ont point connu,

mais venu avec les barbares Sarrasins, la petite vérole, emporta cette belle enfant après l'avoir horriblement défigurée. Ma Dina en fut atteinte aussi, en mourut aussi, et alla rejoindre les deux femmes bien-aimées à qui nos frères avaient donné place parmi leurs morts. Oh ! que le puissant Adonaï me pardonne les cris de désespoir que je poussai alors, en me roulant le front dans la poussière ! Le délire s'était emparé de mon esprit. J'errais comme un insensé à travers les tombeaux ; je grattais le sol avec mes ongles, lui redemandant celle que j'avais perdue, qui formait plus de la moitié de ma vie, sans laquelle l'existence me devenait si horriblement amère. Le sol ne me la rendit pas : il me prit au contraire une nouvelle victime, mon frère Abiathar. Nous étions partis huit ; nous restions trois...

— Ah ! pauvre Dina ! murmura ici la vieille femme, qui pourrait dire combien de fois j'ai songé à toi et combien de larmes ton souvenir m'a arrachées ! Nous avions été si unies dans nos jeunes années que nous n'aurions jamais dû nous séparer. Toi du moins tu savais où me trouver par la pensée ; mais moi où pouvais-je, où devais-je te chercher, livrée que tu étais aux quatre vents du ciel ? Et pourtant je me figurais souvent que tu étais heureuse : tant de vertu, me disais-je, doit assurer la félicité ici-bas. D'autres fois au contraire je pensais que trop souvent c'est le méchant qui triomphe, pendant que le juste est persécuté. O chère moitié de mon cœur ! mes larmes eussent coulé avec plus d'abondance, si j'avais connu ton triste sort. Je me consolerai pourtant en songeant que ton corps repose parmi ceux de nos frères, tandis que ton esprit est dans le sein d'Abraham. *Amen!*

Mais des pleurs abondantes mouillaient ses joues flétries, pendant qu'elle exhalait ainsi ses plaintes ; et Miriaz lui-même s'était laissé attendrir par des souvenirs qui le touchaient de si près. Il y eut un assez long temps de douloureux silence, après quoi il reprit :

— Si quelque chose est propre à adoucir la perte d'un être chéri, c'est la pensée que la mort lui épargne de grandes infortunes. Souvent je fis cette réflexion pendant les années qui suivirent la mort de ma femme : car l'adversité versa sur moi sa coupe. En revenant du Maroc à Marseille, nous fûmes pris par un pirate, conduits à Alger et vendus sur la place publique. Ma sœur, la pauvre Ruth, fut achetée; elle était jeune, elle était belle encore, malgré le chagrin, la captivité et la misère. Nous nous dîmes adieu pour ne plus nous revoir. Oh ! comme nos cœurs étaient serrés et nos yeux pleins de larmes! Ce qu'elle est devenue, je ne l'ai jamais su ; mais sans doute le Dieu de nos pères aura eu pitié d'elle : car elle disait tout haut qu'elle aurait mieux aimé mourir que de subir de pareils outrages. Quant à mon frère, le dernier de la famille, Joakin, il tomba aux mains d'un riche laboureur qui l'emmena à la campagne. Je n'ai eu qu'une fois de ses nouvelles : il n'était point trop malheureux : ses bonnes qualités, son habileté au travail avaient gagné les bonnes grâces de son propriétaire.

« Pour moi, j'éprouvai des fortunes diverses. Il serait long de les raconter ; aussi vous en épargnerai-je le récit. J'espère que le Dieu qui compta les soupirs de nos pères captifs, aura aussi compté les pleurs que je versai dans ces jours de deuil. Sa Providence voulut bien qu'après sept ou huit maîtres plus ou moins cruels, j'en rencontrai enfin un plus miséricordieux. C'était un ambassadeur de Tartarie qui, apprenant que je possédais la langue des Francs et plusieurs connaissances auxquelles il attachait du prix, m'acheta fort cher des mains d'un teinturier en pourpre, dont mon art faisait la fortune. Cet ambassadeur me destinait à l'éducation d'un prince, neveu du roi et son héritier présomptif. L'enfant sortait du berceau. Je l'instruisis dans la langue et dans les sciences de notre pays ; il répondit à mes soins, non-seulement par son aptitude et sa docilité, mais aussi par son affection et sa reconnaissance. Il me rendit ma liberté, me combla de biens et d'hon-

neurs; et, son éducation achevée, m'attacna à son service personnel.

— Le Dieu qui conduisit Eliézer chez Bathuel, et Jacob chez Laban a daigné te bénir, reprit Déborah. Mais, mon frère, n'as-tu point trempé dans les abominations des Gentils? Ne t'es-tu point prosterné devant les idoles d'or et d'argent?

— Loin de moi cette coupable faiblesse! Mon âme est restée ferme dans la tentation, et n'a point succombé aux piéges tendus autour d'elle. En quittant notre patrie, nous n'emportions qu'un trésor, le culte du Dieu de Moïse : et ce trésor nous ne l'avons point perdu. Au milieu des fatigues de la navigation, nous savions encore trouver un moment pour offrir chaque jour à Dieu l'hommage de nos prières. Que de fois pendant la nuit, quand la mer tranquille et le ciel pur nous accordaient du relâche, nous nous retirâmes à l'écart pour réciter les versets sacrés! Sur le sol brûlant de l'Afrique, nous payions encore à Jéhovah cet hommage de nos cœurs. Hélas! le nombre des voix diminuait; mais notre ferveur ne faisait que s'accroître de la tristesse même qui nous inondait. Une dernière fois, nous nous unîmes encore, Joakin, Ruth et moi, avant de nous séparer pour toujours. Non, jamais Tobie à Ninive, jamais nos pères sur les bords de l'Euphrate ne mouillèrent les pages saintes de larmes plus amères. Resté seul sur cette terre d'exil, je ne m'en rattachai que plus étroitement au Dieu qui faisait toute ma consolation. A travers les misères de ma captivité, j'avais conservé mon livre de prières; je ne saurais dire quels soins je mettais à le soustraire à la rapacité de mes tyrans. Je le serrais contre mon cœur, je le collais contre mes lèvres; je le lisais, je le dévorais plutôt, chaque fois que je le pouvais sans danger; il avait pour moi ces douceurs amères que le grand prophète Ezéchiel trouvait au volume que l'ange lui fit manger. (Ezéchiel, III, 3.) Et aujourd'hui... Mais vois plutôt, ma sœur.

Il tira de dessous son riche manteau un rouleau de parche-

min, dont une couverture de soie dissimulait autant que possible l'usure et la vétusté.

— Le voilà, le fidèle compagnon de ma vie, le guide de mes pas, le consolateur de mon exil, le pain de ma détresse. S'il pouvait prendre la parole, que ne te raconterait-il pas ? Mais il vaut mieux que les tribulations ne soient connues que de Dieu seul. Qu'il dépose de mes peines et de ma fidélité devant Celui qui sonde les reins, et le cœur du vieux Nadab est satisfait.

— Et jusques dans les délices de la cour, tu restas fidèle ? dit la vieille femme, qui semblait ne se rassurer qu'avec peine sur la foi de son beau-frère.

— Béni soit Adonaï ! on me laissa libre de pratiquer le culte de mes ancêtres. Ah ! ne parle pas des délices de la cour : il n'y a point de délices pour le pauvre exilé. Daniel, Sidrach, Misach, Abdénago vivaient au milieu de la cour, et jamais ils ne participèrent aux mets des Gentils. La pieuse Esther sacrifiait-elle aux idoles, dans le palais d'Assuérus ? Va, ma sœur, on est fort quand on veut. Le khan ne fut point pour moi un cruel Antiochus ; mais eût-il tenté ma fidélité, j'aurais eu le courage du vieil Eléazar. Non, non : ma foi ne subit point cette épreuve ; j'obtins toute liberté de garder mon culte ; je pus même en instruire mon élève, lui raconter l'histoire de notre peuple, lui révéler les grandeurs de Jéhovah, les merveilles de l'Horeb, lui apprendre notre langue sacrée et lui faire, jusqu'à un certain point, goûter les douceurs de notre loi. Son âme naturellement religieuse s'empara volontiers de ces sujets d'étude. Il n'appartient point encore à la foi de Moïse ; mais peut-être n'en est-il pas bien éloigné. La rosée d'Hermon est descendue en lui ; ayons la patience d'attendre ses fruits.

— Gloire à toi, gloire à toi, docteur des Patriarches et maître des Prophètes ! s'écria Sidrach, en levant au ciel ses mains tremblantes. Je te remercie d'avoir conservé ce fils d'Israël au milieu de la fournaise.

— Je te rends grâces aussi, Dieu des affligés! dit la vieille femme à son tour, de l'avoir dédommagé, comme autrefois Tobie, des rigueurs de sa captivité. Donne-lui encore de longs jours pour te servir, et de longues nuits pour te louer ! Tu es toujours le Dieu des miséricordes.

— Et moi, mon frère, ma sœur, je le bénis de m'avoir procuré la consolation de vous revoir et d'alléger le poids de votre infortune. Je suis heureux de mettre à votre disposition ce qui peut vous être nécessaire pour vivre. J'ai de l'or et de l'argent; j'ai des étoffes précieuses; votre dénuement aura enfin son terme. Mais puisque un même sentiment de reconnaissance nous anime à cette heure, exprimons-le ensemble et chantons une hymne au Seigneur. Avez-vous encore vos livres sacrés ?

— O amertume de mon cœur ! s'écria la vieille, pourquoi n'avons-nous gardé si longtemps ce trésor que pour le voir périr si misérablement ! Qu'ils soient à jamais maudits, ces rats d'Egypte, qui ne trouvant rien à ronger dans notre pauvre chaumière ont porté leurs dents cruelles sur l'héritage de nos pères. Regarde, mon frère, et prends pitié de nos malheurs.

Elle alla chercher dans une armoire pourrie et délabrée un volume, ou plutôt les débris d'un volume rongé par les rats. A peine en restait-il quelques lignes intactes.

— Ne t'afflige point, la vieille, lui dit son mari. Il est quelque chose que les rats ne rongeront pas : c'est le cœur où ces textes sacrés sont gravés. Grâces au ciel! soixante-dix ans d'exercice nous les ont rendus assez familiers pour que nous n'ayons plus besoin du secours de l'écriture. Commence Nadab, et que nos âmes s'unissent comme nos voix dans célébration des divines louanges.

Les trois vieillards s'agenouillèrent et commencèrent une série de prières hébraïques, telles qu'elles sont encore aujourd'hui en usage dans les synagogues.

Il y avait quelque chose de touchant dans cet acte religieux

des proscrits, dérobant à la persécution l'expression de leur foi, et se retrouvant ensemble après trente ans d'absence. Leurs voix étaient tremblantes et leurs cœurs émus. Ainsi sans doute, devaient prier les vieillards israélites, transportés à Ninive ou à Babylone. Une partie de la nuit se passa pour eux dans ces exercices. Bien plus, Nadab, sans craindre de trahir le profond secret dans lequel les deux époux avaient enseveli leur vie, osa entonner d'une voix forte et sonore le psaume même qui exprimait le mieux leurs communs sentiments, celui qui arrachait jadis tant de larmes aux exilés des bords de l'Euphrate : *Super flumina Babylonis.* Sidrach et Déborah alternèrent l'hymne plaintif, oubliant aussi qu'ils s'exposaient à révéler le secret de leur existence. Mais la joie de retrouver cette harmonie si longtemps désapprise, les faisait passer sur toute autre considération. Une heureuse circonstance avait ménagé cette consolation à leur vieillesse. Mais pendant qu'ils s'abandonnaient ainsi aux élans du bonheur, une quatrième voix était venue s'ajouter aux leurs ; ils furent assez longtemps sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'un éclat plus retentissant que les autres leur ayant fait tourner la tête, ils virent un vieillard à barbe blanche, à genoux sur le seuil de leur porte entr'ouverte, et chantant les mains et les yeux élevés vers le ciel.

XXX.

TROIS REQUÊTES.

Le jour de la représentation du mystère approchait ; et les répétitions devenant plus fréquentes, Iréna de Ville et Mechtilde de Varey se trouvaient plus souvent ensemble. C'était chose laborieuse que de coordonner les rôles, vu la quantité des personnages qui avaient voulu y figurer : car comme un certain nombre d'hommes y devaient paraître, au lieu d'un il s'en était présenté dix : chaque chevalier, chaque archer, et même chaque bourgeois ou notable tenant à honneur d'y jouer un rôle ou de le faire jouer par quelqu'un des siens. Il est bien entendu que la scène et la mise en scène, les acteurs et les actrices, la musique et les décors, la déclamation et le style, la pantomime et les costumes, que tout cela, dis-je, n'avait aucune ressemblance avec ce qui porte le même nom dans notre théâtre moderne ; qu'on serait par conséquent mal reçu à établir la moindre comparaison entre ces innocentes récréations où l'esprit public cherchait un amusement, la piété même une édification, et les productions de l'art moderne qui ne sont que trop souvent un scandale pour l'innocence et une apologie pour le vice. La preuve que les mystères n'offraient pas la moindre analogie avec le drame ou la comédie de nos jours, c'est qu'ils étaient tous pris dans des sujets religieux, qu'ils avaient le plus souvent des moines ou des nonnes pour auteurs, que des prêtres y jouaient ordinairement un rôle actif, et qu'ils avaient pour spectateurs des pontifes et pour théâtre des églises.

Or, les deux jeunes chevaliers Godefroi de la Mure et Robert

de Varey avaient simultanément conçu le projet de paraître sur la scène et qui, plus est, tous les deux ambitionnaient le même rôle. Le lecteur se rappelle qu'Iréna devait, sous le nom et le costume de la reine de Saba, adresser un compliment à Notre-Seigneur entrant à Jérusalem. Douze jeunes filles vêtues à l'orientale étaient désignées pour lui faire cortége; plus six chevaliers armés à l'antique devaient être ses gardes-du-corps. On devine que c'était précisément ce poste de garde-du-corps qui excitait le désir des deux rivaux. Mais comme la représentation avait une sorte d'importance politique en cette circonstance, puisqu'elle avait été décidée et débattue dans le corps de ville, qu'elle avait pour objet la réconciliation des partis et devait être honorée de la présence d'un Pape et de deux rois, sans compter une innombrable quantité de prélats et d'abbés : il est aisé d'en conclure que les rôles étaient distribués avec poids et mesure, qu'ils devenaient une question majeure, et que beaucoup de démarches, voire même de protections, étaient nécessaires pour les obtenir. Mais en figurant comme gardes de la reine de Saba, les deux jeunes gens auraient au moins le plaisir d'approcher celle dont ils ambitionnent si vivement la main, de la voir, de lui parler, et sans doute de lui glisser un mot, une question..., qui sait? de lui arracher peut-être une parole, un signe, un geste qui pût fixer leurs pénibles incertitudes.

Un saint moine Augustin, du nom de Théotime, avait été désigné unanimement pour représenter Jésus-Christ. Sa belle figure empreinte de majesté et de douceur avait semblé la plus propre à rappeler les traits de Celui qui fut appelé le Roi de douceur et de paix. Son humilité avait longtemps résisté; mais il fallut céder aux instances du corps de la ville et à la voix publique. Son âge, il est vrai, ne s'accommodait guères à celui de Sauveur; mais cette difficulté était de peu d'importance. Il avait été décidé que deux chevaliers d'honneur l'accompagneraient de la part du sanhédrin : ce qui portait à huit le

nombre des gardes qui assisteraient au compliment de la reine de Saba. Par une nouvelle coïncidence nos deux jeunes gentilshommes portèrent leurs vues sur ce nouveau poste, dans le cas où l'autre leur ferait défaut. Leur rang semblait créer en leur faveur un véritable droit : car les de la Mure et les de Varey avaient peu de supérieurs dans la cité de Lyon. Mais on sait qu'en pareil cas l'intrigue est ordinairement la véritable distributrice des rôles. Je ne sais quels habiles industriels (pour employer le langage d'aujourd'hui) avaient si bien jeté leurs mesures, que ces postes d'honneur étaient déjà assignés à eux ou à quelqu'un des leurs. D'une part, de la Mure était arrivé trop tard; de l'autre, de Varey n'y avait pas songé à temps : en sorte que, quand l'idée leur en vint, les places étaient prises.

Ils firent néanmoins des démarches pour se faire donner un de ces emplois. Le frère Hilarius, auteur du Mystère, les vit venir l'un après l'autre. De la Mure parut d'abord. Son titre d'écuyer du roi fut le premier qu'il mit en avant.

— Je viens un peu tard, frère Hilarius; mais il n'eût guère été possible de faire autrement, puisque nous ne sommes arrivés que depuis peu à Lyon. Je compte cependant sur votre indulgence, et aussi sur le crédit du roi. Qui est plus digne de figurer dans cette représentation qu'un écuyer de sa Majesté? Vous pensez bien que je ne parle ici que de mon titre, et non de ma personne.

— Il est regrettable, en effet, que vous vous présentiez si tard. Votre nom et votre rang eussent sans doute fait pencher la balance en votre faveur.

— Mais ne serait-il pas encore possible de trouver place?

— Cela serait bien difficile. Tous les rôles sont fixés, distribués, composés et même appris. Personne assurément ne serait disposé à se démettre du sien en votre faveur. Celui que vous ambitionnez a été fort recherché; à peine la nouvelle s'était-elle répandue qu'un mystère devait être représenté, que

plu de cent demandes nous furent adressées de la ville et de la province. Un des hallebardiers du Souverain Pontife a eu bien de la peine à y être admis; il a fallu le désir formellement exprimé de Sa Sainteté pour lui obtenir cette préférence.

— Et que vous en coûterait-il d'augmenter le nombre des écuyers de la reine de Saba ?

— La chose eût été fort possible au commencement. Les six gardes-du-corps et le porte-queue figurent les sept branches du chandelier du tabernacle; nous aurions aussi bien pu y substituer les dix préceptes du décalogue ou les douze petits prophètes. Mais ces emblèmes seront représentés ailleurs; en sorte que le changement n'est plus possible sans entraîner le bouleversement de la pièce entière.

— Et les huit béatitudes, par exemple, n'auraient-elles pas fait votre affaire ?

— Ah ! faites attention. Les huit béatitudes qui ont aussi leur place dans la pièce sous la figure de huit jeunes filles, appartiennent à l'ordre évangélique et ne peuvent se grouper qu'autour de Notre-Seigneur.

— Et pourquoi avez-vous placé seulement deux personnages près de Jésus-Christ ?

— Ce sont les deux Testaments. Il était impossible d'en augmenter le nombre. L'un figuré par le Sire Bernardin de Varey, doit porter une longue barbe blanche, être cassé et voûté, et s'appuyer sur un bâton : image de l'ancien Testament, qui devient caduc par l'arrivée du Verbe incarné. L'autre a pour symbole un jeune homme encore sans barbe, et ce rôle est échu après de longues discussions à Thiébaud de Dorchia. Aucun personnage n'a été plus envié, sauf celui de la reine de Saba.

A ce nom l'écuyer tressaillit.

— Et celle à qui il échoit ne le briguait probablement pas ?

— Non, certainement non : tout au contraire, elle le redoutait, elle le redoute encore. Elle est venue trois ou quatre fois

me trouver en pleurant pour me prier de l'en décharger. Mais son heureuse mémoire, sa grâce, sa dignité et l'aisance de ses façons, surtout la volonté du corps de la ville et les ordres formels de son père ne l'ont pas permis. Comme ce rôle est le plus important et le plus difficile, il ne serait plus possible maintenant de faire droit à sa prière.

— Et en quoi consiste la difficulté de ce rôle?

— En ce qu'il exige une mémoire sûre et solide. Le prévôt de Saint-Jean a jugé bon de faire exposer à la reine de Saba la joie qu'elle éprouve à voir le fils de Salomon selon la chair réaliser les magnifiques prophéties qu'elle a connues sur son compte. Elle doit donc rappeler tous les textes de l'ancien Testament, et notamment des Psaumes, qui ont trait au futur Messie. Nous n'en avons excepté que ceux qui se rapportent à la passion et qui seront mis dans la bouche d'un vieux pharisien représenté par un vaudois. Or vous comprenez quelle mémoire il faut pour ne point trébucher dans ces longues citations. Mais cette charmante enfant s'en tire avec une facilité et une grâce qui m'étonne moi-même. En cela la modestie et la simplicité de son caractère l'aident merveilleusement.

De la Mure écoutait avec attention l'éloge que cette bouche impartiale faisait de celle qu'il voudrait encore appeler sa fiancée, et ces louanges même doublaient ses regrets.

— Point d'espoir donc? reprit-il avec impatience. Impossible d'avoir une place?

— Cela me paraît impossible, à moins que vous ne vouliez aller vous mêler à la foule des guerriers romains qui sortiront du Prétoire pour s'avancer sur la scène.

— Beau poste vraiment! Est-ce là la place d'un écuyer du roi de France? Ce serait dégrader mon nom et mon rang que d'aller me mêler à cette tourbe inutile.

— J'en conviens. Et pourtant, là même il n'y a pas encore eu place pour tout le monde. Les corps de métiers se sont vivement

disputé ces postes. Mais on pourrait... peut-être... (car je n'en saurais répondre) vous donner une fonction de centenier : ce qui conviendrait mieux à votre rang de chevalier.

Mais si ce poste convenait au rang du chevalier, il ne convenait point au désir de l'amant. De la Mure rejeta brusquement l'offre.

— Je ne vois plus alors qu'une ressource, dit le frère vraiment affligé de la tristesse du jeune écuyer, c'est que vous vous entendiez vous-même avec quelqu'un des figurants. Il y en a un surtout que vous pourriez peut-être tenter : c'est le fils de l'ancien conseiller Fabry. Non qu'il ne tienne beaucoup à sa place qu'il a si longuement briguée et si péniblement obtenue. Mais il manque de mémoire ; et comme il a une part considérable dans un dialogue, il est fort à craindre qu'il ne reste court. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il n'a pas encore pu réciter convenablement son rôle : ce qui paraît vivement le contrarier.

— Et quelle place occupe-t-il?

— Il est la première branche du chandelier, par conséquent le plus proche de la reine de Saba.

— Cela m'irait assez, dit de la Mure, qui avait peine à cacher son émotion. Mais le porte-queue? N'avez-vous pas parlé d'un porte-queue? Quel est son rôle?

— Oui, il y a un porte-queue, et c'est un rôle entièrement muet. Car je ne compte pas un mot ou deux qu'il doit dire à la reine.

— Eh bien! voilà qui pourrait m'aller, à moi qui viens tard et n'ai pu assister aux répétitions. Cela convient d'ailleurs à un chevalier : car il n'y avait que des officiers d'un rang élevé, des courtisans en faveur qui eussent l'honneur de porter l'extrémité du manteau royal chez les monarques de l'Orient.

— Vous avez raison. Mais la modeste jeune fille qui fera notre reine de Saba, n'a pas voulu souffrir qu'aucun chevalier de la ville jouât ce rôle vis-à-vis d'elle. Il s'en est présenté

cinquante peut-être : elle les a tous refusés. Elle n'a même accepté de paraître qu'à condition d'être libre de choisir pour porte-queue qui elle voudrait.

— Et qui a-t-elle choisi? dit Godefroi, soudain troublé jusqu'au fond de l'âme.

Car l'image de de Varey ou de tout autre rival était passée devant lui.

— Son vieux serviteur du nom de Jonas, répondit le moine. Elle n'a point voulu entendre parler d'autre personne. Bien des noms honorables pourtant lui avaient été offerts; mais toujours elle a répété : — Je ne veux que mon vieux domestique. — Et son père a promis de le vêtir avec une splendeur digne de figurer à côté de la reine de Saba.

Cette explication calma Godefroi.

— Ainsi, frère Hilarius, il n'y a pas moyen d'espérer une place dans le Mystère?

- Je vous l'ai dit : à moins que le jeune Fabry ne consente à vous céder son rôle.

Après de la Mure, vint Robert de Varey. Mêmes questions, même insistance; mais aussi mêmes réponses.

— J'ai déjà été obligé d'éconduire un jeune chevalier, messire Godefroi de la Mure, qui avait cependant plus d'un titre à être exaucé, lui dit le moine.

Ce fut au tour de Robert de pâlir. Le serpent de la jalousie le mordait au cœur. C'est à peine s'il croyait que le religieux fût sincère, en disant qu'il n'avait point fait droit à sa requête.

— Godefroi de la Mure est écuyer du roi, reprit-il, il a la faveur de son prince; il est élégant, habile parleur, insinuant, intrigant : sans nul doute, il saura se fourrer dans le Mystère, s'il se l'est mis en tête. Pour un tel homme, toutes les portes sont ouvertes.

— Pas celle-ci, noble sire. Je vous répète et vous assure qu'il n'a pas plus que vous obtenu l'objet de sa demande. Il m'en a coûté pour lui, comme il m'en coûte pour vous

mais la chose est impossible : toutes les places sont prises il n'y a pas moyen de rien déranger dans l'ordre de la pièce sans tout renverser à la fois. Encore le jeune écuyer est-il excusable, lui qui n'était point ici quand les rôles se distribuaient. Mais vous, Robert, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas présenté, quand il en était temps? Personne n'avait plus de chances que vous d'être élu.

— Vous vous trompez, frère Hilarius : mon père est le seul représentant du parti de l'ordre dans le corps de la ville; il a eu bien de la peine à se faire élire lui-même.

— Il est vrai qu'il joue le rôle de l'Ancien Testament, et qu'il serait difficile d'admettre deux personnes de la même famille. Vous savez que le Souverain Pontife honore la représentation de sa présence, ainsi que leurs Majestés les rois de France et d'Arragon et l'ambassadeur du roi de Tartarie. Jamais Mystère n'aura été plus solennel. On conçoit donc l'ardeur avec laquelle les rôles sont ambitionnés.

— Ce serait bien en vain que j'aurais présenté ma requête. Vous savez, Père, quels efforts le corps de la ville fait pour repousser le parti ecclésiastique. L'espoir de tous nos bourgeois est d'anéantir définitivement l'autorité de l'archevêque et du chapitre. Ils comptent, à ce qu'il paraît, sur l'appui du roi et sur la condescendance du Pape.

— En ce cas ils comptent au moins sans un de leurs hôtes. Je ne sais ce qu'il en sera de Monsieur Philippe de France; mais quant au Pape, il ne cédera point. Vous pouvez être sûr de ce que je vous dis, messire Robert.

— Je n'en doute pas, Père. Mais alors la guerre recommencera : et quelle guerre ! Lyon reverra peut-être des horreurs pires que celles dont nous avons été témoins. Et cependant!... Et pourtant!...

Il prit soudain un air rêveur qui fit comprendre au moine la pensée qu'il n'osait achever.

— Je sais ce que voulez dire, reprit frère Hilarius ; puisque

Messire votre père nous a communiqué votre projet; il n'y a point d'indiscrétion à en parler.

— Oui, parlons-en, parlons-en. Et d'abord Frère Thomas arrive-t-il?

— Nous l'attendons toujours, et avec impatience. Mais je ne sais quels sombres pressentiments font croire à notre Père supérieur qu'il n'arrivera pas.

— Voilà qui est étrange. Et sur quelles données le Père Hieronymus augure-t-il ainsi ?

— Il ne nous le dit pas. Mais vous le savez : ces saintes âmes ont une manière de connaître l'avenir qui nous échappe à nous autres pauvres mortels.

— Mais enfin, vous n'avez pas appris qu'il fût malade?

— Non pas précisément, bien que les austérités dont ce grand homme afflige son corps minent sensiblement ses forces. En vain lui recommande-t-on d'user de modération : l'obéissance lui fait une loi de se conformer à ces avis ; mais, la piété est si ingénieuse ! elle sait si bien trouver de nouveaux moyens de se macérer, sans contrevenir aux ordres d'un supérieur ! Et puis une âme comme celle de Thomas se croit prisonnière et exilée sur cette terre ; elle s'élance vers son but, vers le ciel sa patrie, avec une vivacité, avec une ardeur qui brise peu à peu les ressorts de la vie. Au fait, je ne sais si c'est là dessus que le Père supérieur fonde ses conjectures ; mais il est certain qu'il n'en rabat rien et qu'il nous attriste.

— Ce que vous dites là m'attriste aussi. Je ne sais pourquoi je me persuadais qu'il me serait favorable. Mon père a dû vous dire quelles sont mes intentions.

— Oui, et nous y avons tous applaudi. La communauté entière a prié pour que votre projet réussisse : car il nous a semblé qu'il contribuerait fort à rétablir enfin la paix, qui est un bien si désirable pour tous.

— Je vous remercie, mon Père, de votre bienveillance. Mais il est peu probable que je vienne à bout de mes fins. Il en est

ici comme pour les prévisions de votre bon Père supérieur ; je ne sais pourquoi : un secret pressentiment me fait craindre d'être dédaigné d'Iréna de Ville.

— Vous l'avez sauvée de la mort ; ne s'en souvient-elle pas ?

— Oh ! c'est peu de chose que cela. Tout passant en eût fait autant. Si je n'ai point d'autre titre à son affection, je me considère comme repoussé. Vous comprenez, mon Père, que l'amour ne se fonde pas sur un accident fortuit.

— Lui avez-vous parlé, enfin ?

— J'en ai eu, j'en ai saisi, j'en ai acheté une fois l'occasion, et à quel prix ! je n'oserais vous le dire. Mais je lui ai parlé, enfin ; je lui ai avoué mon affection, et demandé sa main ; la seule raison que j'aie fait valoir, parce que c'est la seule que sa piété dût goûter, était précisément celle que vous venez de dire : l'espoir de contribuer par notre union à l'établissement de la paix.

— Eh bien ! qu'a-t-elle répondu ?

— Elle s'est obligée par vœu à ne point parler, à ne pas même s'occuper de mariage, jusqu'après la célébration du concile. On donne pour motifs à cette résolution le désir de hâter la réunion des deux églises et la conversion de son père.

— Cela ne m'étonne point. Ces âmes pures comprennent la valeur du sacrifice : aussi le besoin de s'immoler elles-mêmes les tourmente-t-il à bonne heure. N'en doutez pas, jeune homme : ces humbles offrandes ont un grand prix aux yeux du Seigneur. C'est à elles qu'il faut attribuer la plupart des événements heureux dont nous cherchons souvent la cause ailleurs. Ainsi vous n'avez rien obtenu ?

— Un mot, un soupir, qu'il ne m'est pas possible d'interpréter.

— Cela se comprend encore. Il serait inutile, et même coupable, de lui faire violer son vœu.

— Ce n'était point là mon but. Mais je tenais à ce qu'elle connût mes désirs, mon motif surtout, afin qu'elle en délibérât avec Dieu, dans les loisirs que lui fait la retraite. Si donc j'ambitionnais un rôle, c'était particulièrement, c'étai uniquement pour avoir occasion de la voir encore une fois et de lui dire un mot.

— Je m'en suis douté. Mais je ne vous engagerais pas à tendre un piége à la bonne foi de cette enfant, et si je vous créais un rôle... Du reste, cela n'est pas nécessaire.

— Quoi ! mon Père, il vous serait possible de créer encore un rôle ? S'il vous plaît, faites-le. Vous avez assez de ressources dans l'esprit pour inventer un nouveau personnage. Quel qu'il soit, je le prends, je l'adopte, pourvu qu'il me mette à même d'approcher d'Iréna et de lui glisser une phrase à l'oreille.

— Je ne saurais consentir à devenir complice de la violation d'un vœu. Une telle prévarication me convient moins qu'à tout autre, à cause de ma qualité de religieux. Oui, à la rigueur on pourrait créer un nouveau personnage, mais autour de Jésus-Christ. J'y avais songé d'abord, puis j'y ai renoncé, pour ne point trop compliquer la pièce. Outre l'Ancien et le Nouveau Testament, j'avais envie de représenter le Paganisme se présentant, enchaîné aux pieds et aux mains, pour abjurer ses erreurs. Dans un discours il aurait pu renoncer en particulier aux principaux points de la superstition polythéiste ; peut-être même eût-il été possible d'y insérer quelque chose à l'adresse des hérésies modernes.

— A merveille ! à merveille ! mon Père, s'écria Robert de Varey ; voilà qui eût été magnifique. J'ajouterai même que cela est indispensable. Evidemment votre œuvre sera incomplète si vous n'y ajoutez pas ce que vous dites-là. Très-volontiers accepterai-je le rôle du Paganisme, enchaîné aux pieds et aux mains ; et je vous promets d'apprendre parfaitement le discours que vous voudrez bien composer pour ce person-

nage, malgré le peu de temps qui nous sépare de la représentation.

Le moine était un peu embarrassé ; il sentait qu'il s'était trop avancé, en parlant de cette création d'un nouveau rôle. D'autre part, il désirait sincèrement aider à l'accomplissement du vœu de ce jeune homme, parce qu'il pensait comme beaucoup d'autres, qu'un grand bien résulterait de la réconciliation des deux familles de Varey et de Ville. Après avoir un moment réfléchi :

— Il serait pénible pour moi de penser que par ma faute, du moins par ma connivence, la jeune fille a violé le vœu qu'elle s'est imposé. Et vous-même, j'en suis sûr, vous ne vous pardonneriez pas d'avoir ainsi abusé de l'occasion que je vous aurais offerte de lui arracher un mot désavoué par sa conscience.

— Mon Père, je n'ai ni besoin ni envie d'arracher à Iréna un mot, un signe seulement qui puisse compromettre sa résolution. J'ajoute que vous la connaissez bien mal, si vous supposez que la moindre tentation fera succomber sa vertu. Ah! certes ! sa discrétion est à l'épreuve. Pendant une demi-heure, je lui ai parlé, je l'ai pressée, suppliée, conjurée en présence de frère Porphyrien ; et pas un mot n'est sorti de sa bouche qui fût de nature à violer le vœu qu'elle a fait.

— Pourquoi donc alors sollicitez-vous l'avantage de lui parler ?

— Pour lui dire : Iréna, tous les bons citoyens désirent notre union : la paix est pour ainsi dire d'entre vos mains : songez-y.

— Voilà qui peut s'admettre. Mais ces expressions jetées à cette jeune fille, comme au hasard, pourront suffire à la troubler. Or elle a besoin de toute sa présence d'esprit, pour bien jouer son rôle qui est assez compliqué.

— O mon Père! ici encore vous montrez que vous la connaissez mal. Sa simplicité passe à travers les obstacles, comme

la lumière à travers le verre. Elle ne s'émeut de rien ; on dirait qu'elle sent qu'il n'y a au monde que Dieu et elle.

— Je l'avais déjà remarqué, reprit le Père ; je la vois se démêler admirablement dans tout le labyrinthe des apostrophes et des réponses qu'elle doit faire, sans jamais se tromper, sans jamais trébucher d'une syllabe. C'est une des mémoires les plus heureuses qui puisse s'imaginer. Vous promettez donc de ne rien dire qui puisse contrarier sa conscience ?

— Je vous promets et m'engage devant Dieu à ne rien dire de plus que les paroles que j'ai exprimées tout à l'heure.

— En ce cas-là, Robert de Varey, je vais composer cette nuit le rôle du Paganisme ; demain dans la soirée vous viendrez le chercher, et vous vous hâterez de l'apprendre, de manière à pouvoir figurer dans la première répétition.

— Mon Père, je vous suis reconnaissant, et j'userai de toute la diligence possible.

Robert se retira ravi de joie.

Moins d'une heure après, une jeune fille se présentait à la grille du monastère et demandait à parler à frère Hilarius. C'était Mechtilde. Depuis quelque temps elle avait l'imagination occupée du bel et brillant écuyer du roi Philippe. Bien que les familles de la Mure et de Varey ne fussent pas en très-bons termes (ces déplorables dissensions civiles avaient gâté les meilleures relations), cependant la jeune fille avait eu l'occasion de voir Godefroi de la Mure en plusieurs rencontres. L'éclat qui s'attachait à sa personne, et surtout à sa charge ; l'honneur d'être le favori du roi ; sa position à la cour, et cette élégance de langage et de formes qui ne se puise guères que dans la compagnie des princes : tout cela joint à quelques paroles gracieuses que le jeune officier crut devoir lui adresser, avait fait une vive impression sur cette âme passionnée et avide d'encens. Mechtilde s'était persuadé qu'elle n'était point indifférente au bel écuyer. Ils avaient été amis d'enfance ; mais à peine était-elle âgée de cinq ou six ans quand elle quitta

Lyon, pour n'y rentrer que longtemps après. Convaincue que personne ne l'égalait en grâce et en beauté, elle se croyait le perpétuel objet de l'admiration publique : on le remarquait à sa démarche haute et fière, à la réserve qu'elle affectait en tout, et à je ne sais quelle politesse empesée qui semblait beaucoup moins un effet de la bonté du cœur, qu'un sacrifice calculé pour obtenir la bienveillance.

Dans cette disposition d'esprit, Mechtilde s'estimait naturellement digne des hommages des jeunes seigneurs les plus distingués de la ville. Jamais elle n'avait douté un instant que tous viendraient tour à tour déposer leurs vœux à ses pieds. Le nom et la fortune de son père ne pouvaient que fortifier ces magnifiques espérances. Nous avons dit plus haut quel fut son désappointement, et en même temps son dépit, quand elle vit en arrivant une jeune fille sans naissance, la fille d'un marchand, en possession de la place qu'elle croyait prendre dans l'opinion publique. De là son amère jalousie contre Iréna : jalousie qui ne faisait que croître à mesure que, rapprochée de la jeune vierge, elle avait pu mieux apprécier cette beauté, ces qualités, ces vertus, objets de l'estime universelle. Pour comble de malheur, elle venait d'apprendre que Godefroi de la Mure était éperdu de sa rivale. Cette nouvelle la jeta dans une sorte de dépit ; mais dépit concentré, qui, se confondant avec la jalousie, menaçait de se porter à de véritables excès. Dès ce moment, elle ne put supporter davantage la présence d'Iréna. A la dernière répétition, comme elle était toute entière sous l'impression de cette nouvelle découverte, elle en fut si troublée, si irritée qu'elle perdit le fil de son discours, et resta muette. Cet incident, en la couvrant de confusion devant toute l'assemblée, blessa profondément son orgueil. Le contraste de la facilité paisible avec laquelle Iréna s'acquittait de son rôle élargit encore la plaie. A l'instant même Mechtilde jura qu'ellè donnerait sa demission, et c'était ce qu'elle venait faire.

— Il est bien tard, jeune fille, dit le moine tout surpris. Si vous y aviez songé plus tôt, nous aurions pu prendre nos précautions; mais maintenant! mais à la veille de la représentation!

— Je sens que c'est un peu tard, vraiment. Mais, mon Père, je suis decidée à ne point paraître sur le théâtre, et je vous préviens d'avoir à confier mon rôle à une autre.

— Quoi! serait-ce le petit accident de l'autre jour qui vous aurait découragée? C'est une misère à laquelle tout le monde est sujet.

— Moins pourtant Iréna de Ville, reprit Mechtilde en se pinçant les lèvres.

— Oh! pour celle-là, il y a une exception à faire. Il est vrai qu'elle est heureusement dotée. On trouverait difficilement une mémoire plus facile, et en même temps plus ferme. C'est vraiment une chose extraordinaire. Mais elle est si simple! si confiante! si naïve dans sa modestie!

Autant de charbons brûlants que le pauvre moine faisait tomber sur l'âme jalouse de Mechtilde de Varey.

— C'est pour cela, mon Père, qu'il ne faut pas s'aviser de se montrer à côté d'elle. Le meilleur est de s'effacer devant ce beau soleil de grâce et de majesté.

— Point d'exagération cependant. Chacun a un rôle à remplir, et si la jeune de Ville a le plus important, c'est à la volonté expresse du corps de la ville qu'elle le doit. Néanmoins il en est d'autres qui ne sont point sans valeur et sans gloire comme celui qui vous est attribué...

— Mon Père, je n'en veux point. Je vous demande pardon de l'embarras où je vous place. Mais je vous déclare que je ne reparaîtrai pas sur la scène.

Là-dessus elle se retira, ne pouvant même prendre sur elle de dissimuler sa mauvaise humeur.

— Amour-propre! amour-propre! murmura le moine, quel empire tu peux exercer sur une âme!

Mais le bon religieux était loin de soupçonner toute l'étendue du mal qui ravageait ce cœur de jeune fille. Il ne se doutait pas qu'en faisant un si bel éloge d'Iréna de Ville, il avait distillé lui-même comme des gouttes d'un poison brûlant sur cet orgueil blessé

XXXI.

TROISIÈME PRÉTENDANT.

— Approche-toi, dit Miriaz au personnage qui avait chanté sur la porte. Que nos cœurs longtemps séparés par l'exil se rapprochent par l'amitié. Viens renouer des liens que l'absence a pu affaiblir, mais non détruire ; restons unis jusqu'à la mort.

— Elle ne saurait tarder, répondit l'*Amer* (car c'était lui). Toi, du moins, tu as pu goûter quelque consolation dans cette vallée de deuil. Mais nous... nous n'avons bu que le fiel et l'absinthe. Est-il vrai, Sidrach ? est-il vrai, Déborah ?

Les deux vieillards ne lui répondirent point ; ils firent même comme un geste d'indifférence, peut-être de mépris. Ils voyaient cet homme de mauvais œil ; à leurs yeux il passait pour un renégat.

— Si le bœuf trace son sillon pour d'autres que pour lui, reprit l'*Amer*, du moins on ne lui refuse pas la nourriture. Et nous nous avons tracé un long et pénible sillon sur cette terre, et souvent nous avons manqué de pain et d'abri. Que ce couple infortuné me démente !

— Ta part fut encore trop belle, répondit Sidrach avec amertume. Que doit le Seigneur à celui qui l'abandonne ?

— Quelle peut être la portion de l'infidèle ? s'écria à son tour Déborah. Je ne m'assoirai point avec les impies, dit le prophète.

L'*Amer* écouta ces reproches, tête basse et sans répondre ; on eût dit qu'il en sentait la vérité.

— Qu'on ne lui jette pas la pierre, reprit Miriaz ; il reconnaît et confesse ses torts. La misère, la dispersion de ses frères,

la crainte de la persécution ont égaré ses sens. Mais au fond il n'oubliait point le Dieu de Jacob.

— Ecoutez-moi, enfants d'Israël, reprit l'*Amer*, à qui ces paroles bienveillantes ouvraient le cœur, et ne me condamnez pas sans m'entendre. Je sais le blâme qui s'est attaché sur moi parmi mes frères; mais Dieu qui voit le dedans et non le dehors, Dieu qui délivra l'innocente Suzanne d'une lâche calomnie, saura rendre justice à mes intentions. J'ai pu dissimuler ma foi, mais non la renier; j'ai pu prendre la peau d'Esaü, mais sans cesser d'être Jacob; c'était le zèle du Dieu des armées qui inspirait ma conduite.

— Ne te vante pas, ne te justifie pas, s'écria Déborah; car la voix de nos frères est unanime à te condamner. Je ne t'ai pas vu depuis le temps où tu courtisais cette pauvre petite Ruth. Mais je sais que tu as pris le sentier des Gentils; les prévarications de Moab et d'Ammon ont séduit ton cœur. Sois donc maudit avec ceux qui nous ont maudits! Que de fois j'ai béni le ciel que cette aimable vierge ne soit point devenue ta proie, ô cruel vautour! Elle est morte malheureuse, pauvre, sur la terre étrangère; mais comme Matathias, elle est morte dans sa foi. C'est toi, Nadab, qui lui as fermé les yeux; c'était ta sœur; dis-nous : n'a-t-elle pas prononcé le nom de Jéhovah jusque dans les bras de la mort?

— Que mon âme meure de la mort des justes! répondit Nadab. Que le Dieu du Sinaï m'accorde la fin douce et résignée de ma sœur Ruth! Ses paroles ne furent point amères; elle ne lança aucune malédiction contre les incirconcis; son cœur était aimant et pur; elle ne sut jamais haïr. Que l'ange du peuple d'Israël, l'ange qui bénit notre père Jacob, daigne la tenir sous ses ailes! Elle mérite de ressusciter un jour comme le saint homme de Hus, et de voir son Créateur de ses propres yeux.

En entendant cet éloge, le cœur de l'*Amer* s'attendrit : des larmes même coulèrent sur ses joues. Il avait beaucoup aimé

cette jeune femme ; et ce simple souvenir triomphait encore de son apparente insensibilité.

— Ce fut là ma douleur, ce fut là ma mort, reprit-il d'une voix émue. Si cette vierge aimable fût devenue ma compagne, mon existence eût été joie et lumières, au lieu d'être tristesse et obscurité. Je l'aimais, tu le sais, Nadab; elle était mon espoir, mon avenir, mon bonheur; c'était sur elle que j'avais fondé mon existence. Elle aussi m'aimait ; tu me l'as dit cent fois, elle me l'a dit elle-même ; nos cœurs semblaient faits pour être unis. Nous aurions pu supporter ensemble les peines de la vie, les menaces de la persécution ; on est si fort quand on est deux ! Pourquoi cela ne s'est-il pas fait? Quel fatal obstacle s'est opposé à l'accomplissement de nos vœux ? Tu le sais, Nadab, et tu pourrais en rendre raison.

— L'arrêt qui nous proscrivait en fut la seule cause, Ooliab. N'accuse personne que les événements. Ruth t'aimait ; son cœur t'est resté fidèle jusque dans les terres lointaines. Peu de moments avant d'expirer, elle prononça encore ton nom. Oui, à en juger d'après les vues humaines, vous auriez pu être heureux : car le malheur partagé devient quelquefois une douceur. Mais, encore une fois, qui accuseras-tu?

— On m'a appelé l'*Amer*, s'écria Ooliab avec tristesse : tant il est vrai que l'amertume dont mon cœur était plein se distillait dans toutes mes paroles et se répandait sur toute ma vie. Jamais nom ne fut mieux mérité. Depuis le jour où cette douce étoile s'éteignit à mes yeux, l'horizon devint noir et sombre. Longtemps je délibérai si je n'irais point la chercher par terre et par mer ; car sans elle je ne pouvais plus vivre. Mais où était-elle ? Quelle direction aviez-vous prise? Les incirconcis ne me découvriraient-ils point ? Etait-il prudent, si je venais à la retrouver, de la ramener au sein du péril ? Ah ! Nadab, combien de fois j'ai remué ces pensées dans ma tête ! Combien de fois je les ai ruminées le jour et la nuit ! Mais plus je réfléchissais, plus je m'embrouillais dans mes propres réflexions ;

c'était à en perdre l'esprit. Bien des fois le sombre désespoir m'envahit; je ne songeais à rien moins qu'à me débarrasser du poids de la vie.

— Rends grâces à Elohim de t'avoir retenu sur cette pente. Ta misère n'égala jamais celle de Job. Et vois quelle patience il montra dans l'adversité.

— Je le sais, et ce fut ce souvenir qui me sauva de l'abîme creusé sous mes pas.

— Sauva! sauva! reprit le vieux Sidrach. Estimes-tu avoir échappé à l'abîme, toi qui as déserté la loi de Moïse? Quelle plus grande perte pouvais-tu encourir que d'être infidèle à ton Dieu? Va! tu es bien malheureux d'avoir renoncé au culte de tes pères, et bien plus malheureux encore, si tu ne sens pas ton état.

— Mets moins d'amertume dans tes paroles, Sidrach; car cette désertion ne fut qu'apparente. Mon cœur n'a jamais renoncé, entièrement du moins, à la loi de Moïse et des Prophètes. Il est vrai que je fis semblant d'appartenir à un autre culte. Je trouvai sur ma route une secte dont la tristesse égalait la mienne; une secte rejetée et maudite comme la nôtre, persécutée comme la nôtre, et nourrissant une haine profonde contre la ville marâtre qui l'a repoussée de son sein. Ses douleurs me touchèrent parce qu'elles ressemblaient aux miennes; sa haine m'envahit parce qu'elle germait déjà au fond de mon cœur; je m'associai à elle pour murmurer comme elle, agir et combattre avec elle. J'éprouvais un besoin de décharger sur les infidèles le courroux qui me dévorait. Demande, Sidrach, aux ennemis de l'archevêque et des chapitres, qui les excita le mieux et par la parole et par l'exemple à l'attaque de Saint-Jean et de Saint-Just. Cherche dans tous ces émeutiers celui dont le bras a mieux manié la pique ou lancé la torche.

— Haine aux fils de Jébus! murmura la vieille. Que le Tout-Puissant les traite comme autrefois il traita Madian et Sisara, comme il traita Jabin sur le torrent de Cisson; comme il traita

Oreb et Zeb, Zebée et Salmana ! Que mon aversion et la colère d'Elohim les poursuivent jusqu'à la centième génération !

— Ce que tu dis-là, femme, je le disais, je le pensais et je l'exécutais. Le sang de ces chiens maudits a coulé sous ma main, et peut-être y coulera-t-il encore. As-tu lavé comme moi tes mains dans leur sang ?

— Je ne l'ai pu, répondit Déborah, en grinçant les dents et en fermant les poings. L'Eternel a refusé cette faveur à mes bras débiles. Ah ! que n'ai-je eu la force de la vaillante femme dont je porte le nom ! Que n'ai-je eu l'occasion qui s'offrit à Jahel pour clouer à terre un nouveau Sisara ! Que n'ai-je pu, comme Judith, couper la tête à un autre Holopher

— Pourquoi maudis-tu alors celui qui fit ce que tu ne sus faire ? Avant de porter un jugement si dur sur le compte d'un frère, tu devais examiner quel fut le vrai mobile de sa conduite.

— On t'a entendu, Ooliab, reprit Sidrach, on t'a entendu prêcher au coin des rues, couvert d'un linceul blanc, enlevé, disais-tu ,au cercueil d'un mort.

— C'est vrai. Et comme des reproches sévères tombaient habituellement de ma bouche, les incirconcis m'ont donné le surnom d'*Amer*.

— On dit que dans ces prédications bizarres tu usurpais le langage des disciples du Nazaréen.

— C'est vrai encore. Mais le nom de ce crucifié n'est jamais sorti de mes lèvres. Je parlais du Dieu des pauvres : ne le reconnais-tu pas ? Et ce nom te blesse-t-il ? Personne, ce me semble, n'a plus de raisons que toi de le réclamer. Je criais contre l'abus des richesses ; je faisais allusion à ces biens entassés dans les monastères ; je citais le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, les Prophètes, maudissant celui qui ferme son oreille aux cris de l'indigent. Oui, ma voix amère (ils ont eu raison de l'appeler ainsi) a fait plus d'une fois baisser les yeux au chanoine enrichi, au négociant parvenu ; et peut-être

ces mains avares sont-elles devenues moins serrées en lâchant l'aumône.

— On dit, répliqua la vieille femme, que tu avais adopté un costume que n'ont point connu nos pères.

— C'est vrai encore. La loi cruelle qui pèse sur nous m'a forcé à déguiser ma qualité de fils d'Abraham. A quoi m'aurait servi de braver la colère des infidèles? Qu'aurait gagné la loi de Moïse à ce que mon sang fût versé en haine d'elle? La sagesse le défend, et Elohim ne me permet point de disposer de ma vie.

– Tu devais alors t'enfuir sur une terre plus libre, ou te cacher comme nous dans une retraite profonde.

– Je le fis d'abord. Je pourrais te nommer les grottes, les forêts, les lieux obscurs où j'essayai d'ensevelir ma vie. Mais la haine est un levain qui fermente et ne laisse point de repos à l'âme. Les infidèles m'avaient tout pris : un commerce heureux, une existence honorable, une amante chérie, tout un avenir de bonheur; ces souvenirs m'agitaient et me torturaient sans cesse; toujours ma pensée se reportait vers cette ville cruelle où tout cela s'était englouti à jamais. Je brûlais de me venger un jour. Combien de fois je me suis rêvé la torche à la main, promenant l'incendie sur ces temples d'idoles, sur ces somptueuses demeures, sur ces boutiques brillantes! Je voyais un immense brasier dévorer cette nouvelle Babylone; et je tressaillais d'aise! et je mourais de bonheur! Puis, au réveil, je m'apercevais que ce n'était qu'un songe; que l'impure Léona était toujours debout, et que jamais je n'aurais le plaisir d'exercer sur elle la moindre vengeance.

« Enfin un jour un inconnu vint me voir. Il était pauvre et aigri comme moi, proscrit et exilé comme moi. Il me raconta son histoire, je lui racontai la mienne. C'était un disciple de Valdo. Branche séparée de la religion du Galiléen, cette secte n'a guère moins de haine que nous contre la société qui l'a expulsée de son sein. Leur doctrine est bonne, du reste; ils maudissent

les richesses du clergé, ils prêchent la fraternité et la charité; ils font une guerre acharnée, incessante, aux distinctions sociales, et rêvent de rétablir cette divine égalité que Moïse avait établie parmi nous. Mon âme s'ouvrit à la voix de cet homme. Je l'écoutai avec intérêt, puis bientôt avec plaisir ; je lui offris un asile dans ma grotte, il accepta et nous vécûmes en frères. Peu à peu nos âmes se pénétrèrent mutuellement, sans que je puisse dire si ce fut lui qui se rapprocha de moi, ou moi qui me rapprochai de lui. Mais bientôt notre manière de voir fut la même ; le feu qui brûlait son sein passa dans le mien, et nous sortîmes pour prêcher ce que nous croyions la vérité.

» Mais un autre motif encore ramenait nos pas vers Léona. Nous avions appris que la discorde fermentait dans ses murs, et qu'une guerre civile ne manquerait pas d'y éclater. O déplorable amour des richesses ! c'était encore toi qui allumais cette flamme dévorante ; c'était toi qui armais les frères contre les frères, les enfants d'une même patrie les uns contre les autres. Nous éprouvâmes tous les deux une vive sensation de joie, non pas précisément parce que le sang devait couler (ce sentiment serait indigne d'un véritable israélite), mais parce que la cité persécutrice allait être punie de ses méfaits et la mort des justes vengée. J'endossai alors la livrée des fils de Valdo, et nous nous acheminâmes vers la cité maudite. Elle put revoir ainsi les hommes qu'elle avait proscrits sous le nom de sectaires, entendre la doctrine que ses chefs avaient condamnée. Pour mon compte je ne lui épargnai point le reproche amer, la violente diatribe ; chacune de ses rues et de ses places a retenti de mes prédications. Ainsi les prophètes des anciens jours remplissaient des accents de leur voix Jérusalem, Tyr ou Ninive. Et je dois le dire : j'ai souvent vu le peuple s'amasser autour de moi, écouter mes enseignements, applaudir même quand je lançais la malédiction aux engraissés du sanctuaire. Aujourd'hui encore, l'*Amer* peut captiver

l'attention de cette plèbe mécontente et aigrie contre ses chefs.

» Puis vint l'heure des vengeances. Répandus dans la foule, les disciples de Valdo attisaient la haine populaire ; comme des soufflets cachés, ils excitaient la flamme et propageaient l'incendie. Va demander qui parla le plus haut, qui tonna le plus vigoureusement au moment de l'attaque des cloîtres, qui anima le mieux la populace; et chacun te nommera l'*Amer*. Informe-toi qui montra le plus d'énergie dans l'action, et chacun te désignera les fils de Valdo. Ecully, Couzon te répéteront que deux pauvres de Lyon guidaient les bandes furieuses qui les désolèrent. Ooliab et Pavollas jouèrent le principal rôle dans ces exécutions terribles ; et, je te l'avoue, mon âme éprouva une joie profonde, ineffable, amère pourtant, à voir les ravages qu'Adonaï exerçait par ma main. Maintenant, comprends-tu ma conduite, Sidrach ? Me jetteras-tu encore l'anathème, Déborah ?

— Moi je ne te maudirai pas, frère, répondit Nadab, qui voyait les deux vieillards silencieux. Ton cœur resta pur devant Elohim. Tu voulais venger l'ignominie de ta nation, laver les outrages infligés au peuple saint. Qu'importent, après cela, les moyens ? Le cœur d'un Israélite peut battre sous la cape grise d'un vaudois comme sous l'habit propre du proscrit de Jacob. Sois béni pour avoir pris à cœur le malheur de ton peuple. Nos livres sacrés sont remplis d'éloges pour tous ceux qui ont tenté de délivrer la nation du joug des oppresseurs, même quand ils n'ont pas réussi. Le jeune Eléazar en est-il moins glorieux, parce qu'il fut écrasé sous l'éléphant royal et ne procura point la mort du tyran ? Ooliab, mon cœur reste uni à ton cœur et ma main est dans ta main.

— Je te remercie, Nadab, d'avoir su apprécier mes motifs. Je proteste devant le Dieu d'Horeb que je n'ai point prévariqué contre sa loi. Je veux mourir comme j'ai vécu, en digne fils d'Abraham. Sans doute il m'est dur de voir ma conduite mal interprétée par mes frères ; mais je sais que Job ne fut pas

compris de Baldad, d'Eliphaz et de Sophar... Le suffrage des hommes importe peu à celui qui a le témoignage de sa conscience.

— Assez sur ce chapitre. Nos frères ne seront point assez injustes pour conserver leurs préjugés. Je t'ai fait venir pour te voir d'abord, et ensuite pour te consulter. Peut-être aurais-je besoin aussi d'apologie : moi qu'un sort étrange a attaché au service d'un infidèle. Mais je ne prends point la peine de me justifier : me contentant de laver mes mains parmi les innocents, comme le roi prophète, et de remettre ma cause au Dieu de justice. Cependant j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur. Le jeune prince que je sers, âme douce et bonne, s'il en fut, s'est épris d'une infidèle; ses yeux, sur lesquels il n'a point su veiller comme Job, ont vu une vierge et l'amour est entré par là dans son cœur. Au premier mouvement de cette passion naissante, il pouvait, il devait peut-être l'étouffer; une étincelle est sitôt éteinte ! Mais il n'a point suivi ce conseil de la Sagesse; il a de nouveau ouvert les yeux et contemplé cette figure virginale, et il l'a trouvée belle, et il l'a aimée encore davantage. Cependant Saphiz est sage et vertueux; chez lui la raison a devancé l'âge; grâce à mes conseils, aux enseignements de nos saints livres que je lui ai fait connaître, il cherche le bien avant tout et n'est point épris des folies de la terre. Chose étrange, et qui prouve que l'homme n'est qu'un frêle roseau ! pourtant ce caractère si droit a fléchi, cette âme si réservée est sortie de son assiette. Saphiz est consumé, tourmenté par cette flamme dévorante qui me semble croître chaque jour. Dans le commencement il conserva ce secret pour lui; il rougissait peut-être de me faire l'aveu de sa faiblesse; mais le perfide poison étendait ses ravages. Je ne pouvais tarder à m'en apercevoir; car rien ne peut tromper l'œil vigilant et exercé d'un serviteur fidèle. Saphiz mangeait peu, ne dormait plus; la sérénité de son front avait disparu; son regard devenait sombre, sa parole aigre; évidemment un mal intime le

dévorait. Lui qui n'eut jamais rien de secret pour moi semblait éviter ma présence ; il souffrait enfin, et il souffrait sans remède, puisqu'il s'obstinait à cacher sa douleur.

« J'obtins cependant de lui l'aveu de son chagrin. Il aime, il aime une vierge de cette ville, non point, m'a-t-il dit, parce qu'elle est belle entre toutes, mais parce qu'elle est vertueuse, parce qu'il a cru voir la grâce d'en haut resplendir sur sa figure. La jeunesse en elle ne nuit point à la maturité, la beauté à lagrâce, la richesse à la bienfaisance, le...

— Arrête, Nadab, dit l'*Amer* en l'interrompant ; il est inutile que tu pousses plus loin ces détails. Tout le monde peut y reconnaître la fille de Pierre de Ville.

— O Dieu d'Israël ! s'écria Déborah, en joignant les mains et les levant vers le ciel ; veille sur cette tête bénie, et répands sur elle la rosée de ta bénédiction !

– Père de nos pères ! s'écria Sidrach à son tour, sauve, sauve cette innocente du milieu de cette ville infidèle, comme tu tiras Loth du sein de Sodome ! Quand tous périraient, elle doit point périr.

— Donne-lui, donne-lui, Sauveur de Jacob ! la douceur de Rachel, la simplicité de Ruth, la beauté d'Esther et la piété de Judith ; ses vertus méritent ces récompenses.

- Donne-lui la force de Jahel, le dévouement de Rahab, la splendeur de Bethsabée et les richesses de la reine de Saba. Elle a fait du bien à ton peuple ; elle n'a point écouté la haine, mais l'amour ; témoigne-lui notre reconnaissance.

Pendant cette espèce d'hymne à deux voix, le vieux Nadab avait baissé la tête, comme sous le poids d'une pensée douloureuse ; on eût dit que cet hommage rendu à la vertu d'une jeune fille lui était désagréable. Il resta assez longtemps dans cette attitude et reprit enfin :

— Mon cœur est partagé et mon esprit agité d'inquiétude. De quel côté me tournerai-je ? Ecouterai-je la bénédiction ou la malédiction ?

— Nul ne l'a maudite, répondit l'Amer : nulle ne la maudira jamais. Satan lui-même serait forcé de s'incliner devant sa vertu.

— Que le protecteur de Sion punisse ceux qui diront du mal d'elle ! reprit Déborah. Que la langue de ces méchants se glace dans leur bouche !

— Que la maladie l'épargne toujours ! que sa beauté ne se flétrisse point ! dit à son tour Sidrach ; que la ronce et l'épine n'embarrasse jamais son sentier ! qu'elle jouisse toujours de la rosée du ciel et de la graisse de Jacob !

— Donne-lui, Roi d'Israël, la richesse du Carmel, les vignes d'Engaddi et les troupeaux de Basan !

— Qu'elle croisse comme le palmier de Cadès, comme la rose de Saron et l'olivier de Jéricho !

Ce nouvel élan de tendre reconnaissance convainquit enfin Nadab que la vierge dont il parlait avait bien mérité de son peuple ; puisque ces trois bouches si habituées à maudire les infidèles étaient unanimes à faire son éloge.

— Je voulais emprunter vos voix pour la maudire, frères, reprit-il après un nouveau silence ; et voilà que vous n'ouvrez la bouche que pour la bénir.

— Ainsi en sera-t-il, repartit l'Amer, quelque soit l'israélite qu'il te plaise d'interroger. Ses bienfaits sont si généreux, si grands, qu'ils forcent la reconnaissance. Quand je considère qu'elle est issue d'un peuple ennemi du nôtre ; quand je sais que son grand-père fut un de ceux qui montrèrent le plus de zèle à accuser les enfants d'Israël et à provoquer contre eux de cruels châtiments ; oui, je sens bouillonner la haine au fond de mon cœur, et volontiers l'envelopperais-je dans la malédiction commune. Sa beauté même, sa grâce, ses vertus m'irritent ; je m'indigne de ne pouvoir détester ce que le ciel nous défend de haïr. Mais quand je contemple d'autre part cette bonté naturelle et sans apprêt, cette générosité d'amour qui lui fait vaincre les préjugés de son peuple et de sa famille ;

quand je compte l'or, l'argent, les pierres précieuses, les bijoux qu'elle a sacrifiés pour le soulagement des pauvres, sans distinction de race ni de croyance ; quand j'apprends, Nadab, que ces deux vieillards n'ont dû qu'à ses bienfaits de pouvoir conserver leur existence : oh ! alors mes répugnances tombent, mon aversion fait place à l'admiration et à la reconnaissance, et je joins ma voix au concert universel pour la célébrer et la bénir. Tu le sais : Balac, roi de Ségor, avait fait venir Balaam pour maudire Israël ; mais Balaam n'ouvrait pas plutôt la bouche, que les bénédictions la remplissaient.

— Je te remercie, Ooliab, de m'avoir dit la vérité. Ces éloges avaient déjà frappé mes oreilles ; mais comme ils venaient de bouches suspectes, je m'en défiais. Me venant de ta part, ils lèvent mes doutes et font cesser mes inquiétudes. Je déplorais le penchant du prince ; peut-être aujourd'hui dois-je y applaudir. Il ne rêvait donc point quand il croyait voir le cachet de la vertu reluire sur cette physionomie virginale. Mais crois-tu qu'une telle alliance soit possible ? Un citoyen de Lyon donnera-t-il sa fille à un païen, ce païen fût-il prince ?

— La question serait moins entre les mains du père qu'entre celles de la fille, répondit l'Amer. Ne va pas croire que, comme dans les régions que tu habites, la volonté d'un père soit ici la règle absolue, que la femme ne soit qu'une humble esclave toujours prête à obéir. Non ; la nation chrétienne proclame l'affranchissement de la femme ; elle a des lois sévères contre quiconque force une jeune fille à se marier contre son gré. Si donc Saphiz a envie d'obtenir la main de cette autre Esther, qu'il gagne sa volonté, qu'il séduise son cœur. Mais...

— Tu hésites. Connais-tu quelque obstacle à la réalisation du désir de mon maître ? La vierge serait-elle déjà engagée par quelque promesse ?

— Le cœur de l'homme est un abîme, frère ; celui de la femme est peut-être plus inscrutable encore. Qui peut sonder jusqu'où vont ses caprices ? Qui sait quelle direction prendront

ses sympathies ? Plusieurs nobles chevaliers ont déjà frappé à la porte de cette belle enfant : ils ont exprimé des vœux bien ardents, bien sincères ; et ils attendent encore la réponse.

— Tant mieux. Donc elle n'a point encore engagé sa parole, et Saphiz aura des chances de réussite. Il faut que l'impression faite sur son âme ait été bien vive pour qu'il oublie les nobles créatures que lui offre son pays. Il en est de race royale ; il en est dont la vertu égale la beauté ; une d'entre elles même, sa parente Thirza-Bath-Minah, compte sur lui. Quelle étrange imagination a soudain troublé son cerveau ? Mais qu'il aille où le pousse sa destinée ! Je lui dois des avis ; rien de plus. Je ne les lui ai point ménagés, je les lui répéterai encore ; il suivra ensuite le parti qui sourira à sa sagesse. Lui dois-je quelque chose de plus, Ooliab ?

— Je ne le pense pas. Mais ne crois point qu'une fille de chrétiens soit aisée à séduire.

— Les chevaliers dont tu parles, frère, peuvent avoir des attraits, de la naissance, de la fortune, de la grâce, tout ce qui charme et ravit une femme. Mais ils s'effaceront tous devant Saphiz, comme les astres devant le soleil. Saphiz est beau comme l'aurore ; son regard est tour à tour plein de douceur et de feu ; ses dents sont plus blanches que l'ivoire ; ses cheveux plus noirs que l'ébène ; son sourire est comme celui du printemps ; toute sa personne respire l'élégance et la majesté. Et puis il est prince et il a des trésors à sa disposition ; chez lui les perles et les diamants sont aussi communs que les cailloux sur le bord de la mer ; il habite un palais entouré de jardins splendides ; de nombreux serviteurs sont attentifs à ses ordres : il a des droits au trône, enfin, et peut dire à la femme qu'il épousera : — Je te ferai reine. — Que t'en semble maintenant ? Crois-tu qu'il y ait de quoi fasciner une jeune âme ?

— Il y a plus qu'il ne faut pour séduire une âme vulgaire. Mais tu te tromperais, Nadab, si tu pensais que de tels attraits suffisent à éblouir cette vierge. Elle ne jettera là-dessus

qu'un coup d'œil de dédain. C'est à d'autres biens, à d'autres splendeurs que son cœur aspire. La piété qui la domine lui apprend que toutes les grandeurs humaines ne sont que poussière. Non-seulement elle ne place point le bonheur dans leur possession ; mais elle met sa gloire et sa force à les mépriser.

— Je t'écoute et ne puis croire qu'il en soit ainsi. Aucune femme n'est insensible au plaisir de briller et de commander.

— Détrompe-toi. Dans ta longue absence, tu as trop perdu de vue cette religion qui fait un devoir du renoncement et une vertu de la pauvreté.

— Et pourquoi alors, reprit Miriaz avec un sourire railleur, pourquoi cette livrée que tu portes ? pourquoi ces souliers fendus ? pourquoi la secte à laquelle tu appartiens existe-t-elle ? quelle est sa raison d'être ? Si la pauvreté est une vertu chez les Nazaréens, il est inutile que tu la prêches ; elle est leur loi, leur doctrine ; il n'est besoin que tu affiches sous leurs yeux le mépris des richesses.

— N'exagérons rien, Nadab. Le renoncement est le fond de leur religion ; mais sa pratique dans un degré parfait est le lot du petit nombre. Tous nos pères, ni même tous nos prophètes ne furent point des Elie vivant dans le désert. La perfection ne sera jamais la part du vulgaire, pas plus que l'héroïsme n'est la vertu de tous les guerriers. Ils ne sont donc pas nombreux ceux qui se détachant entièrement du siècle, foulent aux pieds ses richesses et ses honneurs ; il y en a pourtant, et les monastères t'en montreraient par milliers. Or je dis que cette jeune fille est de la trempe de ceux-là. Elle a pour la parure, pour l'éclat mondain une indifférence qui touche de près au mépris. Si tu l'as vue, tu as pu remarquer que sa mise est des plus simples, qu'elle dédaigne les vains ornements, quoique la fortune de son père soit grande et qu'il ne refuse rien à ses désirs. Bien plus, les bijoux qu'elle a hérités de sa mère, ceux que son père ou ses prétendants ont pu lui donner, ont été vendus par elle, et le prix en a été distribué

aux pauvres. Tu vois donc que, pour gagner son cœur, il faut d'autres attraits que ceux de la richesse.

— Saphiz en a d'autres. Son caractère est aussi aimable qu'élevé; il a de l'intelligence et de la modestie, des connaissances variées et une grande douceur de mœurs. D'autre part, sa bravoure est bien connue : les fils de Mahomet te diraient combien de fois il a signalé sa valeur contre eux. La Tartarie n'aura jamais eu un roi pareil, si sa destinée lui permet de monter sur le trône.

— J'admettrai tout ce que tu dis, bien que je me défie des exagérations de la tendresse. A supposer donc qu'à l'éclat de la fortune et du rang ton jeune prince ajoute les vertus et le mérite personnel, ta cause ne serait point encore gagnée. Des vues plus hautes peuvent guider Iréna dans le choix d'un époux. Et ce que j'avance n'est point une vaine supposition. Moi-même, moi qui te parle, j'ai été chargé de lui exprimer les vœux d'un noble chevalier, et j'ai quelque espoir que ma démarche n'a point été inutile. Et si tu veux en savoir la raison, je vais te la dire : c'est que le motif de cette union serait plus haut, plus élevé que tous ceux que tu mentionnais tout à l'heure.

— Quoi! plus que la richesse? plus que l'or, l'argent, les diamants, la pourpre?

— Oui.

Plus que l'éclat du rang? plus que la puissance? plus que le trône?

— Oui.

— Plus que le mérite personnel? plus que la beauté? l'élégance? la majesté? la grâce? plus même que la bravoure à toute épreuve?

— Oui encore.

— Plus que la vertu, ce premier des biens? plus que la douceur, la modestie, la bienfaisance?

— Oui, oui, toujours.

— Nomme-moi donc alors ce bien au-dessus de tous les biens, ce trésor préférable à tous les trésors.

— La charité, cette vertu qu'ils appellent la plus grande des vertus, qu'ils croient descendue du ciel par leur Dieu incarné, et qui doit seule subsister dans l'éternel séjour qu'ils attendent.

— C'est une grande chose que tu me nommes là. Mais dis-moi donc comment cette vierge peut être dirigée par la charité dans le choix d'un époux ?

— Tu sais déjà peut-être que Léona, la ville cruelle, est déchirée par des factions; que des mains fratricides se sont armées les unes contre les autres? Oui, tu le sais, puisque je t'ai dit la part que j'ai prise à ces débats. Eh bien! tu sauras de plus que le père d'Iréna est le chef du parti populaire, qu'il est l'âme de l'opposition à l'autorité des prêtres, et que la haine, la haine terrible a envahi son cœur : il en veut à mort à l'un des chefs du parti opposé, qui lui a tué son fils. Or ce meurtrier a lui-même un fils, qui n'est pas loin de ressembler au portrait que tu traces de ton élève. Et c'est ce jeune et aimable chevalier qui demande la main de la fille de l'ennemi de son père. Comprends-tu maintenant? L'inimitié des pères s'éteindrait dans l'affection des enfants; une alliance scellerait la réconciliation des deux familles, et par suite celle des deux camps; peut-être la paix universelle serait-elle le fruit de cet heureux mariage. Voilà comment la charité l'emporterait sur toute autre considération et sauverait, par une jeune fille, toute une grande cité.

Nadab, le front penché, écoutait cet exposé avec recueillement. Evidemment de graves pensées occupaient son esprit.

— Ce motif est noble, reprit-il enfin; je me plais à le reconnaître. J'ai vu Saphiz lui-même s'interposer ainsi entre deux partis ennemis, et les réconcilier par la douceur de son éloquence. Jamais il ne me parut plus grand que dans cette occasion. L'homme alors est comme l'envoyé de la Divinité,

qui a fait tous les hommes frères. Mais dis-moi : ta proposition a-t-elle été accueillie ? La vierge a-t-elle souri à l'expression de ces vœux ?

— Sa modestie le lui défendait, Nadab : car cette aimable enfant ne se croit digne que de mépris. Non, elle n'a point souri, elle n'a point froncé le sourcil; sa douce figure a conservé son inaltérable sérénité.

— Comment sais-tu alors si le chevalier dont tu parles obtiendra sa main ?

— La grandeur même du but m'en répond. Il est difficile, il est impossible que cette âme pieuse ne cède pas à un motif aussi élevé.

— Le ciel en décidera. En attendant sa parole n'est point engagée, et cela me suffit pour agir.

— Encore un mot, Nadab. Si la jeune fille n'a point répondu, c'est parce qu'elle est dans une situation particulière que je dois t'expliquer. Elle s'est engagée par vœu à ne point songer au mariage pendant un an, et à ne point permettre qu'on lui en parle.

— Que le Dieu de Jacob la bénisse ! Ce vœu n'est point illégitime, et il est écrit : Rendez au Seigneur les vœux que vous lui avez faits. Je le crois comme toi, Ooliab, elle réfléchira en son temps, à son heure, à la proposition que tu lui as faite; elle réfléchira aussi à la mienne. Il me suffit qu'elle n'ait point engagé sa parole : autrement je ne me serais point permis de lui porter les propositions du prince. Ce que tu m'as dit de sa vertu ne fait que m'inspirer le désir de la voir appartenir à mon jeune maître.

— Voilà une chose étrange, Nadab : nous nous rencontrons à agir sur le même terrain. Tu coures sur mes brisées, comme moi sur les tiennes; à qui la victoire appartiendra-t-elle ?

— A qui Jéhovah voudra la donner. Son doigt dirige tout avec sagesse; et que peuvent les desseins de l'homme contre lui ?

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ne nous prive point de notre appui! s'écrièrent les deux vieux pauvres. Ou s'il est dans sa volonté de nous l'ôter, qu'il daigne l'accorder au plus digne! Il n'est point d'époux trop beau, trop grand, trop riche pour la vierge amie des pauvres.

Nadab sortit alors, non sans avoir laissé dans la chaumière des preuves de sa générosité. Il eut ensuite une longue conférence avec l'Amer; nous ne pourrions que hasarder des conjectures sur ce qui en fut l'objet. Mais l'avenir se chargera peut-être de nous l'apprendre.

XXXII.

RÊVE ORIENTAL.

Il était bien vrai que le prince tartare était éperdument épris d'Iréna de Ville. Au premier aspect de cette jeune fille, il avait été frappé de sa beauté, et plus encore de sa modestie, au point de s'imaginer que quelque être surnaturel avait pris cette forme humaine pour communiquer avec les mortels. Mais ce sentiment n'était pas le seul qui s'agitât dans son cœur : il avait été aussi tellement impressionné des cérémonies du culte chrétien, surtout si charmé de la dignité et de la condescendance du Souverain Pontife, qui l'avait reçu dans une première audience, qu'un grand bouleversement s'était opéré dans son esprit, au point de vue religieux. Naturellement porté à la piété, intelligent, aimant, sensible, Saphiz avait encore puisé dans son éducation des connaissances particulières sur la religion, qui ne contribuèrent pas peu à développer son penchant à l'ascétisme. En effet Nadab lui avait mis en main les Livres Sacrés, lui en avait appris la langue, lui avait expliqué les vérités qu'ils contiennent; et bien que le maître n'eût d'autre vue que d'exposer la loi mosaïque, cependant les dogmes de l'unité de Dieu, de la chute originelle, de la promesse d'un Rédempteur; les élans de piété, les sublimes inspirations, la morale si pure que renferment ces pages; le caractère même de leur poésie, si empreinte de la couleur orientale : tout avait laissé son impression dans cette intelligence lucide, servie par un cœur droit. Il était tout simple que ces notions reçussent comme leur complément dans le spectacle

qui se déroulait maintenant sous les yeux du jeune prince. Les prophéties contenues dans l'ancien Testament, les figures qui annonçaient Jésus-Christ, tous ces rites symboliques qu'on lui avait représentés comme ne devant avoir leur signification que dans la personne du Messie, lui paraissaient maintenant avoir leur terme. Il ne doutait plus que le peuple chrétien ne possédât réellement ce Libérateur promis au monde; et il se demandait pourquoi son maître ne lui avait point révélé l'existence de ce peuple.

Telles étaient les pensées qui tourmentaient l'esprit de Saphiz. Chaque jour ses doutes prenaient plus de gravité, ou plutôt tendaient à s'éclaircir. La coïncidence des *signes* de la loi antique avec les réalités de la loi nouvelle le frappait de plus en plus. Il ne pouvait s'imaginer que tant d'hommes, parmi lesquels des gens si éclairés et si vertueux, se fussent grossièrement trompés, en prenant des chimères pour des faits. La Providence, lui semblait-il, n'eût pas permis que la nation juive, dépositaire de la vérité, eût été dispersée aux quatre vents du ciel et privée de temple et de sacrifices, si quelque grande prévarication ne l'eût fait déchoir de son rang de peuple de Dieu, c'est-à-dire si elle n'eût véritablement, comme la chrétienne l'en accusait, mis à mort son propre Rédempteur. Dès lors la loi de ce peuple maudit n'existait plus; elle n'avait plus de raison d'être; ou plutôt elle était absorbée dans la loi nouvelle, comme l'imparfait dans le parfait, comme le moins dans le plus, comme la prophétie dans l'accomplissement.

Le lecteur ne manquera pas de supposer qu'un rapport dut vite s'établir, dans l'esprit du jeune Tartare, entre les deux affections qui naissaient simultanément dans son cœur. L'image d'Iréna se reliait pour lui à la pensée chrétienne; cette belle enfant était, à ses yeux, comme l'incarnation, comme le type vivant du nouveau culte qui l'attirait. Il sent qu'il ne pourra jamais l'obtenir, s'il reste dans les ténèbres de l'erreur; mais

pourtant son âme délicate répugne à l'idée d'acheter une femme au prix d'un changement de religion. Ces deux intérêts se rapprochent pour lui, mais ne se confondent point; il sait qu'il ne pourra avoir Iréna s'il ne se fait catholique; mais il sent qu'il doit se faire catholique, quand même il n'aurait point Iréna : les droits de la conscience avant tout.

On comprend quelle curiosité avide et inquiète une telle disposition d'esprit doit engendrer. Saphiz observe tout, remarque tout, étudie tout; les personnages marquants que le concile attire, appellent successivement ses regards; il veut savoir qui ils sont, quel rôle ils jouent dans l'Eglise; il visite les temples, il parcourt les monastères; les monastères surtout excitent son étonnement; ces figures pâles, ce régime austère, cette clôture sévère lui révèlent un côté de la vertu jusque-là inconnue pour lui. De quel regard surpris et scrutateur il analyse l'intérieur de ces sombres solitudes! Avec quel intérêt il s'informe des règles! Avec quelle avidité il écoute ces moines! C'est tout un monde nouveau qui s'ouvre à ses yeux; c'est un horizon à la fois agréable et triste, attrayant et repoussant; c'est le champ clos où la nature se débat avec la grâce, où se livre le terrible combat de l'esprit contre la chair : ce duel incessant, qui est l'explication de tout ici-bas.

Or entre ces faces amaigries par le jeûne, transformées par la prière, nous n'aurons pas de peine à faire croire que celle de Bonaventure avait surtout attiré l'attention de Saphiz. Celui que l'Eglise a appelé le *Docteur séraphique*, celui dont les écrits respirent une piété si tendre, ne pouvait manquer d'offrir ce type transfiguré, cette transparence de teint, cette physionomie céleste qui sont comme les rayons de la flamme d'amour. Je ne sais quoi de mystérieux s'attacha immédiatement pour le jeune étranger à ce pieux solitaire; où il lui semblait voir une nature supérieure à la nôtre. Un attrait particulier lui faisait goûter sa vue et sa présence: il aurait beaucoup désiré vivre en sa société, converser avec lui; mais

il s'en sentait indigne, et se contentait de chercher à le voir le plus possible. Il n'était pas rare d'apercevoir Saphiz prosterné dans un coin de l'église des Cordeliers, et contemplant d'un œil avide l'illustre religieux adonné à la contemplation. Ce seul aspect réjouissait, consolait le pauvre jeune homme, et en même temps l'attristait : car toujours il sortait de ce spectacle l'âme troublée et le cœur chagrin. Mais comme ce charme était puissant ! Quelle éloquente prédication que l'aspect du docteur séraphique, immobile, radieux, la bouche souriante, le regard perdu dans les profondeurs de la Divinité

C'était là aussi qu'Iréna cherchait ses joies les plus pures. Il était bien rare qu'elle n'assistât point à la messe de frère Bonaventure. Elle aussi s'imbibait, pour ainsi dire, de ce doux spectacle ; elle lisait dans ce miroir divin les secrètes opérations de la grâce ; elle tâchait d'admirer la puissance qui transformait si visiblement le grand serviteur de Dieu. Toujours elle attendait l'entretien qu'on lui avait promis ; elle s'étonnait et s'attristait de ces longs retards : c'était là (un secret instinct le lui disait) qu'elle trouverait la solution de ses doutes, le trait de lumière dont elle avait besoin. Hélas ! ses embarras ne faisaient que croître ; chaque jour elle voyait l'âme de son père résister à la voix de la charité, et s'affermir dans ses sentiments de haine. Hier encore, à propos du plus mince incident, il exhalait sa colère contre le meurtrier de son fils : protestant et jurant que cette haine le suivrait au tombeau : sur quoi la pauvre enfant avait pleuré, en renouvelant encore à Dieu le sacrifice d'elle-même, déclarant qu'elle était prête à tout vouloir, à tout souffrir, pour arracher ce père infortuné à son triste état.

Souvent elle montait à Notre-Dame de Fourvières, pour confier ses peines à sa Mère. Mais elle avait beau lever les yeux vers la *Consolatrice des affligés*, il n'en descendait ni consolation ni lumière ; on eût dit que le cœur de Marie était insensible à sa peine. Il arrive ainsi que la plus tendre des mères

paraît sourde à nos cris, afin d'exercer notre patience et d'entretenir notre ferveur. Iréna le sentait et se résignait; elle savait bien qu'à la fin ce cœur maternel se laisserait fléchir. Il lui sembla même un jour que la sainte Vierge lui indiquant du doigt frère Bonaventure, disait : — Celui-là sera pour toi l'interprète de la volonté de mon Fils. — Etait-ce un jeu de son imagination? était-ce une vision réelle? Iréna n'eût osé le décider; mais cette impression lui était restée comme un point d'appui, et elle hâtait de ses vœux le moment où elle pourrait consulter ce messager du ciel.

Un soir qu'elle était montée à Fourvières de l'hospice des Rétrécis, elle trouva le chœur de la chapelle rempli de monde et l'autel de la Vierge illuminé. Un grand nombre de prélats, d'abbés et de moines étaient agenouillés autour de l'image miraculeuse de Marie. Au milieu d'eux, prosterné à terre, était l'évêque d'Albano; il récitait un verset de ce beau livre qu'il nous a laissé sous le nom de *Psautier de Marie,* et les assistants reprenaient le verset suivant. C'était ainsi un hymne à deux chœurs à l'honneur de la Reine des anges et des hommes, à l'effet d'obtenir sa protection spéciale pour le concile qui allait s'ouvrir, surtout pour la grande question qui devait s'y agiter : la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine.

Le saisissement de la jeune fille fut grand. Elle aussi se prosterna le front contre terre pour unir sa voix à ces voix ferventes. Sa piété désirait vivement le succès de la grande œuvre qu'on méditait. Quand elle s'engageait par vœu à vivre dans la retraite jusqu'à la fin du concile, son intention était double : obtenir le salut de son père et la réunion des Eglises. Ces deux objets lui étaient également chers; pour l'un ou l'autre, elle se fût volontiers sacrifiée tout entière, à plus forte raison pour les deux. Mais combien elle se sentait petite! Que la victime était faible, en comparaison du but à atteindre! Cependant elle espérait que son humble prière, mêlée à ces prières ardentes, ne serait point désagréable à Dieu; qu'elle

passerait comme une étincelle perdue dans un grand foyer.

Mais dans un angle obscur de la chapelle priait aussi une autre voix. D'abord fixée sur la figure du solitaire, la vue de Saphiz s'était bientôt reportée sur celle d'Iréna. Il la voyait, elle ne le voyait pas. Le rêve qu'il avait formé revint alors caresser son imagination; plus que jamais il crut entendre une voix intérieure lui dire : —Voilà celle que le ciel te destine; efforce-toi de la mériter. — Et relevant ses yeux vers la Mère des chrétiens, vers celle qu'il n'ose encore, mais qu'il espère bientôt appeler aussi sa mère, il la prie tout bas, tout bas, de lui donner cette vierge, sa fidèle image sur la terre. Il ne sait comment : mais il lui semble que Marie n'est pas insensible à sa prière. Dans une atmosphère de gloire, il voit cette Reine incomparable recueillir les hommages des saints et les vœux des mortels; quoique absorbée dans les splendeurs divines, elle est pourtant attentive à ce qui se passe ici-bas; les douceurs de la vue de Dieu ne l'empêchent point de prêter l'oreille aux cris des exilés et de présenter leurs requêtes à son Fils. Oh ! qu'elle est grande ! oh ! qu'elle est belle, cette Mère du Rédempteur ! que de majesté dans sa personne ! que de douceur dans son regard ! quelle dignité, et en même temps quelle tendresse, dans ce geste maternel par lequel elle étend les bras, comme pour embrasser le monde entier !

Oui, l'âme du jeune Tartare s'épanouit devant ce spectacle; il se sent pressé de se jeter, lui aussi, dans les bras de Marie. La ferveur qui anime ce groupe pieux semble passer dans son sein; il mêle sa voix aux voix qui célèbrent Marie. Puis bientôt ses yeux se rabattent sur la terre, sur cette autre image qu'il trouve si ressemblante à la première. Tout un avenir s'ouvre devant lui; mais une teinte religieuse le colore. Il s'imagine qu'il est chrétien, qu'il devient roi, et que la jeune vierge partage le trône avec lui. Il fait asseoir la croix sur ce même trône, comme ce premier empereur chrétien dont il a récemment entendu l'histoire. Tout le peuple tartare est

appelé à la connaissance de la vérité ; il devient lui-même prédicateur et apôtre ; chacun se convertit à sa voix ; sa femme donne à tous l'exemple d'une vie parfaite, et de la majesté unie à la douceur ; partout des temples s'élèvent et, dans chaque temple, un autel à Marie ; l'empire enfin appartient tout entier à Jésus-Christ et à sa Mère, et l'Eglise compte un grand nombre d'enfants de plus.

Tel est le rêve que forme Saphiz ; ces douces images se succèdent dans sa tête ; elles semblent s'enchaîner par des nœuds indissolubles. Il ne sait plus si c'est un songe ou une prière, une supposition ou un espoir. Il est des points où l'imagination ne se distingue plus de la raison, et où la réalité touche à la fantaisie.

XXXIII.

MESSAGE TARTARE.

Le lendemain de ce jour Pierre de Ville conversait avec sa fille, suivant son habitude de chaque soir.

— Enfin, ma petite, la question va se décider.

— Parlez-vous du concile, mon père? Je sais qu'il va commencer.

— Non, ma fille, mais d'une question qui me tient singulièrement en agitation : je veux dire les affaires de la ville. Le Pape et le roi ont suffisamment examiné, pesé, délibéré, chacun par devers soi. Le corps de la ville est prévenu que demain il sera reçu chez le roi, et après-demain chez le Souverain Pontife. Tu le vois donc : tout tend à une solution prompte et définitive.

— Dieu soit loué ! nous aurons enfin la paix. Il ne sera plus permis alors d'en appeler de ces deux décisions; j'espère bien que personne ne sera assez osé pour cela.

— Je sais d'avance quelle sera l'opinion du roi. Les longues explications que je lui ai données ont éclairé sa conscience; il nous favorisera, cela est indubitable. Quant au Pontife, je doute un peu. Ces chanoines sont si habiles! ce prévôt si rusé! cet obéancier si éloquent !

— Dans tous les cas, mon père, vous vous soumettrez; c'est chose convenue : vous accepterez la décision du Saint-Père, comme venant de Dieu même.

— Nous verrons, nous verrons, répondit de Ville en hochant la tête. J'accepterais volontiers la sentence du Pape bien in-

formé et non prévenu. Mais tu sens que tous ces chanoines et officiers ecclésiastiques n'ont pas manqué de lui présenter les choses à leur façon. On m'assure même que les chauds partisans du chapitre ont circonvenu Sa Sainteté de leurs doléances verbales et écrites. Jonas me dit qu'il a vu sortir du cloître Varey lui-même. Je n'en doute pas : ce misérable est assez hardi pour cela. A-t-il dit au Pape qu'il a assassiné mon fils ? Je gagerais bien que non.

— Allons, mon père; laissez là ce malheureux souvenir. Il faudra bien que tout rentre en paix ; le Pape, qui ne s'en ira certainement pas d'ici sans avoir réconcilié l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, aurait-il la douleur de laisser encore des germes de discorde dans sa chère cité de Lyon ?

— J'ai connu le pieux chanoine Thébalde, et j'ai songé plus d'une fois que s'il ne nous eût pas quittés, tant de malheurs n'auraient pas fondu sur nous. J'aurais peut-être encore mon fils... Mais ces regrets sont inutiles.

— Et même dangereux, mon père. La simple raison, à défaut de la foi, nous dit que quand les événements sont passés, et par conséquent irréparables, le plus sage est d'en prendre son parti et de se résigner à la volonté de Dieu.

— Oui, la raison, la foi disent cela, et je le dis avec elles. Mais si tu savais ce que ces sacrifices coûtent ! On rame quinze jours, un mois, contre ce torrent amer... puis, tout à coup, dans une heure, dans un instant, on perd tout le terrain gagné, et on se retrouve dans le gouffre de sa misère .. J'ai aimé, j'ai estimé le chanoine Thébalde ; et sans les circonstances où je me trouve, peut-être serais-je allé lui présenter mes hommages sous son titre de Souverain Pontife. Mais...

— Vous auriez bien fait, mon père. Je suis convaincue que sa conversation vous aurait fait du bien.

— Il était pacifique et doux, porté à la conciliation. Tu m'as ouï parler du procès qu'eut mon père avec Le Roux, et que je continuai moi-même contre les héritiers de ce marchand. Je

crois que l'affaire durerait encore, si le bon chanoine ne s en était mêlé. Mais la lucidité d'esprit qu'il apporta là dedans eût bientôt fait raison du labyrinthe de chicanes où nous étions engagés. En un clin d'œil il mit tout au net, et régla le différend à la satisfaction des deux parties. On a toujours regardé sa décision comme un chef-d'œuvre de bon sens et de logique.

— Sans aucun doute ce bon esprit ne l'a point quitté, et doit même avoir trouvé son complément dans la haute dignité dont il est revêtu. Aussi les affaires de la ville seront-elles réglées comme l'a été votre procès, et la paix générale terminera toutes les querelles publiques et privées.

— Nous verrons, nous verrons, répéta Pierre, avec ce même hochement de tête ambigu. Le chanoine Thébalde avait étudié notre procès tout bonnement, tout simplement, pièces en mains et sans prévention. Ici... c'est tout autre chose. Cent voix ont corné à ses oreilles; mille préjugés sont entrés dans son esprit; et tout Pape qu'il est, il aura bien de la peine à s'en défendre.

— C'était une raison de plus pour vous d'aller le trouver, et de lui exposer vos raisons. Peut-être l'auriez-vous éclairé sur plus d'un point et préparé le jugement qu'il doit rendre.

— Il est trop tard. Varey a passé par là ; le prévôt, l'obéancier aussi : je m'étonnerais fort que la décision nous fût favorable. L'homme qui a tué le fils de son meilleur ami, ne respectera point la vérité. Bernardin aura sali de sa bave tous les points de l'affaire, n'en doute pas; nous serons condamnés par le Pape.

— Si vous êtes condamnés, mon père, c'est que votre cause n'aura pas été jugée bonne. Vous ne pouvez pas supposer que le Souverain Pontife se laisse aller à des préjugés, ou séduire par de faux raisonnements : ce serait lui faire bien peu d'honneur. Pour moi je suis persuadée qu'il n'est pas possible de trouver un juge plus impartial et plus éclairé.

— Nous verrons, nous verrons, répéta encore de Ville, de plus en plus préoccupé de l'idée que le Pape prendrait parti contre lui.

En ce moment le vieux Jonas annonça un visiteur, qui n'était autre que Miriaz. Il entrait solennellement, revêtu avec une certaine pompe et suivi d'un autre serviteur.

— Je rends grâces à Dieu, dit-il après avoir fait un profond salut au père et à la fille, de vous rencontrer tous les deux, afin de pouvoir d'un seul coup vous exprimer les sentiments du prince mon maître.

— Et moi, Miriaz, je suis enchanté de vous voir, répond Pierre de Ville. Voyons, soyez franc : vous manque-t-il quelque chose ? Je n'ai pas la prétention de faire oublier au prince ses palais et ses richesses; mais je serais trop heureux de ne pas lui faire trop regretter les splendeurs de sa patrie.

— Vous y avez réussi, Messire : le prince est charmé de la beauté des appartements que vous lui avez destinés, et en particulier de leur ameublement qui est vraiment magnifique. Il prie le Tout-Puissant de vous rendre en retour toutes sortes de grâces et de bénedictions.

— Le prince est bien bon. Je suis trop payé de savoir que cela lui fait plaisir. Maintenant, comment va-t-il ? J'espérais le voir de temps en temps ; mais il paraît que les usages de son pays ne lui permettent pas de communiquer avec les étrangers.

— Rien ne doit inquiéter la colombe dans son nid, répondit Miriaz, en jetant à la dérobée un coup d'œil sur Iréna. Saphiz a appris dès le berceau à respecter la demeure de l'innocence. Il sait que le Tout-Puissant voit de mauvais œil celui qui trouble la paix d'une âme pure.

— Mon cher Miriaz (puisque c'est ainsi qu'on vous appelle) le prince n'aurait troublé personne en venant nous voir, non pas comme il l'a fait une fois, en grande cérémonie et en costume royal ; mais bonnement et simplement, sans façon ni

éclat. J'aurais été fort aise de causer avec lui des usages de son pays, des beautés du climat ou de toute autre chose. Mais je suppose volontiers qu'il est trop occupé de ses affaires. On remarque, du reste, qu'il a l'esprit soucieux, au moins à en juger par la mine. On ne lui trouve plus cet air ouvert, serein et gai qu'il avait au commencement. Probablement ses négociations avec le Pape ne tournent pas à son gré.

— Le cœur de l'homme est une mer pleine d'orages et rarement tranquille, répondit Miriaz. Les vents qui peuvent souffler sur lui sont plus nombreux que ceux qui soulèvent les flots de l'Océan.

— C'est la vérité, mon brave. Et je suis sûr que la position de prince, la richesse, la grandeur, la vertu même (car Saphiz a l'air vertueux) ne garantissent pas ce jeune homme des peines de la vie. C'est une loi de la Providence, Miriaz, que chaque condition de la société ait sa part de douleurs et de soucis. N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Soixante-dix ans de vie m'ont convaincu de cette vérité. Quand le chagrin semble ménager l'homme, ce n'est que pour mieux prendre son temps. Saphiz eut une enfance heureuse, une adolescence plus heureuse encore. Pas un nuage ne s'élevait sur son horizon ; la joie et le bonheur habitaient dans son âme ; la piété lui faisait goûter ses charmes ; il semblait être exempt des maux qui affligent l'humanité. Je sais cela et je puis le jurer, moi qui l'ai élevé depuis le berceau.

— Cela fait votre éloge, Miriaz ; il n'y a pas de doute que c'est à vous, après Dieu, qu'il a dû ce bonheur.

— L'homme n'est qu'un vermisseau impur, répondit Miriaz en se frappant la poitrine d'un air de componction ; il ne peut rien s'attribuer de bon : car il est par lui-même néant et péché. S'il a plu au Très-Haut de se servir d'un vil instrument pour accomplir ses desseins, cet instrument n'en est pas moins de l'argile et de la boue, et doit rester dans son néant. Et si quelque chose était propre à me tenir dans cette humiliation

profonde, ce serait assurément la fragilité même de l'édifice que j'avais construit. Un coup de vent a suffi pour le renverser par la base.

— Si je vous comprends bien, Miriaz (car nous ne sommes pas faits, nous autres, à votre style figuré), vous voulez dire que ce jeune homme que vous avez cherché à rendre heureux, ne l'est déjà plus autant. C'est possible ; mais il n'y a pas de quoi vous étonner. L'enfance, et même l'adolescence, n'ont pas encore l'expérience des choses d'ici-bas ; elles se bercent dans une douce ignorance, ne voient en tout que le beau côté, rient, jouent, chantent, folâtrent, sans songer au lendemain. Voilà comment elles jouissent du bonheur ; mais, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, le chagrin et le souci font le guet pour bien choisir leur moment, et souvent ils n'ont un peu attendu que pour mieux regagner le temps. Il en a été ainsi pour moi ; jamais enfance plus heureuse, jamais adolescence plus riante ; et puis... et puis... Mais, comme le prétend ma fille, il est au moins inutile de revenir sur le passé. Vous pleurez, je crois, Miriaz ? Avez-vous aussi quelque chagrin, par hasard ?

Des larmes coulaient en effet sur les joues ridées du vieux serviteur.

— Ne me faites point, répondit-il, l'injure de croire que mon propre sort m'afflige. Les longues infortunes endurcissent l'homme contre sa destinée ; il finit par devenir insensible aux coups qui le frappent. Et pourtant je dois cet hommage à la vérité : je sens qu'ici ma sensibilité se retrouve tout entière, bien qu'il ne s'agisse pas de moi, mais de celui à qui j'appartiens, et qui est plus pour moi que moi-même.

A ces mots, le cœur de Miriaz se serra encore ; il leva les yeux au ciel, et des larmes plus abondantes en découlèrent. De Ville n'osait plus interrompre cette douleur silencieuse

— Et elle est d'autant plus profonde, reprit le serviteur, elle est d'autant plus vive, cette peine, que personne ne la partage avec moi. Sa mère seule aurait pu prier, pleurer, supplier,

et peut-être détourner le coup ; mais elle n'est plus : il y a cinq ans qu'elle a quitté la vie. L'Eternel lui a du moins épargné ce chagrin ; elle a pu jusqu'au dernier soupir reposer un regard de complaisance sur son fils ; tandis qu'elle eût dû, si elle avait vécu, l'en détourner avec horreur.

— Voilà bien des mystères, Miriaz. Mais le petit mot que vous venez de dire lève pour moi un coin du voile. Je pense que vous faites allusion au bruit qui court que Saphiz va se convertir. Je sais de science positive qu'il se rend dans les monastères et à des conférences secrètes avec les moines.

— Oh ! tant mieux ! s'écria Iréna, par un mouvement spontané de joie. J'ai bien prié le bon Dieu de lui ouvrir les yeux ; je suis enchantée d'apprendre que mes vœux sont exaucés. Qui sait ce qui pourra en résulter pour son peuple ?

Ces expressions naïves échappées à une piété animée par le zèle parurent désagréables au serviteur de Saphiz. On vit une rougeur inaccoutumée colorer ses joues ; on ne pouvait douter qu'il ne fît un violent effort pour se contenir.

— Ne parle point quand la colère ou l'amour te remplissent de leur feu, reprit-il : voilà ce que nous dit un antique proverbe. Je défendrai à ma langue de laisser sortir une parole amère. La jeunesse est inexpérimentée et parle au hasard ; la vieillesse doit mâcher sept fois chaque syllabe avant de l'énoncer. Ben-Red, approche et parle pour moi : tu sais ce que je suis chargé de dire, et tu connais la langue des Francs.

Le domestique à qui cet ordre s'adressait, s'avança alors, tira un écrin de dessous son vêtement, l'ouvrit et faisant voir les bijoux qu'il contenait :

— Voilà, dit-il, les présents que mon maître, le noble Sur-Ber-Khana-Saphiz, le très-puissant et très-haut, le meilleur et le plus sage des hommes, le fils bien-aimé du Tout-Puissant, l'égal du soleil, le rival de la lune, envoie à l'astre brillant et doux, à la perle des vierges, à la plus sublime des beautés, à la plus aimable des roses, au plus éclatant des lis, à l'étoile

qui brille sur la cité magnifique de Léona. Qu'elle daigne les contempler de son regard plus pur que l'aurore, et la recevoir de sa main cent fois bénie.

Après ces phrases emphatiques, accompagnées de gestes non moins pompeux, le Tartare se prosterna devant Iréna, et toucha la terre de son front. On devine quel était l'embarras de celle-ci. Rouge comme un corail, elle ne savait que dire ni que penser.

— Relevez-vous, mon garçon, dit de Ville qui voulait venir en aide à sa fille. Ces formalités solennelles peuvent être en usage dans les pays que vous habitez ; mais parmi nous elles ne sont point reçues. Nous ne nous prosternons que devant Dieu, et ma fille est une simple mortelle. Voyons donc, Miriaz, quel est le sens de ce présent ? Expliquez-nous un peu pourquoi le prince s'avise de nous envoyer ces bijoux ?

— Le cœur de mon maître est sensible au bienfait. Il s'efforce d'imiter le Tout-Puissant qui rend toujours le décuple pour ce qu'on lui donne. Prenez, Messire, ces objets, sans craindre d'appauvrir celui qui les offre. Dans la maison de Saphiz, les pierres précieuses abondent. Il a pensé que votre fille pourrait relever ses attraits naturels par ces ornements empruntés. Que si elle dédaigne ces vaines parures (elle a cette réputation, et je l'en loue), nous n'ignorons pas qu'elle peut tirer parti d'un bijou pour le soulagement des pauvres. Que le Tout-Puissant l'inspire ! Les dons de mon maître sont comme ceux de Dieu lui-même, sans repentir. Que la vierge dispose de tout selon son bon plaisir ! Elle pourra du reste trouver, ici même,... la pensée du prince : la colombe a l'œil perçant... Que le Tout-Puissant veille sur cette maison et en écarte les malheurs !

Ces phrases achevées du ton solennel que nous avons déjà signalé, Miriaz et son suivant firent une profonde révérence et se retirèrent : laissant de Ville et sa fille dans une surprise qui tenait de la stupéfaction.

— Tu en conviendras, fillette, voici qui est original et bizarre au possible. J'appelle cela une prodigalité orientale... Voilà des pierres précieuses pour orner une cour tout entière... En vérité les bijoux ne te manqueront pas. Pour peu que cela continue, chacun se croira obligé d'envoyer des perles et des diamants à Iréna... Te voilà émue, ce me semble, et toute prête à pleurer.

— Oui, mon père, je pleurerais volontiers, et de joie; non pas de voir ces bijoux, quelque beaux, quelque admirables qu'ils soient; mais de songer que ce jeune prince va se faire chrétien. La première fois que je l'ai vu, en remarquant sa douceur et son amabilité, je me disais : — Quel dommage que cette âme appartienne au démon ! — Je ne vous dissimule pas que dès lors je fis des vœux pour que la grâce l'éclairât; il me semblait que sa conversion serait le principe d'un grand nombre d'autres; que puisqu'il doit s'asseoir un jour sur le trône, il deviendrait pour ses peuples un nouveau Constantin; et déjà je voyais une foule innombrable de nouveaux enfants venir consoler l'Eglise dans ses douleurs. C'est ce que j'ai pris la liberté d'exposer à notre bonne Mère, Notre-Dame de Fourvières. Et quand j'ai vu moi-même ce pauvre jeune homme prier avec tant de dévotion aux Cordeliers, ma compassion pour lui a encore augmenté. Oh ! béni soit le ciel, si mon désir se trouve accompli. Et de qui savez-vous, mon père, que Saphiz songe à faire cette démarche ?

— Du frère Hilarius lui-même, qui m'a attesté que Saphiz a eu plusieurs entretiens avec frère Bonaventure.

— Plus de doute alors, s'écria Iréna. S'il a conversé avec frère Bonaventure, certainement il a dû en sortir chrétien. On ne saurait se trouver en rapport avec un si grand saint sans sentir quelque chose de divin passer en soi. Mon père... mon père... est-ce que nous ne verrons pas cet ami de Dieu? N'irez-vous pas aussi converser avec l'illustre évêque d'Albano? Je sais bien qu'il est accablé d'ouvrage; mais encore pourrait-il

trouver un moment à vous donner. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes le brûle.

— Je ne me lasse pas d'admirer ces pierres, dit de Ville, dans le but évident de changer le tour de la conversation, qui commençait à toucher l'endroit sensible. Celles de Godefroi étaient assurément bien belles ; mais je doute si celles-ci ne le sont pas encore davantage. Elles sont aussi agencées d'une façon originale, vraiment remarquable ; et sous ce rapport je ne sais lesquelles je préférerais : goût de Sarrasin, goût de Tartare : c'est à peu près la même chose. Laquelle de ces deux manières te plairait davantage, petite ?

— Je n'en sais rien. Vous me permettrez de ne pas me prononcer : car j'en serais certainement fort embarrassée.

— Je devine l'intention de ce Saphiz. D'abord il veut te témoigner sa reconnaissance pour l'hospitalité que tu lui donnes, à lui et à sa suite ; car il ne cesse de vanter le bon goût des appartements que tu lui as préparés, et même la qualité des aliments que tu lui fais servir. On dit qu'il préfère ta cuisine à celle de son palais. C'est bien heureux que tu sois tombée si juste. Ensuite, ma fille, comme il sait que tu dois figurer dans le *mystère* qui va se représenter, et que tu y joues le rôle d'une reine d'Orient, il veut que tu paraisses véritablement ornée à l'orientale. On dit même (mais je ne voudrais pas l'assurer) qu'il a dessein de se montrer sur la scène. Il est certain que nul ne jouerait mieux que lui le personnage d'un écuyer de la reine de Saba ; personne en tout cas ne déploierait une magnificence plus semblable à celle qu'ont dû étaler les suivants de cette princesse. Ne te semble-t-il pas que cela serait convenable ?

— Je crois, mon père, que ce sont là de bien petites questions à côté de celle qui me réjouit le cœur. Ce jeune prince se fait chrétien ; il embrasse généreusement la vérité dès qu'elle lui apparaît ; il portera le flambeau de la foi dans son pays ; peut-être toute la nation tartare se convertira ; le nom de Dieu

sera sanctifié, son règne arrivera, sa volonté s'accomplira, voilà le bien, voilà la gloire, voilà le triomphe; le reste n'est rien.

— En attendant, petite, ceci est fort joli et je serais charmé de te le voir essayer. Me refuseras-tu cette satisfaction?

— Non, bon père; elle est innocente, et votre fille désire toujours vous faire plaisir.

Comme elle tirait un collier de l'écrin, elle vit un billet suspendu à l'extrémité. Elle lut :

« *Don du prince Saphiz à la Vierge de Fourvières. Qu'une vierge le suspende de sa part à la statue de Marie.* »

— Pour celui-ci, mon père, dit Iréna, vous me dispenserez de l'essayer. Il est destiné à une fin plus haute qu'à orner une chétive créature. Dieu! que ces diamants sont beaux! avec quel art ils sont enchâssés! comme ils sont brillants!

— Je ne sais si je me trompe : mais il me semble que tu ne les admires tant que parce que tu sais qu'ils ne sont pas pour toi.

— Certainement, mon père, ils seront bien mieux placés au cou de Notre-Dame de Fourvières qu'au mien. C'est vraiment un cadeau digne de notre Mère. Je suis ravie que Saphiz ait d'abord songé à la Reine des anges. D'autant plus que cela me prouve évidemment que son intention est de se faire chrétien. C'est sans doute là le billet que son vieux serviteur nous avait annoncé.

— Passons donc aux autres. Hé! hé! ne vois-tu pas encore un petit bout de parchemin? Il me semble qu'il y a là-dessus quelques mots d'écrits.

Iréna lut, rougit, laissa tomber le billet, couvrit sa figure de ses deux mains et resta longtemps sans rien dire.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc? Voilà qui est drôle, Iréna. Pourquoi ne lis-tu pas aussi celui-ci?

La jeune fille émue, agitée, se leva et se retira dans son cabinet.

— Voici du nouveau, se dit Pierre de Ville, en prenant le billet et en le lisant.

Mais peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même aussi étonné que sa fille. Le sentiment qui l'agitait était assez fort pour l'obliger à se lever et à marcher à grands pas dans l'appartement, à la manière d'un homme qui a besoin de remuer vivement son corps pour soulager son âme. Cependant il n'y avait rien de triste dans cette émotion ; car la physionomie de Pierre de Ville resplendissait d'une joie inaccoutumée.

— Allons ! allons ! se dit-il à la fin, c'est une déclaration d'amour. Je ne me serais guères douté, quand j'offrais l'hospitalité à ce Tartare, que les choses dussent prendre cette tournure. En vérité notre Iréna n'aura que l'embarras du choix. Tout compte fait, en voici déjà trois, et ce n'est peut-être pas fini. Princesse ! reine ! hum ! voilà qui sonne terriblement. Commander à quelques millions d'hommes ! S'asseoir sur un trône ! c'est flatteur. Et si ces honneurs font peu d'impression sur elle, le plaisir d'étendre le règne de Dieu, comme elle dit, de travailler à la conversion de tout un empire : voilà assurément de quoi tenter son zèle. Elle y réfléchira, j'en suis sûr. Mais c'est étrange, la situation où elle s'est placée. Véritablement, on n'a jamais rien vu de pareil au monde. La voilà courtisée, demandée, pressée, et hors d'état de répondre un mot, un seul mot à tous ces aspirants. Elle est forcée de rester bouche close, et de les renvoyer à... à quand ? Personne n'en sait rien. Oui, je dis que c'est étrange, incroyable, unique. Cependant cette incertitude ne peut pas durer. Je crois que je ferais bien d'aller trouver le Saint-Père, et de le prier de la délier de son vœu. Mais voudra-t-elle ? Si douce, si souple et si obéissante en toute autre chose, elle est de fer et d'airain en tout ce qui tient à la conscience. Sa mère, sa mère toute faite ! Pauvre femme, quelle joie eût été la

tienne, si tu avais pu voir cette belle enfant et compter ses triomphes ! Reine ! reine des Tartares ! c'est prodigieux, c'est merveilleux, c'est incroyable ! Comment cela finira-t-il ? comment se décidera-t-elle ! Je suis presque aussi pressé de le savoir que ces pauvres prétendants eux-mêmes.

XXXIV.

INTERVENTION D'UN PAPE.

Nous avons dit que Grégoire X avait devancé l'époque de l'ouverture du concile, afin de travailler à rétablir la paix à Lyon. Depuis son arrivée, il n'avait cessé de s'occuper de ce grand objet. Indépendamment de cette question générale, il se prêtait volontiers à pacifier les différends entre particuliers. Les bons souvenirs qu'il avait laissés dans la ville se réveillaient de tous côtés; chacun oubliait le Pape pour ne plus se souvenir que du chanoine Thébalde. Les nombreuses familles avec lesquelles il avait eu des rapports, s'empressaient de les renouer : et lui, avec une bonté toute paternelle, accueillait ces vieilles connaissances, s'informait de leurs familles, écoutait tous les détails qu'on se plaisait à lui donner. A le voir ainsi parcourir le passé avec une mémoire si précise, qui aurait pu deviner qu'il portait la sollicitude de toutes les églises? On ne saurait dire combien de querelles il apaisa de la sorte, combien d'ennemis il réconcilia, que de bons avis il donna! Sa vaste tête et son excellent cœur suffisaient à tout.

Robert de Varey avait aussi tourné ses vues de ce côté là. L'idée lui était venue que, le Pape montrant tant de zèle pour la paix, il ne saurait manquer de s'intéresser à un événement qui pouvait tant y contribuer; qu'il ne refuserait point conséquemment d'influencer cette jeune fille; et qu'elle, si pieuse, si dévouée à l'autorité, ferait aussitôt céder toutes ces répugnances, au moins ses scrupules, devant la majesté du Pontife. Oui, il tressaillit la première fois que cette pensée traversa son esprit.

Il forma donc le projet d'aller lui-même trouver Grégoire X. Tout petit enfant, il avait vu le chanoine Thébalde; il avait reçu ses caresses plus d'une fois, un jour surtout qu'il était chez son oncle le chanoine de Varey, lorsque Thébalde y vint. Peut-être en rappelant cet incident au Saint-Père réveillera-t-il ses souvenirs. Vingt fois donc il prend la résolution de se rendre au cloître Saint-Jean, et de lui demander une audience. Mais bientôt la honte le saisit; il se demande comment il s'y prendra, comment il entrera en matière, quelle figure il fera? De quoi aura-t-il l'air, sinon d'un écervelé? Est-il convenable d'aller occuper un Pape d'amourettes? Le Saint-Père n'a-t-il pas autre chose à faire qu'à écouter les raisons d'un amant désappointé? Cette grande question de la pacification générale peut-elle raisonnablement se rattacher à un nœud aussi mince? Ne disparaîtra-t-elle pas aux yeux du Pontife, pour ne plus laisser voir que le désespoir d'un fou?

Poser ces questions, c'était les résoudre; il ne restait à Robert que la honte de s'y être arrêté. Et cependant il tenait à son idée de faire intervenir le Souverain Pontife; d'autant plus que sa sœur, devenue sa confidente, la goûtait beaucoup. En effet, Mechtilde de plus en plus éprise de l'écuyer du roi, avait imaginé que le mariage de son frère avec Iréna de Ville lui laisserait le champ libre. L'amour l'emportait ainsi chez elle sur l'orgueil; elle ne rougissait plus d'avoir la fille de Lutou pour belle-sœur, dès qu'elle espérait avoir Godefroi de la Mure pour époux. Avec la facilité d'illusion qui est le propre de la passion, elle avait donc bâti tout un édifice de calculs et de raisonnements dans lequel nous n'avons garde d'entrer. Nous nous contentons de dire que son but, en renonçant à jouer un rôle dans le *mystère*, avait été précisément d'éviter une comparaison avec Iréna : comparaison dont elle sentait secrètement qu'elle ne serait point sortie avec avantage. Car l'amour-propre a beau se flatter; il est parfois forcé de se faire certains aveux pénibles. En second lieu, elle comptait un peu

sur le bruit que causerait cet incident : moyen comme un autre d'attirer l'attention du public, et en particulier celle de l'homme dont elle convoitait les hommages.

Ce fut donc elle qui entra le plus avant dans l'idée de recourir au Pape, pour influencer Iréna. Alors que son frère abattu désespérait de réaliser ce projet, elle le soutenait, elle l'encourageait, avec une chaleur et un zèle dont il était loin de deviner la cause. Voyant qu'il ne pouvait se décider à se présenter lui-même, elle se mit en tête de le remplacer. Déjà elle avait préparé tout un discours dont elle admirait elle-même la solidité et l'éloquence, quand elle apprit que le Pape ne recevait point les femmes, ou ne les recevait qu'en présence de quelqu'un de ses officiers. Elle songea alors à son père.

— La liberté que tu n'as pas, disait-elle à Robert, notre père l'aura. C'est à lui, soutien du parti ecclésiastique, défenseur du droit, frère d'un chanoine martyr de la bonne cause : c'est à lui qu'il convient plus particulièrement de parler de réconciliation. Il a connu le chanoine Thébalde ; il pourra au besoin se couvrir de la protection du prévôt de Saint-Jean et de l'obéancier de Saint-Just : peut-être même l'accompagneront-ils chez le Saint-Père et plaideront-ils sa cause. Car s'ils aiment peu Pierre Lutou, ils le redoutent, ils le regardent comme l'âme du parti adverse ; trop heureux seront-ils de le désarmer par ce moyen. Oui, frère, tout ton espoir est là. Je ne connais pas Iréna (il y a dix ans que je ne l'ai vue) ; mais si je crois ce que l'on en dit, ce que tu me dis toi-même, il n'y a pas le moindre doute qu'elle cédera à la moindre volonté, au plus simple désir du Souverain Pontife. Et d'autre part, je n'hésite pas à dire que, dans le vif désir qu'a Grégoire X de terminer nos longues querelles, il pourra bien approuver le moyen proposé.

Mechtilde n'eut point de peine à décider son père à la démarche projetée. Au fond Bernardin de Varey eût été enchanté de se réconcilier avec de Ville, qu'il ne haïssait point du reste,

mais aux provocations duquel il avait trop souvent répondu. Le moyen de se contenir devant des paroles piquantes, des allusions sanglantes, des reproches amers et sans cesse répétés ! Presque toujours de Varey se repentait de n'avoir pas laissé le torrent couler librement; cent fois il en avait formé la résolution : mais après un quart d'heure d'efforts et de luttes contre lui-même, il finissait ordinairement par succomber; et le duel de paroles devenait alors terrible. Toutefois si la haine de Pierre de Ville s'en augmentait, il n'en était pas de même de son adversaire : à peine sorti de la bataille, Bernardin laissait tomber son émotion et se reprochait sa vivacité.

Le saint Pontife l'accueillit avec sa bonté accoutumée, le reconnut même et l'embrassa avec la tendresse d'un vieil ami. Bernardin entra dans le plus grand détail sur les malheureuses dissensions qui déchiraient la ville, et expliqua le rôle qu'il y avait joué. Le Pape l'approuva sur certains points, le blâma sur d'autres, avec la douce autorité qui convient au Père de tous les fidèles. De Varey accepta ces reproches avec toute la soumission d'un fils dévoué.

— Si j'ai péché par excès de zèle, Saint-Père, dit-il, je n'ai point été jusqu'ici sans m'en repentir. Surtout rien n'égale le désir que j'ai de mettre un terme à ce misérable état de choses il n'est pas de sacrifice qui ne me fût agréable pour atteind cette fin. Il est un moyen même que j'ose proposer à Votre Sainteté, et qui me semble propre à hâter cette conclusion.

— Voyons, dit le Pontife. J'ai le plus grand désir de pacifier ma bonne ville de Lyon; j'embrasserai certainement tous les moyens qui pourront m'y conduire.

— Votre Sainteté a connu la famille de Ville ?

— Parlez-vous de Georges Lutou, dit de Ville ? Je me souviens fort bien de lui. C'était un marchand enrichi honnêtement, et dont la réputation était bonne.

— Georges de Ville est mort, et c'est de son fils que je veux parler à Votre Sainteté. Pierre Lutou, dit de Ville, est en effet

fort riche, et n'a point démenti la réputation de son père sous le rapport de la probité. Mais il a pris une part très-active à nos dissensions, et s'est rangé du côté des citoyens contre l'archevêché. Déjà si votre Paternité s'en souvient, Georges Lutou avait pris ce parti. C'est même l'activité qu'il y déploya qui lui valut le surnom de de Ville, dont son fils se pare comme d'un titre de noblesse.

— Je me souviens en effet que Georges Lutou montra une certaine opposition au chapitre en plusieurs circonstances.

— Eh bien! son fils a exagéré cette opposition, et l'a portée à ses dernières limites : jusque-là qu'il s'est constitué le chef du parti, s'est mis à la tête de l'émeute, a conduit le peuple au sac de Saint-Jean, à l'assaut de Saint-Just, n'a point été étranger à l'incendie d'Ecully, aux ravages de Couzon et se fait gloire enfin d'être comme l'incarnation des intérêts des citoyens.

— Nous espérons réparer ces dommages par une juste indemnité, et rendre de tels excès impossibles à l'avenir.

— Que Votre Sainteté me permette de lui dire qu'Elle aura de la peine à en venir à bout. L'influence que Pierre Lutou a acquise est immense. Il la doit à sa grande fortune, au noble usage qu'il en fait (car il est généreux, on ne le saurait nier) et surtout au dévouement sans bornes qu'il déploie au service de sa cause. Il a bien raison de dire qu'il est l'incarnation du peuple : il serait difficile de trouver un tribun plus ardent, plus audacieux, et même plus éloquent que lui. Une raison personnelle sert encore à attiser son zèle, et le porte jusqu'à la fureur : il a perdu son fils, un fils unique, enfant plein d'espérance, tué à l'attaque du cloître Saint-Just. Et pour dire la vérité jusqu'au bout, Saint-Père, c'est moi qu'il accuse de l'avoir tué.

— Et qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation?

— Je ne saurais bien le préciser. Partisan avoué du droit, j'avais pris rang parmi les soldats et les citoyens qui défen-

daient le cloître Saint-Jean. Ayant appris qu'après l'avoir démantelé et saccagé, les insurgés songeaient à se jeter sur Saint-Just pour y poursuivre les chanoines qui s'y étaient réfugiés, je me transportai sur le point menacé, résolu à faire une résistance désespérée. Mon frère le chanoine était blessé; on demandait sa vie; des cris de mort retentissaient du milieu de cette populace furieuse; une ardeur immense s'était emparée de moi. M'étant saisi du commandement, je fus assez heureux pour repousser les assaillants conduits par Humbert de la Tour. De Ville était aux premiers rangs. Je le vois encore jetant feu et flammes, animant le peuple de la voix et de l'exemple. Au moment où il encourageait son fils déjà grimpant sur le mur, ma pique alla, assure-t-on, frapper ce jeune homme à la gorge et il en mourut quelques instants après. J'ai dit, *assure-t-on :* parce que je ne saurais moi-même affirmer qu'il en ait été ainsi. Il faisait nuit, le groupe des assaillants était épais, la fureur m'emportait; et vraiment en tel cas on ne peut guères mesurer ses coups. De Ville m'accuse de la mort de son fils : je n'ai aucun moyen de m'en disculper; mais sa haine contre moi est montée à un point qui ne saurait s'exprimer. Il ne manque aucune occasion de la manifester. Les suffrages des citoyens nous ayant rapprochés au corps de ville...

— A ce propos, dit le Pape, qu'est-ce que cette nouvelle autorité qui s'est constituée de son plein droit en face de l'autorité ecclésiastique ?

— Je serais embarrassé d'en rendre raison à votre Paternité. Depuis l'exemple donné à Paris sous le règne de Philippe-Auguste, notre cité de Lyon a voulu se donner aussi des représentants. Seulement les sept échevins de Paris avaient été nommés par le roi et pour le temps de son absence pendant la guerre de Normandie; tandis que les nôtres se sont nommés eux-mêmes ou fait nommer par le peuple, et paraissent ne vouloir plus quitter le poste. Lors de nos grands troubles, on

en avait cinquante; mais comme on s'aperçut que l'accord était difficile entre tant de têtes, on en a réduit le nombre à douze. Ce sont de vrais tribuns du peuple, et de Ville s'y distingue entre tous. Que Votre Sainteté ne s'étonne pas si je lui dis que j'en suis membre. Personne ne sent mieux que moi l'illégalité de ce prétendu corps de la ville; je le considère comme une simple usurpation sur les droits de l'autorité ecclésiastique. Mais puisque le torrent populaire devient irrésistible et qu'il serait même dangereux de s'y opposer, le chapitre a jugé plus sage de chercher à le diriger; c'est donc par sa volonté et par son influence que j'ai été nommé membre de cette assemblée.

« Mais cette circonstance, en me rapprochant de Pierre de Ville, n'a fait qu'augmenter sa haine contre moi. Je ne sais ce qu'il déteste le plus en moi du représentant du chapitre ou du meurtrier de son fils. Je crois plutôt que ces deux motifs se confondent. Cependant c'est ordinairement le zèle du bien public qui se met en avant : de Ville couvre volontiers ses griefs personnels sous le masque du citoyen. Aussi ai-je de terribles orages à subir. La dernière fois, par exemple, que nous nous sommes rencontrés au conseil, sa colère est montée à un tel point qu'elle a faillile suffoquer. Il est sorti brusquement, pâle et tremblant d'émotion.

— Voilà qui est fâcheux. De tels exemples ne peuvent produire que de funestes effets.

— D'autant plus funestes que les deux personnages que cette haine sépare sont considérés comme les chefs de leurs partis. De Ville est sans contredit le représentant le plus cher à la ville de Lyon ; et ma chétive personne est devenue, par le choix du chapitre, la plus pure expression du droit ecclésiastique. Et voilà pourquoi, Très-Saint-Père, je me permets d'attacher tant de valeur à ma réconciliation avec Lutou.

— Et quel moyen avisez-vous ?

— Un très-simple, si votre bonté veut bien s'y prêter. De

Ville a une fille, une fille unique, une enfant vertueuse et vraiment charmante.

— J'en ai ouï parler, dit le Pontife. Il paraît qu'elle est de l'étoffe dont Dieu fait ses saints. Que le ciel la bénisse !

— Il est certain qu'on trouverait difficilement une plus belle personne et une âme meilleure. Sa piété souffre singulièrement de la haine que son père nourrit contre moi. Je sais qu'elle en est fort inquiète, et que le but constant de ses efforts, de ses prières surtout, est d'obtenir du ciel la grâce de cette conversion.

« Or j'ai un fils qui est épris de cette vierge. Il a vingt-un ans, elle en a seize. Ils ont été amis d'enfance, et j'aime à croire que la vive affection de mon Robert serait facilement payée de retour. Lutou ne voit que par sa fille, il l'aime au delà de tout ce qui se peut imaginer ; et cela est bien naturel, puisqu'il n'a plus qu'elle au monde. Nous sommes donc convaincus que ce mariage deviendrait le point de rapprochement, et comme le trait d'union entre les deux familles. De mon côté il n'y aurait point d'obstacles ; car je ne hais point de Ville, je ne l'ai jamais haï même, quoique souvent ses reproches et ses violentes invectives m'aient irrité. Le public verrait cet événement d'un bon œil ; on comprendrait qu'en laissant mon fils épouser une personne si au-dessous de son rang, je ferais un sacrifice à la paix générale. Et comme les partis suivent ordinairement l'exemple de leurs chefs, il est à croire que les fatales discordes qui déchirent Lyon ne seraient pas loin d'avoir leur terme.

— Ce serait peut-être trop présumer que d'attendre d'un événement aussi simple des effets aussi extraordinaires. Mais enfin rien de ce qui peut, même de loin, même à un faible degré, contribuer à rétablir la paix dans les âmes, ne doit être négligé. Eh bien ! qui s'oppose à cette union ?

— D'abord, Très-Saint-Père, l'aversion même de Lutou pour moi. Il est assez difficile d'aborder un pareil sujet avec lui.

— Si vous ne pouvez agir vous-même, faites agir un tiers. Il ne manque pas dans Lyon de personnes prudentes et sages qui pourront sonder le père là-dessus, et la fille avant tout : car enfin c'est d'elle principalement qu'il s'agit.

— Et c'est là qu'est la difficulté. Cette jeune fille, par une idée singulière, s'est engagée par vœu à ne point songer au mariage d'ici à la fin du concile. Son but a été de demander à Dieu la réunion des deux églises, selon les uns, la conversion de son père suivant les autres, et, selon moi, ces deux grâces ensemble.

— Cette idée n'est point du tout singulière ; elle est raisonnable et pieuse, au contraire. Il n'est pas rare que des âmes saintes s'engagent ainsi, dans le but d'obtenir de Dieu quelque faveur particulière. Et le mérite est d'autant plus grand ici que la grâce sollicitée par cette jeune fille ne lui est point personnelle.

— Sans doute, Très-Saint-Père, et je suis loin de la blâmer. Mais votre Paternité comprendra quel obstacle ce vœu oppose à notre projet. Un événement particulier a mis mon fils à même de sauver cette enfant ; le jour même de votre entrée à Lyon, il l'a arrachée de dessous les pieds des chevaux qui allaient la broyer.

— Nous avons ouï parler de cet accident, que l'on avait même exagéré, puisqu'on disait qu'elle était morte : ce qui nous affligeait d'autant plus que nous en avions été l'occasion involontaire.

— C'était cette jeune fille qui devait complimenter Votre Sainteté. Enfin... mon fils a eu l'avantage de la sauver, et elle le sait : ce qui me donne quelque espoir que la reconnaissance préparera les voies à un sentiment plus doux. Mais, encore une fois, la difficulté est d'obtenir d'elle quelque assentiment, quelques mots d'espérance. Il est bien entendu que Robert attendrait l'expiration de son vœu pour le mariage. Si donc Votre Sainteté avait la bonté de partager nos vues, si elle

attachait la même importance que nous à la réconciliation des deux partis, si...

—Vous ne pouvez douter, mon fils, que je n'accueille avec empressement tout ce qui pourra tendre au rétablissement de la paix. Mais je ne vois pas ce que je pourrais faire dans le sens de vos désirs particuliers.

— Un mot, Saint-Père, un seul mot à cette jeune fille, et tout serait décidé.

— Et dans quel sens, ce mot?

— L'expression d'un simple désir de la voir épouser Robert de Varey. Comme nous la connaissons, nous savons que son âme pieuse, candide et profondément soumise à votre autorité, considérerait cette invitation comme un ordre.

— Et c'est précisément parce qu'elle est candide et soumise que nous ne devons point abuser de notre autorité sur elle. Nous sommes le gardien des droits de la conscience, sire de Varey; à Dieu ne plaise que nous en devenions jamais le violateur. Si cette jeune fille a contracté un vœu (et certainement en cela elle a fait une action méritoire), ce vœu doit être respecté. Nulle puissance au monde n'a le droit de la contrarier sur ce point.

— Votre Sainteté a le pouvoir de dispenser de tous les vœux.

— Entendons-nous : si cette pieuse enfant venait librement, sans violence aucune, nous dire que ce vœu lui pèse et qu'elle demande à en être déliée, ce serait à notre sagesse à examiner ses raisons, et à accorder ou à rejeter sa demande. Mais la dispenser sans elle, et peut-être malgré elle, d'une obligation qu'elle s'est volontairement imposée : le simple bon sens, à défaut de la théologie, doit vous dire, sire de Varey, que cela ne se peut ni ne se doit, surtout de la part du chef de l'Eglise universelle, protecteur né de tous les droits de la conscience.

— Très-Saint-Père, je m'incline devant votre décision. Mais répugnerait-il à Votre Sainteté d'user de son ascendant sur le père?

— Cette question est délicate. Cependant le rétablissement de la paix est chose si désirable que j'insinuerais volontiers un mot à Pierre de Ville sur cet objet. Mais ce serait un simple conseil, moins encore : l'expression d'un désir, et sous la condition très-expresse que la volonté de sa fille, et ses vues à lui n'en seraient point contrariées. Car il n'est aucune matière où la liberté soit plus nécessaire que dans le mariage.

— Après demain, le corps de la ville est admis en présence de Votre Sainteté. Pierre de Ville en fait partie ; ce sera une occasion de lui parler. Encore une fois, Très-Saint-Père, je proteste qu'en tout cela mes intentions sont pures ; que si je désire le bonheur de mon fils, je désire encore plus la paix, et que je serais trop heureux d'y contribuer.

— C'est à ce titre aussi que je m'intéresserais à l'objet de votre demande. Nous pourrons sonder à ce sujet Pierre de Ville. Mais il serait imprudent de rien promettre, et de compter sur le résultat d'une telle démarche.

Bernardin sortit de cette entrevue, incertain s'il devait espérer ou craindre.

XXXV

UN RESSORT POLITIQUE.

— Oui, l'Amer, je crois que tu as raison ; il nous faut revenir à ta première idée : une émeute.

— Considérez, Messire, qu'il importe de faire comprendre au Pape et au roi que le peuple est quelque chose, que les chanoines ne sont pas tout. Vous allez demain chez Monsieur de France, après-demain chez le Pontife ; auparavant il serait utile de faire un peu gronder le lion populaire, afin de prouver que, s'il dort, il peut se réveiller. Car on dit que le Saint-Père est mal disposé à l'égard de la ville.

— Je le sais. Cependant il a lu notre mémoire, où certes les raisons ne manquent pas. J'espère toujours qu'elles auront fait quelque impression sur son esprit. Il est impossible qu'il ne reconnaisse pas nos droits.

— Oui, mais ces ravages au cloître Saint-Jean, ces massacres d'Ecully et de Couzon ! On assure qu'il n'a entendu cela qu'avec indignation.

— C'est bien à croire. Peut-être avons-nous poussé les choses un peu loin. Mais ils m'avaient tué mon fils.

— Vous l'oublierez. Quand une fois vos deux jeunes gens seront unis, tout se raccommodera.

— Ne me parle pas de cela, l'Amer. Revenons à notre sujet. Es-tu assez maître du terrain pour fixer des bornes au mouvement ?

— Je le crois. Pavollas mènerait une bande et moi l'autre. Peut-être, si une troisième était nécessaire...

— Non. Nous n'avons besoin que de bruit, et de bruit pacifique, si ces deux mots peuvent s'arranger. Je veux une simple démonstration. Combien as-tu de monde ?

— Trois cents personnes, environ. Je ne choisis que les voix hurlantes; je néglige les autres.

— Trois cents ? en deux bandes ? Cela ne montera guères.

— Ce n'est là que le noyau, Messire. Mais ce noyau grossira. Les mécontents s'y rallieront, puis les oisifs, puis les curieux ; et cela fera bientôt plusieurs milliers.

— Je ne voudrais point un trop grand bruit. Je ne voudrais même pas de bruit, de peur d'épouvanter les membres du concile. Le Saint-Père serait dans le cas de transporter l'assemblée ailleurs.

— Si vous le désirez, on ne poussera pas un cri. Ce sera une simple promenade, une démonstration pacifique.

— Alors cela ne ferait point d'effet; on ne s'en apercevrait pas.

— Comment quelques milliers d'hommes s'engageraient-ils dans vos rues étroites sans qu'on s'en aperçut ? La troupe se grossirait d'autant plus que l'émeute n'ayant rien de hurlant, rien de menaçant, la curiosité serait plus vivement excitée, et que chacun se mettrait à la suite... pour voir.

— Tu as peut-être raison. J'admire ton bon sens. Et auras-tu tes souliers fendus ?

— Il est difficile de s'en passer. Eux seuls sont vraiment mécontents, sérieusement aigris. La difficulté est de les contenir. Ils en veulent au Pape, ils en veulent au roi, ils en veulent aux chanoines, ils en veulent... à quoi n'en veulent-ils pas ? Ils sont si à plaindre !

— C'est leur faute; ils devaient se soumettre et rentrer dans la vie commune.

— C'est facile à dire. On ne commande pas ainsi à des opinions religieuses.

— Mais ne pourrais-tu leur faire quitter leur costume et

leurs souliers fendus? Cela donnera à la démarche une tournure hérétique.

— Le leur proposer, ce serait refuser leur service : car pas un d'eux n'y consentirait. Du reste, ces incidents disparaissent vite dans la foule, surtout la nuit. Est-ce la nuit que vous choisissez ?

— Nous irons chez le roi demain au soir. J'ai obtenu que le prince descendît de Saint-Just, autrement je n'y serais pas allé; tu sais pourquoi : ce lieu a été teint du sang de mon fils. Mais comme il ne m'était pas possible de faire valoir une pareille raison, j'ai eu recours à l'expédient que tu m'as soufflé l'autre jour.

— Et vous avez réussi ?

— Le roi descendra à la chapelle Saint-Jacques. Je ne puis m'empêcher de reconnaître combien tes vues sont profondes : ceci est vraiment un tour de maître. En venant là, le roi rend hommage au corps de ville, admet son existence, constate ses droits, lui donne en quelque sorte un sceau de légitimité et une consécration légale. Au fond, cette idée doit lui sourire; avide de pouvoir comme il l'est, comme le sont tous les rois, il sera enchanté de voir une puissance se dresser contre une puissance, dans l'espoir de passer entre les deux pour dominer l'une et l'autre. Il viendra donc le soir à Saint-Jacques, et le conseil se tiendra au flambeau. Quant à la réunion chez le Pape, elle aura lieu après none, à une heure. Cela sera plus contrariant.

— Et pourquoi, Messire ?

— Parce que les émeutes en plein jour ne sont pas aussi faciles, ni aussi imposantes.

— Nous n'avons pas besoin d'émeutes pour le Pape. Ce serait une grande folie, une grande imprudence que vous commettriez-là. Il supposerait qu'on veut porter atteinte à son indépendance, et cela tournerait mal. Voyez, Messire : la crainte peut faire plier un roi, un seigneur, une ville, un peuple; un

Pape, jamais. Quoi ! vous apprendrai-je des choses aussi connues ? Vous savez cependant bien que depuis douze cents ans pas un souverain Pontife n'a plié.

— Tu as encore raison. Mais nous avons beaucoup moins besoin du roi que du Pape. C'est le Pape surtout qu'il faudrait... je n'ose dire intimider ; je ne sais de quel terme me servir.

— Avertir, éclairer. Un simple avertissement suffit. Or la démonstration partira de l'extrémité de la ville, suivra la rive droite de la Saône, tournera le cloître Saint-Jean, se divisera, se repliera, se rejoindra, stationnera au besoin sous les fenêtres du Pontife, de manière à appeler son attention et exciter sa curiosité. Il demandera ce que c'est ; on lui dira : — C'est le peuple qui va réclamer ses droits, c'est un opprimé qui lève la tête, c'est un inconnu qui veut prouver qu'il existe ; — et alors l'effet sera produit. Quant à troubler par la moindre manifestation votre séance chez le Souverain Pontife, ce serait impolitique au plus haut point, ce serait la plus insigne des maladresses.

— Tout ce que tu dis là est marqué au coin de la prudence. Il faut simplement avertir le Pape, et non lui manquer de respect. Et encore aurons-nous bien de la peine à réussir. Les chanoines et leurs adhérents l'ont déjà circonvenu ; sans aucun doute nous serons condamnés à retomber sous le joug du chapitre.

— C'est fort possible. En tout cas, faites ce que vous pourrez, et abandonnez le reste au cours des événements.

— Oui, faisons notre devoir et ne nous occupons pas des suites. Eh bien ! combien te faut-il pour mettre tes trois cents hommes en branle ?

— Les pauvres de Lyon sont désintéressés. Le plaisir de se plaindre leur est d'ailleurs un salaire. Je consulterai les chefs et vous rendrai réponse.

— Va donc, et ne perds point de temps. Ce que cela coû-

tera, je te le remettrai. Mais point de cris, point de menaces : une démonstration paisible et pacifique.

On voit que les ressorts de la politique moderne ne sont pas tout à fait nouveaux. Cependant de Ville croyait n'avoir ici aucune mauvaise intention ; il arrangeait parfaitement ces procédés avec sa conscience. Le dévouement aux intérêts de ses concitoyens l'aveuglait jusqu'au point de ne pas lui laisser voir combien sa conduite était peu convenable. Aucun lecteur n'ignore comment la passion la plus louable dans son principe peut devenir dangereuse dans ses conséquences.

Tout arriva comme il avait été prévu. Le lendemain Philippe descendit accompagné de ses écuyers, notamment de Godefroi de la Mure, et se rendit à la chapelle Saint-Jacques. Le corps de la ville en habits d'ordonnance vint au-devant de lui à mi-chemin, escorté de quelques chevaliers du Temple. Le prince était à cheval. A l'entrée du Pont-de-Saône, il mit pied à terre, et s'avança jusqu'à la chapelle, entouré des municipaux et d'une grande foule de peuple. Pendant ce temps, l'Amer revêtu de son linceul partait de l'extrémité du faubourg appelé encore aujourd'hui de Vaise, et descendait lentement avec ses trois cents vaudois, déjà grossis de quelques citoyens. A chaque instant, il s'arrêtait et de sa voix tonnante lançait une phrase ou deux dans les airs : — Cité de Lyon, réveille-toi de ton sommeil. — Saisis l'occasion qui se présente ; car elle ne reviendra plus. — Un jour, une heure peuvent recéler les destinées d'un homme ; un jour, une heure peuvent décider du sort d'un peuple. — Parfois d'autres sentences plus vives remplaçaient ces banalités : — Subisse qui voudra le sort d'Amadoris ; l'Amer désire vivre et mourir libre. — Un homme, une ville ne peuvent servir deux maîtres : le camail ou le pourpoint violet. — Saint-Jean ou Saint-Jacques ! choisissez !

Ces interpellations, cette foule grossissante attiraient nécessairement l'attention publique. Les curieux suivaient, les oisifs s'approchaient, les turbulents s'agitaient. Qui ne sait avec

quelle facilité se remuent les bas-fonds d'une grande ville ? Il restait à Lyon un assez grand nombre de gens du peuple qui avaient pris une part active aux désordres des années précédentes. Ces sortes de querelles s'oublient difficilement ; et la populace qui s'y est mêlée en éprouve rarement du repentir. Aussi vit-on les ouvriers, les marins du port s'adjoindre à la troupe ; tous reconnaissaient l'Amer, ce déclamateur original, au style bizarre, aux tournures populaires, qui savait remuer les fibres les plus secrètes de leur cœur, et leur avait montré jadis le chemin de Saint-Just et d'Ecully. On eût dit que cette voix retentissante avait le pouvoir de les multiplier : tant le nombre en était grand !

On arriva ainsi près de la cathédrale. Le hasard (n'était-ce point un hasard prévu ? nous ne saurions le dire) le hasard voulut que le Pape sortît en ce moment des Complies, suivi d'une quantité d'abbés et de prélats. L'Amer, par une de ces manœuvres dont il possédait le secret, avait arrêté la foule sur ce point ; sans doute ses trois cents vaudois habilement disséminés dans les groupes avaient l'art de les fixer, comme certains obstacles entravent le cours des eaux. Le chef ayant aperçu du coin de l'œil le Pontife, se mit à entonner d'une voix hurlante une certaine quantité de textes tirés des Ecritures, notamment ceux sur les huit Béatitudes, au chapitre V de saint Matthieu : — Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. — Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre ! — Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés, etc. — Et les trois cents voix dispersées à tous les coins répondaient *amen ! amen !* à chaque sentence, avec un merveilleux ensemble. On ne saurait dire quel effet produisait cet étrange concert. Le Pape s'informa de ce que c'était, et un citoyen ami de de Ville qui se trouvait là par hasard, répondit que c'était le peuple de Lyon se levant pour réclamer ses droits.

Grégoire envoya d'abord un des cardinaux de sa suite de-

mander au prédicateur à quel titre il haranguait cette multitude. On dit que ce cardinal fut précisément le saint évêque d'Albano, et qu'en approchant de l'Amer il reconnut le loup caché sous la peau de brebis. La lumière divine lui avait montré à nu cet esprit pervers. — Sépulcre blanchi et rempli de pourriture, lui dit-il, cesse d'usurper la parole divine qui sied mal à ta bouche, vrai cratère de pestilence. La doctrine que tu enseignes n'est point celle de Jésus-Christ, bien que tu usurpes ses paroles. Retire-toi et fais pénitence, si tu ne veux encourir les justes jugements de Dieu. — Le séditieux sentit la force de cette voix inspirée et cessa ses déclamations, au moins pour un moment. Mais comme l'entourage immédiat de l'Amer, au moment où Bonaventure parlait, n'était composé que de vaudois qui s'étaient resserrés autour de leur maître, il en résulta que la foule ne sut pas ce que le saint avait dit.

La manifestation continua donc et arriva enfin devant la chapelle Saint-Jacques. Là, excitée par Pavollas, elle ne craignit point de faire du tumulte. — Nos droits ! nos droits ! criait-on de toutes parts. Justice ! justice ! — Quelques voix même firent retentir ces mots : — Plus de chapitre ! A bas les chanoines ! — Pierre de Ville, entendant cela, se prit à sourire ; son cœur se remplissait de joie à mesure que son oreille lui indiquait l'augmentation du flot populaire. Il sortit même pour voir, et témoigna par un clin d'œil sa satisfaction à l'Amer, qui vêtu de son grand linceul avait repris ses déclamations emphatiques. Le roi demanda ce que c'était ; de Ville qui venait de rentrer, lui répondit que c'était le peuple de Lyon qui osait supplier sa Majesté de prendre en main sa cause, en le débarrassant des exactions du chapitre. Le prince fut frappé de ce fait, et en conclut qu'il fallait que le mécontentement fût grand, puisqu'il se manifestait d'une manière aussi insolite. De Ville n'ayant pas hésité à dire que c'était un appel à l'intervention royale, une manière d'exprimer la confiance qu'on avait dans le fils du saint roi Louis, Philippe s'en trouva flatté, et promit de

ne rien négliger de ce qui pourrait favoriser les intérêts du peuple. De Ville alors sortit une seconde fois, et, sur un signe qu'il fit, l'Amer emmena sa suite plus loin et tout rentra dans l'ordre.

Mais l'effet était produit. Le roi resta convaincu que la paix ne se rétablirait à Lyon qu'autant que l'autorité ecclésiastique relâcherait de ses droits. De plus il se trouva flatté de la confiance que le peuple lui témoignait. Comme la plupart des lecteurs se soucieraient peu que nous leur expliquassions la nature des démêlés qui existaient alors au sein de la cité lyonnaise, nous nous abstiendrons d'entrer dans ces détails, et de marquer la mesure dans laquelle un roi étranger (Lyon, avons-nous dit, ne faisait point encore partie du royaume de France) pouvait intervenir dans des questions de ce genre. La plupart des termes alors usités pour désigner les emplois, les offices, les impôts, les droits, etc., sont aujourd'hui tellement étrangers à notre langue, que chacun d'eux demanderait de longues explications. Nous nous bornons donc à dire que le roi de France écouta avec une très-grande bienveillance les réclamations des municipaux, et promit de prendre vivement leur cause en main près du Souverain Pontife. Ce fut, comme toujours, de Ville qui se montra le champion le plus ardent des intérêts de la cité, et Bernardin de Varey le défenseur des droits ecclésiastiques. Mais la querelle ne s'échauffa point entre eux ; on remarqua même qu'ils s'étaient montrés polis et presque bienveillants l'un envers l'autre. Ce qui devait s'attribuer, chez de Ville, à la présence du roi ; et, chez Bernardin, au désir de ménager l'exécution de son projet favori.

XXXVI.

BONTÉ ROYALE.

Pendant que le notaire faisait lecture au roi de l'*acte d'apaisement* et de diverses autres longues pièces, Godefroi de la Mure quitta le côté du prince, pour se rapprocher de Pierre de Ville. Depuis qu'il sait qu'il a un rival dans la personne de Robert de Varey, il est inquiet, tourmenté, soupçonneux; il n'a plus de repos ni jour ni nuit; à mesure qu'il voit approcher le moment du départ du roi, sa tristesse augmente. Dans cette disposition d'esprit, il avait dû nécessairement être frappé du changement de ton que nous signalions tout à l'heure entre de Ville et le père de Robert. — Est-ce donc là, s'était-il dit, l'antagonisme furieux dont on m'a tant parlé? Est-ce là ce langage acerbe, piquant, insolent, que les deux conseillers avaient coutume d'échanger? Non, non: évidemment il y a un rapprochement; on se réconcilie, on se pardonne, et le *trait d'union* sera le mariage. Ce n'est donc plus le cas de tenir le front trop haut; décidons-nous à faire le premier pas; humilions-nous jusqu'à offrir des excuses à ce grossier parvenu. Aussi bien n'est-ce pas pour lui, mais pour elle. Certes! s'il ne s'agissait que de Pierre Lutou, le marchand de soieries, il attendrait longtemps avant que je ne lui adressasse la parole. Mais le trésor qu'il possède chez lui vaut bien la peine d'une démarche, tant coûteuse qu'elle soit.

Ce fut ainsi que le fier jeune homme se glissant secrètement derrière le groupe, alla saisir de Ville par le bras, le tira à l'écart et lui dit:

— Eh bien ! Pierre, votre colère s'est-elle un peu calmée ? Comment va Iréna ?

— Iréna va parfaitement : douce, gentille, sage comme jamais. Quant à ma colère, je ne sais trop ce qu'elle est devenue.

— Un mauvais rêve, un simple souvenir, je l'espère. Je vous demande pardon, de Ville, de vous avoir parlé un peu vivement. J'aime à croire que vous m'avez compris et excusé.

— Sans doute, Godefroi, j'ai supposé que votre attachement pour ma fille était la cause de l'étrange langage que vous me teniez. Mais j'ai pensé aussi que si ce langage était sincère, vous ne deviez plus avoir grande estime pour elle. Car, après tout, vous la traitiez tout bonnement (au moins c'était le sens de votre parole) de capricieuse, de sotte et même d'infidèle.

— Allons, de Ville, vous savez bien qu'un amant contrarié ne mesure pas toujours ses paroles. Je suis persuadé que vous-même en auriez dit davantage, si vous vous étiez trouvé à ma place.

— C'est possible. Et vous, à votre tour, vous auriez probablement supporté moins longtemps que moi les paroles... déplacées (c'est le moins que je puisse dire) que vous avez laissé tomber de votre bouche.

— J'en conviendrai aussi, Pierre, et je vous en demande pardon. Il est inutile d'ajouter que quelque vives qu'elles aient pu être, ces paroles n'impliquaient aucune injure ni pour vous ni pour votre fille. En êtes-vous bien convaincu ?

— Je vous crois bon et loyal chevalier, Godefroi ; vous avez les qualités et les... défauts du rang auquel vous appartenez. Le mot est tombé ; le voilà ; ne m'en voulez pas : c'est la vérité.

Il y avait bien encore de l'orgueil du parvenu blessé dans ce peu de paroles. Pierre de Ville sentait qu'il tenait toujours le haut bout, et il ne voulait point le lâcher. Godefroi tressaillit sous la pointe du dard ; mais comme il était résolu à s'humilier, il n'osa donner à sa réponse toute la malice qu'il eût désiré. Il se contenta de dire :

— La race des chevaliers a ses défauts, j'en conviens ; les autres classes en sont-elles exemptes ? Je crois, Pierre, que personne ici-bas n'est en droit de jeter la pierre à son voisin. Le plus sage est donc de se pardonner et de se supporter mutuellement. Encore une fois, je vous invite à faire la paix. Jetons toutes ces petites querelles dans le grand sac qu'on appelle l'oubli. Y consentez-vous ?

— Par saint Nizier ! Godefroi, je ne demande pas mieux. Permettez-moi même de vous dire que je ne vous en ai jamais voulu... sérieusement.

Là dessus, ils se tendirent la main et se la serrèrent cordialement.

— Maintenant, cher de Ville, à notre affaire. Que pense Iréna ? Quelles sont ses dispositions actuelles ?

— Je n'en sais pas plus que vous, Godefroi. L'âme de ma fille, laissez-moi le répéter, est un livre scellé de sept sceaux pour moi, comme pour vous, comme pour tout le monde. Vous avez eu l'air de douter que je disse la vérité, quand je vous parlais d'un vœu qui lui ferme la bouche : et pourtant c'est ce qu'il y a de plus certain.

— Je n'en suis que trop convaincu maintenant. Pardonnez-moi l'élan de ma vivacité... Mais c'était chose si singulière, si extraordinaire, que je n'y pouvais croire. Et quand ce vœu expire-t-il ?

— Je crois que c'est à la clôture du concile ; mais je n'en voudrais pas répondre. Franchement, c'est le dernier de mes soucis maintenant. Ma petite Iréna a voulu se procurer un peu de repos et de tranquillité, elle a bien fait. Avez-vous vu quelquefois, sire de la Mure, un oisillon lassé de bruit et de poussière, et quelquefois même de soleil et de printemps, se fourrer la tête sous l'aile et s'endormir ? Eh bien ! c'est ce qu'a fait cette chère enfant. Elle a un peu plus de seize ans : rien ne presse. Dans six mois, dans un an, il sera encore temps pour elle de se demander : Veux-je me marier, et qui veux-je prendre ?

— Vous en parlez fort à votre aise, Pierre; on voit que, comme un père content de sa fille, vous n'êtes point fâché de la garder le plus longtemps possible près de vous. Vous avez raison dans votre sens; mais je ne saurais partager votre quiétude. Il me tarde, à moi, de savoir ce qu'elle pense... de ma personne, et si je puis espérer l'avoir pour femme. Je suis bien sûr qu'à ma place vous seriez aussi impatient que moi.

— Il est bien vrai que j'ai un peu éprouvé ce genre de tourment. Ma pauvre femme me tint quinze jours dans une incertitude cruelle, et ces quinze jours ont été les plus longs de ma vie. Il me semblait que le soleil était décidé à ne plus secoucher, à ne plus se lever : tant je le trouvais lent dans son cours.

— Quinze jours ! Et si c'eût été six mois? un an?

— Oh ! alors, je lui aurais tourné le dos. Je n'eusse pas été homme à rôtir ainsi sur un gril pendant des mois, ou des années entières. Je lui aurais dit : — Ma chère *Désirée*, je vous aime beaucoup et serais fort content de m'unir à vous; mais puisque vous faites la difficile, passez vos petites humeurs et laissez-moi chercher ailleurs. De cette façon, tout s'arrangera parfaitement.

— Cruel! est-ce un avis, est-ce une leçon que vous prétendez me donner là?

— Non, vraiment, cher Godefroi; mais je dis les choses comme elles sont. Tous les hommes ne se ressemblent pas, non plus que les oiseaux. Voyez les grues, par exemple : elles passent des journées entières juchées sur une patte, immobiles comme des pieux, ne songeant à rien, sans plaisir comme sans peine; tandis que le pinson et la fauvette sont dans un mouvement perpétuel, et ne sauraient rester en place deux instants de suite.

— Barbare! entendez-vous insulter à mon malheur? Que signifient ces comparaisons, ces allusions?

— Rien, vous dis-je, si ce n'est qu'il faut vous résigner à attendre que la bouche de ma fille soit ouverte.

— Et son cœur descellé. Vous a-t-elle dit quelque chose enfin ? Mon message l'a-t-il touchée, émue?

— Elle a fort admiré les bijoux que le page Méry a bien voulu lui présenter. Et, en réalité, cela en valait la peine.

— Pourquoi ne les a-t-elle pas acceptés ?

— Parce que c'eût été prendre un engagement qu'elle ne veut ni ne peut prendre dans ce moment.

— Elle en a pourtant accepté d'autres, bien qu'ils ne fussent pas de la valeur de ceux-ci. Vous me les avez renvoyés dans un moment de mauvaise humeur; mais elle les avait reçus.

— Oui, comme un enfant accepte un joujou, sans réflexion, sans portée; car avec toute sa maturité, Iréna est un enfant dans toute la force du terme; elle badinait et jouait avec cela, comme l'oisillon avec ses plumes. Et je suis convaincu que si elle avait prévu que ces cadeaux eussent le sens que vous y ttachiez, elle eût hésité à les recevoir. En tout cas, les circonstances ne sont plus les mêmes : cette naïveté enfantine a fait place à quelque chose de plus calme et de plus sérieux; alors elle ne voyait en vous qu'un ami d'enfance, le petit paladin d'autrefois, qui la défendait si bien contre les félons.

— Contre le félon de Varey, dit Godefroi en pâlissant. Robert est-il encore un félon pour elle, ou...

Il s'arrêta; mais cette interruption subite ne faisait que mieux ressortir la pensée qu'il n'osait exprimer. De Ville le comprit parfaitement; et de plus en plus à l'aise parce qu'il était maître du terrain, il reprit avec sa franchise naturelle :

— Je ne pourrais vous le dire. Robert de Varey lui a aussi adressé ses vœux; il est inutile que je vous le cache, puisque vous me laissez voir que vous le savez. Il s'en est même, je crois, expliqué avec elle. Dant tous les cas, elle n'ignore point que ce jeune homme soupire après sa main. Maintenant, qu'en pense-t-elle? qu'en fera-t-elle? c'est ce que personne, pas même le Pape, ne saurait savoir pour le moment. Bouche

close, vous dis-je, bouche scellée et scellée de sept sceaux. Si Robert de Varey tient à avoir d'elle une parole, il aura la patience d'attendre, de...

— De se jucher comme une grue, repartit Godefroi avec amertume.

— Si cela vous plaît. Position très-drôle, en vérité; mais à laquelle je ne puis rien. Je ne doute pas que vous n'en soyez convaincu.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée chez le roi? Sa Majesté, qui a la bonté de s'intéresser à cette affaire, aurait peut-être été plus heureuse que moi, c'est-à-dire plus habile à la faire parler.

— Pourquoi elle n'est pas allée chez le roi? Parce qu'elle a une horreur naturelle pour tout ce qui est honneur et distinction; parce qu'elle est timide et n'a déjà plus ce naïf abandon de l'enfance qu'elle avait encore il y a quelques mois; parce que (il faut bien que je vous le dise, puisque je le pense) elle a soupçonné un petit piége là-dessous, et qu'elle n'a pas voulu se mettre dans l'embarras. Du reste, soyez persuadé que le roi n'aurait rien obtenu d'elle. Sans doute, elle eût été flattée de l'attention que sa Majesté aurait bien voulu lui témoigner; mais je ne pense pas que Monsieur Philippe de France eût eu la vertu de lui arracher un mot contraire à sa conscience. Le Pape lui-même, je vous le répète, n'en viendrait pas à bout.

— C'est curieux! c'est étrange! murmurait Godefroi, visiblement contrarié; il me faudra partir d'ici sans avoir eu un mot, un seul mot de celle que j'y suis venu chercher. Non-seulement je ne serai pas marié, mais je ne saurai pas même si je pourrai jamais l'être. Je vous avoue, Pierre, que cette position n'est pas tenable.

— Elle est au fait très-peu aimable, répondit une voix par derrière.

Cette voix était celle du roi qui, soupçonnant de quoi son écuyer s'entretenait, s'était approché de lui sans qu'il s'en

aperçût. De la Mure rougit d'abord; mais comme le prince n'ignorait rien de sa position, il n'éprouva aucune répugnance à en parler devant lui.

— Allons! allons! Pierre de Ville, reprit le roi, il paraît que vous avez chez vous une petite fille qui est bien fière.

— Je suis confus, Sire, répond Pierre sans se troubler, que votre Majesté veuille bien prononcer le nom de ma fille; mais je la prie de croire qu'Iréna n'est point fière du tout. Au contraire, c'est l'enfant la plus simple, la moins occupée de sa personne qu'il soit possible de trouver. J'en appelle à votre écuyer lui-même.

— Je crois, répliqua le roi en souriant, que mon écuyer serait un peu embarrassé d'en rien dire : car il y a... un peu de temps qu'il ne l'a vue.

— C'est vrai, et j'en suis fâché. Mais il en sait bien la raison. Messire de la Mure est assez raisonnable pour n'en pas vouloir à ma petite Iréna. Elle ne prévoyait point qu'il dût venir.

— Néanmoins, répliqua le roi, toujours avec un malicieux sourire, le cas de Godefroi est assez singulier. Si sa belle était dans une tour, prisonnière de quelque oppresseur, il aurait la chance de faire un siége en règle, d'appeler des amis à la rescousse, et, en attendant, d'avoir au moins un signe de vie de la captive, par exemple, un geste, un cri, un mouchoir blanc agité à une fenêtre; tandis qu'ici toutes les consolations lui sont refusées. C'est pourquoi il est le plus à plaindre des chevaliers. Mais non : il nourrit l'espérance, le dernier bien des malheureux.

— Et sur quoi, Sire, la fonderais-je, cette espérance? repartit de la Mure, dont la douleur se réveillait sous les plaisanteries du roi. Assurément je m'en irais gaiement, quoique désappointé par le délai de mon mariage, si j'avais la certitude qu'il se fera plus tard. Mais cette certitude, cet espoir m'est refusé. D'autant plus que..... les absents ont toujours tort.

— Hé! hé! craindriez-vous que quelqu'un ne vînt sur vos brisées?

— Je n'ai que trop lieu de le craindre, Sire, puisque, à l'heure qu'il est, j'ai un rival, des rivaux même...

— Ceci alors contredit ce que je vous ai entendu dire, à savoir que vos paroles étaient engagées de part et d'autre.

— De mon côté, je le pensais et le pense encore. De ce côté-ci, il paraît qu'il n'en était pas de même. Iréna a cru pouvoir retirer son engagement, ou au moins...

— Son engagement? répliqua de Ville avec vivacité. Vous savez bien, Godefroi de la Mure, qu'Iréna ne s'est jamais engagée ni avec vous ni avec personne. Je ne saurais assez m'étonner que vous employiez encore cette expression, quand on vous a prouvé qu'elle n'est pas juste. Moi seul avais contracté avec vous une sorte d'engagement, en vous manifestant avec quelle joie je verrais ma fille vous épouser. Je vais même plus loin : j'y comptais; c'était mon espoir, ma douce certitude. En voyant Iréna sourire à votre nom, aux compliments que vous lui adressiez, aux souvenirs de vos jeux d'enfants, je supposais (et qui donc ne l'eût supposé à ma place?) qu'elle acceptait aussi l'hypothèse, qu'elle serait heureuse et fière de porter votre nom. Il paraît que je me trompais : son âme, sérieuse sous l'enfantillage, réfléchie sous une apparence de gaieté, restait maîtresse d'elle-même, se réservait, ne s'engageait point. Doit-on la blâmer? Je ne sais. Faut-il la traiter d'infidèle? On ne le peut. Comme elle n'a point engagé sa parole, elle ne la retire point. Je crois assez connaître ma fille pour affirmer que si elle croyait avoir contracté un engagement, elle y resterait fidèle jusqu'à la mort.

— Alors, cher Godefroi, reprit Philippe, vous vous êtes un peu trop pressé d'aller en besogne, et voilà tout. Mais n'y a-t-il pas moyen de tout réparer? Cette jeune fille est-elle promise à un autre?

— Sire, répond de Ville, elle est courtisée par plus d'un, mais elle n'est promise à personne.

— Et vous ne présumez point à qui elle donnera la préférence?

— En aucune façon. L'âme de ma fille est, pour six mois encore, fermée, hermétiquement fermée. Je la compare volontiers au livre de l'Apocalypse.

— En ce cas, Godefroi, dit le prince, tout ce que vous avez à faire c'est d'attendre que l'ange vienne briser les sept sceaux, et alors vous saurez le contenu du livre.

— Sire, répondit de la Mure piqué, d'autres seront plus heureux que moi et, sans être des anges, sauront bien lever les sceaux. Il y a par là un certain étranger... un certain prince tartare... qui pourrait bien avoir cette chance.

— Quoi! Saphiz? C'est difficile à croire. Votre fille épouserait un tartare, de Ville?

— Je n'en sais rien du tout, Sire. Ce que je puis assurer, c'est que si elle m'en manifestait la volonté ferme, résolue, je ne m'y opposerais point.

— Et (pardonnez si cette question est indiscrète) a-t-elle donné quelque signe d'affection à cet étranger? A-t-il des raisons de croire qu'elle réponde à ses vœux?

— C'est encore ce que je ne saurais dire. Ce jeune prince s'est avisé de lui envoyer de magnifiques bijoux, qu'elle a regardés et admirés comme moi. Puis certain billet s'étant trouvé au fond, Iréna a simplement détourné la tête, et les bijoux sont retournés à leur source. Voilà la vérité.

— Voilà la vérité jusqu'ici, reprit de la Mure; ou plutôt voilà l'apparent: mais le réel? Un étranger! un beau jeune homme! un prince! un roi en perspective! un néophyte fervent! puis un converti! puis un apôtre! puis être reine et évangéliste! vous conviendrez, Sire, qu'il y a là de quoi tenter.

— En vérité, ce serait quelque chose de mieux que d'être la femme de Godefroi l'écuyer. Cependant si la jeune vierge

avait consenti à être votre femme, la cour de France aurait pu lui offrir une place qui n'eût point été tout à fait indigne d'elle. Et quand une nouvelle reine... Mais il est peut-être inutile d'insister là-dessus.

— Sire, répond de Ville en s'inclinant, je suis profondément touché de la bienveillance que votre Majesté témoigne à ma fille, d'autant plus que ni elle ni moi n'avons rien fait pour la mériter. Je suis bien convaincu qu'Iréna en serait vivement émue, s'il lui était donné d'en avoir connaissance. A coup sûr, je lui en parlerai; et elle en délibérera dans sa sagesse. Je ne puis dire si elle profitera d'une offre aussi honorable; mais je serais au désespoir d'affirmer qu'elle la dédaignera. Si de la Mure se plaint de la situation étrange que lui fait la résolution de ma fille, je puis dire aussi que la mienne n est pas beaucoup plus belle : n'eût-elle d'autre inconvénient que celui de ne pouvoir répondre aux bontés de votre Majesté.

Chacune des phrases, et peut-être des paroles de Pierre de Ville, était accompagnée d'une respectueuse inclination; et de peur de perdre le fil de son discours, il avait été obligé de fermer les yeux; en sorte que la dernière courbette fut pour la muraille : car le prince venait de retourner à son siége, pour entendre la lecture d'un procès-verbal dressé par le notaire. De Ville revint aussi prendre sa place parmi les conseillers; et quoique ébloui, transporté de la bonté du roi, il perdit cependant bientôt de vue l'objet de la conversation, pour se livrer de nouveau tout entier aux intérêts de sa chère cité. Le prince se montra bienveillant au plus haut point, et promit de voir encore le Saint-Père avant l'audience accordée au conseil, afin d'influencer favorablement la décision qui devait intervenir. Aussi quand, après la séance levée, de Ville s'en retourna chez lui souriant de bonheur, on n'aurait pu dire si c'était la bienveillance du roi pour sa fille, ou la bonté de ce prince pour sa patrie qui l'avait le plus charmé.

Quant à Godefroi de la Mure, le mystère ne faisait que s'é-

paissir pour lui. Il s'en allait derrière le roi, tête baissée, se laissant aller au mouvement de son cheval, et évitant soigneusement le regard du monarque, dont le demi-sourire et l'œil pétillant semblaient presque une insulte à sa douleur. Vingt fois, dans le trajet seulement, il se promit de ne plus penser à Iréna, de partir tranquillement pour Paris, sans laisser le moindre souci en arrière; vingt fois ce beau projet fit place à un sentiment d'une tout autre nature, et le paladin leva les yeux pour voir s'il ne découvrirait point la *dame de ses pensées*, revenant de quelque hôpital ou de quelque église.

XXXVII.

MANE, THECEL, PHARÈS.

Saphiz avançait rapidement dans l'œuvre de sa conversion. « Le Seigneur, dit l'Ecriture, est bien près de ceux qui le cherchent dans la sincérité de leur cœur. » Sans doute, c'était le cas ici. Mais par une grâce particulière, Dieu avait ménagé au jeune prince le secours d'un saint. Quelques entretiens avec frère Bonaventure avaient suffi ponr porter la lumière dans un esprit droit, et allumer le feu de l'amour divin dans un cœur resté pur. L'exemple du prince gagna aussi sa suite : on disait qu'un certain nombre de ses gens se faisaient instruire dans la religion catholique. La suite prouva que ce bruit était fondé. Mais il y en avait un qui, bien loin de partager ce mouvement, le maudissait et en souffrait au contraire. Nous le retrouvons dans la chaumière du couple abandonné, et l'Amer est encore avec eux.

— Je me sens dépérir sur ce sol maudit, mes frères. La malédiction qui y fut prononcée contre nous y est vivace encore; l'air en est infecté. Ah! pourquoi ai-je consenti à suivre Saphiz sur ces terres lointaines? Pourquoi ne suis-je pas resté? Ou plutôt pourquoi la mer ne m'a-t-elle pas englouti, quand l'orage ballota tant de fois notre barque sur ses flots?

— D'où te viennent donc ces pensées d'amertume, Nadab? dit le vieux Sidrach. Tu sembles jaloux de répéter les plaintes que le saint homme de Hus fit entendre autrefois, ou les lamentations que le prophète d'Anatoth répandait sur les ruines de Jérusalem.

— Leur douleur était moins profonde que la mienne, Sidrach. Non-seulement je pleure comme Job sur la perte de tous mes biens, et comme Jérémie sur les ruines de ma patrie ; mais je ressens les déchirements du zèle, le feu de la jalousie, la sainte colère qui transportait Moyse quand il brisa les tables de la loi. Oh ! il vaut mieux pour moi mourir que de vivre.

— Je te comprends, frère, dit l'Amer, et j'excuse ton chagrin. Oui, tu es atteint au plus profond de l'âme. Tu as semé, un autre recueille ; tu as planté, une main cruelle arrache ; tu avais greffé, un vent froid glace et détruit la greffe... Oui, une mer d'amertume doit inonder ton cœur. Pourtant ne désespère pas : le mal n'est pas encore consommé. Ton prince a mordu aux pommes de la Mer Morte ; il n'en a pas encore avalé la cendre.

— Le poison a envahi ses veines, au contraire ; il y exerce ses ravages. En l'accompagnant sur ces terres étrangères, mon intention était de lui montrer les traces de la persécution exercée contre nos pères, et de lui inspirer une vive horreur contre le nom chrétien.

— Et pourtant, Nadab, tu venais demander le secours des chrétiens.

— Oui, Ooliab, parce qu'un ennemi puissant, la race de Mahomet, menace nos frontières. Comme un torrent envahisseur, ce peuple barbare s'apprête à tout emporter dans sa marche impétueuse. En ce cas tous les moyens de défense sont bons ; on peut s'aider de Moab contre Amalec. Souviens-toi que Salomon, le sage par excellence, fit alliance avec le roi d'Egypte ; que Josaphat, le saint roi, combattit avec l'impie Achab. J'entendais employer le bras puissant de la race du Nazaréen, mais pour l'écarter et même le maudire ensuite. Mais que peut la sagesse humaine contre la colère divine ? Nous sommes maudits !... Je suis maudit !...

En prononçant ces mots d'une voix altérée, le vieillard dé-

chira ses habits, suivant la mode qu'avaient les Juifs de manifester ainsi leur douleur.

— Les décrets de Jéhovah sont immuables, dit Déborah; il ne sert à rien de se roidir contre eux. Nos pères ont péché, et nous portons la peine de leurs iniquités. Combien de fois les prophètes n'avaient-ils pas annoncé les châtiments du ciel? Hélas! Jérusalem fermait ses oreilles; les prévarications continuaient leur cours, et les désastres arrivaient au temps prédit.

— Et c'était assez, ô fille de Juda, que les fléaux du Tout-Puissant eussent accablé notre race; était-il besoin qu'ils nous poursuivissent chacun en particulier? Tobie ne trouva-t-il pas la richesse et le bonheur sur la terre étrangère? Et Esther, quoique exilée, ne s'assit-elle pas sur le trône? Ah! ma fidélité méritait une autre récompense.

— Ne blasphème pas, Nadab, reprit l'Amer; défends à ta bouche aucune parole injurieuse envers le souverain Arbitre de nos destinées. N'oublie point ce qu'a dit le fils de la terre de Hus : Qu'est-ce que l'homme pour entrer en discussion avec Dieu? et encore ce qu'a écrit le fils d'Isaï : Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a mis au monde dans le péché.

Le juif tartare resta un moment abîmé sous le poids de ces sentences et de sa douleur. On devinait qu'il était atteint au plus profond de l'âme.

— Du reste, console-toi, reprit l'Amer, et crois à la parole d'un ami : le mal n'est point encore consommé, le mal n'est pas sans remède.

— Saphiz est infecté du poison, te dis-je; la doctrine du Nazaréen a coulé comme un feu secret dans ses veines, et lui a rongé la moelle des os. C'est en vain que je lui ai représenté la fausseté de cette religion; que je lui ai fait sentir combien il était insensé d'abandonner le culte d'Adonaï pour la foi d'un criminel pendu par nos pères : il est resté sourd ma voix a perdu

sur lui son empire ; il m'a dédaigné et repoussé, moi son maître, moi son plus fidèle serviteur ! Il a préféré la parole d'une tête tondue à celle du serviteur de son enfance !

— Tu parles de ce frère Bonaventure. Que Jéhovah le poursuive de sa colère ! Moi aussi j'ai senti son regard brûlant et le dard de sa parole ; il m'a appelé sépulcre blanchi, rempli d'ossements et de pourriture. C'est ainsi que le crucifié traitait déjà nos pères ; mais le courroux de Jéhovah est tombé sur lui ; il a expié ses blasphèmes en mourant, sur la montagne de Sion entre deux voleurs. Puisse Bonaventure être traité de la sorte !

— A quoi sert de maudire, quand on est impuissant ? Nos anathèmes retombent sur nos têtes. Ah ! la race d'Abraham doit s'éteindre dans l'oppression et dans les larmes.

— Oui, frère, mais que ce ne soit pas avant d'avoir tiré quelque vengeance. L'arrêt qui nous livra jadis les sept peuples maudits n'est pas révoqué, il ne le sera jamais. Usons donc du pouvoir que nous accorda Adonaï. Vengeons-nous, Nadab, vengeons-nous ; goûtons le plaisir d'exterminer, autant qu'il nous sera possible, les fils du Nazaréen. Cette joie, je l'ai déjà éprouvée, et je l'éprouverai encore. Ma main s'est déjà baignée dans le sang de plus d'un infidèle ; s'il plaît à Adonaï, elle n'a point fini ses exploits. Je te l'offre... J'ai surtout ressenti une satisfaction plus profonde encore : celle d'armer ces maudits les uns contre les autres. Jamais je n'aurais remis le pied dans cette Babylone, et je l'aurais depuis longtemps quittée une seconde fois, sans ce lien secret qui m'y retient et m'y enchaîne, pour ainsi dire : je vois ces hommes égarés et pervers se haïr les uns les autres ; Babylone se déchire de ses propres mains ; comme autrefois les Syriens s'entre-tuèrent, par la permission du Dieu de Sabaoth, les citoyens de cette ville impure nourrissent des inimitiés mortelles ; ils se détestent mutuellement, et ce levain de dissension doit fermenter encore. En vain leur Pontife essaiera-t-il de rétablir la paix : point de paix pour les impies,

dit le Seigneur. Nadab, reste ici pour être témoin de ce doux spectacle ; unissons-nous, aidons-nous pour exécuter les desseins du Très-Haut. Tu te souviens de la récompense qu'obtint Phinéès pour avoir percé l'impudique Zambri ?

— J'ai la mort dans le cœur, Ooliab. Ce coup funeste a brisé la force de ma volonté et le nerf de mes bras. Je sens que je ne me relèverai pas de cette atteinte. La vie chez moi est tarie dans sa source.

— Non, mon frère, tu peux renaître encore. Ezéchias, le saint roi, se plaignait que sa trame eût eté brisée au milieu de sa course ; et le ciel, touché de sa plainte, lui accorda encore quinze ans de vie et la victoire sur ses ennemis. Jonas accablé de soif voulait aussi mourir sous son arbre desséché ; et Adonaï fit jaillir une source et l'obligea à vivre. Ainsi en sera-t-il de toi, fils d'Israël, si tu ne t'abandonnes pas au découragement.

— Il était tout pour moi. Mon âme était collée à la sienne, comme l'âme de Jonathas à celle de David. Je me mirais en lui, comme un père dans son enfant unique, comme un maître dans son disciple chéri. Et voilà qu'il m'est enlevé ! L'ingrat fuit le sein paternel, il se tourne contre son père ; il me dédaigne et me rejette. Comme Rachel, j'ai perdu mon fils ; je le pleurerai tous les jours de ma vie, et ne me consolerai jamais, car mon fils n'est plus.

— L'amour, l'amour d'une femme a tourné sa tête et séduit son cœur. L'infidèle Dalilah a trompé Samson. Mais... puis-je te le dire? dois-je te le dire? Oui, car ce sera un premier baume sur ta blessure. Ecoute-moi donc, Nadab : cette femme, il ne l'aura point.

Ici le vieux serviteur releva la tête, et fixa sur l'Amer un regard où la surprise se mêlait à un éclair de joie.

— Es-tu l'arbitre du sort de cette vierge, Ooliab ? répliqua-t-il. Je sais que ton pouvoir est grand parmi ces infidèles. Nouveau Samson (puisque ce nom est sorti de ta bouche) tu exerces

de notables ravages dans les champs de ces Philistins. Toi aussi tu as lâché tes renards dans les champs de Geth et d'Ascalon, je veux dire de Couzon et d'Ecully; et ils y ont porté l'incendie. J'ai entendu raconter ces merveilles; sois-en béni : tu es le consolateur d'Israël. Mais en quoi ton pouvoir s'étend-il jusqu'à cette jeune fille? et quelle vertu peut éteindre la puissance de l'amour ?

— Elle est à moi, te dis-je. Retiens cette parole d'une bouche sincère : Saphiz n'aura point cette jeune fille pour épouse.

— Eh! que m'importe, à moi? Mon fils, mon unique m'est enlevé; son cœur s'est éloigné de moi; il a foulé aux pieds les enseignements de sa jeunesse; il a renié le Dieu que je lui avais appris à connaître; il est passé chez les infidèles; après cela, il ne me reste plus qu'à mourir.

— Tu vivras, tu dois vivre. C'est lui, c'est lui qui doit mourir. Ecoute ce que dit le Seigneur par la voix de Moïse : *Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés de la terre d'Egypte... Vous n'aurez point d'autre Dieu que moi... Vous ne vous ferez point des dieux d'or, d'argent ou de bois, comme les nations... Que celui qui adorera un autre Dieu que moi disparaisse du milieu de son peuple : qu'il meure de mort.* Voilà la sentence : la connais-tu? est-elle révoquée?

Le tartare pâlit, comme si ces paroles lui eussent révélé quelque mystère effrayant, comme s'il eût vu un arrêt de mort écrit par les doigts invisibles qui tracèrent les destins de l'impie Balthasar. L'âme d'Ooliab paraissait avoir laissé échapper une secrète pensée, capable de troubler l'amour paternel que le pauvre Nadab portait à son disciple. Mâchant lentement ces paroles encore ambiguës, il y trouvait une saveur amère, et ne savait qu'y répondre. Si l'idée de la vengeance flattait son cœur ulcéré, d'autre part la seule pensée qu'elle pût s'exercer sur son enfant chéri le remuait jusqu'au fond des entrailles. Il gardait donc le silence, n'osant ni encourager ni condamner

ce qui le blessait et lui souriait tout à la fois. Ce fut Déborah qui reprit la conversation la première.

— O Dieu de l'Hermon! quel ouvrage ce serait de l'appliquer, cette sentence! Il faudrait l'ange qui tua en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes au camp de Sennachérib : car un bras humain n'y suffirait pas. Oh! quand le Messie viendra-t-il, ce Schiloh tant promis à nos pères et qui doit détruire tous les ennemis de son peuple! Cieux! laissez tomber votre rosée, et que les nues fassent pleuvoir le juste, le saint, le fort d'Israël, celui qui doit exterminer l'impie du souffle de sa bouche.

En disant cela, elle levait au ciel ses mains décharnées. Sidrach l'imita et ajouta :

— Lève-toi, Seigneur, et juge ta cause qui est celle de ton peuple; lance tes foudres et dissipe-les; envoie tes flèches, et jette le trouble parmi eux. Les entends-tu se glorifier contre toi? Ne souffre pas que les nations disent : Où est leur Dieu? Où est celui qu'ils appellent leur vengeur? Dort-il? ou la puissance de son bras est-elle raccourcie?

— Qu'appelez-vous? qu'invoquez-vous? repartit Ooliab avec une sorte de colère. Comment le Tout-Puissant exaucerait-il ces vœux? Est-ce à un lâche qu'il a promis la victoire? A-t-il dit : Reposez-vous et j'agirai, dormez et je veillerai sur vous? Ah! on a mauvaise grâce à se plaindre, quand on vit dans une indigne torpeur. Que tous les enfants d'Israël fassent comme moi, et bientôt les rangs de nos ennemis s'éclairciront. Le Seigneur est le Dieu des vengeances, a dit le roi David; le Seigneur est le Dieu des vengeances, et il a agi en toute liberté. Pourquoi son peuple ne prend-il pas sa cause en main?

— Jéhovah abat ceux qu'il veut punir, répondit Miriaz d'un ton de tristesse : il ôte les forces à ceux qu'il destine à l'humiliation. Il fut un temps où mon bras eût été comme celui de Jesbaam le fort de David, lequel abattit trois cents ennemis dans un combat et vit ses doigts se roidir dans la poignée de

son épée. Mais ces jours sont loin de moi. Je me sens mourir comme l'olivier chargé d'années, dont chaque coup de vent emporte les feuilles et brise les rameaux. Je relis souvent les paroles d'Osée : Appelle son nom *Loruchamah*, c'est-à-dire sans miséricorde ; parce que je n'aurai plus pitié de la maison d'Israël, mais que je l'ensevelirai dans l'oubli... Appelle son nom *Loami*, c'est-à-dire *non mon peuple*; parce que vous n'êtes plus mon peuple, et que je ne suis plus votre Dieu (1). C'est aujourd'hui que ces prophéties semblent s'accomplir.

— O enfants de peu de foi ! s'écria Ooliab. Pourquoi avez-vous désespéré de la bonté de Dieu ? Vos pères ont souffert quatre cent trente ans en Egypte, et avaient perdu tout espoir, quand Jéhovah les délivra dans la puissance de son bras. Plus tard, le peuple saint avait vécu soixante-dix ans en captivité et ne comptait plus revoir les ruines de Jérusalem, quand le Seigneur suscita son serviteur Cyrus pour leur rendre la liberté. Et ils revinrent, et ils relevèrent les murs de la ville et du temple, et la paix refleurit encore dans les tentes de Jacob. Pensez-vous donc qu'Adonaï soit devenu comme les simulacres des nations, qui sont de l'or ou de l'argent, œuvres des mains des hommes, et ont des yeux sans voir, des oreilles sans entendre ? O serviteurs de Bélial plutôt qu'enfants de Dieu ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur si lourd, comme dit le Psalmiste ?

— Ne nous lance point l'anathème, lui dit Sidrach ; car nous sommes restés fidèles à la loi de Sinaï. Le grand législateur lui-même reconnaîtrait en nous ses disciples. Les préceptes de notre enfance, nous les avons gardés ; les livres sacrés, nous les avons portés sur notre bras, sur notre front, dans notre cœur ; nous n'avons pas passé un jour, Déborah et moi, sans réciter les prières saintes, en nous tournant vers Jérusalem : que pouvions-nous de plus ? Quand beaucoup d'autres allaient

(1) Osée, I, 6, 9.

aux faux dieux, nous restions comme Tobie de la tribu de Nephtali, les adorateurs du Dieu de Sion. Que sa miséricorde nous soit propice ! Le lis de Saron n'a point la hauteur du cèdre du Liban, l'hysope de la muraille n'égale point le palmier de Cadès, et le moineau solitaire ne peut le disputer à l'aigle de la montagne.

— Cela est vrai, Sidrach. Le juste juge se tiendra pour satisfait de ta modeste offrande. Il assure lui-même qu'il regarde le pauvre et l'humble de cœur, pendant qu'il dédaigne l'orgueilleux et le riche enflé de sa fortune. Mais il demande plus à celui qui peut donner plus. Tu sais que Saül fut rejeté pour avoir épargné Agag, roi d'Amalec, tandis que le peuple obtint pardon. Adonaï n'exige pas l'impossible; mais le possible, il le demande, on le lui doit.

— Ta parole est acerbe, reprit ici Miriaz avec un profond soupir. Ce n'est pas sans raison qu'ils t'ont surnommé l'Amer. Ta langue est comme celle de l'aspic, qui infuse dans chaque blessure un poison mortel. Voilà que tu as soulevé dans mon cœur une vase inconnue; je ne sais quel sentiment douloureux, cuisant, m'envahit; le venin de ta malice coule dans mes veines et y allume un feu étrange. O perfide !

— Est-ce un feu profane, est-ce un feu sacré, Nadab, fils de Misaël? Dois-tu le nourrir? dois-tu l'éteindre? Prends garde de consulter la chair plutôt que l'esprit. Saül épargna Agag, Phinéès tua Zambri : lequel fit le mieux? lequel voudrais-tu avoir imité? Il y a une miséricorde qui est cruelle, il y a une cruauté qui est miséricordieuse; c'est à la sagesse à les distinguer. O mon frère! si tes yeux n'étaient point aveuglés par les affections de la chair, tu lirais les mots écrits par le doigt mystérieux : *Mane, Thecel, Pharès.*

— Le Dieu qui nous a créés condamne-t-il toute affection humaine? Défend-il à un père d'aimer son fils?

— Non, quand l'amour naturel ne contredit point l'amour universel qui lui est dû comme au premier Auteur de toute

créature. Il a ordonné, il est vrai, au fils d'honorer son père et au père d'aimer ses enfants : mais il a dit aussi : — Je suis le Seigneur; vous n'adorerez point d'autres dieux que moi. Que celui qui adore une divinité étrangère soit exterminé du milieu de son peuple. — Réfléchis sur ce plus grand des commandements, et tu verras quelles conséquences il entraîne. Mais quoi ! je parle à un docteur de la loi, à un homme versé dans la connaissance de nos saints livres. Ton père Misaël fut l'ornement de nos assemblées; on l'écoutait avec plaisir expliquant les textes sacrés, comme Esdras, ce scribe instruit et fidèle. On le consultait comme un oracle; il n'était pas de difficulté qu'il ne pût lever, d'obscurité qu'il ne sût éclaircir; il t'instruisit dès le bas âge, il te forma à tous les enseignements divins : que te disait-il? que te dirait-il? Ecoute-le : car, ainsi que le prophète Elisée, quoique mort il prophétise encore.

— Il tomba victime de leur rage, murmura Nadab. Les disciples du Nazaréen l'ont proscrit en haine de sa foi. Et déjà ils avaient failli le tuer... Je montrerais encore l'endroit qui fut rougi de son sang.

— Et ce sang crie vengeance, mon frère. Comme celui d'Abel, il accuse ces Caïns étrangers, ces infidèles acharnés à notre perte. Je n'en dis pas plus. C'est à ta conscience à décider. Mais ton élève n'aura point cette jeune fille; un autre sort lui est réservé.

— Ah ! épargnez-la, cette fleur d'innocence ! s'écria Déborah. Ne la regardez point comme une infidèle. Souvenez-vous que Ruth, la Moabite, trouva grâce aux yeux du Seigneur à cause de sa charité pour Noémi. Souvenez-vous que Rahab mérita d'être aggrégée au peuple de Dieu, parce qu'elle se montra bonne envers les envoyés de Josué. Oh ! ayez égard aux aumônes que cette belle enfant a faites à vos frères malheureux. Ne lui faites aucun mal, car ce mal retomberait sur vous.

Ces exclamations d'un cœur reconnaissant ne parurent pas

faire grande impression sur ceux à qui elles s'adressaient. Ils continuèrent à délibérer sur le même sujet, mais tout bas, comme s'ils eussent craint de rendre les deux vieillards plus longtemps confidents de leurs sinistres projets. On entendit seulement plusieurs fois les mots *Mane*, *Thecel*, *Pharès*, murmurés par l'un ou par l'autre, d'un ton significatif. Pendant ce temps-là, Déborah, les mains jointes, répétait de dévotes prières à Adonaï; et le vieux Sidrach se joignait à elle dans toute la ferveur d'une âme reconnaissante.

XXXVIII.

AUDIENCE DU PAPE.

L'audience du Pape eut lieu. C'était ici le nœud de l'affaire; car si Philippe avait promis son appui, il ne lui appartenait cependant pas de trancher une question qui dépendait de l'autorité ecclésiastique. Quelque jaloux que fût le pouvoir civil de s'arroger le droit de régler de tels différends, il n'osait aller jusqu'à méconnaître les limites qui lui étaient imposées.

— Je me défie fort de ton Pape, disait Pierre de Ville à sa fille. J'ai peine à croire que sa sentence nous sera favorable.

— Quelle qu'elle soit, mon père, vous l'accepterez. Sa Sainteté est seule juge en ces matières; sa décision doit faire loi. Mais il serait bien déraisonnable de supposer qu'elle se soit laissé influencer par des motifs étrangers.

— On a vu Varey entrer à l'audience; on l'en a vu sortir: elle a été assez longue; le fait est certain. Qu'allait-il faire là? Tu ne me feras pas croire qu'il n'a rien dit de nos débats avec le chapitre.

— Je ne me permettrai pas de parler de ce que j'ignore. Cependant il me semble qu'on peut bien aller voir le Souverain Pontife pour lui offrir de respectueux hommages, par exemple.

— Et il faut une heure pour cela? Offrir ses hommages au Saint-Père c'est entrer, baiser sa mule, lui débiter deux phrases, en recevoir une, s'incliner et sortir. Je te demande si tout cela peut se faire en moins d'une heure?

— Assurément, avec un inconnu. Mais veuillez vous souve-

nir que le chanoine Thébalde était l'ami de la famille de Varey, et particulièrement du chanoine, frère de sire Bernardin. Or toutes les personnes qui approchent le Saint-Père s'accordent à dire qu'il n'a rien oublié de ses anciennes connaissances, qu'il a gardé la mémoire la plus précise des détails concernant les familles, et qu'il s'en informe avec une bonté qui charme et flatte tout le monde.

— Tant que tu voudras. Eh bien ! ces mêmes personnes seront unanimes à te dire que tous ces beaux détails tiennent un quart d'heure au plus. Et Bernardin est resté une heure ! Enfin nous verrons.

Le soir vint ; grand débat d'abord au sein du conseil réuni à Saint-Jacques : il s'agissait de savoir si l'on revêtirait le costume d'ordonnance pour se rendre chez le Saint-Père.

— Pourquoi non ? s'écria Pierre de Ville. Avons-nous à cacher qui nous sommes ? N'est-ce pas le corps de la ville que le Pape demande ?

— Distinguons, répondit Bernardin de Varey : c'est comme délégués du peuple, comme mandataires choisis par les citoyens, que Sa Sainteté veut bien nous recevoir, mais non comme membres d'un corps constitué, régulier, légitime. Il est inutile de nous dissimuler que si nous sommes honorés de la confiance de la ville, nous ne sommes cependant revêtus d'aucune autorité.

— Et quelle autorité plus grande que celle-là ? repartit de Ville. Quand des milliers d'intéressés se réunissent pour confier à quelques hommes le soin de protéger et de défendre leurs droits, ces mandataires ne sont-ils pas à l'instant même investis de ces droits ?

— De quels droits parlez-vous, Pierre ? Ce sont précisément eux qui sont en question. On ne donne que ce qu'on a ; les Lyonnais ne peuvent donc vous donner comme certain ce qui est tout au moins incertain. En deux mots, nous sommes des avocats. Or l'avocat a pour mission d'établir les droits de son

client. Si ces droits étaient hors de conteste, l'avocat serait inutile.

— Voilà pourquoi il n'y a ici d'avocat légitime que Bernardin de Varey, repartit Pierre. Lui seul, en effet, en qualité d'organe du chapitre, représente le droit. J'opine donc à ce qu'il revête l'habit de chanoine. Quant à moi, je me contente de mon pourpoint violet.

Bernardin répondit, Pierre répliqua; la question s'échauffait; et malgré les efforts que faisait de Varey pour se contenir, il était fort à craindre de voir se renouveler une de ces scènes dont le conseil avait été si souvent témoin, quand Guy de la Murc prit la parole et dit :

— Le temps nous presse; laissons de côté les questions irritantes. De Varey soutient que le chapitre seul a des droits; de Ville prétend que la ville en a aussi; il ne s'agit point de savoir lequel des deux a raison ou tort. Pourquoi sommes-nous ici ? Et dans quel but nous rendons-nous auprès de Sa Sainteté ? Pour soutenir une cause. Or le bon sens dit qu'il faut prendre tous les moyens pour la faire valoir, et écarter tout ce qui pourrait lui nuire. En partant de là, il est certain que la vue de notre habit officiel blesserait les yeux du Pape; nous paraîtrions devant lui, non plus comme des gens qui ont une cause à défendre, mais comme des gens qui croient leur cause jugée. Ce costume semblerait dire au Saint-Père : — Nous sommes installés, nous sommes un corps, nous formons une autorité : voyez notre habit ! Quoi que vous décidiez, nous maintenons nos droits; nous ne dépouillerons plus ce pourpoint violet. — Et qu'arriverait-il si Sa Sainteté exigeait que nous laissassions ce vêtement à la porte ?

— Je sortirais et ne rentrerais plus, s'écria Pierre de Ville.

— A merveille ! mais la cause n'en souffrirait-elle pas ? Cette vivacité qui pourrait satisfaire l'amour-propre, préviendrait-elle le juge en notre faveur ? Ici, il faut mettre de côté toute considération personnelle. Nous sommes les représentants de

Lyon; eh bien ! nous trahirions notre mandat, si nous compromettions le succès de notre démarche par une puérile vanité. Pierre, vous vous glorifiez d'être, et vous êtes en effet, le plus zélé défenseur des intérêts populaires; prouvez-le donc en sacrifiant vos goûts personnels aux besoins du parti que vous avez embrassé.

Ce raisonnement était trop juste pour ne pas convaincre même Pierre de Ville. On se résolut à laisser là le pourpoint violet.

Grégoire X reçut le corps de la ville avec bonté. Tous furent saisis d'une sorte de terreur respectueuse, en présence de cette autorité, la plus grande que l'on reconnût alors sur la terre. Chose étrange ! ceux mêmes qui avaient vécu dans une certaine familiarité avec le chanoine Thébalde n'étaient pas les moins étonnés de l'air de majesté qui régnait sur sa figure et de la dignité de toute sa personne. Le front le plus décidé se sentit forcé de s'incliner. Pierre perdit toute l'assurance qu'il avait apportée; il lui semblait que tous ses arguments étaient fauchés par la racine. — Coupé comme des asperges ! se disait-il à lui-même. Coupé entre deux terres ! Je ne saurai tout à l'heure dire un mot.

Le Saint-Père fit lui-même l'exposé de la question avec une clarté, une netteté qui prouvait avec quel soin il l'avait étudiée. Jamais rapporteur n'analysa mieux les pièces d'un procès. Mais précisément ce résumé si lucide, si complet, faisait ressortir la force du droit et la faiblesse de l'opposition. Le corps de la ville écoutait ébahi, interdit. Le Saint-Père fit particulièrement voir ce qu'avaient présenté d'atroce les événements de Saint-Jean, de Saint-Just, d'Ecully, de Couzon et de Genay; il démontra qu'une telle conduite, loin de fortifier une mauvaise cause, en déshonorerait, en gâterait même une bonne. Entrant ensuite au fond de la question, il posa les principes d'une main ferme et en déduisit les conséquences. Le lecteur n'attend pas que nous donnions de longues explications là-dessus : car, encore une fois, ces débats ne seraient plus

compris aujourd'hui. Le Pontife parlait sans aigreur; son langage, au contraire, respirait une bonté paternelle; il reprochait moins qu'il n'avertissait; il grondait moins qu'il n'exhortait; mais la conclusion en devenait peut-être plus évidente, puisque la modération même de la parole faisait mieux ressortir la force des raisons.

Après son discours, le Pape demanda à connaître les observations que chacun pouvait avoir à faire. Tous hésitèrent à répondre : soit que la majesté du Saint-Père leur imposât, soit qu'ils ne trouvassent rien de convenable à opposer à son argumentation. A la fin Pierre de Ville pensant qu'il serait peu digne de lui d'abandonner la cause qui lui était si chère, essaya de revenir sur l'exposé que le Pape venait de faire, et de dire tout ce qu'il croyait propre à soutenir les intérêts du peuple. Il ne nia point les excès auxquels on s'était porté; mais il les expliqua (nous n'osons dire les excusa) par les duretés et les procédés irritants des officiers et employés chargés de percevoir les impôts au nom du chapitre; il cita plusieurs traits de sévérité impitoyable, l'arrestation de quelques retardataires, la détention d'Amadoris, et quelques autres faits de cette nature, très-propres, selon lui, à mettre une population en colère. Et son zèle s'échauffant peu à peu, surtout l'image de son cher enfant se présentant devant ses yeux, il s'éleva bientôt jusqu'à cette sorte d'éloquence qu'inspirent la nature et le dévouement à une cause. Le Saint-Père l'écouta avec la plus grande attention, et parut même prendre intérêt à l'entendre. Et cette placide indulgence encourageant l'orateur, il sut enfin retrouver le plaidoyer complet dont il avait préparé de loin les éléments.

Au moment où il finissait, entraîné par le sentiment, remué par le souvenir de son bien-aimé Irénée, tout à coup il sentit son cœur se serrer, et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Le Saint-Père s'en aperçut; et, comme il connaissait la position particulière de de Ville, il en eut aussi l'âme touchée.

Reprenant la parole, il exhorta à la paix, convint que les employés du chapitre avaient pu excéder les bornes, promit de ne rien négliger pour en empêcher le retour, et conclut par la nécessité de l'oubli du passé et d'une sincère réconciliation pour l'avenir. Enfin il dit qu'il aviserait de nouveau, et remit à quelques jours le prononcé de l'arrêt. Sur quoi les députés se retirèrent, moins de Ville, à qui le Pontife avait fait signe de rester.

Quand ils furent seuls, après quelques questions bienveillantes qui prouvèrent à de Ville que le Pape n'avait rien oublié de ce qu'avait su le chanoine Thébalde, Grégoire entra plus spécialement en matière sur le point délicat.

— J'ai vu vos larmes, et j'ai compris votre douleur : vous avez perdu un fils dans ces tristes événements ?

— Un fils, un fils unique, Très-Saint-Père; et c'est pour moi une source intarissable de pleurs.

— Cela se comprend. Mais Dieu qui ne frappe qu'en père, a voulu vous affliger pour votre plus grand bien. C'est ainsi que tout chrétien doit penser, quand l'adversité l'accable. Vous saurez vous résigner, ou plutôt vous l'avez déjà fait. Votre estimable père que j'ai connu et aimé vous a élevé dans les principes de la foi; vous tiendrez à ne point vous en écarter. Vous pardonnerez aux auteurs de ce coup fatal, qui vous prive d'une si grande consolation et d'un si doux appui. Nous sommes arrivés à un temps de paix générale.

— Ah! Saint-Père, pardonner est bien difficile, surtout quand on a vu tomber un enfant chéri sous la main d'un homme qui se disait ami, avec lequel on n'avait jamais eu que des relations agréables; quand on a entendu ce meurtrier s'applaudir de cet exploit funeste; quand on l'a vu sourire en considérant la victime tombée dans les bras de son père.

— Triste effet des discordes publiques! Mais ne vous exagérez-vous point les circonstances du fait? Etes-vous sûr d'avoir bien vu, à travers le trouble qui agitait vos puissances? Vous savez combien l'illusion est facile en pareil cas.

— Je ne me suis point trompé, Saint-Père ; et d'autres témoignages pourraient vous confirmer le mien. Bernardin de Varey a tué mon fils (car c'est lui qui est l'auteur de ce crime, et i siégeait tout à l'heure en présence de Votre Sainteté) ; il l'a tué sciemment ; il le connaissait parfaitement ; il a insulté à l'infortune de ce pauvre enfant ; il a insulté à la mienne ; il a ri, il a joui, il a triomphé... Et cette image funeste est restée gravée dans ma mémoire, et n'en saurait plus sortir. Elle est le tourment de mes jours et de mes nuits.

— Motif de plus pour en faire le sacrifice. La gravité même de l'offense est un stimulant à pardonner. Les âmes généreuses (et la vôtre l'est) aiment à étouffer les plus vifs sentiments de la nature sous la charité chrétienne : elles se plaisen dans les sacrifices héroïques. Vous remettrez au sire de Varey les torts qu'il a pu avoir à votre égard ; ainsi vous donnerez le bon exemple dans un temps où il est si nécessaire. La position que vous occupez tous les deux dans la ville à des titres divers, vous impose le devoir de cette réconciliation ; elle imprimera à votre rapprochement une haute valeur ; personne n'hésitera plus à oublier ses griefs, quand les chefs des partis auront sacrifié les leurs à l'intérêt de la patrie. Vous aurez ainsi puissamment contribué au rétablissement de la concorde, et ce sera un résultat dont votre cœur chrétien ne cessera de s'applaudir. Etes-vous décidé, Pierre de Ville ?

— Ah ! Très-Saint-Père, répondit Pierre ému du ton bienveillant du Pontife ; le sacrifice que vous demandez de moi est bien grand. La haine (il faut bien que j'appelle les choses par leur nom), la haine que la conduite de de Varey m'a inspirée, a jeté des racines si profondes qu'elle ne saurait être extirpée du premier coup. Elle est comme ces plantes qu'on ne peut arracher sans déchirer le sol tout autour. Si vous saviez combien je souffre !

— Je n'en doute pas un instant. Une âme comme la vôtre n'est point faite pour haïr ; la haine est pour elle une torture

insupportable. Le pardon, l'oubli sincère et complet sera le remède à sa blessure. Et si vous craignez de ne pouvoir l'appliquer immédiatement, laissez peu à peu la charité opérer en vous. Du reste, un moyen plus simple, plus naturel se présente à vous. Devinez-vous ce que je veux dire?

— J'attendrai que Votre Paternité s'explique plus clairement.

— Vous me pardonnerez alors d'entrer dans des détails qui devraient me rester étrangers, si rien de ce qui regarde le plus humble de ses enfants pouvait être étranger à un père. Et puis la pacification de cette chère cité de Lyon me tient tant au cœur que rien de ce qui peut y contribuer ne saurait m'être indifférent. Je sais donc que vous avez une fille, pleine de douceur et de piété, votre consolation et votre joie. Je sais d'autre part que le fils de Bernardin de Varey aspire à sa main. On ignore si l'affection de votre enfant répond à celle de ce jeune homme; mais il l'a connue dès le berceau, il l'a sauvée de la mort, il lui a exprimé son désir, et peut-être votre fille n'aurait-elle aucune répugnance à l'accepter pour époux: d'autant plus que, pieuse et douce, elle serait sans doute très-heureuse de contribuer à la paix générale.

— Saint-Père, Iréna ma fille a le plus grand désir de voir cesser nos querelles. Nous sommes, je dois en convenir, continuellement en guerre là-dessus. Il est bien entendu que cette guerre ne va jamais jusqu'à troubler nos bons rapports. Elle est si douce! Mais quant à la question dont Votre Sainteté daigne s'occuper, il est bien difficile de la résoudre. Iréna, courtisée de plusieurs côtés, s'est engagée par vœu à ne point penser au mariage, à ne point permettre qu'on lui en parle d'ici à la fin du concile. En prenant cette étrange détermination, elle a eu, je pense, en vue d'obtenir l'heureux succès de vos efforts, surtout en ce qui regarde la réunion des deux églises.

— Je bénis cette bonne âme, et j'ai quelque espoir que le

ciel exaucera ses vœux. Iréna, c'est-à-dire *paix* : ce mot est de bon augure.

— Je lui ai donné ce nom, reprit naïvement de Ville, par dévotion pour l'illustre évêque de cette ville. Mon fils portait aussi le nom d'Irénée. J'ai même construit à mes frais les deux grandes portes de l'église dédiée à ce glorieux patron, notre père dans la foi.

— Saint Irénée s'en souviendra, et vous aidera à devenir comme lui *le Pacifique*. Admettons donc que votre enfant ait maintenant la bouche close sur la question de son mariage, et que vous ne puissiez présumer quels sont ses sentiments ; ce que je vous demande, c'est que, quand la liberté lui sera rendue, vous ne vous opposiez point à ce qu'elle accepte le fils de Varey pour époux, si elle jugeait à propos de le préférer à tout autre. Avez-vous aussi de l'aversion pour ce jeune chevalier ?

— Personnellement aucune. Robert a des qualités que j'apprécie. Mais le sang de mon Irénée me semble ruisseler des mains du père à celles du fils. Un voile sanglant couvre pour moi toute cette famille.

— Et c'est ce voile qu'il s'agit de déchirer. Cette union serait précisément le remède sûr, facile et doux, dont je vous parlais tout à l'heure. La tendre affection que vous portez à votre fille se reporterait naturellement sur son époux, et remonterait de là au malheureux père, auteur du coup qui vous fait gémir.

Ici Pierre de Ville tressaillit comme un serpent à qui on marche sur la queue. L'endroit sensible était touché. Il n'osa cependant manifester sa peine, mais le Pontife s'en aperçut.

— C'est un sacrifice que je demande, reprit le Pape, et tout sacrifice coûte. Voyons, Pierre de Ville, soyez chrétien, soyez lyonnais. Oui, soyez lyonnais ; et persuadez-vous que vous ferez plus pour votre patrie en lui donnant l'exemple de la réconciliation qu'en plaidant ses intérêts d'une manière quel-

conque. Remarquez bien que je ne vous demande point de forcer le consentement de votre fille ; mais simplement de ne point vous y opposer, de favoriser même ses intentions, si elles se tournaient de ce côté-là. Entendu ainsi, le sacrifice ne serait pas énorme. Et certainement Dieu, sensible à votre générosité, répandrait sur vous ses bénédictions et vous aiderait à arracher jusqu'à la dernière racine de cette plante amère, dont votre vie est empoisonnée. C'est le conseil que vous donne un ami, c'est la grâce que vous demande un père. La lui accorderez-vous ?

Subjugué par ce ton paternel, Pierre de Ville fit un signe d'assentiment. Le Saint-Père ajouta encore beaucoup de bonnes choses, beaucoup de considérations touchantes, en sorte que quand notre municipal sortit de l'audience, il était tout étonné et tout confus de la bienveillance qu'on lui avait témoignée.

— En vérité, dit-il à sa fille, ton Pape est un aimable homme. Je t'avoue qu'il est difficile de résister à sa parole. Pourtant j'ai bien soutenu les intérêts de la ville ; il me semble que je me surpassais moi-même, et je crois avoir vu aux clins d'œil de Guy de la Mure, de Fabri et de plusieurs autres, qu'ils étaient fort contents de mon plaidoyer. J'ai espoir que la sentence nous sera favorable. Et puis... et puis... dois-je te dire cela ? Oui, ce qui vient d'une bouche si respectée ne peut te rester inconnu ; le Pape m'a d'ailleurs insinué qu'il désirait que tu fusses instruite de sa volonté, ou plutôt de son désir (car c'est un conseil qu'il donne, et non un ordre). Eh bien ! donc, il te connaît ; il sait ton histoire ; comment tu as failli être foulée aux pieds des chevaux, et as été sauvée presque miraculeusement ; enfin il est persuadé que tu ferais bien de prendre Robert pour ton époux. Remarque bien : je ne te demande pas de réponse, je ne t'ordonne rien non plus, je ne te conseille même pas. Mais le Saint-Père a exigé que je te fisse connaître sa pensée, qui est une pensée de réconciliation. Je ne vais pas plus loin : et je suis bien convaincu que, si le Pape dit tout

cela, lui qui connaît ton vœu, c'est qu'il ne le regarde point comme contraire à ton vœu, et que son intention est que tu le pèses dans ta conscience.

Iréna leva les yeux au ciel et sourit sans rien dire. Assurément si Robert de Varey eût pu être témoin de ce simple incident, il en aurait tiré les conclusions les plus favorables. Pierre de Ville lui-même fut sur le point de croire que dès ce moment le choix de sa fille était fixé. — Un désir tombant de si haut, se disait-il, ne peut manquer d'être regardé comme une loi par cette âme si timide et si soumise. Mais il est évident que le souffle de Bernardin a passé par là. Oh ! ce nom me fait toujours tressaillir. N'importe : j'ai promis de faire la commission, et la voilà faite ; j'ai promis de ne point mettre d'obstacle à la volonté de ma fille, et je tiendrai parole. Mais c'est tout.

XXXIX.

DEUX TRISTESSES.

Pierre de Ville, comme le lecteur l'a remarqué, était citoyen avant tout; ses affaires domestiques ne l'empêchaient jamais de veiller à celles de sa patrie, et jusque dans ses chagrins il trouvait une distraction et une consolation à s'occuper des intérêts publics. Le parfum de contentement que lui avait laissé l'audience du Pape venait surtout de ce que le langage du Saint-Père lui avait paru s'adoucir dans l'entretien privé : en sorte qu'il espérait que la sentence serait favorable, que le droit de gérer ses intérêts serait conféré au peuple, et que les clés de la ville, ces chères clés auquel Pierre tenait comme à ses deux yeux, ne seraient point ôtées aux conseillers.

Grand fut donc son désappointement quand, au retour d'un voyage à Genève, la décision du Pape lui fut enfin communiquée. Elle avait été arrêtée entre Grégoire X et le roi Philippe, agréée par les chapitres de Saint-Jean et de Saint-Just; les représentants de la ville avaient eux-mêmes accepté les conditions; mais Pierre, seul absent pour affaires pendant huit jours, n'avait point assisté à la séance où le corps de la ville venait de donner sa signature. Voici, d'après un historien de Lyon, le résumé de cet acte.

« Il y est dit qu'après les guerres déplorables survenues entre les parties, elles ont bien voulu s'en rapporter au jugement du Pape, touchant les causes de leurs divisions : en conséquence il ordonne que les deux partis, oubliant tout ressentiment du passé, vivront à l'avenir en bonne intelligence; il lève

tous interdits et les absout de toutes les excommunications qu'ils avaient encourues ou pu encourir à ce sujet ; il veut qu'on lui remette entre les mains le sceau commun de la ville ; que toutes les fortifications élevées par les citoyens pendant la guerre soient rasées et démolies (1). Il leur défend d'élire leurs conseillers, consuls et gouverneurs ou autres magistrats sous quelque dénomination que ce puisse être, sans le consentement exprès de l'archevêque et du chapitre. Il ordonne que les clés de la ville seront remises entre les mains de l'archevêque, pour en confier la garde à qui il jugera à propos ; il défend enfin aux habitants de faire aucune assemblée, ni d'établir aucune taxe pour les besoins de la communauté, que de son consentement. Il ordonne qu'il n'y aura qu'un seul tribunal de justice séculière où la justice se rendra au nom de l'archevêque et du chapitre.

» Passant ensuite aux dégâts qui avaient été faits sur les terres de l'Eglise, il condamne les citoyens à payer sept mille livres viennoises, par forme de réparation, applicables, savoir : sept cents livres à la paroisse d'Ecully, dont cent livres seraient employées à rebâtir l'église, cent autres pour acheter des livres et des ornements, et des cinq cents restantes qu'on en formerait un fonds pour l'entretien d'autant de prêtres que le revenu en pourrait nourrir, afin de desservir cette église et de prier Dieu, pour le curé et le peuple qui y avaient été brûlés ; le reste des sept mille livres devait être employé à la réparation des maisons du clergé, tant de Saint-Jean que de Saint-Just. Enfin le Pape se réserve d'ajouter ou de diminuer à ce que dessus, et de l'interpréter et de déclarer comme il le jugerait à propos (2). »

Oui, Pierre de Ville fut blessé au plus profond de l'âme en

(1) Ce fut à cette occasion qu'on abattit le fort du Gourguillon.

(2) Poullin de Lumina, *Abrégé chronol. de l'hist. de Lyon*, chap. VIII.

apprenant cet arrêt. Ses instincts de municipal étaient froissés, toutes ses vues déconcertées, tous ses projets anéantis. Il devait démentir sa conduite passée, abdiquer son rôle, descendre de son piédestal ! Il devait surtout remettre les clés de la ville, ces belles clés neuves, le symbole de sa puissance, le témoignage de la considération et du crédit dont il jouissait parmi ses concitoyens ! Il fallait de nouveau courber la tête sous le joug, voir disparaître le fruit de tant de dépenses et de tant de sacrifices ! De nouveau on verrait les officiers de l'archevêché et du chapitre reprendre le cours de leurs exactions et de leurs injustes procédés ! Plus de sceaux ! plus d'assemblées ! plus de conseillers, ni de gouverneurs ni d'échevins que sous le bon plaisir du prélat et du chapitre ! Surtout plus de clés, encore une fois, plus de pouvoir, plus rien ! Et tous les membres du conseil ont signé ! Il n'y manque qu'une seule signature, et c'est la sienne ! Certes ! celle-là y manquera toujours. Que sa main droite se dessèche plutôt que de signer ainsi sa déchéance. Et personne n'a réclamé ! et pas une voix ne s'est élevée pour protester contre ! et le roi lui-même a consenti à ce traité, parce que l'archevêque a promis de lui faire hommage pour le temporel (1) ! Oh ! que n'était-il là, lui du moins, pour faire entendre une plainte, pour faire valoir une dernière fois des droits méconnus ! Peut-être quelques lâches auraient-ils repris courage; peut-être en aurait-il déterminé quelques-uns à se joindre à lui et à s'épargner la honte d'une abdication. Ou s'il eût été seul, du moins aurait-il la consolation d'avoir protesté énergiquement en faveur des intérêts populaires foulés aux pieds.

Tel était le thème de ses amères réflexions ; et chacune d'elles était comme un coup de poignard enfoncé dans son cœur.

— Oui, disait-il à sa fille, je perds tout, j'ai tout perdu ;

(1) Poullin de Lumina, *Abrégé chronol. de l'hist. de Lyon*, chap. VIII.

le rêve de ma vie s'évanouit. Ils viendront quand ils voudront chercher ces clés ; ce n'est pas moi qui les leur remettrai. Quelle trahison ! quelle lâcheté ! Et de la Mure ! et Fabry ! et Flamench ! et tous ! Pas un ne résiste ! O troupeau de moutons ! O indignes représentants d'une si belle cause !

— Mais, mon père, tout ne s'est-il pas arrangé d'un consentement commun ? Il est bien difficile de supposer que ce ne soit pas pour le bien.

— Ils m'avaient mieux promis, reprit Pierre de Ville comme se parlant à lui-même ; je comptais sur eux, et ils m'ont abandonné ! Mais Varey est passé par là ; je reconnais là son souffle pernicieux. C'est lui qui a prévenu le Pape, non pas devant moi (il n'a pas osé ouvrir la bouche en ma présence), mais en secret, en particulier, comme il convient à un esprit faux de son espèce. Je suis sûr qu'il aura échafaudé un tas de mensonges, avec cette belle langue qui lui est propre ; qu'il aura dénaturé les faits, et jeté sur mon compte tous les embarras de la situation. Perfide ! Et il faudrait te pardonner ?

— Vous l'avez promis, mon père, et au Souverain Pontife lui-même. Comment pourriez-vous manquer de parole ? Ce serait une sorte de parjure dont vous ne pourriez guère vous justifier devant Dieu.

— Ce sont eux qui se sont parjurés, ce sont eux qui ont menti aux serments qu'ils avaient faits de maintenir nos droits. Va d'abord les tancer, avant de tourmenter ton père. Ils avaient juré de maintenir nos conquêtes, notre droit d'élection sans contrôle, l'exemption de tels et tels impôts et corvées, la diminution de tels autres, la possession des clés de la ville, le costume des représentants du peuple ; ils avaient juré de ne pas consentir à un sou de dédommagement, vu que la ville a plus souffert que les chapitres : et voilà qu'ils ont tout lâché, tout abandonné, tout ! Eh bien ! va donc, encore une fois, ôter cette poutre de leur œil ; après cela tu viendras arracher la paille de l'œil de ton père.

— Tous les municipaux ont cru pouvoir agir ainsi en conscience, et certes ! il me semble que le Souverain Pontife est un juge compétent en matière de...

— Lui ont-ils tout dit ? répliqua de Ville avec vivacité. Ont-ils parlé des serments par lequel ils se sont liés, en présence de tout le peuple ? Et crois-tu que le Pape aurait permis qu'ils les violassent ? A-t-il même le pouvoir de délier d'une obligation contractée avec un tiers ? J'en doute. Certainement s'il avait connu exactement leur position, il leur aurait dit : — Par délicatesse, allez-vous-en ; nous ferons aussi bien sans vous. Que le peuple nous envoie d'autres représentants qui ne soient engagés par aucun précédent ; quant à vous, il ne convient pas que vous abusiez ou soyez censés abuser de votre mandat. — Oui, le Pontife aurait tenu ce langage, et j'y aurais applaudi. Et ils auraient eu la honte d'être rejetés comme des instruments de rebut. O Varey ! Varey ! misérable traître !

— Pardonnez-moi, dit Iréna tremblante (car elle voyait la fureur envahir son père), pardonnez-moi si je vous parle avec tant de liberté. Mais il me semble que les affaires de vos collègues ne vous regardent pas. Ils répondront pour eux devant Dieu et devant les hommes. S'ils ont agi de la sorte, c'est qu'ils ont cru le pouvoir. Et vous !... et vous ! qui sembliez avoir déposé votre haine, et qui maintenant y cédez de nouveau !

— Il a tué mon fils ! murmura de Ville de sa voix la plus sourde. Il a souri, il a joui, il a triomphé en le voyant tomber ! Oh ! quand on a pu commettre un pareil crime, de quoi n'est-on pas capable ? Non, Varey, cela ne m'étonne pas. Si l'on n'avait nommé que toi parmi les signataires, je n'en eusse été aucunement surpris. Mandataire du chapitre, tu n'aurais fait que payer ton élection. Mais de la Mure ! mais Fabry ! mais Fillâtre ! mais tous ! tous ! Il faut vraiment que ta langue soit bien pendue. On me dit que tu les as tenus chacun en particulier ; que, pendant une semaine, tu n'as eu de repos ni jour

ni nuit, volant d'une maison à l'autre, de Saint-Jean à Saint-Just, du Pape au roi ; et voilà que tu as réussi, selon tes vœux, au delà même de tous tes vœux : car certainement tu ne comptais pas sur un succès aussi complet. Moi seul je n'y étais pas... Tu ne serais pas venu chez moi, du moins : est-il vrai ? Oh ! celui-là, ce Pierre de Ville, tu savais bien qu'il n'aurait pas cédé, jamais, jamais ! N'as-tu pas même profité de mon absence pour tendre tes filets ? L'occasion était belle. Probablement tu te défiais du chien vigilant qui aurait soupçonné tes démarches. Et au fait, Varey, nous nous serions retrouvés encore une fois en face... toujours, toujours ennemis, comme à Saint-Just... Et, encore une fois, tu aurais triomphé... peut-être... de ton trop loyal adversaire.

Le sourire dont ces paroles étaient accompagnées ; le feu qui brillait dans les yeux de de Ville ; l'agitation de ses membres, correspondant aux pensées tumultueuses de son esprit : tout indiquait à Iréna que son père était arrivé à un de ces moments d'exaltation colérique, où la passion le dominait entièrement. Tout effort qu'elle eût fait pour le calmer n'eût abouti qu'à l'irriter davantage : pareil à ces gouttes d'huile, qui augmentent le feu au lieu de l'éteindre. Elle songeait donc à se retirer, elle fit même un mouvement pour cela ; mais ce petit remède qui, en circonstances ordinaires, mettait généralement un terme à ces incartades, produisit aujourd'hui un effet opposé. Hélas ! les douleurs du municipal avaient doublé, plus que doublé les douleurs du père.

— Et toi aussi, dit-il d'un ton acerbe qu'il ne prenait guère avec sa fille, et toi aussi, tu me fuis ? tu m'abandonnes ? Et toi aussi tu t'ennuies de m'entendre et tu me tournes le dos ? C'est bien. Je ne m'attendais pas à ce nouveau déboire, et pourtant je m'y résigne. Serait-ce que ton cœur souffre de quelques paroles désagréables sur le compte du père de ton sauveur, de ton amant, peut-être ?

— O mon père ! mon père !

— Ne parle pas. Ne trahis point ton secret. J'ai promis de respecter ton vœu, et je tiendrai parole : car je ne suis pas de ceux qui violent leurs serments. N'ouvre pas la bouche, te dis-je. J'ai engagé ma promesse au Pape de ne point te gêner, si par hasard ton choix se fixait sur... le fils de celui qui... a tué ton frère. Cette promesse, j'y serai fidèle. Mais... Je m'arrête. Je craindrais de dépasser la borne, et surtout de te la faire dépasser. Tu es libre, tu seras libre... Souffre au moins que ton père le soit.

Là-dessus il se retira lui-même, laissant Iréna baignée de larmes. Peu après il reparut et dit :

— Un mot encore, et ne t'afflige pas : car ce n'est point à toi que ceci s'adresse, mais à eux. Ils ont désiré te voir paraître dans leur mystère; ils t'ont même confié le rôle principal. A te dire vrai, j'y ai tenu moi-même, moins pour la gloriole de t'y voir figurer que pour ne pas laisser reprendre la place à de jalouses créatures, et aussi pour maintenir le rang que je croyais occuper dans l'opinion publique. Maintenant que tout a pris une autre tournure et que Pierre de Ville n'est plus rien, je ne veux plus que tu te montres dans cette représentation. Je ne le veux plus.

— O mon père, qu'allez-vous dire? A la veille même du jour ! Comment voulez-vous qu'on me remplace ? Ce sera tout faire manquer. Et le Pape qui doit y assister ! Et Monsieur le roi de France ! Et Monsieur le roi d'Arragon ! Et tant de cardinaux et de prélats !

— Quand le monde entier y serait, ma fille, repartit de Ville d'un ton impérieux, je ne veux pas que tu y paraisses : je te l'ai dit, et ne reviendrai pas là-dessus. Trouve, invente un prétexte, si tu crois en avoir besoin ; mais puisque la ville me rejette, elle te rejette également. Je te défends d'y aller : tu n'iras pas.

Si cette nouvelle sortie provoqua de nouvelles larmes de la part d'Iréna, ce n'était point à cause de la honte qu'elle pour-

rait lui procurer, en la forçant à s'absenter d'une cérémonie où sa présence était d'une grande importance. On sait assez que tout ce qui tendait à la mettre en évidence était très-peu de son goût, et plus propre à blesser sa modestie qu'à flatter son amour-propre. Mais ce lui était une preuve de plus de la profondeur de la blessure que son père venait de recevoir. Après l'audience du Pape, elle avait espéré que sa haine cesserait enfin; elle l'entendait parler de Robert de Varey sans aigreur, presque avec bienveillance; il n'avait pas une seule fois rappelé la mort de son fils; il écartait même les occasions qui auraient pu réveiller ces souvenirs douloureux; tout semblait faire croire qu'il verrait volontiers sa fille devenir la bru de celui qu'il ne qualifiait autrefois que du nom de meurtrier. Mais comme ces espérances s'évanouissent! que leur base était fragile! Combien ces derniers événements vont rendre la plaie incurable!

Voilà ce qui fait couler les larmes d'Iréna. Ah! que toutes les autres questions sont petites pour elle à côté de celle-là! Son pauvre père s'enfonce de plus en plus dans le péché. Il s'en va, les yeux fermés, vers l'éternité. Déjà il a été menacé une fois de mort subite, et rien ne prouve que cet accident ne se renouvellera pas : son tempérament sanguin et irascible ne le fait que trop craindre. Et alors que deviendra son âme? Aura-t-il le temps de se reconnaître? Et, dans ce cas, que comptera devant Dieu une pénitence arrachée à la nécessité?

Un autre sujet de tristesse vint encore s'ajouter à celui-là : on apprit la nouvelle de la mort de frère Thomas. Un dominicain, qui savait avec quelle ardeur elle attendait l'arrivée de cet illustre docteur, lui fit passer la lettre que venait de recevoir le monastère à ce sujet.

« Nous avons, chers frères, y était-il dit, une bien triste nouvelle à vous annoncer. Et encore nous ne savons s'il faut dire triste ou heureuse : car si l'Eglise et notre ordre comptent

une grande lumière de moins, le ciel, nous l'espérons, compte un grand saint de plus. Frère Thomas d'Aquin a rendu sa belle âme à Dieu. Ayant reçu de notre Très-Saint-Père le Pape l'ordre de se rendre au concile de Lyon, il s'empressa d'obéir, malgré l'état chancelant de sa santé. Il partit donc de Naples, emportant avec lui le traité qu'il avait composé contre le schisme grec, par ordre du pape Urbain IV. On lui donna pour compagnon de voyage frère Renaud de Piperne, pour prendre soin de lui; car il était si absorbé dans les hautes contemplations qu'il oubliait les plus indispensables besoins du corps. Il s'arrêta au château de Magenza pour y voir sa nièce, Françoise d'Aquin, épouse du comte Cécano. Très-heureusement ce château se trouvait sur sa route; car autrement il ne se fût point détourné pour écouter la voix du sang. Là sa faiblesse augmenta; il perdit absolument le goût de la nourriture. Comme on lui présentait d'un poisson très-rare, dont il avait manifesté le désir, il refusa d'en manger par mortification.

» Néanmoins il voulut continuer sa route; mais la maladie, augmentée par la fatigue, ayant amené une fièvre violente, il fallut s'arrêter à l'abbaye de Fossa-Nova (1). La première chose qu'il fit en y entrant, fut d'aller se prosterner devant le Saint-Sacrement; il y demeura longtemps abîmé dans la contemplation, Puis, en posant le pied dans le cloître, il prononça ces mots : C'est ici pour toujours le lieu de mon repos (2). On le logea dans le quartier de l'abbé, et tous les soins lui furent prodigués. Mais le mal ne faisait qu'empirer. Sa patience et sa piété étaient un grand sujet d'édification pour tous les moines, qui se disputaient l'honneur de le servir. Sans cesse il répétait ces paroles de saint Augustin : — Je ne commencerai à vivre véritablement, ô mon Dieu! que lorsque je serai entièrement rempli de vous et de votre amour. Maintenant je suis à charge

(1) De l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Terracine.
(2) Ps. 131.

à moi-même, parce que je ne suis point encore assez plein de vous.—Les religieux l'ayant prié de leur expliquer le *Cantique des cantiques*, il leur en fit, malgré sa faiblesse, une courte paraphrase. Enfin, sa faiblesse augmentant, il demanda à rester seul. Inutile de vous dire que c'était pour se livrer plus librement aux élans de sa foi et de son amour. Il fit une confession générale au frère Renaud, avec une grande abondance de larmes : la délicatesse de sa conscience lui représentant comme de grands crimes les fautes légères qu'il avait pu commettre. Il dit cependant, avant de mourir, qu'il remerciait Dieu de l'avoir préservé de ces chutes qui détruisent la charité : preuve qu'il avait conservé l'innocence baptismale.

» Ayant reçu l'absolution, il demanda le saint Viatique, et se fit mettre sur un lit de cendre pour le recevoir avec plus de respect. Au moment de recevoir la sainte hostie, il fit cet acte de foi, avec une dévotion qui toucha tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage; vous pour l'amour de qui j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole; ou si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement, et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Eglise romaine. » Après cette profession de foi, il reçut son Dieu avec une ardeur de charité vraiment admirable. Puis il fit son action de grâces, toujours sur son lit de cendre, demanda l'Extrême-Onction, et répondit lui-même à toutes les prières.

» Il resta ensuite dans une paix profonde, qui se manifestait par la sérénité de son visage. Souvent il répétait : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes, et remplira tous mes désirs; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai du torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véri-

table lumière dans son essence, qui est la source de la vie. » S'apercevant que ceux qui étaient autour de lui fondaient en larmes, il les consola en leur disant qu'il voyait arriver la mort avec joie, parce qu'elle était un gain pour lui. Comme le frère Renaud lui marquait le regret qu'il avait de ne pas le voir triompher des ennemis de l'Eglise dans le concile de Lyon, et occuper une place où il pourrait rendre des services importants à l'Epouse de Jésus-Christ, il répondit, avec son humilité ordinaire : « J'ai toujours demandé à Dieu, comme une rare faveur, de mourir en simple religieux, et je le remercie présentement de la bonté qu'il a eue de m'exaucer. En m'appelant au séjour de la gloire dans un âge si peu avancé, il m'a fait une grâce qu'il a refusée à plusieurs de ses serviteurs. Ne vous attristez donc pas sur le sort d'un homme qui est pénétré de la joie la plus vive. »

» Il remercia ensuite l'abbé et les religieux de Fossa-Nova de la charité qu'ils avaient exercée à son égard. Un religieux de la communauté lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce, il répondit : — Quiconque marchera sans cesse en la présence de Dieu, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. — Ce furent là ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars (1), un peu après minuit, dans la quarante-huitième année de son âge. Des miracles se sont déjà opérés par son intercession.

» Telles sont, nos très-chers frères, les circonstances qui ont accompagné les derniers moments de notre bien-aimé frère Thomas d'Aquin. Notre douleur serait vraiment inconsolable, s'il ne nous avait lui-même prévenus de ne point nous attrister sur lui. Il est au ciel; chacun de nous peut implorer son intercession; et, sans aucun doute, il veillera spécialement sur

(1) 1274.

l'ordre qui a eu l'honneur de le donner au monde. En attendant, profitons de ses savants écrits, et surtout de ses admirables exemples. »

Ah! que la lecture de ces lignes émut profondément notre jeune vierge! Quel regret elle éprouvait de n'avoir pu consulter ce grand docteur, pour lui demander la volonté du ciel! Mais quelle édification elle puisait aussi dans le récit de cette mort si sainte! Une pieuse jalousie la remplissait; elle aurait voulu marcher sur ces traces, pratiquer ces hautes vertus, et mériter par une vie aussi édifiante une fin aussi glorieuse. Des larmes d'envie et de tristesse baignaient ses joues. Les mains jointes et les yeux levés au ciel, elle demandait d'être aussi une sainte; elle soupirait après cette perfection chrétienne, le seul but vraiment louable, le seul état réellement digne d'ambition.

— Que resterait-il à ce grand solitaire, disait-elle, s'il avait possédé des dignités, des charges, des biens, de la gloire mondaine, tout ce que les hommes envient? Il se serait trouvé à la mort, les mains vides. Mais il a vécu humble, pauvre, mortifié, adonné aux exercices de la pénitence; il a prié, prêché, travaillé, écrit pour la gloire de Dieu; il n'a voulu que Dieu, cherché que Dieu, aimé, désiré que Dieu. Et aujourd'hui le voilà couronné d'une gloire immortelle, en possession du bonheur infini. Vraiment! quelle distance entre ces deux sorts! Est-il possible d'hésiter?

De longues considérations, de sérieuses pensées suivirent ces réflexions. Le cœur d'Iréna s'éleva jusqu'au trône où elle croyait voir briller l'illustre théologien. Déposant à ses pieds l'hommage de sa dévotion, elle le pria humblement d'avoir égard au désir qu'elle avait eu de le consulter sur la terre, et de vouloir bien lui dire mort ce qu'il n'avait pu lui dire vivant. Il lui sembla alors que Thomas lui désigna du doigt une tête pâle et maigre, sur laquelle le doigt de la mort semblait déjà avoir imprimé son cachet, et qu'il lui disait en même temps :

— Voilà celui par qui le ciel te communiquera ses desseins. — Et elle reconnut le frère Bonaventure. Si c'était encore une vision réelle ou le jeu de son imagination, elle n'aurait su le dire. Mais elle en sentit accroître son désir d'avoir avec l'illsutre cardinal l'entretien qu'on lui avait promis.

XL.

LE MYSTÈRE.

Ce fut grand bruit dans la ville, quand on apprit qu'Iréna ne paraissait point au mystère. En vain avait-elle encore sollicité son père de lui rendre la permission de remplir son rôle : l'obstiné n'en voulut point entendre parler. Il fallut donc que la pauvre enfant allât trouver frère Hilarius pour lui expliquer l'embarras où elle se trouvait.

— Je me doutais un peu du tour, répondit le bon religieux, depuis que j'ai connu la décision du Pape. Sachant combien elle serait désagréable à votre père, malgré la joie universelle qu'elle cause, j'ai pensé qu'il pourrait bien, dans un accès de mauvaise humeur, se venger en nous privant d'une des pièces principales de notre mystère. Aussi, dans cette prévision, me suis-je hâté de dresser à votre rôle une jeune femme veuve, en qui une mémoire heureuse nous a offert de la ressource. Du reste Sa Sainteté, indisposée par suite d'un excès de travail, fait dire qu'elle n'y pourra point assister. Par conséquent l'intérêt en est bien diminué pour nous.

Mais si frère Hilarius en prenait son parti, si Iréna même en était joyeuse au fond, il n'en était pas de même du public. Beaucoup de personnes se réjouissaient de voir une beauté devenue si célèbre depuis quelque temps. Les chevaliers en étaient surtout fort occupés, parce que le bruit des aventures de de la Mure et de de Varey commençaient à se répandre. On disait aussi, mais vaguement, que le principal ambassadeur du Grand-Khan l'avait demandée pour femme. La chronique ra-

conte que le roi de France, piqué de curiosité au sujet de ces diverses rumeurs, avait envie de prolonger son séjour pour être témoin du dénouement. La situation étrange de son écuyer n'avait cessé d'exciter jusqu'au bout sa ve[illegible] légèrement satirique. Mais voyant les affaires de Lyon heureusement terminées, et pressé de retourner à celles de son royaume, il était parti, laissant Imbert de Beaujeu à la tête d'une partie de sa garde, au service du Pape, dans le but de relever la majesté du concile qui allait s'ouvrir le sept mai.

Quant aux femmes, on peut dire que jamais la curiosité qui leur est naturelle, n'avait été montée à un tel point. On racontait des choses si merveilleuses sur la richesse du costume et la quantité des bijoux dont la reine de Saba devait être parée! Une couronne de diamants allait briller sur sa tête; les perles, les rubis, les émeraudes, les topazes, toutes les pierres précieuses connues, et d'autres inconnues, resplendiraient à son cou, à ses bras, à sa ceinture, sur son manteau, comme les étoiles dans le ciel. Jamais la véritable reine de Saba n'aurait paru avec un tel éclat, même à la cour de Salomon. On ajoutait que ces richesses étaient le don d'un prince tartare, et que plusieurs personnes qui avaient vu Iréna essayer ce magnifique diadème, ces splendides ornements, la mettaient fort au-dessus de tout ce que Judith et Esther avaient jamais pu paraître autrefois. Aussi ces bruits ayant couru au loin, une foule innombrable était accourue du Forez, du Beaujolais, du Charolais, du Dauphiné, etc.... Jamais Lyon n'avait vu une telle affluence dans ses murs. Les uns désiraient voir le Pontife, les autres la reine de Saba et les ambassadeurs tartares, dont la mine sauvage, les vêtements singuliers et les mœurs bizarres avaient si fort étonné les habitants de la ville. Grégoire X avait la réputation d'un saint. Tous les jours il lavait les pieds à un certain nombre de pauvres, avec une humilité qui touchait souvent les assistants jusqu'aux larmes. Les officiers de sa maison étaient constamment en quête de malheu-

reux à soulager, de malades à consoler, de nécessiteux à aider. Sa table était d'une frugalité anachorétique. Il ne faisait jamais qu'un seul repas, uniquement pour soutenir la faiblesse de son corps, non pour aucun plaisir. On lisait pendant ce temps; et il était si attentif à la lecture, qu'en sortant il n'aurait pu dire ce qu'il avait mangé. Tout le temps que lui laissaient les affaires, il le consacrait à la prière et à la contemplation. Un miracle récent avait surtout fort augmenté sa réputation de sainteté. Voici comment l'histoire raconte ce fait.

« Etant à Lyon pendant une inondation de la Saône, il vit de sa fenêtre (il logeait au cloître Saint-Jean) une pauvre femme tombée dans le fleuve et submergée dans les flots, à tel point que des mariniers accourus à son secours s'en revinrent sans aucun espoir. Mais dès le premier moment, le saint Pontife avait prié la miséricorde divine, qui a soutenu saint Pierre marchant sur les flots et sauvé trois fois saint Paul, de tendre une main secourable à cette pauvre femme, et de la délivrer d'une mort aussi fâcheuse. Bientôt la femme reparaît sur les eaux; les mariniers, surpris, retournent à son secours et la sauvent dans leur barque, n'ayant pas plus de mal que si elle n'avait pris qu'un bain. Le Pape envoya un de ses chambellans interroger la femme qui lui raconta qu'elle avait été délivrée par un personnage très-vénérable qu'elle ne connaissait pas (1). »

La rumeur publique disait aussi des choses étranges de la jeune fille à qui le rôle principal était attribué dans la pièce. Outre la réputation d'une incomparable beauté, elle avait encore celle d'une piété singulière; et la circonstance du vœu par lequel elle s'était liée, quand de jolis et de vaillants chevaliers la courtisaient, jetait sur sa personne un intérêt extraordinaire et piquait vivement la curiosité. La renommée, qui sait tout grossir, parlait déjà de son mariage avec un

(1) Rohrbacher (d'après Muratori), *Hist. de l'Eglise*, liv. 75.

grand prince tartare, qui allait se convertir à sa prière; après quoi elle se proposait, disait-on, de gagner de vastes régions à Jésus-Christ. L'éloignement qui grossit tout et transforme les objets, avait revêtu cette intéressante enfant de je ne sais quelle auréole de sainteté, qui en faisait l'émule des illustres vierges Cécile, Luce, Agnès, Catherine d'Alexandrie, et de tant d'autres dont les noms sont inscrits dans les annales de l'Eglise. D'où il arriva que la multitude des curieux était vraiment extraordinaire.

La surprise et le désappointement furent donc très-grands quand ces deux personnages firent défaut à la curiosité. Cependant les apprêts étaient magnifiques; l'immense église de Saint-Just, qui devait servir de théâtre (l'usage le permettait pour ces pieuses représentations), avait été décorée avec un goût et une richesse prodigieuse. Des siéges avaient été disposés pour les principaux spectateurs. Il nous est impossible de les mentionner en détail; nous nous contentons de désigner huit ou dix des cardinaux, les ambassadeurs des princes, un bon nombre d'archevèques, d'évèques et de prélats, et une foule énorme de notables de Lyon et des villes voisines. Jamais peut-être solennité pareille n'avait été honorée d'un tel auditoire.

récit du mystère nous demanderait une grande place, et sa naïveté provoquerait sans doute le sourire de plus d'un de nos lecteurs. L'esprit moderne ne saurait s'accommoder de ce mélange de sacré et de profane, de ces rapprochements singuliers dont la piété ingénue d'alors se contentait, mais que l'histoire, la critique et le bon goût (au moins tels qu'on les entend aujourd'hui) réprouveraient également. Pour nous, nous avouons sans peine que de telles lectures nous charment, et que nous prendrions encore un plaisir extrême à jouir de ces spectacles, si nos mœurs s'en arrangeaient.

Il y eut donc une magnifique entrée du Sauveur à Jérusalem. Et d'abord un long prologue où les trois vertus théolo-

gales parurent sur la scène avec les attributs propres à chacune d'elles, et s'entretinrent de la nécessité de provoquer les habitants de Jérusalem à recevoir dignement le Sauveur du genre humain. La Foi parla de la promesse faite au berceau du monde, qu'elle avait eu soin d'entretenir de génération en génération, surtout dans le sein du peuple choisi. Elle raconta comment Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, Elie et tous les autres patriarches avaient constamment cru qu'un Libérateur naîtrait en Israël. Elle cita les textes du Psalmiste et des Prophètes qui avaient rapport à ce grand mystère. Elle exposa lqueles païens eux-mêmes n'avaient jamais entièrement oublié 'événement promis à nos premiers parents; et en preuve elle cita de longs passages des oracles sibyllins, qui faisaient les allusions les plus évidentes à ce doux mystère. De longs applaudissements prouvèrent combien cette pieuse érudition était du goût de l'assemblée. On remarqua surtout ces belles paroles de la sibylle de Cumes, rapportées par l'illustre philosophe-martyr, saint Justin : « Etant verbe de Dieu, inséparable de lui en vertu et en puissance, prenant la nature de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il nous a rappelés à la religion de nos premiers parents, que leurs descendants ont abandonnée, entraînés par les avis et la doctrine d'un démon envieux, à rendre un culte à des dieux qui ne sont rien (1). »

L'Esperance à son tour mentionna la vive attente des justes de la loi ancienne, les expressions par lesquelles ils manifestaient leur ferme espoir dans la parole divine. Elle en conclut qu'aujourd'hui même elle devait, ainsi que la Foi, cesser de paraître; puisque leur objet s'étant rendu visible, il n'y avait plus lieu de croire ni d'espérer. Sur quoi elles déclarèrent à la Charité qu'elles lui cédaient la place, afin qu'elle enflammât les cœurs et ne laissât jamais s'éteindre le feu divin que le Fils

(1) S. Justin. *Exhort. ad Græcos*, n. 38.

le Dieu allait allumer, et qui ne devait plus jamais disparaître le la terre. En effet, elles se retirèrent toutes les deux, et la harité recueillant, en quelque sorte, les soupirs amoureux des atriarches entonna plusieurs hymnes d'amour, composés en rande partie du *Cantique des cantiques*. — Indiquez-moi celui ue mon cœur aime... Voilà la voix de mon bien-aimé; il vient n sautant sur les montagnes, en franchissant les collines... lon bien-aimé me parle : Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma olombe, ma belle, et viens... Mon bien-aimé est à moi, et noi à lui : à lui qui se repaît au milieu des lis... Que mon ien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange les fruits de ès arbres... Je dors et mon cœur veille; c'est la voix de mon ien-aimé qui frappe : Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma lombe, mon immaculée...

Tous ces versets, chantés par une voix ravissante, excitèrent e doux sentiments dans l'auditoire. Mais à ces paroles : *Ouvre-oi, ma sœur,* la Charité tenant un flambeau à chaque main, signe de l'amour que nous devons avoir pour Dieu et pour prochain, s'approcha d'une porte qui s'ouvrit magiquement, alors la pièce proprement dite commença.

En premier lieu on vit apparaître Adam et Eve, qui raconrent avec force larmes et force soupirs, leur chute malheuuse, et annoncèrent que le Messie qui leur avait été promis ait enfin arrivé. Puis vinrent quatre principaux patriarches, é, Abraham, Isaac et Jacob; puis Moïse et Aaron, l'un avec verge miraculeuse et l'autre avec son encensoir. Ensuite rut David portant d'une main sa harpe et de l'autre son eptre; puis les quatre grands prophètes, et les douze petits. n vit ensuite Elie et Elisée, Job et Tobie; puis un grand mbre de personnages mentionnés dans les Ecritures, nomment les femmes fortes : Déborah, Jahel, Judith, Esér, etc.... Chacun de ces acteurs et actrices avait un disurs ou au moins une sentence à prononcer, en rapport avec s actions ou son caractère connu : ce qui prenait un temps

considérable ; mais loin de manifester de l'impatience, l'as-semblée sentait son attention et sa curiosité croître de plus en plus.

Ce fut après ce long défilé que le Sauveur parut sur la port symbolique, pratiquée dans le mur de séparation entre la lo ancienne et la loi nouvelle. A peine eut-il franchi le seuil qu le mur lui-même disparut comme par enchantement, en témoi-gnage de la fusion des deux Testaments qui s'opérait en c jour. Aussitôt les chœurs des patriarches et des prophète poussèrent un *Hosanna filio David*, qui fut répété par le groupes qui accompagnaient le Sauveur, et bientôt par la foul elle-même qui remplissait le temple. Au mot de David, le per-sonnage qui portait ce nom se retourna du côté de son fil selon la chair, jeta son sceptre devant lui comme pour lu faire hommage de sa puissance, et en répétant ce verset d'u des psaumes : *Il régnera de la mer jusqu'à la mer, et de bords du fleuve jusqu'aux extrémités du monde*; puis prena sa harpe, il se mit à danser, comme jadis devant l'arche, e à chanter des passages des psaumes : — Chantez au Seigneu qui habite dans Sion... Jouez de la harpe à l'honneur de notr Dieu, jouez-en avec art... Toutes les nations, battez des mains faites retentir vos chants d'allégresse... Louez-le au son de l trompette; louez-le sur le psaltérion et la cithare. Louez-le e chœur au son du tambour; louez-le sur les instruments corde, etc.... — A cette invitation plusieurs chœurs d'instru-ments à vent et à cordes répondirent par une symphonie ma-gnifique qui fit retentir les voûtes de l'église.

Pendant ce temps-là, Jésus-Christ s'avançait. Le saint moi Théotime, à qui ce rôle était confié, parut avec un air de m-jesté et de douceur qui ravit réellement tous les cœurs. L haute réputation de piété dont il jouissait ajoutait encore à beauté grave et digne de sa physionomie. A part l'âge, comm nous l'avons dit plus haut, il eût été difficile de trouver u type qui rapprochât davantage du *Fils de l'homme*. La chr

nique raconte que ce bon personnage était si pénétré de son *rôle* que des larmes découlaient de ses yeux. Il rappelait ainsi plus positivement le texte où l'on dit de Jésus : *Videns civitatem flevit super illam.* La perspective des outrages qui suivirent de si près cette entrée triomphale, expliquait d'ailleurs cette sensibilité.

A peine eut-il fait quelques pas que deux personnages du premier cortége retournèrent sur leurs pas : Moïse portant les deux tables de la loi qu'il brisa à ses pieds, et Salomon tenant un édifice représentant le temple de Jérusalem, qu'il jeta dans le feu. Symbole de la destruction des rites antiques, pour faire place au rite nouveau. Sur ce, quinze ou vingt personnages plus ou moins grotesques, habillés en docteurs du sanhédrin, recueillirent les débris des tables et du temple, et prirent la fuite en criant et en pleurant : image de l'endurcissement des Juifs s'attachant à une lettre morte, aux dépens de la vérité annoncée et attendue par leurs pères. Dans la plupart de ces rebelles, le public reconnut des vaudois, qui semblaient ici tout à fait dans leur rôle.

A la suite et tout près de Jésus venaient les douze apôtres, avec les signes caractéristiques que chacun leur connaît. En tête marchait saint Pierre portant ses clés ; de l'autre côté et plus près du Sauveur était saint Jean, le disciple bien-aimé. Puis suivaient les quatre évangélistes, portant leurs évangiles. Ensuite une foule considérable marquait les soixante-douze disciples. Sur la même ligne que Jésus-Christ, mais à une certaine distance, marchaient les quatre vertus cardinales : la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance. Une porte s'ouvrit, figurant la porte de Jérusalem ; les représentants de la ville s'avancèrent ; ils appartenaient à toutes les conditions ; mais les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres n'y paraissaient point : leur haine jalouse voyait de trop mauvais œil le triomphe du thaumaturge galiléen. Ce fut donc à un chœur de vierges à venir offrir ses compliments, puis au corps

des bourgeois, puis aux marchands, puis aux soldats, puis aux pêcheurs venus de Galilée, puis aux malades que Jésus avait guéris (ici quelques contracts trouvèrent naturellement leur place), puis le menu peuple, celui qui écoutait avec attendrissement les paraboles du Sauveur. Le vieillard Siméon, la prophétesse Anne, Zacharie, père de Jean-Baptiste, Joseph d'Arimathie, Nicodème formaient un petit groupe à part, pour peindre la partie du corps sacerdotal qui se montra fidèle.

Si nous rappelons que chacun de ces personnages avait un compliment à faire, et le Sauveur une réponse à donner, on se figurera sans peine combien de telles cérémonies devaient durer. Mais l'intérêt qu'excitait l'heureuse application des textes de l'Ecriture dont ces dialogues étaient formés, soutenait l'attention publique. Les costumes singuliers, pittoresques piquaient aussi la curiosité. On admira ici l'Ephod, le Thummim, les ornements pontificaux d'Aaron ; puis les longues barbes des patriarches, les sacs de pénitence des prophètes ; toutes les singularités des vêtements antiques, reproduits avec une scrupuleuse fidélité.

On fut surtout fort ému, j'allais dire épouvanté, à l'apparition d'une troupe de démons qui venaient, eux aussi, rendre hommage à leur façon au Rédempteur du genre humain. Mille formes grotesques, hideuses, cornues, noires et difformes à faire peur, apparurent tout à coup dans un coin du théâtre, hurlant et gambadant d'une manière affreuse. De longs hurlements sortaient de leurs poitrines : *Qu'y a-t-il de commun entre nous et toi, Jésus Fils de Dieu? Pourquoi es-tu venu nous tourmenter avant le temps?... Si tu nous chasses d'ici, envoie-nous dans ce troupeau de pourceaux, etc....* Ces textes et d'autres empruntés à l'Evangile, étaient accompagnés de cris et de sauts épouvantables. On en put remarquer un surtout qui représentait Satan, le prince des ténèbres, et qu'une troupe d'anges tenait enchaîné. Ses soubresauts, ses grincements de dents, ses cris de douleur étaient affreux. Chacun y

reconnut Pavollas, le terrible bandit; des *décorations* d'une nature particulière relevaient encore la farouche expression de ses traits. On l'amena ainsi enchaîné devant le Sauveur qui lui lança l'anathème, lui déclara que son règne était fini, et qu'il serait refoulé, lui et les siens, dans le fond des abîmes. Sur quoi le diable tomba à terre, en se tordant et en écumant comme un contract, puis il se releva et s'enfuit en hurlant et en faisant sonner ses chaînes.

Mais la partie qui devait surtout produire un grand effet, c'était le paganisme, les gentils, c'est-à-dire l'univers entier venant à la rencontre du Sauveur déposer ses erreurs et ses préjugés. Le lecteur se souvient que ce rôle était celui de la reine de Saba. On avait pensé que rien n'était plus propre à représenter l'idolâtrie, culte des sens, que cette princesse magnifique, superbe, ornée de tout ce que l'Orient pouvait produire de luxe. La jeune femme, qui avait remplacé Iréna, ne manquait ni de beauté, ni de dignité; mais la médiocrité de sa fortune ne lui avait pas permis de déployer la magnificence que le rôle lui imposait. Aussi le désappointement fut-il général. Quelques murmures même se firent entendre, notamment de la part des étrangers qui étaient venus en grande partie dans le désir de voir la fille de Pierre de Ville, si renommée pour sa beauté, et plus encore peut-être, le splendide costume que son père, le plus riche négociant de Lyon, lui avait acheté pour cette occasion. Enfin l'histoire de la rivalité de ses amants avait aussi sa part dans cette curiosité. Je ne sais quel bruit avait couru qu'ils devaient paraître sur la scène tous les trois, et s'y porter un défi; quelques-uns espéraient qu'un combat s'ensuivrait : tant leur jalousie était montée haut! Qu'on juge s'il y avait de quoi exciter l'intérêt. Mais au lieu de la plus belle vierge de toute la ville, du costume le plus oriental qui se puisse imaginer; au lieu de trois chevaliers armés de toutes pièces, et changeant la nature du mystère en un drame guerrier et peut-être sanglant : au lieu de cela,

dis-je, on voyait une femme d'une trentaine d'années, d'une forme ordinaire, d'une beauté commune, d'une mise sans éclat, et autour d'elle une douzaine de dames d'honneur et de gardes du corps, que rien ne distinguait des autres. Encore une fois, la différence était grande, et en ce sens la pièce parut manquée au plus grand nombre ; on remarqua même que beaucoup de spectateurs sortirent. En sorte que, quand, après ces nombreux discours et cet interminable défilé, Jésus-Christ bénit l'assemblée, Jérusalem et ses habitants, ainsi que les gentils ; quand d'une voix douce et sonore, il annonça qu'il venait consommer l'œuvre du salut, racheter les péchés des hommes, fermer les portes de l'enfer, ouvrir celles du ciel ; quand, enfin, il s'avança vers le rempart qui figurait l'entrée de la ville, au milieu d'un *Hosanna* retentissant : à ce moment, dis-je, le temple de Saint-Just était déjà vide de la moitié des curieux que la solennité y avait attirés.

Ainsi notre héroïne brillait encore dans la pièce même par son absence.

XLI.

LES ASSISES DE LA CHRÉTIENTÉ.

Le 7 mai 1274, le concile s'ouvrit. « Il présenta, dit un historien, un spectacle inconnu à toute l'antiquité profane : un grand et saint Pontife, présidant les états généraux de l'humanité chrétienne, pour la sanctifier au dedans et l'étendre au dehors ; autour de lui, ses conseillers, supérieurs aux princes, égaux aux rois ; à ses pieds, devant lui, les ambassadeurs, les députés des empereurs, des rois, des princes et des églises : Francs, Burgundes, Huns, Vandales, Goths, Hérules, Lombards, Sarmates, Anglais, Normands, Slaves, Barbares et Scythes d'autrefois, sont assis aux pieds du même père et Pontife, avec les descendants des Gaulois, des Romains et des Grecs, comme des brebis et des agneaux reposant aux pieds du même pasteur : les Grecs y viennent abjurer leur esprit de division, et chanter avec tout le monde, la même croyance dans les mêmes paroles ; les Tartares maîtres de l'Asie, depuis la Perse jusqu'à la Chine et à la Corée, y sont par leurs ambassadeurs, dont l'un annonce leur conversion future, mais lointaine, par son exemple. Un conseiller saint et pauvre, du Pontife suprême, vient de mourir devant cette auguste assemblée ; et les députés de toutes les églises et de toutes les nations, y compris les Tartares ou Mongols, pleurant un homme à la fois si savant, si saint, si pauvre et si aimable ; avant, pendant et après le concile, le saint Pape Grégoire X travaille à reconcilier entre eux les peuples et les rois, en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne et par-

tout; les cœurs se rendent à sa douce fermeté; lui-même va conduire l'Europe en armes au secours des chrétiens d'Orient, et attendre le ciel en la Terre-Sainte ; mais le ciel vient le prendre en Italie, et beaucoup plus tôt (1).

Rendons justice à la cité de Lyon : elle comprenait la grandeur de l'événement qui se passait dans son sein. Une fois la décision du Pape rendue, tous les esprits se soumirent ; les vieilles querelles s'éteignirent, s'endormirent, du moins ; et on se livra tout entier au bonheur dont le concile devenait le gage pour l'Eglise universelle.

Le six mai donc, un dimanche, toutes les cloches de la ville furent mises à la volée, et annoncèrent par leurs joyeux concerts la solennité du lendemain. On ne saurait rendre l'effet que ce prélude produisit sur la foule immense qui se pressait dans les murs de Lyon. Le contentement se lisait sur toutes les figures. On ne voyait que prélats, abbés, moines, prêtres, circulant dans les rues, et s'embrassant les uns les autres, dans le ravissement de la joie. Un jeûne de trois jours avait été prescrit à tous, pour l'heureux succès du concile ; et la chronique raconte que les enfants eux-mêmes voulurent y prendre part. Le lundi, premier jour des Rogations, le saint Pontife descendit de son appartement, au son des cloches de la cathédrale, conduit par deux cardinaux-diacres, et vint prendre place sur un fauteuil élevé qu'on lui avait dressé dans le chœur. Le temps était magnifique, et semblait vouloir ajouter ses splendeurs aux pompes qui se déployaient. Le nombre des spectateurs était immense. Le Pontife récita tierce et sexte, parce que c'était jour de jeûne ; puis un sous-diacre lui apporta ses sandales et le chaussa, pendant que les chapelains récitaient autour de lui les prières de la préparation à la messe. Ensuite il lava ses mains ; le diacre et le sous-diacre le revêtirent pontificalement d'ornements blancs, à cause du temps

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, liv. 76.

pascal, avec le pallium, comme s'il eût dû célébrer la messe. Alors précédé de la croix, il monta sur l'ambon, qui était préparé et orné, et s'assit dans son fauteuil, ayant un cardinal pour prêtre-assistant, un pour diacre, et quatre autres cardinaux-diacres, avec quelques chapelains en surplis. Jacques, roi d'Arragon, était assis auprès du Pape sur le même ambon. Mais ce prince immoral resta peu de temps à Lyon. Il s'en alla furieux, en apparence parce que le Pontife n'avait point voulu le sacrer avant qu'il payât le tribut que son père devait au Saint-Siége; mais probablement parce que sa conduite scandaleuse le rendait indigne d'un tel honneur. Il vivait publiquement dans l'adultère. Cependant deux ans plus tard, il céda enfin aux pressantes recommandations de Grégoire, changea de vie, abdiqua le trône et prit l'habit monastique dans un couvent de Cisterciens.

Dans la nef de l'Eglise, sur des siéges plus élevés que les autres, mais plus bas que le Pape, siégeaient Pantaléon, patriarche de Constantinople, et Opizon, patriarche d'Antioche; puis les cardinaux-évêques, parmi lesquels brillaient Bonaventure, évêque d'Albano, et Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon; puis à droite et à gauche, les primats, les archevêques, les évêques, les abbés, les prieurs et les autres prélats en grand nombre, qui n'eurent point de différend sur le rang, parce que le souverain Pontife avait réglé que le rang ne préjudicierait point à la dignité de leurs églises. Plus bas étaient Guillaume, maître de l'Hôpital, et Robert, maître du Temple, avec quelques frères de leurs ordres; les ambassadeurs des rois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile et de plusieurs autres princes; enfin les députés des chapitres et des églises (1).

Encore une fois, quel imposant spectacle ! quelle magnifique assemblée ! Qu'elle est belle cette sainte Eglise catholique,

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, liv. 75.

apostolique et romaine, ainsi réunie sous son chef, le vicaire de Jésus-Christ ! Où vit-on jamais dans la même enceinte plus de vertu et plus de science ? Quelle société offrit jamais de telles assises ? Et quand on songe à la gravité des intérêts qui vont se traiter, on sent encore son respect et son admiration redoubler : car il s'agit de rétablir l'unité dans le monde chrétien, en faisant disparaître le fatal schisme qui depuis quatre siècles le scinde en deux ; il s'agit d'opposer une digue au torrent de la barbarie musulmane qui menace déjà d'envahir l'Occident. C'est là-dessus qu'un grand Pape va éveiller la sollicitude des évêques, des rois et des princes ; et il atteindra le double objet de ses vœux. C'est donc le cas de s'écrier comme autrefois un prophète : Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont magnifiques, ô Israël (1) !

Le Pape, étant assis, fit le signe de la croix sur les prélats qu'il avait en face, et entonna lui-même le *Veni, Creator*, d'une voix émue ; et les prélats et l'assemblée continuèrent. Après quoi Grégoire prêcha sur ce texte : *J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous*. Il parla, disent les historiens lyonnais, avec une admirable éloquence. Les paroles mêmes de son texte respiraient un esprit de si touchante conciliation qu'elles disposèrent favorablement tous les cœurs. Ensuite il exposa aux Pères les raisons pour lesquelles il les avait assemblés : le secours de la Terre-Sainte, la réunion des Grecs et la réformation des mœurs. Il annonça la prochaine arrivée des ambassadeurs de Michel Paléologue et exprima vivement son désir de voir rentrer dans l'unité des frères si longtemps séparés. Mais quand il parla des malheurs des chrétiens de la Palestine (malheurs dont il avait été lui-même témoin pendant son séjour en Orient) il eut, disent ces mêmes historiens, un mouvement d'entraînement si pathétique, que son émotion gagna tout l'auditoire et arracha des larmes de

(1) Num. ,xxiv, 5.

tous les yeux. Enfin il termina en insistant sur la nécessité des réformes et d'une vie pure et exemplaire, pour éviter à l'avenir de nouveaux déchirements dans le sein de l'Eglise.

Il s'en fallait que l'enceinte de la cathédrale pût contenir tous ceux qui auraient désiré assister à cette grande solennité; mais la ville eut bientôt un écho de l'admirable discours du Pape, et toutes les âmes tressaillirent de joie. — Lyon est bien aujourd'hui la seconde Rome, se disaient les habitants les uns aux autres; en ce moment-ci, elle n'a rien à envier à l'autre. Jamais même la Rome d'Italie n'a vu tant d'autorités se réunir dans ses murs, ni d'aussi graves intérêts s'agiter dans son sein. — Aussi une grande ferveur remplissait-elle les cœurs; les paroles du Saint-Père avaient couru comme une flamme électrique; chacun s'empressait de prier, de jeûner, d'unir ses vœux à ceux du Pontife; les fidèles Lyonnais avaient juré de faire assaut au ciel pour obtenir le succès du concile.

Mais personne ne prit une part plus vive que notre héroïne à ces grands et solennels événements. Sa jeune âme s'ouvrait avec un empressement extraordinaire aux espérances qu'ils faisaient naître. Oh! avec quelle ardeur elle priait! avec quelle confiance elle attendait! avec quel amour elle sollicitait la Providence de verser ses dons sur son Eglise, et le Saint-Esprit de répandre ses lumières sur l'auguste assemblée! Je ne sais quelle voix intime lui disait que ses désirs seraient exaucés. Mais un nuage assombrissait pour elle cette douce perspective: son père haïssait! le trait fatal s'enfonçait de plus en plus dans son âme! Seul, au milieu de cette grande cité, il restait insensible au mouvement général! Seul il était triste dans la joie universelle! Il semble même que sa mauvaise humeur se nourrit de l'allégresse des autres. Lui le plus gai, le plus expansif des hommes, est devenu tout à coup rêveur, mélancolique, presque misanthrope. Voilà ce qui perce le cœur de sa fille. Elle se demande comment elle doit faire pour arracher ce père infortuné à un si triste état; quel miracle le réveillera de

ce sommeil de mort, quand des circonstances aussi solennelles le laissent indifférent. Elle a même remarqué qu'il est plus irritable qu'auparavant. Autant il prenait soin jadis d'écarter l'image de son fils pour ne pas s'attrister et s'irriter sans fruit, autant il semble se plaire à s'entretenir dans ces lugubres souvenirs. On dirait que sa tendresse paternelle veut se dédommager d'une longue privation, et lève la barrière au torrent de ses affections trop longtemps contenu. A chaque instant sa fille le surprend l'œil fixe, la figure enflammée, remuant les lèvres, parfois même étendant les bras, comme s'il pouvait saisir, étreindre cet enfant bien-aimé. D'autres fois la fureur semble animer ses traits, est doigts tremblent, ses membres frémissent : c'est que le nom de Varey est venu bourdonner à son oreille et rallumer la flamme de sa colère. Que si Iréna essaie de calmer un peu cet état d'irritation habituelle, elle ne réussit qu'à augmenter sa mélancolie, quand elle lui parle de choses étrangères ; ou à faire éclater sa haine, si elle tente de poser, même légèrement, le doigt sur la plaie.

Oh ! combien cette désolante situation pèse sur le cœur de la jeune vierge ! Mais pourtant elle ne désespère point ; elle sait que c'est aux grandes misères que la miséricorde s'intéresse ; elle est convaincue que le ciel aime à se faire arracher les prodiges de sa grâce ; qu'il n'est rien qu'on ne puisse obtenir à force de persévérance ; que les dons spéciaux, les bienfaits particuliers se rattachent à un point, à un nœud pour ainsi dire ; que l'essentiel est de connaître ce *point*, ce *nœud*, duquel Dieu fait dépendre la faveur sollicitée, et que pourvu qu'on n'oppose aucun obstacle à l'exécution de la volonté divine, le triomphe doit nécessairement suivre. Oh ! de quel cœur elle est disposée à accepter ce dessein providentiel ! Rien ne lui coûtera pour coopérer à cette fin. S'il faut une victime et qu'elle soit cette victime, elle s'y résignera avec bonheur : trop heureuse d'acheter au prix même de sa vie le salut de son père. Elle pense aussi que Dieu se souviendra du bien qu'il a

fait, des dons qu'il a répandus avec tant de générosité. Si la voix de l'aumône est si puissante, comment ne s'élèverait-elle pas pour intercéder ici ? Comment le ciel oublierait-il tout ce que Pierre de Ville a donné aux églises, aux hôpitaux, aux monastères, aux membres souffrants de Jésus-Christ ?

XLII.

LA FOI ET LE FANATISME.

Ni l'un ni l'autre des courtisans d'Iréna n'avaient paru dans le mystère, bien que deux d'entre eux en eussent vivement sollicité l'honneur. Dès l'instant que la jeune fille ne devait point s'y montrer, le reste ne les intéressait plus. Quant au troisième, il était trop spécialement occupé de l'œuvre de sa conversion, pour donner un temps considérable à des pensées profanes. Mais eût-il encore hésité à embrasser la foi chrétienne, le spectacle des pompes déployées sous ses yeux eût suffi à fixer ses incertitudes. Jamais rien de si grand ne lui était apparu. Il avait beau se rappeler les tableaux que son maître lui avait tracés de la splendeur du culte mosaïque ; ni la dédicace du temple, ni la restauration du culte sous Néhémias, ni aucune autre circonstance, pas même la promulgation de la loi sur le Sinaï ne lui avaient offert un sujet d'étonnement, et surtout de méditation, comme ce qui se passait en ce moment. La religion catholique lui semblait porter un tel cachet de grandeur et de majesté qu'il regardait comme impossible qu'elle ne fût pas la vérité. Dieu, dans sa pensée, ne pouvait communiquer à un symbole erroné tant de force, de simplicité et de magnificence. L'aspect du saint Pontife avait en particulier produit sur lui une impression aussi douce que vive; cette parole éloquente, persuasive, sublime sans effort, avait coulé dans ses veines comme un baume rafraîchissant; c'était Dieu, croyait-il, qui lui avait parlé par cette voix.

Or, l'instinct qui le pressait d'embrasser la religion catho-

lique était le même qui lui faisait désirer Iréna pour épouse ; ces deux sujets se liaient pour ainsi dire dans son esprit, de manière à n'en faire qu'un. Et une preuve à l'appui c'est que l'affection qu'il portait à cette aimable vierge n'avait rien de violent, rien d'impétueux ni de passionné; c'était au contraire un sentiment calme et doux, profond et raisonnable comme celui qui le portait vers la foi de Jésus-Christ. Dans ses rêves, il avait vu un génie céleste lui désigner cette jeune tête, la ceindre d'une couronne ; puis les amener tous les deux au pied de la croix ; et, à leur suite, une foule innombrable de Tartares venait se prosterner devant la croix du Calvaire. Tout cela lui semblait comme un signe de la volonté du ciel ; il eût cru contrevenir aux desseins providentiels en écartant ces images de son esprit.

Mais son vieux serviteur ne voyait point du même œil. Fanatique enfant d'Israël, il avait pu se consoler de voir son élève ne payer jusque là au Judaïsme qu'un tribut de respect, en se flattant que plus tard il embrasserait tout de bon la loi de Moïse, et la ferait même embrasser à son peuple. Oui, ce Juif proscrit osait rêver la résurrection de son culte détruit. Quelquefois il imaginait Saphiz s'attachant sérieusement à la loi abandonnée, rebâtissant un nouveau temple, une nouvelle Jérusalem, et y réunissant les débris de la race d'Abraham dispersée. Déjà l'horizon se teignait pour lui des plus riantes couleurs : le temple avec ses portiques, l'Arche d'alliance avec son propitiatoire, les sacrifices avec leurs nombreuses victimes, le sacerdoce avec ses vêtements pompeux, la Pâque avec ses rites mystérieux, la fête des Tabernacles avec ses tentes de verdure, tout ce magnifique ensemble de dogme, de morale, de culte qui subsista quinze siècles au milieu des folies du Paganisme : oui, voilà ce que rêvait le pauvre proscrit dans les heures de son amer exil. Et ces espérances le faisaient tressaillir, et elles le consolaient des rigueurs du sort. Cent fois il avait évoqué ces puissantes images sous les yeux de celui

qu'il appelait son fils ; avec une verve merveilleuse, il avait recomposé pour lui la religion, reconstruit le temple, objets de ses regrets ; et il avait vu le jeune prince sourire devant cette sublime perspective. Et de peur de gâter le plan, Miriaz ne marchait qu'à petits pas, pour ainsi dire ; il ne brusquait rien, il ne précipitait rien ; il laissait la doctrine tomber goutte à goutte, en quelque sorte, sur une terre si bien préparée. Il lui semblait qu'à une heure donnée, il n'aurait plus qu'à dire : — Prince, Jéhovah vous appelle ; comme autrefois Salomon ; vous êtes chargé de construire un temple ; le Dieu de Sinaï va descendre encore une fois pour habiter parmi les hommes. — Bien plus, en accompagnant son élève chez les incirconcis, son but avait été de lui faire voir les superstitions des gentils et de lui en inspirer l'horreur ; de lui montrer que les disciples du Nazaréen n'étaient que d'indignes plagiaires de la loi de Moïse, qu'ils lui avaient volé ses livres sacrés, beaucoup de ses rites, les vêtements de ses prêtres, un grand nombre de ses cérémonies, les noms mêmes de ses fêtes : comme la Pâque, la Pentecôte, etc... Il se proposait aussi de recueillir les débris de son peuple, de les présenter à Saphiz comme les victimes de la haine des chrétiens, de l'intéresser en leur faveur, et peut-être de ramener avec lui quelques-uns de ces infortunés, pour former le noyau du nouvel Israël.

Et tout cela s'évanouissait ! Et les choses tournaient juste dans un sens opposé ! Au lieu d'inspirer au neveu du Grand-Khan la haine de la religion de Jésus de Nazareth, ce voyage lui en avait révélé la grandeur et la beauté ! Miriaz se trouvait ainsi pris dans le piége même qu'il avait tendu. Aussi sa douleur était-elle vive, profonde. Nous l'avons déjà entendu l'exhaler en compagnie de ses frères. Mais il n'avait point encore osé s'en ouvrir à celui même qui en était la cause. Une vieille, une invincible affection l'avait seule empêché de rompre absolument avec Saphiz, du moment qu'il avait eu la certitude de son *apostasie*. Ah ! on ne brise pas facilement un lien aussi fort

que celui de vingt-deux ans de leçons, de dévouement, de tendresse à toute épreuve. On ne renonce pas en un instant à des espérances aussi vastes, aussi bien fondées. Miriaz n'ose verser des larmes, mais il en digère. Le respect comprime l'explosion de sa tristesse : mais que cette tristesse est grande ! Comme elle l'oppresse ! comme elle l'étouffe !

Il était impossible que le jeune Tartare ne s'aperçût pas enfin de la douleur de son vieux maître. Naturellement discret, il avait dû murir seul la grave démarche qu'il méditait. D'une part, il avait besoin d'écarter tout obstacle extérieur, toute influence étrangère dans une question qui ne regardait que Dieu et sa conscience ; de l'autre, il ne doutait point du chagrin que cette nouvelle causerait à son guide, et il voulait le reculer le plus possible. Enfin quand il fut décidé à abjurer, il crut ne pouvoir différer plus longtemps cette pénible ouverture.

— Tu me sembles triste, Miriaz, lui dit-il un jour.

— Eh ! comment ne le serais-je pas ? répondit le vieillard, en laissant couler ses larmes. Ne vais-je pas tout perdre ? N'ai-je pas tout perdu ?

— Tu n'as rien perdu, tu ne perdras rien. Ne crois pas qu'en changeant de religion, je change de sentiments pour toi. Mon cœur restera toujours ce qu'il fut : dévoué et reconnaissant envers son maître. Ta place sera chez moi comme elle y a toujours été : je te confierai mes peines et mes plaisirs comme toujours ; nous lirons même les Saints Livres ensemble...

— O sacrilége ! ô abomination ! s'écria le juif. Comment avez-vous pu croire qu'un fidèle enfant d'Abraham resterait accouplé à un renégat ? Avez-vous oublié les anathèmes lancés par Jéhovah contre les profanateurs de sa parole sainte ? Avez-vous oublié ce que dit le fils d'Isaï : *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi célèbres-tu mes louanges, et pourquoi ta bouche prononce-t-elle les paroles de mon testament ? Tu as ma doctrine en horreur, et tu as rejeté mon langage bien loin en arrière.*

Ta bouche est pleine de malice, et ta langue ne tisse que la fraude. Mais tu as tort de croire que je te ressemble ; j'argumenterai contre toi et je confondrai ta face (1). Ah ! que de tels anathèmes ne tombent jamais sur moi ! Non : *Je ne communiquerai point avec leurs élus... Je ne m'assoierai point avec les impies.*

— Ne t'irrite point, Nadab (puisque c'est le nom que tu préfères) ; ne t'emporte point contre celui que tu t'es toujours plu à nommer le bien-aimé de ton cœur.

— Il le fut ! il le fut ! s'écria le vieillard avec émotion. Oh ! qui pourrait dire avec quelle tendresse je le berçai sur mes genoux, quand il était enfant, avec quel amour je jetai dans sa jeune âme les semences de la doctrine, avec quel bonheur je vis ce germe se développer ! Oh ! qui peindra la joie qui dilatait mon cœur, les douces espérances dont je me nourrisais, quand mes yeux se reposaient sur cet adolescent fidèle en qui semblaient se réunir tous les dons que Jéhovah se plaît à verser sur ses élus ! Déjà (ô illusions perdues pour toujours !) un avenir consolant apparaissait à mon regard attristé ; le soleil éclairait mes ruines ; comme jadis le prophète Ezéchiel, je voyais le champ de mort se lever, les ossements desséchés s'agiter et reprendre vie ; un nouveau peuple de Dieu naissait ; Sion retrouvait ses enfants ; la ville sainte reprenait sa place parmi les cités ; le temple était reconstruit, le sacrifice rétabli : Adonaï redevenait le seul vrai Dieu, régnant sur les débris des idoles... Et moi, vieux et proscrit ; et moi, nourri dès le berceau du pain des larmes ; et moi, objet de la haine des incirconcis, j'avais le bonheur de voir de mes yeux la nouvelle ville de David, d'assister au sacrifice et de mourir au milieu de mes frères. Qui donc a pu détruire ces espérances ?

— Tu rêves, Nadab, tu rêves. Ne donne point le nom d'espérances à ce qui ne fut jamais que l'illusion de ton ima-

(1) Ps. XL X.

gination. Longtemps, je l'avoue, je partageai tes idées : et comment ne l'aurais-je pas fait? Je n'avais d'autre maître que toi; tes leçons frappaient seules mes oreilles; je n'éprouvais d'autres impressions que celles qu'il te plaisait de produire en moi; rien d'étonnant alors à ce que tu trouvasses en moi un disciple docile. Oui, Nadab, j'ai goûté bien sincèrement ta doctrine; elle tranchait trop visiblement sur les grossières superstitions de mon peuple pour ne pas frapper mes yeux; j'aimais les Livres Saints et les explications que tu m'en donnais; mon cœur trouvait là une manne délicieuse dont il se nourrissait. Jamais je n'oublierai les charmes que j'éprouvai à me reporter avec toi dans les tentes des patriarches, dans les déserts du Sinaï, sur toutes ces scènes grandes et douces, aimables ou terribles, dont vos annales sont pleines. Mais quoi! était-ce autre chose que des promesses? As-tu oublié les textes si nombreux où est annoncée la venue d'un Libérateur? Cent fois, mille fois tu me les rappelas et me les expliquas toi-même. Je t'ai vu réciter les prières en usage chez ton peuple pour hâter l'arrivée de ce *Désiré des nations*; revêtu de je ne sais quels ornements, tu remplissais le rôle de prêtre; et comme si tu te fusses trouvé au milieu d'un auditoire nombreux, tu parlais haut, tu chantais d'une voix sonore et mélancolique, tu te prosternais le front contre terre; puis tu ouvrais ta fenêtre vers l'Orient, tu étendais les bras, tu soupirais et tu pleurais, en demandant que le ciel fît pleuvoir le Juste, que les nuées s'entrouvrissent et laissassent descendre le Messie promis. Ces scènes me frappaient et me touchaient, je l'avoue; car tu faisais cela en secret, et croyant n'être point aperçu. Et moi, d'un endroit dérobé, je suivais tes cérémonies et tes gestes. Nadab, que désirais-tu, alors? qu'invoquais-tu?

— J'appelais le *Schiloh*, le Libérateur d'Israël; celui que nos patriarches méditaient dans leurs tentes; celui que Moïse figura, que David chanta, que les prophètes prédirent; celui

qui doit rétablir le peuple de Dieu, et lui assurer l'empire sur le monde entier.

— Eh bien ! ce *Schiloh*, ce Libérateur, je l'ai trouvé.

— O parole maudite ! ô folie ! ô délire ! s'écria le fanatique, comme si ce mot lui eût révélé pour la première fois un secret si douloureux pour lui. N'ai-je donc cultivé qu'une terre ingrate ? Ai-je semé le vent pour recueillir la tempête ? Adonaï ! Jéhovah ! Elohim ! Schadai ! quel outrage tu réserves à mes vieux ans !

— Ce serait une gloire, Nadab, si tu savais comprendre, si de lourds préjugés n'aveuglaient tes yeux. Comment ne vois-tu toujours que l'aurore, et ne veux-tu pas voir le soleil ? Pourquoi toujours les promesses, et jamais la réalité ? Pourquoi toujours la semence, et jamais la récolte ? La Providence se joue-t-elle ainsi de l'humanité ?

— La Providence a ses jours et ses heures, et bien téméraire celui qui ose les sonder. Elle se plaît à éprouver le cœur humain par l'attente, et qui osera lui dire : c'est assez ?

— Mais si elle a ses heures, elle a aussi ses signes, auxquels il est difficile de refuser sa foi. Dans le cercle où tu m'avais placé, je ne découvrais que la lueur du crépuscule ; dans celui où la main de Dieu m'amène, je vois le soleil briller dans tout son éclat. Puis-je fermer les yeux à l'évidence ?

— Il y a des maladies d'yeux qui font voir la lumière là où règnent les ténèbres, reprit le vieillard ; il y a des folies qui ont l'apparence de la raison. Jéhovah a des secrets terribles pour punir les hommes présomptueux et frivoles. Puissé-je n'être pas de ce nombre !

— Tu as raison, Nadab ; il y a des maladies qui font voir clair là où il fait nuit. Mais combien plus nombreuses celles qui créent la nuit au milieu du jour ! Que d'aveugles errent en ce monde, palpant en plein midi ! Prends garde de compter parmi ceux-là. Crains d'être réprouvé un jour pour avoir

méconnu le Libérateur, lorsqu'il était venu remplir sa promesse.

— Et à quels signes le reconnaissez-vous ? s'écria Nadab dans un transport de colère. Où est-il donc ce Grand, ce Fort, ce Puissant, ce Tonnant, ce Ravageur, que nous annoncent les Saints Livres ? En quel lieu a-t-il paru ? Où a-t-il établi son trône ? Où sont ses palais, ses trésors et ses armées ? Où est ce vaste empire qui doit s'étendre d'une mer à l'autre, de l'aurore au couchant ? Quels rois sont venus lui offrir de l'encens et baiser la trace de ses pieds ? Oh ! qu'on me le montre, ce Conquérant, ce Roi, ce Dominateur universel ; et j'irai me prosterner devant lui, et saluer en sa personne le fils de David et le restaurateur d'Israël.

— Oui, Nadab, on te le montrera, si tu le veux ; car on me l'a montré à moi, qui le cherchais dans la sincérité de mon cœur. Il...

— De qui parlez-vous ? De ce blasphémateur que nos pères ont crucifié ? De ce contempteur de la loi de Moïse ? De ce fils obscur d'un charpentier que les sages du sanhédrin estimèrent moins que le brigand Barabbas ?

— De lui-même, Nadab, mais considéré sous un autre point de vue. Oui, de ce sage par excellence si pur dans sa vie, si sublime dans son enseignement, si doux et si ferme dans son caractère, si puissant dans ses œuvres, si irréprochable dans sa conduite, si grand dans sa bassesse, si patient dans ses souffrances, si élevé en tout au-dessus des hommes. Oui, Nadab, c'est de Jésus de Nazareth que je veux te parler, cet objet des vœux de vos justes, l'attente de vos patriarches, le Désiré des nations. En vain, tout Dieu qu'il est, revêt-il une forme humaine, et quelle forme ! celle d'un malheureux, d'un condamné, d'un proscrit : je le reconnais et je l'adore. Je lui dis, comme ce démon, forcé de rendre hommage à sa divinité : — *Je sais qui vous êtes ; le saint de Dieu* (1). — Abraham

(1) Marc. I, 24.

a désiré le voir et n'a point eu ce bonheur; Moïse l'a figuré, les prophètes l'ont prédit, David l'a chanté ; mais tous le reconnaîtraient sans aucun doute, aux signes caractéristiques qu'ils ont décrits eux-mêmes. Le Roi-Psalmiste retrouverait là Celui dont il vit de loin les pieds et les mains percés, les os mis à nu, la tunique jetée au sort et les habits partagés; Isaïe adorerait ce lépreux, cet homme frappé de Dieu et humilié, ce méconnu qui a perdu sa beauté humaine; Daniel s'inclinerait devant l'auguste Victime qui devait être immolée après les soixante-dix semaines d'années; Malachie...

— Epargnez-vous ces fausses interprétations, Saphiz, et ne mettez pas un méchant plaisir à retourner le fer dans ma plaie. Que ne peut point l'esprit de sophisme? Il y a longtemps qu'Isaïe a prévu ce temps où *les fils et les filles auront des visions et songeront des songes.* Israël a péché, et voilà pourquoi l'esprit de vertige s'est emparé des têtes, et les ténèbres de l'Egypte se sont répandues sur la face de la terre.

— Le nié-je, Nadab? Est-ce moi qui contesterai que Jacob a dégénéré de la foi antique et n'a plus le sens des Ecritures? Eh! il n'est que trop visible à mes yeux que la postérité d'Abraham a perdu le dépôt sacré qui lui fut confié. Je la compare à un aveugle qui tient un flambeau et ne voit pas. Elle conserve avec soin les Ecritures, elle les montre au monde entier, elle les lit, mais ne les comprend plus. C'est pour elle un livre fermé, dont le sens lui échappe. Tous les signes du Messie sont écrits; ils sont réalisés, et cette race obstinée ne les reconnaît pas. Le double caractère du Libérateur a beau se montrer dans Jésus de Nazareth : l'humiliation et la grandeur, la faiblesse et la force, l'obscurité et la gloire : les indignes enfants d'Israël ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point : égarés par leurs passions, devenus matériels et stupides, ils appliquent à l'ordre temporel ce qui ne s'est dit que de l'ordre spirituel : ne voyant pas, ou ne voulant pas voir, que le règne glorieux annoncé pour le

Rédempteur d'Israël n'est autre chose que le pacifique empire des âmes, cette conquête des esprits et des cœurs qui se voit accomplie aujourd'hui.

« Et dis-moi, Miriaz, que signifie cette assemblée de Pontifes et de prêtres de toutes les parties du monde? Quel hommage plus expressif, plus solennel pourrait être rendu au Libérateur promis à nos premiers parents? Ne vois-tu pas comme toutes les langues se confondent pour chanter les louanges du Dieu crucifié? Ne vois-tu pas les rois incliner leurs sceptres comme les pontifes leurs tiares, devant ce Désiré des nations? La nouvelle Jérusalem n'a-t-elle pas dû ouvrir ses portes, dilater son enceinte, pour admettre tant d'enfants qui lui venaient de tous les points du ciel? Rappelle-toi les textes sublimes du grand Isaïe...

— Par pitié, prince, épargnez-vous, épargnez-moi ces souvenirs. Ne profanez pas le nom sacré de Jérusalem, pour l'appliquer à une nation d'incirconcis. Jérusalem n'est plus aujourd'hui qu'un tas de ruines, repaire de la vipère et de l'orfraie impure. Mais un jour viendra où elle sera restaurée, et ses murs seront de saphir et d'émeraude, et les sources de la vie couleront encore dans ses rues et sur ses places.

— Voilà douze siècles, Nadab, que ces espérances circulent dans les faibles restes de ton peuple, et rien ne vient les justifier. Les ruines dont tu parles ne se remuent point; aucun souffle ne vient les ranimer. Douze siècles! cela compte cependant dans l'histoire du monde, et votre patience devrait bien se lasser. Quoi! Dieu laisserait son peuple sans temple, sans autels, sans sacrifice, dispersé, proscrit, pendant douze siècles? Quel si grand crime a donc commis la race de Jacob? Plus d'une fois, sans doute, le ciel la châtia autrefois; mais toujours la miséricorde suivait de près la justice. La captivité de Babylone ne dura que soixante-dix ans. Mais douze siècles! Et rien qui annonce la fin de cet effrayant désastre! Pas un mot, pas un signe, pas un pronostic qui permette d'espérer!

De quelque côté qu'un Israélite lève les yeux, il ne voit que désolation et ruines; partout l'horizon est pour lui sombre et froid; sa voix, s'il l'élève, expire sans échos; il ne retrouve pas même ses frères au milieu des nations qu'il parcourt; rebuté partout, maudit et persécuté partout, il n'a nulle part de repos, ni de domicile assuré; on dirait qu'il porte sur le front ce signe maudit qui désignait Caïn à la haine des hommes. Encore une fois, n'est-ce pas là une punition prodigieuse, extraordinaire? Ne t'en es-tu pas plaint cent fois devant moi?

— Barbare, pourquoi rouvrez-vous mes blessures? Ne me forcez pas à oublier l'amitié que je vous portai, le respect que je vous dois.

— Non, Nadab, je ne veux point t'injurier, en te rappelant tes propres discours. Mais ce fait frappant, cette proscription universelle, il faut cependant qu'elle s'explique : car rien ne va au hasard dans les desseins de la Providence. Nécessairement une si énorme punition suppose un crime d'une grandeur démesurée, de proportions colossales. Eh bien! il est là, ce crime : c'est sur le Calvaire qu'il faut le chercher; c'est dans la sentence injuste qui a condamné le plus innocent des hommes à la mort des criminels; qui a placé un thaumaturge merveilleux au-dessous du plus misérable des scélérats; il est dans ce complot odieux, fruit de la jalousie et de l'orgueil blessé, qui invente des faux témoignages pour avoir un prétexte quelconque d'attacher à la croix le Juste par excellence. Nadab, point d'illusion, point de faux-fuyant : la mort d'un Homme-Dieu est un forfait qui dépasse tellement les crimes ordinaires, que la punition doit l'emporter sur tout ce qui s'est jamais vu. Or cherche dans l'histoire une nation comme la vôtre, condamnée tout à la fois à mourir et à vivre, étrangère au milieu de tous les peuples, et chaque jour abreuvée par eux de persécutions et d'opprobre.

Le vieux juif, la tête penchée sur son sein, semblait réflé-

chir sur ces paroles. Peut-être aurait-on pu croire qu'elles opéraient dans son esprit un commencement de conversion. Mais le froncement de ses sourcils marquait plutôt le dépit que tout autre sentiment ; il souffrait de la vérité qu'on faisait ressortir à ses yeux ; il aurait voulu réfuter ces arguments écrasants, et il ne le pouvait pas. Son élève comprit facilement cette disposition intérieure ; mais il se flattait que l'évidence frapperait enfin cette âme aveuglée ; c'est pourquoi il crut devoir insister sur son sujet.

— Oui, Nadab, il serait facile de démontrer que tous les signes indiqués par vos prophètes se sont réunis dans la personne de Jésus de Nazareth : l'époque, la tribu, le lieu de la naissance, la Vierge devenant mère, le sceptre sorti de Juda, la doctrine nouvelle, les miracles, la douceur et la paix, base de son caractère, son entrée triomphante sur une ânesse suivie de son ânon, l'infidélité de son peuple qui doit le renier, ses opprobres et sa mort, son sépulcre glorieux, sa résurrection, son ascension, la propagation de son règne, la conversion des Gentils, la cessation des sacrifices mosaïques, la destruction du temple, la dispersion de la race d'Abraham qui l'a renié : tout cela se réunit, se condense, pour ainsi dire, sur ce point de l'histoire, et forme un faisceau de preuves dont il n'est pas possible de se défendre. Je suis sûr que toi-même n'y résisterais pas, si tu voulais sérieusement te livrer à l'examen.

— Sauve-moi, sauve-moi de ce piége perfide, ô Dieu de mes pères ! s'écria le vieux fanatique, en tendant les mains au ciel. Que je ne participe point à la contagion de l'idolâtrie ! Que mon cœur reste pur dans la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! Que je ne périsse point avec Coré, Dathan et Abiron et leur troupe impie ! Je laisserai les aveugles s'égarer dans leurs voies ; mais je ne m'écarterai point du sentier que tu m'as tracé. Ta parole, comme dit le saint roi David, sera le flambeau de mes pieds et la lumière de mon chemin.

— C'est avec cette parole, Nadab, que j'ai trouvé le but où

je suis parvenu. Comme un sillon de lumière, l'Ecriture sainte m'a conduit à Bethléem, ainsi que jadis l'étoile miraculeuse y conduisit les mages. Plein de la pensée d'un futur Messie, instruit des signes auxquels on devait le reconnaître, j'ai suivi cette trace lumineuse, et j'ai rencontré le terme auquel elle aboutissait. O mon vieil ami ! quelle joie remplit mon cœur quand je reconnus enfin Celui dont tu m'avais tracé un si beau portrait ! Avec quel transport je saluai le désiré de mon cœur ! Qu'il me parut beau, petit enfant dans une crèche, rayonnant des splendeurs de la Divinité, au milieu du plus affreux dénuement ! quelle grandeur dans cet abaissement ! quelle gloire dans ces humiliations ! quelle richesse dans cette pauvreté ! quelle sagesse dans cette folie ! Je le suivis, avec un intérêt toujours croissant, dans son adolescence, inconnu des hommes, travaillant dans un obscur atelier, cachant dans une vie commune tous les trésors de l'éternité. Puis il paraît à l'heure marquée par son Père, et enseigne sa doctrine aux hommes. Mais quelle douceur ! quelle simplicité ! quelle admirable éloquence ! Il n'emploie point un langage relevé, des tours de phrase sublimes, d'impétueux mouvements : non ; il se met à la portée de tous ; son langage est clair, facile, intelligible ; il se sert de paraboles, de comparaisons familières ; il emprunte sa façon d'exposer au genre populaire ; car c'est aux petits et aux humbles qu'il s'adresse ; il sait que l'orgueilleux pharisien, que le scribe présomptueux, que le prêtre aveuglé ne goûteraient point des enseignements qui ne tendent qu'à l'humilité et au détachement. Sa doctrine est austère, mais sa parole est douce ; il parle de croix et de renoncement, mais en termes onctueux et paternels ; on sent qu'il est Celui qui commande et donne la force d'exécuter. Comme il vient pour relever l'homme de sa chute, il faut qu'il porte la hache à la racine du mal : c'est l'orgueil qu'il doit combattre, ce vieil ennemi de notre race, cette source première et féconde de tous nos maux. Aussi l'entend-on prêcher toujours cette aimable et

difficile vertu de l'humilité. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur*. Tout se réduit là : c'est que, l'orgueil une fois détruit, la victoire est remportée ; c'est que, l'orgueil subsistant, la vertu n'est qu'une illusion.

» Et il ne se contente pas de dire : il fait. Toute sa vie dans scs plus petits détails est en harmonie avec son enseignement. Rien de léger, rien de vain, rien de prétentieux dans sa personne ; tout y est grave, contenu et mesuré ; jamais philosophe, jamais sage ne pratiqua mieux sa propre doctrine ; il en était l'application vivante. Une douceur céleste anime sa physionomie ; sa démarche est imposante, mais modeste ; sa parole insinuante, mais ferme. Il condamne le péché et accueille le pécheur ; la pécheresse repentante, le publicain humilié, le criminel contrit trouvent accès près de lui ; il n'a pour eux que des mots consolants ; car c'est au cœur qu'il regarde et non aux apparences ; il veut qu'on purifie le dedans du plat, et non les dehors. Voilà pourquoi, lorsqu'il se montre si doux pour les faibles et les humbles, il est si ferme et si austère pour les orgueilleux et les forts. A ceux-là il réserve ses anathèmes ; à ce levain fatal de la superbe il déclare une guerre mortelle ; pour l'orgueilleux seul le ciel est fermé.

» Dès lors, Nadab, on comprend comment cet homme dut déplaire aux chefs de ton peuple. Tu en es convenu cent fois toi-même : Israël avait dégénéré ; l'esprit d'Abraham s'était retiré de ses enfants. Je ne sais quelles folles idées avaient séduit les têtes ; la servitude, dis-tu, avait abâtardi les caractères et troublé les idées ; le sens des Ecritures était perdu ; mille fausses interprétations égaraient l'opinion, et les membres mêmes du Sanhédrin lisaient les prophètes sans les comprendre. Quel ne dut donc pas être leur étonnement quand tout à coup, au milieu de leurs épaisses ténèbres, le Messie qu'ils attendaient apparut, non pas avec le brillant cortége qu'ils lui rêvaient, mais dans un état diamétralement opposé ? Au lieu d'un roi environné de puissance, ils voyaient un homme en-

veloppé de faiblesse; à la place des palais, des chars, des nombreuses armées qui devaient relever l'éclat de leur dominateur, c'étaient la pauvreté, la crèche, le travail des mains, la plus profonde obscurité. Et cet inconnu, ou plutôt ce méconnu, condamnait leur orgueil, levait le masque de leur hypocrisie; il dénonçait leur dureté, leur avarice, leur ignorance, leur zèle faux et amer; à l'entendre, ils n'avaient plus l'intelligence des textes sacrés; ils gardaient l'écorce de la loi, sans en avoir l'esprit; ils poussaient jusqu'au scrupule la fidélité à de minutieuses pratiques, tandis qu'ils violaient les principes les plus fondamentaux; il les traitait publiquement de *race de vipères*, de *sépulcres blanchis*.

» Encore une fois, quelle ne dut pas être leur surprise, ou plutôt leur colère? Aussi lui déclarèrent-ils une guerre à outrance. D'abord ils lui tendirent des piéges, en lui proposant des questions captieuses. Puis voyant avec quelle facilité il écartait d'un mot leurs hypocrites énigmes, ils s'efforcèrent de le noircir aux yeux du peuple, l'appelant un *mangeur*, un *buveur de vin*, un *ami des pécheurs*, un *convive de publicains*. Enfin voyant que ces calomnies ne prenaient point crédit (car chaque jour le peuple était témoin des œuvres merveilleuses de Jésus), ils forment le projet de le mettre à mort. Au moyen des ressorts secrets qui sont toujours aux mains des puissants et des riches, ils parviennent à soulever contre lui une vile populace, le font arrêter, juger et condamner sur faux témoignages. C'est donc comme blasphémateur que le Fils de l'Homme est dévoué à l'infâme supplice de la croix

Mais c'est là surtout, dans la dernière partie de cette vie intéressante, que la divinité de Jésus apparaît. Quelle grandeur dans ces humiliations! quelle force de caractère! quelle égalité d'âme! quelle paix sublime et profonde! Rien n'émeut ce juste, rien ne lui arrache une plainte ou un reproche; il ne récrimine point, il ne blâme pas, à peine répond-il aux pressantes questions qu'on lui fait. Et note bien, Nadab, qu'il a

par devers lui le pouvoir des miracles : pouvoir tellement avéré, tellement connu que ses ennemis eux-mêmes sont forcés d'en convenir et de l'attribuer à Belzébuth. Or quand eût-il été plus à propos d'en user que dans ces moments douloureux où la malice humaine s'acharne sur lui ? Avec quel empressement un simple mortel aurait évoqué des légions d'anges, pour disperser ces audacieux ennemis ! Et lui se tait ! Et lui reste calme ! Et il se laisse couvrir de crachats, charger de coups, déchirer de verges, rassasier d'opprobres, abreuver de vinaigre, mourir enfin, sans tirer le moindre parti de sa toute-puissance. Seulement quand il a expiré, quand le sacrifice réparateur est consommé, oh ! alors, il lâche en quelque sorte la bride à sa vertu, et la nature entière est dans le trouble et la confusion : la terre tremble, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, les sépulcres s'entr'ouvrent, le soleil cache sa face, les morts ressuscitent, comme pour attester que la créature reconnaît l'outrage fait à son auteur.

» Eh bien ! Nadab, mets de côté tes préjugés de nation et dis-moi : si tu lisais ces merveilles de tout autre que de Jésus de Nazareth, qu'en penserais-tu ? Quelle serait ton opinion sur un homme qui aurait mené cette vie et enduré cette mort ? Et si cet homme se fût dit l'Envoyé de Dieu, le Libérateur promis au monde, et qu'il eût appuyé son affirmation par de tels prodiges : oserais-tu le déclarer imposteur ? Non : tu t'inclinerais en disant : — Ou ce mortel est ce qu'il se dit, ou Dieu trompe le genre humain. Il n'est pas possible que le ciel se range ainsi du côté de l'imposture. — Voilà ce que tu dirais, Nadab, et tu aurais raison. Or, pourquoi ne ferais-tu pas cet aveu, quand...

— Adonaï ! Adonaï ! s'écria le serviteur, les yeux étincelants et la figure enflammée, pardonne-moi si j'écoute jusqu'au bout ces blasphèmes. Tu sais que s'ils frappent mes oreilles, ils ne touchent point mon cœur. Je jure par le Sinaï que ce venin de serpent n'altère en rien la simplicité de ma foi. Je crois

ce qu'ont cru Abraham, Moïse et les prophètes. Oh ! se peut-il qu'un profane amour ait corrompu si vite une âme que je croyais si droite ! Quoi ! un nouveau Samson tombe encore sous les ciseaux d'une nouvelle Dalilah ! Ce prince si vertueux prostitue sa foi aux pieds d'une fille idolâtre ! Fallait-il que mes cheveux blancs fussent réservés à un tel outrage ! Adonaï ! Adonaï ! pourquoi as-tu permis que ce piége méprisable se trouvât sous ses pas ?... Frappe, frappe ton vieux serviteur et épargne ce jeune imprudent : c'est la seule grâce que je sollicite de ta bonté.

Les joues de Saphiz avaient pâli à l'allusion du vieillard. Il se sentit d'abord blessé de voir attribué à un motif humain une démarche aussi importante que celle qu'il méditait. Mais bientôt l'humilité lui fit accepter cette injure. D'ailleurs il expliquait et excusait l'amertume de ce reproche par le chagrin qui affectait son maître. Se dominant donc lui-même, et sans rien perdre du ton calme qu'il avait tout à l'heure :

— Ne pense pas, dit-il, que j'aie l'âme assez basse pour acheter un avantage quelconque au prix de ma foi. Tu m'aurais bien mal connu, Nadab, si tu me jugeais capable d'une telle apostasie. Mais non : tu n'en crois rien ; ton cœur dément certainement ta bouche. Si tes lèvres ont laissé échapper ces paroles acerbes, je l'attribue à ta douleur.

« Oui, j'aime cette jeune fille ; oui, volontiers unirais-je mon sort au sien. Comme je n'ai rien de caché pour toi, je t'ouvrirai ici le fond de mon cœur. Si jusqu'à présent j'ai montré de la discrétion à ton égard sur ce point, c'est, d'un côté, parce que je ne voulais point t'attrister avant l'heure ; de l'autre, parce que je voulais traiter seul avec ma conscience, sans aucune influence étrangère. Aujourd'hui tout est mûr ; mes réflexions sont faites ; mon parti est pris : sous peu de jours j'abjure ma fausse religion et me fais catholique. Sa Sainteté veut bien bénir mon projet, et m'admettre au nombre de ses enfants. Plusieurs de nos gens m'imiteront. Nous nous en re-

tournerons ainsi, riches d'un trésor bien préférable à ceux de la terre ; et peut-être la Providence voudra-t-elle que nous propagions la vraie foi dans notre patrie. Quant à moi, il n'y a pas le moindre doute que je m'emploierai tout entier à cette œuvre sublime : au jour de ma conversion, je m'engagerai par vœu à consacrer ce que j'ai de vie et de force à faire connaître Jésus-Christ. Ah ! Nadab, je suis déjà pressé de commencer : je me sens brûlé de ce feu que l'Homme-Dieu est venu apporter, comme il le dit lui-même, et qu'il désire voir s'allumer dans tous les cœurs.

» Or pour cette grande mission, je sens que cette vierge me serait très-utile. Je me figure volontiers que la vertu même a pris sa forme pour apparaître sur cette terre. L'as-tu vue prier ? L'as-tu vue au pied de l'autel ? As-tu considéré cette modestie parfaite, cette angélique contenance, cette figure doucement enflammée, ces yeux humblement baissés ou levés vers le ciel, et ces larmes de piété baignant ses joues ? Non, Nadab, tu n'as point vu cela : car ton zèle fanatique t'interdit l'entrée d'un temple chrétien. Eh bien ! si tu l'avais vu, tu te demanderais quelle autre forme revêtirait un ange qui viendrait prier parmi nous. Et voilà ce qui m'a séduit en elle : la vertu. J'ose jurer devant Dieu que ce n'est point sa beauté qui me charme : grâces au ciel ! j'ai pu jusqu'ici dire avec le saint homme de Hus, dont tu m'as si souvent parlé : *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour qu'ils ne s'arrêtent point sur une vierge* (1). Tu le sais toi-même : je me suis tenu en garde contre ces funestes séductions, source de tant d'écarts pour la jeunesse. Mais ici la beauté est toute intérieure, pour employer l'expression du roi prophète, et les charmes du dehors n'en sont que le reflet. C'est la piété solide et simple, c'est l'humilité, c'est la modestie qui me frappent dans cette jeune étrangère et lui gagnent mon cœur. Me condamneras-tu ? Blâme-

(1) Job XXXI, 1.

ras-tu cette affection? Tu sais comment Esther séduisit les yeux d'Assuérus ; souvent tu m'as répété que c'était l'éclat de la vertu qui resplendissait sur ce corps de vierge, beaucoup plus que la régularité des formes. Il en est de même ici. Réponds donc : me blâmeras-tu?

Nadab, l'œil baissé et le front toujours ridé, ne répondit rien.

— De plus, la gloire de Dieu me préoccupe encore ici, je l'espère du moins. Je songe de quelle utilité me serait cette pieuse femme pour la conversion de mon peuple ; elle brillerait comme une lumière posée sur le chandelier, afin d'éclairer les gens de la maison. De tous les côtés les regards seraient fixés sur elle ; chacun admirerait ses vertus, encore plus que sa beauté ; on y prendrait modèle. Et bientôt l'influence de son exemple se ferait sentir. Car, tu le sais, l'exemple fait plus que les discours ; les exhortations, même les plus éloquentes, ne valent pas le doux entraînement que produit toujours, surtout chez le vulgaire, la pratique du bien relevée par le rang et les qualités personnelles. En tout ceci, Nadab, je ne fais que répéter tes leçons ; c'était ainsi que tu formais ma jeunesse, dans l'espoir, disais-tu, que les Tartares jetteraient les yeux sur moi et seraient tentés de marcher sur mes traces.

« Ainsi le ciel ne peut voir d'un mauvais œil le dessein que j'ai formé de demander Iréna à son père. Un vœu la lie maintenant, je l'ai appris ; elle ne peut s'occuper de mariage ; mais sans blesser en rien sa résolution, j'espère lui offrir de vive voix l'expression de mes sentiments. Jusqu'ici une telle démarche eût été téméraire et inutile ; car elle ne peut voir en moi qu'un infidèle, un païen, indigne de s'allier à une vierge chrétienne. Sous peu de jours, il n'en sera plus ainsi ; j'aurai solennellement abjuré l'erreur et pris rang parmi les enfants de l'Eglise. Alors je pourrai me présenter le front haut, et dire : — Nous n'avons qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu : n'ayons non plus qu'une destinée.

— Vous ne l'aurez point, reprit le vieillard d'un ton acerbe; Jéhovah punira votre ambition coupable; d'autres idolâtres courtisent cette fille idolâtre; ses serments sont engagés ailleurs. Vous ne l'aurez pas... et qu'Adonaï en soit glorifié!

— Je sais ce que tu veux dire. Cette perle de vertu et de beauté n'a point été jusqu'ici sans être désirée par plus d'un chevalier. La lumière, Nadab, ne saurait longtemps rester sous le boisseau. Deux jeunes gens en particulier aspirent à sa main; elle le sait : mais le sceau qui pèse sur ses lèvres ne lui a point permis de faire connaître les sentiments de son cœur. Il se peut que ce cœur soit déjà gagné à l'un d'eux; car ils ont des avantages à lui offrir : le premier un beau nom, la faveur d'un grand roi, une place dans une cour brillante, et une amitié d'enfance; le second un rang élevé, une fortune considérable, une œuvre de réconciliation à opérer, et, plus que tout, l'honneur de l'avoir sauvée d'une mort certaine. C'est beaucoup, Nadab, c'est beaucoup, je le confesse: c'est trop même, si je ne veux considérer que ma personne et mes mérites. Mais j'ai, moi, beaucoup plus à lui offrir: car je lui dirai : — Arrière petit-fils de Gengis-Khan, je puis un jour être appelé à m'asseoir sur son trône. Catholique convaincu et sincère, je me propose de travailler à la conversion de mon peuple. Venez partager cette grande mission avec moi. Votre âme généreuse n'estime rien autant que la gloire de Dieu et surtout des hommes; venez! il y a là une carrière immense ouverte à votre zèle. Nous prierons ensemble, nous prêcherons ensemble, nous convertirons ensemble : venez! jamais femme n'aura eu à recueillir une moisson plus belle. — Eh bien! Nadab, ou je me trompe fort, ou cette vierge bénie embrassera le parti que je lui proposerai. Et alors mes vœux seront comblés. Je prends à témoins le ciel et la terre, les souffrances et la croix de mon Jésus, que ma vie entière sera consacrée à gagner des âmes à la doctrine que j'ai maintenant le bonheur de professer.

» Tu le vois : je ne te cache rien. Si ces vœux te sont d'abord pénibles à entendre, bientôt tu en prendras ton parti. Oui, Nadab, en rentrant en toi-même, tu apprécieras la pureté de mes motifs. Jéhovah que tu invoques et qui reste toujours mon Dieu, voudra bien t'envoyer un rayon de lumière pour te faire comprendre la raison de ma conduite. Je connais assez ta droiture pour savoir que tu ne résisteras pas à l'impression de sa grâce. Je me flatte même que tu m'approuveras, que tu... (pardonne-moi si je compte jusqu'à ce point sur ta vieille amitié) que tu m'aideras à accomplir mon dessein, c'est-à-dire à obtenir la main de cette jeune fille. Et si le ciel bénit mes espérances, tu viendras jouir de sa douce société ; nous nous en retournerons ensemble, mon vieil ami, et j'aime à croire que tu ne résisteras pas à une si douce influence, que tu seras une des premières conquêtes dues à l'exemple de cette...

Saphiz n'eut pas le temps d'achever ; il avait vu le fanatique Miriaz se jeter précipitamment à terre, déchirer ses habits et rouler son front dans la poussière.

— Schadaï ! Schadaï ! par pitié, lance-moi ton tonnerre, écrase-moi de ta foudre ! s'écria-t-il. J'ai péché, je suis indigne de vivre, puisque de tels opprobres accablent mes vieux ans. Je me savais coupable, mais non à ce point que de mériter de si affreux déboires. Quoi donc ! soixante-dix ans de fidélité à ta loi, toute une vie d'exil supportée avec patience, tant d'épreuves de tout genre, ce pain pétri de cendres et de larmes, cette longue chaîne de souffrances et de misères, rien, rien n'a pu fléchir ta justice. Tu le sais cependant : j'ai tout pu accepter, j'ai toujours baisé ta main, quelque sévère qu'elle fût ; je n'ignorais point que nul homme n'est justifié devant toi, que j'ai été conçu dans le péché. Mais, ô Elohim ! ce trait dépasse la mesure ; cette dernière épreuve écrase ma faiblesse. Oh ! jette-moi comme Job sur un fumier, couvre mon corps d'ulcères hideux, enlève-moi tous mes amis, toutes mes consolations, tous mes biens : précipite-moi dans une fournaise

ardente, comme Sidrach, Misach et Abdenago : descends-moi dans une fosse aux lions, ainsi que le saint prophète Daniel ; écorche-moi, dissèque-moi, écartèle-moi, ainsi que les fidèles Machabées : encore une fois, je le veux, j'accepte tout, je me résigne à tout ; mais épargne-moi ces tentations perfides. Tu permis à Satan d'attaquer ton glorieux serviteur Job, mais seulement dans son corps et dans ses biens extérieurs : il ne put atteindre son âme, ni ébranler sa foi. Et moi, ô Maître du tonnerre ! et moi !.. A soixante-dix ans, me voilà en proie à ces viles tentations ; un séducteur est à mes côtés... Et quel séducteur ! Si du moins, comme dit le Psalmiste, un ennemi m'eût tenu ce langage perfide, je l'aurais certainement supporté ; mais mon élève, mon ami, l'enfant de mon cœur, celui avec qui je partageais la manne sacrée de tes Ecritures, que j'espérais voir marcher un jour de pair avec moi dans ton temple !.. O amertume ! O ignominie ! Frappe-moi, Jéhovah, par pitié frappe-moi !

Ainsi le fanatique exhalait sa douleur. Et l'énergie avec laquelle il s'exprimait, ne faisait que trop comprendre combien il eût été inutile de chercher à le consoler. Le jeune prince pressentit que jamais d'aussi violents préjugés ne pourraient le dépouiller. Mais il n'en persista pas moins dans son projet de conversion. Quelque cher que lui fût un vieux serviteur, le salut de son âme lui était plus cher encore.

XLIII.

DEUX COMPLOTS QUI N'EN FONT QU'UN.

Cependant Godefroi de la Mure avait obtenu du roi la per-
mission de rester; et pour mieux dissimuler son motif, il éta
entré comme officier dans le corps de troupes que Philip
avait laissé au Pape, en signe d'honneur, et dont Imbert
Beaujeu était le commandant. Instruit plus en détail de la ferm
résolution où était Robert de lui enlever son amante, aver
aussi qu'un prince indien courait sur ses brisées, le jeu
homme en sentit redoubler son ardeur; cette fois ce n'éta
plus l'amour seul, mais la honte d'être vaincu, qui deven
son mobile.

Si les bornes que nous nous sommes prescrites nous le pe
mettaient, nous pourrions donner bien des détails sur le rô
que jouait en tout ceci Mechtilde de Varey. Chez elle aussi
autre sentiment avait pris place : le désappointement qu'e
avait éprouvé en voyant ses avances, sinon repoussées,
moins dédaignées par Godefroi, s'était transformé en u
fureur jalouse, qui lui avait fait jurer d'empêcher le bo
heur de celui qui refusait de faire le sien. S'attachant do
avec une sorte d'acharnement à recueillir tout ce qui pouv
servir son dessein, elle avait l'art d'en informer de la Mu
par des voies détournées. Un jour elle lui fit parvenir un bij
qu'elle savait venir de lui, et qu'Iréna avait vendu pour
pauvres. — Voyez, ajoutait la personne chargée de la co
mission, voyez quel cas la fille de Lutou fait de vous. —
autre jour, elle l'informe d'un entretien amical que de V

ırait eu avec Saphiz, et dans lequel il aurait promis sa fille ı jeune Tartare. Elle lui fait reporter mille et mille petites rconstances qui, bien qu'insignifiantes en elles-mêmes, prenınt pourtant de l'importance et par la situation d'esprit où t Godefroi, et par l'art perfide avec lequel elles sont présntées. Elle ne manque pas non plus d'instruire son dédaigneux nant de la visite que son père a rendue au souverain Pontife, de l'approbation que celui-ci donne au mariage de Robert rec Iréna. Tout cela forme comme autant de piqûres de ouches qui irritent singulièrement le jeune chevalier. Il est en entendu qu'il ignore d'où partent tous ces renseignements, que, paraissant venir de tous les côtés et des bouches les oins suspectes, ces avis n'en font que plus d'impression sur i. Enfin pour comble d'infortune, je ne sais quelle vague rueur lui apprend qu'Iréna doit être enlevée. On nė dit point ır qui; mais tout fait présumer que le Tartare peut seul être ıuteur d'un coup aussi hardi. Et la chose paraît d'autant plus cile, probable même, que la jeune fille sort à toute heure ı jour pour visiter les hospices ou les églises, et qu'elle asste habituellement aux matines qui se chantent à minuit à glise de Sainte-Claire. Beaucoup pensent que le barbare ne int de se faire catholique que pour mieux dissimuler son essein.

Préoccupé de tous ces bruits, Godefroi de la Mure en perd esque la tête. Mais comme les situations violentes ne peuvent ıère se dénouer que par des coups violents, lui aussi forme ı projet, et il le confie ainsi au page Méry qu'il a décidé à ster avec lui.

— Dis-en ce que tu voudras, page; je ne veux pas avoir le essous dans cette affaire.

— Et, par saint Protais! vous ferez peut-être bien, surtout vous avez envie de retourner à Paris. En vérité, la situation y serait plus tenable. Vous avez aussi (soit dit entre nous) a peu trop causé sur le compte de votre belle. On dit que l'a-

mour est aveugle : c'est possible, mais il n'est pas muet... au moins chez vous. Je crains fort, à l'heure qu'il est, qu'il ne se fasse plus d'une gorge chaude... à vos dépens : car le roi n'aura pas manqué de raconter ce qui...

— Ne me vexe pas. Parlons sérieusement. Les idées violentes appellent les idées violentes. Ils veulent l'enlever ? Eh bien ! moi aussi.

– L'enlever ? Eh ! qui donc songe à cela ? Ce serait un coup hardi.

— Un Tartare n'y regarde pas de si près.

— Quoi ! ce benoit, ce modeste, ce confit en dévotion, ce moine en herbe méditerait un tour de cette force ? Ce serait curieux, par exemple.

— Il en est qui pensent que cette piété, que cette prétendue conversion n'est qu'un masque pour mieux cacher son but.

— Cela ne m'étonnerait pas. Ces sauvages ont les goûts violents et sont peu délicats sur les moyens. L'arrière petit-fils de Gengis-Khan doit se sentir un peu de sa race. Et vous ?

— Et moi je voudrais prendre l'avance sur lui. Je....

— Au fait, vous avez un peu plus de droit que lui sur ce butin. Il vient bien tard pour vous enlever un cœur qui vous est promis... depuis si longtemps. Mais croyez-vous qu'un coup aussi téméraire n'atteindrait pas un but opposé à celui que vous aviez en vue ?

— Que veux-tu dire ?

— Que vous indisposeriez, que vous révolteriez cette jeune fille à un point qui ne saurait se dire. On la dit si délicate !

— C'est aussi à quoi j'ai songé. Mais, réflexion faite, cette considération ne me retiendra pas. Le premier effet sera terrible peut-être ; à la fin tout s'adoucira. Je suppose bien que la colombe commencera par hérisser ses plumes, et donner de la patte et du bec ; mais Méry, si elle m'aime véritablement (et j'ai de bonnes raisons de le croire), elle laissera bientôt tomber son courroux. La vois-tu d'ici, au milieu de la cour

où je la conduirai tout d'abord, éblouie par l'éclat, séduite par les attentions du roi, honorée du titre de dame d'honneur de notre future reine, environnée de tous les genres de gloire et de plaisir qui peuvent charmer une femme, et surtout effaçant toutes les autres par sa beauté : et dis-moi si elle ne sera pas bientôt réconciliée avec sa position, si ses larmes ne seront pas bientôt séchées ?

— Il est certain que beaucoup de femmes les sécheraient à moins. Nous avons des exemples qui confirment votre théorie. Voyez Thibaut de Beaufroy : c'est comme cela qu'il s'est procuré une épouse, et la chronique dit que le mariage n'est pas trop malheureux.

— Ainsi donc, c'est un parti pris. Je suis décidé à tenter cette expérience. Mais, Méry, je compte sur toi; prête-moi assistance dans ce cas-ci, et tu t'en trouveras bien. Cherche d'abord dans notre troupe trois ou quatre soldats bien dévoués; et sans leur découvrir notre but, prépare-les à rendre un service important à un de leurs chefs.

Le joyeux page fit un signe d'assentiment et s'éloigna, en se disant en lui-même. — Il y en aura un plus habile et plus pressé qu'eux.

Dans le même moment, ou à peu près, le petit conciliabule se tenait à la chaumière de la Croix-Rousse. Aux personnages que nos lecteurs connaissent, s'en était adjoint un nouveau, Pavollas.

— Fais taire ta douleur, Nadab, disait l'Amer, et prends une résolution digne d'un grand cœur. La vieille condamnation lancée par Jéhovah sur la tête de l'apostat qui l'abandonne pour les faux dieux, n'est point encore annulée. Tu sais bien que la parole divine subsiste éternellement. Fidèles enfants d'Israël, nous avons conservé nos droits sur les peuples condamnés. Que crains-tu ?

— Des liens étroits m'unissent à lui, Ooliab. Mon cœur l'aima avec tendresse; je mis en lui toutes mes complai-

sances; il était mon orgueil et ma joie : crois-tu que l'âme humaine renonce si facilement à ses affections ?

— Et peut-être cette faiblesse est-elle la punition de la vaine complaisance que tu mis en ce nourrisson. Tu te disais : — Je suis fier de ce jeune cèdre; il brillera un jour sur les hauteurs du Liban; les oiseaux du ciel s'abriteront dans ses branches, et les hommes reposeront sous son ombre. — Et le Seigneur s'est fâché contre toi, à cause de l'enflure de ton cœur; et il a juré dans sa colère de te punir de ta présomption. Ecoute ce que dit le prophète Nahum : *Le Seigneur est jaloux, le Seigneur se venge; il se venge et il se livre à son courroux* (1). Ne doute point que ta vanité n'ait déplu à ses yeux infiniment purs.

— J'ai péché! j'ai péché! répéta Miriaz en se frappant la poitrine. J'ai cru arroser un lis qui ferait ma gloire, et je n'ai élevé qu'un chardon, qui me déchire la main. J'ai bâti une maison sur le sable, et les eaux l'ont minée par la base. *Je reconnais, Seigneur, que tes jugements sont l'équité même, et que tu as eu raison de m'humilier* (2). Oh! comment expierai-je ma faute? Quelle rançon exiges-tu pour ma folie?

— Elle est toute marquée, Nadab. L'ange qui indiqua à Abraham le bélier pris par ses cornes, te montre une victime prise dans des filets plus honteux. L'enfant que tu avais gagné à la loi sainte s'est laissé séduire par les charmes d'une étrangère; il a préféré la fille d'un idolâtre au service d'Adonaï. N'est-ce pas là le vil bélier pris par les cornes que tu dois immoler à la gloire de Dieu outragé? Ah! sans doute le temps n'est plus où la vindicte pouvait publiquement s'exercer parmi nous, où Phinéès tuait devant tout le peuple l'impudique Zambri, où Achan était lapidé par tout Israël et Agag même percé de la main de Samuël. Hélas! proscrits des hommes, et

(1) Nah., I, 2.
(2) Ps. CXVIII.

éprouvés de Dieu, nous n'avons plus de tribunaux ni de juges; mais notre conscience nous reste : ce tribunal infaillible, ce juge assuré, qui ne prononce que d'après la loi de Dieu même. Hésites-tu ?

Le vieillard, la tête appuyée sur son sein, semblait livré à une grande perplexité. Le fanatisme surexcité par les conseils de l'Amer, luttait en lui avec des sentiments plus doux. Ses vêtements déchirés, sa mine flétrie, ses cheveux souillés et en désordre, offraient l'image de la plus profonde désolation. A la fin, ouvrant des yeux où étincelait un feu sauvage, signe de l'égarement :

— Que l'Eternel accomplisse ses décrets ! murmura-t-il d'une voix sourde et éteinte par les larmes. Mes frères, je vous le livre ; faites de lui ce qui est écrit dans la loi : *qu'il meure de mort !*

— Amen ! répondit Ooliab. Qu'il meure de mort !

— Amen ! amen ! répétèrent Sidrach et Deborah : oui, qu'il meure de mort, et que son sang nous rende Adonaï propice ! O Elohim ! Dieu de nos pères, laisse-toi toucher de la misère de tes enfants !

— L'arrêt est juste, Nadab, reprit l'Amer, après un moment de silence solennel. Mais c'est à toi à l'exécuter. Mets de côté ici les réclamations de la nature; ne faiblis pas dans l'accomplissement de la loi. Abraham ne commit à personne le soin d'immoler son fils. Cet infidèle t'est cher, comme Isaac l'était au père des croyants ; mais Isaac était innocent et celui-ci est coupable : pourrais-tu balancer ? Et s'il te répugne de plonger la pointe d'un poignard dans ce sein criminel, il y a d'autres moyens d'exécuter la sentence. Approche, Pavollas, et montre-nous tes ressources.

Pavollas s'était tenu jusque-là silencieux et comme étranger à ce qui se passait. A cette interpellation il se rapprocha du groupe :

— J'en ai trois, dit-il, en exhibant trois petits paquets. Leur

efficacité est différente, mais assurée. Par l'un, on éprouve des convulsions douloureuses et prolongées; on peut en mourir, mais cela n'est pas sûr. C'est la contraction au plus haut degré. Oh! que j'ai souffert de l'effet de cette poudre! La seconde tue, mais lentement; le malade languit un mois, deux mois, six mois, selon la force de son tempérament. Seulement il y a ceci de bizarre que ce sont les faibles qui résistent le plus longtemps, et les forts qui succombent le plus vite. Honneur à Loborgne, qui a inventé ce... remède! Le troisième donne la mort immédiatement; fort ou faible, on succombe en une heure, en moins parfois. Choisissez.

Mis en demeure de se prononcer, Nadab regarda, d'un œil hébèté, ces trois poudres qu'on venait d'étaler devant lui et hésitait.

— Toutefois, reprit l'Amer, que l'instrument du supplice soit choisi; mais qu'on attende à l'appliquer, que le coupable se soit déclaré. Un bruit court que le Tartare n'est converti que pour la forme. Il serait injuste de frapper l'idolâtre avant qu'il ait courbé les genoux devant l'idole.

— La sagesse a parlé par ta bouche, Ooliab, dit alors Miriaz, subitement ranimé par une lueur d'espérance. Oui, oui, mon cœur s'est toujours bercé de cette pensée : Saphiz obéit à un caprice d'une heure, à l'influence de ce Pontife, à un instinct d'amour; mais il n'est pas convaincu, il n'a pas abjuré à fond la loi de Moïse. C'est cette vierge, c'est ce front de seize ans qui a séduit son bon cœur; c'est un instant de vertige qui passera, je l'espère. Serait-il possible que les germes que j'ai déposés n'eussent pas jeté de racines plus profondes?

— Tout homme est faible devant les charmes d'une femme, Nadab; surtout quand ces charmes semblent relevés par la vertu. Vois Salomon, le plus sage des mortels, perdre tout à coup la raison dans les filets de l'amour profane. Qui eût osé prédire une pareille chute à un si grand homme, à un privilégié de Dieu? En tout cas, il n'y a qu'un remède, tu le sais,

fuir, mettre une distance considérable entre le feu et la paille.

— Sans doute. Mais qui pouvait prévoir cela? Quand je quittais la Tartarie, j'étais loin de soupçonner ce qui devait arriver. Je ne voulais qu'affermir cet enfant dans la foi du vrai Dieu, en lui montrant les stupides égarements de l'idolâtrie. Je me proposais aussi de lui mettre sous les yeux les débris de mon peuple, de lui faire voir jusqu'où la cruauté des nfidèles l'a réduit et de l'intéresser en votre faveur. Je rêvais (oh! quels songes bénis... mais irréalisables) que, touché de votre misère, il vous offrirait un asile dans ses états; qu'il y rétablirait notre temple, notre culte; qu'il y ferait revivre les splendeurs de Jérusalem. Quel bonheur, alors, quelle joie pour mes vieux ans! Avec quels transports de volupté pure je vous aurais conduits, vous tous, chers proscrits, sur ces terres hospitalières et lointaines! Et voilà que tout s'évanouit, que tout m'échappe... même celui sur qui je fondais de si douces espérances!... Un obstacle, un seul obstacle s'est trouvé sur ma voie et a tout détruit!

— On l'écartera, dit l'Amer à voix basse. Ces proscrits dont tu parles ne sont pas encore sans puissance. L'Eternel peut se servir du sarment sec, en guise de verge, pour fouetter ceux qu'il hait. On l'écartera, ton obstacle.

— O Jéhovah! s'écria la vieille Déborah, dont ces derniers mots avaient frappé l'oreille, veille sur le lis de Jéricho et sur la rose de Saron! Ne permets pas que l'orage fauche la jeune vierge dans sa fleur!

— Et si elle a le malheur d'être née dans l'infidélité, continua Sidrach, ne la repousse pas pour autant. Ta Providence sait se faire des élus, même au sein des nations idolâtres. Ainsi Ruth, la fille de Moab, trouva grâce à ses yeux. Ainsi Rahab, la généreuse fille de Jéricho, mérita d'entrer dans ton peuple.

— Oui, Maître du ciel et de la terre, éclaire-la, pour la récompenser du bien qu'elle a fait à tes fils proscrits. Que ses au-

mânes, comme celles de Tobie, montent jusqu'au trône de ta miséricorde!

— Sauve-la, comme Sara, des piéges du démon, des tentations dangereuses pour la vertu. C'est ce que nous demandons, en élevant vers toi nos yeux noyés de larmes et nos mains flétries.

Ces touchantes exclamations ne parurent pas faire grande impression sur les deux bandits. Ils prirent Nadab à part, et conversèrent assez longtemps avec lui. Engagés depuis longtemps dans la voie du crime, ils ne revêtaient la livrée du *pauvre* que pour mieux satisfaire leur avidité. Sans convictions, sans foi religieuse, ils étaient prêts à servir toutes les causes, s'ils y trouvaient quelque profit. On a vu plus haut que l'un d'entre eux avait promis à de Varey d'enlever Iréna. La récompense devait être grande. D'autre part, il s'agissait de tirer parti du fanatisme du vieux Nadab et de faire d'une pierre deux coups.

— On l'écartera, reprit l'Amer, quand ils furent les trois hors de la chaumière. Enlève, disent nos Livres Saints, enlève la pierre du sentier de l'aveugle. Une pierre d'achoppement se rencontre sur la voie de ton élève; il va s'y heurter, parce que la passion lui a jeté un voile sur les yeux : n'est-ce point le cas d'éloigner cette pierre?

— Que Jéhovah bénisse la main généreuse qui rendra ce service! s'écria Nadab, en levant les yeux au ciel.

— Cette main, la voilà, dit l'Amer en montrant Pavollas. Il n'est pas d'entreprise qui fasse reculer cet homme de bien.

— Est-il des nôtres? A-t-il la gloire d'appartenir au peuple d'Israël?

— Réponds, mon frère, et ne rougis point de tout dire. Tu te trouves devant un homme généreux, qui sait venir au secours de ses frères. Demande au couple de vieillards qui vit dans cette chaumière, et ils te diront que Nadab, fils de Misaël, fils de Jéthro, fils d'Amasa, de la tribu de Lévi, a assuré

leur existence pour toujours. Ai-je eu tort, Nadab, de révéler tes bienfaits?

— Prends pitié de moi, Dieu de Jacob, dit Miriaz, en élevant encore les bras, si je verse dans le sein de mes frères l'or conquis sur les infidèles. Je te remercie de m'avoir procuré le moyen de sécher quelques larmes. N'abandonnas-tu pas les vases d'or et d'argent des Egyptiens à ton peuple choisi? Et en cela tu fus sage. C'est pour le juste, et non pour le méchant; c'est pour l'adorateur du vrai Dieu, et non pour le vil serviteur des idoles, que tu as créé la terre et la mer et tout ce qu'elles contiennent. Parle donc, toi, et réponds à ma question : es-tu ou n'es-tu pas du peuple d'Israël?

— Le malheur me fit naître hors de la race d'Abraham, répondit Pavollas; car Adonaï n'a pas choisi tous les hommes pour en faire partie. Mais, tout jeune encore, je fus vendu par ma mère à un Israélite, qui m'a circoncis et nommé Samgar.

— Un nom béni, symbole du courage et de la force, murmura Nadab.

— Ah! le courage! ah! la force! la nature me les avait donnés. Mais l'infortune brise l'homme tout entier; elle l'abat, elle le tue.

— Elle le relève, dit vivement Miriaz; elle le grandit, elle le fait vivre. Bénis l'adversité, ô mon frère! car elle est un grand don de Dieu. C'est par elle que l'homme est éprouvé et rendu digne de récompense. Vois Job sur son fumier; vois David détrôné par son fils; vois notre peuple lui-même, flagellé et châtié tant de fois par la main paternelle d'Elohim... Continue.

— Que dirai-je? Comment entrer dans ce labyrinthe de douleurs et de misères? Qu'il me suffise de te dire que la pauvreté n'a point de rigueurs, ni le mépris d'amertumes, ni l'exil de duretés, ni l'abandon de tristesses que je n'aie subies. Mon existence est un calice amer, où la gorgée de la veille n'ôte

rien à l'âcreté de celle du lendemain. Somme toute, ayant perdu mes parents adoptifs, je me jetai dans le métier de la guerre.

— Loue le Seigneur, dit ici Ooliab; car ton bras a eu la gloire d'abattre beaucoup d'infidèles. Je t'ai vu à l'œuvre, et je te rendrai justice. Jesbaam, le fort de David, ne l'eût peut-être point disputé avec toi.

— Ne me flatte pas, Ooliab. L'homme n'est qu'un roseau courbé par le vent; il n'a de force que celle que le Seigneur lui prête. Si j'ai acquis un peu de gloire sur les champs de bataille, je la renvoie à Adonaï. Puissé-je n'avoir jamais versé que du sang infidèle! Mais, tu le sais, j'ai un chagrin au cœur, et comme un ver rongeur qui trouble souvent mon repos. Que le Dieu du Sinaï ne me redemande point tout le sang que j'ai répandu!

On eût dit qu'un soupir étouffait sa voix rauque, comme si un remords eût soudain pris place en son âme.

— Rassure-toi, mon frère, reprit l'Amer; le roi prophète a demandé grâce pour toi, quand il a dit : *Oublie les fautes de ma jeunesse et pardonne-moi mes ignorances*. Tu ne savais point, ce jour là, sur qui tombaient tes coups. Ne pleure pas; Jéhovah t'a pardonné. L'acharnement que mettait Réchab, fils de Jémini, à t'attaquer, exigeait que tu te défendisses; et si ta valeur fut plus habile que la sienne, il n'a pu s'en prendre qu'à lui. Il est vrai qu'il ne savait point à qui il s'adressait. Vous ignoriez l'un et l'autre que vous eussiez affaire à un fils d'Israël.

— La pauvreté est une loi bien dure. Je jure par Adonaï que si j'avais eu un moyen honnête de gagner ma vie, je n'eusse jamais songé à sortir de mon humeur pacifique. Que le Maître s'en souvienne au jour de ses justices!

— Et il s'en souviendra, dit Miriaz. C'est à l'intention qu'il regarde, et non à l'acte extérieur. Tiens, mon frère, reçois cet argent et ces bijoux, et cherche un repos à ta vieillesse.

Je voudrais avoir plus à te donner ; mais mes ressources s'épuisent. J'ai dû répandre bien des secours dans le sein de nos frères malheureux. Ces pierres ont du prix; tâche de les vendre cher aux infidèles; ne crains pas de les tromper : tu sais quels droits nous avons sur eux. Leurs filles courent après la vanité; profite de ce penchant et prends-les dans leurs filets. Mais à ces dons je mets une condition : tu écarteras, comme dit notre frère Ooliab, la pierre d'achoppement contre laquelle ce jeune insensé est près de se heurter. Me le promets-tu ?

Pavollas ôtant ici sa cape et levant solennellement la main vers le ciel, prononça ce serment :

— Je jure par les cinq livres de la loi, par les patriarches et les prophètes, par le nom sacré d'Adonaï, que j'écarterai par la douceur ou par la violence, par le fer ou par le feu, par l'acier ou par le poison, la nouvelle Dalilah qui se trouve sur le chemin du nouveau Samson. Vierge idolâtre, tes charmes, la douceur de ta voix, le souvenir même de tes bienfaits ne feront point faiblir mon bras... Je le jure encore une fois par les cimes vénérées du Sinaï et de l'Horeb.

On dit que le bandit tremblait, en formulant ce cruel serment : car la douce image d'Iréna avait passé devant ses yeux. On ajoute qu'ils se partagèrent entre eux les poudres homicides, et qu'ils déterminèrent à voix basse l'usage qui en serait fait.

XLIV.

AB UTROQUE PROCEDIT.

Cependant le dix-huit de mai, à l'ouverture de la deuxième session du concile, le Pape annonça la prochaine arrivée des ambassadeurs grecs; ils avaient quitté Rome et marchaient vers Lyon. L'enthousiasme fut universel; on allait enfin voir se consommer un des plus grands actes qui eussent signalé l'existence de l'Eglise. Bonaventure, témoin de l'effet que cette nouvelle produisait sur les Pères, profita de l'occasion pour prendre la parole. Il choisit pour texte ces paroles d'Isaïe : — *Lève-toi, monte sur un lieu élevé, tourne les yeux vers l'Orient, rassemble et réunis tous tes enfants.* — Son discours entier répondit à la majesté de ce début; il s'éleva à une telle hauteur d'éloquence que l'assemblée en éprouva un véritable transport. Des larmes de joie mouillaient tous les yeux. Pierre de Tarentaise qui ouvrit la troisième session, traita le même sujet : lui aussi avait emprunté son texte à Isaïe : — *Levez vos yeux et regardez autour de vous : tous ceux que vous voyez ici sont venus pour vous. Vos fils viendront vous joindre de bien loin et de toute part.* — La fête de saint Jean-Baptiste étant venue peu après, fut célébrée avec une pompe extraordinaire. Le Pape lui-même officia; une allégresse extrême remplissait tous les cœurs; jamais la ville de Lyon n'avait éprouvé un tel tressaillement (1).

Mais ne nous lassons pas de le dire, personne ne prenait

(1) Voir les divers historiens de Lyon.

une part plus intime à ces heureux événements qu'Iréna. Sa candide piété triomphait des triomphes de l'Eglise, se réjouissait des conquêtes de sa mère. Elle avait soin d'aller souvent apprendre de frère Hilarius ce qui se passait dans l'intérieur du concile, les règlements qui s'y prenaient pour le bien général et pour la réformation des mœurs. Elle suivait tout ce mouvement avec un esprit dévot et un cœur soumis : acceptant d'avance et avec bonheur tout ce qui devait sortir de ces graves délibérations pour passer en lois. Le bon frère ne lui laissait rien ignorer de ce qui pouvait transpirer jusqu'à lui : car souvent les diverses commissions travaillaient en secret. Surtout la chère petite s'intéressait à tout ce que disait et faisait l'illustre solitaire, de qui elle attendait la décision du ciel. Les détails qu'on lui donnait sur cette vie si mortifiée, si perdue en Dieu, la touchaient singulièrement. Elle avait enfin obtenu qu'il voulût bien l'entendre un moment. Absorbé à cette heure par le travail du concile, et notamment par une dissertation sur le schisme grec, l'évêque d'Albano avait fixé le huit juillet pour le jour d'audience ; et l'âme d'Iréna palpitait, en comptant les jours, les heures qui la séparaient encore de ce moment décisif. Quelques efforts qu'elle fît pour écarter de son esprit toutes les images profanes, elle n'en venait pas toujours à bout, d'autant moins que la question même de son mariage devenait une question de conscience. En dehors, ou au-dessus des affections naturelles, se posait cette autre question : — Comment pourrai-je le mieux accomplir la volonté de Dieu ? Dans laquelle de ces trois suppositions atteindrai-je plus sûrement le but que je me propose : la conversion de mon père ? — Car c'était là tout pour elle : arracher de cette pauvre âme le trait qui la déchirait. Il n'était rien que la pieuse enfant ne fût prête à vouloir, à accepter pour cela.

Le soir même de la fête de saint Jean-Baptiste, la nouvelle se répandit que les ambassadeurs grecs arrivaient. Toute la ville de

Lyon s'émut. Le Pape ordonna aussitôt qu'on les reçût avec les plus grands honneurs; tous les prélats du concile; les camériers du Pontife avec toute sa maison; le vice-chancelier; tous les notaires, et toutes les *familles* des cardinaux allèrent au-devant d'eux. La cité ne voulut point non plus rester en arrière; le corps de la ville, les seigneurs, les bourgeois et les principaux marchands, les corps de métiers et une foule immense de menu peuple se portèrent à la rencontre des Grecs. La réception fut magnifique; on les conduisit en grande pompe jusqu'au palais de Grégoire, qui les reçut dans la grande salle du chapitre, debout, environné de tous les cardinaux et de plusieurs prélats, et leur donna le baiser de paix. Ces députés étaient Germain, ancien patriarche de Constantinople; Théophane, métropolitain de Nicée; l'historien Georges Acropolite; Berreothe et le chancelier Veccas. Enchantés d'un si bel accueil, ils déposèrent leurs hommages aux pieds du Pontife, en lui exprimant le regret de ne pouvoir lui offrir les présents qu'ils lui destinaient et qu'une tempête avait engloutis dans l'Adriatique. Puis ils présentèrent les lettres scellées en or, de l'empereur Michel Paléologue et de son fils Andronic, et celles de trente-huit évêques métropolitains. Enfin ils ajoutèrent qu'ils venaient pour montrer, en leur nom et au nom de leurs coreligionaires, leur obéissance à l'Eglise et le désir de s'unir par les liens d'une même foi.

Oui, glorieuse cité de Lyon, un frémissement de bonheur courut ce jour-là dans votre sein. La Providence faisait de vous le théâtre d'une de ses plus douces merveilles; vous étiez l'arche d'alliance, où deux fractions du monde croyant allaient se réunir; vous étiez la tente de Jacob, où Israël et Esaü allaient se donner le baiser de paix; vous étiez le trait d'union qui rapprochait ce qui avait été jusque-là séparé; le ciel et la terre avaient les yeux fixés sur vous; vos anges protecteurs, les saints martyrs et pontifes gardiens de votre foi, étendaient sur vous leurs ailes et applaudissaient au spectacle dont vous

étiez témoin. En cette heure solennelle, vous ne vous souveniez plus de vos discordes civiles ; vos enfants ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme pour jouir et triompher ; tous les intérêts privés se taisaient devant cet intérêt général, universel ; il n'y avait plus qu'un souffle, qu'une aspiration dans toutes les poitrines, qu'une prière sur tous les livres, qu'un vœu dans tous les cœurs. Oui, vous fûtes grande, ce jour-là, plus grande que jamais; ô Rome des Gaules ! la Rome d'Italie, votre aînée et votre mère dans la foi, dut vous porter envie : car le ciel ne lui a jamais accordé la faveur dont il vous honora.

Et pourtant un cœur, droit et honnête d'ailleurs, restait à l'écart et résistait à cet entraînement général : Pierre de Ville boudait tristement, pendant que tout le monde se livrait à la joie. En vain sa fille l'engageait à se mêler au corps de la ville pour aller au-devant des Grecs ; en vain elle lui racontait fidèlement tout ce que frère Hilarius lui communiquait des travaux du concile ; il restait insensible à ces douces exhortations, n'y répondait rien ou répondait par des paroles de mauvaise humeur.

– Le pourpoint violet est de reste, fillette ; tu peux en faire une cotte à quelque pauvre femme ou une jaquette à un Rétréci. Le corps de la ville est tué dans l'œuf. Ces imbéciles se réjouissent de la sentence du Pape, sans songer, sans voir qu'elle est pour eux un arrêt de mort. Si le conseil est condamné, ne fût-ce qu'à un sou, c'est qu'il a tort ; s'il a eu tort, il ne peut plus avoir raison : car la ligne qu'il a suivie est la seule qu'il puisse suivre ; il doit être ce qu'il a été, faire ce qu'il a fait, ou disparaître. Et ne va pas croire que j'en veuille au Pontife : à Dieu ne plaise ! je suis catholique, apostolique, romain, autant que qui ce soit, et les décisions du chef de l'Eglise seront toujours sacrées pour moi. Mais c'est à ces perfides conseillers que je m'en prends ; c'est à ces méchants et à ces idiots qui rient et applaudissent, quand on leur présente la corde pour les pendre. C'est surtout à ce Varey, l'auteur de tout le mal, le

serpent infernal dans cette affaire-ci, le suppôt de Satan, le fascinateur qui a tout gâté, tout perdu.... C'est sa langue d'aspic qui a bavé sur la question... c'est son venin de basilic qui s'est infiltré dans les oreilles de ces hommes simples et faibles... c'est son haleine empestée qui a donné le vertige à tous ces cerveaux sans consistance. C'est... Mais il a tué mon fils! Un homme qui peut égorger le fils de son ami, est bien dans le cas d'étrangler la bonne foi et la justice. Un assassin ne doit reculer devant aucun forfait... Celui qui s'est rougi de sang, peut se noircir de malice...

Tels étaient à peu près les termes dans lesquels ce pauvre homme finissait toujours par exhaler sa mauvaise humeur. Etait-ce la douleur d'avoir perdu son fils, ou le chagrin de voir le corps de la ville condamné, qui jouait le principal rôle dans sa misanthropique tristesse : c'est ce qu'il ne serait pas facile de décider. Nous croyons plutôt que ces deux griefs n'en faisaient qu'un. Malheureusement ils se réunissaient sur le même sujet : de Varey était cause du double mal : de Varey avait tout fait : en sorte que s'il eût été possible que le père oubliâ la mort de son fils, le municipal ne pouvait digérer son échec.

Notre intention n'est point de suivre en détail les opérations du concile de Lyon, 14e œcuménique, que chacun peut lire dans l'histoire. Mais il est impossible de ne pas mentionner ce qui se passa le 29 juin de cette année 1274. C'était le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul; en quatre jours, les explications avaient eu lieu; Bonaventure avait lu son mémoire (depuis longtemps il travaillait à la réconciliation des deux Eglises); les ambassadeurs grecs avaient accepté la formule catholique. Le Saint-Père célébra solennellement la Messe; la cathédrale était comble; toutes les cloches de la ville sonnaient à la volée. Les Grecs étaient assis sur des siéges d'honneur; tous les prélats portaient les insignes de leurs charges. L'épître et l'évangile furent chantés en latin; Bonaventure monta en chaire et prononça un magnifique discours qui toucha l'auditoire. Après

quoi le symbole fut chanté en latin, entonné par les quinze cardinaux et continué par les chanoines de la métropole. Ensuite le même symbole fut chanté solennellement en grec par le patriarche Germain, avec tous les archevêques grecs de Calabre, et deux pénitenciers du Pape, l'un dominicain, l'autre franciscain, qui savaient le grec. Tous ensemble répétèrent trois fois l'article du Saint-Esprit *qui procède du Père et du Fils*, en témoignage de foi au dogme catholique, objet de la division entre les deux Eglises. Le symbole fini, les ambassadeurs et les autres grecs entonnèrent un cantique à l'honneur du souverain Pontife, dont le schisme Photien rejetait l'autorité; et ils se tinrent debout près de l'autel jusqu'à la fin de la Messe.

A la session suivante, les ambassadeurs grecs furent placés à la droite du Pape, après les cardinaux; et, en face de lui, les députés tartares. Ainsi toute la terre était représentée; car les tartares dominaient alors dans toute l'Asie, y compris la Chine et la Corée. On lut les lettres de Michel Paléologue, de son fils Andronic associé à l'empire et celles des évêques grecs. La lettre de l'empereur donnait à Grégoire le titre de premier et souverain Pontife, de Pape œcuménique et de Père commun de tous les chrétiens. Elle renfermait la profession de foi que lui avait envoyé, sept ans auparavant, Clément IV, et ajoutait : — Nous reconnaissons cette foi pour vraie, sainte, catholique et orthodoxe; nous la recevons et confessons de cœur et de bouche, comme l'enseigne l'Eglise romaine, et nous promettons de la garder inviolablement, sans jamais nous en départir. Nous reconnaissons la primauté de l'Eglise romaine, comme elle est exprimée dans ce texte. — On lut ensuite les lettres des métropolitains parlant en leur nom et au nom de leurs suffragants; ils tenaient à peu près le même langage. Cette lecture finie, Georges Acropolite, grand logothète, représentant l'empereur, prononça le serment suivant : — J'abjure le schisme pour mon maître et pour moi; je crois de cœur

et je professe de bouche la foi catholique, orthodoxe et romaine qu'on vient de lire; je promets de la suivre toujours, sans m'en écarter jamais. Je reconnais la primauté de l'Eglise de Rome et l'obéissance qui lui est due; je confirme le tout par mon serment sur l'âme de mon seigneur et la mienne.

Alors le saint pape Grégoire X entonna le *Te Deum*, qu'il entendit chanter debout et sans mitre, en répandant des larmes de joie. S'étant ensuite assis, il prononça un discours sur le bonheur et l'allégresse de ce grand jour. Le patriarche Germain et l'archevêque Théophane descendirent dans l'assemblée pour s'y joindre tandis qu'on chanta le symbole en latin; le Pape l'avait entonné, toujours nu-tête. Ils le chantèrent à leur tour en grec, et l'on répéta deux fois l'article du Saint-Esprit *procédant du Père et du Fils*. Le Pape reprit la parole au sujet des tartares qui étaient debout vis-à-vis de la tribune, aux pieds des patriarches. On lut leurs lettres, sur lesquelles le Pape prononça quelques mots (1).

Grand jour, répétons-le, spectacle solennel, unique dans les fastes de l'Eglise. Hélas ! pourquoi faut-il que les suites en aient si peu duré ! Mais le prince qui avait paru renverser ainsi le mur de séparation, n'obéissait qu'à la politique, et non à la conscience. Il avait besoin de la chrétienté de l'Occident, pour résister au torrent barbare qui le menaçait; son cœur n'était pas droit, ses intentions n'étaient pas pures : la réconciliation ne dura pas, parce qu'elle n'était pas sincère.

Autres étaient les sentiments de Saphiz et de la plupart de ses compagnons. L'aspect de cette illustre assemblée, des pompes catholiques, de la majesté du Pontife avaient plus vivement encore impressionné leurs âmes naïves et cherchant la vérité. Cette circonstance acheva de fixer les hésitations de

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, liv. 75. C'est en souvenir de cet événement que l'église cathédrale de Lyon a le singulier privilége d'avoir deux crucifix sur son maître-autel.

quelques-uns d'entre eux; ils virent clairement que la vraie religion était bien celle-là, qui déployait tant de profondeur dans sa foi, tant de force dans sa doctrine, tant de pureté dans sa morale, tant de magnificence dans son culte, tant de dignité dans ses pontifes. Saphiz surtout était dans une sorte de ravissement. Outre le bonheur qu'il éprouvait à participer lui-même aux bienfaits de la vérité, le spectacle de la réunion des Grecs ouvrait comme un vaste horizon à sa foi naissante. Déjà il voyait l'immense peuple tartare conquis à la croix de Jésus-Christ; il se figurait lui-même jouant devant un autre concile le rôle que le grand-logothète Acropolite venait de remplir, et son âme ardente tressaillait dans toutes ses fibres. Des larmes d'émotion mouillèrent ses joues pendant toute la durée de cette imposante cérémonie; il écoutait, il aspirait en quelque sorte par tous les sens, les paroles de cette profession de foi, les sons de ces deux langues inconnues, dont il devinait la signification. Chacun remarqua l'expression de sa physionomie, ses larmes, sa contenance modeste et recueillie. Le bruit s'en répandit bientôt en ville; Saphiz devint l'objet de l'attention générale; on semblait oublier le concile lui-même pour ne plus voir que cet intéressant étranger, si soudainement, si miraculeusement appelé à la vérité. Son affection pour Iréna était connue; ce fut un thème d'inépuisables entretiens. Les uns applaudissaient, les autres désapprouvaient. — Ce serait une magnifique carrière ouverte devant elle, disaient les premiers. — Il serait peu prudent de s'aventurer ainsi dans l'inconnu, disaient les autres. — La conversion de ce jeune prince semble si sincère ! — Il est si facile à un oriental de jouer la comédie ! — Ce serait si doux de travailler à la conversion d'un grand peuple ! — Ce serait si dur d'être livrée à un méchant barbare ! — Elle est si vertueuse et si douce ! — On perdrait tant à ne plus l'avoir ici !

On pense bien que quelque écho de ces bruits populaires revenait à Iréna. La barrière derrière laquelle elle s'enfermait

n'était pas tellement sévère qu'elle pût entièrement rester étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Ce qu'on disait de Saphiz surtout l'intéressait à un haut degré. Quelle était, dans cette vive sympathie, la part de la foi, quelle était celle de la nature, elle ne le savait pas, elle ne voulait point le savoir. Il est des questions délicates qu'une conscience timorée doit s'épargner. Mais des larmes d'émotion coulèrent aussi de ses yeux, quand elle apprit que le jeune néophyte avait mouillé de ses pleurs le pavé de la cathédrale.

XLV.

CINQ A PARTE.

Tant que le vieux Miriaz avait pu espérer que la volonté de se convertir n'était chez son maître qu'une impression passagère, il n'osait reposer sa pensée sur l'exécution du projet qu'on lui avait suggéré. Une lutte terrible s'était établie en lui. On le voyait tantôt assis dans un coin, abattu, pâle, œil baissé, mains croisées, dans l'attitude d'un homme qu'une mer d'amertume remplit. Tantôt on le voyait errer dans les rues de la ville, la barbe négligée, la chevelure hérissée, les vêtements en désordre, et portant sur sa physionomie cet air d'égarement qui est le propre de l'idiot ou de l'homme dont le chagrin trouble la raison. Son costume oriental le faisait aisément reconnaître, par les différences mêmes qui le distinguaient des autres. La curiosité publique s'attacha aussitôt à ce bizarre personnage; et une fois éveillée, elle ne tarda pas à remarquer ses relations avec les rares juifs qui s'étaient hasardés à rentrer dans Lyon, malgré l'édit de bannissement : tristes débris, qui ne parvenaient à obtenir le droit de vivre qu'à force d'obscurité et de misères. Ce premier fait mit bientôt sur la trace d'un autre : quelques vieillards, en observant plus attentivement ses traits, crurent les reconnaître; ce n'était pas, affirmaient-ils, la première fois qu'ils avaient vu cette longue, maigre et sévère figure, si énergique dans son expression, si accentuée dans ses lignes. — Il pourrait bien, disait l'un, n'être tartare que de costume. — Un Tartare, disait l'autre, ne connaîtrait pas si bien notre langue, nos places, nos ma-

gasins et nos rues. — Le type des fils maudits d'Israël, reprenait un troisième, est passablement empreint sur cette grande figure. — Bref, chacun parlait du vieillard, chacun observait ses pas, épiait ses démarches ; et malgré son état de vertige, il ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il était l'objet de l'attention publique.

Mais hélas ! que lui importaient ces coups d'œil curieux ou méchants, ces chuchotements, ces traits satiriques, ces injures mêmes décochées à son adresse ? Quand on porte au cœur une plaie profonde, qu'importe une piqûre d'ortie ou une égratignure d'épine ? Chaque jour, chaque heure diminuait ses espérances et élargissait sa blessure. Saphiz est gagné, définitivement gagné, à la cause du Galiléen; la pompe de cette religion idolâtrique a séduit son imagination, il y a été pris, comme un oiseau à la glu; le jour de son abjuration est fixé. Dès lors la vie a perdu tout son prix pour Miriaz; après un tel coup, il ne peut plus rester attaché au service d'un apostat ; il ne saurait retourner en Tartarie pour y être témoin continuel d'un spectacle qui ferait son supplice, pour voir le Dieu de Nazareth adoré, prêché, évangélisé par celui même qu'il a pris tant de peine à élever dans la haine du blasphémateur crucifié par ses pères. Mais où aller? où porter ses pas ? La terre entière est pour lui un désert, ou un séjour plein de périls; de quelque côté qu'il jette les yeux, la honte, la proscription, le mépris, l'indigence l'attendent. Ah ! s'il avait encore la force de la jeunesse, il s'en irait, le sac aux reins, mendiant son pain, revoir les ruines de sa chère Jérusalem; s'y faire un nid, comme les reptiles; y verser toutes les larmes de ses yeux ; s'y épuiser de douleur et y mourir les lèvres collées sur cee débris vénérés. Mais à soixante-dix ans, un tel projet serait une folie.

Et puis la nature combat, l'affection réclame : il a beau faire, il ne saurait se déprendre du vif attachement qu'il porte à ce jeune homme. Quelquefois pour concilier ces mouvements

contradictoires, il projette de rester au service de Saphiz, de retourner avec lui en Tartarie (on lui en fait l'offre, et il sait qu'elle est sincère), de travailler ensuite à détruire ces croyances idolâtriques, et de ramener l'enfant égaré à la foi qu'il a abandonnée. — Qui sait, se disait-il dans ses amers soliloques, quelles racines la doctrine du Nazaréen a jetées dans son âme? Elles ne sauraient y être bien profondes. Saphiz a plus d'imagination que de jugement, plus de cœur que d'intelligence. La pompe étalée sous ses yeux l'a séduit; ces cérémonies imposantes l'ont fasciné; une fois soustrait à leur influence, il cessera d'en subir le charme; il redeviendra ce qu'il fut jusqu'ici, un élève souple et docile, un fidèle disciple de Moïse. De plus, quelles difficultés ne rencontrera-t-il pas pour propager sa nouvelle croyance? Dans son zèle inexpérimenté, il se persuade peut-être qu'il n'y a qu'à nommer son crucifié pour le faire reconnaître et adorer. En quoi il se trompe étrangement. Quand l'expérience lui aura démontré l'inutilité de ses efforts, alors, je l'espère, oui, je l'espère, le découragement le saisira; retombant sur lui-même, il aura peur de son isolement et reviendra s'appuyer sur celui qui fut le soutien de sa jeunesse. Oh! si Jéhovah m'accordait cette consolation, avec quelle joie ma vieillesse descendrait au tombeau!

C'est ainsi qu'il cherche à se faire illusion. Mais il lui est difficile de se bercer longtemps de ces espérances, quand il voit les apprêts se faire pour le jour de l'abjuration. Le Pape traitait les ambassadeurs tartares avec une bienveillance toute particulière; son âme dévorée du zèle de la gloire de Dieu, voyait luire dans la conversion de trois d'entre eux l'espérance que cette grande nation ferait un jour partie de la famille chrétienne. L'Eglise grecque réconciliée, l'Asie convertie, quelle magnifique perspective pour un Pontife! Et sa joie était d'autant plus vive, son espoir d'autant mieux fondé que la conviction de ces trois néophytes était éclairée et profonde, et que le zèle de la propagation de la foi les remplissait déjà.

L'événement faisait grand bruit dans la ville; tous les yeux étaient fixés sur les ambassadeurs tartares. Pierre de Ville lui-même si indifférent, au moins en apparence, aux opérations du concile, prenait un vif intérêt à Saphiz et à ses deux compagnons. Disons-le : après avoir longtemps hésité entre ses trois gendres *possibles*, pesé les raisons qui militaient pour chacun d'eux, il avait fini par se rattacher au neveu du Grand-Khan des Tartares. D'abord il s'était imaginé que c'était là que se portaient les préférences de sa fille : il l'avait vue verser des larmes en entendant parler du jeune converti. Et bien qu'il ne doutât pas que le zèle de la gloire de Dieu ne fût la première source de ces marques de sensibilité, il avait cependant peine à se persuader que l'affection n'y eût pas aussi sa part. Ensuite, dans son chagrin boudeur, il s'était mis en tête de quitter sa patrie, où il lui semblait ne pouvoir plus vivre avec honneur.

— Le monde est large, se disait-il à lui-même, et Dieu est partout. Si l on s'imagine que je tiens à mourir où je suis né, on se trompe fort. Je m'arracherais de cette terre ingrate comme une plante sans racines. Ma fille est mon seul bien, mon unique trésor ; or, là où est notre trésor, là est aussi notre cœur, a dit la Sagesse éternelle. Que ma petite Iréna s'avise donc (et vraiment je le souhaite) de devenir la petite-fille deGengis-Khan par alliance, la femme d'un princetartare, la future reine d'un grand empire : eh bien ! j'y consens, j'y donne les mains, et je pars, et je me fais Tartare avec elle. Aussi bien je ne puis plus guère vivre ici. J'ai tant pris à cœur les intérêts de cette ville, que l'échec qu'elle vient de recevoir me retombe dessus tout entier. Voir le rêve de mon père et le mien renversés, mes espérances à vau-l'eau, nos libertés enchaînées au bon plaisir des chapitres : c'est bien dur, et je ne sais si je pourrais supporter ce spectacle. Non, la tristesse me rongerait; je mourrais de chagrin avant l'heure. D'autre part, si ma fille épouse de la Mure, elle est perdue

pour moi. Le roi va se remarier; on emmènera Iréna à la cour, et on en fera une dame d'honneur de la reine; elle sera lancée dans ce tourbillon, qui lui déplaira d'abord, je le sais, puis la captivera ensuite et finira par me ravir son cœur. Ne serai-je pas alors le plus à plaindre des hommes? Que si elle préfère de Varey (et il se pourrait que le désir de me sauver, comme elle dit, la portât de ce côté-là) mon embarras sera plus grand encore : je la verrai unie à une famille que je déteste, au fils du meurtrier de mon Irénée, de celui qui a perpétuellement combattu mes plans et a fini par en triompher. Il me faudra donc rompre avec ma chère enfant, ou me trouver toujours en face de celui qu'un double motif me rend insupportable, exécrable : cela me sera-t-il possible? Puis-je vivre seul? Puis-je vivre avec un mortel ennemi? Puis-je voir sans cesse couler le sang de mon fils? Non, non : que cette pauvre petite préfère donc le jeune Tartare; c'est mon vœu le plus cher, c'est le conseil que je lui donne, et que je lui donnerai certainement ecs jours-ci : car on dit que le concile va finir, et son vœu expirera. Nous pourrons alors parler librement, et il faudra bien qu'elle se prononce. Oh! puisse-t-elle se laisser séduire par l'espérance d'un vaste prosélytisme! Oh! puisse-t-elle préférer cette terre lointaine à son ingrate patrie! Pour moi j'aime cent fois mieux aller là, y vivre libre et tranquille, que de traîner ici une existence désormais sans charmes.

On voit que Pierre de Ville ne soupçonnait rien des sinistres complots dont son Iréna était l'objet. De la Mure, de plus en plus épris de la jeune fille, de plus en plus convaincu de la ferme volonté de son rival d'atteindre le but de ses vœux, comme aussi de l'intérêt toujours croissant que le tartare Saphiz paraissait inspirer à l'innocente vierge : de la Mure, dis-je, s'affermissait aussi dans son projet d'enlèvement. Il avait d'abord songé à l'exécuter, du moment qu'il l'avait conçu : puis un fond de délicatesse l'en empêcha; il songea que la jeune fille

étant liée par un vœu jusqu'à la fin du concile, il serait peu convenable de mettre sa conscience dans l'embarras. — La piété lui montant la tête, se disait-il, elle serait dans le cas de refuser absolument de se prononcer. Ces petites brebis si timides pour tout ce qui regarde l'ordre de la nature, sont indomptables en tout ce qui tient à l'ordre de la grâce. A coup sûr, ce serait le moyen d'étouffer l'affection qu'elle me porte, et de m'aliéner peut-être son cœur à jamais. Le concile finit dans quelques jours : attendons. — C'était aussi l'avis du page Méry, qui ne cessait pourtant de dire d'un air railleur : — J'ai idée que quelque autre plus habile l'enlèvera. — Mais Godefroi n'attachait aucune importance à cette saillie : s'imaginant que le page voulait parler de Saphiz, et se promettant bien de prendre les devants sur lui.

Quant à de Varey, il n'avait pas l'œil moins ouvert, ni l'esprit moins attentif que son rival. La tournure qu'avaient prise les démêlés de la ville ne lui laissait plus d'espoir de gagner de Ville par des moyens pacifiques. Il avait remarqué, comme tout le monde, la misanthropie de Pierre, sa bouderie chagrine, le soin qu'il mettait à eviter toutes relations au dehors. — Impossible, songeait-il, de compter maintenant sur une réconciliation. Ce caractère aigri va s'enfermer dans sa haine, et nul n'aura le pouvoir de l'en faire sortir. Cette décision du Pape lui est d'autant plus lourde qu'elle contrarie tous ses plans et qu'elle est accueillie par tous avec joie. S'il avait du moins la consolation de voir son mécontentement partagé par quelqu'un ! Mais non : chacun jouit, chacun applaudit... excepté moi, pourtant : car je vais me trouver seul à maudire cette fatale sentence, qui est dans le cas de me priver de mon bonheur. De grand cœur voudrais-je que le Pape eût jugé autrement, que mon père ne s'en fût pas mêlé. Maintenant comment sortir de là ? Comment guérir cette autre blessure, non moins profonde que la première ? A supposer que de Ville puisse oublier la mort de son fils, comment pardonnera-t-il son échec

municipal ? Et s'il finissait par prendre son parti de la sentence qui détruit ses projets civiques, l'image d'Irénée ne se dresserait-elle pas devant lui ? Je suis vraiment bien malheureux. De quoi mon père se mêlait-il aussi ? Ne pouvait-il pas s'occuper de ses affaires, et laisser là celles des autres ? Enfin... Mais nous y pourvoirons. Nous avons deux rivaux... redoutables, dit-on, qui ont des chances, de grandes chances... Au plus habile, donc ! au plus hardi ! et surtout au plus pressé !

L'impétueux jeune homme n'était point disposé à attendre. Il savait, lui aussi, que le concile allait finir ; les raisons de délicatesse ne lui étaient pas plus étrangères qu'à Godefroi de la Mure ; mais la passion parlait plus haut que la conscience, et la crainte d'être devancé le faisait passer sur toute autre considération. Toutes les heures, toutes les minutes, lui paraissaient longues ; il était inquiet comme un homme qui a quelque part un dépôt et ne le croit point en sûreté. Son parti était donc pris de faire le plus tôt possible enlever Iréna. Pour cela il comptait sur Pavollas. Il savait que ce féroce bandit ne reculait devant rien. L'Amer avait aussi promis son concours. La récompense promise était belle, capable de tenter la cupidité ; et l'avidité avec laquelle ces deux misérables l'avaient acceptée prouvait bien que la *cape* du vaudois et les souliers fendus n'étaient chez eux que de vains symboles, qui ne supposaient point l'amour de la pauvreté. Robert les avait vus d'ailleurs prendre une part si ardente à la guerre civile et procéder si habilement au pillage, qu'il ne pouvait voir en eux que des êtres dégradés par les instincts pervers, pareils, dans l'espèce humaine, à ces oiseaux de proie, toujours attirés par le bruit des batailles et prêts à se jeter sur les cadavres, de quelque nature qu'ils soient et à quelque parti qu'ils appartiennent.

Il noua donc des relations plus étroites avec nos deux vaudois, malgré la répugnance qu'il y éprouvait. Non seulement le titre de *Pauvres de Lyon* rendait ces personnages odieux et suspects à la religieuse population lyonnaise ; mais la férocité

bien connue de Pavollas, ses formes repoussantes, ses traits hideux inspiraient une sorte de terreur. C'était même à ce sentiment qu'on devait attribuer la tolérance dont on usait à son égard : car bien certainement personne, pas même un homme d'armes, n'eût osé mettre la main sur ce redoutable bandit. Après les événements d'Ecully et de Couzon, il avait cependant dû disparaître : mais il n'avait fallu rien moins qu'une escouade de soldats pour l'obliger à sortir de la ville. Et encore n'était-il pas sûr qu'il eût réellement quitté Lyon pour plus d'un jour, d'une heure, peut-être; puisque plusieurs citoyens affirmèrent l'avoir revu dans la nuit suivante, arrêtant un bourgeois dans une rue écartée, afin d'obtenir de lui de quoi manger. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne tarda pas à reparaître : ne montrant toutefois que rarement et à la dérobée sa terrible figure. Ce qui achevait de le rendre odieux c'est que l'on savait que se battant en apparence pour les chapitres qui l'avaient soudoyé, il s'était cependant tourné parfois du côté du peuple, notamment dans l'affaire d'Ecully, où l'on prétendait l'avoir vu lancer la torche qui mit le feu à l'église de ce malheureux village.

L'asile, ou plutôt l'antre où il habitait, était digne de lui. Il avait pratiqué lui-même une caverne sous une des montagnes qui entourent la ville, et s'y retirait pendant la nuit. Assez souvent des amis (si un tel homme pouvait avoir des amis). venaient l'y trouver en grand secret. Les habitants les moins éloignés de ce repaire remarquaient ces allées et ces venues de personnages suspects, et n'osaient trop s'aventurer à en scruter le mystère. Cependant on savait que c'étaient pour la plupart des *souliers fendus*; mais restait à savoir s'il fallait voir là dedans de véritables enfants de Valdo, ou des *soudarts*, des bandits revêtant ce costume pour se déguiser.

Robert de Varey lui-même n'osait approcher de cette redoutable demeure, sans prendre un vêtement étranger. Habituellement c'était la robe du frère de la Passion qui le cachait aux

regards des curieux. Comme Pavollas avait eu ou paru avoir des attaques de *contraction*, les âmes charitables supposaient que quelque confrère lui portait des consolations ou des secours. Quelques-uns moins indulgents murmuraient que ce pourrait bien être quelque vaudois, ou quelque pillard usant de ce déguisement pour mieux cacher ses desseins. Il y en avait même qui allaient jusqu'à soutenir qu'ils avaient reconnu la taille et la tournure du trop célèbre Loborgne ou Leborgne, que les manuscrits du temps signalent comme un des chefs des soldats soudoyés pour la défense des chapitres. Robert avait connaissance de ces suppositions peu bienveillantes pour lui ; mais rien ne pouvait retenir l'impétuosité de sa passion.

En entrant donc dans cet asile souterrain, il fut quelque peu surpris de n'y trouver personne. La lanterne qu'il venait d'extraire de dessous son vêtement lui laissa voir la nudité des parois du rocher, d'où l'eau suintait de tous côtés. Seulement des armes étaient appendues çà et là : piques, lances, arbalètes, masses d'armes, épées, etc., toutes évidemment enlevées dans les combats, ou peut-être volées aux étals des marchands. Chose plus singulière ! il reconnut un casque de son père : preuve que Pavollas profitait autant de ses amis que de ses ennemis. Mais si Varey ne voyait personne, un sourd ronflement lui apprit bientôt que l'antre n'était pas vide. S'approchant du point d'où ce bruit partait, il vit le bandit couché dans une excavation du rocher, qui le dissimulait entièrement aux regards. Il paraissait absorbé dans un profond sommeil. Et néanmoins des paroles décousues s'échappaient de ses lèvres ; Robert prêta l'oreille et entendit :

— Œuvre de Satan, qui brûle les doigts... Ame damnée, qui voyage sur la terre et travaille... Guerre à la force, respect à la faiblesse... Bats-toi avec les démons, mais non avec les anges... Souviens-toi que Jacob eut la cuisse séchée pour avoir tenu tête à un habitant du ciel... Déracine les chênes, mais ménage les fleurs... Point de paix pour l'impie, a dit le Sei-

gneur ; son âme est comme une mer toujours en ébullition : rien ne saurait la calmer... Anathème ! anathème ! Bénédiction ! bénédiction !... Flammes de soufre !... mer de poix !... lacs de douleur !... qui vous a mesurés, qui vous mesure, qui vous mesurera ?... O incommensurables profondeurs !... O abîmes sans fond et sans bord !...

Et sans doute le rêve auquel ces mots se rattachaient, remuait profondément cette nature sauvage ; car sa poitrine se soulevait comme sous la pression d'un poids douloureux, ses traits se contractaient, et de grosses gouttes de sueur découlaient dans sa barbe touffue. Quelques symptômes même du mal des rétrécis se manifestaient déjà dans ses membres, soit qu'il eût réellement quelque atteinte de cette étrange maladie, soit réminiscence du rôle qu'il avait joué. Bientôt Robert le vit se lever, promener de tous côtés un œil ouvert, un seul (l'autre restait fermé), agiter ses bras, rire d'une manière qui faisait mal à voir, puis marcher, puis s'arrêter, puis donner enfin tous les signes d'un homme que la folie ou le délire égare. En réalité, le jeune homme avait peur ; il prit même des précautions pour que ce poing athlétique ne tombât pas sur lui : car un seul coup eût suffi à l'assommer. Mais au moment où il allait sortir, le visionnaire heurta une aspérité de rocher, tomba à terre et s'éveilla.

Pavollas vit alors la fauve lueur qui éclairait sa caverne, et ce fut à son tour d'être frappé de stupeur.

XLVI.

LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE.

Cette nuit même, à cette heure peut-être, notre héroïne eut un songe. Il lui sembla être transportée sur une haute montagne, d'où la vue s'étendait fort au loin. Une vaste plaine s'étalait d'un côté : des prairies en fleurs, des champs fertiles, des collines riantes, une rivière au cours paisible, des forêts couronnées de verdure, tout ce qui fait le charme et la beauté de la nature y réjouissait et éblouissait les yeux. Au milieu de la rivière, dans une île enchantée, s'élevait un splendide palais, embelli de tout ce que l'art peut imaginer. De frais bosquets l'entouraient ; de grandes allées d'arbres y conduisaient ; quatre tours colossales se dressaient aux quatre angles, et semblaient vouloir faire planer l'idée de la force sur les images du plaisir. Il sembla à la jeune fille que des nymphes parées de la manière la plus séduisante, et aux manières les plus gracieuses, l'invitaient à entrer comme chez elle : lui disant que ce palais était le sien, que toute cette contrée lui appartenait, qu'elles-mêmes étaient ses humbles servantes, et que le prince, son époux, allait venir au-devant d'elle. En effet peu après un char magnifique apparut, sur lequel était assis un jeune homme à la figure douce et martiale, à l'air majestueux, au port royal et vêtu avec une richesse tout orientale. Il portait sur sa tête une couronne enrichie de diamants, et en tenait une autre à sa main, aussi belle et aussi brillante que la sienne. A la vue de celle qu'il nommait du titre d'épouse, il descendit de son char, lui baisa la main, lui mit la couronne sur le front, la fit

monter dans son char et se plaça à côté d'elle. Aussitôt des symphonies se firent entendre; les airs étaient remplis des sons les plus mélodieux, produits par des musiciens invisibles; les oiseaux, les fleurs, les arbres, les flots même de la rivière semblaient prendre part au concert; je ne sais quelles douces senteurs embaumaient l'atmosphère; on eût dit que tous les parfums de l'Orient s'étaient donné rendez-vous dans ce magique séjour. Pendant ce temps-là le char volait, emporté par huit coursiers rapides et blancs comme la neige; et l'on arrivait au palais, au milieu d'une multitude innombrable de peuple, acclamant sa nouvelle reine. Les cris de joie, les battements de mains exprimaient le plaisir de la foule. Sur quoi la jeune souveraine entrait dans la royale demeure, où le luxe le plus éblouissant s'alliait au meilleur goût, et où l'existence semblait ne pouvoir être tissue que d'or et de soie.

Mais soudain le tableau changea. Par un de ces coups de baguette qui restent la propriété des rêves, la jeune fille se trouva reportée au sommet de la même montagne. La plaine avait pris un autre aspect. Au lieu des prés fleuris, des ondoyantes moissons, des forêts toujours vertes, des collines chargées de fruits, ce n'étaient plus qu'une plage aride et désolée, hérissée de ronces, entourée de rochers nus, et couverte en partie par une eau fangeuse et croupissante, où remuaient une quantité de hideux reptiles. Pas un objet qui offrît quelque attrait; tout repoussait la vue, tout choquait les sens; d'affreuses odeurs blessaient l'odorat, pendant que des cris rauques et assourdissants déchiraient les oreilles. Et il fallait traverser cet horrible désert! Une puissance irrésistible poussait la vierge à travers ces ronces et ces épines, ces mares et ces rochers. Dire ce qu'elle souffrit, comme ses pieds et ses mains étaient déchirés, ses vêtements lacérés, serait chose superflue. Elle devait encore gravir un rocher âpre et nu, taillé à pic, où toutes les pierres étaient saillantes et aiguës, pendant qu'un soleil de plomb l'accablait de ses ardeurs. Elle arriva pourtant au som-

met : il lui semblait que la même puissance qui l'avait forcée à se mettre en route, la soutenait dans ce pénible chemin et la ranimait, quand elle était prête à défaillir.

Parvenue sur la cime du rocher, elle vit un homme venir à elle, grave et majestueux, beau d'une beauté particulière, resplendissant d'un éclat tempéré, et sur la physionomie duquel une placide et douce sérénité n'effaçait point les traces de la souffrance. Il s'arrêta bientôt; et la vierge, comme subjuguée par sa majesté, tomba à ses pieds. Ce fut alors qu'en baissant les yeux elle se vit entourée de haires, de cilices, de disciplines, de chaînes de fer et d'autres instruments inventés par l'esprit de pénitence. L'inconnu prit ensuite la parole :

— Ma fille, je suis ton Dieu; celui qui a souffert la mort pour toi; celui que ton cœur aime, mais trop peu encore; celui qui désire être ton époux, que tu dois chercher et préférer à tout, si tu veux être heureuse en ce monde-ci et en l'autre. Je t'ai fait parcourir les deux voies qui peuvent s'offrir à une âme sur la terre : c'est à toi de choisir. Tu te trouves maintenant à l'entrée de ces deux chemins : l'un est fleuri et agréable à la nature, qui se laisse facilement éprendre à ses charmes; l'autre est rude et repoussant pour les sens, qui se laissent aisément épouvanter par le sacrifice. Mais le premier mène à la mort, et le second à la vie. Tu es libre : choisis.

Comme le Sauveur achevait ces mots, que la vierge écoutait soumise et tremblante, un cri perçant se fit entendre. Un homme, un voyageur égaré, se tenait sur le bord du rocher, prêt à tomber dans le précipice. La jeune fille, émue, se précipite de ce côté-là pour le retenir. Déjà le malheureux, pris de vertige, avait perdu pied et roulait dans l'abîme. La vierge poussa une exclamation : — Jésus! sauvez-nous! nous périssons! — Il arriva alors, toujours par la mystérieuse puissance des rêves, que cet infortuné se trouva retenu, suspendu sur le précipice, et se débattant dans les convulsions du désespoir. Et

ce qui le retenait c'était la main même d'Iréna, à l'aide de la corde et de la chaîne de fer qui gisaient là, tout-à-l'heure, à côté d'elle. Mais quels efforts ne devait-elle pas faire pour supporter le fardeau qui l'entraînait !

Ce fut dans les angoisses de ce travail surhumain qu'elle s'éveilla. Elle réfléchit longtemps à la signification de ce rêve étrange.

XLVII.

LE PLAN DE L'UN.

Pavollas finit par reconnaître, ou du moins par deviner, le personnage qui se présentait chez lui. Celui-ci, du reste, baissa la partie de son vêtement qui cachait sa figure, puis la releva bientôt : sans doute parce qu'il voulait simplement se montrer au bandit, et rester inconnu à ceux que le hasard pourrait amener là.

— C'est moi, Pavollas, et tu sais pourquoi je viens. Mais d'abord, j'ai peine à te reconnaître sous ce nouveau costume. As-tu donc renoncé à la doctrine de Pierre Valdo?

— Cela n'est pas difficile. Les plantes sans racines s'arrachent aisément. Les souliers fendus peuvent avoir leur utilité dans l'occasion. Mais il est bon, dans ce monde-ci, d'avoir un habit de rechange; on peut ainsi servir plusieurs maîtres, sans trop se compromettre.

— Comme tu as fait dans toutes nos émeutes : prenant tantôt parti pour les chapitres, tantôt contre eux; ce qui a pu te procurer quelque profit, peut-être, mais t'a certainement rendu odieux à tous. Tu ris? Il paraît que tu fais assez bon marché de la haine publique.

— Elle fait aussi bon marché de moi. Je ne sais qui en redoit à l'autre. Persécuté dans mes parents, proscrit dès le berceau, j'ai dû sucer la haine avec le lait. Aussi la haine ne m'a-t-elle pas fait défaut; nous avons grandi ensemble; nous mourrons ensemble. Avez-vous vu quelquefois deux arbres nés à côté l'un de l'autre, qui se trouvent rapprochés en croissant

et s'unissent tellement qu'ils ne forment plus qu'un? C'est l'histoire de la haine et de moi. Elle est ma vie et ma mort tout à la fois. Mon vieux maître, Ooliab, en pourrait dire plus long que moi là-dessus.

— Quel est cet Ooliab? Voilà un nom qui m'a terriblement l'air juif.

— Aussi l'est-il. On peut vous le dire sans crainte, à vous, qui ne nous trahirez pas : l'Amer et moi appartenons au peuple de Dieu.

— Vrai?

— Vrai comme la loi fut dictée sur le Sinaï, et comme nos pères adorèrent le veau d'or. Dites-moi, après cela, si nous pouvons aimer la ville qui nous expulsa. J'avais cinq ans quand l'édit de proscription m'atteignit. Que le vieux Miriaz jette encore ses plaintes aux quatre vents du ciel! Si le commencement de sa carrière fut triste, le milieu et la fin ne lui ont guère ressemblé : il couche sur la pourpre et voit l'or affluer dans ses doigts. De quoi se plaint-il? Et moi!...

— Parles-tu de ce vieux serviteur du prince tartare? Serait-il juif aussi?

— Comme vous êtes chrétien. Mille mots acerbes sortent de sa bouche tous les jours; et pourtant il habite au sein des grandeurs; il est honoré, servi, comme Salomon autrefois. Ah! qu'il vienne dans le repaire de bêtes fauves qu'habite Pavollas, et il apprendra à se taire!

— Prends courage. Ton existence changera aussi de couleur. Tu n'es pas encore assez vieux pour ne pouvoir plus jouir. Bien des années s'écouleront encore pour toi dans l'aisance et la tranquillité. Si tu es fidèle à exécuter ta promesse, tu sais la récompense qui t'attend. Hésites-tu?

Le bandit baissa la tête et ne répondit rien.

— Hésites-tu? reprit Robert; recules-tu? Te repentirais-tu d'avoir engagé ta parole?

— Il n'est point dans mes habitudes de reculer, répondit en-

fin Pavollas. Le sanglier ne se lance jamais en vain; il faut qu'il fasse sa trouée. Je tiendrai ma parole.

— Mais d'abord, qu'était-ce que ces phrases incohérentes que tu débitais dans ton sommeil? Je t'avoue que tu m'effrayais; ta figure était terrible, avec un de ses yeux ouverts, son froncement de sourcils et ses affreuses grimaces. Et puis tes gestes et tes grands pas...

— Ai-je fait des gestes? ai-je marché? dit le scélérat d'un air surpris.

— Eh! tu oublies donc que tu t'es relevé, meurtri, à dix pas de l'endroit où tu t'étais couché?

— C'est possible. Ceux qui disent que l'homme s'appartient, mentent: l'homme ne s'appartient pas.

— Pendant la nuit il s'échappe à lui-même: tu as raison. Mais la nuit ne fait que reproduire les impressions du jour. Dis-moi donc ce que pouvait signifier ce trouble de tout ton être, et à qui s'adressaient ces apostrophes et ces imprécations? Tu parlais d'*abîmes*, de *mer de poix*, de *lacs de soufre*. Tu parlais aussi d'*ange* et de *fleur*... Voyons! quel est cet ange et quelle est cette fleur? Je gage que c'est d'Iréna qu'il s'agissait.

— Le jour emporte les rêves de la nuit comme la nuit efface les pensées du jour, répondit le soudart d'un air rêveur. Il y a dans l'âme humaine un double fond, et l'un n'a rien de commun avec l'autre. Je ne sais ce que j'ai pu dire; mais le sommeil du pauvre est rarement paisible. Attendez, cependant... Oui, je m'en souviens... comme d'un songe: je l'enlevais, c'est vrai; je l'enlevais, elle, je l'enlevais.

— Et avec effort, à ce qu'il paraît: car tu suais sang et eau. J'espère que l'opération te coûtera moins de jour que de nuit.

— Si mes souvenirs ne sont pas tout à fait effacés, on me la disputait. Un ange et un démon luttaient contre moi, et c'était trop. De là les efforts que j'étais obligé de faire. Oui,

la sueur a dû couler sur mon corps... Et on me l'arrachait, on me l'enlevait. Quand je me suis éveillé, le démon et moi nous étions vaincus dans la lutte : l'ange emportait son butin vers le ciel.

— C'est bizarre, ton rêve. Sans doute, c'était une réminiscence de ce que je t'ai dit hier. Le démon, c'était de la Mure ; et l'ange, c'était le beau tartare. Car j'ai deux rivaux, Pavollas ; il ne faut pas l'oublier. Et tous les deux sont redoutables, fort redoutables ; si je ne prends mon avance, je serai dupe de l'un ou de l'autre. Lequel des deux a le plus de chances, à ton avis ?

— Qu'en sais-je ? Elle pleure quand on parle de l'un, elle rit quand on parle de l'autre : c'est drôle, mais c'est comme ela. Ce souvenir et ces larmes ont sans doute leur signification : mais quelle est-elle ? C'est ce que ma sagesse ne saurait deviner.

— D'après ton rêve, ce seraient les larmes qui l'emporteraient, c'est-à-dire le tartare. Et c'est aussi ma pensée. On dit qu'il lui a fait et lui fait tous les jours de magnifiques cadeaux : étoffes précieuses, diamants, perles, vases d'or et d'argent. On assure même qu'il lui a envoyé une couronne de fiancée, de la plus merveilleuse beauté. Je sais, d'autre part, que de Ville a de fréquents rapports avec lui ; et que, dégoûté de ses échecs à propos des affaires de la ville, le pauvre municipal sourit à la pensée de quitter le pays pour la Tartarie. As-tu quelques renseignements là-dessus ?

— Ce que vous dites est exact. Les cadeaux pleuvent chez la jeune fille. Plus beau l'un, plus beau l'autre. Elle les regarde, ou ne les regarde pas ; elle sourit, ou ne sourit pas ; elle pleure même, ou ne pleure pas ; mais aucune parole ne sort de sa bouche.

— Son vœu la lie, et je la sais assez délicate pour le respecter jusqu'au bout. Cela nous donne encore un peu de large. A moins que l'idée de l'enlever...

— Pas le tartare, pas le tartare, dit Pavollas; non, ce sauvage n'est pas capable d'un pareil dessein. Il laisse cela aux civilisés.

Le bandit lança à son interlocuteur un coup d'œil ironique, auquel celui-ci n'eut pas l'air de faire attention.

— Et l'autre? reprit de Varey.

— L'autre, c'est différent. Il y a par là un page qu'il aurait bien fait de laisser partir avec le roi. On n'a pas de pires ennemis que certains amis.

— Que veux-tu dire? Ce Méry aurait-il commis quelque indiscrétion?

— Fort utile pour vous, si vous savez en profiter. Ce n'est pas une chose claire, franchement exprimée, mais...

— Mais?

— Mais c'est une chose probable, vraisemblable; un dessein entrevu; une pensée à demi-dévoilée. Enfin... le chevalier de la Mure ne songerait à rien moins qu'à faire enlever la belle par quatre archers. C'est pour cela qu'il est resté et a pris rang dans la troupe d'Imbert de Beaujeu.

Cette révélation troubla subitement Robert, et lui ôta un moment la parole et le sens.

— Je m'en doutais, reprit-il: un secret instinct m'avertissait que le coquin avait quelque intention cachée, en sacrifiant son poste d'écuyer pour jouer le rôle d'obscur soldat. Evidemment son orgueil ne se serait pas décidé à cette sorte de dégradation, si un motif puissant ne l'y eût engagé. Ah! il veut l'enlever? ah! il veut l'avoir? Eh bien! nous verrons. J'avais envie de traiter la chose plus ouvertement, d'aller droit à lui, et de lui dire : — Tu la veux, je la veux; nos droits sont égaux; mettons la question au bout de nos épées. Je te cite en champ clos : choisis le lieu, les témoins et les armes. — Oui, je songeais à cela, et Mechtilde m'y engageait fort. Peut-être, Pavollas, me l'aurais-tu conseillé aussi, toi qui aimes les moyens expéditifs.

— Les moyens les plus expéditifs ne sont pas toujours les meilleurs, chevalier de Varey. Un moyen ne vaut qu'autant qu'il atteint sa fin. Or, quel qu'eût été le vainqueur, jamais cette jeune fille n'eût consenti à accepter une main souillée de sang.

— Justement; c'est ce que j'ai pensé. Le tartare eût eu beau jeu, alors; au seul bruit d'une pareille rencontre, Iréna voilait sa face, nous lançait l'anathème à tous deux... non pas l'anathème (elle est trop douce pour cela); mais elle se détournait de nous, à jamais, pour toujours; et nous en aurions été pour nos frais. Nous la chassions au fond de l'Orient.

— On peut le croire, mais sans trop l'affirmer. Il y a dans le cœur de l'homme bien des mystères; il y en a beaucoup plus dans le cœur de la femme. Posez comme principe que les choses les plus contraires à la loi de Dieu ne sont pas toujours celles qui déplaisent le plus, à la femme, même pieuse; qu'il est certains crimes sur lesquels elle passe plus facilement que sur certaines peccadilles; qu'une verrue sur le nez la choque plus qu'un petit accroc dans les mœurs; qu'elle tient avant tout à ce qu'on dépose des hommages à ses pieds; qu'elle se réconcilie bien vite avec une action peu conforme à la morale, quand elle sait que cette action a été faite pour elle; qu'elle se croit digne de toutes sortes de sacrifices, et ne pense pas qu'il y en ait un trop grand pour la mériter, fût-ce celui du monde entier. Vous savez écrire, chevalier de Varey, par exception aux gens de votre classe; eh bien! marquez cela dans vos notes, et croyez que ce n'est que la vérité.

— Tu peux avoir raison, Pavollas. J'ai déjà été à même de faire des observations de ce genre. Mais peut-être faudrait-il faire une exception en faveur d'Iréna. Il est certain pour moi que son âme est d'une trempe particulière; je crois sa vertu plus éclairée, plus solide et plus sincère que celle de toute autre femme que je connaisse. Sois bien sûr même que si je n'en étais pas convaincu, j'attacherais moins de prix à l'avoir.

C'est justement parce qu'elle ne ressemble pas au commun des personnes de son sexe, que je suis prêt à tout sacrifier pour l'obtenir.

— Même la vie de votre rival. Eh bien! oui, je crois que si vous déposiez à ses pieds la tête du tartare ou de Godefroi de la Mure...

— Tais-toi! tais-toi! ne pousse pas les choses à ce point. C'est là une exagération déplacée.

— Elle s'en détournerait d'abord; c'est tout simple : une jeune fille n'aime pas le sang. Mais quand elle saurait que c'est pour elle que vous avez exposé votre vie, et que c'est l'ardeur de votre amour qui vous a fait passer sur les lois divines : oh! alors, son cœur fléchirait; et sans trop s'en rendre compte, elle serait terriblement fière et enchantée d'être mise à un si haut prix. Avez-vous ouï parler de Godesinde de Vergy? C'est comme cela que les choses se sont passées. Le vainqueur n'était point le préféré. Mais il avait risqué sa vie pour elle, et tué son rival : c'en fut assez. Il fut même fort étonné quand, au lieu de quelques douzaines de malédictions et d'anathèmes auxquels il s'attendait, on lui tendit une main qu'il n'attendait pas. Le mariage eut lieu peu après, et tout se passa pour le mieux. Je ne juge rien, je ne décide rien : je raconte. On a vu des choses plus extraordinaires que celles-là; mais celui qui se flatte de connaître un cœur de femme, ferait mieux, selon moi, de dire qu'il a fait un voyage dans la lune.

Il est à propos d'apprendre au lecteur que la perfide insinuation du juif vaudois n'était point de son fait. Elle lui avait été suggérée par une femme, sur les sourdes menées de laquelle nous n'avons pas eu le temps de nous étendre. Ténébreuse ouvrière d'iniquité, Mechtilde de Varey placée entre deux passions violentes, l'orgueil blessé et l'amour dédaigné, avait juré de tirer une double vengeance. En engageant les deux rivaux dans un duel, elle atteignait ou espérait atteindre ce but. Si Godefroi succombait, elle serait vengée de son dédain;

si c'était son frère, elle n'aurait pas la douleur de devenir la belle-sœur de celle que sa jalousie ne pouvait souffrir. Mais avant tout, elle se flattait que ce duel, réprouvé par les lois divines et même par l'opinion publique, depuis les sévères ordonnances du roi Louis, suffirait à faire manquer le mariage d'Iréna avec lequel que ce fût des deux prétendants; parce qu'une âme aussi timorée ne pourrait plus consentir à donner sa main à un homme souillé du sang de son prochain. Calcul infernal, mais digne du motif qui l'inspirait. Pour cela elle s'était adressée à Pavollas, ayant appris de son frère qu'il comptait faire de ce sauvage guerrier le ravisseur d'Iréna. Celui-ci n'eût pas mieux demandé que de se débarrasser ainsi de sa commission, car elle lui pesait : je ne sais quelle secrète répugnance s'attachait pour lui au rôle qu'on voulait lui faire jouer.

— Voilà ce que j'affirme : un voyage dans la lune, reprit-il. En tout cas ce serait, comme vous le dites, le moyen le plus expéditif. De la Mure une fois étendu à terre, la victoire était gagnée.

— Qu'en sais-tu? Le tartare restait encore; et c'est, tu en conviens toi-même, le plus redoutable de mes adversaires. Car les larmes qu'on verse sur lui attestent un sentiment plus profond que ce vague sourire que mon nom et celui de Godefroi peuvent exciter. Ne le penses-tu pas aussi?

— Oh! pour celui-là, répliqua le vaudois, il n'y a pas à s'en inquiéter. Son sort est décidé et son affaire est faite.

— Quel sourire sinistre! quel air sarcastique tu as! Serait-il, par hasard, déjà condamné à mort? Tu sembles parler de lui comme d'un homme de moins.

— A peu près. A moins que le vieux ne faiblisse... Mais non... Il y a là aussi un amour dédaigné, un orgueil blessé, un rival préféré, un... Je ne pense pas que le fidèle Nada perde tout à coup l'énergie de son caractère et le sentiment de sa douleur : non

— De qui parles-tu? Serait-ce de ce vieillard attaché au service de Saphiz? Chacun remarque le profond abattement de ses traits, sa marche égarée et le feu sauvage qui brille dans ses yeux. On le dit profondément triste de la conversion de son maître.

— L'absinthe qu'il boit est amère, reprit le bandit avec son satanique sourire. Reste à savoir s'il la boira jusqu'à la lie. Le zèle de la loi de Moïse le remplit encore. Hé! que n'a-t-il jeté de côté ses vieilles croyances et joui des biens que la fortune lui offrait? J'en sais qui auraient laissé bien tranquillement un jeune insensé passer de l'Horeb au Calvaire, et se seraient contentés de sacrifier au veau d'or. Mais les idées ne sont pas les mêmes chez tous; et, comme dit maître Ooliab, il ne faut disputer ni sur les sauces ni sur les cultes.

— Parle donc plus clairement, et réponds à ma question: ce vieillard méditerait-il de se défaire de son maître? Je n'ose penser que cela soit possible.

— Vous n'avez qu'un rival, répondit Pavollas, en attachant sur Varey son regard farouche. Je n'en dis pas plus, mais je l'affirme: vous n'avez qu'un rival, et c'est Godefroi de la Mure. Otez-le de votre chemin... et tout est fini.

— C'est plus facile à dire qu'à exécuter, camarade. Je vois bien que tu inclinerais pour le duel. C'était là aussi mon intention; mais les raisons que je t'ai données tout à l'heure m'ont retenu. De plus, je n'étais pas sûr du tout de triompher, tant s'en faut; de la Mure a l'habitude des armes que j'ai bien perdue, depuis que nos guerres civiles ont fait suspendre les tournois et les joutes. Toutes les chances seraient contre moi; tu n'en saurais disconvenir.

— On se fait aider, repartit le vaudois, en clignant de l'œil. Il y a encore sur la terre des âmes charitables qui ne refusen pas un service à qui en a besoin.

— Misérable! tu me tentes comme un suppôt de Satan. Quand tu te serais entendu avec Mechtilde, tu ne dirais pas

mieux. Cela veut dire que tu m'aurais servi de témoin, hein? et que, dans l'occasion, tu m'aurais volontiers prêté l'appui de ton épée ou de ta pique?

— Ou de ceci, repartit le farouche, en montrant son poing fermé. C'est une arme fort commode, qui n'a pas besoin du fourbisseur et qui peut faire son effet dans l'occasion. Il y en a des preuves.

Robert de Varey fit quelques tours dans la caverne, pour donner cours libre à ses réflexions. Tels étaient les ravages causés par la jalousie dans cette âme honnête d'ailleurs, qu'elle ne reculait plus devant la pensée du crime. Se retournant encore vers Pavollas :

— Au fond, tu as raison : c'était le chemin le plus court pour trancher le différend. Lyon se vante de n'être point dans le domaine du roi de France : les édits du roi Louis ne sauraient donc nous y atteindre. Eh bien! il est encore temps peut-être de recourir à cette ressource, et voici à quoi j'avise. Nous allons tenter l'enlèvement. S'il réussit, tout en est dit : tu sais où tu dois transporter la jeune fille; le temps et mes soins feront le reste. Si, par hasard, avant trois jours (c'est samedi que tu procéderas à l'opération : samedi seulement tout sera prêt), si, dis-je, auparavant, de la Mure tentait le coup, alors nous nous mettrions à sa poursuite, et nous l'atteindrions en quelque lieu qu'il se trouvât, fût-ce à la cour, fût-ce sous les yeux du roi Philippe lui-même, et il nous rendrait raison de sa conduite. Est-ce entendu? Puis-je compter sur toi?

Le bandit alla chercher dans un coin de son antre, un rouleau de parchemin usé où se lisaient des phrases hébraïques.

— C'est là dedans que mon père priait, dit-il; c'est là aussi qu'il m'apprit à lire les textes sacrés. Donc la main sur ce vieux compagnon de ma misère, je jure de vous tenir parole.

— Mais où la mettras-tu d'abord? dit Varey en promenant

es yeux autour de ce lugubre réduit. Car des Clarisses ici, . y a déjà loin; elle aura besoin de repos.

— On y a songé, répondit Pavollas. J'ai là trois ou quatre :attes sur lesquelles on la déchargera, et où elle pourra rendre un peu de repos, si cela lui convient. Assurément cela ie vaut pas les moelleux tapis qui forment sa couche chez son ère.

— Garde-toi de le croire. Je sais de science certaine qu'elle ouche souvent sur la dure, et qu'elle est ennemie de tout ce ue nous appelons les aises de la vie. Et ce qu'il y a de plus tonnant, c'est que cela ne lui ôte rien de sa merveilleuse eauté ni de l'amabilité de son caractère. On dit qu'elle s'assujétit à toutes ces rigueurs, afin d'obtenir la conversion de on père. Nous pourvoirons à cette conversion par un autre ıoyen; et de cette sorte elle pourra reprendre la vie comıune. Tu comprends, Pavollas, que Lutou finira par céder et e rapprocher de nous : il aime tant sa fille !

— Sans aucun doute. Il boudera d'abord, il fera la moue, jettera feu et flamme : car il est vif, très-vif. Mais, près, il se rendra raison de la situation; et voyant la chose ıite et sans remède, il comprendra que le plus court parti st d'accepter gaiement ce qu'on ne peut plus éviter ni déaire.

— Très-bien. Je suis enchanté que tu penses comme moi. amedi donc, quand elle sortira des matines des Clarisses elle n'y manque jamais le samedi) tiens-toi au coin de la ue. C'est à minuit, tout est désert, il n'y aura pas de lune : out favorisera ton coup de main. Mais surtout ménage sa ıiblesse; beaucoup, beaucoup d'attention, je t'en prie. Au out de la rue, tu trouveras un cheval sur lequel tu la plaeras et monteras toi-même. Mais pas de cris, oh ! pas de cris · àillonne-la tout doucement, très-doucement, très-doucement, ans lui faire de mal. Sais-tu que je tremble quand je vois tes oignets d'acier et tes bras d'Hercule? J'ai peur que tu ne

l'écrases entre ces tenailles, comme le vautour écrase un oisillon.

— C'est ce qui arriverait si je suivais vos conseils, sire de Varey. Je suis vif aussi, très-vif par nature. Et vous pensez bien que si cette poulette venait à crier, je ne pourrais m'empêcher de... Oui, vous avez raison : elle serait broyée comme un œuf de fauvette.

— Tu me fais trembler. Alors... peut-être vaut-il mieux n pas t'en mêler. Allons ! voilà que tu ris maintenant; tu t moques de mes craintes. Tu ne sais pas, Pavollas, combien l'amour est timide, soucieux, inquiet, ingénieux à se tourmenter. Sais-tu que, d'ici-là, je n'aurai pas un instant d tranquillité ? A tout moment je rêverai que tu ne me rapporte qu'un cadavre.

— Ce serait encore quelque chose. Vous l'auriez au moin morte, sinon vivante; et vous pourriez l'enterrer avec le honneurs dus à son rang. Et même...

— Tais-toi, misérable ; n'insulte pas ainsi à ma sollicitude Tâche de trouver un moyen de la tromper, de lui faire croir que tu la conduis... que sais-je, moi ? à l'hospice. Elle t connaît, elle t'a vu malade; elle te croira peut-être. Ne ri donc pas ! Pourquoi ris-tu ?

— Je ris de votre inexpérience, chevalier de Varey. Vou m'avez l'air d'un homme pris dans un filet, et qui s'embarrasse d'autant plus qu'il fait plus d'efforts pour en sortir. O voit que vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une difficulté ni un expédient. Eh bien ! apprenez donc que la jeun fille ne me croirait pas, si j'essayais de lui conter une fabl quelconque, et qu'il m'est impossible de lui fermer la bouche de la museler, comme on ferait à une bête fauve.

— Alors elle criera.

— Sans aucun doute. Nous la laisserons crier.

— Mais tout le quartier s'éveillera.

— Oui; mais ce ne sera pas à cause d'elle.

— Je ne te comprends pas. Te joues-tu de moi?

Le sauvage alla dans un coin de son antre, en rapporta une rompette, l'emboucha et en fit sortir un son tellement retenissant que Varey fut obligé de se boucher les oreilles. Puis la léposant paisiblement, il reprit :

— Voilà qui peut couvrir la voix d'une fauvette. Là-dessous a pauvre créature aura beau se débattre et invoquer tous les aints du paradis; je veux être pendu au premier gibet si on entend plus qu'un bruit de roseau dans la tempête.

— A la bonne heure. Mais toute la rue, mais toute la ville a se mettre sur pied. Tu causeras une rumeur, un mouvement qui fera manquer toute l'affaire.

— Ne le croyez pas. Ce fou d'Imbert de Beaujeu s'est déjà visé de jouer des tours de ce genre, et personne ne s'en est mu. Il est si fier d'être chargé de la garde d'un Pape et d'un oncile !

— Alors... si au lieu d'une trompette on en employait trois u quatre? J'ai deux valets qui s'entendent passablement sur cor de chasse : je pourrais te les adjoindre.

— Chose superflue, dangereuse peut-être. Ce serait dépasser but sans raison. On voit bien que l'expérience de la vie ous manque. Il faut ce qu'il faut, mais rien de plus.

— Eh bien ! tu as raison : je m'en rapporte à ta sagesse. ais comme tu l'entendras; et une fois la jeune fille ici, suis e point en point les instructions que je t'ai données. En attenant, prends ces cinq pièces d'or. Je compte sur toi. Adieu.

Robert se retira, pleinement rassuré sur le succès de son lan.

XLVIII.

LE PLAN DE L'AUTRE.

Il faut bien le dire : Robert de Varey n'était pas le seul à guetter l'innocente proie. Son rival, Godefroi de la Mure, méditait un projet semblable. Nous le trouvons en conférence avec un homme enveloppé d'un drap blanc qu'il a appelé au moment où il commençait à prêcher au coin d'une borne.

— As-tu appris quelque chose de nouveau sur le tartare ?

— Non, illustre écuyer. Il est en retraite maintenant avec ceux de ses gens qui se disposent à changer de religion comme lui. Je pense qu'il a toute autre chose à rouler dans sa tête que des histoires de mariage et d'amourettes.

— Ne t'y fie pas. Ces mécréants sont fort habiles dans l'art de dissimuler. Je ne serais pas surpris qu'au moment où l'on y songera le moins, il disparût en enlevant sa belle. Ces sauvages se croient tout permis.

— Comme les civilisés. Seulement une femme ne s'enlève pas tout à fait comme une plume. Il faut des instruments, des piéges tendus, des asiles prêts, des retraites, mille choses arrangées et concertées que ce prince n'a pas.

— Et qu'en sais-tu ? N'as-tu pas remarqué toi-même des rapports plus fréquents entre lui et de Ville ? Qui nous empèche alors de supposer qu'ils s'entendent entre eux ? Personne n'ignore que Lutou a pris la ville en dégoût ; il dit à qui veut l'entendre qu'il ne laissera point ses os à Lyon.

— C'est vrai. Et pourtant le danger n'est pas là. Saphi abîmé dans l'affaire de sa conversion...

— La crois-tu sincère ? dit vivement Godefroi. Ne serait-ce pas un jeu joué, afin de jeter de la poudre aux yeux du public ? Tu ne connais pas encore le naturel faux, dissimulé, hypocrite de ces orientaux.

— Ma fortune serait faite si je pouvais m'assurer de la vérité de cette assertion, répondit l'Amer. Je jetterais bien vite au sépulcre, où je l'ai pris, le linceul qui abrite si mal ma misère. Je sais quelqu'un à qui cette nouvelle causerait une terrible joie, et qui me la paierait au poids de l'or. Pauvre Nadab ! ta vieillesse descendrait joyeuse au tombeau, s'il était vrai... Mais non, non : cela n'est pas, et, encore une fois, le danger est ailleurs.

— Veux-tu parler de Robert de Varey ? On m'a prévenu qu'il a songé un moment à un enlèvement ; mais je sais qu'il n'y pense plus. Il m'est arrivé par-dessous main une lettre aussi courte que significative. Ecoute-la : « Le noble écuyer Godefroi de la Mure n'obtiendra la femme qu'il désire qu'à la pointe de l'épée. Qu'il se prépare à un champ clos ! » J'aurais attaché peu d'importance à cet avis, si je ne savais d'ailleurs que Varey a réellement parlé de me provoquer en duel. Quand il voudra, où il voudra, et avec quelles armes il voudra. Je lui laisse le choix. Seulement qu'il se hâte : parce que je ne veux pas rester, comme une grue, sur une jambe. Je suis prompt dans mes décisions et ardent à les exécuter. Sais-tu quelque chose de particulier là-dessus ?

— Je sais que le projet d'enlèvement est revenu sur l'eau, que les mesures sont arrêtées, les instruments prêts.

— Vrai ? dit Godefroi en pâlissant. Et quand ? Ce... misérable oserait-il bien me ravir ma fiancée ? Car enfin je puis l'appeler ainsi, d'après le langagé et les promesses de son père. Et Robert sait parfaitement où nous en sommes.

— Et c'est parce qu'il le sait qu'il agit. Le succès appartient ordinairement au plus habile et au plus pressé. Du reste, c'est à vous à voir.

— Je suis embarrassé, je l'avoue. D'après cette lettre qui me paraît venir de bonne source, mon intention était d'attendre cet insolent de pied ferme, et de lui faire payer cher son audace. Car je suis assuré d'avoir l'avantage sur lui qui depuis longtemps ne sait plus ce que c'est qu'une épée. Mais ce que tu dis me trouble et me déconcerte. Quel avis me donnerais-tu ?

— Le simple bon sens le dicte : s'assurer du principal, et négliger l'accessoire.

— C'est-à-dire, si je t'entends bien, enlever Iréna et laisser venir le reste. Je crois que tu as raison. Alors il me faut revenir à mon plan : masquer mes quatre soldats, et... Où crois-tu que l'exécution serait plus facile ?

— La jeune fille va tous les samedis aux matines de Sainte-Claire. L'office finit à une heure du matin. La nuit est sombre, le quartier désert, le moment propice : c'est l'opération la plus simple que l'on puisse imaginer. A propos, j'oubliais de vous remettre une lettre... que voici.

— Une lettre ? Et de qui la tiens-tu ?

— C'est une étrange cité que cette ville de Lyon : tout s'y fait autrement qu'ailleurs. Depuis que ce Pape et ses nombreux acolytes occupent, absorbent l'attention publique, toutes les têtes sont à l'envers. Je prèchais tranquillement sur mon thème habituel, la pauvreté, quand un jeune homme me glissa ce billet dans la main, avec prière de le porter à son adresse. Je dois l'avouer : une pièce de monnaie l'accompagna dans mes doigts. Que le Dieu des pauvres soit béni de venir ainsi en aide à son pauvre serviteur Job !

De la Mure ouvrit précipitamment la missive et la lut sans rien dire. Elle était plus longue que l'autre, et renfermait probablement des choses qui l'intéressaient vivement : car sa figure changea de couleur deux ou trois fois. La colère paraissait être en lui le sentiment dominant. L'auteur de cette lettre n'était autre que Mechtilde de Varey, décidée à satisfaire à

tout prix sa jalousie et son dépit amer. Godefroi lut et relut, mâcha et remâcha chaque mot, chaque syllabe : mais le poison entrait goutte à goutte dans ses veines. Il réfléchit ensuite longtemps, autant que son trouble lui permettait de réfléchir. Enfin il reprit la parole :

— Je ne sais d'où me viennent ces avis. Il y a là dedans un mélange de douceur et de cruauté, de vérité et de mensonge, qui me frappe. Cependant je ne puis y être indifférent. C'est un moyen qu'on me propose, un moyen qui répugne à mon honneur de chevalier...

— Ah ! l'honneur de chevalier ! repartit l'Amer, avec un sourire railleur. Son langage est bien inopportun dans des circonstances comme celle-ci. Quand on a tant fait que d'aller jusqu'où vous voilà, il est bon de lui faire la sourde oreille.

— Ne parle pas ainsi, misérable, ou je te fais expier ton insolence. Apprends que jamais un de la Mure ne saurait forfaire à l'honneur. Je ne m'écarterai pas de son sentier, dût-il m'en coûter la vie.

— La vie, je le crois; une femme, c'est autre chose. Tout homme peut sacrifier sa vie, et il faut bien que ce sacrifice soit facile, puisqu'un soudart le fait pour un écu, un marchand pour une aune d'étoffe, un voleur pour le moindre objet qui le tente. Mais immoler une passion, un goût, c'est chose plus difficile; là on se retrouve faible, impuissant, incapable d'effort. Il paraît qu'il est plus aisé de donner la pièce que la monnaie. Si l'honneur vous est si cher, noble écuyer, tournez vos vues ailleurs.

— Et pourquoi ? En quoi l'honneur me défend-t-il de réclamer une femme qui m'a été promise ? Ne serait-il pas compromis, au contraire, si je la cédais lâchement à un impudent rival ?

— Voilà ce que la passion crie, et l'honneur se tait. Mais toutes les fois que la passion se tait, l'honneur crie. Et si par hasard il leur arrive de crier ensemble, la voix de l'une est

le rugissement du lion, et celle de l'autre le gazouillement de la fauvette.

— Sais-tu que ta morale commence à me déplaire ? Laisse-là, je te prie, ces raisonnements. Il s'agit pour moi de prendre un parti, et non de raisonner. Celui qu'on me propose est violent, très-violent... le poison ! Non, je ne veux pas en entendre parler. Je reviens à mon premier plan. Nous l'enlèverons. Samedi, dis-tu ? C'est le samedi qu'elle se rend à Sainte-Claire ?

— Jusqu'ici elle n'y a guère manqué. Cependant comme un grave événement la menace, il est possible que...

— Quel événement?

— La maladie, la mort imminente de ce frère Bonaventure.

— On le dit vraiment bien malade. C'est un saint de moins sur la terre, et un de plus dans le ciel. En lui, l'Eglise perd une de ses lumières et le concile son âme. Mais qu'est-ce que cela fait à notre affaire? Bonaventure lui-même m'eût donné droit.

— Peut-être, répliqua l'Amer, en attachant son regard railleur sur la figure du jeune chevalier. Oh ! oui, oui, sans doute oui... L'honneur va si droit son chemin, que la conscience le suit toujours. Cependant on dit que ce solitaire était sévère dans ses jugements, quoique indulgent dans son langage. Il est certain que ceux et celles qui se sont adressés à lui en ont été fort contents et très-éclairés dans leurs voies spirituelles. De plus...

— Et pourquoi as-tu dit *la menace?* Iréna ne prendra à cet événement que la part de tout le monde, un peu plus vive peut-être, parce que sa grande piété lui rendra cette perte plus sensible. Mais son sort ne dépend en rien de la vie ou de la mort de l'évêque d'Albano. Et si elle l'a consulté, je suis sûr et plus que sûr que cet illustre théologien a décidé en ma faveur. En veux-tu une preuve? J'ai moi-même chargé un cordelier de poser cette question à Bonaventure : — Une femme

est-elle obligée de tenir une promesse de mariage? — Et il a répondu qu'elle y est tenue en conscience, si elle a fait cette promesse sérieusement et qu'il n'y ait pas d'obstacle insurmontable. Or, dis-moi où sont les obstacles insurmontables? Très-certainement je n'aurais jamais songé à un enlèvement : car ce moyen répugne à la délicatesse, et je sais combien il sera peu de son goût. Mais dès l'instant qu'un concurrent déloyal ose y recourir, personne, pas même frère Bonaventure, ne peut me condamner d'y recourir le premier. C'est donc une chose décidée. Puis-je compter sur toi?

— A vos ordres, noble écuyer. Je vous ai engagé ma parole; je ne la retirerai pas. Que Jéhovah cependant me préserve du sort de Sichem, fils d'Hémor, qui enleva la fille de Jacob!

— Sois tranquille. Si l'entreprise réussit, ton sort est assuré. Je t'ai engagé ma parole de chevalier, et crois qu'elle ne faillira pas. Tu seras riche. En attendant, prends ceci et... tiens-toi prêt pour samedi. Mais je te reverrai pour te donner une dernière instruction. Retire-toi.

Il se retira, en effet, le vénal scélérat; mais en riant, mais en s'applaudissant du succès de sa ruse.

— Les voilà lancés tous les deux, murmura-t-il; et lequel que ce soit qui réussisse, notre petite fortune est faite. Et puis, Pavollas, ou plutôt Samgar, cher neveu, nous pourrons jouir et rire aux dépens de ces illustres chevaliers. Va! la race de Jacob n'a pas encore perdu ses droits sur Amalec et sur Jébus. Qu'Adonaï nous prête secours! Que Schadaï nous aide à porter le trouble dans le camp d'Ammon! Samgar, mon cher neveu, soyons sages et habiles : la fortune semble nous sourire.

XLIX.

AVIS D'UN PÈRE; AVIS D'UN SAINT.

Il n'était que trop vrai : frère Bonaventure tombait épui
à la fleur de l'âge, et allait rendre sa belle âme à Dieu. Sing
lière destinée de ce concile d'avoir vu mourir deux des pl
grands saints de l'époque : Thomas et Bonaventure !

Grégoire X s'était comme déchargé de la présidence de l'a
semblée sur l'évêque d'Albano. C'était lui qui devait prépare
les matières à traiter dans chaque session : ce qui ne l'emp
chait point de rendre encore divers offices de charité et de co
tinuer ses exercices de piété et ses prodigieuses mortification
A la fin tant de travaux l'accablèrent, et après la troisièm
session, il se sentit mal. Néanmoins il voulut encore assist
à la quatrième, dans laquelle le logothète abjura le schism
Ravi de joie de voir enfin accomplie l'œuvre objet de ses vœ
et de ses travaux, le saint prit la parole comme nous l'avo
dit : mais chacun avait remarqué la pâleur et la maigreur
ses traits, la faiblesse de sa voix, et on en tira de sinist
augures qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Nous avons dit avec quelle impatience Iréna attendait l'e
tretien qu'on lui avait promis avec l'homme de Dieu. Pl
d'une fois on l'avait rappelé au saint, et toujours il répond
avec un doux sourire : — L'heure n'est pas encore venue.
Enfin quand la maladie se fut déclarée, et qu'un secret pr
sentiment l'eut averti de sa mort prochaine, il pria un fr

d'avoir à prévenir la jeune fille qui désirait lui parler qu'il l'attendrait au confessionnal.

Pour elle, ces longs délais l'affligeaient sans l'abattre. Elle voyait approcher le terme de son vœu, c'est-à-dire le moment où il faudrait choisir entre trois prétendants, et chaque jour son incertitude augmentait. En vain cherchait-elle à éloigner cette pensée, à jeter tous ses soucis dans le sein du Seigneur; toujours l'imagination la ramenait de ce côté-là, balançait les titres de l'un et de l'autre et troublait tout à la fois son esprit et son cœur. Mais ce qui la tourmentait bien plus encore, c'était le triste état de son père, cette haine qui allait s'assombrissant et finissait par envahir en entier cette âme infortunée : pareille à ces cruels ulcères qui gagnent insensiblement du terrain et tuent la vie à sa source.

— Je le sens, ô mon Dieu! disait-elle souvent, les yeux mouillés de larmes, je ne mérite rien que l'abandon et les coups. Quand donc je vous offre tout mon être pour obtenir une grâce aussi précieuse, c'est presque une insulte à votre Majesté, puisque c'est lui offrir le néant et le péché. Et pourtant ma foi dans votre miséricorde est vive; je me sens irrésistiblement portée à espérer. Vous avez vos moyens, vos ressources, vos heures; il serait téméraire de vouloir les hâter, et cette audace, je ne l'aurais pas, si je ne voyais ce pauvre père suspendu sur l'abîme. Un accident subit, imprévu, peut l'enlever de ce monde; il y a peu de temps qu'il en a été menacé : et alors que deviendrait-il? Quel sort épouvantable serait le sien? Oh! s'il vous plaît, ne permettez pas qu'il en soit ainsi. Et si la misérable victime qui se présente est plus propre à irriter qu'à apaiser votre colère, eh bien! détournez-en les yeux, ne la regardez plus. Mais contemplez la face de votre Christ, voyez sa couronne d'épines, voyez ses plaies, et souvenez-vous que c'est pour nous qu'il a souffert ces opprobres et ces douleurs. Personne n'a été excepté de son grand sacrifice : pourquoi cette âme qui m'est si chère n'en profiterait-elle pas?

« Et vous, Reine du ciel, resterez-vous insensible à ma peine ? Vous qui prenez un si vif intérêt à notre salut, et nous regardez tous comme vos enfants, je vous recommande instamment ce cœur malade. Nous voyons souvent les mères mortelles éprouver un attachement plus vif pour ceux de leurs fils qu'une infirmité afflige. C'est à ce titre que j'espère votre tendresse et votre intercession maternelle pour mon père. C'est une infirmité chez lui, bien plutôt qu'un vice : car il est né bon, aimant ; la haine n'est point dans son caractère. Arrachez donc cette plante amère et sauvage, qui empoisonne toute sa vie ; tendez-lui la main, ô vous qui pouvez tout ! ô vous qui n'avez accepté de la puissance infinie que le droit de faire le bien ! Daignez vous souvenir du zèle qu'il montra pour vos autels. Ne laissez pas périr une âme rachetée du sang de votre Fils. »

Ainsi la fidèle enfant exprimait ses plaintes et sa confiance au Seigneur. Si elle désirait vivement un entretien avec le grand saint qu'elle admirait, c'était moins encore pour elle que pour son malheureux père : elle espérait toujours que cet homme éclairé d'en haut lui apprendrait l'art merveilleux d'obtenir une conversion : art que les saints seuls connaissent. Aussi tressaillit-elle de joie, quand le frère vint lui dire que le cardinal, évêque d'Albano, quoique épuisé et sans force, voulait bien l'entendre au tribunal de la pénitence.

Mais était-ce réellement de la joie qu'elle éprouvait ? Nous ne saurions le dire. Tant de sentiments se pressaient dans son âme, qu'il lui eût été difficile d'en bien démêler la nature. Elle espérait et elle craignait, elle jouissait et elle tremblait : un arrêt allait nécessairement être prononcé sur elle : car elle ne pourrait considérer la décision du saint que comme l'expression de la volonté du ciel. Or quel serait cet arrêt ? Combien de fois son imagination en a sondé le mystère ! Que de suppositions elle a déjà bâties ! Quels efforts de pensée elle a déjà faits pour se mettre en présence de la situation que cette cir-

constance va lui créer ! Elle a seize ans ! Elle est dans la fleur de son printemps, dans l'éclat de sa beauté, au sein de la fortune, environnée de tout ce qui peut charmer et plaire ! Oui, que sortira-t-il de cette bouche indulgente et sévère ? Ne se repentira-t-elle point d'avoir fait dépendre son sort de la parole d'un homme, cet homme fût-il un saint ?

Elle était tout agitée de ces pensées quand, à l'heure fixée, elle vit l'illustre religieux s'avancer par la porte qui donnait du cloître des Cordeliers dans l'église. Cette tête pâle et décharnée eût pu passer pour une tête de mort, sans ce rayon lumineux, sans cette transparence de teint qui forme comme l'auréole des saints. Il avait peine à marcher, tant ses forces étaient épuisées. Il se prosterna devant l'autel, et y resta longtemps absorbé dans l'adoration de son Dieu; sans doute il demandait le trait de lumière qui devait éclairer sa décision, celui que demandait elle-même la timide vierge, qui lui avait confié son sort. Iréna aussi priait. Les yeux fixés sur le sacré tabernacle, elle implorait de son doux Sauveur la grâce spéciale dont elle avait besoin pour obtenir la conversion de son père, et aussi la désignation de l'époux auquel elle devrait unir son sort. Enfin le saint prit place au tribunal.

Ce qui se passa dans cet entretien pieux, le lecteur ne s'attend pas à ce qu'on le lui dise : un secret inviolable devait l'envelopper à jamais. C'était la dernière fois que frère Bonaventure s'occupait du salut d'une âme, le dernier point de contact qu'il dût avoir avec la terre : on peut présumer que son grand cœur s'y montra plus brûlant, plus inspiré que jamais. Ainsi le soleil, avant de se coucher, brille quelquefois d'un éclat plus vif, et semble recueillir les rayons de sa gloire pour en colorer les montagnes. Tout ce que nous savons, c'est que la jeune fille sortit souriante, mais baignée de larmes, du tribunal de la pénitence, et qu'elle passa toute la nuit en prières à l'Eglise.

Ceci se passait la veille de la quatrième session, où eut lieu

l'abjuration des Grecs. En sortant du concile, Bonaventure se sentit abandonné de ses forces et fut obligé de rester dans sa cellule. Dès ce moment, il ne songea plus qu'à se recueillir dans ses exercices de piété, pour se préparer à paraître devant Dieu. L'admirable sérénité de sa figure dénotait la tranquillité de son âme; c'était la joie calme du prisonnier qui sent tomber ses chaînes et voit poindre le jour de la liberté. L'émotion de la ville était universelle; tous les Pères du concile étaient dans le deuil; il semblait qu'un nuage de tristesse se fût abaissé sur la glorieuse cité de Lyon. Grégoire surtout était profondément affligé de la perte que l'Eglise allait faire; les liens de la plus étroite amitié l'unissaient à l'évêque d'Albano. Il voulut lui-même lui administrer le sacrement d'Extrême-Onction, et ce fut parmi les gémissements et les larmes de tous les témoins de cette scène touchante. Le saint seul jouissait d'une satisfaction profonde au milieu de la tristesse générale; il goûtait déjà par avance les joies de l'éternité.

Quel grand, quel magnifique spectacle que celui-là, et que le Psalmiste a eu raison de dire : La mort des saints est précieuse devant Dieu ! Elle ne l'est pas moins devant les hommes, à qui elle offre de si puissants motifs d'admirer les effets de la grâce divine, et de se détacher de la terre. Oui, de tels exemples sont nécessaires à cette pauvre humanité toujours si entraînée vers le mal, toujours si lourde, quand il faut se relever vers le ciel. Toute la ville aurait voulu assister aux derniers moments du pieux solitaire; je ne sais quelle auréole divine brillait autour de cette couche de pénitence, et en faisait pour le moment comme le rendez-vous de tous les cœurs. Mais nul ne suivait cet humble drame avec plus d'intérêt que notre jeune héroïne. Elle avait appris ce que c'est que l'âme d'un saint; elle avait vu à nu ce foyer brûlant d'amour, d'où s'élancent des flammes si vives vers le ciel; elle avait touché, palpé, pour ainsi dire, les effets de la grâce, tels qu'ils sont quand une volonté docile et ferme leur permet de se développer. Que c'était

grande chose pour elle que le cœur d'un saint ! Comme elle s'expliquait bien la puissance que le Seigneur confie à ses illustres serviteurs, quand une fois ils ont tout abdiqué, tout immolé, tout vaincu pour s'abandonner au souffle de l'Esprit !

Une dernière fois elle aurait encore désiré entendre cette parole inspirée, revoir ce front de prédestiné, déjà couronné à ses yeux des splendeurs du ciel. Elle ne le put : l'entrée du couvent lui était interdite. Mais elle s'en dédommagea, en recueillant, par toutes les voies possibles, les plus minces incidents de cette paisible et sainte agonie.

Le dimanche, 15 juillet 1274, frère Bonaventure rendait son dernier soupir. Cette lugubre nouvelle passa, comme un coup de tonnerre, sur la ville attristée. Le saint était dans la cinquante-troisième année de son âge ; comme son illustre ami et rival, Thomas d'Aquin, il mourait consumé par le travail et l'austérité, plein de mérites et de bonnes œuvres, et laissant à l'Eglise une pieuse mémoire à honorer, de savants écrits à méditer et les plus nobles exemples à suivre. On lui fit, le même jour, des obsèques magnifiques ; le concile entier y assista ; honneur inouï, et que personne n'obtint jamais avant ni après lui. Ce fut son ami, Pierre de Tarentaise, qui officia et prononça sur sa tombe une oraison funèbre, dont le texte était cette parole de David : — *Je suis affligé de t'avoir perdu, mon frère Jonathas.* L'émotion suspendit plus d'une fois la parole dans sa bouche, et les larmes de tout l'auditoire prouvèrent quel écho il éveillait dans les cœurs. Bonaventure fut inhumé dans l'église même de son ordre, c'est-à-dire des Frères Mineurs ou Cordeliers ; et son corps y fut conservé jusqu'à l'époque où les protestants, s'étant rendus maîtres de Lyon, le jetèrent dans le Rhône (1). Le Pape ordonna à tous les membres du concile d'offrir une fois le saint sacrifice de la Messe, pour

(1) En 1562.

le repos de l'âme de frère Bonaventure. C'est à cet illustre do
teur que l'on doit la coutume de chanter après les vêpres l'an
tienne à la Vierge, et l'établissement de la première confrérie d
pénitents, connue sous le nom de confrérie du *Confalon* (1).

Pierre de Ville n'avait pu ignorer la démarche de sa fille; i
savait qu'elle avait eu un long entretien avec le saint que tou
le monde pleurait. Mais ce qui le frappait, c'était l'air de gaî
qui depuis lors régnait sur cette douce figure. Jamais il ne l
avait vu une mine aussi sereine, aussi ouverte, une démarch
plus légère, des manières plus dégagées. Cependant quelque
fois des larmes bordaient ses longs cils et y tremblaien
comme des perles; et néanmoins, même en ce cas, une joi
singulière animait tous ses traits : d'où son père concluait qu
le bonheur était bien la source de ces pleurs qu'elle ne pren
point la peine de dissimuler. — La voilà hors de peine, son
geait-il ; son cœur est sans doute débarrassé des soucis qui p
saient sur lui. Car enfin elle avait beau faire : on ne s'isole pa
ainsi du monde entier ; et si l'on peut contenir sa langue (et
faut avouer qu'elle l'a contenue à un degré qu'un homme mêm
ne pourrait atteindre), il est bien plus difficile de couper les ail
à l'imagination et de refouler toutes les affections de l'âm
Quand on a trois prétendants, et trois prétendants de cet
taille, comment se défendre d'une certaine perplexité? Com
ment ne pas balancer leurs titres? Non, il n'est pas possib
qu'elle n'ait pas fixé son choix. Et j'espère toujours qu'elle pr
férera ce Saphiz, qui est bien vraiment le plus charmant jeu
homme qu'il soit possible d'imaginer. Plus je le fréquent
plus j'admire le trésor de vertus et de qualités qui est en lu
Quand il me parle d'elle, c'est avec une dignité, une simplicit
et en même temps un cœur qui me ravissent. Oui, certain
ment j'insisterai pour qu'elle l'épouse. Encore quelques jour
et le concile finira, et son vœu sera expiré. Oh! alors s

comme je l'espère, ses idées concordent avec les miennes, mon bonheur sera complet. Mais point de Varey! point de Varey! Ce mot me devient souverainement odieux; je ne puis plus me réconcilier avec lui.

Quoique le terme fût en effet fort rapproché, cependant l'impatience de Pierre de Ville était telle qu'elle ne pouvait se contenir. Il brûlait de savoir un mot de la décision du saint solitaire.

— Allons! allons! petite, dit-il à sa fille dans un moment d'abandon, voici que nous approchons de la fin du concile : tout le monde affirme que la dernière session aura lieu le dix-sept.

— C'est un bruit accrédité, mon père. Mais quelles grandes choses s'y seront faites! Le cœur tressaille quand on y songe. Une grande portion de la chrétienté réconciliée avec le centre de l'unité; une croisade résolue contre les ennemis de Jésus-Christ, ces terribles mahométans; des mesures prises pour empêcher la trop longue vacance du Saint-Siége; une sorte de traité fait avec le vaste empire des Tartares...

— Oui, oui, dit de Ville, en interrompant ici sa fille; et ceci est peut-être le côté le plus important de la question. Oui, la conversion de ce jeune prince est un grave événement, qui ouvre la porte aux plus belles espérances. Pour moi je ne doute pas que bientôt la Tartarie ne soit chrétienne. Quant aux races grecques, je t'avoue que je m'y fie peu. Ce sont des peuples faux et dissimulés, sur la parole desquels il n'y a pas à compter. Selon moi, ce Paléologue n'agit que par politique, uniquement pour se ménager l'appui de la chrétienté contre les musulmans qui menacent son empire. Ce sont d'ailleurs des peuples usés. Les Tartares, au contraire, sont une race neuve, pleine de vigueur et d'avenir. Une fois trempée dans les eaux du baptême, elle formera le plus vert rameau du tronc de l'Eglise. Et comme je crois connaître ce jeune Saphiz, nul doute pour moi qu'il ne devienne un apôtre zélé, un ardent

propagateur de la foi. A propos, tu sais que c'est le seize qu'il fait son abjuration? J'espère que tu pries et prieras encore pour que l'Esprit de Dieu descende en lui.

— Oh! oui, mon père, bien certainement. Je mets le plus grand intérêt à ce que sa conversion soit sincère : les conséquences en peuvent être si heureuses!

Nous ne saurions dire quelle joie intime causa à Pierre de Ville cette réponse, et surtout le ton avec lequel elle avait été faite. Il ne douta plus que Saphiz ne fût réellement l'époux choisi par sa fille; et cette pensée l'enhardit à aller plus loin.

— J'ai promis, chérie, de respecter ton vœu, et tu vois que j'ai tenu parole. Tu me rendras cette justice que je n'ai rien dit, ni rien fait qui pût t'arracher ton secret. Cependant le terme approche; promets-moi qu'alors tu ne feras plus mystère de ta résolution.

Vous pouvez y compter, mon père.

J'attends donc avec patience... Ai-je dit avec patience? C'est avec impatience qu'il fallait dire. Sans vouloir influencer en rien ta décision, en jurant devant Dieu une dernière fois que je ne m'opposerai en aucune façon au choix qu'il te plaira de faire, je me réserve cependant (et tu ne me le refuseras pas) le droit de t'exprimer ma pensée. Eh bien! (garde le silence, je t'en supplie) eh bien! je te dirai avec simplicité que j'écarte de toute ma force, de toute l'énergie de mon âme, le nom de Varey. Ce nom est pour moi à jamais exécrable et maudit... Tu pleures?... Je ne me réconcilierai jamais avec les assassins de mon fils... Je sais que ce jeune homme t'a sauvé la vie, qu'il s'offre à toi comme un moyen de réconciliation, et peut-être cette pensée, cet espoir te séduira-t-il. Tu feras comme tu voudras : épouse ton sauveur, c'est ton affaire; mais pour une réconciliation, ne l'espère pas; le sang de ton frère s'y oppose et s'y opposera à jamais... Je ne vais pas plus loin... Ne pleure plus, enfant, ne pleure plus. Je n'ai pas eu l'intention

de t'affliger, tant s'en faut. Seulement, je tenais à t'ouvrir mon cœur sur ce chapitre pour ne pas tendre un piége à ton innocence, c'est-à-dire pour ne pas te laisser dans d'inutiles et dangereuses illusions.

« Restent les deux autres. Là-dessus, consulte tes affections. Que si tu me demandes mon avis, je n'hésiterai pas à te le dire. De la Mure a des qualités, je le sais; il est brave, vertueux, élégant, beau, bien placé, et peut te rendre heureuse. Mais son rival, mais ce jeune étranger me paraît posséder tout cela à un bien plus haut degré. De plus, son titre, son rang, son avenir, la carrière que sa conversion lui ouvre, le... Mais c'est inutile de parler de cela. Tout ce que je me permets d'ajouter c'est que depuis un mois que nous nous voyons à peu près tous les jours, je ne cesse de découvrir en lui de nouveaux points de vue, tous plus attachants les uns que les autres. C'est assez dire... Tu te maries pour toi, et non pour moi; ce sont donc tes goûts qu'il faut consulter, et non les miens. Tu sais combien je t'aime; je crois n'avoir rien négligé de ce qui pouvait te rendre heureuse; je serais au désespoir de t'avoir empêchée de prendre un époux selon ton cœur. Reste donc libre, parfaitement libre; considère que je ne veux rien, que je n'ai rien dit, que tout ce que tu feras sera bien fait, et que, quelque parti que tu prennes, tu conserveras toujours ma tendresse. »

Iréna entendit tout cela en pleurant, mais sans que ces larmes ôtassent la sérénité de ses traits, ni le sourire de ses lèvres. C'étaient comme les gouttes de pluie qui tombent quelquefois au soleil. Elle ne répondit rien; mais certainement bien des sentiments étaient remués dans son âme.

Le lecteur connaît l'avis de son père; mais quel était l'avis du saint, nous le saurons tout à l'heure.

DIVERSES CONSÉQUENCES D'UN MÊME FAIT.

La cérémonie de l'abjuration se fit avec beaucoup d'écla Le Pape voulait environner de toute la pompe possible une dé marche qui donnait de si belles espérances à l'Eglise. C'éta le lendemain de la mort de saint Bonaventure ; et si le Pon tife, encore retenu par son deuil, ne versa pas lui-même l'ea de la régénération sur les nouveaux convertis, il en charge le personnage le plus éminent du concile, Pierre de Taren taise, cardinal évêque d'Ostie, plus tard pape sous le no d'Innocent V. Chacun admira la modestie, l'air de convictio et de piété des trois néophytes, surtout de Saphiz. La nouvel de plus en plus accréditée qu'il devait épouser la fille de Pier de Ville, excitait à un haut degré la curiosité publique ; cette-rumeur, nous devons le dire, flattait l'opinion : on éta tout fier qu'une enfant de Lyon pût un jour s'asseoir sur u trône. — Ils sont dignes l'un de l'autre, se disait-on. Le beauté est égale, et leur vertu peut se le disputer. Il sera difficile d'imaginer un couple mieux assorti. — Quelques-un envisageant la chose sous une autre face, découvraient un dé bouché pour le commerce lyonnais. — Qui sait? repétaient-il ceci peut devenir pour nous une affaire importante. Nous au rons là comme un pont pour passer en Orient. Nous y co duirons nos marchandises, nous en rapporterons les produi du pays, et ce sera pour la ville une augmentation de mouv ment et de fortune.

Iréna assista à la cérémonie. Abritée derrière un pilier d

la cathédrale, tête inclinée, yeux baissés, elle donna tout à la dévotion, rien à la curiosité. De temps en temps seulement elle élevait son regard vers le ciel, et chacun pouvait remarquer qu'elle pleurait. Mais la tristesse ne semblait pas être la source de son émotion: car le contentement brillait dans ses traits et le sourire ne quittait pas ses lèvres. La plupart des témoins en conclurent qu'elle jouissait intérieurement de l'événement qui s'accomplissait, et augurèrent qu'elle voyait dans ce pieux néophyte son futur époux. Et ce qui fortifiait cette présomption, c'était, il faut le dire, une sorte d'aveu qui lui avait été arraché la veille. Car, comme une jeune fille de ses amies portait la liberté jusqu'à lui dire : — Eh bien! Iréna, vous voilà la femme d'un prince? — elle inclina la tête en signe d'assentiment, et laissa échapper un de ces éclairs de joie qui révèlent le fond de la pensée.

C'était sans doute le bruit de cet incident, déjà répandu, qui avait attiré deux personnages déguisés, l'un sous le vêtement de confrère de la Passion, et l'autre sous une armure complète de chevalier. Placés à quelque distance d'Iréna, la voyant sans en être vus, ils en avaient fait l'objet unique de leur attention; pas un de ses mouvements, pas un de ses gestes ne leur échappait. Cette attention néanmoins était telle qu'elle ne devait être remarquée de personne. On aurait pu les comparer à deux chasseurs invisibles l'un à l'autre, et guettant la même proie. Tous les deux semblaient prendre le plus grand intérêt à savoir quelle contenance garderait la jeune fille, à lire dans ses traits l'expression des sentiments qui ne sauraient manquer de s'y produire. Ils y lurent, comme tout le monde, une émotion vive quoique contenue, profonde quoique calme; ce que démontraient assez des larmes abondantes et paisibles, et un sourire qui tenait moins de la terre que du ciel. Mais ce qu'ils en augurèrent, ce qu'ils en conclurent, resta leur secret.

Après le baptême, les trois nouveaux chrétiens furent re-

vêtus de robes écarlates, à la manière des Latins (1). Chacun remarqua quelle grâce ce vêtement donnait au jeune prince; et la sainteté du lieu n'empêcha pas les observations. — Quelle angélique figure! disait l'un. — On dirait un saint plutôt qu'un barbare, disait l'autre. — Cette robe rouge est l'emblème du pouvoir royal qui l'attend. — Ou peut-être du martyre que ses sujets lui feront endurer. — Comme qu'il en soit, il est digne d'elle et elle de lui. — Ces mots, et d'autres semblables, circulaient dans la foule, au moment où le Pape entra. Mais rien de cette agitation, ni de cette curiosité, ne se communiqua à la vierge, qui priait derrière le pilier; ses yeux s'étaient comme fixés sur le ciel; et son âme, absorbée dans la contemplation, semblait ne plus toucher aux choses de la terre. Elle fut enfin tirée de son extase par un sacristain, qui vint la prier de sortir, comme tout le monde, puisque la session allait commencer. Les deux personnages mentionnés plus haut ne sortirent qu'après elle. Il est inutile de dire qu'elle ne s'aperçut point de leur présence. D'ailleurs leur déguisement ne lui eût point permis de les reconnaître, quand même ils fussent parvenus à attirer son attention.

Toute la ville n'était remplie que de l'événement du jour. Le Pape, le concile, Bonaventure lui-même étaient oubliés pour le mariage de Saphiz et d'Iréna. Ce serait à ne pas finir, si nous voulions raconter les suppositions qui furent bâties sur ce fondement. — Elle a affirmé, elle a déclaré positivement qu'elle épousait le prince, répétait-on; consultez Thaïs Fabry, son amie, qui vous le dira. Et certes, Thaïs n'est pas dans le cas de mentir. — Les mieux informés fixaient le jour du mariage. — Le Pape, disaient-ils, a promis de bénir les deux époux. — Non, répliquait un autre, c'est un archevêque ami de la famille. — Enfin un bateau, qu'on disait sortir de Marseille, étant arrivé sur les entrefaites, le bruit se répandit

(1) Rohrbacher.

aussitôt qu'il était chargé d'objets précieux pour la nouvelle mariée.

Ces rumeurs ne manquaient point de revenir aux oreilles des jeunes chevaliers de la Mure et de Varey. On devine quel genre d'intérêt elles excitaient en eux. La même coïncidence qui leur avait fait fixer au samedi suivant l'enlèvement d'Iréna, se retrouva encore dans la résolution de l'exécuter plus tôt.

— C'est pour moi chose décidée, l'Amer, disait le premier, au retour de la cérémonie; c'est question jugée, c'est affaire incontestée et incontestable : Iréna appartient au Tartare. J'en mettrais mes deux plus beaux doigts à couper.

— Et comment le savez-vous? A quoi l'avez-vous deviné? Vous fieriez-vous, par hasard, à ces bruits de rue qui ne sont jamais plus forts, plus nombreux et plus affirmatifs que quand ils sont sans fondements?

— Mais étais-tu là? Mais l'as-tu vue? Pendant toute la cérémonie ses yeux ont été de vraies fontaines de larmes.

— Ces larmes sont comme certaines inscriptions savantes, qu'on interprète de diverses façons. Vous rappelez-vous la pierre d'Amplepuis, que les uns prenaient, d'après l'épigraphe, pour un tombeau celtique, d'autres pour une table gauloise, et quelques-uns pour un seuil d'écurie? C'est peut-être la même chose ici.

— N'insulte pas à ma douleur. Non, il n'est pas possible de s'y méprendre; ces larmes n'avaient qu'un sens; et le sourire de ses lèvres, et la sérénité de ses traits le révélaient de la manière la plus claire. Elle s'est laissé éblouir par l'éclat des grandeurs, par le charme de l'inconnu, par la perspective d'un trône. *Elle veut épouser un prince*: le mot est dit, est lâché; elle se croit digne de cela, et ne veut rien de moins. Quand on lui offre le titre de reine, comment s'abaisserait-elle à n'être que la femme d'un modeste écuyer? Il n'y a pas de promesses, pas d'engagements, pas d'amitié d'enfance qui vaillent. C'est un parti pris : elle veut un prince; elle sera princesse.

— C'est votre idée : soit! Eh bien! que décidez-vous?

— Ce que je décide? repartit Godefroi, presque furieux. Je décide qu'elle ne sera pas princesse.

— Comment cela?

— Je l'enlève... non pas samedi, comme je me l'étais d'abord proposé; mais plus tôt, le plus tôt possible, demain, si cela se peut.

— Avez-vous une occasion, Messire?

— Non! oui! Je chercherai un moyen de l'attirer quelque part, un guet-à-pens, et j'en trouverai un... A moins que de la faire demander à l'hospice des Contracts, et de l'enlever dans le trajet... Ce serait donc dans la nuit de demain. Tiens-toi prêt. D'ici là, je préviendrai mes hommes... Je décide qu'elle ne sera pas princesse... Et elle ne le sera pas...

De son côté, Robert de Varey, non moins intrigué, non moins inquiet des bruits de la ville, avait demandé Pavollas et lui disait :

— Tu connais les rumeurs du jour?

— Pas un mot. Je frottais ma trompette et attendais vos ordres. Samedi je...

— Non plus samedi; il serait trop tard : le mariage avec le Tartare va se faire. C'est chose authentique qu'elle veut épouser le prince; elle l'a dit à une jeune fille de ses amies. Du reste, je l'ai vue moi-même pendant la cérémonie; elle n'a cessé de fondre en larmes. C'est donc une chose indubitable : Iréna veut être la femme d'un Grand-Khan de Tartarie. Il est probable que l'évêque d'Albano lui a donné ce conseil : car je sais de science positive qu'elle a eu avec lui un long entretien, peu de jours avant la mort de ce frère. Femme d'un prince? reine? impératrice? la fille de Pierre Lutou? Ma sœur a raison : il n'y a rien de si orgueilleux ni de si prétentieux que ces parvenus.

— A quoi donc avisez-vous? Ma trompette...

— Laisse-là ta trompette. Le Tartare veut l'avoir, et il ne

aura pas : je le jure sur mon épée. Non, il ne l'aura pas, quand je devrais... l'égorger au pied de l'autel...

— Lui ou elle ?

— Lui, elle; elle, lui : peu m'importe ! Il ne l'aura pas; c'est tout ce que je puis te dire... pour le moment. Toi qui es si habile et si fécond en ressources, invente un moyen de l'attirer hors de chez elle, à l'église, à l'hospice, en rue, au diable, où tu voudras... Voyons! que dis-tu?

— On avisera. Pourtant c'est chose difficile. J'irais bien m'étendre encore... sur son passage; mais je ne sais si elle donnerait une seconde fois dans le panneau. C'est peu probable.

— Essaie toujours. Enfin il faut que nous trouvions un moyen quelconque. Je reste convaincu qu'une fois éloignée de tous ces spectacles qui fascinent sa piété, elle reviendra à celui qu'elle a aimé enfant, à celui qui l'a sauvée d'une mort certaine. Oui, Pavollas, ce Pape, ce concile, ce Bonaventure, ce baptême, ces pompes, tout cela lui a monté la tète, et fait qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même. Arrachons-la à ce spectacle ensorcelant, et nous la verrons rentrer dans son assiette naturelle, et retrouver ses douces et paisibles allures. Prends encore cette bourse. Je compte sur ton zèle, sur ta force, sur ton habileté : le moment est critique : ne me fais pas défaut.

Pendant que ces jeunes fous, égarés par l'amour, prenaient ainsi leurs précautions pour s'assurer leur proie, Pierre de Ville avait peine à modérer sa satisfaction.

— Je le supposais, je le devinais, se disait-il : oui, c'était de ce côté-là que son cœur penchait. Elle veut épouser un prince : elle a raison. Un moment j'ai cru que son zèle religieux la tournerait du côté de Varey; l'idée d'une réconciliation semblait lui sourire. Pauvre enfant, je te sais gré de ta bonne volonté; mais comme tu aurais perdu ton temps ! Tu ne devines pas jusqu'à quel point ce nom m'est odieux. Du

reste, son zèle trouvera un champ encore bien plus ample avec ce prince : toute une nation à convertir ! Je la vois déjà instruisant les femmes, dirigeant les jeunes filles, fondant des associations pieuses, transportant en Orient tout ce que la religion a créé d'institutions utiles au sein de notre Europe. Je la vois exerçant un heureux empire par sa vertu et par ses charmes, devenant l'âme de tout, le centre de tout et gagnant par milliers des cœurs à Jésus-Christ. Certes ! elle n'aura rien à regretter de ce qu'elle aura pu laisser par ici. Si la possession des grandeurs ne la séduit pas (et je sais qu'elle en est peu jalouse), au moins le plaisir de sauver des âmes la ravira ; elle aura la douce satisfaction de voir chaque jour sa couronne s'embellir et ses mérites s'augmenter pour le ciel. Quant à moi, j'avoue que je quitterai volontiers tout pour la suivre. Elle sera plus que jamais ma joie, mon trésor, ma couronne. Je partagerai ses plaisirs, comme je jouirai de ses honneurs. Oh ! qu'il me sera facile d'oublier cette triste et ingrate cité ! Hâte-toi, hâte-toi, chère petite : car mon âme est dans l'impatience. Mais le concile va finir, le vœu expirera, et mes longues anxiétés auront enfin leur terme.

A côté de ce tableau du bonheur et de l'espérance, nous en découvrons un autre qui lui fait un étrange contraste. C'est encore dans l'asile délaissé de la Croix-Rousse que se passe la scène.

— Amertume ! amertume ! s'écrie Miriaz, en élevant ses mains au ciel, après avoir déchiré ses habits en tous sens. Adonaï ! Jéhovah ! Elohim ! Schadaï ! lequel que ce soit de ces noms qui te plaise davantage : laisse-moi t'interpeller une dernière fois. Si le grand patriarche Abraham, quoiqu'il se reconnût cendre et poussière, osa cependant entrer en discussion avec toi : oh ! souffre que, moi aussi, je te demande pourquoi ta Providence traite ainsi ton fidèle serviteur. Jette un coup d'œil sur le livre de ma vie : c'est sans crainte que je l'ouvre devant toi. Non, hélas ! que je me croie irrépro-

chable à tes yeux : aucun mortel ne saurait se justifier en ta présence. Mais si ma fragilité contracta quelques souillures, elles ont dû être expiées par mes larmes et par cette mer de douleur qui inonda mon existence. O Dieu du Carmel et de l'Hermon ! je demeurai du moins fidèle à ta loi ; tandis qu'un trop grand nombre de mes frères passaient aux rites des gentils ou négligeaient la religion de Moïse, moi, immobile comme un roc, je résistais aux assauts de l'incrédulité aussi bien qu'aux vagues de l'infortune. Non content de pratiquer moi-même, avec la plus scrupuleuse exactitude, toutes les prescriptions de la loi, j'en propageais le goût, j'en communiquais la connaissance ; et toi seul peux compter les âmes que j'ai raffermies, celles que j'ai éclairées, celles que j'ai rapprochées de ton culte béni.

— Que le ciel s'en souvienne ! dit ici le vieux Sidrach. Oui, tu nous as soutenus quand nous chancelions, tu nous as ranimés quand nous doutions ; et si nous mourons dans la foi de nos pères, c'est à toi que nous en serons redevables.

— Mais parmi ces âmes, reprit Nadab, il en était une que tu semblais m'avoir confiée, donnée, devrais-je dire : elle était mienne ; je la cultivais comme un jeune arbrisseau ; je l'arrosais chaque jour de l'eau vivifiante de ta doctrine ; j'arrachais toutes les mauvaises herbes qui essayaient de croître autour d'elle ; j'écartais les périls, je conjurais les orages : et, grâces à ta bonté ! elle croissait, et grandissait dans la connaissance et l'amour de ta loi. Sur elle je fondais les plus belles espérances ; par elle je rêvais la résurrection de ton peuple, le rétablissement de ton sanctuaire, et... que sais-je ? Toi seul as mesuré l'étendue de mes espérances ; toi seul...

Il fut interrompu par un sanglot, qui semblait sortir des plus intimes profondeurs de son être. En même temps, un frémissement étrange secoua tous ses membres, et ses yeux prirent une fixité effrayante.

Ah ! ne te plains pas, non, ne te plains pas, Nadab, cria

la vieille Déborah. Adonaï a donné à celui que tu appelles ton fils une femme bien digne, une compagne selon son cœur. Une femme forte, une épouse vertueuse, disent nos Saints Livres, est un don qui ne vient que de Dieu. Réjouis-toi, plutôt que de te plaindre; il fera du bien encore avec elle; s'il suit les inspirations de cette aimable enfant, sa vie sera pleine de mérites et de bonnes œuvres.

— Et tu me l'as ravi ! reprit Miriaz, avec une énergie que nous ne saurions rendre. Et tu me l'as arraché ! Et le voilà qui m'échappe ! Etre des êtres ! et tu as pu accabler ma vieillesse de ce coup terrible ! Sans égard pour mon zèle si assidu, si dévoué; pour ma fidélité, si éprouvée, si constante; sans pitié pour mes cheveux blancs, pour toute une vie d'amertume et de malheurs, tu me prives de mon seul appui, de ma dernière espérance ! Est-ce donc à cela que je devais m'attendre ? N'avais-je droit à rien de plus ? Ne distingues-tu pas le fidèle de l'infidèle ? N'as-tu qu'un poids et qu'une mesure ? O toi qu'on nomme la Sagesse éternelle, qui donc expliquera tes voies ? Qui pourra me dire comment l'olivier fertile est traité à l'égard du stérile chardon ? Pourquoi le juste est maltraité, pendant que le méchant prospère ? Ces mystérieuses voies je les respecte, je les adore; mais...

Il tomba contre terre; ses mains et ses pieds furent pris de convulsion; il resta un moment muet, le front sur le sol; les deux vieillards, seuls témoins de cette scène, s'alarmèrent et crurent voir les symptômes de la contraction.

— Ne te désespère pas, ô mon frère ! lui dit Déborah; le mal est moins grand que tu ne sembles le croire. Ce jeune homme n'est point perdu pour toi; il t'aime encore, il t'aime toujours; et si tu retournes avec lui dans les terres d'Orient, tu trouveras dans sa douce femme un cœur généreux, pur, tendre, qui respectera ta vieillesse...

— Ai-je dit que je les adore ? Ai-je dit que je les respecte, ces voies ? reprit Nadab d'une voix rauque, que les sanglots

brisaient. Non ; à l'heure où me voici, je ne puis pas mentir. Jéhovah, ce n'est point l'adoration, le respect que je t'adresse maintenant ; longtemps, trop longtemps, peut-être, je t'offris un cœur humble et soumis, des hommages aussi étendus que sincères. Mais cet encens, à ce qu'il paraît, ne t'était point d'agréable odeur : tu l'as rejeté, tu l'as dédaigné, tu l'as payé avec l'hysope et la coloquinte amère. Pour prix de tous ces sacrifices, ta foudre m'écrase ; je t'exaltais, tu m'accables ; je te louais, tu me combles d'ignominie ; je t'immolais la victime d'un cœur pur, tu m'abreuves d'absinthe et de fiel. Adonaï ! est-ce là de la justice ? Auraient-ils donc raison, ceux qui doutent de ta Providence ? Et ces blasphèmes que je réfutai tant de fois dans mon zèle naïf, serai-je condamné à les formuler d'une voix mourante ?

Après un instant de silence, que remplirent d'affreuses convulsions sous les yeux des vieillards épouvantés, le juif releva la tête ; un horribles bouleversement se faisait lire dans ses traits ; il était visible que quelque mal violent troublait ses entrailles. Sa face déjà bleue, ses lèvres contournées, ses paupières clignotantes offraient un spectacle pénible à voir.

— Maudire, quand je ne voulais que bénir ! Devenir Caïn, après avoir été Abel ! Quel sort cruel !... et c'est le mien ! Quand je devais être le restaurateur du temple et le père d'un nouveau peuple, mourir comme un vil rebut, être écrasé comme un vermisseau ! O toi que je n'ose plus, que je ne veux plus, que je ne puis plus invoquer, Etre mystérieux et inconnu, ancien Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, entends le cri du désespoir, le râle d'agonie d'un homme qui meurt enveloppé de ténèbres et de malédiction !... Tout à l'heure je vais paraître devant toi... à moins que tu ne préfères me refouler au néant. Le peux-tu ? Le veux-tu ? Si tu le peux, fais-le, c'est le dernier service que te demande un infortuné qui voulait être ton serviteur, et qui est forcé de mourir ton ennemi.

— Mon frère, mon frère, quel horrible mal te tourmente !

criait la pauvre Déborah, terrifiée de ce qui se passait sous ses yeux. Pourquoi te livrer ainsi au découragement? Pourquoi blasphémer le Dieu que tu louas et servis avec tant de ferveur?

— Miséricorde du Seigneur! s'écriait à son tour Sidrach; dans quel état est son corps? Quelle affreuse douleur le torture? Je ne doute plus qu'il n'ait pris de ces poudres funestes que Pavollas lui remit l'autre jour. Hâte-toi! va demander quelque part un remède au poison. Déborah, ma femme, ne perds point de temps. Adresse-toi même à un chrétien, s'il est nécessaire: car le mal est bien avancé...

était trop tard. Le malheureux, surmonté par la vivacité de la souffrance, tressaillit, se releva, courut se heurter cinq ou six fois contre les murs à la façon d'un bélier, puis tourna sur lui-même ainsi qu'un homme saisi de vertige, et retomba enfin sur le sol, anéanti, inanimé. Les vieillards entendirent encore ces paroles sortir de sa bouche: — Lui aussi... lentement!... lui aussi!..— Après quoi l'un des deux yeux (l'autre était déjà fermé) lança vers le ciel un regard fixe, terrible que le blasphème semblait encore animer; quelques mots de malédiction s'échappèrent, et l'infortuné expira.

LI.

LE NŒUD DE L'ÉNIGME.

Ce fut un grand étonnement dans la ville de Lyon, quand le bruit s'y répandit que la fille de Pierre de Ville avait disparu. Bien des commentaires eurent lieu ; aucun n'avait le moindre fondement. Les cavaliers de Godefroi de la Mure, l'espion de Robert de Varey s'étaient tenus aux aguets, jour et nuit pour ainsi dire ; et aucun d'eux n'avait rien vu. Le prince tartare était parti seul, inquiet et malade, disait-on; et l'on apprit, en effet, qu'il mourut en route, de chagrin suivant les uns, de poison suivant les autres. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable, si l'on veut interpréter en ce sens les paroles du juif blasphémateur mourant : — Lui aussi !... lentement !... lui aussi !... — lesquelles laissent facilement supposer que Nadab, dans son désespoir, avait voulu ravir au Dieu des chrétiens le fruit de son triomphe.

Pierre de Ville interrogé sur ce qu'était devenue sa fille, ne répondait pas ou ne répondait que par des larmes. Dès ce moment sa misanthropie devint profonde ; il ne sortait plus, il ne voyait personne ; il semblait ne vivre que de son chagrin. Les pauvres seuls avaient libre accès chez lui; et l'on remarquait que jamais ses aumônes n'avaient été plus abondantes. Il étendit aussi ses libéralités aux églises, qui presque toutes reçurent de lui des présents considérables; il agissait comme un homme qui n'a plus d'héritiers.

Mais Iréna, qu'était-elle devenue? Les lecteurs, fatigués de

nos longs détails, désirent enfin le savoir. Nous résumerons ce que les chroniques nous disent là-dessus.

Le lendemain du baptême du prince tartare, comme la nuit était au milieu de sa course, deux personnes virent un prélat et une vierge voilée s'avancer vers la cellule de la recluse de Sainte-Marguerite. On savait que, depuis quelques jours, la loge était vide; la pieuse femme qui l'habitait était morte de joie, en entendant les cloches annoncer la réconciliation des deux Eglises. Plusieurs fois, ajoute le chroniqueur, on avait déjà vu, dans les semaines précédentes, une jeune fille s'aboucher avec l'humble pénitente. Le prélat introduisit donc la femme voilée dans l'étroite loge, et en scella lui-même la porte, après diverses prières et bénédictions. L'opinion publique ne douta point que la nouvelle recluse ne fût Iréna. Le lecteur se souvient de l'impression qu'avaient faite sur elle l'aspect, le regard inspiré, et surtout la devise de la fervente solitaire : — *Personne n'a une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ceux qu'il aime.* — On comprend alors que voyant tous ses efforts impuissants pour arracher du cœur de son père la haine qui le dévorait, elle ait voulu acheter, par le sacrifice entier de sa personne, la grâce qu'elle avait jusque-là inutilement sollicitée. L'historien croit savoir de science certaine que l'illustre Bonaventure avait répété aussi à la fidèle enfant, la sentence que le ciel avait déjà mise dans la bouche de *Marguerite des Trépassés* (c'était, on s'en souvient, le nom que portait la recluse de Sainte-Marguerite), en lui faisant espérer que la Providence paierait richement son sacrifice.

Quoi qu'il en soit, ce sacrifice ne fut pas long. Cette belle jeune fleur succomba vite dans les austérités de la pénitence. Les rares curieux qui pouvaient la découvrir s'accordaient tous à témoigner que sa beauté n'avait point disparu, mais seulement changé de forme; une grâce toute céleste remplaçait les attraits dont la nature l'avait douée et qui faisaient

l'admiration de ses contemporains. Le *prince*, son époux, l'avait comblée de ses faveurs, l'honorant souvent de consolations sensibles et de douces extases ; et ces délices intérieures reflétaient sur ses traits je ne sais quelle angélique sérénité, bien supérieure à celle d'autrefois. Mais cette paix était sans doute le résultat de la promesse que lui avait faite le même *prince* de lui rendre l'âme de son père.

En effet, Pierre de Ville ne put résister à l'influence de ce grand sacrifice. En perdant sa fille, il perdait tout; la vie ne pouvait plus avoir pour lui aucuns charmes. D'abord il s'enferma dans sa tristesse, et resta longtemps accablé sous le coup qui le frappait. Puis à la fin, comprenant qu'il était lui-même la cause de ce triste délaissement, qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui si son doux trésor lui était enlevé, il prit le parti de répondre à cet acte de piété filiale, en rentrant en paix avec son Dieu et avec sa conscience. Un jour il se rendit chez Bernardin de Varey, l'embrassa étroitement, les larmes aux yeux et le cœur serré. Cette muette étreinte avait tout dit, et les pleurs de Bernardin répondirent aux siennes. Puis le même soir, de Ville entra dans le couvent des Cordeliers et n'en sortit plus. Il mourut dans un âge avancé, plein de mérites et d'œuvres de pénitence.

Mais il y avait déjà longtemps que sa chère Iréna l'avait précédé dans la tombe. Son tempérament était peu fait pour subir de si effrayantes austérités. Elle les soutint pourtant avec le mâle et généreux courage qu'une foi vive inspire. Mais la lutte ne pouvait être longue : la nature abattue, domptée, céda vite aux violents transports de l'amour. Les habitants de Lyon s'arrêtaient souvent près de la petite cellule, enchaînés par une sorte de respect pour l'habitante; on s'estimait heureux si l'on avait pu l'entrevoir ou entendre ses amoureux soupirs; une vénération particulière s'attachait à l'humble prisonnière, qui avait si héroïquement sacrifié beauté, jeunesse, fortune, plaisirs, tout ce que le monde envie, pour obtenir le

salut d'une âme. Victime de bonne odeur, elle avait laissé u
exemple dont l'influence se fit longtemps sentir.

Iréna avait à peine vingt ans quand le *prince*, son époux l'appela à lui. Mais depuis longtemps déjà elle savait que so père était converti, qu'il avait pardonné, qu'il priait et jeûna sous l'habit de Cordelier. C'était tout ce qu'elle demandait, e son unique vœu était rempli. Qui peindra sa joie, quand bonne nouvelle lui arriva? Dès lors son existence ne pouva plus être qu'une longue action de grâces, qu'un perpétu sourire. Mais, comme la colombe impatiente, elle battit tant tant des ailes, qu'elle brisa son lacet et s'envola vers ciel.

Oui, elle avait tout livré, tout sacrifié ici-bas, ami lecteu elle avait échangé toutes les joies de ce monde contre les au térités de la pénitence.

Mais ELLE AVAIT SAUVÉ UNE AME. Son sacrifice n'était-il pas assez payé?

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

